



Les Mabinogion





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

LES MABINOZION

DU

Livre Rouge de HERGEST

avec les variantes du

Livre Blanc de RHYDDERCH

Traduits du gallois avec une introduction,

un commentaire explicatif

et des notes critiques

par

Joseph LOTH

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

À la mémoire de Gaston Paris

J. Loth

PRÉFACE

Cet ouvrage n'est pas une simple réédition de l'ouvrage paru en 1889, sous le titre de :

Les Mabinogion
traduits en entier en français pour la première fois
avec un commentaire explicatif et des notes critiques.

La publication de nouveaux textes des mêmes romans conservés dans des manuscrits dont quelques-uns sont plus anciens que le Livre Rouge, publiés par M. Gwenogvryn Evans sous le titre de *The White Book Mabinogion* (*Les Mabinogion du Livre Blanc*) rendait nécessaire une révision sérieuse du texte de l'unique manuscrit qui avait servi de base à mon œuvre. J'ai conservé néanmoins le *Livre Rouge* comme base de cette nouvelle traduction, d'abord parce qu'il est complet; en second lieu, parce que les nouveaux textes remontent ou à la même source avec des traits souvent plus fidèles de l'archétype, ou à des sources voisines. Ils sont particulièrement intéressants au point de vue orthographique et linguistique. Je les ai étudiés avec soin et tout en profitant de leçons parfois meilleures que celles du *Livre Rouge*, j'ai constaté, non sans satisfaction, que ces textes confirmaient sur bon nombre de points mes hypothèses. C'est un nouveau et sérieux titre que s'est acquis M. Gwenogvryn Evans à la reconnaissance des celtistes, ce volume est le septième de la série des *Old-welsh Texts* qu'il a publiés seul ou en collaboration avec sir John Rhys, le professeur de celtique bien connu d'Oxford. On trouvera plus loin tous les détails nécessaires sur ces textes.

Quoique ma traduction ait été estimée consciencieuse et exacte par des juges compétents, elle présentait certaines déficiences, quelques lacunes même sans grande importance, il est vrai, que j'ai été heureux de faire disparaître par une révision sévère. La comparaison d'*Owen et Lunet*, de *Peredur*, de *Gereint* et *Enid* avec les romans correspondants de Chrétien de Troyes, ne m'a pas été non plus inutile, même au point de vue du sens.

Les *notes critiques* ont été corrigées et notablement augmentées; il en est de même des notes explicatives, pour lesquelles j'ai profité des nombreux travaux parus en si grande abondance, depuis quelques années, sur la *matière de Bretagne*.

Dans ce nouveau travail, j'ai suivi les mêmes principes que dans le premier. Je

PRÉFACE

me suis appliqué à éclairer les *Mabinogion*, autant que possible, par eux-mêmes, chaque expression ou terme obscur ou douteux, par les passages correspondants, soit des *Mabinogion*, soit des textes en prose et même en vers de la même époque. Des notes critiques, que l'on trouvera se référant à la page et à la ligne du texte gallois, et à la page correspondante de la traduction, indiquent les corrections au texte, ou mes hésitations, avec les différences qui me séparent de la traduction de Lady Charlotte Guest. Pour la traduction, j'ai voulu la rendre aussi lisible que possible, sans rien sacrifier de l'exactitude que l'on est en droit de demander avant tout à un traducteur. En fait de traduction, *littéral* n'est pas synonyme d'exact. Traduire, par exemple, *myned a orug* par *aller il fit*, serait aussi peu exact que de décomposer *donnerai* en *ai à donner*. Ce qu'on a appelé la naïveté ou la *simplicité* des conteurs gallois ne m'a guère préoccupé non plus. Outre que n'est pas *naïf* qui veut, ce serait prêter aux auteurs ou arrangeurs de ces récits une qualité à laquelle ils n'avaient aucun droit ni, vraisemblablement, aucune prétention. Les romans gallois ont été sans doute mis par écrit par les bardes dont la poésie témoigne de la culture la plus savante et la plus raffinée. Poétique, colorée, remarquablement imagée dans l'expression, la langue des *Mabinogion* est d'une trame plus lâche, d'un style moins nerveux, et moins rigoureux dans l'expression que la langue des *Lois*¹ rédigée au X^e siècle, mais conservée dans des manuscrits du XII^e et du XIII^e siècle; l'enchaînement des propositions est moins varié et moins savant; la période par juxtaposition y est fréquente. Cela tient pour une part, à ce que la prose était moins cultivée que la poésie, et à ce que la transmission des traditions légendaires, mythico-héroïques, se faisait surtout oralement: on a l'impression que l'auteur raconte lui-même ou écrit sous la dictée.

Alfred Nutt a publié, en 1902, une réimpression pure et simple de la traduction de Lady Charlotte Guest, en l'allégeant des notes et du commentaire; il l'a fait suivre, en revanche, de notes substantielles qui sont comme le résumé de ses travaux et de ses vues sur les romans gallois et la *matière de Bretagne*². La traduction reste donc avec ses qualités, dont la principale est un talent littéraire tel que Alfred Nutt n'hésite pas à la considérer comme un des chefs-d'œuvre de la prose narrative anglaise, mais aussi avec ses défauts.

¹ Au point de vue intellectuel, les *Lois* sont le plus grand titre de gloire des Gallois. L'éminent juriste allemand, Ferd. Walter constate qu'à ce point de vue les Gallois ont laissé bien loin derrière eux les autres peuples du moyen âge (*Das alte Wales*, p. 354). Elles prouvent chez eux une singulière précision, une grande subtilité d'esprit, et une singulière aptitude à la spéculation philosophique.

² *The Mabinogion*, mediæval welsh romances, translated by Lady Charlotte Guest, with notes by Alfred Nutt and published by David Nutt. London, 1902, 1-vol, in-12.

PRÉFACE

Lady Charlotte Guest ne savait guère le gallois ; elle a travaillé sur une version littérale d'un savant gallois et, à force de pénétration, de conscience et de talent, réussi à en faire une traduction d'un grand charme et qui ne dénature pas l'original dans l'ensemble. Les erreurs de sens cependant ne sont pas rares ; l'expression est assez souvent flottante et le même mot traduit différemment suivant le contexte. Là où les dictionnaires hésitent ou se taisent ou se trompent, le traducteur n'est pas toujours bien inspiré. Il eût fallu sur le tout un travail critique préparatoire qui a manqué. La copie même du *Livre Rouge* dont Lady Charlotte Guest disposait était défectueuse ; il n'est que juste de reconnaître que sa traduction la corrige en maint endroit. Le commentaire qui l'accompagne est copieux et utile. Outre un certain nombre d'erreurs et d'inexactitudes, sa traduction présente des inexactitudes et des lacunes volontaires. Elle a supprimé les passages qui lui paraissaient scabreux ou choquants, et singulièrement altéré des crudités de langage et des brutalités de mœurs qui sont cependant loin d'être sans intérêt et sont au contraire importantes pour l'histoire et la critique. Ces scrupules sont excusables, quand on sait que Lady Charlotte Guest considérait les *Mabinogion* comme destinés à l'amusement et à l'édification de la jeunesse, en particulier de ses deux enfants auxquels sa traduction est dédiée. Si on ajoute qu'elle a trop visé à donner à ces récits un air de naïveté, on comprendra que leur caractère ait dû en être, dans une certaine mesure, sérieusement altéré.

Néanmoins, on peut dire que c'est une œuvre dont l'apparition marque une ère nouvelle dans l'histoire de la littérature galloise et l'étude des traditions brittoniques³. C'est d'ailleurs la première traduction complète de la collection⁴. Il n'y en avait eu précédemment que des traductions partielles⁵. Le texte gallois

³ J'emploie *brittonique* pour *gallois*, *cornique* et *breton*, et *Brittons* pour les Gallois, Cornouaillais insulaires et Bretons Armoricaux. *Breton* amenait une confusion au profit de ces derniers. Le nom national d'ailleurs est au singulier *Britto* et au pluriel *Brittones*.

⁴ *The mabinogion from the Llyfr Coch o Hergest, and other ancient Welsh Mss. with an English translation and notes*, 1838.

⁵ Le mabinogi de Pwyll avait paru avec une traduction dans le *Cambrian Register* I, p. 177, en 1795 et 1796 ; une reproduction en fut faite dans le *Cambro-Briton* II, p. 271 (1821) ; les mêmes passages ont été supprimés dans cette traduction et dans celle de Lady Charlotte Guest. Peu après, en 1829, le mabinogi de *Math ab Mathonwy* était donné avec une traduction dans le *Cambrian Quarterly*, I, p. 170. Y Greal avait donné le texte seulement du songe de Maxen, en 1806, p. 289. *L'Aventure de Lludd et Llevelis* avait été insérée dans le *Brut Tysilio* et le *Brut Gruffydd ab Arthur* publiés dans la 1^{re} édition du vaste répertoire de poésie et de prose du moyen âge connu sous le nom de *Myvyrian Archaiology of Wales*. Une version du même récit avait paru en 1806 dans Y Greal, p. 241, provenant d'une source différente d'après Lady Charlotte Guest. Le rév. Peter Robers en avait donné une traduction dans *The Chronicle of the Kings of Britain*. Le célèbre Owen Pughe, auteur d'un dictionnaire gallois-anglais, encore indispensable à consulter, malgré ses sérieux défauts et ses lacunes, avait préparé une édition complète avec notes explica-

PRÉFACE

du *Livre Rouge* communiqué à Lady Charlotte Guest est une copie faite par un littérateur gallois John Jones, plus connu sous le nom de Tegid.

Le roman de Taliésin, qui ne figure pas dans le *Livre Rouge* et que j'ai laissé de côté mais qui a été traduit par Lady Charlotte Guest, avait paru déjà dans le *Cambrian Quartely*⁶.

L'effet produit par la traduction des *Mabinogion* fut d'autant plus rapide que deux traductions des trois romans d'Owen et Lunet, Peredur ab Evrawc, Geraint et Enid suivirent presque aussitôt : celle d'Albert Schulz (plus connu sous le pseudonyme de San-Marte), accompagné de notes que l'on peut encore consulter avec fruit, et celle de M. Hersart de la Villemarqué en 1842⁷. San-Marte n'a fait que traduire en allemand la traduction de Lady Charlotte Guest, et le dit ; M. de la Villemarqué en a fait autant en français, mais ne le dit pas ; son commentaire, fort curieux, comme le dit Alfred Nutt, a plutôt retardé qu'avancé les progrès de la critique⁸.

Les *Mabinogion* ont été mis en gallois moderne au moins à deux reprises. Aucune de ces transcriptions n'a de valeur critique. La plus récente, celle de J.-M. Edwards⁹ n'est pas une simple version de la traduction anglaise de Lady Charlotte Guest, comme les autres ; elle serre de plus près l'original et parfois le rend plus exactement. Néanmoins, l'auteur a subi fortement, en plus d'un endroit, l'influence de la traduction anglaise. De plus, il a modifié parfois le texte en raison de la destination de son travail qui s'adresse aux enfants des écoles.

La connaissance des *Mabinogion* et romans gallois est d'une importance capitale pour l'étude des romans arthuriens et de la littérature du moyen âge. J'espère que cette nouvelle traduction, avec le copieux commentaire qui l'accompagne, aura entre autres résultats, celui de la faciliter et de la répandre.

J. LOTH

tives. Son travail devait même commencer à paraître en 1831, comme il ressort d'une lettre de son fils Aneurin Owen (*Archæol. Cambrensis* IV, 3^e série, p. 210).

⁶ *Die Arthur Sage, and die Mährchen des Rothen Buches*, 1841.

⁷ *Les romans de la Table Ronde et les contes des anciens Bretons*. Paris, 1842.

⁸ L'enfance de Lez-Breiz qui manque avant l'apparition de la traduction de Lady Charlotte Guest, dans le *Barzas-Breiz*, y a été introduit ensuite. (Cf. J. Loth : *Deux nouveaux documents pour servir à l'étude de Barzas-Breiz*, *Revue Celt.*, XXVII, 343 ; XXVIII, 122)

⁹ *Mabinogion o Lyfr coch Hergest* : deux fascicules. Wrexham, 1896 et 1900. Dans sa préface, l'auteur déclare les quatre *Mabinogion* plus vieux quel'Évangile, et antérieurs aux Anglo-Saxons et aux Romains. Il a laissé de côté le *Songe de Maxen*, *Kulhwch et Olwen*, mais ajouté *Taliésin*.

INTRODUCTION

Sous le titre général de *Mabinogion*, je comprends, comme l'éditeur du *Livre Blanc de Rhydderch*, M. Gwenogvryn Evans, un certain nombre de récits en prose, merveilleux ou romanesques, de nature et d'origine diverses. En réalité, seuls, les quatre premiers récits de cette collection ont droit à ce titre. À la fin de chacun d'eux, se trouve la formule : *Ainsi se termine cette branche du Mabinogi*¹⁰. *Mabinogi* et son pluriel *Mabinogion*, ont été diversement interprétés. *Mabinogi* a pris au XIV^e siècle la signification d'*Enfance* au sens que ce mot avait en français au moyen âge. C'est ainsi, comme je l'ai fait remarquer, que *Mabinogi Jesu-Grist* doit se traduire l'*Enfance de Jésus-Christ*¹¹. Il équivaut au mot *mabolyaeth*, enfance, employé dans la version galloise du même texte dans le manuscrit 5 de Peniarth, qui est de la première moitié du XIV^e siècle, pour la partie qui contient ce texte¹². Mais il est incontestable que *Mabinogi* dans le sens d'enfance est un terme qui ne saurait s'appliquer aux récits qui précisément portent ce titre. S'il n'avait le sens de *récit pour les enfants, pour la jeunesse, récit amusant*, on ne s'expliquerait plus pourquoi les rédacteurs de récits analogues conservés dans les mêmes manuscrits réservent ce nom aux quatre dont nous venons de parler : par exemple dans le manuscrit de Peniarth, pour *Peredur*, c'est le terme de *Historia* ; pour *Gereint et Enid*, pour la *Dame de la Fontaine*, c'est le terme courant de *Chwedl*, récit, conte, nouvelle. Le titre du roman si parfaitement gallois de Kulhwch et Olwen est :

Mal y kavas Kulhwch Olwen,
Comment Kulhwch obtint Olwen.

Comme je l'établis plus bas, ce fait est d'autant plus important, que la mise par écrit du roman de *Kulhwch* est au moins aussi ancienne que celle des quatre branches du *Mabinogi*. Si on ne lui a pas appliqué ce nom, c'est que Kulhwch est un roman personnel et une composition littéraire, tandis que le Mabinogi repré-

¹⁰ À la fin du premier, Pwyll, prince de Dyved, il y a le pluriel : ainsi se termine cette branche des Mabinogion.

¹¹ Peniarth 14 : la partie qui contient cette version du *De Infantia Christi* est de la seconde moitié du XIV^e siècle, (Gwenogvryn Evans, *Report on mss. in the Welsh Language*, vol. I, Part. II, p.332, 116).

¹² Ibid., p.305, 309, XIII. Cf. The White Book Mabinogion, p.XXVI.

sente un genre consacré et en quelque sorte classique, dans lequel ne rentraient que des récits traditionnels, depuis longtemps fixés, au moins dans leurs grandes lignes. On se trouve ainsi amené à préférer le sens proposé par John Rhys¹³ : le Mabinog ou Mebinog serait un apprenti littérateur, un aspirant barde, et les Mabinogion comprendraient l'ensemble des connaissances formant le bagage littéraire du *Mabinog*¹⁴. Malheureusement le mot avec ce sens ne se trouve dans aucun texte ancien. Quant à *Mabinogi*, il ne dérive nullement de *maban*, enfant, mais bien de *mebin*, dérivé de *mab*. Dans le *Livre noir de Caermarthen*, dans un poème de la première moitié du XII^e siècle, un personnage puissant est célébré comme *ryvel vebin*, maître dans l'art de la guerre, professeur de guerre (F.A.B., p. 6, vers 22) :

Ruthur uthur auel, rynaut uvel, ryvet vebin.

« Toi qui a l'élan effrayeur de la tempête,
l'agitation de la flamme, professeur de guerre ? »

Un poète de la seconde moitié du XII^e siècle, Gwalchmai, dit que ses louanges s'adressent habituellement au *mebin* à la lame superbe, (*valch lavn vebin*; *Myv. Arch.*, 149, 2). Le sens ici est moins net. Il est en revanche clair dans le dérivé *mebindod*, qui paraît dans une collection en prose de proverbes et d'aphorismes mis sous le nom de Catwg Ddoeth ou Catwg le Sage. La collection repose sur un manuscrit du XVII^e siècle, transcrit par Iolo Morganwg en 1799 (*Myv. Arch.* 754; 787, 1) : *Llyma gynghorion y rhoddas Cattwg Ddoeth i Arawn vab Cynvarch brenin y Gogledd pan ai gollynges ev o i vebindawd* : « Voici les conseils que donna Catwg le Sage à Arawn, fils de Cynvarch, roi du Nord, quand il lui laissa quitter son collège. » *Mebindawd* d'après le contexte (p. 754.2 — 755.1 ; 776.1) paraît avoir le sens que je lui donne et être équivalent à congrégation et école. Il pourrait aussi bien signifier *apprentissage*.

Comment avec un suffixe en—*ino*—, *map* a-t-il pu prendre ce sens, c'est vraiment difficile à dire. Il est possible que d'abord *mebin* ait eu un sens abstrait :

¹³ *The text of the Red Book Mabinogion*, p. VIII.

¹⁴ Ce sens est donné avec précision dans les *Iolo manuscripts*, p. 211, collection fort curieuse mais disparate et dont les sources sont fort troubles. D'après ce curieux passage, le barde ayant ses grades officiels, devait prendre avec lui trois disciples (*mabinogion*, *mebinogion*). Ils avaient à passer trois degrés avant de devenir *bardes à chaire*. Les études du mabinog comprenaient : l'étude du gallois (orthographe, syntaxe, formation et dérivation) ; la connaissance de la métrique (allitération consonantique et vocalique, rime, pieds, strophes avec des compositions originales) ; l'étude des généalogies, lois, coutumes, histoire. Taliésin se vante de ses connaissances bardiques, qui se rapportent justement à certaines traditions conservées dans nos *Mabinogion*. Les poètes gallois, au XII^e-XIII^e siècle, se vantent parfois de la pureté de leur langue.

endroit pour les adolescents, où ils étaient instruits. Le *Mebinog* ou *Mabinog* est celui qui relève du *Mebin* ou est en *Mebindod*. Le pluriel *Mabinogion* ne peut régulièrement s'expliquer que dans le sens de *disciples*, et tel paraît avoir été son sens. Dans les recueils du *Livre Rouge* et du *Livre Blanc*, il n'apparaît comme pluriel de *Mabinogi* qu'à la fin de la branche de Pwyll et il est dû vraisemblablement à une faute du scribe. Le singulier *mabinogi* comprend en effet les quatre romans ou branches de Pwyll, *Branwen*, *Manawyddan*, *Math*: à la fin des trois derniers, on n'a, dans la même formule, que le singulier *mabinogi*. Ce qui de plus achève de dénoncer une faute de scribe dans le pluriel, c'est qu'en tête de Pwyll où il se trouve, on lit: *Llyma dechreu mabinogi*: «Voici le commencement du Mabinogi¹⁵.» *Mabinogi* aurait le sens de récit imposé au *Mabinog* ou *apprenti lettré*.

Un mot à rapprocher de *mebin*, c'est *mebydd*, d'une dérivation plus claire. Il a le sens non de célibataire que lui donne, je ne sais pourquoi, le dictionnaire d'Owen Pughe, mais clairement celui de professeur¹⁶.

Les deux seules sources manuscrites importantes des *Mabinogion* sont le *Livre Rouge de Hergest* et le *Livre Blanc de Rhydderch* (Roderick) du nom d'un de ses anciens possesseurs. *Hergest* est un nom de lieu: Hergest Court, demeure de la famille des Vaughan, est près de Knighton en Radnorshire, et le *Livre Rouge*, ainsi nommé à cause de la couleur de sa couverture, fut probablement compilé pour eux. Le manuscrit fut donné par Thomas Wilkins de Llanblethian en 1701 au Collège de Jésus, à Oxford, dont il est aujourd'hui encore la propriété. C'est une sorte de *Corpus* de la littérature galloise¹⁷. Il remonte, en grande partie, à la fin du XIV^e siècle. La partie qui renferme nos *Mabinogion* a été publiée par John Rhys et Gwenogvryn Evans, en 1887; c'est une édition diplomatique, et, comme telle, irréprochable¹⁸.

Le *Livre Blanc* ne comprend, en réalité, que les manuscrits 4 et 5 de la biblio-

¹⁵ En tête de *Branwen*: *Llyma yr eil gainec ôr mabinogi*, voici la seconde branche du *mabinogi*; en tête de *Manawyddan*: *llyma y dryded gainc ôr mabinogi*, voici la troisième branche du *mabinogi*; en tête de *Math*: *honn yw y bedwarded geinc ôr mabinogi*, celle-ci est la quatrième branche du *mabinogi*.

¹⁶ D'après les *Iolo Mss.*, Blegywryd, archidiacre du Llandav est le *mebydd* de ce monastère. Le sens est des plus évidents dans le composé *cyn-vebydd*, premier ou principal professeur. Les trois *cyn-vebydd*, d'après une triade (*Myv. Arch.*, p.409, triade 93) sont: *Tydain Tadawen* (père de l'inspiration), *Mynw Hen* et *Gwrhir*, barde de Teliaw à Llandav. Le surnom de *tatawen* dans Nennius (*tad-aguen*) est donné à Talhaearn.

¹⁷ La revue le *Cambro-briton*, vol. II, p.75, contient un index complet de son contenu. Ce manuscrit se compose de 362 folios de parchemin à deux colonnes.

¹⁸ *The Text of the Mabinogion and other welsh tales from the Red Book of Hergest*. Oxford, 1887. C'est le premier volume de la collection des *Old welsh Texts*.

thèque de Peniarth¹⁹, anciennement de Hengwrt, près Towyn en Merionethshire, manuscrits réunis sous la même reliure ; mais sous ce titre, M. Gwenogvryn Evans a compris, en outre, des fragments des manuscrits 6, 7, 14 et 16 de la même bibliothèque²⁰.

Le manuscrit 4 qui nous intéresse le plus sort du même archétype que le *Livre Rouge*. Il donne le texte des quatre premiers *mabinogion*, de Peredur, du *Songe de Maxen*, de *Gereint ab Erbin* : en entier. Il contient, en outre, un court fragment de *l'Aventure de Lludd et Llevelys*²¹, deux fragments d'Owein et Lunet ou la *Dame de la Fontaine*²², et un fragment notable de Kulhwch et Olwen²³.

La partie du manuscrit qui contient les *mabinogion* (au sens général admis pour ce mot) est de la fin du XII^e siècle²⁴.

Le texte manuscrit le plus ancien des *mabinogion* nous est donné par le manuscrit 6, parties I et II, de Peniarth ; malheureusement, il se réduit à un court fragment de Branwen (2 pages), et de Manawyddan (2 pages)²⁵. Cette partie du manuscrit a été écrite vers 1225.

La partie III du même manuscrit a été écrite vers 1285. On y trouve deux fragments (2 folios) de *Gereint et Enid*²⁶ ; le texte est d'accord avec celui de la partie IV, qui contient la plus grande partie du roman de *Gereint*²⁷. Le texte en a été publié par M. Gwenogvryn Evans dans la *Revue celtique*, 1887, p. 1-29 ; il est accompagné d'une traduction avec notes qui m'est due : cette partie du manuscrit serait de 1275.

Les manuscrits 7 et 14 (de Peniarth) ont seulement une partie du roman de Peredur²⁸. Le manuscrit 7, dans son ensemble, est du XIV^e siècle, mais les colonnes qui intéressent Peredur appartiennent à une main plus ancienne, qui serait du XIII^e siècle.

¹⁹ Cette bibliothèque a été généreusement donnée récemment par les héritiers de W.R.M. Wynne, à la Bibliothèque nationale galloise d'Aberystwyth.

²⁰ *The White Book Mabinogion: welsh Tales and Romances*, reproduced from Peniarth manuscripts: edited by J. Gwenogvryn Evans, Pwllheli, 1907. C'est le volume 7 de la collection des *Old welsh Texts*.

²¹ Du commencement jusqu'à la page 94, ligne 14 du texte publié du *Livre Rouge*.

²² Le premier fragment correspond au texte du *Livre Rouge*, de la page 163, ligne 17 à la page 169, l. 21 ; le second, au texte de la page 184, l. 1, à la page 188, l. 23.

²³ Cf. *Livre Rouge*, de la page 100, l. 1, à la page 128, l. 11.

²⁴ Gwenogvryn Evans ; *Report on manuscripts in the Welsh Language*, vol. I, part. II : Peniarth.

²⁵ Pour Branwen : cf. *L. Rouge*, p. 36, l. 25, p. 38, l. 18 ; Manawyddan : l. R., p. 49, l. 20, p. 51, l. 10.

²⁶ Cf. *L. Rouge*, de la page 280, l. 21, à la page 282, l. 18 ; de la page 294, l. 8, à la fin (p. 295).

²⁷ Cf. *L. Rouge*, de la page 261, l. 21, jusqu'à la fin.

²⁸ M. 7 : cf. *L. Rouge*, p. 193, l. 18-232, l. 6. — m. 14 : l. R. p. 193, l. 1202, l. 14.

Le manuscrit 14 est de différentes mains ; la partie qui contient le fragment de Peredur est de la seconde moitié du XIV^e siècle²⁹.

Les trois premières parties du manuscrit 6 ayant, d'après l'étude que j'en ai faite, la même orthographe, les mêmes caractères linguistiques, doivent être considérées, quoique écrites à différentes époques, comme remontant à une source écrite du premier tiers du XIII^e siècle. La partie IV a été rajeunie orthographiquement, mais présente les mêmes particularités de langue.

Le manuscrit 4 appartient à la même source que le texte du *Livre Rouge* ; les manuscrits 7 et 14 sont étroitement apparentés et représentent une source commune, assez différente de la première³⁰.

Dans ma première traduction, j'avais conclu de certaines fautes du scribe du *Livre Rouge*, qu'il copiait un manuscrit plus ancien, vraisemblablement de la fin du XII^e ou du commencement du XIII^e siècle. Il en est de même de Peniarth 4. Je me bornerai à relever les traits suivants :

u pour *w* ou *6* : p. 9 : *y vely* pour *y wely* (fréquent) ;

e pour *y*³¹ : p. 14 *ewrthaw* pour *y wrthaw* ; p. 391 : *ynded* (*ynyd*), etc.

w pour *v* : p. 295 : *wawr* (*vawr* : *mawr*).

6 pour *v* : p. 6 : *a 6ei* (*a vei*) ; p. 7 : *6al* (*val*) ; p. 13, *ry6edaut* (*ryvedaut*) ; p. 14 : *6arch* (*varch*), etc.

au pour *aw* (fréquent) : p. 4 (*dyrnaut*).

Pour les consonnes, le trait caractéristique, c'est *t* ou *d* spirant : p. 3 *haut* (*hawd*) ; p. 393 *itaw* (*idaw*) ; p. 395 *metwl* (*medwl*) etc.

U pour *w*, *6* se trouve jusqu'au milieu du XIII^e siècle au moins³². *E* pour *y* n'est caractéristique du XII^e siècle et du commencement du XIII^e, que lorsqu'il se rencontre fréquemment. De même au pour *aw*. En revanche, *w*³³ pour *v* rappelle l'orthographe du *Livre Noir de Carmarthen* ; *6* pour *w* indiquerait un manuscrit de la fin du XII^e siècle ou de la première moitié du XIII^e siècle ; ce signe se montre dans le fac-simile du *Book of Llandav* (éd. Rhys-Evans), manuscrit

²⁹ Sur ces questions de texte, cf. Gwenogvryn Evans, *Report* ; cf. Préface du *White Book Mabinogion*. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas donné d'une façon explicite, lorsqu'il n'y a pas de date précise, les raisons de sa chronologie.

³⁰ Cf. miss Mary R. Williams, *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur*. Paris, 1909 : p. 30-37.

³¹ *e* pour *y* (*i* bref) devait être fréquent dans l'archétype, ainsi : Peniarth 4, p. 20, donne *Wynt* pour le pays de *Gwent* (*ar Wynt*), tandis que le *Livre Rouge* a correctement *Gwent* (*ar Went*).

³² J. Loth, *L'élégie du Black Book of Chirk* (Revue celt., 1911, p. 203).

³³ *W* pour *u* voyelle apparaît déjà dans la seconde moitié du XII^e siècle. On ne le trouve pas dans les privilèges de l'Eglise de Llandav ; mais il apparaît dans le texte latin le plus ancien des Lois et le Black Book of Chirk.

du XII^e siècle: c'est un *u* avec un trait prolongeant à gauche la première moitié supérieure de cette lettre: il est frappant et très net au mot *g6r* du fac-simile de la page 121, à la deuxième colonne. Ce caractère, dès le début du XIII^e siècle, dans plusieurs manuscrits, a été systématiquement employé pour *u* (*ou* français), voyelle ou consonne³⁴.

T pour *d* spirant est régulièrement employé dans le *Livre noir*, dont le manuscrit est de la fin du XII^e ou du commencement même du XIII^e siècle. On le trouve sporadiquement dans le *Black Book of Chirk*, écrit vers 1200. Il est employé régulièrement à la finale et à l'intérieur du mot, dans les parties I, II et III du manuscrit 6. C'est aussi un trait saillant de l'archétype de la *Myvyrian Archaeology of Wales* pour les poèmes du XII^e et du commencement du XIII^e siècle de cette collection³⁵.

À relever dans le manuscrit 7: *u* pour *w* ou *6* (p. 613 *gur*; p. 626 *y lleu*; p. 608 *marchauc* (*au* pour *aw* fréquent); *t* pour *d* spirant (une fois): *yssyt* (*yssyd*). L'orthographe de ce manuscrit, en général, n'a rien de caractéristique.

Dans Peniarth, 16, *e* pour *y* est fréquent (p. 90 *henne*, pour *hynny*; *e dyd* (*y dyd*); *ell deu* (*yll deu*), et même *den* (*dyn*). On rencontre fréquemment aussi *au* pour *aw*, et *uy* de temps en temps pour *wy* (p. 91 *gwydbuyl*).

Il n'est pas inutile de remarquer que le *K* est usité dans tous ces manuscrits. Or, il n'a guère été en usage en Galles, que dans la seconde moitié du XII^e siècle. On le trouve dans le manuscrit 28 de Peniarth, qui est de cette époque, et dans le *Black Book of Chirk* écrit vers 1200.

Si, d'après ces remarques, la rédaction des *Mabinogion* ne peut être postérieure au premier tiers du XIII^e siècle, trouve-t-on dans les formes des mots des arguments permettant de les faire remonter plus loin, et d'établir que les scribes copiaient un manuscrit antérieur, sensiblement plus ancien? On peut le démontrer pour le *Gorchan Maelderw*, poème contenu dans le Livre d'Aneurin dont le manuscrit n'est que de la fin du XIII^e siècle ou du commencement du XIV^e siècle; il est sûr que le manuscrit primitif devait être en vieux gallois, c'est-à-dire remonte au X^e ou au commencement du XI^e siècle. On peut en dire autant des lois de Gwynedd, dans le *Black Book of Chirk*.

On trouve quelque chose d'analogue dans le texte de Kulhwch et Olwen. On

³⁴ Dans la partie la plus ancienne de Peniarth 16 (Hengwrt 54), qui est du début du XIII^e siècle et dont la calligraphie est identique à celle du manuscrit de Dingestow Court contenant le Brut Gruff Arthur, on trouve *a6* surtout dans les diphtongues: *6* est aussi employé pour *v* (*Report on welsh mss.*, n° 11, I, p. 377; *The Bruts*, p. 13, de même dans le mss. Peniarth 17).

³⁵ J. Loth. La principale source des poèmes des XII^e-XIII^e siècles dans la *Myv. Arch.* (Revue celt., XXII, p. 13).

peut citer *Catbritogyon* au lieu de *Catvridogyon* (*White Book*, p. 429); *Twr Bliant*, à lire *Twrb Liant*, *ibid.*, ms. 4, p. 464) mot à mot *Tumulte des flots*. Le scribe du *Livre Rouge* n'a pas compris l'expression et l'a modernisée en *Twryw vliant*; il en est de même, ce qui est plus curieux, du scribe de Peniarth 4, dans le *mabinogi* de Pwyll: ce qui donne le sens plus qu'étrange de *tumulte, tapage de bliant* (toile fine). Mais la forme la plus probante est *genhym* pour *genhyv* dans l'épisode de Kulhwch où le héros se trouve en conflit avec le portier Glewlwyd. Ce dernier va en rendre compte à Arthur qui lui demande: *Chwedleu parth genhyt* «Y a-t-il du nouveau à la porte?» Glewlwyd répond: *Yssydynt genhym*, «Oui, j'en apporte (oui, il y en a avec moi³⁶).» On pourrait citer encore: *a mab* pour *a vab*, ô fils (qui se trouve dans la même colonne), mais ces négligences dans les mutations syntactiques ne sont pas rares ailleurs. En revanche, *genhym* pour *genhyv* est une forme vieille galloise. Les formes de ce genre se trouvent mêlées encore à des formes plus modernes, à des formes caractéristique du moyen-gallois, dans la langue de transition du XI^e siècle, par exemple dans le texte gallois des *Privilèges de l'Église de Llandav*.

Les trois *englyn* (sorte d'épigramme) de Math ab Mathonwy concernant Lleu Llaw Gyffes ne prouvent pas, comme l'a avancé Gwenogvryn Evans, que le manuscrit dont disposait le scribe de Math avait été écrit en vieux gallois, c'est-à-dire remontait, au plus tard, au X-XI^e siècle. En admettant même, ce qui est fort douteux, que le mot *oulodeu* fût pour *aelodeu*, membres, comme il le croit, on ne pourrait en tirer qu'une conclusion: c'est que le manuscrit pourrait être de l'époque de transition que représentent certaines chartes et textes, comme ceux dont nous venons de parler, les *Privilèges*, les délimitations de champs du *Livre de Llandav*, c'est-à-dire du XI^e siècle³⁷. Il semble, en revanche, que ces *englyn* représentent une orthographe assez archaïque. Le manuscrit original avait sûrement fréquemment *e* pour *i* (*y*) et *eu*, régulièrement, semble-t-il, pour *ew* aussi bien que *eu*. Il n'est pas douteux que le scribe n'ait mal interprété la graphie Lleu,

³⁶ *Livre Blanc* p. 457; *Le Livre Rouge*, p. 104, n'a pas: *yssydynt genhym*. Pour les lecteurs peu familiarisés avec les caractères du vieux gallois, il est nécessaire de savoir qu'en vieux gallois, les occlusives sourdes *p t c*, les sonores *b d* (*g* parfois) *m*, intervocaliques sont intactes, tandis qu'en moyen gallois (plus ou moins régulièrement), *p t c* évoluent en *b d g*, et *b m* en *v* (*d*, dans l'écriture, est le plus souvent écrit *d*), vieux gallois *gehim*, moyen gall. *genhyv* (*m* intervocalique en vieux celtique).

³⁷ *White Book*, Préface, p. XII. La graphie *ou* du pluriel pour *eu* se trouve encore à la fin du XI^e siècle, par exemple dans les quatre vers écrits par Johannes, fils de Sulgen, évêque de Saint-David en 1071-1089 (*Archæol. Camb.* 1874, p. 340); *ou* dans *oulodeu*, représenterait *ai*, *ae* moderne. Cette hypothèse soulève plus d'une difficulté; il me paraît plus probable que *oulodeu* est à rapprocher de *ovlydu*, se décomposer.

nom du héros principal du mabinogi avec Gwydyon : il l'a transformé en Llew, tandis qu'il faut sûrement lire *Lleu* ; il n'a pas davantage compris *eu* pour *geu*, mensonge, et l'a transformé en *ev* (*ef*)³⁸. Si *deulenn*, dans le second *englyn* devait être maintenu, comme *llenn* (*llynn*) étang, lac, est féminin, on serait obligé de supposer que le scribe avait devant lui non *dou*, masculin, mais une forme *doi*, *doy* pour *dui*, *duy* féminin : il l'aurait confondue facilement avec *dou*³⁹. Cette forme pourrait remonter au X-XI^e siècle (*doy* ne pourrait être que du XI^e siècle).

Le premier rédacteur de Math et du *Mabinogi* n'est pas le même que celui de Kulhwch et Olwen ; il y en a d'autres preuves, comme je l'établirai plus bas.

Certaines graphies, surtout en construction syntactique, n'ont pas de valeur au point de vue chronologique quoiqu'elles soient, en apparence, archaïques ; par exemple : *ym penn*, *ym blaen*, se trouvent dans des textes, en réalité, plus récents que d'autres qui présentent *ym henn*, *ym laen*.

De même *fynnaun* paraît plus récent que *fynhawn* : or *finnaun* se trouve dans le *Book of Llandav*, dans des manuscrits anciens de Nennius ; *cimer*, apparaît au IX^e siècle dans les notes marginales de l'évangélaire de St Chad à Lichfield, tandis qu'au XII^e et au XIII^e siècle on a *cymher*.

De même, la présence d'occlusives sourdes intervocaliques au lieu de sonores, que l'on considère généralement comme un trait du vieux gallois (*L. Rouge* : *chwyteu* pour *chwydeu*), peut n'être qu'un trait dialectal : aujourd'hui encore l'occlusive suivant immédiatement une voyelle accentuée, dans l'Est du Glamorgan, est nettement sourde ; seule, l'occlusive intervocalique en syllabe prétonique est sonore. Il est très vraisemblable que la prononciation des occlusives intervocaliques, sur bien des points du pays de Galles, aux XII^e-XIII^e siècles, n'était pas encore nettement sonore.

La langue même fournit quelques utiles indications. Peniarth 4 est, en général, plus fidèle à l'archétype ancien que le *Livre Rouge*. Il conserve plus fidèlement et plus régulièrement les formes du présent-futur 1^{re} pers. du sg. de l'ind. en —*haf*, du subj. en —*ho*, du futur second en —*hei*, du subj. passif en —*her*⁴⁰.

³⁸ V. plus loin, traduction et notes. J'ai rectifié le texte des *englyn* dans ma première traduction. Cf. J. Loth, *Métrie galloise*, II, 1^{re} partie, p. 227.

³⁹ La graphie *oi* pour *ui* existe sporadiquement en vieux gallois *loinou*, buissons, pour *luinou* ; *toimn* pour *tuimn*, etc. L'*u* de la diphtongue ou avait un son voisin de *u* français ou *y* gallois du XI^e siècle. Il n'est guère possible à cette date de supposer une forme dialectale analogue à celle qui est en usage près de Carnarvon : *deu lo*, les deux mains, pour *duy lo*. On peut, il est vrai, supposer que *deu lynn* est pour *deu glynn* et dans le vers suivant, lire : *awyr a llynn* (pour un plus ancien *awyr ac lynn*).

⁴⁰ Pen. 3, *White Book* : p. 60 *a gymerhaf* ; 483 *ny surha* ; 124 *a wynhaf* ; 482 *mwynba* ; 122 *a vynho* ; 141 *a blinho* ; 151 *a talho* ; 163 *a tynho* ; 456 *a rotho* ; 457 *ranhwyf* ; 135 *tra barahei* ;

L'emploi de la particule *ry* qui est en plein déclin au XIII^e siècle, en prose et même en poésie dans la seconde moitié de ce siècle, est plus fréquent⁴¹.

Peniarth 6, même la partie IV, dont l'orthographe a été systématiquement rajeunie, est également plus archaïque que le *Livre Rouge* en ce qui concerne les formes en *h*—⁴².

Çà et là, on rencontre aussi dans le *Livre Blanc* des formes plus archaïques ou plus galloises : Pen. 4 *corunawc* (L. R. 2. 24 *coronawc*) dérivé de *corun de corôna*, tandis que *coronawc* a été fait sur le moderne *coron* ; Pen. 4, page 5 : *ystevyll*, plus ancien de *ystavell* (v. gallois *stebill*) au lieu de *ystavelloed* (L. R. 4. 2) ; *godiawwd* (L. R., 17 : *gordiwedawd*) ; à signaler aussi à plusieurs reprises les formes du prêt. plur. en —*sant* : Pen. 4, p. 128 : *a gymersant* (L. R. *a gymerassant*).

Peniarth 6, Part 3 (*White Book*, p. 280) a seul conservé une trace de l'ancienne règle, encore observée en partie dans la poésie du XII^e siècle, d'après laquelle, après la négation en position relative, les occlusives sourdes deviennent sonores : *peth ny gavas erioed*, chose qu'il n'a jamais eue auparavant (Pen. 4 : *ny chavas* ; L. Rouge : *nys kavas*)⁴³.

Au point de vue de la langue, c'est la version de Kulhwch et Olwen de Peniarth 4 qui offre le plus d'intérêt et se rapproche le plus de la poésie archaïsante du XII^e siècle. On peut y signaler : 1° un verbe qui ne se trouve nulle part ailleurs : *amkawd*⁴⁴, il dit ; 2° l'emploi de *Kwt*, où, mot rare qui ne se trouve qu'en poésie au XII^e siècle ; 3° l'emploi des formes passives en —*awr* : (*Livre Blanc*, 479 : *nyn yscarhawr*, 475 *nyn lladawr* ; 4° la construction de la comparaison avec la particule *noc*, *no*⁴⁵ (cette particule y est en tête) : p. 476, *no bronnn alarch guynn, oed gwynnach y dwy vron*) ; 5° l'emploi de la copule *oed* avant l'attribut : *oed melynach*

174 *mynhei* ; 474 *a delhei* ; 136 *kyweirher*, etc.

⁴¹ Pen. 4 *White Book* : p. 22 *rydodet* (L. Rouge : *a dodet*) ; 145 *ryderyw* (L. Rouge *a deryw*) ; 138 *y ryvum* : *rygael* (L. R. *y deuthum* ; *kaffael*) ; 140 *o ryllad* (L. R. *llad*) , 143 *ar ladassei* (L. R. *ladassei*) ; 474 *rywascut* (L. R., *a wascut*) ; 475 *ryladawd* (L. R. *a ladawd*), etc.

⁴² Il présente (*White B.*, p. 204) les deux intéressantes formes suivantes : *ar neb a welhei y vorwynyn y wisc honno, ef a welei*... Peniarth 4 et l. Rouge ont au lieu de *a welhei* : *welsei*.

⁴³ Les proverbes gallois ont souvent conservé des tournures anciennes (il y en a qui remontent sûrement au XII^e siècle, malgré des formes orthographiques modernisées). Je relève (*Myv. Arch.*, p. 772-1) : *ni elwir cywraïn ni gynnydd* ; on n'appelle pas habile celui qui ne prospère pas : *ni gynnydd* au lieu du moderne : *ni chynnydd*. Le recueil de *Welsh Proverbs* de H. Vaughan (London, 1809), n° 2560, en a conservé un autre exemple : *nid ergyd ni gywirer*, ce n'est pas un coup, celui qui n'a pas son effet.

⁴⁴ *Cawd* se trouve peut-être avec une forme en *s* dans le *ri-ceus* du 2^e poème à Juvenus (IX^e siècle).

⁴⁵ Cf. Aneurin, *F.A.B. of Wales*, II, p. 97 : *noc a dele*...

*y fenn; oed gwynnach y chnaud: oed gwynnach*⁴⁶... Ces faits joints à ceux que j'ai relevés au point de vue des formes permettent de placer avec sûreté la rédaction de ce roman vers la fin du XII^e siècle. Il me paraît également probable que les autres ont dû être rédigés au plus tard à la fin du XII^e siècle; les quatre Branches plus tôt.

Il y a trace parfois de la tradition orale, ou de la prononciation : Pen. 4 : *Annwun* (*L. Rouge* 84-25 : *Annuwyn*). C'est particulièrement remarquable dans Peniarth 7 : p.612 *y dwawt pour y dywawt* : c'est la forme la plus fréquente; *i dwen* (*dwyn*); p.614 *athiasbedein* (*ath diasbedein*); p.616 *varglwyd* (*vy arglwyd*); p.623 *twllodrus* (*twyllodrus*); pp. 609, 611 *gwassaneth* (*gwassanaeth*); p.619 *ath iarleth*; p.624 *marchogeth*.

Les textes en prose qui sont le plus près de la langue et de l'orthographe des *Mabinogion* sont le *Brut Tysilio* et le *Brut Gruffydd ab Arthur*, surtout dans le texte dont la *Myv. Archaeology* nous a conservé les variantes sous le titre de *nodiadaw* (notes). Le *Brut de Gruffydd ab Arthur* est une version galloise de l'*Historia* de Gaufrei de Monmouth.

Par l'histoire on arrive à des conclusions analogues sur la date de la rédaction des *Mabinogion*.

Le *Songe de Rhonabwy* semble avoir été composé du vivant de Madawc ad Maredudd, roi de Powys, qui mourut en 1159, ou peu après sa mort. Il y est question de lui et de son frère.

Il y apparaît un personnage qui a dû vivre vers la même époque : Gilbert, fils de Katgyffro, c'est-à-dire Gilbert de Clare, comte de Pembroke en 1138, fils de Gilbert Fitz-Richard, le conquérant du pays de Cardigan, qui mourut en 1114. (V. plus bas, note à *Katgyffro*). Ce récit romanesque était populaire au XIII^e siècle : un poète que l'on fait vivre de 1260 à 1340, Madawc Dwygraig, dit qu'il n'est qu'un rêveur comme Rhonabwy.

Dans Kulhwch et Olwen, il est fait mention de Fergant (*Flergant*) roi de Llydaw (Armorique). C'est peut-être un souvenir d'Alain Fergent, duc de Bretagne de 1081 à 1109.

La version du *Livre Rouge* de l'*Aventure de Lludd et Llevelys* se rattache étroitement à celle qui se trouve dans le *Brut Gruffydd ab Arthur*, et est incontestablement postérieure, dans sa rédaction, à l'œuvre de Gaufrei de Monmouth (v. plus loin, note à Lludd et Llevelis). Il a existé, suivant un poème de Taliessin qui ne peut être, d'après sa métrique et le contexte, postérieur à la première moitié

⁴⁶ Cf. La construction de la copule avec l'attribut en vieil irlandais (Vendryès, *Grammaire du vieil irl.*, 55, 573).

du XII^e siècle, des traditions assez différentes sur la famille de Beli, dont Lludd et Llevelis étaient fils (Livre de Tal., *Four anc. Books of Wales*, II, p. 282, 10). L'*Aventure* elle-même appartient à l'ensemble des vieilles traditions celtiques; il est fait une brève allusion à l'*entente* de Lludd et Llevelis dans un autre poème de Taliessin antérieur à l'œuvre de Gaufrei (*F.A.B.* II, p. 214. 9).

Le *Songe de Maxen* porte des traces irrécusables de l'influence de Gaufrei. Il semble, d'après une allusion du poète Cynddelw (*Myv. Arch.* 162. 1) à Maxen, que cette composition fût connue dans la seconde moitié du XII^e siècle.

D'un autre côté, la géographie politique du Mabinogi *proprement dit*, dont les quatre branches Pwyll, Branwen, Manawyddan, Math, ne peuvent être séparées, ne nous permet pas de mettre la composition de ces récits plus tard que la fin du XII^e siècle ou le commencement du XIII^e siècle. C'est ainsi que les États de Pwyll ne comprennent que sept *cantreus*; or si Dyvet n'en avait que sept au XII^e siècle, comme le dit Giraldus Cambrensis (*Itin.*; Cf. Cynddelw, *Myv. Arch.* 166. 1: seith beu Dyved)⁴⁷, au XIII^e, il en comptait huit (*Myv. Arch.*, p. 737). Le *Mabinogi* de Math ab Mathonwy attribue sept *cantreus* à Morganhwc (Glamorgan), auquel la *Myv. Arch.* n'en donne que quatre (*Myv. Arch.*, p. 747). Or, c'est exactement l'étendue du royaume de Iestin ab Gwrgant, qui régna de 1083 à 1091 (voir plus bas, traduction).

Math donne à Lleu Llaw Gyffes le *cantrev* de Dunodic et le copiste ajoute que cette division porte de son temps, les noms d'Eiwynydd (Eivionydd) et d'Ardudwy. Or, le *cantrev* de Dunodic a été supprimé par Edward I^{er}: il n'apparaît pas dans les statuts de Rothelan (Rhuddlan), par lesquels ce roi remania, en 1284, les divisions administratives du pays de Galles. Des deux *kymmwd* dont il se composait, l'un, celui d'Eivionydd, passe sous la domination du vicomte de Carnarvon; l'autre, celui d'Ardudwy, sous celle du vicomte de *Meirionydd* ou Merioneth (*Ancient Laws of Wales*, II, p. 908). La glose du copiste se trouvant dans le manuscrit de Peniarth 4 comme dans le *Livre Rouge*, établit en revanche que le manuscrit a été écrit après 1284, peu de temps après vraisemblablement.

Le *Livre Noir* de Camarthen, le *Livre de Taliessin*, dans des poésies qui ne peuvent être postérieures au milieu du XII^e siècle, et sont même probablement antérieures à la rédaction la plus ancienne que nous puissions atteindre des *Mabinogion*, renferment des allusions très claires et parfois même la substance d'épisodes caractéristiques des récits purement gallois⁴⁸. Un guerrier légendaire nous

⁴⁷ Cf. The Book of Llandav, éd. Rhys-Evans, pp. 247-249.

⁴⁸ Sur les vieux poèmes gallois, v. J. Loth, *Revue Celtique*, XXI 28, 328; XXII, 438; XXIII, 203; XXVIII, 4. Métrique galloise, *passim*.

dit dans Le *Livre Noir* (*F.A.B.* II, p. 55. 14) qu'il a été là où fut tué Bran, le fils de Llyr. Kei a les honneurs de tout un poème où il apparaît sous les mêmes traits redoutables que dans Kulhwch et Olwen. Le poème débute aussi par un dialogue rapide entre Arthur et le célèbre portier de la cour d'Arthur, Glewlywd Gavaelvawr (*ibid.*, p. 50-53). Manawyddan ab Llyr y figure aussi (p. 51), ainsi que Mabon ab Modron, et Bedwyr. Le nom du cheval de Kei nous est donné dans un autre morceau (*ibid.*, p. 10); l'auteur connaît aussi les noms des chevaux d'Owein ab Urien, de Gwalchmai, de Caswallawn. Il sait où sont enterrés: Pryderi, Kynon, Bedwyr, Owen ab Urien, Alun Dyved (*ibid.*, p. 28-33).

On trouve même dans le *Livre Noir* un poème malheureusement très court et d'un texte tronqué consacré à Tristan: à en juger par quelques vers, il appartient à une tradition très différente de celles que nous ont conservées les romans français (*Ibid.*, p. 55, poème XXXIV). Les poèmes XXXIII et XXXV sont particulièrement instructifs. Ce sont des dialogues, le premier entre Gwynn ab Nudd et Gwyddneu Garanhir, l'autre entre Taliessin et Ugnach mab Mydno. Ces poèmes étaient probablement accompagnés de récits en prose. On y trouve des allusions à certains personnages des *Mabinogion* et aussi l'écho de traditions pour nous malheureusement perdues. Les traditions si curieuses du *Mabinogi* de Math ab Mathonwy étaient familières à l'auteur des poèmes VIII et XVI du Livre de Taliessin. Il en est de même de celles du *Mabinogi* de Branwen. La barque d'Arthur, Prytwenn, joue un rôle extraordinaire dans des épisodes du cycle d'Arthur que nous ne connaissons que par le poème XXX du Livre de Taliessin (*F.A.B.* II, pp. 181-182). La chasse du porc Trwyth (mieux Trwyd) est connue de Nennius; il y est fait allusion dans le Gorchan Kynvelyn, poème du Livre d'Aneurin dont la rédaction est sûrement antérieure au XI^e siècle. (*F.A.B.* II, pp. 94-95).

On trouvera ça et là dans les notes explicatives des citations de poètes gallois du XII^e et du XIII^e siècle prouvant combien les légendes de nos *Mabinogion* étaient répandues à cette époque.

L'étude de la composition, du caractère des éléments dont se composent ces récits, les procédés et le ton des narrateurs nous permettent de faire un pas de plus: la rédaction de Kulhwch et Olwen est nettement antérieure à celle des deux *Songes* et de l'*Aventure de Lludd et Llevelis*; elle est également moins archaïque dans la mise en œuvre des matériaux, leur agencement et l'esprit qui y règne, que celle des *Quatre Branches du Mabinogi*; et cependant, d'après ce qui a été dit plus haut, elle leur est probablement antérieure.

Le *Songe de Rhonabwy*, le *Songe de Maxen*, sont des œuvres d'imagination d'un conteur du XII^e siècle, des compositions purement littéraires, qui ne manquent pas d'originalité et témoignent d'un rare talent descriptif, le *Songe de Rhonabwy*

surtout. Le héros du récit s'endort, et, en rêve, il est transporté au temps d'Arthur, à son époque la plus brillante, où les héros paraissent avec des proportions surhumaines. Il assiste au défilé des troupes d'Arthur, dont il dépeint l'aspect, l'équipement et la marche avec une incroyable richesse et précision de détails; le cadre est habilement choisi et l'idée maîtresse véritablement originale. Tout le début est d'un réalisme étrange, empreint de couleur locale, que l'on dirait moderne. Il y a dans ce Songe l'écho de fort anciennes traditions, en particulier dans l'épisode des Corbeaux d'Owen.

L'Aventure de Lludd et Llevelis, par certains traits, par le ton et la conception de l'histoire chez l'auteur, indique pour sa rédaction l'époque de Gaufrei de Monmouth quoiqu'elle ne lui soit pas empruntée. Il est même remarquable que dans l'adaptation galloise de l'*Historia*, le *Brut Tysilio*, et sa traduction, le *Brut Gruffydd ab Arthur*⁴⁹, l'aventure figure tandis qu'on la chercherait vainement dans l'*Historia* elle-même. Les traditions populaires qui en forment la partie essentielle sont incontestablement anciennes et bien antérieures à l'époque de la composition.

Kulhwch et Olwen occupent une place à part et prééminente à certains points de vue parmi nos récits. Ce qui frappe tout d'abord quand on les compare au *Mabinogi*, c'est que, comme dans le songe de Rhonabwy, Arthur est la figure dominante: c'est à lui qu'on a recours; c'est lui qui par son pouvoir, appuyé sur des guerriers et serviteurs aussi remarquables par leurs pouvoirs magiques que par leur audace, mène à bien la plus difficile des quêtes. Sa cour est le centre du monde: elle réunit tout ce que le narrateur connaît de peuples: Bretons d'Angleterre, Anglo-Saxons, Irlandais, Normands, Bretons d'Armorique, Français. Beaucoup plus encore que dans Ronabwy, Arthur est le maître d'un monde fantastique nettement celtique, mœurs et traditions. Sa cour ne ressemble en rien à celle de l'Arthur des romans français du XII^e siècle, où règnent l'amour courtois, les manières raffinées, le langage élégant, la bonne tenue qui distinguent les chevaliers de la Table Ronde. C'est une assemblée incohérente de personnages disparates, d'êtres fantastiques et surnaturels, pris de droite et de gauche dans des tradition de toute espèce, et *groupés artificiellement autour du héros national devenu surtout un personnage de fée*.

C'est là ce qui constitue l'originalité propre de ce roman et lui donne une

⁴⁹ Le manuscrit de Shirburn 18, de la première moitié du XIII^e siècle et les manuscrits de la même classe de la version galloise de Gaufrei la donnent, mais elle manque dans le manuscrit de *Dingestow Court* et ceux de sa classe; or le manuscrit de *Dingestow* est du commencement du XIII^e siècle (Gwenogvryn Evans, *The Bruts*. Préface, p. XII-XV). On trouve quelques variantes de Shirburn 18 dans l'édition d'Ifor Williams du *Cyfranc Lludd a Llevelis*. Bangor, 1910.

place intermédiaire entre le *Mabinogi* et les romans français. Tous les cycles sont mis à contribution et mêlés au profit d'Arthur. Aucun personnage historique du XII^e siècle n'y apparaît, ce qui n'est pas le cas, comme nous l'avons vu, pour le *Songe de Rhonabwy*. Le roman est sûrement antérieur (je l'ai prouvé plus haut) aux romans français. Il est évident que si l'auteur les avait connus, il n'eut pas hésité à introduire à la cour d'Arthur, les *Sagremor*, les *Calogrenant*, etc. Sa géographie est purement galloise et aussi précise et détaillée que celle des romans gallois d'origine ou d'adaptation française l'est peu. Kei n'a rien du Keu de ces romans ; c'est toujours le guerrier redoutable, à moitié fabuleux du *Livre Noir* et de certaines poésies de la *Myv. Archæol.* Et le fait est d'autant plus digne de remarque, que la note ironique y apparaît : on y sent déjà la parodie, comme dans le morceau irlandais connu sous le nom de *Festin de Bricriu*, ou encore dans *Cuchulain malade et alité*⁵⁰.

La liste des saints gallois était interminable. Les dieux ou héros qui ne s'étaient pas trop compromis dans l'Olympe païen ou qu'il eût été inutile ou dangereux de noircir dans l'esprit des populations christianisées, avaient été, en général, convertis et étaient passés au rang des saints. Pour tout abréger, on les avait divisés, semble-t-il, en trois grandes catégories : ils descendent soit de Kaw, soit de Cunedda, soit de Brychan ; notre auteur favorise la famille de Kaw et l'enrichit. Il y introduit entre autres : *Dirmyc*, mépris ; *Etmyc*, admiration ; *Konnyn*, roseau ; *Mabsant*, saint patron ; *Llwybyr*, sentier ; *Kalcas*, Chalcas, enfin *Neb*, quelqu'un ! L'intention satirique ou plaisante est également marquée dans certains noms de l'invention de l'auteur, comme *Nerth* fils de *Kadarn*, Force fils de Fort ; *Llawr* fils d'*Erw*, Sol fils de Sillon⁵¹ ; *Hengroen*, Vieille Peau, cheval de Kynnwyl ; dans les noms des chevaux, des femmes, des filles et des fils de Cleddyv Dinwlch (plus bas, trad.)⁵².

Les mœurs ne sont pas atteintes par la civilisation française du XII^e siècle. On sent cependant quelque changement dans la conception que se font les guerriers de leur chef. Les compagnons d'Arthur paraissent choqués à la pensée qu'il va se colleter avec la sorcière : *ce ne serait pas convenable*. Ils trouvent aussi qu'il est au-dessous de lui d'aller à la recherche de certains objets de trop mince importance, et le renvoient poliment à sa cour de Kelliwic en Kernyw (Cornouaille

⁵⁰ D'Arbois de Jubainville, *L'épopée celt. en Irlande*, pp. 80-149. On peut comparer dans *Cuchulain malade* (*ibid.*, p. 179), la peinture des femmes d'Ulster et surtout celle de Cuchulainn irrité à celle de personnages grotesques de la cour d'Arthur. (V. plus bas, trad.).

⁵¹ On attendrait Kadarn fils de Nerth, et Erw fils de Llawr.

⁵² La parodie proprement dite ne se développe que beaucoup plus tard ; cf. J. Loth, *Une parodie des Mabinogion*, *Revue celt.*, XIX, 308.

anglaise). Ses officiers commencent à rougir de certains emplois qui leur paraissent compromettants pour eux et de nature à faire tort à la réputation de générosité d'Arthur : Glewlwyd fait remarquer qu'il veut bien faire les fonctions de portier au premier de l'an, mais que le reste de l'année ce sont ses subordonnés qui remplissent ce rôle : traits de mœurs remarquable qui se retrouve dans Owen et Lunet ou la *Dame de la Fontaine*⁵³ : Glewlwyd fait l'office de portier ou plutôt d'introducteur des étrangers, *mais de portier, il n'y en avait point*. Dans le poème du *Livre Noir* consacré à Kei, Glewlwyd au contraire, se présente nettement comme portier.

Quoique les mœurs soient païennes, l'influence chrétienne paraît parfois ; c'est ainsi que Nynniaw et Pebiaw ont été transformés en bœufs pour leurs péchés. Le porc Trwyth est un prince que Dieu a puni en le mettant sous cette forme. Le conteur a été visiblement embarrassé pour Gwynn ab Nudd.

Gwynn, comme son père Nudd, est un ancien dieu des Celtes insulaires. Les prêtres chrétiens en avaient fait un démon. Le peuple s'obstinait à le regarder comme un roi puissant et riche, le souverain des êtres surnaturels. Notre auteur a eu une idée originale : il l'a laissé en enfer où le christianisme l'avait fait définitivement descendre, pendant que son père Nudd conservait une place honorable dans l'Olympe chrétien, mais pour un motif des plus flatteurs pour lui : *Dieu lui a donné la force des démons pour les dominer et les empêcher de détruire les hommes de ce monde : il est indispensable là-bas*.

L'armement de Kulhwch est plus complètement celtique que celui des guerriers du *Songe de Rhonabwy*. Comme Eocho Rond, dans le morceau épique irlandais de l'*Exil des fils de Doëlf*⁵⁴, il porte deux javelots, une lance et, à sa ceinture et au côté, une épée à poignée d'or. Les deux javelots sont caractéristiques de l'armement des anciens Celtes. Il ne rappelle en rien celui des chevaliers d'Owen et Lunet, de Peredur et de Gereint et Enid.

Un autre trait de mœurs archaïques, c'est l'évaluation de la valeur des pommes d'or du manteau de Kulhwch et de l'or de ses étriers et de ses chausses en *vaches*. Chacune des pommes vaut cent vaches. C'est encore la façon de compter dans les lois galloises rédigées au cours du X^e siècle.

Si on rapproche ces observations des particularités archaïques de langue relevées plus haut, on arrive à placer la rédaction de ce roman dans la seconde moitié

⁵³ Il ne se trouve pas dans l'Yvain de Chrétien de Troyes.

⁵⁴ D'Arbois de Jubainville, *L'épopée celtique en Irlande*, p.156. Dans le *Perlesvaus* (Potvin, I, p.61, 62) Perceval a en mains trois javelots, ce qui est probablement une mauvaise interprétation. La mère de Perceval lui en fait enlever deux parce que ce serait *trop gallois*, c'est-à-dire barbare. (Cf. J. Loth. « Un trait de l'armement des Celtes » *Revue celt.*, 1910).

du XI^e siècle ou le début du XII^e siècle. On ne saurait la faire remonter plus haut. Un emprunt significatif suffirait à le prouver : au lieu de *gwayw* on y remarque *gleif*, lance, emprunté au français *glaive* qui avait aussi ce sens. Or, le contact entre la civilisation française et la civilisation galloise n'a guère eu lieu avant la dernière partie du XI^e siècle. Il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'Alfred Nutt (*The Mabinogion*, p. 342) a signalé certains points de ressemblance de Kulhwch et Olwen et aussi du Songe de Rhonabwy avec des compositions irlandaises du XI^e siècle, comme la *Destruction de la maison de dà Derga*, l'*Ivresse des Ulates* ou hommes d'Ulster, le *Festin de Bricriu*. Quoiqu'il y ait dans Kulhwch des héros irlandais comme *Cnychur map Ness* (Conchobar mac Nessa) et d'autres, l'influence des conteurs irlandais ne me paraît pas sensible. Il y a eu à toute époque des relations de guerre et d'amitié entre Gaëls et Brittons⁵⁵. Elles ont été particulièrement actives pendant l'existence si troublée du roi de Nord-Galles, Gruffydd ad Cynan (1075-1137). Fils d'Irlandaise, il avait passé sa jeunesse en Irlande ; c'est en partie avec des forces irlandaises qu'il avait conquis sa couronne ; chassé de nouveau, c'est en Irlande qu'il avait cherché un refuge et c'est d'Irlande, avec l'appui des Irlandais, qu'il put retourner en Galles et triompher définitivement de ses ennemis. C'est probablement pendant son règne, que certaines légendes comme celles de *Cùroi mac Daere* furent empruntées par les bardes gallois aux chanteurs irlandais⁵⁶.

Au point de vue littéraire, Kulhwch est hors pair. Il dépasse en intérêt aussi bien le *Mabinogi* que les trois romans d'Owen et Lunet, Peredur, Gereint et Enid, par la variété des épisodes, le merveilleux des aventures, le coloris des descriptions et surtout par la poésie de la langue. L'expression est poétique et vigoureuse ; la construction plus souple, plus nerveuse, moins alourdie de liaisons surtout que dans les romans d'origine française. Il mérite l'attention aussi au point de vue de la composition. C'est le plus considérable des romans purement gallois ; il est même sensiblement plus long qu'aucun des trois romans, notamment qu'Owen et Lunet. Or, malgré quelques incohérences dues au copiste sans doute, il surpasse sûrement en unité de composition Peredur et même les deux

⁵⁵ Il y a des établissements de Gaëls dans l'île de Bretagne, même après l'ère chrétienne, au III^e siècle par exemple ; il y en a eu également et de durables de la part des Brittons en Irlande. (J. Loth, « Bretons insulaires en Irlande » *Revue celt.*, XVIII, 304 ; XXVIII, 417). Les inscriptions oghamiques de Galles, de Cornwall (on en trouve jusqu'à Silchester), n'ont pas, à mon avis, du tout la signification qu'on leur attribue et n'indiquent nullement une conquête. Sur les rapports des Gaëls et des Brittons, cf. Kuno Meyer. *Early relations between Gaël and Brython* (*y Cymmrodor*, 1896). — John Rhys, *Archæologia cambrensis*, 1898 ; *Celtic Folklore*, p. 541 et suiv. — *Rev. Celt.*, XVIII, 344 ; XXXVIII, 417.

⁵⁶ Livre de Taliessin, *F.A.B. of Wales*, II, p. 198.

autres romans. L'auteur dans le *Livre Blanc* a mis cette unité parfaitement en relief par son titre même: *Comment Kulhwch obtint Olwen*. Cette constatation suffit à réduire à néant une théorie très répandue surtout parmi les romanistes, et qui a particulièrement cours au sujet de Tristan: c'est que si les épisodes dans les romans arthuriens sont celtiques, si la matière est brittonne, la mise en œuvre ne l'est pas: la trame des romans serait française et les Français seuls auraient été capables de donner une unité plus ou moins accentuée à des épisodes, on dit volontiers des *lais*, indépendants les uns des autres. Kulhwch prouve que les Brittons de Galles n'avaient nul besoin d'aller à l'école des conteurs français ou de s'inspirer de modèles français pour arriver à composer des romans d'aussi longue haleine et au moins aussi bien ordonnés.

Les quatre branches du *Mabinogi* représentent mieux la pure tradition des conteurs indigènes et le type ancien des compositions celtiques. Les quatre morceaux forment pour l'auteur un tout, un seul *Mabinogi*; or, le lien qui existe encore entre la branche de Branwen et celle de Manawyddan, est insignifiant entre celles de Manawyddan et de Math. On peut à la vérité, distinguer dans le *Mabinogi* et ses *branches*, des cycles qui se sont mêlés et confondus⁵⁷; mais il n'y a cependant là rien de comparable au bouleversement de la plupart d'entre eux et à leur groupement au profit du seul cycle d'Arthur qui frappe dans Kulhwch. La *Matière de Bretagne* n'y paraît pas encore entièrement dominée par la légende arthurienne telle que nous la trouvons développée dans l'île de Bretagne et sur le continent, dans la seconde moitié du XII^e siècle. Le mouvement était commencé: Kulhwch le prouve. Quoique Kulhwch ne doive rien à Gaufrei et qu'il soit antérieur à l'*Historia*⁵⁸, il appartient à une période caractérisée par des tendances analogues. Comme il est sûr que la rédaction de Kulhwch est au moins aussi ancienne, plus ancienne probablement que celle du *Mabinogi*, il n'est pas douteux que l'auteur de ce dernier cycle ne fût parfaitement au courant des traditions arthuriennes de son temps. S'il ne s'est pas laissé influencer par les tendances à la mode si puissante à une époque d'exaltation nationale, c'est que les récits qu'il mettait par écrit appartenaient à une tradition orale depuis longtemps formée, qu'il n'était pas permis d'enfreindre ni de transformer: c'est une œuvre classique,

⁵⁷ On trouvera, à ce point de vue, quelques remarques suggestives dans le travail d'Anwyl: *The four branches of the Mabinogi* (Zeitschrift für celtische Philologie, I, p.277; II, p.124; III, p.123).

⁵⁸ Kulhwch suffit à montrer que la légende arthurienne existait avant Gaufrei. Ce dernier a pétri, taillé à sa guise une *matière* qu'il n'a pas inventée. Il ne faut pas nier cependant qu'il n'ait commis de véritables *faux*.

comme je l'ai fait remarquer plus haut, et impersonnelle; Kulhwch est une œuvre nouvelle et personnelle.

Si la rédaction du *Mabinogi* ne peut guère être postérieure à la première moitié du XII^e siècle, elle doit cependant se placer après la conquête normande. Certains termes de vénerie rappellent les termes de vénerie française. Le mot *pali*, vieux français *paile* et *pali*, est un emprunt fait à la civilisation française⁵⁹, qui s'est fait sentir sur les marches galloises et même dans l'intérieur du sud du pays de Galles, dans la seconde moitié du XI^e siècle.

Y a-t-il eu modification du caractère primitif celtique dans Branwen par suite d'influences germaniques, ou, pour mieux dire, scandinaves, comme l'a cru Alfred Nutt? (*The Mabinogion*, p. 332). Faut-il supposer un contact avec le cycle romantique qui nous raconte le Deuil de Gudrun-Kriemhild⁶⁰ et le Destin de ses enfants, l'enlèvement et la reprise de Hilde-Gudrun? À priori, l'hypothèse n'est pas insoutenable. Les Scandinaves ont fait du IX^e au XI^e siècle de fréquentes descentes sur les côtes du pays de Galles et du Cornwall, et même des établissements durables dans le pays de Pembroke. Mais on pourrait tout aussi bien soutenir que s'il y a eu emprunt, c'est du côté scandinave.

Si on compare les quatre *branches* du *Mabinogi* à certains récits irlandais appartenant au même groupe de traditions vieilles celtiques, comme ceux qui concernent les *Tuatha Dé Danann* (peuples de la déesse Danu) et parmi eux Lir et son fils Manannan (c'est le Gallois Llyr et son fils Manawyddan), il apparaît clairement, comme l'a fait remarquer Alfred Nutt, que le caractère mythique primitif, encore reconnaissable cependant parfois dans les romans gallois, est beaucoup moins marqué que dans les sagas irlandaises, traitant de sujets analogues. Il est incontestable que ce sont les Irlandais qui ont le mieux conservé la tradition celtique primitive.

Je ne saurais, par contre, attribuer la supériorité des Gallois, dans ces quatre branches, sur les Irlandais, au point de vue narratif et littéraire, à quelque vague influence de la culture plus raffinée des Français introduite en Angleterre par des

⁵⁹ J'emploie français au lieu de normand ou anglo-normand; c'est plus juste et plus exact; de plus, les Gallois ignoraient à peu près complètement les Normands et ne connaissaient que les Français.

⁶⁰ L'épisode des Niebelungen où Kriemhild reconnaît le meurtrier de Siegfried parce qu'en sa présence le sang a jailli de ses plaies, paraît bien emprunté aux traditions arthuriennes: c'est là un trait qui ne s'est retrouvé jusqu'ici que dans l'*Yvain* de Chrétien et le Morien néerlandais. (V. plus bas, *Owen*). E. Philipot m'apprend que Lachmann déclare l'épisode des Niebelungen postérieur à Hartmann d'Aue, et qu'il y a une preuve de l'existence de la croyance à la cruentation en France. Elle paraît néanmoins populaire surtout en Angleterre et en Écosse (Carew Hazlitt, *Dictionary of Faiths and Myth*, 2 vol., 1909: I: *Blood-Portents*).

compagnons de Guillaume et leurs descendants. C'est une hypothèse dénuée de tout fondement. La littérature française du XI^e et du commencement du XII^e siècle ne nous offre rien qui ait pu, avec quelque vraisemblance, inspirer ou influencer les auteurs de nos romans. L'art incontestable qui s'y montre est tout aussi indigène que celui des poètes lyriques gallois, si parfaitement national et si raffiné; or, ce sont sûrement des bardes ou des lettrés appartenant à la même école littéraire qui ont mis ces traditions par écrit⁶¹.

Les trois romans d'*Owen et Lunet*, *Peredur ab Evrawc*, *Gereint et Enid*, nous transportent dans un monde différent: mœurs, culture, civilisation matérielle, armement, tout y porte la marque de la civilisation française du XII^e siècle. Ces trois romans sont très près des romans français: *Le chevalier au Lion*⁶², *Erec et Enide*, *Le conte du Graal*⁶³, *œuvres de Chrétien de Troyes*⁶⁴, le célèbre trouvère du XII^e siècle. *Le Perceval* a été laissé inachevé; l'œuvre de Chrétien s'arrête au vers 10.601. Un inconnu l'a continuée jusqu'au vers 21.916: il traite surtout des aventures de Gauvain. Puis vient Wauchier de Denain⁶⁵, dont la part s'arrête au v. 34.934. L'ensemble fut terminé par Manecier qui écrivait entre 1214 et 1225, et par Gerbert (1220-1225). L'ensemble comprend 63.000 vers.

L'*Yvain ou le Chevalier au Lion* avait été publié par Lady Charlotte Guest à la suite de sa traduction d'*Owen et Lunet*, d'après un seul manuscrit de la Bibliothèque nationale, d'une façon si défectueuse que le texte en est à peu près inintelligible⁶⁶.

On a d'*Yvain* une version allemande de Hartmann von Aue⁶⁷, qui écrivait au

⁶¹ Les artistes, parmi lesquels au premier rang les bardes, sont mis sur le même pied que les fils de roi, dans Kulhwch (V. plus bas, trad.). Les bardes du Glamorgan paraissent aussi avoir été particulièrement appréciés. (*Ibid.* Math).

⁶² La meilleure édition du *Chevalier au Lion* et d'*Erec et Enide*, est celle de M. Foerster, tomes 2 et 3 de son édition complète des œuvres de Chrétien: *Der Löwenritter (Yvain) von chrétien von Troyes, herausgegeben von Wendelin Foerster*, Halle, 1887. *Erec und Enide*, Halle, 1890, 2^e éd. en 1909.

⁶³ *Perceval le Gallois* (Le conte del Graal), édition Potvin, Mons, 1866-1871, 6 volumes: *Perlesvaus*, le roman en prose, forme le tome premier. Cf. *Le saint Graal*, éd. Hucher. Le Mans, 3 vol., 1875-1878.

⁶⁴ Sur Chrétien de Troyes, ce qu'on sait de sa vie et ses œuvres, voir surtout Gaston Paris, *Journal des Savants*, 1902.

⁶⁵ Jessie I. Weston, *Wauchier de Denain as a continuator of Perceval and the Prologue of the Mons ms.* (Romania, XXXIII, p.333).

⁶⁶ C'est le manuscrit 12.560, suppl. fr. 210, XIII^e siècle; ms. G. de l'édition de Foerster (*Der Löwenritter, Einleitung*, VIII). Cf. G. Paris, *Histoire litt. de la France*, XXX, p.170.

⁶⁷ L'édition la plus récente est celle de Bech, Leipzig, 1893.

XII^e siècle, et une version norvégienne⁶⁸ qui a servi de base à un poème suédois et à un poème norvégien.

Yvain a été l'objet de nombreux travaux critiques.

Parmi les plus importants et les plus récents, je citerai ceux de : Goossens⁶⁹, Baist⁷⁰, Arthur Brown⁷¹, Ahlström⁷², Nitze⁷³, E. Philipot⁷⁴.

Pour *Perceval*, on attend encore une édition critique du cycle français. Les versions étrangères sont importantes. La plus célèbre est le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, poète allemand qui écrivait au commencement du XIII^e siècle : il est plus court, moins diffus que le Conte du Graal : l'auteur offre un poème complet⁷⁵. Le *Sir Percyvelle of Galles*⁷⁶ représente une version qui ne ressemble aux autres que par les enfances du héros et ses premières aventures. Le *Perceval* hollandais⁷⁷ est une partie du grand poème de Lancelot ; il n'est pas sans intérêt, car l'original français qu'il traduit est perdu. La *saga* norvégienne est une traduction du *Perceval* de Chrétien⁷⁸.

Parmi les nombreux travaux de critique sur ce difficile sujet, je me contenterai

⁶⁸ Edit. par Kölbing (*Riddarasögur*, 1872). Cf. *Ivens saga*. Halle, 1898. Cf. Foerster. *Der Löwenr. Einl.*, Cf. XVII-XVIII.

⁶⁹ *Ueber Sage, Quellen und Komposition des Chevalier au Lion des Crestien de Troyes*, Paderborn, 1883. Ce travail mérite l'attention. Pour l'auteur, le noyau du récit est un conte populaire localisé en Bretagne armoricaine. Le sujet est une fontaine qui se venge sur son profanateur. Le châtement est personnifié plus tard dans le chevalier Ivain. Chrétien a entendu ce récit d'un barde breton, et la version galloise repose sur une forme française du conte breton. Le roman était donc arrêté par les bardes dans ses grandes lignes. Chrétien y a ajouté, il a enrichi le dialogue, introduit les manières courtoises de son temps. Il n'a pas tout compris. (Cf. Brown, *Ivain*, p. 2).

⁷⁰ *Die Quellen des Ivain* (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXI, 1897).

⁷¹ *Ivain. A Study in the origins of Arthurian romances*. (Studies and notes in Phil. and Lit. Harvard Univ., VIII, 1909).

⁷² *Sur l'origine du chevalier au Lion*. (Mélanges offerts à Carl Wahlund, 1896, pp. 289-304).

⁷³ *The Fountain defended*. (*Mod. Phil.* VII, 14).

⁷⁴ *Le roman du chevalier au Lion*. (*Annales de Bretagne*, VIII, 1892-1893).

⁷⁵ *Parzival*, éd. E. Martin. Halle, 1900. Il a été traduit en anglais par J. I. Weston (*Parzival of Wolfram von Eschenbach*. 2 vol., London, 1894).

⁷⁶ Ed. J.-O. Halliwell (*The Thornton romances*, 1844). — J. I. Weston, *The Legend of sir Perceval*, 2 vol. Grimm Library, vol. XVII et XIX, 1906-1909).

⁷⁷ *Lancelot*, éd. de Jonckbloet : *Perceval*, tome I, 36948-42540.

⁷⁸ Kölbing, *Riddarasögur*, I-IV, I-71.

de renvoyer à ceux d'Alfred Nutt⁷⁹, W. Golther⁸⁰, Baist⁸¹, Weston⁸², Mary Rh. William⁸³, Brown⁸⁴.

Erec et Enide a joui aussi de la faveur des littératures étrangères. La plus célèbre des versions est celle d'Hartmann von Aue qui écrivait vers la fin du XII^e siècle et le commencement du XIII^e siècle⁸⁵. Il existe aussi une version scandinave⁸⁶. Les travaux spéciaux les plus importants sur ce sujet sont ceux de: Bartsch⁸⁷, Othmer⁸⁸, Dreyer⁸⁹, Hagen⁹⁰, Philipot⁹¹, Piquet⁹², R. Edens⁹³.

La comparaison des trois romans gallois et français soulève divers problèmes qui peuvent se ramener à trois principaux :

1° Les romans gallois sont-ils des traductions ou des adaptations des romans français, ou, dans les parties communes, remontent-ils à une source commune?

2° La source *commune immédiate* est-elle française ou celtique, et dans quelle mesure?

3° Le fonds de ces romans est-il celtique?

En dehors de l'école de Foerster dont le plus remarquable tenant est W. Golther, on ne voit plus dans les romans gallois une traduction des romans français. Les différences sont trop considérables pour qu'on puisse s'arrêter à une pareille hypothèse. Une adaptation des romans gallois aux français, dans certains épisodes, serait plus soutenable. Néanmoins, là même où il y a presque identité, à cer-

⁷⁹ *The Legend of the Holy Grail*. Folk-Lore Society, XXIII, 1885.

⁸⁰ *Chrestiens Conte del Graal in seiner Verh ltung zum w lschen Peredur und zum englischen sir Perceval* (Sitzungsber. d. K nigl. bayr. Akad. der Wissensch., 1890. Philos. Hist. Klasse II. *Parzival und der Graal, in deutscher Sage des Mittelalters und der Neuzeit*, 1908. (Walhalla IV).

⁸¹ *Artur und der Graal*. Zeitschr. f r. Ph., XIX, 1895.

⁸² *The legend of sir Perceval: Studies upon its original scope and signification*. London, 1898.

⁸³ *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur*. (Th se de doctorat de l'Univ. de Paris), Paris, 1909. Voir les comptes rendus de ce consciencieux travail: *Revue Celt.*, 1910, p.31. (Anwyl). *Annales de Bretagne*, 1910, p.253. (J. Loth): *Modern Language notes*, december 1910 (Nitze).

⁸⁴ *The Bleeding Lance*, 1910 (rep. from the *Public. of the mod. lang. Assoc. of America.*, XXV, I).

⁸⁵ Ed. Bech, Leipzig, 1893.

⁸⁶ *Erec saga*,  d. Cederchi ld. Copenhagen, 1880.

⁸⁷ *Ueber Chrestien von Troyes und Hartmann's Erce und Enide*, Germania, VII, 1862).

⁸⁸ *Das verh ltniss von Chrestiens Erec und Enide zu dem Mabinogi des roten Buches von Hergest*, «Geraint ab Erbin», K ln, 1889 (G. Paris, Romania X et XII: compte rendu).

⁸⁹ *Hartmann von Aue's Erek and seine alfr. Quelle*. K nigsb. Progr. 1893.

⁹⁰ *Zum Erec* (Zeitschr. f. d. Phil., XXVII, 1894).

⁹¹ Un  pisode d'*Erec et Enide* (Romania, XXV, 1896).

⁹² * tude sur Hartmann d'Aue*. Paris (Th se pour le doctorat), 1898.

⁹³ *Erec-Gereint. Der Chrestiensche Versroman und das W lsche Mabinogi*. Inaug. Diss. Rostock, 1910. On y trouvera une comparaison minutieuse des deux romans.

tains traits⁹⁴, il est facile de reconnaître que l'auteur gallois ne traduit pas. Il suffit de se reporter aux traductions galloises certaines de romans français, comme *Bown o Hamtwn* (*Beuves de Hampton*), *Y Greal* (*Le Graal*), pour être fixé sur ce point. Y a-t-il eu adaptation partielle? L'auteur gallois a-t-il connu Chrétien?

Il me semble difficile qu'à l'époque de la rédaction en gallois de ces romans, les œuvres de Chrétien aient pu être connues en Galles : *Erec* a été composé vers 1168 ; *Yvain*, vers 1173 ; *Perceval* en 1174-1175⁹⁵. L'épisode du lion, dans *Yvain*, serait un argument décisif, s'il était prouvé qu'il est de pure origine française, qu'il a été inspiré en France, par l'aventure de Gonfier de la Tour, comme l'a ingénieusement supposé M. Gaidoz⁹⁶. Ce chevalier aurait sauvé un lion d'un serpent, et le lion l'aurait ensuite suivi et servi.

E. Philipot⁹⁷ fait remarquer que les documents qui ont conservé le souvenir de cette aventure sont du XIII^e et du XIV^e siècles. Arthur Brown⁹⁸, d'après Paul Meyer (*Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, II, p. 378-380) constate que l'aventure de Gonfier se trouve dans une chronique de 1188, et qu'elle a pu être connue assez tôt pour être accessible à Chrétien. Il ne faut pas oublier cependant, comme l'a justement dit Philipot, que le héros est du Midi. De plus, ce thème du lion serviteur de l'homme est fort répandu. On en a des exemples dans des vies de saints anciennes. Arthur Brown renvoie pour le lion sauvé du serpent et suivant son sauveur à Holland (*Chrétien von Troie*, pp. 161-164), à *Guy de Warwick* (éd. Zupitza), au *Roman de Ham*. Enfin, dans un opuscule postérieur à son *Ivain* (*The knight of the lion*, p. 688), Brown lui-même signale dans le morceau irlandais *Tochmarc Emere* (Recherche en mariage d'Emer) qui est antérieur à 1050, le rôle important joué par un lion (un animal semblable à un lion). Il n'est donc pas le moins du monde établi que l'épisode du lion soit de source française.

Les versions galloises paraissent plus simples dans l'ensemble, moins chargées d'épisodes que les versions françaises. L'idée maîtresse du *Peredur*, qui paraît bien être une histoire de vengeance, apparaît plus clairement que dans le *Perceval*.

Chrétien a dû accentuer la note courtoise, le ton de modération, l'esprit de bonne tenue de ses héros et renchérir sur son original.

Dans les romans gallois, en effet, les mœurs qui contrastent si singulièrement avec la rudesse et même la barbarie atténuées cependant des personnages de Kul-

⁹⁴ Voir par exemple dans *Peredur*, l'épisode du jeu d'échecs.

⁹⁵ Gaston Paris, *Histoire litt. française du moyen âge*, éd. de 1890, p. 88 ; *Journal des Savants*, 1902, p. 304.

⁹⁶ *Mélusine* V, 217-224 ; 241-244 ; VI, 74-75.

⁹⁷ *Le roman du chevalier au lion*. (*Annales de Bretagne*, VIII, p. 56).

⁹⁸ *Yvain*, p. 132, note 3.

hwch, sont moins policées et moins courtoises dans la forme que chez l'auteur français.

En revanche, si on repousse l'idée d'une adaptation de Chrétien, il n'y a pas de doute que pour la plupart des épisodes, pour la trame et l'ensemble des trois récits, les romans gallois ne remontent à une source *immédiate* française⁹⁹.

La géographie de ces romans est vague, même pour le pays de Galles, le Cornwall, et la Bretagne insulaire celtique; elle contraste avec la précision et le luxe de détails géographiques dans les romans purement gallois. Cependant elle est encore supérieure à celle de Chrétien. Quand Gereint quitte Caer-Lleonsur-Wysc pour retourner en Cornwall, il arrive sur les bords de la Severn. Les nobles de Cornwall l'attendent sur l'autre rive¹⁰⁰. Chrétien l'envoie chez son père Lac, à Carnant dont il ne connaît nullement la situation; plus tard il l'enverra couronner à Nantes. Chrétien confond les deux *Caer Lleon*, la ville du sud et celle du nord. Il met dans *Yvain* (vers 2.680) la cour d'Arthur à *Cestre* (*Chester*), tandis que dans le *Livre Rouge* (p. 283) elle est alors même à Kaer-Lleon-sur-Wysc dans le Sud-Galles. Or, *Cestre* c'est également *Kaer-Lleon* (*Castra Legionum*). Ceci tendrait à prouver que l'original français antérieur dont se servait Chrétien a été composé en Angleterre. Chrétien ne connaît pas davantage la forêt où se passe la première chasse dans Erec: c'est dans Gereint, la forêt de Dena. Les mœurs sont françaises, avec des traits nettement celtiques de temps en temps; on se sent en pleine civilisation française du XII^e siècle, telle que nous la connaissons en France et en Angleterre. Les demeures sont des châteaux de seigneurs féodaux, avec quelques anachronismes trahissant un fond vieux celtique¹⁰¹.

Le tournoi dans *Owen et Lunet* suffirait à dénoncer une source française. C'est un sport inconnu des Gallois; le mot même (*twrneimeint*) est emprunté. Les tournois n'ont d'ailleurs guère été tolérés en Angleterre que sous Richard I^{er}.

L'armement est français. Il contraste avec celui de Kulhwch, et même celui des guerriers du *Songe de Rhonabwy*, ce dernier contemporain de très près de l'époque de la composition des trois romans français¹⁰².

⁹⁹ C'est au fond l'opinion de Gaston Paris, développée dans divers écrits: *Histoire littéraire de la France*, XXX, p.1-270; *Romania*, X, p.465 et suiv.; XII, p.459, etc. Cf. *Histoire de la littérature française du moyen âge*.

¹⁰⁰ Ce serait un souvenir de l'époque même du Gereint historique, roi de Dumnonia, c'est-à-dire du Devon et du Cornwall.

¹⁰¹ Nitze, *The castle of the Grail: an irish analogue* (Repr. from. Studies in Honour of A. Marshall Elliot, I, p.39). Nitze démontre que la source des descriptions de Chrétien-Wolfram est celtique mais qu'il a dû y avoir un intermédiaire latin.

¹⁰² Cependant il est d'une grande importance de relever une remarque du narrateur gallois de Geraint, à propos du chevalier accompagné d'un nain discourtois (Voir trad.): *il portait une*

Certains emprunts gallois dénoncent une source *écrite française*, par exemple *geol*, prison (Peredur, *Livre Rouge*, p. 238, 1.2; Cf. traduction). D'après l'orthographe galloise de toute époque, une forme *geol* se prononcerait en français aujourd'hui *gueol* (*gu* comme *gu* dans *guerre*) ; la forme orale *geole* (*jeole*) eût été écrite *ieol* ou *jeol* : la forme française la plus ancienne est *jaiole*.

Un autre passage dans *Owen et Lunet* ne peut guère s'expliquer que par une méprise de l'auteur gallois. Lunet raconte à Owen qu'elle a été emprisonnée, pour avoir défendu sa réputation, *dans un vase de pierre* (*llestyr o vaen*) : l'expression se trouve dans le *Livre Rouge* et dans Peniarth¹⁰³. Dans Chrétien, c'est une *chapelle*, et tout justement la chapelle qui se trouve près de la *fontaine enchantée*. Le roman gallois ne mentionne pas de *chapelle* à cet endroit : il doit y avoir eu une erreur des deux côtés. Il n'y a qu'un mot qui puisse l'expliquer, c'est *chapele*, le vieux français *chapele* qui a à la fois les deux sens de lieu secret, prison et de vase. (Cf. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*). L'auteur gallois aura pris le second sens ; Chrétien aura employé *chapele* dans son sens ordinaire. Il n'est pas impossible aussi que les deux auteurs aient eu sous les yeux quelque forme latine qu'ils auront comprise diversement. Gröber (*Grundriss der roman Phil*, II, p. I, p. 303) est d'avis que Chrétien a dû utiliser pour *Perceval* une source latine. De même Nitze (*The castle of Grail*, p. 39), suppose une source latine intermédiaire entre l'original celtique et les descriptions de Chrétien-Wolfram pour le château.

Les noms des héros dans les trois romans gallois sont encore nettement celtiques. On trouvera dans les notes explicatives tous les renseignements utiles à leur sujet. Chrétien les a souvent défigurés. Il a changé Gereint en Erec, Peredur en Perceval¹⁰⁴.

Pour Erec à la place de Gereint, la cause paraît claire. Erec représente Guerec en construction ; c'est le nom d'un comte de Nantes, fils d'Alain Barbe Torte, mort en 990, et celui du fondateur de l'État breton du Vannetais au VI^e siècle, État qui portait son nom : Bro-Weroc, puis *Browerrec* et *Bro-errec*¹⁰⁵.

La famille de Champagne, comme je le montre plus bas, était apparentée aux princes bretons. Chrétien a voulu lui faire sa cour. C'est aussi pour cette raison

armure étrangère qui ne laissait pas voir son visage. Voilà un trait qui assurément ne peut être français (Cf. J. Loth, *Des nouvelles théories...* Rev. celt. XIII, p. 498).

¹⁰³ *L. Rouge*, p. 187, I.28 ; *Livre Blanc*, p. 256

¹⁰⁴ Dans Perlesvaux on a la curieuse étymologie : *perd le val*. Si Perceval a été compris de même, ce serait une forme picarde : *perd(d)ce val* au lieu de *per(d) le val*. Le sens de *Peredur* est inconnu.

¹⁰⁵ Ferd. Lot, *Erec* (*Romania*, XV, p. 588).

qu'il fait couronner Erec à Nantes, le transportant brusquement en Bretagne, sans même lui faire passer la mer, tandis que dans le roman en prose, Erec est couronné à Londres par l'archevêque de Cantorbire (Cantorbery). L'épisode du couronnement n'existe pas dans *Gereint* et a sûrement été ajouté à l'original. Les noms du portier et de ses étranges serviteurs dans *Gereint* se retrouvent tous dans *Kulhwch* et ce n'est pas trop s'avancer que d'en conclure que le rédacteur gallois de *Gereint* connaissait le roman de *Kulhwch*.

Les sources de Chrétien sont sûrement anglo-normandes. De bonne heure, dès la seconde moitié du XI^e siècle, en Galles, et, immédiatement après la conquête, en Cornwall, les Français se sont trouvés en contact avec les populations celtiques de l'île. Quand leurs conteurs vinrent à connaître les traditions brittoniques, ils s'intéressèrent naturellement surtout aux récits héroïques et merveilleux, à ceux qui mettaient en scène un vaillant guerrier triomphant de monstres et accomplissant de merveilleuses *quêtes*¹⁰⁶, *faisant la cour à de belles dames*. Ces récits, ils les racontaient à leur façon ; comme le dit très bien Alfred Nutt (*The Mabin.*, p. 753), le champion celtique devint un chevalier contemporain ; le chef celtique se mua en baron féodal ; les noms brittoniques aussi gênants pour eux que les noms de lieux gallois actuels pour les journalistes anglais, furent transformés ou remplacés ; la topographie primitive disparut.

Le féérique et le merveilleux ont été évidemment pour nos conteurs un des principaux attraits des légendes celtiques. Or, tous les récits gallois en sont pénétrés. S'ils ont préféré certains d'entre eux et laissé de côté, par exemple, le *Mabinogi*, c'est ou bien qu'ils ne les connaissaient pas ou qu'ils ont trouvé dans d'autre plus de scènes guerrières ou d'aventures héroïques. On ne saurait, en effet, comme l'a fait A. Nutt, opposer chez les Gallois, les récits *héroïques*, aux récits *mythiques*. Si le caractère mythique est encore à la rigueur, parfois reconnaissable dans le *Mabinogi*, si la comparaison avec l'épopée irlandaise et certains traits particuliers permettent de reconnaître dans quelques personnages de ce groupe des dieux ou demi-dieux vieux celtiques, les héros sont des hommes au même titre qu'Owen, Peredur ou Gereint, vivant comme eux dans un monde à moitié surnaturel. Outre le motif donné plus haut, il est fort probable que si leur préférence est allée à des romans comme ceux de *Peredur*, *Owen et Lunet*, *Gereint et Enid*, *Tristan*, c'est qu'ils les ont trouvés sous une forme plus appropriée à leur

¹⁰⁶ On a prétendu que la conception de la chevalerie errante était étrangère aux Celtes. Alfred Nutt a fait remarquer à plusieurs reprises et établi que l'esprit de la chevalerie errante était au contraire dominant dans la littérature de l'ancienne Irlande et entretenu par des institutions tout à fait analogues — dans leur essence, à celles de la chevalerie du moyen-âge. Esprit et institution florissaient sûrement chez les anciens Brittons aussi bien que chez les Irlandais.

goût, et voisine vraisemblablement de compositions du genre de *Kulhwch*. Ils ont sûrement trouvé des romans déjà formés qu'ils ont modifiés suivant leur tempérament et auxquels ils ont ajouté.

La pénétration des deux éléments celtique et français, a été profonde et durable en Galles. L'aristocratie française recherchait fort les alliances avec les Gallois encore indépendants à la fin du XI^e siècle, et restés tels, pour une partie notable du pays, jusqu'à la fin du XIII^e, tandis que les Saxons étaient courbés sous le joug; il faut y ajouter l'auréole de noblesse et d'ancienneté qui s'attachait dans des légendes, à la race brittonique. David, fils du vaillant et redoutable roi de Nord-Galles, Owein Gwynedd, épouse une sœur de Henri II; Llewelyn ab Jorwerth, roi de Gwynedd lui aussi, épouse Jeanne, sœur du roi Jean; Gérard de Windsor épouse Nest, fille du roi Rhys ab Tewdwr; Bernard de Neumarch épouse Nest, fille de Trahaearn ab Caradoc; Robert Fitzhamon, Nest, fille de Jestin ab Gwrgant; John de Breos, Margaret, fille de Llewelyn ab Jorwerth; Reynold de Bruce, une autre fille de ce roi. Gruffydd ab Rhys se marie à Matilda, fille de William de Breos; Rhys Gryg, son frère, à une fille du comte de Clare; Kadwaladr ab Gruffydd ab Kynan, à une fille de Gilbert, comte de Clare, etc¹⁰⁷. La génération sortie de ces unions fut plus galloise souvent que française. C'est probablement par eux ou sous leur influence, par leurs ménestrels, que les traditions celtiques se propagèrent en Angleterre. Sur le rôle du Cornwall dans la transmission de la matière de Bretagne, V. J. Loth, *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*.

Ce contact avec la civilisation la plus vivace et la plus avancée de l'époque ne fut pas non plus sans effet sur la société galloise. L'état social, la condition des terres en furent profondément modifiés.

En revanche, les bardes gallois n'avaient rien à apprendre des trouvères français, et de fait nulle influence française n'apparaît à aucun point de vue, dans leurs poésies. La poésie lyrique galloise est très supérieure à la poésie française. Il faut ajouter que si les alliances entre les deux aristocraties furent nombreuses, les luttes entre elles n'en furent pas moins ardentes et souvent terribles. À aucune autre époque, les luttes intestines entre les chefs gallois, les guerres avec les rois d'Angleterre ou leurs représentants, ne furent plus acharnées et plus incessantes. Devant les dangers qui menaçaient jusqu'à l'existence du pays, les bardes exaltaient le passé des ancêtres, multipliaient les prophéties annonçant l'apparition des sauveurs. Jamais le sentiment national n'atteignit à un degré d'exaltation comparable. C'est sans doute sous l'empire des sentiments nationaux, qu'on se

¹⁰⁷ *Archaeol. Cambr.*, XIX, 3^e sér., p.147. Cf. Stephens, *Literature of the Cymry*, p.413.

mit à populariser par écrit les récits traditionnels, les glorieuses archives du passé mythologico-légendaire des anciens Brittons.

Sur le fond même des romans français, l'opinion générale aujourd'hui est qu'il est celtique. Le coup le plus rude qui ait été porté à la théorie contraire l'a été par la comparaison avec les épopées irlandaises dont un bon nombre nous est conservé dans des manuscrits antérieurs à la rédaction de ces romans, et qui sont manifestement pures d'influence étrangère. On a trouvé dans ces sagas nombre d'épisodes et de thèmes identiques à ceux des romans dit arthuriens, ou qui en étaient très rapprochés et remontaient évidemment à la même source vieille celtique¹⁰⁸.

Les travaux parus sur l'origine des romans arthuriens ou sur la *matière de Bretagne* se sont singulièrement multipliés depuis vingt-cinq ans. On trouvera les différentes théories soutenues sur ce sujet jusqu'en 1892, résumées et discutées dans mon travail : *Des nouvelles théories sur l'origine des romans arthuriens*¹⁰⁹ (*Revue celtique*, XIII, pp. 475-503).

Aux travaux déjà cités, on peut ajouter en français : ceux de Ferdinand Lot¹¹⁰, Bédier¹¹¹, Muret¹¹² ; en anglais : ceux d'Alfred Nutt¹¹³, Arthur Brown¹¹⁴, Scho-

¹⁰⁸ On trouvera un certain nombre de rapprochements de ce genre dans nos notes. Cf. J. Loth, Rapprochements entre l'épopée irlandaise et les traditions galloises. (*Revue celtique*, XI, 345.). On peut consulter particulièrement à ce point de vue, outre les ouvrages cités d'Alfred Nutt, Brown, Nitze et d'autres qui seront mentionnés plus bas, les ouvrages suivants de John Rhys : *Lectures on the origin and Growth of religion as illustrated by celtic Heathendom*, London, 1888 ; *Arthurian Legend*, Oxford, 1891 ; *Celtic Folklore, welsh and manx*, 2 vol., Oxford, 1901.

¹⁰⁹ J'ai publié depuis dans la *Revue celtique* divers articles sur ce sujet (*Revue celtique*, XXV, 94, 267 ; XXIII, 349, v. aussi *Romania*, XIX, 455 ; XXIX, 121 ; XVIII, 281). J'ai commencé récemment la publication d'une série de Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde. Cinq ont paru : I. Le drame moral de Tristan et Iseut est-il d'origine celtique ? — II. Le bouclier de Tristan. — III. Les noms de Tristan et Iseut. (*Revue celtique*, XXX, p. 270 ; *ibid.*, XXXII, 2^e et 3^e fasc.. — IV. Remarques diverses au Mabin. — V. Le Cornwall et le Roman de Tristan. (*Revue Celt.*, 1912).

¹¹⁰ Celtica (*Romania*, XXIV, 321) — *Études sur la provenance du cycle arthurien* (*ibid.*, XXIV, 417 ; XXV, 588) — *Nouvelles théories sur la provenance du cycle arthurien* (*ibid.*, XXVII, 529 ; XXVIII, 1, 21 ; XXX, 1). *Études sur Merlin*, Rennes, 1900.

¹¹¹ *Le roman de Tristan* de Thomas, 2 vol., Paris, 1902.

¹¹² *Le roman de Tristan* de Bérout, Paris, 1903.

¹¹³ *Les derniers travaux allemands sur la légende du saint Graal* (*Revue Celt.*, XII, p. 181) *Folklore Journal*, II, IV, V etc. *The voyage of Bran, son of Febail to the land of Living, an essay upon the irish vision of the happy Other-World and the celtic doctrine of Rebirth*, 2 vol. London, 1895-1897.

¹¹⁴ *Welsh traditions in the Layamon's Brut* (University of Chicago Press) — *The round Table before Wace* (Studies and notes, VII, p. 189).

field¹¹⁵, Kittredge¹¹⁶, Newell¹¹⁷, Lucy Allen Paton¹¹⁸, Jessie L. Weston¹¹⁹, Fletcher¹²⁰; en allemand: ceux de W. Golther¹²¹, et de H. Zimmer¹²².

On pourra facilement compléter cette bibliographie sommaire par celle beaucoup plus touffue dont récemment, un étudiant américain, Tom Peete Cross, a accompagné et quelque peu surchargé son travail paru dans la Revue Celtique en 1910 (p. 413) sous le titre de: *The celtic origin of the Lay of Yonec*.

Si on peut avec quelque précision fixer la date approximative de la première rédaction par écrit des romans et *Mabinogion* gallois, et même indiquer jusqu'à un certain point leur position respective, au-delà de la littérature écrite, au point de vue de la formation traditionnelle, il me paraît téméraire et en tout cas prématuré de chercher à établir une chronologie comparée des principaux thèmes ou données des romans formés de la *matière de Bretagne*. Il faudrait d'abord dégager chaque roman ou noyau de roman de tous les épisodes qui sont venus le grossir dans le cours des siècles, ou suivant le caprice des écrivains; il serait nécessaire d'en fixer la forme vieille celtique, ce qui n'est possible que là où les documents irlandais offrent des points de contact. Puis, on se trouverait en face de l'océan sans borne du Folklore. Il ne s'agirait plus de comparaison bornée à un groupe défini de langues et de littératures: ce serait un voyage aventureux à travers un

¹¹⁵ *The lay of Guingamor* (Harvard studies and notes, IV, 1895. V. 236 — *The lays of Graellent and Lanval, and the story of Wayland* (repr. from the public. of the modern Lang. Assoc. of America, XV, n° 2). Baltimore, 1900 — *Chaucer's Franklin's Tale* (*ibid*, XVI, n° 3). Baltimore, 1901 — *English literature from the Norman Conquest to Chaucer*, 1906 — *Studies on the Li beaus Descones* (Harvard studies, IV, 1895).

¹¹⁶ *Arthur and Gorlagon* (rep. from *the Studies and Notes in Phil. and Liter.*, VIII). Boston, 1903.

¹¹⁷ *The legend of the holy Grail*. Cambridge, man. 1902. *King Arthur and the Round Table*, 2 vol., 1897). (Je cite à titre de document, les opinions de l'auteur étant insoutenables).

¹¹⁸ *Studies in the fairy mythology of Arthurian Romances*, Boston, 1902

¹¹⁹ *The Legend of sir Perceval*, Studies upon its origin, development and position in *the Arturian cycle*, 2 vol., London, 1906-1909. — *Arthurian Romances unrepresented in Malory*; 4 vol., London, 1898-1902 (I. *Sir Gawain and the Green Knigh*. II. *Tristan and Iseult*. III. *Guingamor, Lanval, Tyolet, the Werewolf*. IV. *Morien: Tristan et Iseult* est traduit de Gottfried de Strasbourg, les quatre lais sont traduits du français; *Morien* est traduit du hollandais) — *The legend of sir Lancelot du Lac*, London, 1901.

¹²⁰ *Arthurian material in the chornicles* (Studies and notes X).

¹²¹ *Beziehungen zwischen französ und keltische litter in Mittelalter*. (Zeitschrift für vergl. Litterat. Geschichte, 1890. LII. Parzival und der Gräal, München, 1908. — *Tristan und Isolde, in der Dichtungen des Mittelalters und der neuen zeit*. Leipzig, 1907.

¹²² Principalement: *Bretonische Elemente in der Arthursage des Goltfried von Monmouth* (Zeitschr. für französ. Spr. XII, 1) — *Beiträge zur Namenforschung in den altfranzös. Arturepen* (*ibid*. 189). Cf. Göting. *gel. Anzeigen* (10 juin 1890; 1^{er} octobre 1890). *Nennius vindicatus*, Berlin, 1893 (Cf. J. Loth, *Revue celt.*, X. 357; XVI, 267).

monde encore mal exploré. Si on prend les trois romans gallois et leurs similaires français, on peut, par exemple, soutenir sans trop d'audace, que *Gereint-Erec*, si on ne prend que l'aventure de Gereint et Enid, est dans l'ensemble moins archaïque qu'*Owen-Yvain* et *Peredur-Perceval*. En revanche, on ne peut songer à se poser la même question pour ces deux derniers romans qu'après les avoir débarrassés des épisodes disparates qui les encombrant, les avoir dépouillés de leur vernis français, et précisé la donnée vieille celtique. En comparant *Peredur-Perceval*, on peut, avec quelque vraisemblance, supposer qu'il s'agit d'un récit de vengeance et d'expiation préhistorique ou vieille celtique¹²³. Mais l'idée maîtresse d'*Owen-Yvain* est, en revanche, fort difficile à dégager. S'agit-il primitivement d'une histoire de féerie, d'amour entre mortel et créature surnaturelle, comme dans certains *lais*; ou n'y a-t-il pas encore ici, une vengeance d'un autre genre, la vengeance de la Fontaine qui se défend, compliquée d'autres données; ou mieux, fusion des deux thèmes? Si on entre dans le détail des épisodes, on se trouve en présence de problèmes tout aussi difficiles, pour ne pas dire insolubles. Le roman de *Kulhwch* est relativement moderne, mais nombre de ses épisodes remontent à une haute et insaisissable antiquité.

L'épisode du porc Trwyth est sûrement vieux celtique; celui de Mabon ab Modron avec son saumon est préhistorique. Comment expliquer que Bran se fasse couper la tête, avec ordre à ses compagnons de l'emporter avec eux pendant quatre-vingt-sept ans et de l'enterrer à Gwynn-Vrynn en face de la France? N'y a-t-il pas là remaniement et confusion? Un personnage ayant changé de forme est souvent délivré dans certains contes européens, si on lui coupe la tête. La même idée se retrouve chez les insulaires de Mabuia, dans le détroit de Torrès¹²⁴.

Les recherches entreprises dans cette direction ont donné quelques résultats. On a pu, avec vraisemblance, mettre en relief le caractère mythique de certains personnages, mais on a trop généralisé. Il y a quelques années, tout était *mythe solaire*. Aujourd'hui, il n'y a plus rien d'humain ni de terrestre dans les légendes celtiques: tout est *extra-naturel*, *other-world*. Il semblerait que les anciens Celtes aient passé leur temps à rêver uniquement *d'au-delà* ou *d'au-dessous*. L'histoire et l'archéologie nous donnent une toute autre idée de cette grande famille, vive entre toutes, batailleuse, turbulente, avide de mouvement qui, du IV^e au I^{er} siècle avant notre ère, a sillonné l'Europe dans tous les sens et l'a semée d'établissements dont beaucoup de noms de lieux témoignent aujourd'hui encore. Ils paraissent

¹²³ L'idée de la guérison du roi Pêcheur par la vengeance est profondément celtique. en vieil irlandais, l'idée de paiement, acquittement d'une dette est exprimée par le même mot: *iccaim* signifie: *je paye et je guéris*; de même *iachau* en gallois (*Anc. l. I*, p. 466).

¹²⁴ Hartland, *Primitive paternity*, 1909, tome I, p. 183.

beaucoup plus occupés à envoyer leurs ennemis dans l'autre monde qu'à y rêver. En tout cas, il est parfaitement invraisemblable qu'il n'y ait que des personnages d'origine mythique dans les traditions d'un peuple héroïque entre tous et dont l'histoire même fournissait la plus abondante matière au merveilleux épique.

Le fond des romans arthuriens étant celtique et incontestablement d'origine brittonique, il resterait à fixer la part respective des trois groupes de cette famille dans leur transmission aux Français d'Angleterre et du continent. Ils y ont tous les trois collaboré dans des proportions difficiles à déterminer : à en juger par les trois romans français, ce sont évidemment les Gallois qui ont la principale part. Pour les lais, il ne semble pas qu'il en soit de même. Nul doute que les Bretons d'Armorique n'aient joué dans leur transmission et à un moindre degré, dans celle des romans, un rôle notable, en France et en Angleterre. Les deux courants, celui qui venait d'Angleterre et celui qui avait sa source en Armorique, semblent être venus se joindre en particulier à la cour de Champagne.

Depuis le mariage d'Alain Barbe-Torte avec une princesse de la maison de Blois, les rapports entre les princes bretons et les seigneurs de la famille de Blois furent fréquents et intimes. Ils continuèrent lorsque les comtes de Blois devinrent possesseurs de la Champagne. Les rapports des comtes de Champagne avec les rois d'Angleterre furent tout aussi intimes. Eudes II prit part à la conquête de l'Angleterre. Thibaut II de Champagne arma chevalier vers 1147-1151, Geofroy second fils de Geofroy Plantagenet, comte d'Anjou et duc de Normandie, plus tard *comte de Nantes*¹²⁵. Si Chrétien a remplacé Gereint par Erec et imaginé le couronnement d'Erec à Nantes c'est probablement pour faire sa cour aux maîtres de son pays alliés à la famille ducal de Bretagne¹²⁶. Mais il est de toute évidence que c'est en Angleterre surtout que s'est faite la communication des traditions celtiques, et leur élaboration par les écrivains de langue française. Elle s'est faite dans des pays où les éléments *celtiques, français et saxons* se trouvaient en contact, c'est-à-dire, sur les marches du pays de Galles, et de bonne heure, au XII^e siècle, dans l'intérieur du sud du pays, notamment en Glamorgan et en Pembrokeshire. Il est cependant très important de ne pas oublier que le seul pays d'Angleterre où les Français aient trouvé, à leur arrivée, les deux langues celtique et saxonne parlées concurremment, est le Cornwall. D'après le *Domesday*-

¹²⁵ Sur ces questions, v. J. Loth, *Des théories nouvelles sur l'origine des romans arthuriens*. *Revue celt.*, XIII, p. 502-503.

¹²⁶ D'après Cligès, Chrétien a fait un voyage en Angleterre. Gaston Paris n'est pas éloigné de croire qu'il en a fait deux. En tout cas, ce n'est pas dans la région où se placent les trois romans qu'il a voyagé. À part deux ou trois exceptions, il ne connaît avec précision que le sud-est et les environs de Londres. Cf. G. Paris, *Journal des Savants*, 1902, p. 302.

Book tous les propriétaires, moins *Cadoalant*, *Blethu* et peut-être *Griffin*, étaient Saxons. Bon nombre de noms de lieux le sont déjà. La langue saxonne dominait complètement en Devon¹²⁷. Il faut ajouter que plusieurs des nouveaux maîtres installés par Guillaume le Conquérant dans ce pays étaient bretons-armoricains. Iuthaël de Totnes, entre autre, était un des grands propriétaires du Devon et avait des possessions en Cornwall. Quand Eliduc part pour l'Angleterre, c'est à Totnes qu'il débarque et c'est chez le roi d'Excestre (Exeter) qu'il prend du service¹²⁸. Pendant le XI^e et le XII^e siècle, les Armoricaains semblent avoir eu l'habitude de traverser la Manche pour chercher fortune dans le sud-ouest de l'île. C'est une habitude qu'ils avaient encore au XVI^e siècle. En Cornwall, ils étaient chez eux¹²⁹.

Il faut remarquer que les traditions brittoniques devaient s'être conservées chez des populations du Wessex entièrement saxonisées au point de vue de la langue mais où la fusion des éléments celtiques et saxons s'était faite pacifiquement, par exemple en Somerset, où le brittonique était encore parlé couramment au VII-VIII^e siècle¹³⁰. J'ai eu occasion d'ailleurs de montrer à plusieurs reprises que les rapports entre les Anglo-Saxons et les Brittons n'avaient pas eu le caractère d'implacable hostilité qu'on leur a trop souvent attribué¹³¹.

La transmission s'est faite et oralement et par écrit, comme en témoignent les formes mêmes des noms propres. Les écrivains français ont dû trouver des romans déjà formés et non simplement des *lais et des contes plus ou moins apparentés* qu'ils auraient fondus ensemble.

Comme je l'ai établi plus haut, les Bretons insulaires, avant l'apparition des romans français, avaient mis sur pied des romans d'aussi longue haleine et aussi bien composés pour le moins que les romans français. Il est même remarquable que dans l'ensemble, *Owen et Lunet*, *Peredur*, *Gereint et Enid* sont supérieurs aux romans français correspondants. Au point de vue artistique, la supériorité des

¹²⁷ À remarquer que dans *Gereint*, il est dit que les Français et les Saxons appellent Guiffret, *Guiffret Petit*, et les Cymry (Gallois) *y Brenin vychan*, (le petit Roi). V. plus bas ; Cf. J. Loth. *Des théories nouvelles...* (*Revue celt.* XIII, p.298-301).

¹²⁸ Eliduc (*Aliduc*) est connu de Gaufrei (*Historia X*, 146) qui le place à *Tintagol*. La forme *Tintaiol* (aujourd'hui on prononce *Tintadjöl*), indique une source française ou anglaise.

¹²⁹ J. Loth, *Cornoviana I. Revue celt.*, 1911 ; fascicule 3.

¹³⁰ J. Loth, *Le brittonique en Somerset (Revue celt.*, XX, 349).

¹³¹ J'en ai donné des preuves dans mon article : *Des nouvelles théories...* *Revue celt.*, XIII, p.465-488 ; cf. *Les études celtiques, Revue Inter. de l'Ens. sup.*, 1911, p.23. Dans un texte de 960 (*B. of Landav*, p.219), deux des fils de Nogui portent des noms saxons : *Birtulf* et *Britilm*. Il y avait des esclaves saxonnes chez les Gallois. *Riataf* (*ibid.*, p.1857), du temps de l'évêque Berthguin, achète une terre *pro XXIII et saxonica muliere*, etc.

écrivains gallois est également incontestable. On ne peut que souscrire au jugement d'Alfred Nutt (*The Mabinogion*, p. 352). Comme il le dit, aucun écrivain français du temps de Chrétien, ni en France ni en Angleterre, ne saurait lutter contre les Gallois comme conteurs. Chez les Français, l'histoire se déroule lentement, terne, incolore, embarrassée de maladroites répétitions, de digressions oiseuses. Chez les Gallois, la narration est vivante, colorée, mettant en relief avec un sûr instinct artistique, les traits de nature à produire un effet pittoresque et romantique¹³².

Le dialecte des *Mabinogi on* et romans gallois de notre collection est celui du sud du pays de Galles¹³³. Nous avons vu plus haut que les bardes du Glamorgan paraissent à l'époque de la rédaction du *Mabinogi* avoir été particulièrement renommés.

On ne connaît aucun de leurs auteurs. Il y en a eu plusieurs : il est évident que l'auteur de *Kulhwch* n'est pas le même que l'auteur ou le premier rédacteur du *Mabinogi* et qu'on ne saurait leur attribuer ni à l'un ni à l'autre, ni le *Songe de Rhonabwy* ni le *Songe de Maxen* ni l'*Aventure de Lludd et Llevelis*, ni à plus forte raison les trois derniers romans. Les *Iolo manuscripts* (p. 349), dont l'autorité est mince malgré l'intérêt et la valeur réelle parfois de certaines informations, donnent bien comme auteur des *Mabinogion* un certain Ieuan ap y Diwlith, mais il est probable qu'il ne vivait pas à la fin du XII^e siècle comme le prétendent les biographes gallois ; il était en effet, fils de Rhys ab Rhicert qui vivait vraisemblablement au XIV^e siècle. Stephens¹³⁴ croit, avec raison, qu'il florissait vers 1380.

Un personnage beaucoup plus important, c'est le Bledhericus de Giraldus Cambrensis : famosus ille Bledhericus fabulator qui tempora nostra paulo prævenit. Thomas, qui écrivait en Angleterre vers 1170, auteur d'un *Tristan* dont il nous reste des fragments considérables, embarrassé par la variété des récits que colportaient les conteurs, fait appel, pour appuyer la version qu'il choisit, à l'autorité de Breri :

¹³² A l'appui, Nutt compare le début de la *Dame de la Fontaine* jusqu'à la fin du récit de Kynon, au début de Chrétien. Il est certain que la comparaison est tout à l'avantage du conteur gallois. En revanche, il y a un passage charmant dans le *Perceval* de Chrétien qui manque dans *Peredur* : c'est la promenade matinale de Peredur adolescent dans la forêt. Cependant nulle part, le sentiment de la nature n'est aussi profond que chez les bardes gallois. D'ailleurs le conteur gallois n'exprime-t-il pas d'un mot ce qu'a développé Chrétien lors-qu'il nous montre ses héros partant *dans la jeunesse du jour* ?

¹³³ Silvan Evans, *Llythyræth y Cymry*, p. 7.

¹³⁴ *Literature of the Cymry*, p. 408. Stephens, se fondant sur la description exacte, à ce qu'il paraît, de Cardiff dans *Gereint et Enid*, suppose qu'il était l'auteur du roman ; ce qui est impossible.

*Seigneurs, cest cunte est mult divers
 Entre cels qui solent cunter
 E del cunte Tristran parler.
 Il en cuntent diversement;
 Oï en ai de plusur gent;
 Asez sait que chescun en dit,
 Et co qu'il unt mis en escrit
 Mes sulum ço que j'ai oï
 Nel dient pas sulum Breri,
 Ky solt les gestes é les cuntes
 De toz les reis, de toz les cuntes
 Ki orent esté en Bretaine¹³⁵.*

Breri est sûrement le *Bledhericus* de Giraldus Cambrensis: il représente le nom bien gallois de *Bled-ri*, avec un *d* spirant. La graphie de Giraldus représente, en faisant abstraction de la terminaison analogique en *icus*, la prononciation galloise: il s'est introduit entre la spirante *d* et *r* une voyelle de résonance qui se retrouve dans d'autres transcriptions et finit par former syllabe: cf. *Graëlen* pour *Gradlon* en passant par *Gradlen*. Bledri est le nom d'un évêque de Llandav nommé à ce siège en 983, célèbre par son savoir et son zèle pour l'instruction¹³⁶. On trouve son nom, dans l'appendice de l'édition Gwenogvryn Evans -John Rhys (p. 303), sous l'intéressante forme Blethery.

Gaufrei de Monmouth signale aussi un *Blegobred* ou *Blegabred* comme le roi des chanteurs et des poètes¹³⁷. Ce nom n'a naturellement rien de commun que le premier terme (*Blegobred* est pour *Bled-cobret*) avec *Bledri*.

Il n'est pas douteux qu'un Bledri (*Breri*) = *Bledhericus* n'ait existé, grand auteur et compilateur de récits légendaires, mais, comme je l'insinuais dans ma première traduction, il n'est pas le moins du monde certain que Thomas se soit inspiré *directement* de lui. Il met simplement sa version sous le patronage de la meilleure autorité indigène. Récemment, miss Jessie L. Weston a fait connaî-

¹³⁵ Gaston Paris, *Hist. litt. de la France*, XXX, p.10.

¹³⁶ *The Book of Llandav*, éd. Gwenogvryn Evans, avec la coopération de John Rhys, Oxford, 1893, p.247-252; 312-352. ¹³⁷

Historia, II, 19. Ce nom peut être rapproché de ceui de Blegywryd, architecte de Llandav, jursiconsulte et savant éminent, qui fut chargé par Howel Dda, de la rédaction du code de lois qui porte son nom (*Ancient Laws and Institutes of Wales*, éd. Aneurin Owen, p.I, p.343). La forme du Book of Llandav est *Bledcuirit* et *Bledcuwrit* (p. 222, 230): p.219. Il est aussi qualifié de *famosissimus ille vir Bledcuirit* (année 960). La forme plus ancienne serait *Bled-cobrit* ou *Bled-cowrit*.

tre un nouveau document intéressant Breri (*Blederi*)¹³⁸. Le ms. add. 36614 du British Museum qui nous donne la continuation du *Perceval* de Chrétien par Wauchier de Denain, contient le curieux passage suivant ; décrivant le Petit Chevalier, qui garde le bouclier magique conquis par Gawain, l'auteur dit :

*Deviser vos voel sa feiture
Si com le conte Bleheris
Qui fut nés et engenuis
En Gales dont je cont le conte
Et qui si le contoit au conte
De Poitiers qui aimoit l'estoire
E le tenoit en grant memoire
Plus que nul autre ne faisoit.*

Le Bleheri gallois, évidemment le Breri de Thomas et le Bledhericus de Giraldus Cambrensis, aurait donc directement transmis son récit à un conte de Poitiers. La famille de Poitiers a été longtemps en relations étroites avec la famille royale d'Angleterre. Miss Jessie L. Weston suppose qu'il s'agit plus spécialement de Guillaume III qui mourut en 1137. D'après le témoignage d'autres manuscrits qui, il est vrai, ne mentionnent pas Bleheris, la transmission se serait faite par écrit, et non oralement. Si l'on acceptait à la lettre l'assertion de Wauchier, il en résulterait que la transmission de la matière de Bretagne, pour un poème important, se serait faite directement d'un Gallois à un Français, par écrit, et qu'en outre, ce que j'ai d'ailleurs établi plus haut à propos de *Kulhwch*, il a existé des romans arthuriens gallois avant Thomas et Chrétien.

Wauchier qui écrivait, si on admet la date fixée par Jessie L. Weston à l'existence de Bleheris¹³⁹, plus d'un demi-siècle après son auteur, n'est probablement pas plus sincère ou mieux renseigné que Thomas. Il est de toute évidence que l'œuvre de Wauchier repose sur une source française : la forme des noms, les mœurs, tout le prouve. Que cette source française remonte pour une part importante à un certain Bledri qui a même été en relation avec un comte de la maison de Poitiers, c'est possible. En tout cas, si Jessie L. Weston s'exagère la valeur de ce témoignage, il n'en est pas moins digne de remarque.

Le commentaire naturel du *Mabinogi* et des romans gallois se trouve surtout

¹³⁸ *Wauchier de Denain and Bleheris*, Romania, 1905, p.100-106. *Rev. celt.*, 1912, p. 180 (W. J. Gruffydd, *Bledhericus, Bledri, Breri*).

¹³⁹ Sur l'identité de *Bledri*, v. *Revue Celtique*, 1911, p.5 et 1912.

dans les *Triades*, sortes de mementos du passé mythologico-historique des Britons. La forme *triadique* remonte sûrement à une haute antiquité; elle est aussi familière aux Irlandais qu'aux Gallois. Chez ces derniers, elle est devenue un genre littéraire fort piquant, moral, satirique, juridique, philosophique¹⁴⁰. C'est un lit de Procuste où des lettrés ont fait entrer de force trois par trois, les personnages et les choses du passé. Nul doute que cette méthode n'ait contribué à fausser les traditions brittoniques, mais elle a l'avantage d'aider la mémoire. Les *Triades* servaient sans doute, comme les *Mabinogion*, à l'enseignement bardique: tous les poètes gallois du XII^e au XVI^e siècle en sont littéralement nourris; les noms qui y figurent leur sont aussi familiers qu'aux poètes grecs les noms des dieux et des héros de l'Olympe homérique. On possède plusieurs versions des *Triades*, mais elles paraissent remonter en somme à trois sources: de l'une dérivent les *Triades du Livre Rouge*, celles d'un manuscrit de Hengwrt, du XIII^e-XIV^e siècle, publiées dans les *Cymmrodor*, VII, part. II, p. 99, p. 126 par Egerton Phillimore (celles de la *Myv. Arch.*, p. 393-399, jusqu'au n° 60 sont celles du *Livre Rouge* même); la seconde a donné les *Triades* imprimées par Skene, en appendice, dans le tome II de ses *Four ancient Books of Wales*, d'après un manuscrit du XIV^e siècle, et celles de la *Myv. Arch.* de la page 389, n° 5 à 391, n° 46, en exceptant les n° 18, 27, 42, 43, 44; une troisième a produit les *Triades* imprimées dans ce même recueil de la *Myv. Arch.*, de la page 400 à la page 417: il y en a 126 sur les 300 que contenait l'œuvre primitive. L'extrait de la *Myv. Arch.* a été fait en 1601 sur le livre de *Ieuan Brechva*, qui est mort vers 1500 environ et sur un autre manuscrit appelé très improprement le livre de *Caradoc de Lancarvan*, plus récent probablement que le premier. Ce sont donc les plus récentes de toutes; ce sont elles qui ont aussi subi le plus de remaniements. En revanche, elles sont moins laconiques que les autres, et en forment parfois le commentaire. Malgré des additions et des remaniements incontestables, le gros des *Triades* doit avoir été mis par écrit vers la fin du XII^e siècle. Elles sont d'accord avec les *Mabinogion* et les citations des poètes de cette époque. Le fragment des *Triades* du *Livre Noir* est de la même source que les *Triades des chevaux du Livre Rouge*, et celles-ci n'en sont pas une copie.

Si les *Triades*¹⁴¹ ont une valeur historique des plus contestables, quoiqu'on y trouve l'écho d'événements certains sur lesquels l'histoire est muette, elles n'en sont pas moins très précieuses au point de vue de la mise en œuvre par des lettrés des légendes et tra-

¹⁴⁰ Cf. J. Loth, *Triades humoristiques, morales et politiques des Gallois*, texte et traduction, dans *Annales de Bretagne*, V, 506, 632.

¹⁴¹ Rééd. de la traduction et des notes de Joseph Loth: arbredor.com, 2001, sous le titre: *Triades historiques et légendaires des royaumes de Galles (Arthur et ses guerriers)*.

ditions des Brittons, précisément à l'époque où s'écrivaient les Mabinogion, ce qui pour nous en double le prix. Les *Iolo mss*¹⁴² forment une collection fort disparate, d'inégale valeur et d'une autorité toujours douteuse, mais on y trouve d'utiles et suggestives indications; au point de vue légendaire, ils ne sont pas inutiles à consulter. J'ai dépouillé aussi la plus grande partie des poésies galloises jusqu'au XV^e siècle. Les documents historiques n'ont pas été négligés, notamment les Bruts.

L'influence de Gaufrei de Monmouth se fait sentir dans un certain nombre de *Triades*. Elle n'apparaît pas dans le *Mabinogi*, ni dans les romans purement gallois, si on excepte quelques traits dans les compositions littéraires intitulées le *Songe de Maxen* et *l'Aventure de Lludd et Llevelis*. À l'occasion, j'ai renvoyé à ses écrits.

Pour les noms propres, suivant l'exemple de John Rhys et J. Gwenogvryn Evans, j'ai adopté un compromis entre l'orthographe des *Mabinogion* et l'orthographe moderne. La spirante dentale sonore (spirante interdente) est exprimée dans les *Mabinogion* par *d* (et dans certains manuscrits par *t*); je lui ai substitué le *dd* moderne, afin qu'on ne confondit pas avec *d*, occlusive sonore. *R* sourd est exprimé aujourd'hui par *rh*; j'ai conservé *r* parce que la graphie *rh* est à peu près moderne et ensuite parce que ce son n'existe pas en Glamorgan; ailleurs, comme *l*, *r* initiale est une sourde. J'écris aussi *v*, pour la spirante labiale sonore (*v* français, en général) au lieu de *f* moderne; *f* pour la sourde, analogue à *f* français. Les autres signes orthographiques sont ceux du gallois moderne: *w* voyelle = *ou* français; *w* consonne = *w* anglais; *u* exprime un son intermédiaire entre *u* et *i* français; *y* dans les monosyllabes accentués, et la dernière syllabe des polysyllabes, se prononce comme l'ancien *i* bref accentué et se rapproche beaucoup de *ü* avec un arrondissement moindre des lèvres, dans le Nord-Galles; il est à peu près *i* dans le Sud, en général. *Y* en dehors de ces cas à la valeur de notre *e* français dans l'article *le*, dans *petit*. *Ch*, spirante gutturale sourde, a la valeur du *c'h* breton; *th* est une spirante interdente sourde; *mh*, *nh*, *ngh* représentent *mp* (*mb* dans certains cas), *nt* (*nd* en certaine situation), *nc*; ce sont des sourdes; *ng* représente la nasale gutturale sonore, gutturale ou palatale suivant les voyelles qui la flanquent, et remonte à *ng* vieux-celtique (cf. allemand *ing*, *ung*). *L* sourd est exprimé par *ll*: on peut prononcer ce son en pressant la pointe de la langue

¹⁴² *Iolo manuscripts, a selection of ancient welsh manuscripts*, made by the late Edward Williams (*Iolo Morganwg*), with english translation and notes, by his son, Taliesin Williams, *Llandoverly*, 1838.

contre le palais, au-dessus des dents, et, en expirant fortement l'air des deux côtés, mais plus du côté droit.

J'ai donné les épithètes, même quand le sens en était certain, en gallois, quitte à les traduire quand il y a lieu et que leur interprétation est sûre : l'épithète est souvent plus significative et plus tenace que le nom. La forme galloise des noms peut servir d'indice et de point de repère dans l'étude de l'évolution des traditions brittoniques chez les autres peuples du moyen âge. La forme des noms d'origine celtique dans les romans arthuriens étrangers suffit à elle seule, souvent, pour établir si la source est galloise, cornique ou bretonne, si elle a été transmise par écrit ou oralement, et même à quelle époque.

Tous ces documents sont d'une sérieuse valeur sur laquelle le lecteur sera renseigné par des notes, et de nature à aider à l'intelligence des romans arthuriens.

PWYLL, PRINCE DE DYVET

Ici commence le Mabinogi

Pwyll¹⁴³, prince de Dyvet¹⁴⁴ régnait sur les sept *cantreus*¹⁴⁵ de ce pays. Un jour

¹⁴³ *Pwyll*. Il est encore question incidemment de ce personnage dans le *Mabinogi* de Manawyddan ab Llyr. Taliésin fait allusion à Pwyll dans un poème curieux connu sous le nom de *Preiddieu Annwn*; le poète semble lui attribuer, lui et à son fils Pryderi, la prison de Gwair (V. Kulhwch et Olwen). Dans le même poème est mentionné le chaudron de *Pen Annwryn*, qui ne fait pas bouillir la nourriture du lâche (cf. Kulhwch et Olwen). Voir ce poème dans Skene, *Four ancient books of Wales*, II, p.181, vers 9-24). Les *Triades* (*Mabinogion*, éd. Rhys Evans, p.307, 1.7) citent, parmi les trois puissants porchers de l'île, son fils Pryderi; les porcs de Pryderi n'étaient autres que les sept animaux que Pwyll Penn Annwnn avait amenés en Dyved; d'après le *Mabinogi* de Math, fils de Mathonwy, ils auraient été envoyés en présent à son fils Pryderi par son ami Arawn, roi d'Annwryn. Pwyll, d'après les *Triades*, les aurait donnés à Pendaran Dyvet, son père nourricier. Le nom propre de Pwyll se retrouve en Armorique: Polly. *Cart. de Quimper*, Bibl. nat., 9891., fol. 40 v°, XIV^e siècle.

¹⁴⁴ *Dyvet* tire son nom du peuple des *Demetae*. Les *Demetae* occupaient le territoire qui a formé les comtés actuels de Caermarthen, de Pembroke et de Cardigan. Il en est question dans la vie de saint Samson (Mabillon, *Acta SS.*, I, p.165; Paul Aurélien, *Revue celt.*, V. p.413 et suiv., ch. II). *Demett* est le nom d'une paroisse importante de notre Cornouailles. (*Cart. de Landévennec*, p.45); plus tard, au XIV^e siècle, *Ploe-Demet*, auj. *Plo-Zevet*, près Quimper. L'étendue du territoire de Dyved a beaucoup varié. Il n'y avait à porter proprement ce nom que la partie comprise entre la Teivi, au nord-ouest, et la Tywy, au sud-est (*Ancient laws*, éd. Aneurin Owen, I, 339, note; *Iolo mss* p.86). L'évêché de Menevie ou Saint-David's s'étend sur à peu près tout l'ancien territoire des *Demetae*. Les *Triades* nous ont aussi conservé le souvenir de la puissance des *Demetae* lorsqu'elles mentionnent que les peuples de Cardigan et de Gwyr étaient des branches des *Demetae*. D'après notre *Mabinogi*, Pryderi, fils de Pwyll aurait ajouté à Dyved, trois cantreus de Caermarthen et quatre de Cardigan. Mais, d'après le *Mabinogi* de Math, sa domination se serait étendue sur vingt et un cantreus, ce qui supposerait à peu près tout le territoire de l'ancien royaume de Dinevwr ou sud-Galles, moins Brycheiniog ou Breconshire (Powel, *History of Wales*, p.17 et suiv.). Les sept *cantreus* propres de Pwyll ne comprennent que le comté actuel de Pembroke (cf. Giraldus Cambrensis, *Itiner*, I, 12), mais, au XIII^e siècle, Dyved a huit *cantreus*, (*Myv. Arch.*, 2^e éd. p.737). Les poètes désignent Dyved sous le nom de *Bro yr hud*, «le pays de la magie», expression qui trouve son explication dans le *Mabinogi* de Manawyddan ab Llyr (Cf. Dafydd ab Gwilym, poète du XIV^e siècle, 2^e éd., p.320). Llewys Glyn Cothi, poète du XV^e siècle, appelle aussi Dyved, *Gwlad Pryderi* ou le pays de Pryderi (p.136, v.150).

¹⁴⁵ *Dyvet* tire son nom du peuple des *Demetae*. Les *Demetae* occupaient le territoire qui a formé les comtés actuels de Caermarthen, de Pembroke et de Cardigan. Il en est question dans la vie de saint Samson (Mabillon, *Acta SS.*, I, p.165; Paul Aurélien, *Revue celt.*, V. p.413 et suiv., ch. II). *Demett* est le nom d'une paroisse importante de notre Cornouailles. (*Cart. de Landévennec*, p.45); plus tard, au XIV^e siècle, *Ploe-Demet*, auj. *Plo-Zevet*, près Quimper. L'étendue du terri-

qu'il était à Arberth¹⁴⁶, sa principale cour, il lui prit fantaisie d'aller à la chasse. L'endroit de ses domaines qu'il avait en vue pour la chasse, c'était Glynn Cuch¹⁴⁷. Il partit la nuit même d'Arberth et arriva à Llwyn Diarwya¹⁴⁸ où il passa la nuit. Le lendemain il se leva, dans la *jeunesse* du jour¹⁴⁹ et se rendit à Glynn Cuch pour y lancer ses chiens sous bois. Son cor sonna le rassemblement pour la chasse; il s'élança à la suite des chiens et perdit bientôt ses compagnons. Comme il prêtait l'oreille aux aboiements des chiens, il entendit ceux d'une autre meute; la voix n'était pas la même et cette meute s'avancait à la rencontre de la sienne. À ce mo-

toire de Dyved a beaucoup varié. Il n'y avait à porter proprement ce nom que la partie comprise entre la Teivi, au nord-ouest, et la Tywy, au sud-est (*Ancient laws*, éd. Aneurin Owen, I, 339, note; *Iolo mss* p. 86). L'évêché de Menevie ou Saint-David's s'étend sur à peu près tout l'ancien territoire des Demetae. Les *Triades* nous ont aussi conservé le souvenir de la puissance des Demetae lorsqu'elles mentionnent que les peuples de Cardigan et de Gwyr étaient des branches des Demetae. D'après notre *Mabinogi*, Pryderi, fils de Pwyll aurait ajouté à Dyved, trois cantrevs de Caermarthen et quatre de Cardigan. Mais, d'après le *Mabinogi* de Math, sa domination se serait étendue sur vingt et un cantrevs, ce qui supposerait à peu près tout le territoire de l'ancien royaume de Dinevwr ou sud-Galles, moins Brycheiniog ou Breconshire (Powel, *History of Wales*, p. 17 et suiv.). Les sept *cantrevs* propres de Pwyll ne comprennent que le comté actuel de Pembroke (cf. Giraldus Cambrensis, *Itiner*, I, 12), mais, au XIII^e siècle, Dyved a huit *cantrevs*, (*Myv. Arch.*, 2^e éd. p. 737). Les poètes désignent Dyved sous le nom de *Bro yr hud*, « le pays de la magie », expression qui trouve son explication dans le *Mabinogi* de Manawyddan ab Llyr (Cf. Dafydd ab Gwilym, poète du XIV^e siècle, 2^e éd., p. 320). Llewys Glyn Cothi, poète du XV^e siècle, appelle aussi Dyved, *Gwlad Pryderi* ou *le pays de Pryderi* (p. 136, v. 150). *Cantrev*, mot à mot, cent habitations ou *villas*: Giraldus Cambrensis, *Cambriae Descript.*, c. 4: « Cantredus autem, id est *cantref*, a *cant* quod centum, et *tref*, villa composito vocabulo tam britannica quam hibernica lingua dicitur tanta terræ portio, quanta centum villas continere potest. » Le *cantrev* se subdivisait en *cymmwd*. Au XII^e siècle, Gwynedd ou le Nord-Galles comprenait 12 *cantrevs*, Powys 6, le sud du pays de Galles 29, parmi lesquels les 7 de Dyved (Girald. cambr. *Itiner.*, I, p. 12). Sur l'étendue primitive du *cantrev*, v. *Ancient laws*, I, p. 185-186; sur des traces certaines de cette division en Armorique, V. J. Loth, *l'Émigration bretonne en Armorique*, p. 228, Paris, Picard, 1883. Le *Cymmod* est devenu généralement le *manor* et le *cantref* la Hundred.

¹⁴⁶ *Arberth*, cour princière, au sud-est du comté de Pembroke, sur les limites du Carmarthenshire. Un poète du XIII^e siècle, Einiawn Wann, appelle Llywelyn ab Iorwerth *Llyw Arberth*, ou le chef d'Arberth (*Myv. Arch.*, p. 233, col. 2). La *hundred* moderne de Narberth est formée de l'ancien *cymmwd* (*commote* en anglais) de Coed Rhath dans le cantref de Penfro (Penbroke) et aussi du district d'*Evelvre* ou *Velvrey* dans le *cantref Gwarthaf*, ainsi peut-être que d'un lambeau de terre à l'extrême nord-ouest qui n'appartenait à aucun de ces districts. Il n'y a jamais eu de hundred ancienne de Narbet (Egerton Phillimore, *Owen's Pembrokeshire*, p. 48, note 2).

¹⁴⁷ *Glynn Cuch*. La Cuch ou Cych est une rivière qui coule entre les comtés de Pembroke et de Carmarthen et va se jeter dans la Teivi entre Cenarth et Llechryd. Le *glynn* indique proprement un vallon étroit et boisé. *Glen*, en breton armoricain moyen, indique la terre, opposée au ciel.

¹⁴⁸ *Llwyn Diarwya*. Le mot *llwyn* signifie buisson, fourré (vieil armoricain, loin; pluriel, loeniou, V. J. Loth, *Chrestomathie bret.*, *Annales de Bretagne*, t. II, p. 401).

¹⁴⁹ Cette expression paraît correspondre à *prime* dans nos romans français de la *Table Ronde*, c'est-à-dire à la période de trois heures qui suit le lever du soleil.

ment une clairière unie s'offrit à sa vue dans le bois, et au moment où sa meute apparaissait sur la lisière de la clairière, il aperçut un cerf fuyant devant l'autre. Il arrivait au milieu de la clairière lorsque la meute qui le poursuivait l'atteignit et le terrassa. Pwyll se mit à considérer la couleur de ces chiens sans plus songer au cerf; jamais il n'en avait vu de pareille à aucun chien de chasse au monde. Ils étaient d'un blanc éclatant et lustré et ils avaient les oreilles rouges, d'un rouge aussi luisant que leur blancheur. Pwyll s'avança vers les chiens, chassa la meute qui avait tué le cerf et appela ses chiens à la curée. À ce moment il vit venir à la suite de la meute un chevalier monté sur un grand cheval gris-fer, un cor de chasse passé autour du cou, portant un habit de chasse de laine grise.

Le chevalier s'avança vers lui et lui parla ainsi : — « Prince, je sais qui tu es, et je ne te saluerai point. » — « C'est que tu es peut-être », répondit Pwyll, « d'un rang tel que tu puisses t'en dispenser. » — « Ce n'est pas assurément l'éminence de mon rang qui m'en empêche. » — « Quoi donc, seigneur ? » — « Par moi et Dieu, ton impolitesse et ton manque de courtoisie. » « Quelle impolitesse, seigneur, as-tu remarquée en moi ? » — « Je n'ai jamais vu personne en commettre une plus grande que de chasser une meute qui a tué un cerf et d'appeler la sienne à la curée ! c'est bien là un manque de courtoisie ; et, quand même je ne me vengerais pas de toi, par moi et Dieu, je te ferai mauvaise réputation pour la valeur de plus de cent cerfs. » — « Si je t'ai fait tort, je rachèterai ton amitié. » — « De quelle manière ? » — « Ce sera selon ta dignité¹⁵⁰ ; je ne sais qui tu es. » — « Je suis roi couronné dans mon pays d'origine. » — « Seigneur, bonjour à toi ! Et de quel pays es-tu ? » — « D'Annwvyn¹⁵¹ ; je suis Arawn¹⁵², roi d'Annwvyn. » — « De quelle façon, seigneur, obtiendrai-je ton amitié ? » — « Voici : il y a quelqu'un dont les domaines sont juste en face des miens et qui me fait continuellement la guerre ; c'est Havgan roi d'Annwvyn. Si tu me débarrasses de ce fléau, et tu le pourras facilement, tu obtiendras sans peine mon amitié. » — « Je le ferai volontiers. Indique-moi comment j'y arriverai. » — « Voici comment. Je vais lier avec toi confraternité¹⁵³ intime ; je te mettrai à ma place en Annwvyn ; je te

¹⁵⁰ C'est là un trait bien gallois ; la réparation pour dommage offense, meurtre, était tarifée dans les lois suivant le rang de l'intéressé.

¹⁵¹ *Annwvyn*, ou *Annwvn*, ou *Annwn*, proprement un abîme, et souvent la région des morts, l'enfer (cf. Kulhwch et Olwen ; cf. Silvan Evans, *Welsh dictionary*). D'après Lady Guest, on parle encore, en Galles, des chiens d'Annwvn ; on les entend passer, aboyant dans l'air, à la poursuite d'une proie.

¹⁵² *Arawn*. Ce personnage figure à la bataille mythologique de Cat Goddeu. Il y est battu par Amaethon, fils de Don (v. Kulhwch et Olwen).

¹⁵³ Le terme de *compagnonnage* serait plus exact, dans le sens qu'on lui attribuait assez souvent au moyen âge. Les *compagnons* étaient des chevaliers qui faisaient entre eux une association tant

donnerai pour dormir avec toi chaque nuit la femme la plus belle que tu aies jamais vue. Tu auras ma figure et mon aspect, si bien qu'il n'y aura ni valet de la chambre, ni officier, ni personne parmi ceux qui m'ont jamais suivi, qui se doute que ce n'est pas moi. Et cela, jusqu'à la fin de cette année, à partir de demain. Notre entrevue aura lieu alors dans cet endroit-ci.» — « Bien, mais, même après avoir passé un an là-bas, d'après quelles indications pourrai-je me rencontrer avec l'homme que tu dis ? » — « La rencontre entre lui et moi est fixée à un an ce soir, sur le gué ; sois-y sous mes traits ; donne-lui un seul coup, il n'y survivra pas. Il t'en demandera un second, mais ne le donne pas en dépit de ses supplications. Moi, j'avais beau le frapper, le lendemain il se battait avec moi de plus belle. » — « Bien, mais que ferai-je pour mes états ? » — « Je pourvoirai, » dit Arawn, « à ce qu'il n'y ait dans tes états ni homme ni femme qui puisse soupçonner que c'est moi qui aurai pris tes traits ; j'irai à ta place. » — « Volontiers, je pars donc. » — « Ton voyage se fera sans difficulté ; rien ne te fera obstacle jusqu'à ce que tu arrives dans mes États : je serai ton guide. » Il conduisit Pwyll jusqu'en vue de la cour et des habitations. « Je remets, » dit-il, « entre tes mains ma cour et mes domaines. Entre ; il n'y a personne qui hésite à te reconnaître. À la façon dont tu verras le service se faire, tu apprendras les manières de la cour. »

Pwyll se rendit à la cour. Il y aperçut des chambres à coucher, des salles, des appartements avec les décorations les plus belles qu'on pût voir dans une maison. Aussitôt qu'il entra dans la salle, des écuyers et de jeunes valets accoururent pour le désarmer. Chacun d'eux le saluait en arrivant. Deux chevaliers vinrent le débarrasser de son habit de chasse et le revêtir d'un habit d'or de *paile*¹⁵⁴. La salle fut préparée ; il vit entrer la famille, la suite, la troupe la plus belle et la mieux équipée qui se fût jamais vue, et avec eux la reine, la plus belle femme du monde, vêtue d'un habit d'or de *paile* lustrée. Après s'être lavés, ils se mirent à table : la reine d'un côté de Pwyll, le comte, à ce qu'il supposait, de l'autre. Il commença à causer avec la reine et il jugea, à sa conversation, que c'était bien la femme la plus avisée, au caractère et au langage le plus noble qu'il avait jamais vue. Ils eurent à souhait mets, boisson, musique, *compotation* ; c'était bien de toutes les cours qu'il avait vues au monde la mieux pourvue de nourriture, de boissons, de vaisselle d'or et de bijoux royaux. Lorsque le moment du sommeil fut arrivé, la reine et lui allèrent se coucher. Aussitôt qu'ils furent au lit, il lui tourna le dos et resta le visage fixé vers le bord du lit, sans lui dire un seul mot jusqu'au matin.

pour l'attaque que pour la défense de leurs personnes.

¹⁵⁴ *Paile* : drap de soie brochée, appelé souvent *paile alexandrin*, parce que c'est Alexandrie qui en était le dépôt, en usage surtout aux XI^e et XII^e siècles. (V. Quicherat, *Hist. du costume*, p. 153). La forme *palis* apparaît dans la *Passion* ; *pali* dans le Lai du Fresne.

Le lendemain, il n'y eut entre eux que gaieté et aimable conversation. Mais, quelle que fût leur affection pendant le jour, il ne se comporta pas une seule nuit jusqu'à la fin de l'année autrement que la première. Il passa le temps en chasses, chants, festins, relations aimables, conversations avec ses compagnons, jusqu'à la nuit fixée pour la rencontre. Cette rencontre, il n'y avait pas un homme, même dans les parages les plus éloignés du royaume, qui ne l'eût présente à l'esprit. Il s'y rendit avec les gentils-hommes de ses domaines.

Aussitôt son arrivée, un chevalier se leva et parla ainsi : « Nobles, écoutez-moi bien : c'est entre les deux rois qu'est cette rencontre, entre leurs deux corps seulement. Chacun d'eux réclame à l'autre terre et domaines. Vous pouvez tous rester tranquilles, à la condition de laisser l'affaire se régler entre eux deux. » Aussitôt, les deux rois s'approchèrent l'un de l'autre vers le milieu du gué et en vinrent aux mains. Au premier choc, le remplaçant d'Arawn atteignit Hafgan au milieu de la boucle de l'écu si bien qu'il le fendit en deux, brisa l'armure et lança Hafgan à terre, de toute la longueur de son bras et de sa lance¹⁵⁵, par-dessus la croupe de son cheval, mortellement blessé. — « Ah, prince, » s'écria Hafgan, « quel droit avais-tu à ma mort ? Je ne te réclamaï rien ; tu n'avais pas de motifs, à ma connaissance, pour me tuer. Au nom de Dieu, puisque tu as commencé, achève-moi. » — « Prince, » répondit-il, il se peut que je me repente de ce que je t'ai fait ; cherche qui te tue, pour moi, je ne te tuerai pas. » — « Mes nobles fidèles, emportez-moi d'ici ; c'en est fait de moi ; je ne suis plus en état d'assurer plus longtemps votre sort. » — « Mes nobles, » dit le remplaçant d'Arawn, « faites-vous renseigner et sachez quels doivent être mes vassaux. » — « Seigneur, » répondirent les nobles ; « tous ici doivent l'être ; il n'y a plus d'autre roi sur tout Annwryn que toi. » — « Eh bien, il est juste d'accueillir ceux qui se montreront sujets soumis ; pour ceux qui ne viendront pas faire leur soumission qu'on les y oblige par la force des armes¹⁵⁶. » Il reçut aussitôt l'hommage des vassaux, et commença à prendre possession du pays ; vers le milieu du jour, le lendemain, les deux royaumes étaient en son pouvoir. Il partit ensuite pour le lieu du rendez-vous et se rendit à Glynn Cuch. Il y trouva Arawn qui l'attendait ; chacun d'eux fit à l'autre joyeux accueil : — « Dieu te récompense, » dit Arawn, « tu t'es conduit en camarade, je l'ai appris. Quand tu seras de retour, dans ton pays, » ajouta-t-il, « tu verras ce que j'ai fait pour toi. » — « Dieu te le rende, » répondit

¹⁵⁵ Cette expression a été probablement imitée de nos romans français : Raoul de Cambrai, v. 2468 : *Plaine sa lance l'abat mort en l'erbois*, (Société des anciens textes français).

¹⁵⁶ On dirait un souvenir du vers de Virgile : *Parcere subjectis et debellare superbos*.

Pwyll. Arawn rendit alors sa forme et ses traits à Pwyll, prince de Dyvet et reprit les siens puis il retourna à sa cour en Annwryn.

Il fut heureux de se retrouver avec ses gens et sa famille¹⁵⁷, qu'il n'avait pas vus depuis un longtemps. Pour eux, ils n'avaient pas senti son absence, et son arrivée ne parut pas, cette fois, plus extraordinaire que de coutume. Il passa la journée dans la gaieté, la joie, le repos et les conversations avec sa femme et ses nobles. Quand le moment leur parut venu de dormir plutôt que de boire, ils allèrent se coucher. Le roi se mit au lit et sa femme alla le rejoindre. Après quelques moments d'entretien, il se livra avec elle aux plaisirs de l'amour. Comme elle n'y était plus habituée depuis un an, elle se mit à réfléchir. « Dieu », dit-elle, « comment se fait-il qu'il ait eu cette nuit des sentiments autres que toutes les autres nuits depuis un an maintenant ? » Elle resta longtemps songeuse. Sur ces entrefaites, il se réveilla. Il lui adressa une première fois la parole, puis une seconde, puis une troisième, sans obtenir de réponse. — « Pourquoi, dit-il, ne me réponds-tu pas ? » — « Je t'en dirai, » répondit-elle, « plus que je n'en ai dit en pareil lieu depuis un an. » — « Comment ? Nous nous sommes entretenus de bien des choses. » — « Honte à moi, si, il y aura eu un an hier soir, à partir de l'instant où nous nous trouvions dans les plis de ces draps de lit, il y a eu entre nous jeux et entretiens ; si tu as même tourné ton visage vers moi, sans parler, à plus forte raison, de choses plus importantes ! » Lui aussi devint songeur. — « En vérité, Seigneur Dieu, » s'écria-t-il, il n'y a pas d'amitié plus solide et plus constante que celle du compagnon que j'ai trouvé. » Puis il dit, à sa femme : — « Princesse, ne m'accuse pas ; par moi et Dieu, je n'ai pas dormi avec toi, je ne me suis pas étendu à tes côtés depuis un an hier soir. » Et il lui raconta son aventure. — « J'en atteste Dieu, » dit-elle, « tu as mis la main sur un ami solide et dans les combats et dans les épreuves du corps, et dans la fidélité, qu'il t'a gardée. » — « Princesse, c'était justement à quoi je réfléchissais, lorsque je me suis tu vis-à-vis de toi. » — « Ce n'était donc pas étonnant, » répondit-elle.

Pwyll, prince de Dyvet, retourna aussi dans ses domaines et son pays. Il commença par demander à ses nobles ce qu'ils pensaient de son gouvernement, cette année-là, en comparaison des autres années. — « Seigneur, » répondirent-ils, « jamais tu n'as montré autant de courtoisie ; jamais tu n'as été plus aimable ; jamais tu n'as dépensé avec tant de facilité ton bien ; jamais ton administration n'a été meilleure que cette année. » — « Par moi et Dieu, » s'écria-t-il, « il est vraiment

¹⁵⁷ *Teulu* ou *llwyth*, dans l'ancien pays de Galles, indique un véritable clan. D'après les *Triades* de Dyvnwal Moelmut, la famille comprenait tous les parents jusqu'au neuvième degré. (*Myv. Arch.*, p.927, 88).

juste que vous en témoigniez votre reconnaissance à l'homme que vous avez eu au milieu de vous. Voici l'aventure telle qu'elle s'est passée.» Et il la leur raconta tout au long. — «En vérité, seigneur,» dirent-ils, «Dieu soit béni de t'avoir procuré pareille amitié. Le gouvernement que nous avons eu, cette année, tu ne nous le reprendras pas?» — «Non, par moi et Dieu, autant qu'il sera en mon pouvoir.» À partir de ce moment, ils s'appliquèrent à consolider leur amitié; ils s'envoyèrent chevaux, chiens de chasse, faucons, tous les objets précieux que chacun d'eux croyait propres à faire plaisir à l'autre. À la suite de son séjour en Annwryn, comme il y avait gouverné avec tant de succès et réuni en un les deux royaumes le même jour, la qualification de prince de Dyvet pour Pwyll fut laissée de côté, et on ne l'appela plus désormais que Pwyll, chef d'Annwryn.

Un jour, il se trouvait, à Arberth, sa principale cour, où un festin avait été préparé, avec une grande suite de vassaux. Après le premier repas, Pwyll se leva, alla se promener et se dirigea vers le sommet d'un tertre¹⁵⁸ plus haut que la cour, et qu'on appelait Gorsedd Arberth. — «Seigneur,» lui dit quelqu'un de la cour, «le privilège de ce tertre, c'est que tout noble qui s'y assoit ne s'en aille pas sans avoir reçu des coups et des blessures ou avoir vu un prodige.» — «Les coups et les blessures,» répondit-il, «je ne les crains pas au milieu d'une pareille troupe. Quant au prodige, je ne serais pas fâché de le voir. Je vais m'asseoir sur le tertre.» C'est ce qu'il fit. Comme ils étaient assis, ils virent venir le long de la grand'route qui partait du tertre, une femme montée sur un cheval blanc-pâle, gros, très-grand; elle portait un habit doré et lustré. Le cheval paraissait à tous les spectateurs s'avancer d'un pas lent et égal. Il arriva à la hauteur du tertre. — «Hommes,» dit Pwyll, y a-t-il parmi vous quelqu'un qui connaisse cette femme à cheval, là-bas?» — «Personne, seigneur,» répondirent-ils. — «Que quelqu'un aille à sa rencontre sur la route, pour savoir qui elle est.» Un d'eux se leva avec empressement et se porta à sa rencontre; mais quand il arriva devant elle sur la route, elle le dépassa. Il se mit à la poursuivre de son pas le plus rapide; mais plus il se hâtait, plus elle se trouvait loin de lui.

Voyant qu'il ne lui servait pas de la poursuivre; il retourna auprès de Pwyll et lui dit: — «Seigneur, il est inutile, à n'importe quel homme à pied au monde, de la poursuivre.» — «Eh bien,» répondit Pwyll, «va à la cour, prends le cheval le plus rapide que tu y verras et pars à sa suite.» Le valet¹⁵⁹ alla chercher le cheval

¹⁵⁸ Le mot gallois *gorsedd* signifie proprement *siège éminent*, mais il désigne souvent un tertre qui servait de tribunal, comme le fait remarquer Lady Guest. Le mont appelé *Tynwald en Man* a servi longtemps de siège aux assemblées judiciaires. La *motte* islandaise désignait à la fois l'assemblée, et la motte sur laquelle elle se tenait.

¹⁵⁹ *Valet*. Ce terme, dans notre traduction, n'a pas le sens actuel; nous l'employons dans le

et partit. Arrivé sur un terrain uni, il fit sentir les éperons au cheval ; mais, plus il le frappait, plus elle se trouvait loin de lui, et cependant son cheval paraissait avoir gardé la même allure qu'elle lui avait donnée au début. Son cheval à lui faiblit. Quand il vit que le pied lui manquait, il retourna auprès de Pwyll. — « Seigneur, » dit-il, « il est inutile à qui que ce soit de poursuivre cette dame. Je ne connaissais pas auparavant de cheval plus rapide que celui-ci dans tout le royaume, et cependant il ne m'a servi de rien de la poursuivre. » — « Assurément, » dit Pwyll, il y a là-dessous quelque histoire de sorcellerie. Retournons à la cour. » Ils y allèrent et y passèrent la journée. Le lendemain, ils y restèrent depuis leur lever jusqu'au moment de manger. Le premier repas terminé, Pwyll dit : — « Nous allons nous rendre au haut du tertre, nous tous qui y avons été hier. Et toi, » dit-il à un écuyer, « amène le cheval le plus rapide que tu connaisses dans les champs. »

Le page obéit ; ils allèrent au tertre avec le cheval. Ils y étaient à peine assis qu'ils virent la femme, sur le même cheval, avec le même habit, suivant la même route. — « Voici, » dit Pwyll, « la cavalière d'hier. Sois prêt, valet, pour aller savoir qui elle est. » — « Volontiers, seigneur. » L'écuyer monta à cheval, mais avant qu'il ne fût bien installé en selle, elle avait passé à côté de lui en laissant entre eux une certaine distance ; elle ne semblait pas se presser plus que le jour précédent. Il mit son cheval au trot, pensant que, quelque tranquille que fût son allure, il l'atteindrait. Comme cela ne lui réussissait pas, il lança son cheval à toute bride ; mais il ne gagna pas plus de terrain que s'il eût été au pas. Plus il frappait le cheval, plus elle se trouvait loin de lui et cependant elle ne semblait pas aller d'une allure plus rapide qu'auparavant. Voyant que sa poursuite était sans résultat, il retourna auprès de Pwyll. « Seigneur, le cheval ne peut pas faire plus que ce que tu lui as vu faire. » — « Je vois, » répondit-il, qu'il ne sert à personne, de la poursuivre. Par moi et Dieu, elle doit avoir une mission pour quelqu'un de cette plaine ; mais elle ne se donne pas le temps de l'exposer. Retournons à la cour. » Ils y allèrent et y passèrent la nuit, ayant à souhait musique et boissons.

Le lendemain, ils passèrent le temps en divertissements jus-qu'au moment du repas. Le repas terminé, Pwyll dit : « Où est la troupe avec laquelle j'ai été, hier et avant-hier, au haut du tertre ? » — « Nous voici, seigneur, » répondirent-ils. —

sens qu'il avait au moyen âge de « jeune homme de condition honorable ». « La domesticité au XII^e siècle, » dit justement Paulin Paris, « dans les familles nobles, était une sorte d'apprentissage de la chevalerie réservée aux jeunes amis et aux parents du chevalier qui les entretenait. Au XVII^e siècle encore, l'emploi de fille de chambre et de compagnie était de préférence donné aux parentes les moins fortunées. (*Les romans de la Table Ronde mis en nouveau langage*, V, p.186, note).

« Allons nous y asseoir. » « Et toi, » dit-il à son écuyer, « selle bien mon cheval, va vite avec lui sur la route, et apporte mes éperons. » Le serviteur le fit. Ils se rendirent au tertre. Ils y étaient à peine depuis un moment qu'ils virent la cavalière venir par la même route, dans le même attirail, et s'avancant de la même allure. « Valet, » dit Pwyll, « je vois venir la cavalière ; donne-moi mon cheval. » Il n'était pas plutôt en selle qu'elle l'avait déjà dépassé. Il tourna bride après elle et lâcha les rênes à son cheval impétueux et fougueux persuadé qu'il allait l'atteindre au deuxième ou troisième bond. Il ne se trouva pas plus près d'elle qu'auparavant. Il lança son cheval de toute sa vitesse. Voyant qu'il ne lui servait pas de la poursuivre, Pwyll s'écria : — « Jeune fille, pour l'amour de l'homme que tu aimes le plus attends-moi. » — « Volontiers, » dit-elle ; « il eût mieux valu pour le cheval que tu eusses fait cette demande il y a déjà quelque temps. » La jeune fille s'arrêta et attendit. Elle rejeta la partie de son voile qui lui couvrait le visage, fixa ses regards sur lui et commença à s'entretenir avec lui. « Princesse, » dit Pwyll, « d'où viens-tu et pourquoi voyages-tu ? » — « Pour mes propres affaires, » répondit-elle, « et je suis heureuse de te voir. » — « Sois la bienvenue. » Aux yeux de Pwyll, le visage de toutes les pucelles ou femmes qu'il avait vues n'était d'aucun charme à côté du sien. — « Princesse, » ajouta-t-il, « me diras-tu un mot de tes affaires ? » — « Oui, par moi et Dieu¹⁶⁰, » répondit-elle, « ma principale affaire était de chercher à te voir. » — « Voilà bien, pour moi, la meilleure affaire pour laquelle tu puisses venir. Me diras-tu qui tu es ? » — « Prince, je suis Riannon¹⁶¹, fille de Heveidd Hen¹⁶². On veut me donner à quelqu'un malgré moi. Je n'ai voulu d'aucun homme, et cela par amour pour toi, et je ne voudrai jamais de personne, à moins que

¹⁶⁰ On pourrait traduire l'expression galloise *yrof i a Duw* par entre moi et Dieu.

¹⁶¹ Elle est donnée en mariage, après la mort de Pwyll, à Manawyddan ab Llyr par son fils Pryderi. Le chant de ses oiseaux merveilleux qui charme pendant sept ans Manawyddan et ses compagnons au festin de Harddlech dans le *Mabinogi* de Branwen, fille de Llyr, est célèbre dans les légendes galloises. Les *Triades* de l'avare disent : « Il y a trois choses qu'on n'entend guère : le chant des oiseaux de Rhiannon, un chant de sagesse de la bouche d'un Anglais et une invitation à dîner de la part d'un avare. » (*Myv. Arch.*, p. 899, 29). Goronwy Gyriawg, poète du XIV^e siècle, compare, pour la générosité, une certaine Gwenhwyvar à Rhiannon (*Myv. Arch.*, p. 333, col. 1).

¹⁶² *Heveidd Hen* ou *le vieux*. Il y a plusieurs personnages de ce nom. On trouve dans le *Mab.* de Kulhwch et Olwen un Hyveidd *unllen* ou *à un seul manteau* (trad. française), mentionné aussi dans le *Songe de Rhonabwy* ; un Hyveidd, fils de Don, dans le *Mab.* de Math, fils de Mathonwy ; un Heveidd hir ou le Long, dans le *Mab.* de Branwen ; un Heveidd, fils de Bleiddig, dans les *Triades* ; ce dernier serait fils d'étranger et aurait régné dans le sud de Galles (*Triades Mab.*, p. 308, 20) ; il serait devenu saint. Les *Annales Cambriae* signalent à l'année 939 la mort d'un Himeid (= Hyveidd), fils de Clitauc. Un guerrier du nom de Hyveidd est célébré par Taliésin (Skene, *Four ancient books of Wales*, II, p. 150, v. 7 ; 190, 25 ; 191, 26). Dans le *Gododin* (Skene, *Four ancient books*, II, p. 64), il s'agit de Heveidd hir.

tu ne me repousses. C'est pour avoir ta réponse à ce sujet, que je suis venue.» — « Par moi et Dieu, la voici. Si on me donnait à choisir entre toutes les femmes et les pucelles du monde, c'est toi que je choisirais. » — « Eh bien ! si telle est ta volonté, fixe moi un rendez-vous avant qu'on ne me donne à un autre. » — « Le plus tôt sera le mieux ; fixe-le à l'endroit que tu voudras. » — « Eh bien, seigneur, dans un an, ce soir, un festin sera préparé par mes soins, en vue de ton arrivée, dans la cour d'Heveidd. » — « Volontiers, j'y serai au jour dit. » — « Reste en bonne santé, seigneur, et souviens-toi de ta promesse. Je m'en vais. »

Ils se séparèrent, Pwyll revint auprès de ses gens et de sa suite. Quelque demande qu'on lui fit au sujet de la jeune fille, il passait à d'autres sujets. Ils passèrent l'année à Arberth jusqu'au moment fixé. Il s'équipa avec ses chevaliers, lui centième, et se rendit à la cour d'Eveidd Hen. On lui fit bon accueil. Il y eut grande réunion, grande joie et grands préparatifs de festin à son intention. On disposa de toutes les ressources de la cour d'après sa volonté. La salle fut préparée et on se mit à table : Heveidd Hen s'assit à un des côtés de Pwyll, Riannon de l'autre ; et, après eux, chacun suivant sa dignité. On se mit à manger, à boire et à causer.

Après avoir fini de manger, au moment où on commençait à boire, on vit entrer un grand jeune homme brun, à l'air princier, vêtu de *paile*. De l'entrée de la salle, il adressa son salut à Pwyll et, à ses compagnons. — « Dieu te bénisse, mon âme, » dit Pwyll, « viens t'asseoir. » — « Non, » répondit-il, « je suis un solliciteur et je vais exposer ma requête. » — « Volontiers. » — « Seigneur, c'est à toi que j'ai affaire et c'est pour te faire une demande que je suis venu. » — « Quel qu'en soit l'objet, si je puis te le faire tenir, tu l'auras. » — « Hélas ! » dit Riannon, « pourquoi fais-tu une pareille réponse ? » — « Il l'a bien faite, princesse, » dit l'étranger, « en présence de ces gentilshommes. » — « Quelle est ta demande, mon âme ? » dit Pwyll. — « Tu dois coucher cette nuit avec la femme que j'aime le plus ; c'est pour te la réclamer, ainsi que les préparatifs et approvisionnements du festin, que je suis venu ici. » Pwyll resta silencieux, ne trouvant rien à répondre. — « Tais-toi tant que tu voudras, » s'écria Riannon ; « je n'ai jamais vu l'homme faire preuve de plus de lenteur d'esprit que toi. » — « Princesse, » répondit-il, « je ne savais pas qui il était ». — « C'est l'homme à qui on a voulu me donner malgré moi, Gwawl, fils de Clut, personnage belliqueux et riche. Mais puisqu'il t'est échappé de parler comme tu l'as fait, donne-moi à lui pour t'éviter une honte. » — « Princesse, je ne sais quelle réponse, est la tienne ; je ne pourrai jamais prendre sur moi de dire ce que tu me conseilles. » — « Donne-moi à lui et je ferai qu'il ne m'aura jamais. » — « Comment, cela ? » — « Je te mettrai en main un petit sac ; garde-le

bien. Il te réclamera le festin et tous ses préparatifs et approvisionnements, mais rien de cela ne t'appartient.

Je le distribuerai aux troupes et à la famille. Tu lui répondras dans ce sens. Pour ce qui me concerne, je lui fixerai un délai d'un an, à partir de ce soir, pour coucher avec moi. Au bout de l'année, trouve-toi avec ton sac, avec tes chevaliers, toi centième, dans le verger là-haut. Lorsqu'il sera en plein amusement et comptation, entre, vêtu d'habits de mendiant, le sac en main, et ne demande que plein le sac de nourriture. Quand même on y fourrerait tout ce qu'il y a de nourriture et de boisson dans ces sept cantrevs-ci, je ferai qu'il ne soit pas plus plein qu'auparavant. Quand on y aura fourré une grande quantité, il te demandera si ton sac ne sera jamais plein. Tu lui répondras qu'il ne le sera point, si un noble très puissant ne se lève, ne presse avec ses pieds la nourriture dans le sac et ne dise : « On en a assez mis. » C'est lui que j'y ferai aller pour fouler la nourriture. Une fois qu'il y sera entré, tourne le sac jusqu'à ce qu'il en ait par-dessus la tête et fais un nœud avec les courroies du sac. Aie une bonne trompe autour du cou, et, aussitôt que le sac sera lié sur lui, sonne de la trompe : ce sera le signal convenu entre toi et tes chevaliers. À ce son, qu'ils fondent, sur la cour. » Gwawl dit à Pwyll : « Il est temps que j'aie réponse au sujet de ma demande. » — « Tout ce que tu m'as demandé de ce qui est en ma possession, » répondit-il, « tu l'auras ». — « Mon âme » lui dit Riannon, « pour le festin avec tous les approvisionnements, j'en ai disposé en faveur des hommes de Dyvet, de ma famille et des compagnies qui sont ici ; je ne permettrai de le donner à personne. Dans un an ce soir, un festin se trouvera préparé dans cette salle pour toi, mon âme, pour la nuit où tu coucheras avec moi. Gwawl retourna dans ses terres, Pwyll en Dyvet, et il y passèrent l'année jusqu'au moment fixé pour le festin dans la cour d'Eveidd Hen.

Gwawl, fils de Clut, se rendit au festin préparé pour lui ; il entra dans la cour et il reçut bon accueil. Quant à Pwyll, chef Annwryn, il se rendit au verger avec ses chevaliers, lui centième, comme le lui avait recommandé Riannon, muni de son sac. Il revêtit de lourds haillons et mit de grosses chaussures. Lorsqu'il sut qu'on avait fini de manger et qu'on commençait à boire, il marcha droit à la salle. Arrivé à l'entrée, il salua Gwawl et ses compagnons, hommes et femmes. — « Dieu te donne bien, » dit Gwawl, « sois le bienvenu en son nom. » — « Seigneur, » répondit-il, « j'ai une requête à te faire. » — « Qu'elle soit la bienvenue ; si tu me fais une demande convenable, tu l'obtiendras. » — « Convenable, seigneur ; je ne demande que par besoin. Voici ce que je demande : plein le petit sac que tu vois de nourriture. » — « Voilà bien une demande modeste ; je te l'accorde volontiers : apportez-lui de la nourriture. » Un grand nombre d'officiers se

levèrent et commencèrent à remplir le sac. On, avait beau en mettre: il n'était pas plus plein qu'en commençant. « Mon âme, » dit Gwawl, ton sac sera-t-il jamais plein? » — « Il ne le sera jamais, par moi et Dieu, quoi que l'on y mette, à moins qu'un maître de terres, de domaines et de vassaux ne se lève, ne presse la nourriture avec ses deux pieds dans le sac et ne dise: « On en a mis assez. » — « Champion, » dit Riannon à Gwawl, fils de Clut « lève-toi vite. » — « Volontiers, » répondit-il. Il se leva et mit ses deux pieds dans le sac. Pwyll tourna le sac si bien que Gwawl en eut par-dessus la tête et, rapidement, il ferma le sac, le noua avec les courroies, et sonna du cor. Les gens de sa maison envahirent la cour, saisirent, tous ceux qui étaient venus avec Gwawl et l'exposèrent lui-même *dans sa propre prison* (le sac). Pwyll rejeta les haillons, les grosses chaussures et toute sa grossière défroque. Chacun de ses gens en entrant donnait un coup sur le sac en disant: « Qu'y a-t-il là-dedans? » — « Un blaireau, » répondaient les autres. Le jeu consistait à donner un coup sur le sac, soit avec le pied, soit avec une trique. Ainsi firent-ils le jeu du sac. Chacun en entrant demandait: « Quel jeu faites-vous là? » — « Le jeu du blaireau dans le sac, » répondaient-ils. Et c'est ainsi que se fit pour la première fois le jeu du Blaireau dans le sac¹⁶³. « Seigneur, » dit l'homme du sac à Pwyll, « si tu voulais m'écouter, ce n'est pas un traitement qui soit digne de moi que d'être ainsi battu dans ce sac. » — « Seigneur, » dit aussi Eveydd Hen, « il dit vrai. Ce n'est pas un traitement digne de lui. » — « Eh bien, » répondit Pwyll, « je suivrai ton avis à ce sujet. » — « Voici ce que tu as à faire, » dit Riannon; « tu es dans une situation qui te commande de satisfaire les solliciteurs et les artistes. Laisse-le donner à chacun à ta place et prends des gages de lui qu'il n'y aura jamais ni réclamation, ni vengeance à son sujet. Il est assez puni. » — « J'y consens volontiers, » dit l'homme du sac. — « J'accepterai, » dit Pwyll, « si c'est l'avis d'Eveydd et de Riannon » — « C'est notre avis, » répondirent-ils. — « J'accepte donc: cherchez des cautions pour lui. » — « Nous le serons, nous, » répondit Eveydd, jusqu'à ce que ses hommes soient libres et répondent, pour lui. » Là-dessus, on le laissa sortir du sac et on délivra ses nobles. « Demande maintenant des cautions à Gwawl, » dit Eveydd à Pwyll, « nous connaissons tous ceux qu'on peut accepter de lui. » Eveydd énuméra les cautions. « Maintenant, » dit Gwawl à Pwyll, arrange toi-même le traité. » — « Je me contente, » répondit-il, « de celui

¹⁶³ D'après le *Linguae britannicae dictionar. duplex*, de Davies, ce jeu consistait à essayer de fourrer son adversaire dans un sac. C'est encore une expression proverbiale (v. Richards, *Welsh dict.*, p.251: *Chwareu broch ynghod*), Dafydd ab Gwilym, dans une satire contre Gruffydd Gryg, lui dit que lui, Davydd, s'il veut aller dans le Nord, sera partout choyé; « si toi, » ajoute-t-il, « tu viens dans le Sud, tu seras *broch ynghod*, blaireau dans le sac, *braich anghadarn*, ô bras sans force » (p. 174).

qu'a proposé Riannon.» Cet arrangement fut confirmé par les cautions. «En vérité, seigneur,» dit alors Gwawl, «je suis moulu et couvert de contusions. J'ai besoin de bains¹⁶⁴ : avec ta permission je m'en irai et je laisserai des nobles ici à ma place pour répondre à chacun de ceux qui viendront vers toi en sollicitateurs.» — «Je le permets volontiers,» répondit Pwyll. Gwawl retourna dans ses terres. On prépara la salle pour Pwyll, ses gens et ceux de la cour en outre. Puis tous se mirent à table et chacun s'assit dans le même ordre qu'il y avait un an pour ce soir-là. Ils mangèrent et burent. Quand le moment fut venu, Pwyll et Riannon se rendirent à leur chambre. La nuit se passa dans les plaisirs et le contentement. Le lendemain, dans la jeunesse du jour, Riannon dit : «Seigneur, lève-toi, et commence à satisfaire les artistes ; ne refuse aujourd'hui à personne ce qu'il te demandera.» — «Je le ferai volontiers,» dit Pwyll, «et aujourd'hui et les jours suivants, tant que durera ce banquet.»

Pwyll se leva et fit faire une publication invitant les sollicitateurs et les artistes à se montrer et leur signifiant qu'on satisferait chacun d'eux suivant sa volonté et sa fantaisie. Ce qui fut fait. Le banquet se continua et, tant qu'il dura, personne n'éprouva de refus. Quand il fut terminé, Pwyll dit à Eveydd : «Seigneur, avec ta permission, je partirai pour Dyvet demain.» — «Eh bien,» répondit Eveydd, «que Dieu aplanisse la voie devant toi. Fixe le terme et le moment où Riannon ira te rejoindre.» — «Par moi et Dieu,» répondit-il, «nous partirons tous les deux ensemble d'ici.» — «C'est bien ton désir, seigneur?» — «Oui, par moi et Dieu.» Ils se mirent en marche le lendemain pour Dyvet et se rendirent à la cour d'Arberth, où un festin avait été préparé pour eux. De tout le pays, de toutes les terres, accoururent autour d'eux les hommes et les femmes les plus nobles. Riannon ne laissa personne sans lui faire un présent remarquable, soit collier, soit anneau, soit pierre précieuse.

Ils gouvernèrent le pays d'une façon prospère cette année, puis une seconde. Mais la troisième, les hommes, du pays commencèrent à concevoir de sombres pensées, en voyant sans héritier un homme qu'ils aimaient autant qu'ils faisaient leur seigneur et leur frère de lait : ils le prièrent de se rendre auprès d'eux. La réunion eut lieu à Presseleu¹⁶⁵, en Dyvet. «Seigneur,» lui dirent-ils, «nous ne savons

¹⁶⁴ À en juger par les *Mabinogion*, les Gallois devaient faire grand usage de bains ; c'est confirmé par plusieurs passages des Lois, un notamment. Il n'est pas dû d'indemnité pour un incendie causé par un feu d'*enneint* (bains), si l'établissement est distant de sept brasses des autres maisons du hameau (*Ancient Laws*, I, p.258). Le *Brut Tysilio* mentionne un établissement de bains chauds fondé à Caer Vaddon (Bath) par Bleiddyt (*Myv. Arch.*, p.441, col. 1). C'était un reste probablement des usages introduits par les Romains.

¹⁶⁵ *Presseleu*, aujourd'hui Presselly, désigne la plus haute chaîne de collines du comté de Pem-

si tu vivras aussi vieux que certains hommes de ce pays, et nous craignons que tu n'aies pas d'héritier de la femme avec laquelle tu vis. Prends-en donc une autre qui te donne un héritier. Tu ne dureras pas toujours ; aussi, quand même tu voudrais rester ainsi, nous ne te le permettrions pas. » — « Il n'y a pas encore longtemps, » répondit Pwyll, « que nous sommes ensemble. Il peut arriver bien des choses. Remettez avec moi cette affaire d'ici à un an. Convenons de nous réunir aujourd'hui dans un an, et alors je suivrai votre avis. » On convint du délai.

Avant le terme fixé, un fils lui naquit, à Arberth même. La nuit de sa naissance, on envoya des femmes veiller la mère et l'enfant. Les femmes s'endormirent, ainsi que Riannon la mère. Ces femmes étaient, au nombre de six. Elles veillèrent bien une partie de la nuit ; mais, dès avant minuit, elles s'endormirent et ne se réveillèrent qu'au point du jour. Aussitôt réveillées, leurs yeux se dirigèrent vers l'endroit où elles avaient placé l'enfant : il n'y avait plus trace de lui. « Hélas ! » s'écria une d'elles, « l'enfant est perdu ! » — « Assurément, » dit une autre, « on trouvera que c'est une trop faible expiation pour nous de la perte de l'enfant que de nous brûler ou de nous tuer ! » — « Y a-t-il au monde, » s'écria une autre, « un conseil à suivre en cette occasion ? » — « Oui, » répondit une d'elles, « j'en sais un bon. » — « Lequel ? » dirent-elles toutes. — « Il y a ici une chienne de chasse avec ses petits. Tuons quelques-uns des petits, frottons de leur sang le visage et les mains de Riannon, jetons les os devant elle et jurons que c'est elle qui a tué son fils. Notre serment à nous six l'emportera sur son affirmation à elle seule. Elles s'arrêteront à ce projet.

Vers le jour, Riannon s'éveilla et dit : « Femmes, où est mon fils ? » — « Princesse, ne nous demande pas ton fils ; nous ne sommes que plaies et contusions, après notre lutte contre toi ; jamais, en vérité, nous n'avons vu autant de force chez une femme ; il ne nous a servi de rien de lutter contre toi : tu as toi-même mis en pièces ton fils. Ne nous le réclame donc pas. » Malheureuses, » répondit-elle, « par le Seigneur Dieu qui voit tout, ne faites pas peser sur moi une fausse accusation. Dieu qui sait tout, sait que c'est faux. Si vous avez peur, j'en atteste Dieu, je vous protégerai. » — « Assurément, » s'écrièrent-elles, « nous ne nous exposerons pas nous-mêmes à mal pour personne au monde. » — « Malheureuses, mais vous n'aurez aucun mal en disant la vérité. » En dépit de tout ce qu'elle put leur dire de beau et d'attendrissant, elle n'obtint d'elles que la même réponse.

broke. Il en est encore question dans *Kulhwch et Olwen*. Il s'agit ici d'un endroit précis dans le voisinage. C'est peut-être aujourd'hui *Preselwy*, nom d'une maison dans le voisinage de Neath. Il y a échange parfois entre les terminaisons *eu* et *uy* (Ma[w]deu, pour *Mawdwy*. *Oxford. Bruts*, p.408 : cf. Eg. Phil., dans *Owen's Pembrok.*, t. 1, p.481, note 2 ; cf. *trothuy* et *trotheu* ; *asuy*, *aseu*, etc).

À ce moment, Pwyll se leva, ainsi que sa troupe et toute sa maison. On ne put lui cacher le malheur. La nouvelle s'en répandit par le pays. Tous les nobles l'apprirent; ils se réunirent et envoyèrent des messagers à Pwyll pour lui demander de se séparer de sa femme après un forfait aussi horrible. Pwyll leur fit cette réponse: « Vous ne m'avez demandé de me séparer de ma femme que pour une seule raison: c'est qu'elle n'avait pas d'enfant. Or, je lui en connais un. Je ne me séparerai donc pas d'elle. Si elle a mal fait, qu'elle en fasse pénitence. » Riannon fit venir des docteurs et des sages, et il lui parut plus digne d'accepter une pénitence que d'entrer en discussion avec les femmes. Voici la pénitence qu'on lui imposa: elle resterait pendant sept ans de suite à la cour d'Arberth, s'asseoirait chaque jour à côté du montoir de pierre qui était à l'entrée, à l'extérieur, raconterait à tout venant qui lui paraîtrait l'ignorer toute l'aventure et proposerait, aux hôtes et aux étrangers, s'ils voulaient le lui permettre, de les porter sur son dos à la cour. Il arriva rarement que quelqu'un consentît à se laisser porter. Elle passa ainsi une partie de l'année.

En ce temps-là, il y avait comme seigneur à Gwent Iscoed¹⁶⁶ Teyrnnon Twryv Vliant¹⁶⁷. C'était le meilleur homme du monde. Il avait chez lui une jument qu'aucun cheval ou jument dans tout le royaume ne surpassait en beauté. Tous les ans, dans la nuit des calendes¹⁶⁸ de mai, elle mettait bas, mais personne n'avait jamais de nouvelles du poulain. Un soir, Teyrnnon dit à sa femme: « Femme, nous sommes vraiment bien nonchalants: nous avons chaque année un poulain de notre jument et nous n'en conservons aucun! » — « Que peut on y faire? » répondit-elle. Que la vengeance de Dieu soit sur moi, si, cette nuit, qui est celle des calendes de mai, je ne sais quel genre de destruction m'enlève ainsi mes poulains. » Il fit rentrer la jument, se revêtit de son armure et commença sa garde.

Au commencement de la nuit, la jument mit bas un poulain grand et accompli

¹⁶⁶ *Gwent* s'étendait depuis l'Usk jusqu'au pont de Gloucester (*Iolo mss.* p. 86), et se divisait en trois *cantreys*: *Gwent is coed*, ou « plus bas que la forêt, » *Gwent uch coed*, ou « plus haut que la forêt, » et *cantrev coch*, ou « le rouge, » appelé aussi, *cantrev coch yn y Dena*, ou « dans la forêt de Dean » (*Myv. Arch.* p. 737). *Gwent* comprenait donc le Monmouthshire; une partie du Herefordshire et du Gloucestershire. Le nom de *Gwent* vient de *Venta* (*Venta, silirum*).

¹⁶⁷ *Teyrnnon* est un dérivé de *Tiern*, = vieux celtique *Tigernos*, « chef de famille, chef ». (Pour les dérivés armoricains, voy. *Annales de Bretagne*, 1887, t. II, p. 422. cf. Rhys, *Lectures on welsh Philology*, 2^e édit., p. 33). *Twryf* signifie bruit; *vliant* est pour *bliant*, nom d'une étoffe dont il est souvent question dans les *Mabinogion*, sorte de toile fine ou de batiste. Ce surnom bizarre vient d'une erreur du scribe (v. plus haut. *Introd.*; cf. John Rhys, *Arthurian Legend*, p. 283); il faut lire *Twryv Liant*, bruit des flots.

¹⁶⁸ *Calan* est un mot emprunté par tous les Bretons à l'époque de l'occupation romaine, et désigne le premier jour du mois (cf. le nom propre *Kalan-hedre*, *Cart. de Redon*). Cf. J. Loth, *L'année celtique*, p. 13 et suiv.

qui se dressa sur ses pieds immédiatement. Teyrnon se leva et se mit à considérer les belles proportions du cheval. Pendant qu'il était ainsi occupé, il entendit un grand bruit, et, aussitôt après, il vit une griffe pénétrer par une fenêtre qui était sur la maison et saisir le cheval par la crinière. Teyrnon tira son épée et trancha le bras à partir de l'articulation du coude, si bien que cette partie et le poulain lui restèrent à l'intérieur. Là-dessus, tumulte et cris perçants se firent entendre. Il ouvrit la porte et s'élança dans la direction du bruit. Il n'en voyait pas l'auteur à cause de l'obscurité, mais il se précipita de son côté et se mit à sa poursuite. S'étant souvenu qu'il avait laissé la porte ouverte, il revint. À la porte même, il trouva un petit garçon emmaillotté, et enveloppé dans un manteau de *paille*. Il le prit : l'enfant était fort pour l'âge qu'il paraissait. Il ferma la porte et se rendit à la chambre où était sa femme. « Dame, » dit-il, « dors-tu ? » — « Non, seigneur ; je dormais, mais je me suis réveillée quand tu es entré. » — « Voici pour toi un fils, » dit-il, « si tu veux en avoir un qui n'a jamais été à toi, » — « Seigneur, qu'est-ce que cette aventure ? » — « Voici. » Et il lui raconta toute l'histoire. « Eh bien, seigneur, » dit-elle, « quelle sorte d'habit a-t-il ? » — « Un manteau de paille, » répondit-il, « c'est un fils de gentilhomme. Nous trouverions en lui distraction et consolation, si tu voulais. Je ferais venir des femmes et je leur dirais que je suis enceinte. » — « Je suis de ton avis à ce sujet, » répondit Teyrnon. Ainsi firent-ils. Ils firent administrer à l'enfant le baptême alors en usage et on lui donna, le nom de *Gwri Wallt Euryr*¹⁶⁹ (aux cheveux d'or), parce que tout ce qu'il avait de cheveux sur la tête était aussi jaune que de l'or.

On le nourrit à la cour jusqu'à ce qu'il eût un an. Au bout de l'année, il marchait d'un pas solide ; il était plus développé qu'un enfant de trois ans grand et gros. Au bout d'une seconde année d'éducation il était aussi gros qu'un enfant de six ans. Avant la fin de la quatrième année, il cherchait à gagner les valets des chevaux pour qu'ils le laissassent les conduire à l'abreuvoir. « Seigneur, » dit alors la dame à Teyrnon, « où est le poulain que tu as sauvé la nuit où tu as trouvé l'enfant ? » — « Je l'ai confié aux valets des chevaux, » répondit-il, « en leur recommandant de bien veiller sur lui. » — « Ne ferais-tu pas bien, seigneur, de le faire dompter et de le donner à l'enfant, puisque c'est la nuit même où tu l'as trouvé que le poulain est né et que tu l'as sauvé¹⁷⁰ ? » — « Je n'irai pas là contre. Je t'autorise à le lui donner. » — « Dieu te le rende, je le lui donnerai donc. » On donna le cheval à l'enfant ; la dame se rendit auprès des valets d'écurie et des

¹⁶⁹ *Gwallt*, « cheveux ; » *euryr*, « d'or. » Voy. plus bas la note à Pryderi.

¹⁷⁰ Ce passage est d'accord avec les lois. C'est à trois ans que le poulain devait être dompté et utilisé (*Ancient laws*, I, p. 262).

écuyers pour leur recommander de veiller sur le cheval et de faire qu'il fût bien dressé pour le moment où l'enfant irait chevaucher, avec ordre de la renseigner à son sujet.

Au milieu de ces occupations, ils entendirent de surprenantes nouvelles au sujet de Riannon et de sa pénitence. Teyrnnon, à cause de la trouvaille qu'il avait faite, prêta l'oreille à cette histoire et s'en informa incessamment jusqu'à ce qu'il eût entendu souvent les nombreuses personnes qui fréquentaient la cour plaindre Riannon pour sa triste aventure et sa pénitence. Teyrnnon y réfléchit. Il examina attentivement l'enfant et trouva qu'à la vue, il ressemblait à Pwyll, chef d'Annwn, comme il n'avait jamais vu fils ressembler à son père. L'aspect de Pwyll lui était bien connu, car il avait été son homme autrefois. Il fut pris ensuite d'une grande tristesse à la pensée du mal qu'il causait en retenant l'enfant lorsqu'il le savait fils d'un autre. Aussitôt qu'il trouva à entretenir sa femme en particulier, il lui remontra qu'ils ne faisaient pas bien de retenir l'enfant et de laisser ainsi peser tant de peine sur une dame comme Riannon, l'enfant étant le fils de Pwyll, chef d'Annwn. La femme de Teyrnnon tomba d'accord avec lui pour envoyer l'enfant à Pwyll. « Nous en recueillerons, » dit-elle, « trois avantages : d'abord, remerciements et aumône pour avoir fait cesser la pénitence de Riannon ; des remerciements de la part de Pwyll pour avoir élevé l'enfant et le lui avoir rendu ; en troisième lieu, si l'enfant est de noble nature, il sera notre fils nourricier et nous fera le plus de bien qu'il pourra. » Ils s'arrêtèrent à cette résolution.

Pas plus tard que le lendemain, Teyrnnon s'équipa avec ses chevaliers, lui troisième, son fils quatrième, monté sur le cheval dont il lui avait fait présent. Ils se dirigèrent vers Arberth et ne tardèrent pas à y arriver. Ils aperçurent Riannon assise à côté du montoir de pierre. Lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur, elle leur dit : « Seigneur, n'allez pas plus loin ; je porterai chacun de vous jusqu'à la cour : c'est là ma pénitence pour avoir tué mon fils et l'avoir moi-même mis en pièces. » — « Dame, » répondit Teyrnnon, « je ne crois pas qu'un seul de nous ici aille sur ton dos. » — « Aille qui voudra, » dit l'enfant, « pour moi, je n'irai pas. » — « Ni nous non plus, assurément, mon âme, » dit Teyrnnon. Ils entrèrent à la cour, où on les reçut avec de grandes démonstrations de joie.

On commençait justement un banquet ; Pwyll venait de faire son tour de *yvet*¹⁷¹. Ils se rendirent à la salle et allèrent se laver. Pwyll fit bon accueil à Teyr-

¹⁷¹ *Cylchaw Dyvet*. Le *cylch* était une sorte de voyage circulaire du roi ou chef avec ses principaux officiers à travers ses États. C'étaient les tenanciers qui en faisaient tous les frais. Les hommes libres contribuaient seulement aux frais du circuit annuel que faisait après Noël le *Penteulu*, chef de famille, ou *major domus*. Les hommes d'Arvon et de Powys en étaient exempts (Voy. *Ancient Laws*, I, p. 16, 106, 359 ; II, 746 ; cf., sur ces usages, Ferdinand Walter, *Das alte Wales*,

non. On s'assit : Teyrnnon, entre Pwyll et Riannon, ses deux compagnons plus haut, à côté de Pwyll, et l'enfant entre eux. Après qu'on eut fini de manger et que l'on commença à boire, il se mirent à causer. Teyrnnon, lui, raconta toute l'aventure de la jument et de l'enfant, comme l'enfant avait passé pour le sien et celui de sa femme, comment ils l'avaient élevé. « Voici ton fils, princesse », ajouta-t-il ; « ils ont bien tort ceux qui t'ont faussement accusée. Quand j'ai appris la douleur qui l'accablait, j'en ai éprouvé grande peine et compassion. Je ne crois pas qu'il y ait dans toute l'assistance quelqu'un qui ne reconnaisse l'enfant pour le fils de Pwyll. » — « Personne n'en doute », répondirent-ils tous. — « Par moi et Dieu, mon esprit serait délivré de son souci (*pryderi*), si c'était vrai. » — « Princesse », s'écria Pendaran Dyvet¹⁷², « tu as bien nommé ton fils, Pryderi¹⁷³ ; cela lui va parfaitement : Pryderi, fils de Pwyll, chef d'Annwn. » — « Voyez, » dit Riannon, « si son propre nom à lui ne lui irait pas mieux encore ». — « Quel nom a-t-il ? » dit Pendaran Dyvet. — « Nous lui avons donné le nom de *Gwri Wallt Euryn*. » — « Pryderi sera son nom, » dit Pendaran. — « Rien de plus juste, » dit Pwyll, « que de lui donner le nom qu'a dit sa mère, lorsqu'elle a eu à son sujet joyeuse nouvelle. » On s'arrêta à cette idée.

« Teyrnnon, » dit Pwyll, « Dieu te récompense, pour avoir élevé cet enfant jusqu'à cette heure ; il est juste aussi que lui-même, s'il est vraiment noble, te le rende. » — « Seigneur, » répondit-il, « pas une femme au monde n'aura plus de

Bonn, 1859, p. 191, 199, 212, 213). Il y a une très curieuse pièce de vers du prince-barde de Powys, *Owen Gyveiliog* (1150-1197) sur le cylch de sa maison (*Myv. Arch.*, p. 192).

¹⁷² La famille ou tribu de Pendaran est donnée comme une des trois familles de Cymry ou Gallois ; la première est celle des *Gwenhwysson*, ou hommes de Gwent ; la seconde, celle des *Gwynndydiaid*, ou hommes de Gwynedd et Powys, la troisième, celle de *Pendaran Dyved*, c'est-à-dire des hommes de Dyved, Gwyr (Gower) et Cerodigiawn (Cardigan) (*Myv. Arch.*, p. 402, col. 2). Une autre triade nous apprend que Pryderi garda les porcs de Pendaran Dyved, son père nourricier, à Glynn Cuch (*Myv. Arch.*, p. 317, 7).

¹⁷³ *Pryderi*, « souci » (Breton arm. *prederi*). Il devient le compagnon de Manawyddan dans le *Mabinogi* de ce nom, et lui donne sa mère en mariage. Il est tué par Gwydion ab Don dans le *Mab.* de Math, fils de Mathonwy sur les bords de la Cynvael, dans le Merionethshire, et enterré à Maen Tyvyawc. Le *Livre Noir* place sa tombe à Abergwenoli (Skene, *Four ancient books*, II, p. 29, 8). D'après les triades, c'est un des trois *gwrddveichyat* ou *rudes porchers* de l'île ; il garde pour Pendaran les sept porcs que son père Pwyll a donnés à Pendaran. Le titre de porcher ne paraît avoir eu rien de dégradant (cf. le nom propre *Winmochiat*, Cart. de Redon, *Annales de Bret.*, 1887, II, p. 430). Son nom est associé à celui de Manawyddan par Taliésin (Skene, *Four ancient books*, II, p. 155, v. 9 ; cf. *ibid.*, p. 181, v. 10). Davydd ab Gwilym appelle Dyved la terre de Pryderi (*O Fon hyd Bryderi dir*, p. 170) « de Mon (Anglesey), jusqu'à la terre de Pryderi », ainsi que Llewys Glyn Cothi. Les *Iolo manuscripts* font aussi mention de Pryderi, p. 258. Cynddelw, poète de la seconde moitié du XII^e siècle, compare Owain, fils de Madawc, roi de Powys, à Pryderi (*Myv. Arch.*, p. 159, col. 2).

chagrin après son fils, que la femme qui l'a élevé n'en aura après lui. Il est juste qu'il ne nous oublie ni moi ni elle pour ce que nous avons fait pour lui. » — « Par moi et Dieu, » répondit Pwyll, « tant que je vivrai, je te maintiendrai, toi et tes biens, tant que je pourrai maintenir les miens à moi-même. Quand ce sera son tour, il aura encore plus de raisons que moi de te soutenir. Si c'est ton avis et celui de ces gentilshommes, comme tu l'as nourri jusqu'à présent, nous le donnerons désormais à élever à Pendaran Dyvet. Vous serez *compagnons*, et pour lui, tous les deux, pères nourricier¹⁷⁴. » — C'est une bonne idée, » dit chacun.

On donna donc l'enfant à Pendaran Dyvet. Les nobles du pays partirent avec lui. Teyrnon Twryv Vliant et ses compagnons se mirent en route au milieu des témoignages d'affection et de joie. Il ne s'en alla pas sans qu'on lui eût offert les bijoux les plus beaux, les chevaux les meilleurs et les chiens les plus recherchés, mais il ne voulait rien accepter. Ils restèrent ensuite dans leurs domaines. Pryderi, fils de Pwyll, chef d'Annwn, fut élevé avec soin, comme cela se devait, jusqu'à ce qu'il fut devenu le jeune homme le plus agréable, le plus beau et le plus accompli en toute prouesse qu'il y eût dans tout le royaume. Ils passèrent ainsi des années et des années, jusqu'au moment où le terme de l'existence arriva pour Pwyll, chef d'Annwn. Après sa mort, Pryderi gouverna les sept *cantreys* de Dyvet d'une façon prospère, aimé de ses vassaux et de tous ceux qui l'entouraient. Ensuite, il ajouta à ses domaines les trois *cantreys* d'Ystrad Tywi¹⁷⁵ et quatre *cantreys* de Ceredigyawn on les appelle les sept *cantreys* de Seisyllwch¹⁷⁶. Il fut occupé à ces conquêtes jusqu'au moment où il lui vint à l'esprit de se marier. Il choisit pour

¹⁷⁴ *Nourrir* ici indique une éducation complète. Comme chez les Irlandais (voy. O'Curry, *On the manners and the customs of the ancient Irish*, II, 355, et suiv.) ; chez les Gallois l'habitude était d'envoyer l'enfant hors de la famille, au sens étroit de ce mot. L'éducation dans un autre clan devenait souvent l'origine d'une véritable alliance du *nourri* avec ceux qui avaient été élevés avec lui ; les *Mabinogion* la montrent en maint endroit. Quelque chose de semblable a existé sur le continent. On appelait, en vieux français, *nourri* celui qui avait passé sa jeunesse dans la maison d'un parent, ami ou patron (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, IV, appendice).

¹⁷⁵ *Ystrad Tywi* ou la vallée de la *Tywi*.

¹⁷⁶ *Ceredigyawn* ou *Seisyllwch*. De même que *Morganhwc* tire nom de Morgant, *Seisyllwch* ou *Seisyllwch* doit tirer son nom de *Seisyll*, ou plus anciennement *Sitsyllt*. Il y a plusieurs personnages de ce nom le plus connu est *Seisyll*, roi de Nord-Galles, dont le fils *Llywelyn* joue un rôle important (voy. *Brut y Tytwysogion*, à l'année 1020, *Monum. hist. brit.*). Une triade nous dit que *Cynan Meiriadawc* (Conan Meriadec) emmena au *Lydaw* des hommes de *Scisyllwch* et autres contrées (*Myv. Arch.*, p. 402, 14). *Ceredigawn* tire son nom de *Ceretic*.

femme Kicva, fille de Gwynn Gohoyw¹⁷⁷, fils de Gloyw Wallt Lydan¹⁷⁸, fils de Casnar Wledic¹⁷⁹, de la race des princes de cette île.

Ainsi se termine cette branche¹⁸⁰ des *Mabinogion*.

¹⁷⁷ *Gwynn*, « blanc ; » *gohoyw*, « enjoué, animé. »

¹⁷⁸ *Gloyw*, « clair, transparent » : *gwallt lydan* « chevelure étendue ».

¹⁷⁹ *Casnar* est aussi un nom commun signifiant rage, *fureur* (v. Taliésin, ap. Skene, II, p. 123, 29). *Gwledic* dérivé de *gwlat*, « contrée, domaines, » arm. moy. *gloat*, « royaume » ; *gloedic*, chef, duc (*Revue celt.*, 1912, fasc. 2) a varié comme signification, mais a généralement le sens de roi, chef suprême. Llywelyn Vardd, qui vivait entre 1260-1280, fait descendre le célèbre prince Llywelyn ab Iorwerth de Llary, fils de Casnar (*Myv. Arch.*, p. 247, col. 1).

¹⁸⁰ Le même terme est usité dans les romans français de la *Table Ronde*. Le mot gallois *ceing* signifie proprement une branche d'arbre. Un poète du XIV^e siècle, Davydd y Coet, appelle l'*Elucidarius*, *eur-ddar*, « chêne d'or ou précieux, » (*Eur-ddar y Lucidarius*, *Myv. Arch.*, p. 328, col. 1.)

BRANWEN¹⁸¹, FILLE DE LLYR

Voici la seconde branche du Mabinogi

Bendigeit Vran¹⁸², fils de Llyr¹⁸³, était roi couronné de toute cette île, dignité

¹⁸¹ Branwen. Il y a eu, disent les *Triades*, trois soufflets causés par la colère ; celui que donna l'Irlandais Matholwch à Branwen ; celui de Gwenhwyfach à Gwenhwyvar, femme d'Arthur ce qui amena la bataille de Camlan ; le soufflet de Golyddan Vardd, ou le barde, à Cadwaladr le béni (*Triades Mabin.*, p. 301, I. 16 ; la triade 51, *Myv. Arch.*, p. 392, fait donner le deuxième soufflet à Medrawd par Arthur. (Voy. la note à Arthur, dans le *Mab.* de Kulhwch et Olwen). Un poète de la fin du XIV^e siècle, Yr Iustus Llwyd, fait une allusion aux noces de Branwen (*Myv. Arch.*, p. 367, col. 2). Dafydd ab Gwilym compare le teint d'une de ses maîtresses à celui de Branwen, fille de Llyr. Lady Guest rapporte, d'après le *Cambro-briton*, II, p. 71, 1821, qu'on découvrit, en 1813, sur les bords de l'Alaw, en Anglesey, dans un endroit appelé Ynys Bronwen, ou l'île de Branwen, sous un tumulus, une urne funéraire contenant des cendres et des ossements.

¹⁸² Bran le béni doit son surnom, d'après les *Triades*, à ce qu'il apporta la première foi chrétienne aux Kymry, de Rome, où il avait passé sept années comme otage avec son fils Caradawc (Caratacos), pris par les Romains à la suite de la trahison d'Aregwedd Voeddawg. Les deux autres inspirés et bénis sont. Lleirwg ab Coel ab Cyllin, surnommé *Lleuwer mawr*, grande lumière, qui bâtit la première église, à Llandaf, et Cadwaladr le béni, qui accorda un refuge, sur ses terres et sa protection aux chrétiens fuyant les Saxons (*Myv. Arch.*, p. 404, 35). Il est rangé aussi à côté de Prydain ab Aedd Mawr, et Dyfnwal Moelmut, parmi les trois fondateurs et législateurs du royaume de Bretagne (*Ibid.*, p. 404, 36). Le *Mabinogi* de Branwen nous le montre ordonnant de lui couper la tête, et de la cacher dans la colline blanche à Londres. Ce fut, disent les *Triades*, une des trois bonnes cachettes, avec les os de Gwerthevyr (cf. Nennius, *Hist.*, 47 ; cf. Gaufré de Monm., *Hist.*, VI, 14) enfouis dans les principaux ports de l'île, et les dragons cachés par Lludd à Dinas Emreis (voy. le *Mab.* de Lludd et Llevelys). Ce fut une des trois mauvaises découvertes, quand on la découvrit. Ce fut Arthur qui la déterra, ne voulant devoir la défense de l'île qu'à sa valeur : il ne devait pas y avoir d'invasion tant qu'elle resterait cachée. Ce fut Gwrtheyrn qui, par amour pour la fille de Hengist, déterra les dragons et les os de Gwerthevyr (*Triades Mabinog*, p. 300). Bran est la tige d'une des trois grandes familles de saints ; Cunedda et Brychan sont les deux autres (Rees, *Welsh saints*, p. 77 ; *Iolo mss.*, p. 100, p. 8, p. 40). Un poème des *Iolo mss.*, p. 307, attribué à Rhys Goch, poète du XIV^e siècle, fait cacher la tête de Bran dans le bois de Pharaon, ou Dinas Emrys, près Beddgelert, Carnarvonshire, et non les dragons. Son nom revient souvent chez les poètes (*Livre Noir*, ap. Skene, *Four anc. books*, p. 55 : dans le dialogue de Gwyn ab Nudd et de Guiddnev, un des interlocuteurs dit qu'il a été là où *Bran fut tué*). Taliésin prétend qu'il a été avec Bran en Iwerddon, et qu'il a vu tuer Morddwyd Tyllon, (Skene, 154, 27), Llywarch ab Llywelyn, poète du XII^e siècle, compare Gruffudd ab Cynan à Bran, fils de Llyr, (*Myv. Arch.*, p. 205, col. 1). *Bran*, corbeau, est un nom fort commun chez tous les Celtes (On trouve sept ou huit Bran et des noms qui en sont dérivés dans le *Cartul.* de Redon).

¹⁸³ Llyr Lledieith, ou au demi-langage, ou au langage à moitié étranger, est un personnage dont

rehaussée encore par la couronne de Llundain (Londres)¹⁸⁴. Une après-midi, il se trouvait à Harddlech¹⁸⁵, en Ardudwy¹⁸⁶, qui lui servait de cour, assis au sommet du rocher au-dessus des flots de la mer, en compagnie de Manawyddan¹⁸⁷, fils de Llyr, son frère, de deux autres frères du côté de sa mère, Nissyen et Evnissyen, et, en outre, de beaucoup de nobles, comme il convenait autour d'un roi. Ces deux frères étaient fils d'Eurosswydd¹⁸⁸, mais ils étaient de la même mère que lui. Penardim, fille de Beli, fils de Mynogan¹⁸⁹. L'un de ces jeunes gens était bon ; il mettait la paix au milieu de la famille quand on était le plus irrité : c'était Nissyen. L'autre mettait aux prises ses deux frères quand ils s'aimaient le plus. Pendant qu'ils étaient ainsi assis, ils aperçurent treize navires venant du sud d'Iwerddon¹⁹⁰ (l'Irlande) et se dirigeant de leur côté ; leur marche était facile, rapide ; le vent, soufflant en poupe, les rapprochait d'eux rapidement. — « Je vois là-bas

il est fréquemment question. D'après les *Triades* (*Mabi.*, II, 306, 9), c'est un des trois principaux prisonniers de l'île de Bretagne (Voir *Kulhwch et Olwen*, note à Mabon, fils de Modron). Il aurait été emprisonné avec sa famille par Eurosswydd et les Romains. Les *Iolo mss.* lui font chasser les Romains du sud de l'île, les Gaëls du nord du pays de Galles, les Armoricaïns de Cornouailles (p. 83). On distingue plusieurs Llyr : Llyr Lledieith, Llyr Merini, et enfin Llyr, fils de Bleidy, que Gaufrei de Monmouth a popularisé, surtout grâce à l'histoire de ses filles Gonorilla, Regan et Cordélia (*Hist.*, II, 11, Brut Tysilio, *Myv. Arch.*, p. 440 et suiv.). L'histoire des enfants de Lir est une des trois histoires douloureuses chez les Irlandais (O'Curry. *On the manners*, II, p. 325). Llyr, chez les Gaëls comme chez les Bretons, signifie les flots, la mer. Était-ce le Neptune celtique ? Le passage cité plus haut, du *Livre Noir*, tendrait à le confirmer : « Bran, fils de Y Werydd, à la gloire étendue. » *Y Werydd* signifie l'Océan, et semble s'appliquer plus spécialement au canal de Saint-Georges.

¹⁸⁴ Voir le début du *Mab.* de Lludd et Llevelys.

¹⁸⁵ *Harddlech*, aujourd'hui Harllech, sur la côte, dans le Merionethshire. Suivant Lady Guest, Harlech porterait aussi le nom de Twr Bronwen, ou la tour de Bronwen.

¹⁸⁶ *Ardudwy* était un *cymwd* faisant partie du *cantrev* de Dinodic en Arvon (*Myv. Arch.*, p. 735). Silvan Evans, dans son *English-Welsh Dict.*, donne à l'article *sea-side*, à Ardudwy, le sens de *bord de la mer*.

¹⁸⁷ Voy. le *Mabinogi* qui porte son nom.

¹⁸⁸ Beaucoup d'écrivains gallois, Lady Charlotte Guest notamment, ont identifié ce personnage avec le général romain Ostorius ; l'identification des deux noms est phonétiquement impossible. Voy. la note à Llyr.

¹⁸⁹ Beli le Grand, fils de Mynogan, aurait régné en Bretagne trente-neuf ou quarante ans. C'est le père de Lludd et de Caswallawn, dont on peut identifier le nom avec celui de Cassivellaunus. De la mort de Beli jusqu'à Llyr, dont le fils apporta la foi en Bretagne, il se serait écoulé cent vingt ans (*Iolo mss.*, 37, 38 ; Brut Tysilio, *Myv.*, p. 448, col. 1 ; Gaufrei de Monmouth, *Hist.*, III, 20). Une triade lui attribue l'honneur d'avoir étouffé une conspiration contre la sûreté de l'île (*Myv. Arch.*, p. 401, 11). Taliésin le célèbre (Skene, *Four ancient books of Wales*, 204, 28) ; il lui attribue sept fils (*ibid.*, 202, 9). Voy. le début du *Mabinogi* de Lludd et Llevelys.

¹⁹⁰ Iwerddon est aujourd'hui le nom gallois de l'Irlande. Il dérive de la même forme vieille celtique que le nom que les Irlandais eux-mêmes donnent à leur pays : nominatif Ériu, accus. Erinn.

des navires, s'écria le roi, venant vite vers la terre ; commandez aux hommes de la cour de se vêtir, et d'aller voir quelles sont leurs intentions. » Les hommes se vêtirent et descendirent dans leur direction. Quant ils purent voir les navires de près, ils furent bien convaincus qu'ils n'en avaient jamais vu qui eussent l'air mieux équipés. De beaux étendards de paille flottaient au-dessus d'eux. Tout à coup un navire se détacha en avant des autres, et on vit se dresser au-dessus du pont un écu, l'*umbo*¹⁹¹ en haut, en signe de paix. Les hommes de Bran avancèrent vers lui, de façon à pouvoir converser.

Les étrangers jetèrent des canots à la mer, se rapprochèrent du rivage et saluèrent le roi. Il les entendait du haut du rocher où il était assis, au-dessus de leurs têtes. « Dieu vous donne bien, » dit-il, « soyez les bienvenus. À qui appartiennent ces navires et quel en est le chef ? » — « Seigneur, » répondirent-ils, « Matholwch¹⁹², roi d'Iwerddon, est ici, et ces navires sont à lui. » — « Que peut-il désirer ? Veut-il venir à terre ? » — « Comme il vient en solliciteur auprès de toi, il n'ira pas, s'il n'obtient l'objet de son voyage. » — « Quel est-il ? » — « Il veut, seigneur, s'allier à toi : c'est pour demander Branwen, fille de Llyr, qu'il est venu. Si cela t'agréa, il établira entre l'île des Forts¹⁹³ et Iwerddon, un lien qui augmentera leur puissance. » — « Eh bien, qu'il vienne à terre, et nous délibérerons à ce sujet. » — Cette réponse fut portée à Matholwch. — « Volontiers, » dit-il. Et il se rendit à terre. On lui fit bon accueil, et il y eut cette nuit-là un grand rassemblement formé par ses troupes et celles de la cour. Dès le lendemain on tint conseil, et il fut décidé qu'on donnerait Branwen à Matholwch. C'était une des trois premières dames de cette île¹⁹⁴, et la plus belle jeune fille du monde. On convint d'un rendez-vous à Aberffraw où Matholwch coucherait avec elle. On se mit en marche, et toutes les troupes se dirigèrent vers Aberffraw¹⁹⁵, Matholwch et les siens par mer, Bendigeit Vran et ses gens par terre.

¹⁹¹ Mot à mot, le *soc* : *swch*, proprement *soc de charrue* et primitivement aussi probablement *groin*, comme l'irlandais *socc*. Dans l'épopée irlandaise le bouclier dans le combat mugit. v. J. Loth. *Revue celt.* 1911 : *Le bouclier de Tristan*.

¹⁹² Voir la note à Branwen, et le *Mabinogi* de Math.

¹⁹³ *Ynys y Kedyrn*, « l'île des Forts ». Ce nom revient souvent dans les *Mabinogion*, et semble ailleurs d'un emploi assez rare. Suivant une triade (*Myv. Arch.*, p. 400, 1), l'île a porté trois noms : celui de Clas Merddin avant d'être habitée ; celui de *Y vel ynys*, « l'île de miel », après, et enfin, le nom de *Ynys Prydein*, après sa conquête par Prydain ab Aedd mawr. D'après une autre triade (*Myv., arch.*, p. 388, 1), on lui donna, après sa colonisation par Bryt (Brutus), le nom d'*Ynys Bryt*.

¹⁹⁴ Les *Triades* ne la nomment pas parmi les dames célèbres de l'île.

¹⁹⁵ Aberffraw, au sud de l'île d'Anglesey, à l'embouchure d'une petite rivière comme l'indique le mot *aber*, « embouchure », a été au moins depuis le VIII^e siècle jusqu'à la chute de l'indépendance galloise, la résidence principale des rois de Gwynedd ou Nord-Galles. C'était le chef-lieu

À leur arrivée à Aberffraw, le banquet commença. Ils s'assirent, le roi de l'île des Forts et Manawyddan d'un côté, Matholwch de l'autre, et Branwen avec eux. Ce n'est pas dans une maison qu'ils étaient, mais sous des pavillons. Bendigeit Vran n'aurait jamais pu tenir dans une maison. On se mit à boire, et on continua, en causant, jusqu'au moment où il fut plus agréable de dormir que de boire. Ils allèrent se coucher. Cette nuit-là Matholwch et Branwen couchèrent ensemble. Le lendemain, tous les gens de la cour se levèrent ; les officiers commencèrent à s'occuper du partage des chevaux, de concert avec les valets ; ils les distribuèrent de tous côtés jusqu'à la mer. Sur ces entrefaites, un jour l'ennemi de la paix dont nous avons parlé plus haut, Evnyssyen¹⁹⁶, tomba sur le logis des chevaux de Matholwch, et demanda à qui ils appartenaient. — « Ce sont les chevaux de Matholwch, roi d'Iwerddon, » fut-il répondu. — « Que font-ils ici ? » dit-il. — « C'est ici qu'est le roi d'Iwerddon ; il a couché avec ta sœur Branwen ; ces chevaux sont les siens. » — « Et c'est ainsi qu'ils en ont agi avec une jeune fille comme elle, avec ma sœur à moi ! la donner sans ma permission ! Ils ne pouvaient me faire plus grand affront. » Aussitôt il fond sous les chevaux, leur coupe les lèvres au ras des dents, les oreilles au ras de la tête, la queue au ras du dos ; s'il ne trouvait pas prise sur les sourcils, il les rasait jusqu'à l'os. Il défigura ainsi les chevaux, au point qu'il était impossible d'en rien faire. La nouvelle en vint à Matholwch ; on lui rapporta que les chevaux étaient défigurés et gâtés à tel point qu'on n'en pouvait plus tirer aucun parti. — « Oui, seigneur, » dit un des hommes, « on t'a insulté ; c'est bien ce qu'on veut te faire. » — « En vérité, » répondit-il, « je trouve étrange, s'ils voulaient m'outrager, qu'ils m'aient donné une pareille jeune fille, d'aussi haute condition, aussi aimée de sa nation. » — « Seigneur, » dit un autre, « tu en vois la preuve ; il ne reste qu'une chose à faire, te rendre sur tes vaisseaux. »

À la suite de cet entretien, il se mit en devoir de partir sur ses navires. Bendigeit Vran, apprenant que Matholwch quittait la

cour sans prendre congé, lui envoya demander pourquoi. Les messagers étaient Iddic, fils d'Anarawc¹⁹⁷, et Eveydd Hir. Ils arrivèrent jusqu'à lui, et lui

d'un *cantrev* du même nom. *Mon*, que les Anglais appellent Anglesey, avait une importance considérable surtout à cause de sa fertilité qui, au témoignage de Giraldus Cambrensis, l'avait fait surnommer la *mère de la Cambrie*.

¹⁹⁶ *Evnyys*, en gallois, signifie *hostile, ennemi, fâcheux*.

¹⁹⁷ Il faut peut-être lire Anarawt, nom bien connu. Les *Iolo mss.*, p. 258, mentionnent un roi de Gwynedd, ou Nord-Galles de ce nom. D'après une triade, c'est un des trois *taleithiawc*, « roi porte-diadème, » avec Cadell, roi de Dinevwr ou du Sud, et Mervin, roi de Mathraval ou Powys (*Myv. Arch.*, p. 405, col. 2). Les *Annales Cambriae* mentionnent la dévastation de Cereticiawn et de Ystrattui (Ystrad Tywi) par Anarawt et les Saxons. Anarawt meurt en 915 ; d'après le *Brut y*

demandèrent ce que signifiaient ses préparatifs, et pour quel motif il partait. — « Assurément, » répondit-il, « si j'avais su, je ne serais pas venu ici. J'ai essuyé l'outrage le plus complet. Personne n'a eu à subir pire attaque que moi en ces lieux. Une chose, cependant, me surprend par dessus tout. » — « Laquelle, dirent-ils ? » — « Qu'on m'ait donné Branwen, une des trois premières dames de cette île, la fille du roi de l'île des Forts, que j'aie couché avec elle, et qu'ensuite on vienne m'outrager. Je suis étonné qu'on ne l'ait pas fait avant de me la donner. » — « Assurément, seigneur, ce n'est point par la volonté de celui qui possède cette cour, ni d'aucun de son conseil qu'on t'a fait cet affront. Et, si tu te trouves outragé, Bendigeit Vran est encore plus sensible que toi à cet affront et à ce mauvais tour. » — « Je le crois, mais il ne peut pas faire que je n'aie reçu cet outrage. » Ils s'en retournèrent, là-dessus, auprès de Bendigeit Vran, et lui rapportèrent la réponse de Matholwch. — « Il n'y a pas moyen, » dit-il, « de l'empêcher de partir avec des dispositions hostiles, quand même je ne le permettrais pas. » — « Eh bien, seigneur, envoie encore des messagers après lui. » — « C'est ce que je vais faire. Levez-vous, Manawyddan fils de Llyr, Eveidd Hir, Unic Glew Ysgwydd¹⁹⁸, allez après lui, et dites-lui qu'il aura un cheval en bon état pour chacun de ceux qu'on lui a gâtés. Je lui donnerai en outre, *en wynebwarlh*¹⁹⁹ (*en compensation*) des verges d'argent aussi épaisses et aussi longues que lui, un plat d'or aussi large que son visage. Faites-lui savoir quelle espèce d'homme lui a fait cela, que je n'y suis pour rien, que le coupable est un frère à moi, du côté de ma mère, et qu'il ne m'est guère possible de me défaire de lui ni de le tuer. Qu'il vienne me voir; je ferai la paix aux conditions qu'il tracera lui-même. » Les messagers se mirent

Tywysogion, c'est un fils de Rodri; il est qualifié de Rex Britonum (*Monum., Mal. brit.*, p. 846, 847).

¹⁹⁸ *Unic*, « seul unique » *glew*, « vaillant »; *ysgwydd*, « épaulé ».

¹⁹⁹ *Wyneb-werth*, mot à mot *prix du visage*. Visage et honneur sont synonymes chez les Celtes (Voy. *Kulhwch et Olwen*). La compensation s'appelait, en Irlande, *log, enech*, « prix du visage »; l'*enech ruice* ou *outrage* était proprement la rougeur du visage causée par un acte attentatoire à l'honneur de la famille; *enechgris*, qui a un sens analogue, indique que le visage devient pâle ou blanc par suite d'une injure. La forme bretonne armoricaine de *wynep-werth* est, au IX^e siècle, *enep-uuerth[h]* (*Cart. de Redon*); mais ce mot avait un sens moins général: c'était le don offert par le mari à sa femme après la consommation du mariage, la compensation pour la virginité. Le mot actuel *enebarz*, « douaire », est le représentant moderne d'*enep-werth*. Comme l'a fait remarquer Lady Guest, le *Mabinogi* est ici à peu près d'accord avec les lois; la compensation pour un outrage fait au roi d'Aberffraw, ou du Nord-Galles consistait en: cent vaches par *cantrev*, avec un taureau blanc aux oreilles rouges par cent vaches; *une verge d'or* aussi longue que lui et aussi épaisse que son petit doigt; *un plat d'or* aussi long que son visage et aussi épais que l'ongle d'un laboureur qui laboure depuis sept ans (*Ancient Laws*, I, p. 7). On a ici *wyneb-warth*; il semble, qu'il y ait là une tentative d'étymologie populaire: *gwarth*, en effet, en gallois, signifie *honte, déshonneur*.

à la recherche de Matholwch, lui rapportèrent ce discours d'une façon amicale. Après les avoir entendus, il dit : « Hommes, nous allons tenir conseil. » Il alla tenir conseil, et ils réfléchirent que s'ils rejetaient ces propositions, il en résulterait vraisemblablement pour eux plutôt de la honte encore qu'une réparation aussi importante. Il condescendit à accepter, et ils se rendirent à la cour en amis.

On leur prépara pavillons et tentes en guise de salles, et ils se mirent à table. Ils s'assirent dans le même ordre qu'au commencement du banquet, et Matholwch, commença à s'entretenir avec Bendigeit Vran. Celui-ci trouva que sa conversation languissait, qu'il était triste à cause sans doute de l'affront, tandis qu'auparavant il était constamment joyeux. Il pensa que le prince était si triste parce qu'il trouvait la réparation trop faible pour le tort qu'on lui avait fait. « Homme, » lui dit-il, « tu n'es pas aussi bon causeur cette nuit que les nuits précédentes. Si la réparation ne te semble pas suffisante, j'y ajouterai à ton gré ; et dès demain, on te payera tes chevaux. » — « Seigneur, » répondit-il, « Dieu te le rende. » — « Je parferai la réparation en te donnant un chaudron²⁰⁰ dont voici la vertu : si on te tue un homme aujourd'hui, tu n'auras qu'à le jeter dedans pour que le lendemain il soit aussi bien que jamais, sauf qu'il n'aura plus la parole. » Matholwch le remercia, et en conçut très grande joie. Le lendemain on remplaça ses chevaux par d'autres, tant qu'il y eut des chevaux domptés. On alla ensuite dans, un autre kymmwt²⁰¹, et, on lui donna des poulains jusqu'à paiement complet ; ce qui fit que ce kymmwt porta, à partir de là, le nom de Tal-ebolyon²⁰².

La nuit suivante, ils s'assirent en compagnie. « Seigneur, » dit Matholwch à Bendigeit, « d'où t'est venu le chaudron que tu m'as donné ? » — « Il m'est venu, » répondit-il, « d'un homme qui a été dans ton pays, mais je ne sais pas si c'est là qu'il l'a trouvé. » — « Qui était-ce ? » — « Llasar Llaesgyvnewit. Il est venu ici d'Iwerddon, avec Kymideu Kymeinvoll sa femme. Ils s'étaient échappés de la maison de fer, en Iwerddon, lorsqu'on l'avait chauffée à blanc sur eux. Je serais bien étonné si tu ne savais rien à ce sujet. » — « En effet, seigneur, et je vais te dire tout ce que je sais. Un jour que j'étais à la chasse en Iwerddon, sur le haut d'un tertre qui dominait un lac appelé *Llynn y Peir* (Le lac du Chaudron), j'en vis sortir un grand homme aux cheveux roux, portant un chaudron sur le dos.

²⁰⁰ Voyez le *Mabinogi de Kulhwch et Olwen* ; voir plus haut la note à Pwyll Penn Annwryn.

²⁰¹ Voy. la note au mot *cantrev*.

²⁰² L'auteur y voit le mot *tal*, « paiement, » et *ebolyon*, « poulains » (armor. *ebeul*). Chez un poète du XII^e—XIII^e siècle, Davydd Benfras, on trouve la forme *Tal y bolion* (*Myv. Arch.*, p. 222, col. 1.) Talybolion ou Talebolion était un cymmwd du *cantrev* de Cemais en Mon (Anglesey), d'après Powell. La *Myv. Arch.*, range Cemais ou Cemmaes avec Talebolion parmi les Cymmwd du *cantrev* d'Aberffraw (*Myv. Arch.*, p. 735).

Il était d'une taille démesurée, et avait l'air d'un malfaiteur. Et s'il était grand, sa femme était encore deux fois plus grande que lui. Ils se dirigèrent vers moi et me saluèrent. « Quel voyage est le vôtre ? » leur dis-je. — « Voici, seigneur, » répondit-il. « Cette femme sera enceinte dans un mois, et quinze jours. Celui qui naîtra d'elle, au bout d'un mois et demi sera un guerrier armé de toutes pièces, » — « Je me chargeai de pourvoir à leur entretien, et ils restèrent une année avec moi sans qu'on m'en fit des reproches. Mais, à partir de là, on me fit des difficultés à leur sujet. Avant la fin du quatrième mois, ils se firent eux-mêmes haïr en commettant sans retenue des excès dans le pays, en gênant et en causant des ennuis aux hommes et aux femmes nobles. À la suite de cela, mes vassaux se rassemblèrent et vinrent me sommer de me séparer d'eux en me donnant à choisir entre ces gens et eux-mêmes. Je laissai au pays le soin de décider de leur sort. Ils ne s'en seraient pas allés certainement de bon gré, et ce n'était pas non plus en combattant qu'ils auraient été forcés de partir. Dans cet embarras, mes vassaux décidèrent de construire une maison tout en fer. Quand elle fut prête, ils firent venir tout ce qu'il y avait en Irlande de forgerons possédant tenailles et marteaux, et firent accumuler tout autour du charbon jusqu'au sommet de la maison²⁰³. Ils passèrent en abondance nourriture et boisson à la femme, à l'homme et à ses enfants. Quand on les sut ivres, on commença à mettre le feu au charbon autour de la maison et à faire jouer les soufflets jusqu'à ce que tout fut chauffé à blanc. Eux tinrent conseil au milieu du sol de la chambre. L'homme, lui, y resta jusqu'à ce que la paroi de fer fut blanche. La chaleur devenant intolérable, il donna un coup d'épaule à la paroi et sortit en la jetant dehors, suivi de sa femme. Personne autre qu'eux deux n'échappa. C'est alors, je suppose, qu'il traversa la mer et se rendit près de toi. »

« C'est alors, sans doute, qu'il vint ici et me donna le chaudron. » — « Comment les as-tu accueillis ? » — « Je les ai distribués de tous côtés sur mes domaines. Ils se multiplient et s'élèvent en tout lieu ; partout où ils sont, ils se fortifient en hommes et en armes les meilleures qu'on ait vus. »

Ils poursuivirent leur entretien cette nuit-là, avec les récréations artistiques et *computation*, tant qu'il leur plut. Quand ils trouvèrent qu'il valait mieux dormir que de siéger plus longtemps, ils allèrent se coucher. Ils passèrent ainsi le temps du banquet dans la gaieté. Quand il fut terminé, Matholwch partit avec Branwen pour Iwerddon. Ils sortirent d'Aber Menei²⁰⁴ avec leurs treize navires, et arrivè-

²⁰³ Un épisode semblable se trouve dans la morceau épique irlandais. *Mesca Ulad or The Intoxication of the Ultonians*, Todd Lectures ser., vol 1, part. 1. (J. Loth. *Revue Celt.*, 1890, p. 345.)

²⁰⁴ *Aber Menai*, l'embouchure de la Menai, ou du détroit entre l'île d'Anglesey et le continent. Aber Menei désigne la sortie sud du détroit.

rent en Iwerddon, où on les accueillit avec de très grandes démonstrations de joie. Il ne venait pas un homme de marque ni une femme noble en Iwerddon faire visite à Branwen, qu'elle ne lui donnât un collier, une bague ou un bijou royal précieux, qui leur donnait un air princier quand ils sortaient. Elle passa ainsi l'année glorieusement, et réussit complètement à acquérir gloire et amitié. Il arriva alors qu'elle devint enceinte. Au bout du temps requis, il lui naquit un fils. On lui donna le nom de Gwern, fils de Matholwch, et on l'envoya élever chez les hommes les meilleurs d'Iwerddon.

La seconde année, il se fit tout à coup grand bruit en Iwerddon, au sujet de l'outrage qu'avait essuyé Matholwch en Kymry²⁰⁵ (Galles), et du mauvais tour qu'on lui avait joué à propos de ses chevaux. Ses frères de lait et ses plus proches parents lui en firent ouvertement des reproches. Le tumulte devint tel en Iwerddon, qu'il ne pouvait espérer de repos s'il ne tirait vengeance de l'outrage. Voici la vengeance qu'ils décidèrent : il chasserait Branwen de sa chambre, l'enverrait cuire les aliments à la cour, et, tous les jours, le boucher, après avoir coupé la viande, irait à elle et lui donnerait un soufflet. Ce fut le châtiment qu'on imposa à Branwen. « Maintenant, seigneur, » dirent ses hommes à Matholwch, « fais empêcher les navires, les barques et les *corwg*²⁰⁶ d'aller en Kymry ; tous ceux qui viendront de Kymry, emprisonne-les ; ne les laisse pas s'en retourner, de peur qu'on ne le sache. » Il s'arrêtèrent à ce plan. Il ne restèrent pas moins de trois années ainsi.

Pendant ce temps, Branwen éleva un étourneau sur le bord de son pétrin, lui apprit un langage, lui indiqua quelle espèce d'homme était son frère, et lui apporta une lettre exposant ses souffrances et le traitement injurieux qu'elle subissait²⁰⁷. Elle attacha la lettre à la naissance des ailes de l'oiseau, et l'envoya vers

²⁰⁵ *Kymry* ou *Kymru*, et non *Kymri*, le pays de Galles. Le singulier est *Kymro*, qui suppose en vieux celtique *Com-brox*, pluriel *Com-broges*, « gens du même pays, compatriotes », nom que se sont donné, vers le VII^e siècle, les Bretons en lutte avec les Saxons. *Kymry* a compris non seulement le pays de Galles actuel mais encore le nord de l'Angleterre breton jusqu'à la Clyde ; le nom de Cumberland en vient. Cette extension du pays des Kymry a amené les auteurs des romans français de la *Table Ronde* à placer en Nord-Galles des villes du nord de l'Angleterre, Longtown, par exemple (Longuetown), qui est située à l'extrémité septentrionale du Cumberland (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, 1, p. 280). Sur Kymro et Kymry, v. J. Loth. *Revue celt.*, XXX, p. 384.

²⁰⁶ Le *corwc* ou *corwgl* était un léger bateau en usage chez les pêcheurs de Galles, d'Écosse et d'Irlande. Il avait la forme ovale, était fait d'osier ou de baguettes entrelacées et recouvert de cuir, de peau de cheval ou de toile goudronnée. Assis au milieu, le pêcheur pouvait ramer d'une main et manier ses filets de l'autre. Arrivé à terre, il emportait son *corwc* sur son dos. Ce canot était en usage sur les rivières surtout (Richards, *Welsh Dict.*). Le mot irlandais est *curach*.

²⁰⁷ Dans le *lai de Milun* de Marie de France, Milun se sert d'un cygne pour le même ministère

Kymry. L'oiseau se rendit dans cette île. Il trouva Bendigeit Vran à Caer Seint²⁰⁸ en Arvon²⁰⁹ qui se trouvait être cette fois sa cour de justice. Il descendit sur son épaule et hérissa ses plumes jusqu'à ce qu'on aperçut la lettre et qu'on reconnut qu'on avait affaire à un oiseau élevé dans une maison. Bendigeit Vran prit la lettre et la lut. Sa douleur fut, grande en apprenant les souffrances de Branwen, et il envoya sur-le-champ des messagers pour rassembler l'île tout entière. Il appela à lui toutes les forces des cent cinquante-quatre pays. Il se plaignit lui-même à eux des souffrances qu'on faisait subir à sa sœur, et tint conseil. On décida de faire une expédition en Iwerddon, et de laisser dans cette île sept hommes comme gouverneurs, et Cradawc²¹⁰ à leur tête C'étaient sept chevaliers. On les laissa en Edeirnon²¹¹, et c'est à cause de cela qu'on appela la ville *Seith Marchawc*²¹² (Sept

(éd. Warncke, p. 158).

²⁰⁸ Ce nom désigne une ancienne forteresse romaine, près de la ville actuelle de Carnarvon. La rivière à l'embouchure de laquelle est située cette ville, porte le nom de *Seint*. Seint a été plus anciennement Segeint (Nennius ap. Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 54), qui représente exactement le Segontium de l'époque romaine.

²⁰⁹ *Arvon*, ou le territoire en face ou auprès de Mon (Mon, Anglesey); le mot est composé comme Arvor, territoire près de la mer. Arvon formait une des trois subdivisions de Gwynedd ou Nord-Galles; les autres étaient Mon et Meirionydd (Merioneth). Arvon répond au Carnarvonshire actuel.

²¹⁰ *Cradawc* ou *Caradawc* = Caratacos; ce nom a été maladroitement changé, par les éditeurs, en Caractacus. On a confondu sans doute plusieurs personnages sous ce nom. Les chroniqueurs gallois n'ont pas manqué de l'identifier avec le Caratactus ou Caractacus de Tacite et de Dion Cassius, le fils de Cunobelinos, le brave et généreux chef des Silures, livré aux Romains par la reine des Brigantes, Cartismandua (Tacite, *Ann.*, XII, 33-7; Dion Cassius, IX, 20, 21). Dans les *Triades*, c'est un des trois monarques de l'île, choisis et établis par serment, avec Caswallawn ab Ludd ab Beli et Owen ab Macsen Wledig (*Myv. Arch.*, p. 402, 17; *ab* ou *ap* a le sens de *map*, fils). D'après une autre triade (*ibid.*, p. 404, 34), c'est pour diriger la défense contre les Romains qu'on lui donna la royauté. C'est aussi un des trois braves de l'île avec *Cynvelyn*, (Cunobelinos) et Arthur (*ibid.*, p. 403); un des trois chefs de guerre avec Caswallawn, fils de Beli, et Gweirydd, fils de Cynvelyn (*ibid.*, p. 403, 24). Il est livré aux Romains par Aregwedd Voeddawg, fille d'Avarwy ab Lludd, que les chroniqueurs ont identifiée avec Cartismandua (*ibid.*, p. 403, 22). Une triade, qui est l'écho d'une tradition semblable à celle que nous a conservée notre *Mabinogi*, nous dit que c'est un des *Cynweisiaid* ou premiers serviteurs (cf. Taliésin ap. Skene, 156, 9) de l'île; les autres sont Cawrdaf, fils de Caradawc Vreichvras, et Owain ab Macsen Wledig; on les appelait ainsi parce qu'il n'y avait pas en Bretagne un homme qui ne se levât à leur appel et qui ne fût prêt à les suivre (*ibid.*, p. 404, 41). Caradawc est le héros d'un curieux récit des *Iolo mss.*, p. 185 et suiv. Il est roi d'Essyllwg, pays des Silures, et bat les Romains. Ceux-ci attribuant leur défaite à la constitution du pays qui est couvert de bois et de fourrés, il détruit les bois pour leur montrer qu'il ne doit le succès qu'à sa seule vaillance. Manawyddan ab Llyr bâtit, à l'intention des traîtres, une prison avec les os des Romains tués (voy. Kulhwch et Olwen, note à Caer Oeth et Anoeth).

²¹¹ *Edeirnion*, *kymmud* du Cantrev y Barwn en Powys (*Myv. Arch.*, p. 735).

²¹² *Seith marchawc*: *seith* a aussi le sens de *saint*; aussi le sens de *Saint Marchawc* pourrait bien

chevaliers). C'étaient : Cradawc, fils de Bran ; Eveidd Hir ; Unic Glew Ysgwydd ; Iddic, fils d'Anarawc Walltgrwn (aux cheveux ronds) ; Ffodor, fils d'Ervyll ; Wlch Minascwrn ; Llashar²¹³, fils de Llaesar Llaesgywydd, et Pendaran Dyvet qui restait avec eux comme jeune valet. Ces sept hommes restèrent comme administrateurs pour veiller sur l'île ; Cradawc était à leur tête.

Bendigeit Vran et tous les soldats que nous avons indiqués mirent à la voile pour Iwerddon. Les flots n'étaient pas considérables alors ; il marcha à travers des bas-fonds. Il n'y avait que deux rivières appelées Lli et Archan. Depuis, les flots ont étendu leur empire. Bendigeit s'avança, portant sur son dos tout ce qu'il y avait de musiciens²¹⁴, et se rendit à la terre d'Iwerddon.

Les porchers de Matholwch, qui étaient sur le bord des eaux, retournèrent auprès de lui. « Seigneur, » dirent-ils, « porte-toi bien. » — « Dieu vous donne bien, » répondit-il, « apportez-vous des nouvelles ? » — « Oui, seigneur, des nouvelles surprenantes. Nous avons aperçu un bois sur les eaux, à un endroit où auparavant nous n'en avions jamais vu trace. » — « Voilà une chose surprenante ; c'est tout ce que vous avez vu ? » — « Nous avons vu encore, seigneur, une grande montagne à côté du bois, et cette montagne marchait ; sur la montagne un pic, et de chaque côté du pic un lac. Le bois, la montagne, tout était en marche²¹⁵. » — « Il n'y a personne ici à rien connaître à cela, si ce n'est Branwen ; interrogez-la. » Les messagers se rendirent auprès de Branwen. « Princesse, » dirent-ils, « qu'est-ce que tout cela, à ton avis ? » — « Ce sont, » répondit-elle, « les hommes de l'île des Forts qui traversent l'eau pour venir ici après avoir appris mes souffrances et mon déshonneur. » — « Qu'est ce que ce bois qu'on a vu sur les flots ? » — « Ce sont des vergues et des mâts de navire. » — « Oh ! » dirent-ils, « et la montagne que l'on voyait à côté des navires ? » — « C'est Bendigeit Vran, mon frère, marchant à gué. Il n'y avait pas de navire dans lequel il pût tenir. » — « Et le pic élevé, et les

être le sens véritable et ancien. Saint Marchoc a donné son nom à Lo-marec en Crach (Morbihan).

²¹³ Voy. Manawyddan, fils de Llyr.

²¹⁴ Ce passage singulier, si le texte n'est pas altéré, me semble éclairci par un poème de Iorwerth Beli, poète de la seconde moitié du XIV^e siècle, à l'évêque de Bangor. Il se plaint à lui de ce qu'il néglige les poètes pour les musiciens. Il lui rapporte, pour prouver la supériorité des poètes sur les musiciens, que Maelgwn, se rendant à Caer Seion, emmena avec lui tout ce qu'il y avait de chanteurs et de musiciens (*a oedd o gerdd arwest ar gerddorion*), et qu'il força tous les gens de sa suite à nager pour atteindre Caer seion. Les harpistes, dit le poète, ne valaient plus rien après cette épreuve, tandis que les poètes composaient tout aussi bien (*Myv. Arch.*, p. 317, 318).

²¹⁵ Le récit épique irlandais. *Togait Bruidne Dà Derga*, présente un épisode semblable (J. Loth, *Rev. celt.*, 1890, p. 347-348).

lacs des deux côtés du pic? » — « C'est lui jetant sur cette île des regards irrités ; les deux lacs des deux côtés du pic sont ses yeux de chaque côté de son nez. »

On rassembla aussitôt tous les guerriers d'Iwerddon, tous les grands chefs, et on tint conseil. « Seigneur, » dirent les nobles à Matholwch, « il n'y a d'autre plan de possible que de reculer par delà la Llinon²¹⁶, rivière d'Irlande, de mettre la Llinon entre toi et lui, et de rompre le pont. Il y a au fond de la rivière une pierre aimantée qui ne permet à aucun navire ni vaisseau de la traverser. » Ils se retirèrent de l'autre côté de la rivière, et rompirent le pont. Bendigeit vint à terre et se rendit avec la flotte sur le bord de la rivière. — « Seigneur, » lui dirent ses nobles, « tu connais le privilège de cette rivière : personne ne peut la traverser, et il n'y a pas de pont dessus. Quel est ton avis pour un pont? » — « Je n'en vois pas d'autre que celui-ci ; *Que celui qui est chef soit pont*²¹⁷. C'est moi qui serai le pont. » C'est alors, pour la première fois, que ce propos fut tenu, et aujourd'hui encore il sert de proverbe. Il se coucha par-dessus la rivière ; on jeta des claies sur lui, et les troupes traversèrent sur son corps. Au moment où il se relevait, les messagers de Matholwch vinrent le saluer et le complimenter de la part de leur maître, son parent par alliance, en l'assurant qu'il n'avait pas démerité de lui, en ce qui dépendait de sa volonté. « Matholwch, » ajoutèrent-ils, « donne le royaume d'Iwerddon à Gwern ton neveu, le fils de ta sœur ; il le lui offre en ta présence, en réparation du tort et des vexations qui ont été faites à Branwen ; tu pourvoiras à l'entretien de Matholwch où tu voudras, ici ou dans l'île des Forts. » — « Si je ne puis moi-même, » répondit Bendigeit Vran, « m'emparer du royaume, il se peut que je délibère au sujet de vos propositions. Avant de m'avoir apporté d'autres propositions, ne cherchez pas à obtenir de moi une réponse. » — « La réponse la plus satisfaisante que nous recevrons, nous te l'apporterons. Attends donc notre message. » — « J'attendrai, mais revenez vite. »

Les messagers se rendirent auprès de Matholwch. « Seigneur, » lui dirent-ils, « prépare pour Bendigeit Vran une réponse qui soit plus satisfaisante. Il ne veut rien écouter de celle que nous lui avons apportée de ta part. » — « Hommes, » dit Matholwch, « quel est votre avis? » — « Seigneur, » répondirent-ils, « nous n'en voyons qu'un. Jamais il n'a pu tenir dans une maison. Eh bien ! fais une maison

²¹⁶ C'est là *Shannon* ; en irlandais *Sínon*. D'après des expériences faites au collège de France, *ll* gallois (*l* sourd), au début de son articulation, donne le tracé de *s*. Il est remarquable aussi que des enfants, en Galles, jusqu'à l'âge de 2 à 3 ans, prononcent *s* au lieu de *ll*.

²¹⁷ Ce proverbe se trouve encore dans tous les recueils de proverbes gallois (*A vo pen bid pont*, *Myv. Arch.*, p. 839, col. 1). Il y a trace d'une croyance semblable dans la littérature bouddhique de l'Inde. Un chef de singes sauva sa troupe en lui faisant de son corps un pont (Henri Kern, *Aus des Ind. und der Kelt. Sagenwelt*, *Rev. celt.*, 1896, p. 295).

assez grande pour le recevoir lui et les hommes de l'île des Forts d'un côté, toi et ton armée de l'autre. Donne-lui ton royaume pour qu'il en dispose à son gré, et fais-lui hommage. En retour de l'honneur qu'on lui aura fait en bâtissant une maison capable de le contenir, ce qu'il n'a jamais eu, il fera la paix avec toi. » Les messagers retournèrent avec ce message auprès de Bendigeit Vran. Il se décida à accepter. Tout cela se fit par le conseil de Branwen, qui voulait éviter la ruine à un pays qui lui appartenait à elle aussi. On se mit à exécuter les conditions du traité; on bâtit une maison haute et vaste. Mais les Gwyddyl²¹⁸ (les Irlandais), imaginèrent un stratagème: ils établirent des supports, des deux côtés, de chacune des cent colonnes de la maison. Ils installèrent un sac de peau sur chaque saillie, et un homme armé dans chaque sac.

Evnyssyen entra avant la troupe de l'île des Forts, et jeta de tous côtés, dans la maison, des regards furieux et méchants. Il aperçut les sacs de peau le long des piliers. « Qu'y a-t-il dans ce sac-ci? » dit-il à un Gwyddel. » — « De la farine, mon âme, » répondit-il. Il le tâta jusqu'à ce qu'il trouva la tête, et il la serra jusqu'à ce qu'il sentit ses doigts se rencontrer dans la moelle à travers les os, et il le laissa. Il mit la main sur un autre, et demanda: « Qu'y a-t-il dans celui-ci? » — « De la farine, » répondirent les Gwyddyl. Il se livra au même jeu avec chacun d'eux, jusqu'à ce qu'il ne resta plus de vivant des deux cent hommes qu'un seul. Il alla à ce dernier, et demanda « Qu'y a-t-il ici? » — « De la farine, » répondirent les Gwyddyl. Il le tâta jusqu'à ce qu'il eût trouvé la tête, et la lui serra, comme aux autres. Il sentit une armure sur la tête de ce dernier, et ne le lâcha pas avant de l'avoir tué. Alors il chanta cet *englyn*²¹⁹:

« Il y a dans ce sac farine particulière, des champions, des lutteurs, qui descendent dans le combat²²⁰: combat tout préparé en vue des combattants. »

À ce moment les troupes entrèrent dans la maison. Les hommes de l'île

²¹⁸ *Gwyddyl*, singulier *Gwyddel*, est le nom que les Gallois donnent aux gens de race gaélique (Irlandais, Écossais des hautes terres et habitants de l'île de Man). C'est le nom national de ces peuples, vieil irlandais Goidel, irl. moderne *Gaedheal*, qui se prononce à peu près comme Gael. On voit que ce nom n'a rien à faire avec celui de prétendus Galls qui auraient envahi la Gaule avant les non moins fabuleux Kymry.

²¹⁹ *Englyn*,. épigramme, strophe, un des trois principaux mètres gallois (V. *Dosparth Edeyrn Davod aur*, LXVI, LXVII), La *Myv. Arch.*, p. 331, col. 2, nous donne une version de deux *Englyn*, au lieu d'un, tirés eux aussi des *Mabinogion*, d'une autre source par conséquent. Le premier ne semble pas se rapporter directement à ce passage: « J'ai entendu une grue jeter des cris dans le marais, loin des maisons; celui qu'on n'écoute pas peut se taire. »

²²⁰ Il y a peut-être ici la même idée que dans, le *Gododin* (Skene, *Four anc. books*, II, p. 100, 26).

d'Iwerddon allèrent d'un côté et ceux de l'île des Forts de l'autre. Aussitôt qu'ils furent assis, l'union entre eux se fit. La royauté fut offerte au fils de Mathollwch. La paix conclue, Bendigeit Vran fit venir l'enfant ; l'enfant se rendit ensuite auprès de Manawyddan. Tous ceux qui le voyaient le prenaient en affection. Il était avec Manawyddan quand Nyssyen, fils d'Eurosawydd, l'appela auprès de lui. L'enfant alla vers lui gentiment. « Pourquoi, » s'écria Evnyssyen, « mon neveu, le fils de ma sœur, ne vient-il pas à moi ? Ne serait-il pas roi d'Irlande, que je serais heureux d'échanger des caresses avec lui. » - « Volontiers, » dit Bendigeit Vran, « qu'il aille. » L'enfant alla à lui tout joyeux. « J'en atteste Dieu, » se dit Evnyssyen, « la famille ne s'attend guère au meurtre que je vais commettre en ce moment. » Il se leva, saisit l'enfant par les pieds, et, avant que personne de la famille ne pût l'arrêter, il lança l'enfant la tête la première dans le feu ardent.

Branwen, en voyant son fils au milieu des flammes, voulut, de l'endroit où elle était assise entre ses deux frères, s'élancer dans le feu ; mais Bendigeit Vran la saisit d'une main et prit son écu de l'autre. Chacun aussitôt de s'attaquer par toute la maison ; cette troupe dans la même maison produit le plus grand tumulte qu'on eût vu ; chacun saisit ses armes. Morddwyd Tyllion²²¹ s'écrie alors :

*Gwern gwngwch uiwch Vorddwyt Tyllion*²²² !

Chacun alors se jeta sur ses armes. Bendigeit Vran maintint Branwen entre son écu et son épée. Les Gwyddyl se mirent à allumer du feu sous le chaudron de résurrection. On jeta les cadavres dedans jusqu'à ce qu'il fut plein. Le lendemain, ils se levèrent redevenus guerriers aussi redoutables que jamais, sauf qu'ils ne pouvaient parler. Evnyssyen voyant sur le sol les corps privés de *renaissance* des hommes de l'île des Forts se dit en lui-même : « O Dieu, malheur, à moi d'avoir été la cause de cette destruction des hommes de l'île des Forts. Honte à moi, si je ne trouve pas un moyen de salut. » Il s'introduisit au milieu des cadavres des Gwyddyl. Deux Gwyddyl aux pieds nus vinrent à lui et, le prenant pour un des leurs, le jetèrent dans le chaudron. Il se distendit lui-même dans le chaudron au point que le chaudron éclata en quatre morceaux et que sa poitrine à lui se brisa. C'est à cela que les hommes de l'île durent tout le succès qu'ils obtin-

²²¹ *Morddwyt*, cuisse ; armoricain, *morzed* ou *morzad* ; *tyllion* paraît être un dérivé de *twill*, trou. Taliésin fait allusion à ce personnage : « J'ai été avec Bran en Iwerddon j'ai vu tuer Morddwyd Tyllon. » (Skene, *Four ancient books*, II, p. 275).

²²² Le texte est trop corrompu pour être traduit. Gwern est le nom du fils de Mathollwch. Lady Guest a proposé : les taons de Morddwyd Tyllion ? J. Loth considère la traduction de Gwen. Evans (*White Book*, XXI) est encore moins acceptable (NDE).

rent. Il se réduisit à ce que sept hommes purent s'échapper ; Bendigeit Vran fut blessé au pied d'un coup de lance empoisonnée. Voici les sept qui échappèrent : Pryderi, Manawyddan, Gliuieri Eil Taran²²³, Talyessin²²⁴ Ynawc, Grudyeu, fils de Muryel, Heilyn, fils de Gwyn Hen (le vieux). Bendigeit Vran ordonna qu'on lui coupât la tête. « Prenez ma tête, » leur dit-il ; « portez-la à Gwynn Vryn²²⁵ (la Colline blanche) à Llundain et enterrez-la en cet endroit le visage tourné vers la France. Vous serez longtemps en route. À Harddlech vous resterez sept ans à table, pendant que les oiseaux de Riannon chanteront pour vous. Ma tête sera pour vous une compagnie aussi agréable qu'aux meilleurs moments lorsqu'elle était sur mes épaules. À Gwales²²⁶, en Penvro, vous passerez quatre-vingts ans. Jusqu'au moment où vous ouvrirez la porte qui donne sur Aber Henvelen²²⁷, vers Kernyw²²⁸, vous pourrez y séjourner et conserver la tête intacte. Mais ce sera

²²³ *Eil Taran*, fils de Taran ; *taran*, tonnerre ; le dieu gaulois du tonnerre était Taranus.

²²⁴ *Taliessin* ou *Teliessin penbeirdd*, Taliésin, chef des bardes. D'après Nennius, éd. Petrie, *Monum. hist. brit.*, p. 75, Taliésin aurait vécu au VI^e siècle. On ne sait de sa vie rien de certain. Dans un curieux poème du Livre noir, où il converse avec Ygnach, il dit qu'il vient de Caer Seon, près Carnarvon, se battre avec Itewon (les Juifs ?) et qu'il va à Caer Lew et Gwydyon. Ygnach l'appelle *penhaw o'r gwyr*, le premier des hommes (Skene, *Four anc. books*, p. 56, xxxv). Dans les poèmes donnés sous son nom et qui sont peut-être, à certains égards, les plus curieux de la littérature galloise, il célèbre surtout Urien, Elphin, Kynan, dont le premier au moins passe pour avoir été un roi des Bretons au nord. Il y est souvent question aussi de Gwydyon, roi de Gwynedd du Nord-Galles, personnage mystérieux, plutôt mythologique que réel. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'il célèbre un héros irlandais, Conroi, fils de Daere. Si tous les poèmes mis sous son nom lui appartiennent, il est sûr qu'il a vécu au milieu des Gaëls, ce qui confirmerait la légende d'après laquelle il aurait été esclave en Irlande. Pour plus de détails, voir sa vie annexée par Lady Guest aux *Mabinogion*, III. Taliésin est un nom propre connu aussi en Armorique (*Petrus dictus Taliésin*, Cart. de Quimper, bibl. nat., 9892, fol. 23, V^e, année 1325 ; *Petrus Yvonis Talgesini*, *ibid.*, fol. 24 r^o, 1331 ; *Taliesin*, *ibid.*, fol. 79 r^o, t. III, 14). v. p. 207, note 2.

²²⁵ *Brynn*, colline, armor. *bren* ; et *gwynn*, blanc, arm. anc. *win*, auj. *gwen*. Le féminin gallois est *gwen* (*gwynn* = *vindos* ; *gwen* = *vindâ* (Rhys, *Lectures on welsh Philology*, 2^e éd., p. 115). D'après Lady Guest, ce serait la Tour de Londres. Un poète de la fin du XII^e siècle, Llywarch ab Llywelyn, plus connu sous le nom de Prydydd y Moch, en parle comme d'un lieu célèbre (*Myv. Arch.*, p. 200, col. 1).

²²⁶ *Gwales* paraît bien être *Gresholm* en Pembrokeshire (Rhys, *Arthurian Legend*, p. 269, 394, note).

²²⁷ *Penvro* (mot à mot *bout du pays*). Le comté primitif de Pembroke (Pembrog), paraît avoir correspondu à peu près à la *hundred* actuelle de *Castlemartin*, qui comprend deux des trois *cymmwd* dont se compose l'ancien cantref de Penvro, ceux de Penvro et de Maenor Byr (Manorbeer) : Cf. Egerton Phillimore *Owen's Pembrok.* I, p. 153, note 3. Il y avait un autre *Pembro* en Cornwall : c'était le nom laïque de la paroisse de Saint-Breage.

²²⁸ *Aber Henvelen*. Les *ms.* portent Henveleu. Egerton Phillimore (*Owen's Pembrok.* II, p. 410 note 42), suivant en cela John Rhys, l'identifie avec *Clovelly*, au nord du Devon : *Clovelly* pour *clodd velly* (gallois, *clawdd* (tranchée) ; *hen* serait l'article cornique *en*. Le cornique répondrait à la terminaison *eu* par *ow* ; *hen* est également invraisemblable pour *en*. Je n'ai pas hésité à lire

impossible, dès que vous aurez ouvert la porte ; traversez droit devant vous. » Ils lui coupèrent la tête, et, l'emportant avec eux, partirent à travers le détroit tous les sept, sans compter Branwen.

Ils débarquèrent à Aber Alaw²²⁹ en Talebolyon. Là ils s'assirent et se reposèrent. Branwen porta ses regards vers Iwerddon et sur l'île des Forts, sur ce qu'elle en pouvait apercevoir, « Hélas, fils de Dieu, » s'écria-t-elle « maudite soit ma naissance ! Deux îles si belles détruites à cause de moi ! » Elle poussa un grand soupir et son cœur se brisa. On lui fit une tombe carrée et on l'enterra en cet endroit sur le bord de l'Alaw. Les sept hommes se dirigèrent vers Harddlech avec la tête. En chemin, ils rencontrèrent une troupe d'hommes et de femmes. « Avez-vous des nouvelles, » dit Manawyddan ? — « Pas d'autres, » répondirent-ils, « sinon que Caswallawn²³⁰ fils de Beli a pris possession de l'île des Forts et qu'il est roi couronné à Llundain » — « Qu'est-il arrivé, » dirent les sept, « à Caradawc, fils de Bran, et aux sept hommes qui ont été laissés avec lui dans cette île ? » — « Kaswallawn les a attaqués et en a tué six ; le cœur de Caradawc s'est brisé de désespoir lorsqu'il a vu l'épée tuer ses hommes sans savoir qui les frappait. C'était Kaswallawn qui avait revêtu un manteau enchanté, de sorte que personne ne le voyait les tuer : on n'apercevait que l'épée. Pour Caradawc, il ne voulait pas le tuer, parce que c'était son neveu, le fils de son cousin-germain. Ce fut, un des trois hommes dont le cœur se brisa de chagrin. Pendaran Dyvet qui était jeune valet avec les sept hommes s'est échappé dans un bois. » Ils se rendirent à Harddlech et s'y installèrent. Ils commencèrent à se pourvoir en abondance de nourriture et de boisson, et se mirent à manger et à boire. Trois oiseaux vinrent leur chanter certain chant auprès duquel était sans charme tous ceux qu'ils avaient entendus.

Henvelen, à cause de deux texte où cette lecture est assurée : Taliésin (*F.A. B. of Wales* II, p. 153. 32) nous dit : « J'ai chanté devant les enfants de Llyr à *Ebyr* (pluriel *d'aber*) *Henvelen* » ; la rime finale est en *-en*. De même Cynddelw, dans la seconde moitié du XII^e siècle nous parle des flots de *Henvelen* : *Henvelen* rime avec *Maxen* et *Wryen* (*Myv. Arch.*, 162. 1).

²²⁹ *Aber Alaw*, embouchure de l'Alaw, rivière d'Anglesey.

²³⁰ Caswallawn est identique comme forme au nom de l'époque romaine Cassivellaunus. Il est donné, dans les *Triades*, comme un des chefs luttant contre les Romains, comme un des chefs de guerre des Bretons ; les deux autres sont Gweirydd, fils de Cynvelyn et Caradawc ab Bran (*Myv. Arch.*, p. 403, 24). Il organise une expédition de soixante et un mille homme pour aller enlever Flur, la fille de Mynach Gorr, à Mwrchan, prince gaulois ; il passe en Llydaw (Armorique), bat les Romains, reprend Flur et reste en Gwasgwyn, où ses descendants sont encore (*Myv. Arch.*, p. 402, col. 1 ; cf. Brut Tysilio, *ibid.*, 1). 419 et suiv. ; Gaufrei du Monmouth, Hist, III, 20, 2, 3, 7, 9). C'est aussi un des trois amoureux de l'île ; il est, lui, amoureux de Flur ; les deux autres sont Trystan ab Tallwch, amant d'Essyllt, femme de March ab Meirchion, son oncle, et Kynon, amant de Morvudd fille d'Urien de Reged (*Myv. Arch.*, p. 392, 53). C'est encore un des trois *eurgrydd* ou cordonniers-orfèvres. Le cheval de Caswallawn s'appelle Melynlas (jaune pâle), *Livre noir*, 10, v. 15.

Les oiseaux se tenaient au loin au-dessus des flots et ils les voyaient cependant aussi distinctement que s'ils avaient été avec eux. Ce repas dura sept ans ; au bout de la septième année, ils partirent pour Gwales²³¹ en Penvro.

Ils y trouvèrent un endroit agréable, royal, au-dessus des flots et une grande salle. Deux des portes étaient ouvertes, mais la troisième était fermée, celle qui donnait sur Kernyw. « Voilà, » dit Manawyddan, « la porte que nous ne devons pas ouvrir. » Ils y passèrent la nuit au milieu de l'abondance et de la gaieté. Quoi qu'ils eussent vu de souffrances, quoi qu'ils en eussent éprouvé eux-mêmes, ils ne se rappelèrent rien, non plus qu'aucun chagrin au monde. Ils y passèrent quatre-vingts années de telle sorte qu'ils ne se rappelaient pas avoir eu un meilleur temps ni plus agréable dans toute leur vie. Ils n'étaient pas plus fatigués ; aucun d'eux ne s'apercevait que l'autre fût plus vieux de tout ce temps qu'au moment où ils y étaient venus. La compagnie de la tête ne leur était pas plus pénible que pendant que Bendigeit Vran était en vie. C'est à cause des quatre-vingts années passées ainsi qu'on désigne ce temps sous le nom de *Réception de la tête sacrée*²³². Le temps de l'expédition en Iwerddon s'appelle la réception de Branwen et de Matholwch. Mais voici ce que fit un jour Heilyn, fils de Gwynn. « Honte sur ma barbe, » s'écria-t-il, « si je n'ouvre pas cette porte pour savoir si ce qu'on dit est vrai. » Il ouvrit la porte et jeta ses regards sur Kernyw et Aber Henvelen. Aussitôt qu'il eut regardé, toutes les pertes qu'ils avaient faites, la mort de leurs parents et de leurs compagnons, tout le mal qui leur était arrivé leur revint en mémoire aussi clairement que si tout fût survenu à ce moment même, mais, par dessus tout, la perte de leur seigneur. À partir de ce moment, ils n'eurent pas de repos et partirent pour Llundain avec la tête.

Quelle qu'ait été la longueur de leur voyage, ils y arrivèrent et enterrèrent la tête dans Gwynn Vrynn. Ce fut, quand on l'enterra, la troisième bonne cachette, et, quand on la découvrit, la troisième mauvaise découverte : aucun fléau ne pouvait en effet venir dans cette île, tant que la tête aurait été cachée en cet endroit. Voilà ce que dit l'histoire de leur aventure. Ce furent là les hommes qui revinrent d'Iwerddon.

²³¹ Ce nom de *Gwales* représente l'anglo-saxon *Wealas, Wales*, nom sous lequel les Saxons désignaient les Bretons avec lesquels ils étaient en lutte. Les Germains ont appliqué en général cette dénomination à toutes les peuplades soumises à l'empire romain. Elle dérive de *Volca*, nom d'une population gauloise qui semble avoir joué un rôle très important dans les rapports des Celtes avec les Germains (Vieux-haut all., *Walah* = *Volca*) ; de *Wales* nous avons fait *Galles* (V. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, I, 11, d'après Gaston Paris). Ici *Gwales* désigne *Gresholm* (v. plus. haut, 145, note 1).

²³² *Réception* ou *hospitalité*.

En Iwerddon, il ne resta de vivant que cinq femmes enceintes, dans une grotte, dans le désert. Il naquit à la même époque à ces cinq femmes cinq fils. Elles les élevèrent jusqu'à ce qu'ils furent de grands jeunes gens, qu'ils pensèrent aux femmes et les désirèrent. Alors chacun d'eux coucha avec la mère de l'autre. Ils gouvernèrent le pays, le peuplèrent et le divisèrent entre eux cinq : c'est de ce partage entre cinq que viennent les cinq divisions actuelles d'Iwerddon²³³. Ils examinèrent le terrain à l'endroit où avaient eu lieu les batailles ; ils y trouvèrent tant d'or et d'argent qu'ils devinrent riches²³⁴. Voilà comment se termine cette branche du *Mabinogi*, traitant de la cause du soufflet donné à Branwen (le troisième des funestes soufflets donnés dans cette île) ; de la réception de Bran quand il alla en Iwerddon avec les troupes des cent cinquante-quatre pays punir le soufflet de Branwen ; du souper à Harddlech pendant sept années ; du chant des oiseaux de Riannon, et de l'hospitalité de la tête comprenant quatre-vingts ans.

²³³ L'Irlande, anciennement, a été divisée en cinq parties : Meath, Connacht, Ulster, Leinster et Munster (O'Curry, *On the manners*, I, p. XCIX ; Joyce, *A social history of Ireland*, I, p. 36 et suiv).

²³⁴ Comme les Scandinaves en Irlande, les Gallois fouillaient les tombeaux préhistoriques pour y trouver de l'or ; nous en avons la preuve, dans un document du XII^e siècle, le *Livre noir de Carmarthen* (Skene, *F.A.B.*, II, p. 35, vers 5).

MANAWYDDAN²³⁵, FILS DE LLYR

Voici la troisième branche du Mabinogi

Lorsque les sept hommes dont nous avons parlé plus haut eurent enterré dans Gwynvryn à Llundein la tête de Bendigeit Vran, le visage tourné vers la France, Manawyddan, jetant les yeux sur la ville de Llundein et sur ses compagnons, poussa un grand soupir et fut pris de grande douleur et de grand regret. « Dieu tout-puissant, » s'écria-t-il, « malheur à moi ! Il n'y a personne qui n'ait un refuge cette nuit, excepté moi ! » — « Seigneur, » dit Pryderi, ne te laisse pas abattre ainsi. C'est ton cousin germain qui est roi de l'île des Forts. En supposant qu'il puisse avoir eu des torts vis-à-vis de toi, il faut reconnaître que tu n'a jamais réclamé terre ni possession ; tu es un des trois qui sont princes sans l'être. » — « Quoique cet homme soit mon cousin », répondit Manawyddan, il est toujours assez triste pour moi de voir qui que ce soit à la place de mon frère Bendigeit Vran. Je ne pourrai jamais être heureux dans la même demeure que lui. » — « Veux-tu suivre un conseil ? » — « J'en ai grand besoin ; quel est-il ce conseil ? » — « Sept *cantreus* m'ont été laissés en héritage ; ma mère Riannon y demeure. Je te la donnerai et avec elle les sept *cantreus*. Ne t'inquiète pas quand même tu n'aurais pas d'autres possessions ; il n'y en a pas au monde de meilleures. Ma femme est Kicva, la fille de Gwynn Gohoyw. Les domaines seront à mon nom, mais vous en aurez la jouissance, toi et Riannon. Si tu désirais jamais des domaines en propre, tu

²³⁵ C'est le même personnage que le Manannan, fils de Lir, des Irlandais (V. sur ce personnage O'Curry, *On the manners*, II, p. 198). Son nom dérive de Manaw, nom gallois de l'île de Man, qui désigne aussi une portion du territoire des Otadini (Manaw Gwotodin). Dans les *Triades*, c'est un des trois princes *lleddv*, obliques ainsi appelés parce qu'ils ne recherchaient pas de domaines et qu'on ne pouvait cependant leur en refuser (*Myv. Arch.*, 304, 20 ; 401, 38) ; les deux autres étaient Llywarch Hen ab Elidir Lydanwen, et Gwgawn Gwron ab Eleufer Gorgorddvawr. Des poèmes des *Iolo mss.* (p. 263) lui attribuent la construction de la prison d'Oeth et Anoeth. Dans le *Livre Noir* il devient compagnon d'Arthur et on y vante la sagesse de ses conseils (Skene, *Four ancient books*, II, p. 51, 7). Comme dans ce *Mabinogi*, il est donné par les *Triades* comme un des trois *eur-grydd* ou cordonniers-orfèvres : « Les trois cordonniers-orfèvres sont : Caswallawn, fils de Beli, quand il alla chercher Flur à Rome ; Manawyddan ab Llyr, pendant l'enchantement jeté sur Dyved ; Llew Llaw Gyffes, quand il alla avec Gwydyon chercher à avoir un nom et des armes d'Aranrot, sa mère » (*Triades Mabin*, p. 308, l. 14). Son nom paraît être associé à celui de Pryderi, sous la forme Manawyt, dans un poème de Taliesin (Skene, *Four ancient Books*, p. 155, v. 9).

pourrais prendre ceux-là.» — «Non jamais, seigneur: Dieu te rende ta confraternité!» — «Si tu veux, toute l'amitié dont je suis capable sera pour toi.» — «J'accepte, mon âme: Dieu te le rende. Je vais aller avec toi voir Riannon et tes états.» — «Tu as raison; je ne crois pas que tu aies jamais entendu femme causant mieux qu'elle. À l'époque où elle était dans la fleur de la jeunesse, il n'y en avait pas de plus parfaite, et maintenant encore son visage ne te déplaira pas.»

Ils partirent aussitôt, et, quelle qu'ait été la longueur de leur voyage, ils arrivèrent en Dyvet. Ils trouvèrent un festin préparé à leur intention en arrivant à Arberth; c'était Riannon et Kicva qui l'avaient organisé. Ils se mirent tous à table ensemble et Manawyddan et Riannon causèrent. Cet entretien lui inspira pour elle de tendres sentiments et il fut heureux de penser qu'il n'avait jamais vu de femme plus belle ni plus accomplie. — «Pryderi,» dit-il, «je me conformerai à tes paroles.» — «Quelles paroles?» demanda Riannon. — «Princesse,» répondit Pryderi, «je t'ai donnée comme femme à Manawyddan fils de Llyr.» — «J'obéirai avec plaisir,» dit Riannon. — «Et moi aussi,» dit Manawyddan. «Dieu récompense celui qui me témoigne une amitié aussi solide.» Avant la fin du banquet, il coucha avec elle. — «Jouissez,» dit Pryderi, «de ce qui reste du festin. Moi, je m'en vais aller porter mon hommage à Kasswallawn, fils de Beli, en Lloegyr²³⁶.» — «Seigneur,» répondit Riannon, «Kasswallawn est en Kent. Tu peux terminer ce banquet et attendre qu'il soit plus près.» — «Nous attendrons. donc,» dit-il. Ils achevèrent le banquet et ils se mirent à faire leur tour de Dyvet, à chasser, à prendre leur plaisir. En circulant à travers le pays, ils constatèrent qu'ils n'avaient jamais vu pays plus habité, meilleur pays de chasse, mieux pourvu de miel et de poisson. Leur amitié à tous les quatre grandit ainsi à tel point qu'ils ne pouvaient se passer les uns des autres ni jour ni nuit.

Entre temps, Pryderi alla porter son hommage à Kasswallawn à Ryt-ychen²³⁷. Il y reçut un excellent accueil et on lui fut reconnaissant de son hommage. Lorsqu'il fut de retour, Manawyddan et lui se remirent aux festins et aux délassements. Le festin commença à Arberth; c'était la principale cour et c'était toujours par elle que commençait toute cérémonie. Après le premier repas, ce soir-là, pendant que les serviteurs étaient en train de manger, ils sortirent tous les quatre et se rendirent avec leur suite au Tertre d'Arberth. Comme ils y étaient assis, un grand coup de tonnerre se fit entendre, suivi d'un nuage si épais qu'ils ne pouvaient s'apercevoir les uns les autres. La nuée se dissipa et tout s'éclaircit

²³⁶ *Lloegr* ou *Lloegyr* est le nom que les Gallois donnent à l'Angleterre proprement dite, au sud de l'Humber.

²³⁷ Nom gallois d'Oxford. Le terme gallois signifie *gué des bœufs*, et paraît une interprétation du nom anglo-saxon *Oxnaford*.

autour d'eux. Lorsqu'ils jetèrent les yeux sur cette campagne où auparavant on voyait troupeaux, richesses, habitations, tout avait disparu, maison, bétail, fumée, hommes, demeures ; il ne restait que les maisons de la cour, vides, sans une créature humaine, sans un animal. Leurs compagnons mêmes avaient disparu sans laisser de traces ; ils ne restait qu'eux quatre. — « Oh ! Seigneur Dieu ! » s'écria Manawyddan, « où sont les gens de la cour ? Où sont tous nos autres compagnons ? Allons voir. » Ils se rendirent à la salle : personne ; à la chambre et au dortoir : personne ; à la cave à l'hydromel, à la cuisine : tout était désert. Ils se mirent tous les quatre à continuer le festin, à chasser, à prendre leur plaisir. Chacun d'eux parcourut le pays et les domaines pour voir s'ils trouveraient des maisons et des endroits habités, mais ils n'aperçurent rien que des animaux sauvages. Le festin et les provisions épuisées, ils commencèrent à se nourrir de gibier, de poisson, de miel sauvage. Ils passèrent ainsi joyeusement une première année, puis une deuxième, mais à la fin la nourriture commença à manquer. « Nous ne pouvons, en vérité, » dit Manawyddan, « rester ainsi. Allons en Lloegyr et cherchons un métier qui nous permette de vivre. »

Ils se rendirent en Lloegyr et s'arrêtèrent à Henfordd (Hereford). Ils se donnèrent comme selliers. Manawyddan se mit à façonner des arçons et à les colorer en bleu émaillé comme il l'avait vu faire à Llasar Llaesgygwyd. Il fabriqua comme lui l'émail bleu, qu'on a appelé *calch lasar*²³⁸ du nom de son inventeur, Llasar Llaesgygwyd²³⁹. Tant qu'on en trouvait chez Manawyddan, on n'achetait dans tout Henfordd à aucun sellier ni arçon ni selle ; si bien que les selliers s'aperçurent que leurs gains diminuaient beaucoup ; on ne leur achetait rien que quand on n'avait pu se fournir auprès de Manawyddan. Ils se réunirent tous et convinrent de tuer Manawyddan et son compagnon. Mais ceux-ci en furent avertis et délibérèrent de quitter la ville. « Par moi et Dieu, » dit Pryderi, « je ne suis pas d'avis de partir, mais bien de tuer ces vilains-là. » — « Non pas, » répondit Manawyddan ; « si nous nous battions avec eux, nous nous ferions une mauvaise réputation et on nous emprisonnerait. Nous ferons mieux d'aller chercher notre subsistance dans une autre ville. »

Ils se rendirent alors tous les quatre à une autre cité. « Quel métier professons-nous ? » dit Pryderi. — « Faisons des boucliers, » répondit Manawyddan. — « Mais y connaissons-nous quelque chose ? » — « Nous essaierons toujours. » Ils se mirent à fabriquer des écus ; ils les façonnèrent sur le modèle des bons qu'ils

²³⁸ *Calch lasar*, émail. *Calch* signifie *chaux*, du latin *calx*, *calcis* et aussi *haubert* (cf. *Myv. Arch.*, p. 161, col. 2 ; 167, col. 2). L'étymologie donnée à *lasar* est une pure fantaisie.

²³⁹ Peniarth : *Llaesgygnwyd*.

avaient vus et leur donnèrent la même couleur qu'aux selles. Ce travail leur réussit si bien qu'on n'achetait un écu dans toute la ville que lorsqu'on n'en avait pas trouvé chez eux. Ils travaillaient vite; ils en firent une quantité énorme; ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils firent tomber le commerce des ouvriers de la ville et que ceux-ci s'entendirent pour chercher à les tuer. Mais ils furent avertis; ils apprirent que ces gens avaient décidé leur mort. «Pryderi,» dit Manawyddan, «ces hommes veulent nous tuer.» — «Ne supportons point pareille chose,» répondit-il, «de ces vilains; marchons contre eux et tuons-les.» — «Non point; Kaswallawn et ses hommes l'apprendraient; nous serions perdus. Allons dans une autre ville.» Ils arrivèrent dans une autre ville.

«À quel art nous mettrons-nous maintenant?» dit Manawyddan. — «À celui que tu voudras de ceux que nous savons,» répondit Pryderi. — «Non point; faisons de la cordonnerie. Des cordonniers n'auront jamais assez d'audace pour chercher à nous tuer ou à nous créer des obstacles.» — «Mais moi, je n'y connais rien.» — «Je m'y connais moi, et je t'apprendrai à coudre. Ne nous mêlons pas de préparer le cuir, achetons-le tout préparé et mettons-le en œuvre.» Il se mit à acheter le cordwal²⁴⁰ le plus beau qu'il trouva dans la ville; il n'achetait pas d'autre cuir excepté pour les semelles. Il s'associa avec le meilleur orfèvre de la ville; il lui fit faire des boucles pour les souliers, dorer les boucles, et le regarda faire jusqu'à ce qu'il eût appris lui-même. C'est à cause de cela qu'on l'a surnommé un des trois cordonniers-orfèvres²⁴¹. Tant qu'on trouvait chez lui soulier ou chaussure, on n'en achetait chez aucun cordonnier dans toute la ville. Les cordonniers reconnurent qu'ils ne gagnaient plus rien. À mesure que Manawyddan façonnait, Pryderi cousait. Les cordonniers se réunirent et tinrent conseil; le résultat de la délibération fut qu'ils s'entendirent pour les tuer. «Pryderi,» dit Manawyddan, «ces gens veulent nous tuer.» — «Pourquoi supporter pareille chose,» répondit Pryderi, «de ces voleurs, de ces vilains? Tuons-les tous.» — «Non pas,» dit Manawyddan; «nous ne nous battons pas avec eux et nous ne resterons pas plus longtemps en Lloegyr. Dirigeons-nous vers Dyvet; et allons examiner le pays.»

Quelque temps qu'ils aient été en route, ils arrivèrent en Dyvet; et se rendirent à Arberth. Ils y allumèrent du feu, et se mirent à se nourrir de gibier; ils passèrent un mois ainsi. Ils rassemblèrent leurs chiens autour d'eux et vécurent ainsi pendant une année. Un matin, Pryderi et Manawyddan se levèrent pour aller à la chasse, ils préparèrent leurs chiens et sortirent de la cour. Certains de

²⁴⁰ Cuir de Cordoue en vieux français *cordouan*.

²⁴¹ L'usage de peindre, gaufrer, dorer le cuir est ancien. D'après Viollet-le-Duc, on en trouve des exemples dès les premiers siècles du moyen âge. (*Viollet-le-Duc, Dict. rais. du mob. fr.*, I). Pour les trois cordonniers-orfèvres, v. la note à Manawyddan.

leurs chiens partirent devant et arrivèrent à un petit buisson qui se trouvait à côté d'eux. Mais à peine étaient-ils allés au buisson qu'ils reculèrent immédiatement, le poil hérissé et qu'ils retournèrent vers leurs maîtres. « Approchons du buisson, » dit Pryderi, « pour voir ce qu'il y a. » Ils se dirigèrent de ce côté, mais quand ils furent auprès, tout d'un coup un sanglier d'un blanc éclatant se leva du buisson. Les chiens excités par les hommes s'élancèrent sur lui. Il quitta le buisson et recula à une certaine distance des hommes. Jusqu'à ce que les hommes fussent près de lui, il rendit les abois²⁴² aux chiens sans reculer devant eux. Lorsque les hommes le serrèrent de près, il recula une seconde fois et rompit les abois. Ils poursuivirent ainsi le sanglier jusqu'en vue d'un fort très élevé, paraissant nouvellement bâti, dans un endroit où ils n'avaient jamais vu ni pierre ni trace de travail. Le sanglier se dirigea rapidement vers le fort, les chiens à sa suite. Quand le sanglier et les chiens eurent disparu à l'intérieur, ils s'étonnèrent de trouver un fort là où ils n'avaient jamais vu trace de construction. Du haut du tertre, ils regardèrent et écoutèrent mais ils eurent beau attendre, ils n'entendirent pas un seul chien et n'en virent pas trace. « Seigneur, » dit Pryderi, « je m'en vais au château chercher des nouvelles des chiens. » — « Ce n'est pas une bonne idée, » répondit Manawyddan, « que d'aller dans ce château que tu n'as jamais vu. Si tu veux m'écouter, tu n'iras pas. C'est le même qui a jeté charme et enchantement sur le pays qui a fait paraître ce château en cet endroit. » — « Assurément, je n'abandonnerai pas mes chiens, » dit Pryderi. En dépit de tous les conseils de Manawyddan, il se rendit au château. Il entra et n'aperçut ni homme, ni animal, ni le sanglier, ni les chiens, ni maison, ni endroit habité. Sur le sol vers le milieu du fort, il y avait une fontaine entourée de marbre, et sur le bord de la fontaine, reposant sur une dalle de marbre, une coupe d'or attachée par des chaînes qui se dirigeaient en l'air et dont il ne voyait pas l'extrémité²⁴³. Il fut tout transporté de l'éclat de l'or et de l'excellence du travail de la coupe. Il s'en approcha et la saisit. Au même instant, ses deux mains s'attachèrent à la coupe et ses deux pieds à la dalle de marbre qui la portait. Il perdit la voix et fut dans l'impossibilité de prononcer une parole. Il resta dans cette situation.

Manawyddan, lui, attendit jusque vers la fin du jour. Quand le temps de

²⁴² Les expressions galloises de vénerie sont en général des traductions du français. À chaque pause que fait le porc *Trwyth* dans Kulhwch et Owen, le texte dit *rodes ar gyvarthva*. Cette expression est inintelligible sans le secours des termes français de vénerie; c'est la traduction galloise de l'expression *rendre les abois*, terme classique en usage quand le cerf ou le sanglier n'en peut plus et se repose (V. *La Vénerie*, par Jacques du Fouilloux, réimpression de 1844, Angers).

²⁴³ Cf. la description de la fontaine enchantée dans Owen et Lunet.

nones touchait à sa fin et qu'il fut bien sûr qu'il n'avait pas de nouvelles à attendre de Pryderi ni des chiens, il retourna à la cour. Quand il rentra, Riannon le regarda : « Où est ton compagnon ? » dit-elle, « Où sont les chiens ? » — « Voici l'aventure qui m'est arrivée, » répondit-il. Et il lui raconta tout. « Vraiment, » dit Riannon, « tu es un mauvais camarade et tu en as perdu un bien bon ! » En disant ces mots, elle sortit. Elle se dirigea vers la région où il lui avait dit que Pryderi et le fort se trouvaient. La porte était ouverte ; tout y était au grand jour. Elle entra. En entrant, elle aperçut Pryderi les mains sur la coupe. Elle alla à lui : « Oh ! Seigneur, » dit-elle, « que fais-tu là ? » Et elle saisit la coupe. Aussitôt, ses deux mains s'attachèrent à la Coupe, ses deux pieds à la dalle, et il lui fut impossible de proférer une parole. Ensuite, aussitôt qu'il fut nuit, un coup de tonnerre se fit entendre, suivi d'un épais nuage, et le fort et eux-mêmes disparurent.

Kicva, fille de Gwyn Gohoyw, voyant qu'il ne restait plus dans la cour que Manawyddan et elle en conçut tant de douleur que la mort lui semblait préférable à la vie. Ce que voyant, Manawyddan lui dit : « Tu as tort, assurément, si c'est par peur de moi que tu es si affectée ; je te donne Dieu comme caution que je serai pour toi le compagnon le plus sûr que tu aies jamais vu, tant qu'il plaira à Dieu de prolonger pour toi cette situation. Par moi et Dieu, je serais au début de la jeunesse que je garderais ma fidélité envers Pryderi. Je la garderai aussi pour toi. N'aie pas la moindre crainte. Ma société sera telle que tu voudras, autant qu'il sera en mon pouvoir, tant qu'il plaira à Dieu de nous laisser dans cette situation pénible et cette affliction. » — « Dieu te le rende », répondit-elle ; « c'est bien ce que je supposais. » La jeune femme en conçut joie et assurance. « Vraiment », dit Manawyddan, « ce n'est pas le moment pour nous de rester ici : nous avons perdu nos biens, il nous est impossible d'avoir notre subsistance. Allons en Lloeger²⁴⁴ nous trouverons à y vivre plus facilement. » — « Volontiers, seigneur », répondit-elle ; « suivons ton idée. »

Ils marchèrent jusqu'en Lloegyr. « Quel métier professeras-tu, seigneur ? » dit-elle. « Prends-en un propre. » — « Je n'en prendrai pas d'autre », répondit-il, « que la cordonnerie, comme je l'ai fait auparavant. » — « Seigneur, ce n'est pas un métier assez propre pour un homme aussi habile, d'aussi haute condition que toi. » — « C'est cependant à celui-là que je me mettrai. » Il se mit à exercer sa profession ; il se servit pour son travail du cordwal le plus beau qu'il trouva dans la ville. Puis, comme ils l'avaient fait ailleurs, ils se mirent à fermer les souliers avec des boucles dorées ; si bien que le travail des cordonniers de la ville était

²⁴⁴ Dans les formes *Lloegyr* ou *Lloeger*, y et e sont de simples voyelles de résonance et n'ont rien d'étymologique.

inutile ou de peu de valeur auprès du sien. Tant qu'on trouvait chez lui chaussure ou bottes, on n'achetait rien aux autres. Au bout d'une année de cette existence, les cordonniers furent animés de jalousie et de mauvais desseins contre lui; mais il fut averti et informé que les cordonniers s'étaient entendus pour le tuer: «Seigneur», dit Kicva, «pourquoi supporter pareille chose de ces vilains?» — «Laissons», répondit Manawyddan, «et retournons en Dyvet.» Ils partirent pour Dyvet.

En partant, Manawyddan emporta avec lui un faix de froment. Il se rendit à Arberth et s'y fixa. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de voir Arberth et les lieux où il avait été chasser en compagnie de Pryderi et de Riannon. Il s'habitua à prendre le poisson et les bêtes sauvages dans leur gîte. Ensuite il se mit à labourer la terre, puis il sema un clos, puis un second, puis un troisième. Il vit bientôt se lever le froment le meilleur du monde et le blé de ses trois clos grandir de même façon; il était impossible de voir plus beau froment. Les diverses saisons de l'année passèrent; l'automne arriva. Il alla voir un de ses clos: il était mûr. «Je moissonnerai celui-là demain», dit-il. Il retourna passer la nuit à Arberth, et, au petit jour, il partit pour moissonner son clos. En arrivant, il ne trouva que la paille nue; tout était arraché à partir de l'endroit où la tige se développe en épi; l'épi était entièrement enlevé, il ne restait que le chaume. Il fut grandement étonné et alla voir un autre clos: celui-là aussi était mûr. «Assurément», dit-il, «je viendrai moissonner celui-ci demain.»

Le lendemain, il revint avec l'intention d'y faire la moisson: en arrivant, il ne trouva que le chaume nu. «Seigneur Dieu», s'écria-t-il, «qui donc est ainsi à consommer ma perte? Je le devine: c'est celui qui a commencé qui achève et ma perte et celle du pays.» Il alla voir le troisième clos; il était impossible de voir, plus beau froment, et celui-là, aussi était mûr. «Honte à moi», dit-il, «si je ne veille cette nuit. Celui qui a enlevé l'autre blé viendra enlever aussi celui-ci; je saurai qui c'est.» Il averti Kicva. «Qu'as-tu l'intention de faire?» dit-elle. — «Surveiller ce clos cette nuit», répondit-il. Il y alla.

Vers minuit, il entendit le plus grand bruit du monde. Il regarda c'était une troupe de souris, la plus grande du monde, qui arrivait; il était impossible de les compter ni d'en évaluer le nombre. Avant qu'il ne pût s'en rendre compte, elles se précipitèrent dans le clos; chacune grimpa le long d'une tige, l'abaissa avec elle, cassa l'épi et s'élança avec lui dehors, laissant le chaume nu. Il ne voyait pas une tige qui ne fût attaquée par une souris et dont elles n'emportassent l'épi avec elles. Entraîné par la fureur et le dépit, il se mit à frapper au milieu des souris, mais il n'en atteignait aucune, comme s'il avait eu affaire à des moucheron ou à des oiseaux dans l'air. Il en avisa une d'apparence très lourde, au point qu'elle

paraissait incapable de marcher. Il se mit à sa poursuite, la saisit, la mit dans son gant, dont il lia les extrémités avec une ficelle, et se rendit avec le gant à la cour.

Il entra dans la chambre où se trouvait Kicva, alluma du feu et suspendit le gant par la ficelle à un support. « Qu'y a-t-il là, seigneur ? » dit Kicva. — « Un voleur, » répondit-il, « que j'ai surpris en train de me voler. » — « Quelle espèce de voleur, seigneur, pourrais-tu bien mettre ainsi dans ton gant ? » — « Voici toute l'histoire. » Et il lui raconta comment on lui avait gâté et ruiné ses clos et comment les souris avaient envahi le dernier en sa présence. « Une d'entre elles, » ajouta-t-il, « était très lourde : c'est celle que j'ai attrapée et qui est dans le gant. Je la pendrai demain, et, j'en prends Dieu à témoin, je les pendrais toutes, si je les tenais. » — « Seigneur, je le comprends. Mais ce n'est pas beau de voir un homme aussi élevé, d'aussi haute noblesse que toi, pendre un vil animal, comme celui-là. Tu ferais bien de ne pas y toucher et de le laisser aller. » — « Honte à moi, si je ne les pendais pas toutes, si je les tenais. Je pendrai toujours celle que j'ai prise. » — « Seigneur, je n'ai aucune raison de venir en aide à cet animal ; je voulais seulement t'éviter une action peu noble. Fais ta volonté, seigneur. » — « Si je savais que tu eusses le moindre sujet de lui venir en aide, princesse, je suivrais ton conseil, mais, comme je n'en vois pas, je suis décidé à le tuer. » — « Volontiers, fais-le. »

Il se rendit, à Gorsedd²⁴⁵ Arberth avec la souris et planta deux fourches à l'endroit le plus élevé du tertre. À ce moment, il vit venir de son côté un clerc revêtu de vieux habits de peu de valeur, pauvres. Il y avait sept ans que Manawyddan n'avait vu ni homme ni bête, à l'exception des personnes avec lesquelles il avait vécu, lui quatrième, jusqu'au moment où deux d'entre elles encore avaient disparu. « Seigneur, » dit le clerc, « bonjour à toi. » — « Dieu te donne bien, » répondit-il, « sois le bienvenu. D'où viens-tu, clerc ? » — « Je viens de Lloegyr, où j'ai été chanter²⁴⁶. Pourquoi me le demandes-tu ? » — « Parce que, depuis sept ans, je n'ai vu que quatre personnes isolées, et toi en ce moment. » — « Eh bien, Seigneur, moi je me rends maintenant, à travers cette contrée, dans mon propre pays. À quoi es-tu donc occupé, seigneur ? » — « À pendre un voleur que j'ai surpris me volant. » — « Quelle espèce de voleur ? Je vois dans ta main quelque chose comme une souris. Il n'est guère convenable, pour un homme de ton rang, de manier un pareil animal lâche-le. » — « Je ne le lâcherai point, par moi et Dieu. Je l'ai surpris en train de me voler ; je lui appliquerai la loi des voleurs : je

²⁴⁵ Au Tertre d'Arberth.

²⁴⁶ *Canu*, chanter : ce passage est intéressant, il semble indiquer que les Gallois allaient chanter en pays saxon, mais *canu* a aussi le sens de réciter : *canu y pader*, réciter le pater. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un clerc.

le pendrai ». — « Seigneur, plutôt que de voir un homme de ton rang accomplir pareille besogne, je te donnerai une livre que j'ai recueillie en mendiant ; donne la liberté à cet animal. » « Je n'en ferai rien, et je ne le vendrai pas. » — « Comme tu voudras, seigneur ; si ce n'était pour ne pas voir un homme de ton rang manier un pareil animal, cela me serait indifférent. » Et le clerc s'éloigna.

Au moment où il mettait la traverse sur les fourches, il vit venir à lui un prêtre monté sur un cheval harnaché. « Seigneur, » dit le prêtre, « bonjour à toi. » — « Dieu te donne bien, » répondit Manawyddan « sa bénédiction ! » — « Dieu te bénisse. Et que fais-tu là, seigneur ? » — « Je pends un voleur que j'ai pris en train de me voler. » — « Quelle espèce de voleur est celui-là, seigneur ? » — « C'est un animal, une espèce de souris ; il m'a volé ; il aura la mort des voleurs. » — « Seigneur, plutôt que de te voir manier pareil animal, je te l'achète ; lâche-le. » — « J'en atteste Dieu : je ne le vendrai ni ne lâcherai. » — « Il est juste de reconnaître, seigneur, qu'il n'a aucune valeur. Mais, pour ne pas te voir te salir au contact de cette bête, je te donnerai trois livres ; lâche-le. » — « Je ne veux, par moi et Dieu, pour lui aucune compensation autre que celle à laquelle il a droit : la pendaison. » — « C'est bien, seigneur, fais à ta tête. » Le prêtre prit le large.

Manawyddan enroula la ficelle autour du cou de la souris. Comme il se mettait à l'élever en l'air, il aperçut un train²⁴⁷ d'évêque avec ses bagages et sa suite. L'évêque se dirigeait vers lui. Il s'arrêta dans son œuvre. « Seigneur évêque, » dit-il, « ta bénédiction ? » — « Dieu te donne sa bénédiction, » répondit-il. — « Que fais-tu donc là ? » — « Je pends un voleur que j'ai pris en train de me voler. » — « N'est-ce pas une souris que je vois dans ta main ? » — « Oui, et elle m'a volé. » — « Puisque je surviens au moment où elle va périr, je te l'achète ; je te donnerai pour elle sept livres. Je ne veux pas voir un homme de ton rang détruire un animal aussi insignifiant que celui-là ; lâche-le donc, et la somme est à toi. » — « Je ne le lâcherai pas, par moi et Dieu. » — « Puisque tu ne veux pas le relâcher à ce prix, je t'offre vingt-quatre livres d'argent comptant. » — « Je ne le lâcherais pas, j'en prends Dieu à témoin, pour le double. » — « Puisque tu ne veux pas le lâcher à ce prix, je te donne tout ce que tu vois de chevaux dans ce champ, les sept charges et les sept chevaux qui les traînent. » — « Je refuse, par moi et Dieu. » — « Puisque tu n'en veux pas, fais ton prix toi-même. » — « Je veux la liberté de Riannon et Pryderi. » « Tu l'auras. » — « Ce n'est pas assez, par moi et Dieu. » — « Que veux-tu donc ? » — « Que tu fasses disparaître le charme et l'enchantement de dessus les

²⁴⁷ Je traduis *train* : le gallois *rwter* est clairement l'anglais *rutter* (routiers) ; sur ce mot, cf. John Rhys. *Arthur Legends*, p. 289, note 1. C'est un dérivé du français *route*, qui peut avoir le sens de troupe en marche (Chrétien, *Perceval*, chez Potvin, I, II, p. 207 : une route de chevaliers parmi la lande voit trespasser). Il a ici le sens collectif.

sept *cantreus*.» — «Je te l'accorde; relâche la souris.» — «Je ne la lâcherai pas avant d'avoir su qui elle est.» — «C'est ma femme, et si cela n'était, je n'essaiera pas de la faire relâcher.» — «Pourquoi est-elle ainsi venue à-moi?» — «Pour piller. Je suis Llwyd, fils de Kilcoet²⁴⁸. C'est moi qui ai jeté le charme sur les sept *cantreus* de Dyvet, et cela par amitié pour Gwawl, fils de Clut, et qui ai puni sur Pryderi le jeu du *Blaireau dans le sac*²⁴⁹ que Pwyll, chef d'Annwn, avait fait subir à Gwawl dans la cour d'Eveydd Hen, par une mauvaise inspiration. Ayant appris que tu étais venu habiter le pays, les gens de ma famille vinrent me trouver, et me demandèrent de les changer en souris pour détruire ton blé. La première nuit, il n'y eut que mes gens à y aller; la deuxième nuit de même, et ils détruisirent les deux clos. La troisième nuit, ma femme et les dames de la cour me prièrent de les métamorphoser aussi. Je le fis. Elle était enceinte; sans cela tu ne l'aurais pas atteinte. Puisqu'il en est ainsi, et que tu la tiens, je te rendrai Pryderi et Riannon; je débarrasserai Dyvet du charme et de l'enchantement. Je t'ai révélé qui elle était; lâche-la maintenant.» — «Je ne le ferai point, par moi et Dieu.» — «Que veux-tu donc?» — «Voici, ce que je veux: qu'il n'y ait jamais d'enchantement, et qu'on ne puisse jeter de charme sur Dyvet.» — «Je l'accorde; lâche-la.» — «Je n'en ferai rien, par ma foi.» — «Que veux-tu donc encore?» — «Qu'on ne tire jamais vengeance de ceci sur Pryderi, Riannon et moi.» — «Tout cela, tu l'auras, et tu as été vraiment bien inspiré; sans cela, tous les malheurs retombaient sur toi.» — «Oui, et c'est pour l'éviter que j'ai ainsi précisé.» — «Mets ma femme en liberté maintenant.» — «Je ne la délivrerai pas, par moi et Dieu, avant d'avoir vu Pryderi et Riannon libres ici avec moi.» — «Les voici qui viennent.» À ce moment parurent Pryderi et Riannon. Manawyddan alla à leur rencontre, les salua, et ils s'assirent ensemble. «Seigneur,» dit l'évêque, «délivre maintenant ma femme; n'as-tu pas eu tout ce que tu as indiqué?» — «Avec plaisir.» Et il la mit en liberté. L'évêque la frappa de sa baguette enchantée, et elle redevint une jeune femme, la plus belle qu'on eût jamais vue. «Regarde le pays autour de toi.» dit-il, «et tu verras les maisons et les habitations en aussi bon état que jamais.» Il se leva et regarda. Tout le pays était habité, pourvu de ses troupeaux²⁵⁰ et de

²⁴⁸ Ce personnage paraît avoir été assez célèbre. Dafydd ab Gwilym, voulant vanter un brave, le compare à Llwyd, fils de Celcoet. Il est question dans le roman de Kulhwch, de *Llwyden*, fils de *Kilcoet*. Le nom de *Cilgoet* est conservé dans le nom d'un ruisseau qui prend sa source près de Ludchurch (*Eylwys Lwyd*), en Pembrokeshire (Eg. Phillimore, *Owen's Pembrok.*, t. I, p. 906, note 2.)

²⁴⁹ Voir plus haut, *Mabin.* de Pwyll.

²⁵⁰ Le mot gallois *alavoed*, pluriel de *alav* n'a, dans les dictionnaires, que le sens de *richesses*; son sens propre est *troupeaux*. *Alanot* dans le *L. Rouge* a pour correspondant dans Pen. 4: *Alavoed*, pl. de *alav*, bétail.

toutes ses maisons. « À quel service ont été occupés Pryderi et Riannon ? » dit Manawyddan. — « Pryderi portait au cou les marteaux de la porte de ma cour. Riannon avait au cou, elle, les licous des ânes après qu'ils avaient été porter le foin. Voilà quelle a été leur captivité. » C'est à cause de cela qu'on a appelé cette histoire le *Mabinogi de Mynnweir*²⁵¹ et de *Mynordd*.

Ainsi se termine cette branche du *Mabinogi*.

²⁵¹ *Mynnweir*, collier pour les bêtes de somme ; *Mynordd*, d'après le *Mabinogi*, est composé de *myn* = *mwn*, « cou, » avec la dégradation vocalique habituelle, parce que l'accent est sur le second terme, et de *ordd*, actuellement donné à tort sous la forme *gordd*, marteau, dans les dictionnaires. Un autre personnage a porté le surnom de *Mynweir*, d'après ce passage de Taliessin : *bum Mynawc Mynweir*, « J'ai été Mynawc Mynweir. » (Skene, *Four ancient Books*, II, 156, v. 22).

MATH, FILS DE MATHONWY

Voici la quatrième branche du Mabinogi

Math²⁵², fils de Mathonwy, était maître de Gwynedd²⁵³, et Pryderi, fils de Pwyll, de vingt et un *cantreys* du Sud, c'est à dire des sept *cantreys* de Dyvet, des sept *cantreys* de Morganhwc²⁵⁴ (Glamorgan), des quatre de Keredigyawn

²⁵² *Math*. « Les trois premières magies, » disent les *Triades*, « sont : celle de Math, fils de Mathonwy, qu'il apprit à Gwydyon, fils de Don ; celle d'Uthur Pendragon, qu'il apprit à Menw, fils de Teirgwaedd ; celle de Rudlwm Gorr, qu'il apprit à Coll, fils de Collvrewi son neveu (*Triades Mab.*, p. 302, l. 20 ; cf. Skene, *Four anc. books*, append. II, p. 460 : Rudlwm est remplacé par Gwidolwyn Gorr). Taliésin parle de la baguette enchantée de Mathonwy (Skene, *Four anc. books*, p. 947, 25), et fait aussi une allusion à la magie de Math (*ibid.*, p. 200, v. 1). « J'ai été, » dit aussi un poète du *Livre Rouge*, « avec des hommes artificieux, avec le vieux Math et Govannon (Skene, *Four ancient books*, p. 303, v. 20 ; le texte donne *gan Vathheu*, il faut lire *gan Vath hen*). » Dafydd ab Gwilym nomme comme les trois maîtres en magie, Menw, Eiddilic Corr le Gaël, et *Maeth* (*sic*), sans qu'il soit possible de supposer une erreur de l'éditeur pour Math (p. 143). M. Rhys en fait une sorte de Plutus ou Pluton gallois (*Lectures on welsh philology*, 2^e édit., p. 413, 414). Il est évident que les trois noms de Math, Mathonwy, Matholwch dérivent de la même racine. Zimmer a voulu tirer *Mathonwy* d'un nom irlandais au génitif *Mathgamnai* (auj. *Mahony*). C'est invraisemblable pour bien des raisons. (Zimmer, *Götting. Gelehrte Anz.*, 1890, p. 512). Les dérivés en *onwy* sont fréquents en gallois : *Daronwy*, *Gronwy*, *Gwynonwy*, *Euronwy*, etc.

²⁵³ Gwynedd. Cette expression désigne tout le nord du pays de Galles compris entre la mer, depuis la Dee à Basingwerk jusqu'à Aber Dyfi, au nord et à l'ouest ; la Dyfi au sud-ouest ; au sud et à l'est, les limites sont moins naturelles ; Gwynedd est séparé de Powys en remontant jusqu'à la Dee tantôt par des montagnes, tantôt par des rivières. Gwynedd comprenait donc Anglesey, le Carnarvonshire, le Merionethshire, une partie du Flintshire et du Denbighshire. Suivant M. Rhys, Gwynedd, à une certaine époque, aurait désigné spécialement la partie comprenant la vallée de la Clwyd et le district à l'est de cette vallée et au nord de la Mawddach. Gwynedd est identique à l'irlandais *Fine*, « tribu » (Zeuss, *Grammatica celtica*, 2^e édit., VIII, note). Le nom des Veneti, aujourd'hui *Gwenet* en breton armoricain, appartient peut-être à la même racine, mais n'a pas le même suffixe (Sur les autres formes de ce nom, voy. Rhys, *Lectures*, p. 369-370).

²⁵⁴ Voyez la note à Dyved, *Pwyll*. Ce qui est digne de remarque, c'est que le *mabinogi* attribue sept *cantreys* à Morgannwc qui n'en comptait, au XIII^e siècle, que quatre (*Myv. Arch.*, p. 737) cf. *The Book of Llandav*, éd. Rhys-Evans, p. 247-249). C'est exactement l'étendue du royaume de Iestin ab Gwrgan, roi de Glamorgan de 1043 à 1091 (*Iolo mss.*, p. 22). *Le Liber Landavensis*, d'après un document disparu mais d'accord en principe avec les *Iolo mss.*, nous donne également sept *cantreys* pour Morgannwc. Outre Gwent, les deux documents donnent à Morgannwc Ystrad Yw, dans le Brecknockshire et Euyas dans le Herefordshire. Ces deux districts auraient été adjugés par le roi Edgar à Morgan Hen et à son fils, contre Howell Dda (*Book of Llandav*, p. 248 ; cf. *Myv. Arch.*, p. 739, col. 2). Morgan Hen (le vieux) mourut en 980. Le comté actuel de Glamorgan (pour *Gwlad Morgan*, le pays de Morgan), ne représente pas exactement l'ancien

(Cardigan) et des trois d'Ystrat Tywi (Carmarthen)²⁵⁵. À cette époque, Math, fils de Mathonwy, ne pouvait vivre qu'à la condition que ses deux pieds reposassent dans le giron d'une vierge, à moins toutefois que le tumulte de la guerre ne s'y opposât²⁵⁶. La vierge qui vivait ainsi avec lui était Goewin, fille de Pebin, de Dol Pebin²⁵⁷ en Arvon. C'était bien, à la connaissance des gens du pays, la plus belle jeune fille de son temps. Math résidait toujours à Caer Dathyl²⁵⁸ en Arvon ; il ne pouvait faire le tour du pays, mais Gilvaethwy, fils de Don²⁵⁹ et Eveydd²⁶⁰, fils de Don, ses neveux, fils de sa sœur, ainsi que les gens de sa famille, le faisaient à sa place ; la jeune fille ne le quittait pas. Or, Gilvaethwy tourna ses pensées vers la jeune fille et se mit à l'aimer au point qu'il ne savait que faire à cause d'elle. Tel était son amour qu'il commença à dépérir, couleur, physionomie, aspect extérieur : c'est à peine si on l'aurait reconnu. Gwydyon²⁶¹, son frère, le regarda un

Morgannwg : sur ce comté cf. Egerton Phillimore, *Owen's Pembrok.* p. 208, note 1.

²⁵⁵ En gros, *Ystrad Tywi* (vallée de la Tywi), représente le comté actuel de Carmarthen. Il y a cependant deux modifications importantes : le Carmarthenshire ne comprend pas le *Cymmud* de Gower qui est actuellement en Glamorganshire ; il comprend, en exceptant le petit district de Velfrey, tout le *Cantref Gwarthaf*, le plus considérable des sept *Cantref*s de Dyfed (Egerton Phillimore, *Owen's Pembrok.* I, p. 216, note 1).

²⁵⁶ Parmi les fonctionnaires de la cour, figure, dans les Lois, le *Troediawc* ou porte-pied. Son office consiste à tenir le pied du roi dans son giron, depuis le moment où il s'assoit à table jusqu'au moment où il va se coucher ; il doit gratter le roi, et défendre le roi tout ce temps contre tout accident. Il a sa terre libre, sa toile et son drap du roi, et un cheval aux frais du roi. Il mange au même plat que le roi, le dos tourné au feu. Son *sarhaet* « compensation pour outrage, » est de cent vingt vaches payées en argent. Sa valeur personnelle est de cent vingt-six vaches, avec augmentation possible. Il peut protéger un coupable en le faisant sortir depuis le moment où le roi met le pied dans son giron jusqu'au moment où il se retire dans sa chambre (*Ancient Laws*, I, p. 622, 660, 678).

²⁵⁷ *Dol*, pré ou vallon fertile, souvent sur les bords d'une rivière. Dol Pebin est entre Llanllyfni et Nantlle Lakes en Carnarvon (Egerton Phillimore, *Owen's Pembrokeshire*, II, p. 351).

²⁵⁸ *Caer Dathl*, ou, avec une voyelle irrationnelle ou euphonique, *Caer Dathyl* et *Dathal*, est encore un nom de lieu du Carnarvonshire. Le *caer* ou fort se trouvait sur une éminence près de Llanrwst (Lady Guest, d'après le *Cambro-Britton*, II, p. 3). Il en est souvent question dans les *Mab.* et ailleurs (*Myv. Arch.* p. 151 col. 2 ; *Llewis Glyn Cothi*, IV, 1, 7).

²⁵⁹ Les enfants de Don sont Amaethon, Gilvaethwy, Govannon, Heveydd, Gwydyon et Aranrot. Ce *mabinogi* fait de Don leur mère. Suivant les *Iolo mss.*, il y a eu un Don roi de Llychyn (Scandinavie) et de Dulyd (Dublin) qui, vers 267 après J.-C., amena les Gaëls en Gwynedd. Ils restèrent pendant cent vingt-neuf ans, jusqu'à l'époque où ils furent chassés par les fils de Cunedda venant du nord de l'Angleterre. Il y a eu encore ici probablement confusion entre un personnage mythologique et un personnage réel. Chez les Irlandais, il y a aussi un Don, l'aîné des fils de Milet, personnage mythologique, et un Don Dess, roi de Leinster, dont les fils ravagèrent, avec un roi des Bretons, la plus grande partie des côtes de Bretagne (O'Curry, *On the manners*, II, 189 ; III, 136, 137).

²⁶⁰ *Eveidd*, appelé *Euwyd* chez Taliésin (Skene, p. 200, v. 1).

²⁶¹ Gwydyon est le plus célèbre des fils de Don, et un personnage des plus fameux dans la

jour attentivement. « Jeune homme, » lui dit-il, « que t'est-il arrivé? » — « Pourquoi cette question? » — « Je vois que tu as perdu ton air et tes couleurs: qu'as-tu? » — « Seigneur frère, ce qui m'est arrivé, je ne serai pas plus avancé de le confesser à qui que ce soit. » — « Qu'est-ce, mon âme? » — « Tu connais le privilège de Math, fils de Mathonwy: la moindre conversation entre deux personnes, chuchotée aussi bas que possible, si le vent l'atteint²⁶², il la sait. » — « C'est bien, n'en dis pas plus long, je connais ta pensée: tu aimes Goewin. »

En voyant que son frère connaissait sa pensée, Gilvaethwy poussa un soupir le plus profond du monde. « Cesse de soupirer, mon âme, » dit Gwydyon; « ce n'est pas ainsi que l'on vient à bout d'une entreprise. Je ferai soulever, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, Gwynedd, Powys²⁶³ et le Sud²⁶⁴ pour pouvoir aller chercher la jeune fille. Sois joyeux; je ferai cela pour toi. »

légende galloise. Suivant les *Iolo mss.*, il était roi de Mon et de Gwynedd. Ce serait lui qui, le premier, aurait appris la lecture et les sciences des livres aux Gaëls de Mon et d'Irlande. Il aurait appelé auprès de lui Maelgyn Hir, barde de Landaf, qui aurait remporté tous les prix et aurait péri victime de la jalousie des Gaëls (77, 78). Dans les *Triades*, c'est un des trois astrologues avec Idris Gam et Gwynn ab Nudd (*Myv. Arch.*, p. 409, col. 1); c'est un grand magicien; il apprend la magie de Math; c'est par sa magie qu'il gouverne Gwynedd, aidé en cela des conseils de Mor ap Morien (*Iolo mss.*, p. 263, 20). C'est un des trois grands bergers de l'île; il garde son troupeau de deux mille vaches à lait en Gwynedd, au-dessus de Conwy; les deux autres sont Benren, qui garde les troupeaux de Caradawc ab Bran et Llawfrodedd Varvawc, qui garde les troupeaux de Nudd Hael. Le *Livre Noir* mentionne Caer Lew et Gwydyon (Skene, *Four ancient books*, II, p. 57, 3). Taliésin le mentionne souvent (Skene, *Four ancient books*, II, p. 138, 29; 154, 25: « J'ai été au combat de Goddeu avec Llew et Gwydyon. »). Un de ses poèmes est, à ce sujet, particulièrement intéressant: « L'homme le plus habile dont j'aie entendu parler est Gwydyon ap Don, aux forces terribles — je lis *dygynnertheu* au lieu de *dygynuertheu*; on pourrait aussi supposer *dygynwyrtheu*, « aux prodiges terribles », — qui a tiré par magie une femme des fleurs, qui emmena les porcs du Sud; car c'est lui qui avait la plus grande science (*Kan bu idaw disgoreu*, « leg, *Kan bu idaw disc goreu*)... qui forma du sol (?) de la cour des coursiers et des selles remarquables » (Skene, p. 158, vers 13-21). Plus loin, le poète nous dit qu'il a vu, le dimanche, une lutte terrible dans laquelle était engagé Gwydyon à Nant Ffrangcon (près de Carnarvon); le jeudi ils vont à Mon (ibid., v. 27). Le *Livre Rouge* vante aussi l'habileté de Llew et Gwydyon (Skene, II, p. 302, v. 8). Llewys Glyn Cothi fait allusion à Caer Gwydyon qui, d'après les éditeurs, serait la voie lactée (p. 254, vers. 1). *Gilvaethwy* n'est guère connu.

²⁶² V. *Mabinogi* de Lludd et Llevelys: les *Corranicit*, race étrangère, avaient ce privilège.

²⁶³ Une des trois grandes divisions du pays de Galles. *Powys*, à l'époque de sa plus grande étendue, était borné à l'ouest et au nord-ouest, par Gwynedd; au sud, par le Cardiganshire et la Wye, et à l'est, par les marches d'Angleterre, depuis Chester jusqu'à la Wye, un peu au-dessus d'Hereford. La capitale avait d'abord été Pengwern, aujourd'hui Shrewsbury, appelé par les Gallois maintenant Amwythic. Les empiètements des Saxons firent transporter la capitale de Pengwern plus à l'intérieur, à Mathraval. Suivant Powel, ce transfert aurait eu lieu en 796, après l'achèvement du fossé d'Offa; mais les *Iolo mss.*, p. 30, donnent encore Pengwern comme capitale du temps de Rhodri le Grand qui mourut en 877.

²⁶⁴ Le Sud (Deheubarth), formant le royaume de Dinevwr, comprenait tout le reste du Pays de

Ils se rendirent aussitôt auprès de Math, fils de Mathonwy. « Seigneur, » dit Gwydyon, « j'ai appris qu'il était arrivé en Dyvet une espèce d'animaux comme il n'y en a jamais eu dans cette île. » — « Comment les appelle-t-on ? » répondit Math. — « Des hob²⁶⁵ (cochons), seigneur. » — « Quel genre d'animaux sont ceux-là ? » — « Ce sont de petites bêtes, mais dont la chair est meilleure que celle des bœufs. Ils sont de petite taille. Ils sont en train de changer de nom. On les appelle *moch* (porcs), maintenant. » — « À qui appartiennent-ils ? » — « Ils ont été envoyés d'Annwn²⁶⁶. » — « Eh bien ! de quelle façon pourrait-on les avoir de lui ? » — « J'irai, seigneur, moi douzième, avec des compagnons déguisés en bardes, demander les cochons. Mon imagination n'est pas mauvaise : je ne reviendrai pas sans les porcs. » — « Volontiers, pars. » Il alla, avec Gilvaethwy et dix autres compagnons, jusqu'en Keredigyawn²⁶⁷, à l'endroit qu'on appelle maintenant Ruddlan Teivi²⁶⁸, où se trouvait la cour de Pryderi.

Ils entrèrent sous l'aspect de bardes. On leur fit bon visage. Ce soir-là, Gwydyon fut placé à côté de Pryderi. « Nous serions heureux, » dit Pryderi, « d'entendre un récit de ces jeunes gens là-bas. » — « Notre coutume, » répondit Gwydyon, « le premier soir que nous nous rendons auprès d'un personnage important, c'est que le *Pennkerdd*²⁶⁹ prenne la parole. » Cette nuit là, il amusa si bien la cour par

Galles, c'est-à-dire tout l'ancien pays des *Demetae* et des *Silures* représentés par les deux évêchés de Saint-David et de Llandaf.

²⁶⁵ *Hob*. Ce mot n'est plus usité. Il a été conservé dans une chanson très populaire dont la ritournelle est *hob y deri dando*.

²⁶⁶ Le texte poursuit : « on a encore conservé quelque chose de ce nom : *Hannerhwch*, *Hannerhob* ». Il semble qu'on soit ici en présence d'une glose du copiste du XIV^e siècle, à en juger par le dictionnaire de Davies au mot *hob* ; après avoir renvoyé à ce passage de notre *mabinogi*, Davis ajoute : « *hinc usitatum hannerhob*. » *Hannerhwch* = *hanner* « moitié ; » *hwch* « truie ». *Hannerhob* aujourd'hui encore, a le sens de *tranche de lard*.

²⁶⁷ *Keredigyawn* ou pays de *Ceretic*, correspondait à peu près exactement au comté actuel de Cardigan.

²⁶⁸ *Rhuddlan Teivi*, Rhuddlan, sur les bords de la Teivi, pour le distinguer d'autres Rhuddlan (plus anciennement *Ruddglan*, « la rive rouge »). C'est peut-être Glan Teivy, d'après Lady Guest, à un mille et demi de Cardigan Bridge. Il y a des villages de *Rulann* en Bretagne armoricaine aussi.

²⁶⁹ *Penkerdd*, « chef du chant ou des musiciens ». Le *pencerdd* est, à l'époque où les lois de Gwynedd et de Dyved ont été écrites, le même personnage que le *barde à chaire* ; cela est dit expressément dans les lois de Dyved (*Ancient laws*, I, p. 382, 9). Le huitième personnage de la cour est le barde de la famille. Il a sa terre libre, son cheval aux frais du roi, son habit de toile de la reine et son habit de laine du roi. Il s'assied auprès du *Penteulu*, ou chef de la maison royale, aux trois principales fêtes de l'année et celui-ci lui met la harpe en main. Quand on désire de la musique, c'est au *barde à chaire* ou au *chef des bardes*, comme dans notre *mabinogi*, à commencer. Il a droit à une vache et à un bœuf sur le butin fait par le clan dans une contrée voisine, après que le tiers a été donné au roi ; pendant le partage des dépouilles, il chante *Unbeynyaeth*

des discours récréatifs et des récits que tout le monde fut charmé de lui et que Pryderi prit plaisir à causer avec lui. En finissant, Gwydyon dit : « Seigneur, quel qu'un pourrait-il mieux remplir ma mission auprès de toi que moi-même ? » — « Oh ! non, » répondit-il ; « c'est une langue pleine de ressources que la tienne. » — « Voici quelle est ma mission, seigneur : j'ai à te demander les animaux qui t'ont été envoyés d'Annwryn. » — « Ce serait la chose du monde la plus facile sans la convention qui existe à leur sujet entre le pays et moi ; il est convenu que je ne m'en dessaisirai pas avant que leur nombre ici n'ait doublé. » — « Je puis, seigneur, te libérer de ta parole. Voici comment : ne me les donne pas ce soir, mais ne me les refuse pas non plus. Demain, je te proposerai des objets d'échange à leur place. » Cette nuit même, Gwydyon et ses compagnons se rendirent à leur logis pour se concerter. « Hommes, » dit-il, « nous n'obtiendrons point les porcs en les demandant. » — « Assurément, » répondirent-ils. « Par quel artifice pourrions-nous les avoir ? » — « J'y arriverai, » dit Gwydyon.

Il eut recours alors à ses artifices et commença à montrer sa puissance magique. Il fit paraître douze étalons, douze chiens de chasse noirs ayant chacun le poitrail blanc, avec leurs douze colliers et leurs douze laisses que tout le monde eût pris pour de l'or. Les douze chevaux portaient douze selles, et partout le fer était remplacé par de l'or ; les brides étaient en rapport avec les selles. Il se rendit auprès de Pryderi avec les chevaux et les chiens. « Bonjour à toi, seigneur, » dit-il. — « Dieu te donne bien, » répondit Pryderi ; « sois le bienvenu ! » « Seigneur, je t'apporte un moyen de te libérer de ta parole que tu as donnée, disais-tu hier soir, au sujet des porcs, à savoir que tu ne les donnerais ni ne les vendrais. Tu peux les *échanger* pour quelque chose de mieux. Je t'offre ces douze chevaux avec leur équipement, tel que tu le vois, leurs selles et leurs brides, ces douze chiens de chasse avec ces colliers et ces laisses, ainsi que ces douze boucliers dorés. » Ces écus, c'étaient des champignons qu'il avait transformés.

« Eh bien, » dit Pryderi, « nous allons tenir conseil. » Ils décidèrent de donner les porcs à Gwydyon, en échange des chevaux, des chiens et des écus. Les gens du Nord prirent congés, et se mirent en route avec les porcs. « Compagnons, » dit Gwydyon, « il nous faut marcher en toute hâte. Le charme ne dure que d'une période d'un jour à l'autre. » Cette même nuit ils marchèrent jusqu'à la partie la plus élevée de Keredigyawn, à l'endroit qu'on appelle encore, pour ce motif, *Mochdref*⁷⁰ (la ville au porcs). Le lendemain, ils se mirent en route, traversèrent

Prydyn, « monarchie de Bretagne ». Sa valeur est de 126 vaches (*Ancient laws*, I, p. 33-34).

²⁷⁰ *Moch*, « porcs ; » *trev*, « habitation, ville ». Ce nom se retrouve très vraisemblablement en Armorique dans *Motreff*, près Carhaix, Finistère.

Elenit²⁷¹, et, à la nuit, se trouvèrent entre Keri et Arwystli²⁷², dans la ville qu'on appelle aussi, depuis, *Mochtreff*. Ils reprirent leur marche, et arrivèrent, à la nuit, dans un *Kymmwt* de Powys, qu'on appelle, pour cette raison, *Mochnant*²⁷³. Puis ils atteignirent le *cantrev* de Ros²⁷⁴, et passèrent la nuit dans la ville connue encore sous le nom de *Mochtreff*. « Hommes, » dit Gwydyon, « réfugions-nous, avec ces animaux, au cœur de Gwynedd ; on lève des armées à notre poursuite. » Ils se rendirent à la ville plus élevée d'Arlechwedd²⁷⁵, et y construisirent des écuries pour les porcs, ce qui a valu à la ville le nom de *Creuwryron*²⁷⁶. Les écuries faites, ils se rendirent auprès de Math, fils de Mathonwy, à Kaer Dathyl.

Lorsqu'ils y arrivèrent, on était en train d'appeler le pays aux armes. « Qu'y a-t-il de nouveau ? » dit Gwydyon. — « Pryderi, » lui fut-il répondu, « est en train de réunir les gens de ses vingt et un *cantrevs* pour vous poursuivre. Nous avons été étonnés de la lenteur de votre marche. Où sont les animaux que vous avez été chercher ? » — « Ils sont, » dit Gwydyon, « dans l'autre *cantrev*, là-bas, où nous leur avons fait des écuries. » À ce moment, ils entendirent les trompettes appelant les gens du pays aux armes. Ils s'armèrent et marchèrent jusqu'à Pennardd²⁷⁷, en Arvon. Gwydyon, fils de Don, avec Gilvaethwy, son frère, se rendit, lui à Kaer Dathyl ; il fit coucher Gilvaethwy avec Goewin, dans le lit de Math, fils de Mathonwy, après avoir jeté dehors outrageusement les autres pucelles. Gilvaethwy

²⁷¹ *Elenit*. Lady Guest suppose que c'est une erreur pour Melenidd, montagne entre Llan Ddewi et Enni dans le Radnorshire. On pourrait supposer aussi Mevenydd, dans le comté de Cardigan.

²⁷² *Keri* était un *cymmwd* du *cantrev* de Melienydd, relevant de Mathraval, et faisant partie de Powys. Arwystli était un *cantrev* de Meirionydd. Ceri et Arwystli sont actuellement dans le comté de Montgomery.

²⁷³ *Mochnant*, « le ravin ou le ruisseau aux porcs » (Cf. armoricain *ant*, la fosse entre deux sillons : *an ant* pour *an nant*. Cf. *an env* pour *an nenv*). Il y avait deux *cymmwd* de Mochnant en Powys ; *Mochnant uch Raiadyr*, dans le *cantrev* de Y Vyrnwy et Mochant Is Raiadyr dans le *cantrev* de Raiadyr (V. Powel, *History of Wales* ; *Myv. Arch.*, p. 736). On trouve dans cette région aussi un *Castell y Moch*.

²⁷⁴ *Ros*. Ce *cantrev* était en Gwynedd, dans la région appelée *y Berveddwlad*, « le milieu du pays ». Il fait partie actuellement du Denbighshire. Le *Mochdrev* de Ros est actuellement un village entre Conway et Abergele.

²⁷⁵ *Arlechwedd* était un *cymmwd* d'Arvon, divisé en deux parties : *uchav* et *isav*, le plus haut et le plus bas. On les appelle maintenant simplement Uchav et Isav, dit Lady Guest. Ils faisaient parti du *cantrev* d'Aber.

²⁷⁶ *Creuwryron*. L'auteur voit dans ce mot une forme ou un dérivé de *creu craw*, « toit à porcs ; » armor., *craou*, « étable, écurie ».

²⁷⁷ *Pennardd*, à l'ouest de la rivière Seint, en face Caernarvon. Cet endroit a eu une certaine célébrité (V. *Ancient laws*, I, p. 103). D'après les lois, Pennardd était la principale *cynghellawrdref* ou *villa de chancelier* de tout le pays de Galles (*Ancient laws*, II, p. 584). Il y a une commune de Pennars près Quimper.

coucha avec elle cette nuit-là malgré elle. Le lendemain, dès qu'ils virent poindre le jour, ils se rendirent auprès de Math, fils de Mathonwy et ses troupes. On allait justement tenir conseil pour savoir de quel côté on attendrait Pryderi et les hommes du Sud. Ils prirent part à la délibération. Il fut décidé qu'on attendrait au cœur de Gwynedd. Ils attendirent, en effet, juste au milieu des deux *maenawr*²⁷⁸ de Pennardd et de Coet Alun²⁷⁹. Pryderi vint les y attaquer.

C'est là qu'eut lieu la rencontre, et le massacre fut grand des deux côtés; les hommes du Sud furent forcés à la retraite. Ils reculèrent jusqu'à l'endroit qu'on appelle encore, aujourd'hui, Nantcall²⁸⁰, poursuivis par leurs adversaires. Alors eut lieu un carnage indescriptible. Ils battirent ensuite en retraite jusqu'à Dol Penmaen²⁸¹, où ils se concentrèrent et demandèrent la paix. Pryderi donna des otages; les otages étaient Gwrgi Gwastra²⁸² et vingt-trois autres fils de chefs. Ils s'avancèrent ensuite en paix jusqu'à Traeth Mawr²⁸³; mais, quand ils se retrouvèrent réunis à Melenryt²⁸⁴, on ne put empêcher les gens de pied de se lancer des flèches. Pryderi envoya des messagers demander à Math d'arrêter ses gens, et de laisser l'affaire se vider entre lui et Gwydyon, fils de Don, l'auteur de tout ce qui se passait. Quant Math, fils de Mathonwy, eut entendu son message, il dit: « Par moi et Dieu, si Gwydyon, fils de Don, le trouve bon, je le permets volontiers; je ne forcerai personne à combattre au lieu de faire nous-mêmes de notre mieux. » — « En vérité, » dirent les messagers, « Pryderi trouve qu'il serait bien, à l'homme qui lui a fait pareil tort, d'opposer son corps à son corps, et de laisser en paix sa famille. » — « J'en atteste Dieu, » dit Gwydyon, « je ne demande pas aux hommes de Gwynedd de se battre pour moi, lorsque je puis lutter seul à seul avec Pryderi.

²⁷⁸ *Maenawr* ou *maynawl*, subdivision du *cymmwd*. D'après les Lois, il y aurait eu d'abord deux *maenawr* et deux *treus* dans chaque *cymmwd* (*Ancient laws*, I, 90, 7-13).

²⁷⁹ *Coet Alun* ou le bois d'Alun, transformé aujourd'hui, par de malencontreux archéologues, en Coet Helen ou le bois d'Hélène, l'impératrice, près de la ville de Caernarvon, de l'autre côté de la rivière.

²⁸⁰ *Nantcall* est actuellement, d'après Lady Guest, un ruisseau qui traverse la route de Dolpenmaen et de Caernarvon, à neuf milles de cette dernière ville.

²⁸¹ *Dol Penmaen* (*penmaen*, tête de pierre), dans l'ancien *cantrev* de Dunodig, aujourd'hui dans le district d'Eivionydd.

²⁸² Il y a plusieurs Gwrgi; le plus célèbre est le frère de Peredur et le fils d'Eliffer Gosgordd-vawr (*Myv. Arch.*, p. 392, col. 1; v. la note à Peredur, dans le *Mab* de ce nom). Il y a un Gwrg Garwlwyd qui ne mangeait que de la chair humaine; il était allié d'Edelfled, roi des Saxons; il fut tué par Diffedell, fils de Dysgyvedawg (*Myv. Arch.*, p. 405, 45, 46).

²⁸³ *Traeth mawr* ou le grand *Traeth*. *Traeth* indique proprement une étendue sablonneuse de rivage couverte par les flots à la haute mer seulement (arm. *treaz*, sable, rivage sablonneux). Le *Traeth mawr* est une sorte d'estuaire sur les confins d'Arvon et de Merioneth. Le *Traeth bach* ou petit *Traeth* est un peu plus bas en Merioneth.

²⁸⁴ *Melenryt*. Sa situation m'est inconnue; *ryt* signifie *gué*.

J'opposerai mon corps au sien volontiers.» La réponse fut apportée à Pryderi. «Je ne demande» dit-il, «le redressement de mes torts à personne autre qu'à moi-même.» On les laissa seuls à l'écart; ils s'armèrent et se battirent. Par l'effet de sa force et impétuosité de sa magie et de ses enchantements, Gwydyon l'emporta, et Pryderi fut tué. Il fut enterré à Maentyvyawc²⁸⁵, au-dessus de Melenryt; c'est là qu'est sa tombe.

Les gens du Sud se dirigèrent vers leur pays en faisant entendre des chants funèbres; ce qui n'avait rien de surprenant: ils avaient perdu leur seigneur, beaucoup de leurs meilleurs guerriers, leurs chevaux et leurs armes en grande partie. Les hommes de Gwynedd s'en retournèrent pleins de joie et d'enthousiasme. «Seigneur,» dit Gwydyon à Math, «ne ferions-nous pas un acte de justice en rendant aux gens du Sud leur seigneur qu'ils nous ont donné en otage pour la paix? Nous n'avons pas le droit de le tenir en captivité.» — «Qu'on le mette en liberté,» répondit Math. On laissa Gwrgi et les autres otages aller rejoindre les hommes du Sud. Math se rendit à Kaer Dathyl, tandis que Gilvaethwy, fils de Don, et tous les gens de la famille qui l'accompagnaient auparavant se mirent à faire, comme d'habitude, le circuit de Gwynedd, en laissant de côté la cour. Arrivé dans sa chambre, Math fit préparer un endroit où il pût s'accouder et reposer ses pieds dans le giron de la pucelle. «Seigneur,» dit Goewin, «cherche une vierge pour supporter tes pieds maintenant: moi, je suis femme.» — «Qu'est-ce que cela veut dire,» répondit-il? — «On m'a assaillie, seigneur, et cela en cachette. Je ne suis pas restée silencieuse: il n'y a personne à la cour qui ne l'ait su. L'attaque est venu de tes neveux, des fils de ta sœur, Gwydyon et Gilvaethwy, fils de Don. Ils m'ont fait, à moi violence, et à toi honte. On a couché avec moi, et cela dans ta chambre et ton propre lit.» — «Eh bien,» répondit-il, «je ferai de mon mieux. Je te ferai tout d'abord avoir satisfaction, et je chercherai ensuite celle qui m'est due. Je te prendrai comme femme, je remettrai entre tes mains la propriété de mes États.» Cependant, les deux fils de Don ne se rapprochaient pas de la cour; ils continuaient à circuler à travers le pays; ils se tinrent à l'écart de lui jusqu'au moment où il fut interdit de leur donner nourriture et boisson. Alors, seulement, ils se rendirent auprès de lui. «Seigneur,» dirent-ils, «bonjour à toi.» — «Oui,» dit-il, «est-ce pour me donner satisfaction que vous êtes venus?» — «Seigneur,» répondirent-ils, «nous sommes prêts à faire ta volonté.» — «S'il en avait toujours été ainsi, je n'aurais pas tant perdu d'hommes et de chevaux; ma honte, vous ne pouvez me la réparer, sans parler de la mort de Pryderi. Puisque

²⁸⁵ Lady Guest a lu Maen Tyryawc, qu'elle indentifie avec le *Maentwrog* actuel, Merionethshire, ce qui est impossible.

vous êtes venus vous mettre à ma disposition, votre châtiment va commencer. » Il prit sa baguette enchantée, et, d'un coup, transforma Gilvaethwy en une biche de bonne taille ; puis instantanément, il prévint toute fuite de la part de l'autre, en le frappant de la même baguette, et en fit un cerf. « Comme vous êtes maintenant liés, » dit Math, « vous marcherez ensemble, vous formerez un couple, et vous aurez les instincts des animaux dont vous avez la forme. Vous aurez un petit à l'époque accoutumée pour eux.

« Dans un an, vous reviendrez auprès de moi²⁸⁶. »

Au bout d'un an, jour pour jour, on entendit un grand bruit contre les parois de la chambre, ce qui excita aussitôt les aboiements des chiens. « Allez voir, » dit Math, « ce qu'il y a dehors. » — « Seigneur, » dit quelqu'un, « je viens d'aller voir : il y a là un cerf, une biche et un faon. » Il se leva aussitôt et sortit ; il aperçut, en effet, trois bêtes : un cerf, une biche et un faon vigoureux. Il leva sa baguette en disant : « Que celui d'entre vous qui a été biche l'année dernière soit sanglier cette année, et que le cerf soit une truie. » Et il frappa de sa baguette. « Le petit, je le prends, » ajouta-t-il ; « je le ferai élever et baptiser. » On lui donna le nom de Hyddwn²⁸⁷. « Allez, » dit-il ; « vous serez l'un sanglier mâle, l'autre femelle, et vous aurez les mêmes instincts que les porcs des bois. Dans un an, trouvez-vous sous les murs de cette maison avec votre petit. » Au bout de l'année, les aboiements des chiens se firent entendre sous les murs de la chambre, et toute la cour accourut de ce côté. Il se leva lui-même et sortit. Dehors, il aperçut trois bêtes : un sanglier mâle, un sanglier femelle et un petit très fort pour l'âge qu'il paraissait. « Celui-ci, » dit-il, « je le garde, et je ferai baptiser. » Et, d'un coup de sa baguette, il en fit un bel adolescent brun et fort. On l'appela Hychtwn²⁸⁸. « Que celui d'entre vous, » ajouta-t-il, « qui a été sanglier mâle l'année dernière, soit louve cette année, et que la truie soit loup. » En disant ces mots, il les frappa de sa baguette et ils devinrent loup et louve. « Ayez, » dit-il, « les instincts des animaux dont vous avez la forme. Soyez ici, sous ces murs, dans un an aujourd'hui. »

Un an après, jour pour jour, il entendit un grand tumulte, des aboiements de chiens sous les murs de sa chambre. Il se leva et sortit. Dehors, il aperçut un loup, une louve et, avec eux, un fort louveteau. « Celui-ci, » dit-il, « je le prends et je le ferai baptiser. Son nom est tout trouvé : se sera Bleiddwn²⁸⁹. Vous avez

²⁸⁶ Sur le *changement de sexe dans les contes celtiques*, v. H. Gaidoz (*Revue de l'hist. des religions*, LVII, p. 317-332).

²⁸⁷ *Hyddwn* ; l'auteur le fait dériver de *hydd*, « cerf, » armoric. *heiz*.

²⁸⁸ *Hychtwn*. *Hych* en composition, non accentué = *hwch*, « porc, truie, » arm. *houch*.

²⁸⁹ *Bleiddwn*, dérivé de *bleidd*, arm. *bleiz*, « loup ». Le passage en italiques est en vers du genre *englyn* dans le texte.

trois fils, et ces trois les voilà : *Les trois fils de Gilvaethwy le traître ; trois guerriers éminents et fidèles : Bleiddwn, Hyddwn, Hychtwn Hir (le long).* » Et, d'un coup de sa baguette, ils se trouvèrent dans leur propre chair. « Hommes, » dit Math, « si vous m'avez fait du tort, vous avez assez souffert et vous avez eu la grande honte d'avoir des enfants l'un de l'autre. Donnez à ces hommes un bain, faites-leur laver la tête et donner des habits. » On exécuta ces ordres. Quand ils furent équipés, ils revinrent auprès de lui. « Hommes, » dit Math, « la paix, vous l'avez eue, l'affection, vous l'aurez aussi ; conseillez-moi : quelle pucelle prendrai-je ? » — « Seigneur, » répondit Gwydyon, « rien de plus facile : Aranrot²⁹⁰, fille de Don, ta nièce, la fille de ta sœur. »

On alla la lui chercher : la jeune fille entra. « Jeune fille, » dit Math, « es-tu vierge ? » — « Pas autre chose, seigneur, » répondit-elle, « à ma connaissance. » Alors, il prit sa baguette et la courba. « Passe par-dessus, » dit-il, « et, si tu es vierge, je le reconnaitrai. » Elle fit un pas par-dessus la baguette enchantée et, en même temps, elle laissa après elle un enfant blond et fort. Aux cris de l'enfant, elle chercha la porte, et aussitôt elle laissa encore quelque chose après elle, comme un petit enfant, mais, avant que personne ne pût l'apercevoir une seconde fois, Gwydyon saisit l'enfant, l'enroula dans un manteau de *paile* et le cacha au fond d'un coffre, au pied de son lit. « Eh bien, » dit Math, fils de Mathonwy, en parlant de l'enfant blond, « je vais faire baptiser celui-ci, et je lui donnerai le nom de Dylan. » On le baptisa. À peine fut-il baptisé qu'il se dirigea vers la mer. Aussitôt qu'il y entra, sur-le-champ il en prit la nature et devint aussi bon nageur que le plus rapide des poissons. Aussi l'appelait-on Dylan Eil Ton²⁹¹ (Dylan, fils de la vague). Jamais vague ne se brisa sous lui. Le coup qui causa sa mort partit de la main de Govannon²⁹² son oncle, et ce fut un des trois coups funestes.

²⁹⁰ *Aranrot* ou *Arianrhod* : « Les trois aimables ou heureuses dames de l'île sont Creirwy, fille de Ceritwen ; Arianrhod, fille de Don, et Gwenn, fille de Cywryd ap Crydon. » (*Myv. Arch.*, 392, 73 ; cf. *Ibid.*, 410, col. 2). Taliesin célèbre aussi l'illustration d'Aranrot (Skene, II, p. 159, v. 2. sur ce nom, v. Rhys, *Lectures*, p. 374, 426). Il y a aussi une Aryanrot, fille de Beli (*Triades Mab.*, p. 298). Arianrod est le nom de la constellation Corona Borealis, de même que Cassiopée porte le nom de Llys Don, la cour de Don, suivant Lady Guest, on ne voit pas sur quelle autorité (cf. Silvan Evans, *Welsh Dict.*)

²⁹¹ *Dylan* « fils de la vague » : « C'est le bruit des vagues contre le rivage voulant venger Dylan » dit Taliésin (Skene, 146-8). Un autre passage du même poète a trait à cet épisode de notre *mabinogi* : « Je suis né avec Dylan Eil Mor (fils de la mer), au milieu d'une assemblée ? entre les genoux des princes (Skene, II, 142, v. 30).

²⁹² *Govannon*, un des enfants de Don, a donné son nom à Kaer Govannon. Taliésin dit qu'il est resté un an à Kaer Ovannon (Skene II, p. 108, 3). Son nom est associé à celui de Math, fils de Mathonwy, dans un poème de Llywarch Hen (Skene, II, p. 303). Il est question de lui dans le *Mab.* de Kulhwch et Olwen.

Comme Gwydyon était un jour au lit mal éveillé, il entendit des cris dans le coffre qui était au pied de son lit ; ils étaient tout juste assez forts pour être entendus de lui. Il se leva précipitamment et ouvrit le coffre. Il aperçut un petit garçon remuant les bras du milieu du manteau et le rejetant. Il prit l'enfant dans ses bras se rendit avec lui en ville, dans un endroit où il savait trouver une femme pouvant donner le sein et fit marché avec elle pour nourrir l'enfant. On le nourrit une année. Au bout de l'année, il était d'une taille qui eût paru forte même pour un enfant de deux ans. Au bout de la seconde année, c'était un grand enfant capable d'aller tout seul à la cour. Quand il fut à la cour, Gwydyon veilla sur lui ; l'enfant se familiarisa avec lui et l'aima plus que personne. Il fut élevé à la cour ainsi jusqu'à l'âge de quatre ans ; il eût été bien assez développé pour un enfant de huit ans. Un jour, il alla se promener au dehors à la suite de Gwydyon. Celui-ci se rendit avec lui à Kaer Aranrot. En le voyant entrer, Aranrot se leva pour aller à sa rencontre, lui souhaiter la bienvenue et le saluer. « Dieu te donne bien, » dit-il, — « Quel est donc, » dit-elle, « cet enfant qui te suit ? » — « Cet enfant, c'est ton fils, » répondit Gwydyon. — « Homme, » s'écria-t-elle, « qu'elle idée t'a pris de m'outrager ainsi, de poursuivre et de maintenir aussi longtemps mon déshonneur ? » — « Si tu n'as pas d'autre déshonneur que celui de voir nourrir par moi un enfant aussi beau que celui-ci, ce sera peu de chose. » — « Quel est le nom de ton fils ? » — « Il n'en a pas encore, en vérité. » — « Eh bien, je jure qu'il aura cette destinée qu'il n'aura pas de nom avant d'en avoir reçu un de moi. » — « J'en atteste Dieu ; tu es une femme de rien ; l'enfant aura un nom quand même tu le trouverais mauvais, et toi, tu ne retrouveras plus jamais celui que tu es si furieuse d'avoir perdu, celui de *pucelle*. » En disant ces mots, il sortit furieux et retourna à Kaer Dathyl où il passa la nuit.

Le lendemain il se leva, prit l'enfant avec lui et alla se promener sur les bords de la mer, entre l'Océan et Aber Menei. Il fit paraître par enchantement un navire à l'endroit où il aperçut des algues et du varech ; il transforma les algues et le goémon en *cordwal* en grande quantité ; il lui donna diverses couleurs au point qu'on ne pouvait voir de plus beau cuir. Il mit à la voile et se rendit lui et l'enfant à la porte de l'entrée de Kaer Aranrot. Puis il se mit à façonner des souliers et à les coudre. On le remarqua du fort. Aussitôt qu'il s'en aperçut, il changea ses traits et ceux de l'enfant pour qu'on ne pût les reconnaître. « Quels hommes sont à bord de ce navire ? » dit Aranrot. — « Ce sont des cordonniers, » lui fut-il répondu. — « Allez voir quelle espèce de cuir ils ont et comment ils travaillent. » On se rendit auprès d'eux, et on trouva Gwydyon en train de colorer le cuir : il le dorait. Les messagers allèrent le rapporter à Aranrot. « Eh bien, » dit-elle, « portez la mesure de mon pied à ce cordonnier et dites-lui de me faire des souliers. » Il

façonna les souliers, mais non d'après sa mesure : il les fit plus grand. On apporta les souliers : ils étaient trop grands. « Ils sont trop grands, » dit-elle ; « je les lui paierai, mais qu'il en fasse une paire de plus petits. » Que fit-il ? Il lui en façonna une paire beaucoup trop petite pour son pied et la lui envoya. « Dites-lui, » dit-elle, « que ceux-ci ne me vont pas non plus. » On lui rapporta ces paroles. « Eh bien, » s'écria-t-il, « je ne lui ferai pas de souliers avant d'avoir vu son pied. » On alla le lui dire. « Eh bien, » s'écria-t-elle, « je vais aller jusqu'à lui. » Elle se rendit au navire : il était en train de tailler et le jeune garçon de coudre. « Princesse, » dit-il, « bonjour à toi. » — « Dieu te donne bien, » répondit-elle. « Je suis étonnée que tu ne puisses arriver à me faire des souliers sur mesure. » — « C'est vrai, mais je le pourrai maintenant. » À ce moment, un roitelet se dressa sur le pont du navire. L'enfant lui lança un coup et l'atteignit entre le nerf de la jambe et l'os. Elle se mit à rire. « En vérité, » s'écria-t-elle, « c'est d'une main bien sûre que le *lleu*²⁹³ l'a atteint. » — « Eh bien, » dit Gwydyon, « il a un nom, sans que nous ayons à prier Dieu de t'en récompenser, et le nom n'est pas mauvais : désormais, il s'appellera Llew Law Gyffes. » Aussitôt, tout ce qu'il avait fait se transforma en algue et en goémon, et il ne continua pas plus longtemps ce travail, qui lui valut d'être appelé un des trois *eurgrydd* (cordonniers-orfèvres). « En vérité, » dit-elle, « tu ne te trouveras pas mieux de te montrer aussi méchant envers moi. » — « Je ne l'ai pas été, » répondit-il. Et il rendit à l'enfant ses traits. « Eh bien » dit-elle, « je jure que l'enfant aura pour destinée de n'avoir pas d'armure avant que je l'en revête

²⁹³ *Llew Llaw Gyffes*. Il n'y a pas à hésiter à rétablir *Llew* au lieu de *Lleu*. Dans l'*englyn* cité plus haut (v. notes critiques à la page 78 I. 30 du *Livre Rouge*), la rime suffirait à le démontrer. On en trouvera d'autres preuves aux notes critiques de la page 71, I. 5. Le scribe du *Livre Rouge* copiait un manuscrit où *eu* représentait *ew*, *eu* et *ev*, de même le scribe de Peniarth 4. Ce dernier a été moins logique ; il donne *Llew* dans le titre et même dans l'exclamation d'Arianrod : *Llew*. Ailleurs il a *Lleu*, mais le caractère qu'il emploie a eu, à une certaine époque, par exemple dans les *Privileges de Llandav*, la double valeur *u* et *w*. Le sens s'oppose aussi à l'interprétation *lleu*, lion. Il faudrait au moins un qualificatif. Quel est ici le sens de *lleu* ? Le seul sens connu est *brillant, lumière* (en composition dans *go-leu*). Il ne peut être juste ici. On pourrait peut-être songer à l'irlandais moyen *lú*, petit (*Arch. für celt. Lexic.*, p. 791 : *lú* : *gach mbecc* (tout ce qui est petit) ; id. p. 771. Pour l'identité de *ú* final irlandais et *eu* gallois, cf. *cnu*, noix, gall. *cneu* ; *cru*, sang, gall. *creu*. C'est un des trois *eurgrydd* ou cordonniers orfèvres (v. plus haut la note à Gwydyon). c'est aussi un des trois *ruddvoawc* ou *ruddvaawc*, ainsi nommés parce que là où ils passaient, pendant une année entière, il ne poussait ni herbe ni plante ; les deux autres étaient Run, fils de Beli, et Morgan Mwynvawr (sur Run *Ruddvoawg*, cf. *Myv. Arch.*, p. 224, col. 1, XIII) ; Arthur l'était encore plus qu'eux : rien ne poussait après lui pendant sept ans (*Triades Mab.*, 303, 5 ; cf. Skene, II, app., 458 : ici *Llew* est supprimé et remplacé par Arthur). Le *Livre Noir* mentionne sa tombe : « La tombe de Llew Llawgyffes est sous un havre (ou lieu protégé près de la mer), là où a été son intime... (*y gywnes* ? pour *cynnes* : cf. irl. *comnessam*) : c'était un homme qui ne donna jamais justice à personne. » (Skene, II, p. 31, 23).

moi-même. » — « Par moi et Dieu, » dit Gwydyon, « tu peux être aussi perverse que tu voudras, il aura des armes. »

Ils se rendirent à Dinas Dinllev²⁹⁴. Il y éleva l'enfant jusqu'à ce qu'il fût en état de monter n'importe quel cheval et qu'il eût atteint tout son développement comme visage, taille et corpulence. Gwydyon s'aperçut qu'il était humilié de n'avoir pas de cheval ni d'armes, il l'appela auprès de lui : « Garçon, » lui dit-il, « nous irons en expédition demain toi et moi : sois donc plus joyeux que cela. » — « Je le serai, » répondit le jeune homme. Le lendemain, ils se levèrent dans la jeunesse du jour et remontèrent la côte jusqu'à Brynn Aryen²⁹⁵. Arrivés au haut de Kevyn Clutno²⁹⁶, ils s'équipèrent eux et leurs chevaux et se dirigèrent vers Kaer Aranrot. Ils changèrent leurs traits et se rendirent à l'entrée sous l'aspect de deux jeunes gens, Gwydyon ayant pris toutefois un visage plus grave que son compagnon. « Portier, » dit-il, « rentre et dis qu'il y a ici des bardes de Morgannwc. » Le portier obéit. « Qu'ils soient les bienvenus au nom de Dieu, » dit-elle ; « laisse-les entrer. » On leur fit le meilleur accueil. La salle fut préparée et ils se mirent à table. Quand on eut fini de manger, elle causa avec Gwydyon de contes et d'histoires. Gwydyon était bon conteur. Quand ce fut le moment de cesser de boire, on leur prépara une chambre et ils allèrent se coucher. Gwydyon se leva de grand matin et appela à lui sa magie et son pouvoir. Un grand mouvement de navires et un grand bruit de trompettes auxquels répondirent de grands cris dans la campagne, se firent entendre. Quand le jour vint, ils entendirent frapper à la porte de la chambre, et Aranrot demander qu'on lui ouvrit. Le jeune homme se leva et ouvrit. Elle entra suivie d'une pucelle²⁹⁷. « Gentilshommes, » dit-elle, « nous sommes dans une mauvaise situation. » — « Oui, » répondirent-ils ; « nous entendons le son des trompettes et les cris ; que t'en semble ? » — « En vérité, » dit-elle, « il est impossible de voir les flots, tellement les navires sont serrés les uns contre les autres. Ils se dirigent vers la terre de toute leur vitesse. Que faire ? » — « Princesse, il n'y a pas autre chose à faire que de nous renfermer dans le fort et

²⁹⁴ *Dinas Dinllev* ou la forteresse ou ville forte de Dinllev, citadelle de *Lleu*, aujourd'hui Dinas Dinlle, à trois milles environ au sud-ouest de la ville de Caernarvon, sur la côte, dans la paroisse de Llandwrog. Il y a encore des restes très visibles de la forteresse. *Dinas* est dérivé de *din*, « citadelle », irlandais *dun*, vieux celtique *dunos* (cf. les noms gaulois en *dunum*. *Dinastet*, dans le *Dict. Vannetais* de Cillart de Kerampour, traduit *palais* et suppose un singulier *dinas* ? ; cf. Dinan).

²⁹⁵ *Brynn Aryen* ou la colline d'Aryen.

²⁹⁶ *Cevyn Clutno*, le promontoire, ou la colline arrondie de Clutno. *Cevyn* signifie proprement *dos* (arm. *kein*).

²⁹⁷ *Pucelle*. J'emploie ce mot dans ma traduction avec les sens qu'il avait au moyen âge, de femme non mariée et de suivante.

le défendre du mieux que nous pourrons.» -« Dieu vous le rende. Défendez-le; vous trouverez ici des armes en abondance. »

Elle alla leur chercher des armes. Elle revint avec deux pucelles, apportant chacune une armure: « Princesse, » dit Gwydyon, « revêts son armure à ce jeune homme; moi, je revêtirai l'autre avec le secours des deux pucelles. J'entends le tumulte de gens qui arrivent. » — « J'ai fini moi aussi. Tirons maintenant nos armures; nous n'en avons plus besoin. » — « Oh! pourquoi? Voici la flotte autour de la maison. » — « Non, femme, il n'y a pas la moindre flotte. » — « Que signifiait donc toute cette levée? » — « C'était pour rompre le sort que tu as jeté sur ce jeune homme et lui procurer des armes, et il en a eu sans que tu aies droit à des remerciements. » — « Par moi et Dieu, tu es un méchant homme. Il se pourrait que bien des jeunes gens perdissent la vie à cause de la levée que tu as occasionnée dans ce *cantrev* aujourd'hui. Je jure que ce jeune homme aura pour destinée de n'avoir jamais une femme de la race qui peuple cette terre en ce moment. » — « En vérité, » dit-il, « tu as toujours été une femme de rien, que personne ne devrait soutenir. Il aura une femme quand même. »

Ils se rendirent auprès de Math, fils de Mathonwy, et se plaignirent d'Aranrot avec la plus grande insistance. Gwydyon lui apprit comment il avait procuré une armure au jeune homme. « Eh bien, » dit Math, « cherchons, au moyen de notre magie et de nos charmes à tous les deux, à lui faire sortir une femme des fleurs. » Il avait alors la stature d'un homme et c'était bien le jeune homme le plus accompli qu'on eût jamais vu. Ils réunirent alors les fleurs du chêne, celles du genêt et de la reine des prés, et, par leurs charmes, ils en formèrent la pucelle la plus parfaite du monde. On la baptisa suivant les rites d'alors et on la nomma Blodeuwedd (aspect, visage de fleurs). Lorsqu'ils eurent couché ensemble, pendant le festin, Gwydyon dit: « il n'est pas facile de s'entretenir sans domaines. » — « Eh bien, » répondit Math, « je lui donnerai le meilleur *cantrev* qu'un jeune homme puisse avoir. » — « Quel *cantrev*, seigneur? » — « Celui de Dinoding²⁹⁸. »

²⁹⁸ Le texte porte, à la suite de Dinoding: « Ce *cantrev* porte aujourd'hui les noms d'Eivynydd et Ardudwy. » Cette phrase paraît une glose introduite dans le texte. Au XIII^e siècle encore, parmi les *cantreys* de l'Arvon, on donne le *cantrev* de Dunodig (pour *Dunoding*) avec les deux *kymmud* d'Eivionydd et d'Ardudwy. Après la conquête définitive du pays de Galles et sa réorganisation par le roi Edouard I^{er}, il n'est plus question du *cantrev* de Dunodig; Eivionydd reste au contraire un des *cymmud* dépendant du vicomte de Caernarvon; le *cymmud* d'Ardudwy est sous la main du vicomte de Meirionydd (V. Statuts de Rothelan, *Ancient laws*, II, p. 708; les statuts de Rothelan, ou mieux Rhuddlan, ont été promulgués en 1284). J'écris *Eivynydd*, le *w* ayant parfois encore la valeur d'un *v*; cf. *Cynvael* = *Cynvael*. Le ms. a *Eiwynyd*. L'original portait probablement *Eivonynd* ou *Eivonyd*.

On lui bâtit une cour à l'endroit qu'on appelle *Mur y Castell*²⁹⁹, dans la partie escarpée d'Ardudwy. C'est là qu'il habita et régna. Tout le monde fut content et accepta avec plaisir sa domination.

Un jour, il se rendit à Kaer Dathyl pour faire visite à Math, fils de Mathonwy. Ce jour-là, Blodeuwedd se mit à se promener dans l'enceinte de la cour. Le son d'un cor se fit entendre, et aussitôt elle vit passer un cerf fatigué poursuivi par les chiens et les chasseurs. Après les chiens et les chasseurs venait toute une troupe de gens à pied. « Envoyez un valet, » dit-elle, « savoir à qui est cette troupe-là. » Un valet sortit et demanda qui ils étaient. — « La troupe de Gronw Pebyr (*Gronw* le Fort), seigneur de Penllyn³⁰⁰, » répondirent-ils. Le valet revint le lui dire. Pour Gronw, il continua à poursuivre le cerf, l'atteignit sur les bords de la rivière Kynvael et le tua. Il fut occupé à l'écorcher et à donner la curée aux chiens jusqu'à ce que la nuit vint le surprendre.

Quand il vit le jour s'en aller et la nuit approcher, il passa devant l'entrée de la cour. « Il est bien sûr, » dit Blodeuwedd, « que nous ferons mal parler de nous par ce seigneur, si nous le laissons, à une pareille heure, aller à un autre endroit sans l'inviter. » — « Assurément, princesse, » répondirent ses gens, « il vaut mieux l'inviter. » Des messagers allèrent lui porter l'invitation. Il accepta avec plaisir et se rendit à la cour. Elle alla au devant de lui pour lui souhaiter la bienvenue et le saluer. « Princesse, » dit-il, « Dieu te récompense de ton bon accueil. » Il se désarma et ils s'assirent. Blodeuwedd le regarda et, à partir de ce moment, il n'y eut pas une place dans tout son être qui ne fut pénétrée de son amour. Il jeta lui aussi les yeux sur elle et il fut envahi par les mêmes sentiments. Il ne put lui cacher qu'il l'aimait ; il le lui dit. Elle en fut toute réjouie. L'amour qu'ils avaient conçu l'un pour l'autre fut l'unique sujet de leur entretien ce soir là. Ils ne tardèrent guère à s'unir : cette nuit même ils couchèrent ensemble. Le lendemain, il voulut partir. « Non, assurément, » dit-elle, « tu ne t'en iras pas d'auprès de moi ce soir. » Ils passèrent la nuit ensemble et se concertèrent pour savoir comment ils pourraient vivre réunis. « Il n'y a qu'un moyen, » dit-il, « il faut que tu cherches à savoir de lui comment on peut lui donner la mort, et cela sous couleur de sollicitude pour lui. » Le lendemain il voulut partir.

« Vraiment, » dit-elle, « je ne suis pas d'avis que tu t'en ailles d'auprès de moi

²⁹⁹ *Mur y Castell*, « le mur ou rempart du château, » appelé aussi *Tomen y Mur*, sur les confins d'Ardudwy, est, d'après Lady Guest, à deux milles au sud de la Cynvael ou rivière de Festiniog, et à trois milles de Llyn y Morwynion, ou lac des jeunes filles, où les pucelles de Blodeuwedd se noyèrent.

³⁰⁰ *Penllyn* était un *cantrev* de Meirionydd (*Myv. Arch.*, p. 735), qui devint, par le statut de Rothelan, un *cymmwd* sous l'autorité du vicomte de Meirionydd (*Ancient laws*, II, p. 108).

aujourd'hui.» — « Puisque tel est ton avis, je ne m'en irai pas, » répondit-il, « je te ferai seulement remarquer qu'il est à craindre que le seigneur de cette cour ne revienne à la maison. » — « Eh bien, demain, je te permettrai de t'en aller. » Le lendemain, il voulut partir, et elle ne s'opposa pas. « Rappelle-toi, » dit-il, « ce que j'ai dit ; presse-le de questions, et cela, comme en plaisantant, par tendresse ; applique-toi à savoir de lui comment la mort pourrait lui venir. »

Lleu Llaw Gyffes revint chez lui ce soir-là. Ils passèrent le temps en causeries, musique, festin, et, dans la nuit, allèrent coucher ensemble. Il lui adressa la parole une fois, puis une seconde, sans obtenir de réponse. « Qu'as-tu, » lui dit-il, « tu n'es pas bien ? » — « Je réfléchis, » répondit-elle, « à une chose qui ne te viendrait jamais à l'esprit à mon sujet : je suis soucieuse en pensant à ta mort au cas où tu t'en irais avant moi. » — « Dieu te récompense de ta sollicitude ; mais si Dieu lui-même ne s'en mêle, il n'est pas facile de me tuer. » — « Voudrais-tu, pour l'amour de Dieu et de moi, m'indiquer de quelle façon on pourrait te tuer ? car, pour ce qui est des précautions, j'ai meilleure mémoire que toi. » — « Volontiers. Il n'est pas facile de me tuer en me frappant : il faudrait passer une année à faire le javelot dont on se servirait et n'y travailler que pendant la messe le dimanche. » — « Est-ce sûr ? » — « Bien sûr. On ne le peut, si je suis à pied. » — « Eh bien, de quelle façon peut-on donc te tuer ? » — « Je vais te le dire : il faut me préparer un bain sur le bord d'une rivière, établir au-dessus de la cuve une claie voûtée, et ensuite la couvrir hermétiquement, amener un bouc, le placer à côté de la cuve ; il faudrait que je misse un pied sur le dos du bouc et l'autre sur le bord de la cuve : quiconque m'atteindrait dans ces conditions, me donnerait la mort. » — « J'en rends grâce à Dieu, c'est là une chose facile à éviter. » Elle n'eut pas plutôt obtenu cette révélation qu'elle la fit parvenir à Gronw Pebyr. Gronw s'occupa de la fabrication de la lance, et, au bout de l'année, jour par jour, elle fut prête. Il le fit savoir, le jour même, à Blodeuwedd. « Seigneur, » dit celle-ci à Lleu, « je me demande comment pourrait se réaliser ce que tu m'as dit. Voudrais-tu me montrer comment tu te tiendrais sur le bord de la cuve et sur le bouc, si je prépare moi-même le bain ? » — « Je te le montrerai, » répondit-il. Elle envoya vers Gronw et l'avertit de se tenir à l'abri de la colline qu'on appelle maintenant Brynn Kyvergyr³⁰¹ sur les bords de la rivière Kynvael. Elle fit rassembler tout ce qu'elle trouva de chèvres dans le *cantrev* et les amena de l'autre côté de la rivière en face de Brynn Kyvergyr.

Le lendemain, elle dit à Lleu : « Seigneur, j'ai fait préparer la claie et le bain : ils sont prêts. » — « C'est bien, » répondit-il, « allons voir. » Ils allèrent voir le bain.

³⁰¹ *Brynn Kyvergyr* ou la colline de la rencontre, du combat.

« Veux-tu aller dans le bain, seigneur, » dit-elle ? — « Volontiers, répondit-il. Il y alla et prit son bain. « Seigneur, » dit-elle, « voici les animaux que tu as dit s'appeler *boucs*. » — « Eh bien, » répondit-il, « fais en prendre un et fais-le amener ici. » On amena le bouc. Lleu sortit du bain, mit ses chausses et posa pied sur le bord de la cuve, et l'autre sur le dos du bouc. Gronw se leva alors, à l'abri de la colline qu'on appelle Brynn Kyvergyr, et, appuyé sur un genou, il le frappa de la lance empoisonnée, et l'atteignit si violemment dans le flanc, que la hampe sauta, et que le fer resta dans le corps. Lleu s'envola sous la forme d'un oiseau en jetant un cri strident, affreux, et on ne le revit plus.

Aussitôt qu'il eut disparu, ils se rendirent, eux, à la cour, et, cette nuit même, couchèrent ensemble. Le lendemain, Gronw se leva et prit possession d'Ardudwy. Après s'en être rendu maître, il le gouverna et devint seigneur d'Ardudwy et de Penllyn³⁰². L'histoire parvint aux oreilles de Math, fils de Mathonwy. Math en conçut profonde douleur et grand chagrin, et Gwydyon beaucoup plus encore. « Seigneur, » dit Gwydyon, « je ne prendrai jamais de repos avant d'avoir eu des nouvelles de mon neveu. » — « Bien, » dit Math, « Dieu te soit en aide. » Il partit et se mit à parcourir le pays; il erra à travers Gwynedd et Powys d'un bout à l'autre. Ensuite il se rendit en Arvon, et arriva à la maison d'un serf qui habitait le *maenawr* de Pennardd. Il descendit chez lui et y passa la nuit. Le maître de la maison et les gens de sa famille rentrèrent. Le porcher arriva le dernier. Le maître lui dit : « Valet, ta truie est-elle rentrée ce soir ? » — « Oui, » répondit-il ; « en ce moment elle est venue rejoindre les porcs. » — « Quel trajet fait donc cette truie, » demanda Gwydyon ? — « Tous les jours, aussitôt qu'on ouvre l'écurie, elle sort et on ne la voit plus ; on ne sait quel chemin elle a pris, pas plus que si elle allait sous terre ! » — « Voudrais-tu, » reprit Gwydyon, « me faire le plaisir de ne pas ouvrir la porte de l'écurie avant que je ne sois avec toi à côté ? » — « Volontiers. » Ils allèrent se coucher.

Au point du jour, le porcher se leva et réveilla Gwydyon. Il se leva, s'habilla, alla avec le porcher, et se tint auprès de l'écurie. Le porcher ouvrit la porte ; au même moment, la truie s'élança dehors et se mit à marcher d'une allure vigoureuse. Gwydyon la suivit. Elle prit sa course en remontant le cours de la rivière, se dirigea vers le vallon qu'on appelle maintenant Nant y Lleu (le ravin de Lleu ou du Lion) ; là, elle s'arrêta et se mit à paître. Gwydyon vint sous l'arbre et regarda ce que mangeait la truie. Il vit que c'étaient de la chair pourrie et des vers. Il leva les yeux vers le haut de l'arbre et aperçut un aigle au sommet. À chaque fois que l'aigle se secouait, il laissait tomber des vers et de la chair en décomposi-

³⁰² Ardudwy touche Penllyn à l'Ouest.

tion que mangeait la truie. Gwydyon pensa que l'aigle n'était pas autre que Lleu, et chanta cet englyn :

Chêne qui pousse entre deux glens, l'air et le vallon sont sombres et agités : si je ne me trompe, ces débris décomposés sont ceux de Lleu.

L'aigle se laissa aller jusqu'au milieu de l'arbre. Gwydyon chanta un second englyn :

Chêne qui pousse sur cette terre élevée, que la pluie ne peut plus mouiller et n'a pas amolli, qui a supporté cent quatrevingts tempêtes : à son sommet est Lleu Llaw Gyffes.

L'aigle se laissa aller jusque sur la branche la plus basse de l'arbre. Gwydyon chanta un troisième englyn :

Chêne qui pousse sur la pente... si je ne me trompe, Lleu viendra dans mon giron.

L'aigle se laissa tomber sur les genoux de Gwydyon. D'un coup de sa baguette enchantée, Gwydyon lui rendit sa forme naturelle. On n'avait jamais vu quelqu'un présentant plus triste aspect : il n'avait que la peau et les os.

Gwydyon se rendit avec lui à Kaer Dathyl. On amena, pour le soigner, tout ce qu'on put trouver de bons médecins en Gwynedd. Avant la fin de l'année, il était complètement rétabli. « Seigneur, » dit-il alors à Math, fils de Mathonwy, « il est temps que j'aie satisfaction de l'homme dont j'ai eu souffrance. » — « Assurément, » répondit Math, « il ne peut se maintenir sans te rendre satisfaction. » — « Le plus tôt que j'obtiendrai satisfaction sera le mieux pour moi. »

Ils rassemblèrent toutes les troupes de Gwynedd et marchèrent sur Ardudwy. Gwydyon, qui était à leur tête, se dirigea sur Mur y Castell. Blodeuwedd, à la nouvelle de leur approche, prit ses suivantes avec elle, et se dirigea, à travers la rivière Kynvael, vers une cour située sur la montagne. Leur terreur était telle qu'elles ne pouvaient marcher qu'en retournant la tête ; elles tombèrent ainsi dans l'eau sans le savoir, et se noyèrent toutes à l'exception de Blodeuwedd. Gwydyon l'atteignit alors, et lui dit : « Je ne te tuerai pas, je ferai pis³⁰³. Je te laisserai aller

³⁰³ Sur le châtement ou la réparation en cas d'adultère, cf. J. Loth *Le roman de Tristan et Iseult est-il d'origine celtique ?* (Rev. Celt. XXX, p. 280).

sous la forme d'un oiseau. Pour te punir de la honte que tu as fais à Llew Llaw Gyffes, tu n'oseras jamais montrer ta face à la lumière du jour, par crainte de tous les autres oiseaux. Leur instinct les poussera à te frapper, à te traiter avec mépris partout où ils te trouveront. Tu ne perdras pas ton nom, on t'appellera toujours Blodeuwedd. » On appelle en effet le hibou Blodeuwedd, aujourd'hui encore³⁰⁴. C'est ainsi que le hibou est devenu un objet de haine pour tous les oiseaux.

Gronw Pebyr, lui, retourna à Penllyn, d'où il envoya une ambassade à Llew Llaw Gyffes pour lui demander s'il voulait, pour prix de son outrage, terre, domaines, or ou argent. « Je n'accepte pas, » répondit-il, « j'en atteste Dieu. Voici le moins que je puisse accepter de lui : il se rendra à l'endroit où je me trouvais quand il me donna le coup de lance, tandis que moi je serai à la même place que lui, et il me laissera le frapper d'un coup de lance. C'est la moindre satisfaction que je puisse accepter. » On en informa Gronw Pebyr. « Eh bien, » dit-il, « je suis bien forcé de le faire. Nobles fidèles, gens de ma famille, mes frères de lait, y a-t-il quelqu'un de vous qui veuille recevoir le coup à ma place ? » — « Non pas, » répondirent-ils. C'est à cause de cela, parce qu'ils ont refusé de souffrir un coup à la place de leur seigneur, qu'on n'a cessé de les appeler depuis, la troisième famille déloyale³⁰⁵. « Eh bien, » dit-il, « c'est donc moi qui le supporterai. »

Ils se rendirent tous les deux sur les bords de la rivière de Kynvael. Gronw

³⁰⁴ Cette tradition fait le sujet d'un poème de Dafydd ab Gwilym, connu sous le titre de *Achau Dylluan*, ou la généalogie du hibou. Le poète lui demande son nom ; l'oiseau lui répond qu'on l'a appelé Blodeuwedd, et qu'elle était fille d'un seigneur de Mon. « Qui t'a métamorphosée ? » reprend le poète. — « C'est Gwydyon, fils de Don, des abords de Conwy, qui, avec sa baguette magique, — il n'y en a plus eu de son espèce, — m'a fait passer de ma beauté dans le triste état où tu me vois, m'accusant d'avoir aimé, soleil éclatant d'une race brillante, Goronwy le jeune homme vigoureux (Pefr, peut-être le fils vigoureux de Gronw Hir, le texte n'est pas sûr à ce vers), le seigneur de Penllyn, le beau, le grand. » (2^e éd., p. 258).

³⁰⁵ Les trois principales familles ou tribus déloyales de l'île de Bretagne sont : la famille de Gronw Pevyr de Penllyn, dont les hommes refusèrent à leur seigneur de le remplacer en face de la lance empoisonnée de Llew Llawgyffes ; la tibu de Gwrgi et de Peredur, qui abandonna ses seigneurs à Kaer Greu, lorsqu'ils avaient rendez-vous de combat le lendemain avec Edin Glingawr (ou au genou de géant) ; ils furent tués tous deux ; la troisième, la tribu d'Alan Fergan, qui abandonna en secret son seigneur sur la route de Camlan ; le nombre des combattants de chaque famille était de cent vingt hommes (*Triades Mab.*, p. 305, 1.13). Les *Triades* de Skene (II, p. 361) mentionnent que Llew se trouvait à *Lechoronwy*, ou la pierre de Goronwy, à Blaenn Kynvael, ou au sommet, vers la soucre de la Cynvael. On y lit aussi Alan Fyrgan ; les *Triades* de Rhys-Evans ont Ar Ian Fergan, faute évidente du scribe pour Alan Fergan. Dans le *mabinogi* de Kulhwch, il est fait mention d'un Ispery, fils de Fergan, roi du Llydaw ou Bretagne amoricaine. Alain Fergant ou Fergent est Alain VI, qui régna en Bretagne de 1104 à 1119. Parmi les Alan de Bretagne, les plus célèbres sont Alain le grand (877-907) et Alain Barbe-Torte, qui revint de Grande-Bretagne pour écraser définitivement les Normands (937-952). sur le dévouement au chef de clan, v. J. Loth, Le drame moral de Tristan et Iseut. (*Revue celt.*, XXX, p. 280 et suiv.).

se tint à l'endroit où était Lleu Llaw Gyffes quand il le frappa, tandis que Lleu occupait sa place. Gronw Pebyr dit alors à Lleu : « Seigneur, comme c'est par les artifices pervers d'une femme que j'ai été amené à ce que j'ai fait, je te prie, au nom de Dieu, de me laisser mettre entre moi et le coup, cette pierre plate que j'aperçois sur le bord de la rivière. » - « Je ne refuserai pas cela, assurément, » répondit Lleu. - « Dieu te le rende. » Gronw prit la pierre et la tint entre lui et le coup. Lleu darda sa lance, traversa la pierre de part en part, et Gronw lui-même, au point qu'il lui rompit le dos. Ainsi fut tué Gronw Pebyr. Il y a encore là, sur le bord de la rivière Kynvael, une pierre percée d'un trou ; et, en souvenir de ce fait on l'appelle encore aujourd'hui Llech Gronw³⁰⁶. Lleu Llaw Gyffes reprit possession du pays, et le gouverna heureusement. D'après ce que dit le récit, il devint ensuite seigneur de Gwynedd.

Ainsi se termine cette branche du *Mabinogi*.

³⁰⁶ *Llech Gronw* ou « la pierre plate de Gronw ».

LE SONGE DE MAXEN

Voici le songe de Maxen Wledic

Maxen Wledic³⁰⁷ était empereur à Ruvein (Rome). C'était le plus beau et le

³⁰⁷ Le *Maxen* de ce récit est un personnage imaginaire ; mais sa physionomie est formée de traits empruntés à des personnages historiques. Ce nom est un souvenir littéraire mais non populaire de Maxentius, l'adversaire de Constantin le Grand, tué en 313. Il y a peut-être aussi un vague ressouvenir de Magnentius, qui aspira à l'empire et périt en 353 ; il était Breton par son père (Zonaras, XIII, 6, ap. Petri, *Mon. Hist. brit.*). Le mariage avec Hélène est un trait de la vie de Constance, père de Constantin. L'expédition des troupes bretonnes, leur établissement dans le Llydaw sont le fait du Maxime de Nennius (XXIII) et du Maximianus de Gaufrei de Monmouth (V, 5, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16 ; VI, 2, 4 ; IX, 16 ; XII, 5). Les traits du Maxime de l'histoire ne sont pas du tout ceux du personnage de la légende. Il est d'origine espagnole, repousse en Bretagne une attaque des Pictes et des Scots, est proclamé empereur par les légions, passe en Gaule, prend et tue Gratien à Lyon et est défait et tué par Valentinien et Théodose à Aquilée, 483-488 (v. Aurélius Victor, c. 47, 48 ; Zosime, III, 35 ; Paul Oro-se, VII, 34, 35 ; Sozomène, VII, 13 ; Prospère d'Aquitaine, aux années 383-388 ; Prosper Tyron, à l'année 382). Paul Orose est le seul qui fasse son éloge. Gildas (X) le traite de tyran, et ajoute une remarque importante, c'est que la Bretagne, privée de soldats et de chefs par son expédition, devient par là, pour les Pictes et les Scots, une proie facile (XI). Nennius (XXII, XXIII) ajoute au récit de Gildas l'établissement des soldats bretons en Litaw (Armorique) ; ils tuent les hommes et conservent les femmes, après leur avoir coupé la langue, pour que leurs descendants n'aient pas d'autre langage que le leur ; d'où le nom de *Letewicion*, *semi-tacentes*, donné aux Armoricaïns, *parce qu'ils parlent confusément*. Nennius décompose le mot en *Let-tewicion*, « qui se taisent à demi, » étymologie des plus fantaisistes (v. J. Loth, *De vocis aremoricae forma atque significatione*, Picard, Paris, 1883). Gaufrei ajoute l'épisode de Conan Meriadec, reproduit depuis par tous les écrivains bretons armoricaïns (v. J. Loth, *L'émigration bretonne en Armorique du V^e au VII^e siècle de notre ère*, Paris, Picard, 1883, Introduction, VVII), et beaucoup de détails romanesques. Ainsi Helen, fille du roi Coel, duc de Colchester, se marie à Constance père de Constantin. Après le départ de Constantin, Octavies, duc des Wissei (Essex), enlève le gouvernement aux princes à qui il l'avait confié. Sa fille, dont le nom n'est pas donné, est mariée à un sénateur romain, Maxen Wledic, qui était de race bretonne, étant fils Llewelyn (Leoninus pour Leolinus), oncle d'Helen. Il est combattu par le neveu d'Octavius, Kynan Meiriadawc (cf. Brut Tysilio, *Myv. Arch.*, p. 454 et suiv.). On voit que les traits principaux du songe, malgré de notables différences, se retrouvent dans Gaufrei. Les *Triades* sont d'accord avec le songe : la troisième grande expédition a été emmenée de cette île par Elen Lluyddawg et Kynan son frère, seigneur de Meiriawc jusqu'au Llydaw, où ils obtinrent des terres et des domaines de l'empereur Maxen Wledi, pour l'avoir aidé contre les Romains. Ces guerriers étaient originaires de la terre de Meiriawc, de Seisyllwg, de Gwyr et de Gorwennydd. Pas un ne revint ; il restèrent en Llydaw et à Ystre Gyfaelwg, où ils dominèrent. À la suite de cette grande levée, il manqua d'hommes d'armes en Cymry, de façon que les Gwyddyl Pictes opprimèrent le pays. Gwrtheyrn Gwethenau fut

mileux fait pour la dignité d'empereur de tous ceux qui avaient régné avant lui. Un jour qu'il tenait une conférence de rois, il dit à ses intimes: «J'ai l'intention demain d'aller à la chasse.» Le lendemain matin, il partit avec sa suite et atteignit la vallée d'une rivière qui arrive à Rome. Il chassa dans la vallée jusqu'au milieu du jour accompagné de trente-deux rois, tous portant couronne et ses vassaux. Ce n'était pas par plaisir qu'il chassait aussi longwctemps; il voulait se conduire comme un homme qui est le seigneur de tant de rois. Le soleil était haut dans le ciel au-dessus de leurs têtes, la chaleur était grande; il fut pris de sommeil. Les valets de chambre dressèrent alors en cercle autour de lui leurs écus en les plaçant sur la hampe de leurs lances pour le défendre du soleil. Ils lui mirent sous la tête un bouclier émaillé d'or. Ainsi dormit Maxen.

Pendant son sommeil, il eut une vision. Il lui sembla qu'il remontait la vallée du fleuve jusqu'à sa source, puis qu'il arrivait à la montagne la plus haute du monde: elle lui paraissait aussi haute que le ciel. La montagne franchie, il traversait, de l'autre côté, les contrées les plus belles et les plus unies qu'on eût jamais vues. Il apercevait de grands fleuves se dirigeant de la montagne vers la mer. Il marchait le long des rivières vers leur embouchure. Quelque temps qu'il eût mis à voyager ainsi, il arrivait à l'embouchure d'un grand fleuve, la plus grande que l'on pût voir. Il y avait à l'embouchure une grande ville et dans la ville une grande forteresse surmontée de grandes tours en grand nombre et de différentes couleurs. Une flotte se trouvait à l'embouchure de la rivière: c'était bien la plus grande qu'on eût jamais vue. Au milieu, il vit un navire beaucoup plus beau que tous les autres. Tout ce qu'il en apercevait au-dessus des flots était composé alternativement de panneaux dorés et argentés; un pont d'os de cétacés était jeté du navire à terre. Il lui sembla qu'il traversait le pont et entrait dans le navire. Les voiles s'élevèrent et le navire partit à travers la mer et les flots.

Il arriva à une île, la plus belle du monde. Après avoir traversé l'île d'une mer à l'autre et être arrivé à l'extrémité la plus éloignée, il aperçut des vallons encaissés, des précipices, des rochers élevés et une terre abrupte, très arrosée, telle qu'il n'en avait jamais vue de pareille. De là, il aperçut dans la mer, en face de cette terre sillonnée de ruisseaux, une île, et entre l'île et lui un pays dont la plaine était aussi longue que la mer qui le bordait; la montagne s'étendait autant que

obligé d'appeler les Saxons conte eux; mais ceux-ci, voyant la faiblesse des Cymry, s'entendirent avec les Gwyddyl Pictes et les traîtres, et enlevèrent aux Cymry leur terre et leur suprématie (*Myv. Arch.*, p. 401, 14; cf. *ibid.* p. 395, 5). Le nom de Maxen n'est point populaire chez les poètes gallois; son nom est une création de lettré, ainsi que les principaux traits de sa légende. Cependant, Llewys Glyn Cothi compare Davyd ab Sion à Macsen, et sa femme Gwenllïan à Elen, fille d'Eudav (p. 120, v. 50).

les bois. De la montagne il voyait une rivière traverser le pays et se diriger vers la mer. À son embouchure était une grande forteresse, la plus belle qu'on eût jamais vue. La porte était ouverte; il entra. Il y aperçut une belle salle. Le toit lui parut être en or, les murs, formant cercle, en pierres précieuses étincelantes, les portes tout entières en massif. Il aperçut des couches³⁰⁸ dorées et des tables d'argent. Sur la couche, en face de lui, étaient deux jeunes gens bruns jouant aux échecs³⁰⁹. L'échiquier était en argent et les cavaliers en or; les jeunes gens étaient vêtus de *paille* tout noir; leur chevelure était retenue par des bandeaux d'or rouge, rehaussés de pierres précieuses étincelantes; les rubis et les gemmes³¹⁰ y alternaient, sans parler des pierres impériales. Leurs pieds étaient chaussés de brodequins de *cordwal* neuf, fermés par des lames d'or rouge. Au pied d'une des colonnes, un homme aux cheveux blancs était assis dans une chaire³¹¹ d'os d'éléphant ornée de deux aigles d'or rouge. Il portait aux bras des bracelets d'or, aux doigts de nombreuses bagues, au cou un collier d'or; un bandeau d'or retenait ses cheveux: son air était imposant. Il avait devant lui un échiquier d'or avec ses cavaliers; il tenait à la main une verge d'or et des haches d'acier avec lesquelles il taillait les cavaliers du jeu d'échec. En face de lui était assise une jeune fille dans une chaire d'or rouge. Elle était si belle qu'il n'était pas plus facile de la regarder que le soleil dans tout son éclat. Elle portait des chemises de soie blanche fermées sur la poitrine par des agrafes d'or rouge, un *surcot*³¹² de *paille* dorée, autour de

³⁰⁸ *Couche*, dans le sens qu'on lui attribuait au moyen âge; ce mot désigne quelque chose comme un divan ou canapé (Paulin Paris, *Les Romans de la Table ronde*, IV, app.)

³⁰⁹ *Gwyddbwyll*, *intelligence de bois ou bois intelligent*. C'est un jeu celtique, ressemblant beaucoup à nos échecs avec lesquels on aurait cependant tort de le confondre. Ce jeu est mentionné parmi les vingt-quatre exercices des Cymry (*Myv. Arch.*, p. 872). Chez les Irlandais, c'était aussi un jeu national (O'Curry, *On the manners*, II, 359; III, 165, 360, 366). Les échecs ont été connus en France aussi de bonne heure. On a un jeu d'échecs d'ivoire du temps de Charlemagne et qui passe même pour lui avoir appartenu (Viollet-le-Duc, *Dict. raisonné du mob. français*, II, p. 462). Le jeu d'échecs faisait partie de l'enseignement chez les anciens Irlandais (O'Curry, *On the manners*, II, p. 79). Sur l'importance de ce jeu cf. J. Loth, *Le sort et l'écriture chez les Celtes*. (*Journal des savants*, septembre 1911).

³¹⁰ *Gem* désigne ici une pierre précieuse blanche par opposition à *rhud em*, gemme rouge, rubis. Le ms. Pen. 16 porte *rudem a gwen em*, gemme rouge et gemme blanche.

³¹¹ Pris dans le sens qu'il avait au moyen-âge de chaise avec bras.

³¹² Avant le XIII^e siècle, la chemise ou *chainse* est une tunique de dessous; celle de dessus s'appelait *bliand*; mais, au XIII^e siècle, la *chainse* devient une véritable chemise. Elle a pour équivalent une première robe appelée *cotte*; la robe de dessus s'appelle *surcot* (Quicherat, *Le costume en France*, pages 138, 180). Le *surcot* est aussi un vêtement qu'on passait sur la robe quand on voulait sortir de chez soi. Le *surcot* ouvert remplaçait, pour le repas, nos *serviettes*; on le passait sur la tunique avant de s'asseoir à table et de se laver. Il était ordinairement fourni par le maître de la maison (Paulin Paris, *Les Romans de la Table ronde*, IV, page 214). *Surcot* a ici le premier sens, celui de robe de dessus.

la tête un bandeau d'or rouge rehaussé de rubis, de gemmes alternant avec des perles, et de pierres impériales ; sa ceinture était d'or rouge. Il n'y avait pas une créature offrant un plus beau coup d'œil. La jeune fille se leva de sa chaire à son approche. Il lui jeta les bras autour du cou³¹³, et ils s'assirent tous les deux dans la chaire d'or qui ne parut pas plus étroite pour eux que pour la pucelle toute seule ; il avait les bras autour du cou de la jeune fille et sa joue contre la sienne, quand il fut tiré de son sommeil : les chiens faisaient rage contre leurs laisses, les écus se heurtaient, les hampes des lances s'entrechoquaient, les chevaux hennissaient et piaffaient.

Une fois réveillé, l'empereur n'eut plus ni vie, ni repos au souvenir de la pucelle qu'il avait vue en songe. Il n'y avait pas en lui une jointure d'os, un point à l'intérieur d'un ongle, et à plus forte raison endroit plus considérable, qui ne fût entièrement pénétré de l'amour de la jeune fille. Les gens de sa maison lui dirent : « Seigneur, il est plus que temps pour toi de manger. » L'empereur remonta alors sur son palefroi et se dirigea vers Rome, plus triste que jamais homme ne l'avait paru. Il resta ainsi toute la semaine ; si les gens de sa maison allaient boire vin et hydromel dans des vases d'or, il restait à l'écart ; allaient-ils écouter de la musique ou des récits amusants, il ne les accompagnait point. Il n'aimait qu'une seule chose : dormir. Aussi souvent qu'il s'endormait, il voyait en songe la femme qu'il aimait le plus. Quand il était éveillé, il n'y avait pas trace d'elle : il ne savait monde où elle était.

Le valet attaché à la chambre — et tout valet qu'il était, c'était le roi de Romani — lui dit un jour : « Seigneur, tous tes hommes se plaignent de toi. » — « Pourquoi donc ? » répondit l'empereur. — « Parce qu'ils n'obtiennent de toi ni mission ni réponse, comme les vassaux ont l'habitude d'en avoir de leur seigneur. Voilà la cause des plaintes qui s'élèvent contre toi. » — « Eh bien ! valet, » dit l'empereur, « amène autour de moi les sages de Rome et je dirai pourquoi je suis triste. » On réunit les sages de Rome autour de l'empereur. Il leur dit : « Sages de Rome, j'ai eu un songe, et dans ce songe, j'ai vu une jeune fille. Je n'ai plus ni vie ni repos à cause d'elle. » — « Seigneur, » répondirent-ils, « puisque tu as jugé à propos de nous consulter, nous allons te donner un conseil. Nous sommes d'avis que tu envoies des messagers pendant trois ans dans les trois parties du monde pour chercher l'objet de ton songe. Comme tu ne sais ni quel jour ni quelle nuit tu recevras la bonne nouvelle, tu seras toujours soutenu par cet espoir. »

Les messagers se mirent à errer à travers le monde et à chercher des nouvel-

³¹³ C'était, semble-t-il, la façon d'embrasser des Celtes. C'est ainsi que s'embrassent les deux héros irlandais Ferdiadh et Cuchulain (O'Curry, *On the manners*, I, p. 305).

les de la jeune fille pendant toute une année. Quand ils revinrent au bout de l'année, ils ne savaient rien de plus que le jour où ils étaient partis. L'empereur s'attrista en pensant que, vraisemblablement, il n'aurait jamais de nouvelles de la femme qu'il aimait le plus. Le roi de Romani dit alors à l'empereur : « Seigneur, va chasser dans la direction où il t'a semblé aller ; vois si c'est à l'orient ou à l'occident. » L'empereur partit pour la chasse et arriva sur les bords de la rivière. « Voici, » dit-il, « où j'étais quand j'eus cette vision. Je marchais en remontant la rivière vers l'occident. » Aussitôt treize hommes se mirent en route comme messagers de l'empereur.

Devant eux, ils aperçurent une grande montagne qui leur semblait s'élever jusqu'au ciel. Voici dans quel attirail marchaient les messagers : chacun d'eux portait sur sa cape, par devant, une manche³¹⁴, comme insigne d'ambassadeurs, pour qu'on ne les inquiétât pas dans les pays en guerre qu'ils auraient à traverser. Après avoir franchi cette montagne, ils eurent devant les yeux de grandes contrées au terrain uni, traversées par de grands fleuves. « Voilà, » dirent-ils, « le pays qu'a traversé notre seigneur. » Ils se dirigèrent le long des rivières, vers leur embouchure, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un grand fleuve qu'ils voyaient couler vers la mer ; une grande ville était à l'embouchure du fleuve, et dans la ville une grande forteresse surmontée de grandes tours de couleurs variées. À l'embouchure était une flotte, la plus grande du monde, et, au milieu, un navire plus grand que tous les autres. « Voilà bien, encore, » dirent-ils, « ce que notre seigneur a vu en songe. » Ils traversèrent la mer sur ce grand navire et arrivèrent dans l'île de Bretagne. Ils la traversèrent jusqu'à l'Eryri³¹⁵. « Voici bien encore, » dirent-ils, « la terre sillonnée d'eau qu'a vue notre seigneur en rêve. »

Ils s'avancèrent jusqu'à ce qu'ils aperçurent Mon (Anglesey) en face et qu'ils eurent aussi sous les yeux Arvon. « Voici bien, » dirent-ils, « la terre qu'a vue en songe notre seigneur. » Aber Sein³¹⁶ leur apparut ainsi que le fort à l'embouchure de la rivière. La porte du fort était ouverte ; ils entrèrent, et, à l'intérieur, ils virent une salle. « Voilà bien, » dirent-ils, « la salle qu'il a vue en songe. » Ils entrèrent : les deux jeunes gens jouaient aux échecs assis sur une couche d'or ; l'homme aux

³¹⁴ La manche, à cette époque, était cette longue bande de soie qui pendait en écharpe au bras des dames de haut rang. Lancelot, dans le roman qui porte son nom, attache la manche de la reine sur son heaume en forme d'aigrette (Paulin Paris, *Les Romans de la Table ronde*, v. p. 334).

³¹⁵ *Eryri*, nom que l'on donne aujourd'hui encore à la chaîne de montagnes dont le plus haut sommet est connu sous le nom anglais de Snowdon, en gallois, *Y Wyddva*, « tumulus funéraire ou endroit en vue ». Ce nom Eryri se trouve, pour la première fois, dans Nennius (*In montibus Heriri, id est, Snaudun anglice Hist.*, XLI).

³¹⁶ *Aber Sein*, l'embouchure de la Seint, rivière de Caernarvon. v. la note 2 à la page 134.

cheveux blancs était assis au pied de la colonne, dans une chaire d'or, en train de tailler les cavaliers du jeu d'échecs; la jeune fille était assise dans sa chaire d'or rouge. Les envoyés tombèrent à genoux devant elle. « Impératrice de Rome, » dirent-ils, « salut! » — « Seigneurs, » répondit la jeune fille, « vous avez l'aspect de gens de marque et des insignes d'ambassadeurs: que signifie cette moquerie à mon adresse? » — « Il n'y a pas là, princesse, la moindre moquerie. L'empereur de Rome t'a vue en songe. Il n'a depuis, à cause de toi, ni vie, ni repos. Nous te laissons donc le choix, princesse: ou tu viendras avec nous pour qu'on te fasse impératrice à Rome, ou l'empereur viendra ici lui-même te prendre pour femme. » — « Gentilshommes, je ne veux pas mettre en doute ce que vous me dites, ni y ajouter trop de foi non plus. Seulement, si l'empereur m'aime, qu'il vienne me chercher ici. »

Les messagers s'en retournèrent en marchant nuit et jour. Lorsque les chevaux faiblissaient, ils en achetaient d'autres. En arrivant à Rome, ils allèrent saluer l'empereur en demandant leur récompense. Ils eurent ce qu'ils demandèrent. « Nous te guiderons, seigneur, » dirent-ils, « par mer et par terre, jusqu'à l'endroit où se trouve la femme que tu aimes le plus. Nous savons son nom, ses attaches de famille et son extraction. » L'empereur partit immédiatement avec ses troupes, avec ces hommes pour guides. Ils se rendirent dans l'île de Bretagne à travers la mer et les flots. Il conquiert l'île sur Beli, fils de Manogan, et sur ses fils, et les força à prendre la mer; pour lui, il s'avança jusqu'en Arvon. L'empereur reconnut le pays en le voyant. En apercevant le fort d'Aber Sein: « Voilà, » dit-il, « le fort où j'ai vu la femme que j'aime le plus. » Il marcha droit au fort et à la salle³¹⁷. Il y vit Kynan³¹⁸, fils d'Eudav, et Adeon, fils d'Eudav, jouant aux échecs; Eudav, fils de Karadawc, assis dans une chaire d'ivoire, en train de tailler les cavaliers du jeu d'échecs. La pucelle qu'il avait vue en songe était assise dans une chaire d'or. « Impératrice de Rome, » dit-il, « salut! » L'empereur lui jeta les bras autour du cou, et, cette nuit-là même, il coucha avec elle.

Le lendemain, la jeune fille lui demanda son présent conjugal (*Agweddi*)³¹⁹ en retour de sa virginité. Il lui demanda ce qu'elle désirait. Elle demanda l'île

³¹⁷ Comme dans les romans français, dans les *Mabinogion*, la salle est destinée aux réunions, aux réceptions publiques; la chambre ou *ystavell* à la vie intime (V. Paulin Paris, *Les Romans de la Table ronde*, V, 61).

³¹⁸ *Kynan*, armor. *Cunan*, *Conan*. Les chroniqueurs gallois n'ont pas manqué de faire d'*Eudav*, *Octavius*, ce qui est phonétiquement et de tous points impossible.

³¹⁹ *Agweddi* n'a pas ordinairement ce sens; il a plutôt le sens de dot (*Ancient laws*, I, p. 223, 73; 254, 16; dans les *Leges wallicae* le mot est glosé par *dos*, *Ancient laws*, II, p. 791, 41). v. le *Mab.* de Kulhwch.

de Bretagne pour son père depuis la mer Rudd (la Manche)³²⁰ jusqu'à la mer d'Iwerddon, et les trois principales îles adjacentes³²¹ pour les tenir sous l'empereur de Rome, et trois forteresses à bâtir, à son gré, dans l'endroit qu'elle choisirait. Elle choisit un emplacement pour sa première forteresse la plus élevée en Arvon³²². On y apporta de la terre de Rome pour qu'il fût plus sain pour l'empereur d'y dormir, de s'y asseoir et de s'y promener. Ensuite on lui bâtit deux autres forteresses, l'une à Kaer Llion³²³, l'autre à Kaer Vyrddin³²⁴. Un jour l'empereur s'en alla chasser à Kaervyrddin et s'avança jusqu'au sommet de Brevi Vawr³²⁵. Là, l'empereur fit tendre son pavillon, et l'endroit porte encore aujourd'hui le nom de *Kadeir Vaxen*³²⁶ (chaire de Maxen). Kaervyrddin est ainsi appelée parce qu'elle a été bâtie par une myriade d'hommes. Alors Elen eut l'idée de faire faire des grandes routes de chaque ville forte à l'autre à travers l'île de Bretagne. Les routes furent faites et on les appelle les chemins d'Elen Lluyddawc³²⁷ (la conductrice

³²⁰ *Mor Rudd*, habituellement *mor Udd*, la Manche: *O for ud hyd for Iwerdon*, depuis la mer Udd jusqu'à la mer d'Irlande (Cyndelw, XII^es.), *Myv. Arch.*, p. 153, col. 2; (*O for Udd i for Iwerddon*, *Myv. Arch.*, p. 318, col. 2; *mor Udd*, Llewys Glyn Cothi, p. 411, 22). Cette mer porte, en irlandais, le nom de *Muir n-icht*, qui n'est pas réductible au nom gallois. En revanche, *icht* peut faire supposer que le *Portus Ittius* pourrait bien être *Ictius*, comme l'a conjecturé avec raison M. Rhys (*Celtic Britain*, 2^e éd., p. 299).

³²¹ D'après Nennius, *Hist.*, II, ce sont Wight, Man et Orc (*Orcania insula*); cf. *Triades Mab.*, 309, 7). Une *Triade* nous fournit à ce sujet des explications; Anglesey (Mon) se serait détachée plus tard du continent; Orc se serait brisée en plusieurs îles et aurait créé ainsi l'archipel des Orcades (*Myv. Arch.*, 407, col. 2).

³²² *Caernarvon*, signifie le fort ou la citadelle en Arvon.

³²³ *Caer Llion* vient de *Castra Legionum*; il s'agit de Caerlleon sur Wysc ou Usk, et non de Caerlleon du Nord ou Chester, appelée encore aujourd'hui par les Gallois *Caer* (Castra). Sur le séjour des légions sur ces deux points, v. Hübner, *Inscript. Brit. lat.*, XVII, XII, et son travail: *Das römische heer in Britannien*. Berlin, 1881, paru dans l'*Hermes*, t. XVI.

³²⁴ *Myrddin* vient de Maridunum, ville des Demetæ (Ptolémée, II, 3). Le narrateur le fait dériver du gallois *myrdd*, myriade.

³²⁵ *Brevi vawr*, ou le grand Brevi, serait aujourd'hui Llanddewi Brevi, dans le Cardiganshire. Llanddewi Vach, ou le petit Llanddewi, ou Dewstow, est, dans le Monmouthshire, à quatre milles et demi de Chepstow, mais il s'agit ici d'une colline du comté de Pembroke, *Vreni Vawr*. Le scribe a lu *Vrevi* (Egerton Philimore, *Owen's Pembrokeshire*, p. 105-106, note 3).

³²⁶ *Kadeir Vaxen* ou la chaire de Maxen. Plusieurs autres lieux élevés portent ce nom de Cadeir; il y a aussi des collines en Armorique ainsi désignées (*Cador* ou vannetais *Cadoer*).

³²⁷ *Lluyddawc*, dérivé de *llu*, «armée, troupe.» Les voies romaines portent en Galles, par endroits, le nom de *Sarn Elen* ou chaussée, *chemin ferré* d'Elen. Une *Triade* assez singulière, et probablement altérée, l'envoie à la tête d'une armée, avec Maxen, en Scandinavie, d'où ils ne reviennent pas (*Triades Mab.*, p. 298, 9). Dafydd ab Gwilym et Llewys Glyn Cothi font des allusions à Elen. *Lluyddawc* pourrait bien être une traduction galloise d'*impératrice*, de *chef d'armée*. Hélène, mère de Constantin, paraît avoir été originaire de Bretagne; mais elle aurait été d'obscure naissance d'après Eutrope (*Brev. hist. Rom.*, X, 2). Bède, *Hist. eccl.*, I, 8, dit que Constance a eu son fils Constantin *ex concubina Helena*, en Bretagne. C'est Gaufrei de Mon-

d'armées), parce qu'elle était originaire de l'île de Bretagne et que les gens de l'île ne se seraient jamais rassemblés en pareil nombre pour personne autre qu'elle.

L'empereur resta sept ans dans cette île-ci. Or les gens de Rome avaient, à cette époque, cette coutume, que, tout empereur qui passait en pays étranger plus de sept années en conquérant, restait dans le pays conquis, et ne pouvait retourner à Rome. Ils créèrent un nouvel empereur. Celui-ci écrivit une lettre de menaces à Maxen. Elle ne contenait que ces mots : « Si tu viens, oui, si tu viens jamais à Rome... » La lettre et les nouvelles furent portées à Maxen, à Kaer Llion. Il envoya alors, lui aussi, une lettre à celui qui se disait empereur de Rome. Il n'y avait non plus, dans cette lettre, que les mots : « Si je vais jamais à Rome, oui, si j'y vais... » Maxen se mit alors en marche avec ses troupes vers Rome. Il soumit la France, la Bourgogne, toutes les contrées sur son passage jusqu'à Rome, et vint assiéger la ville. Il l'assiégea pendant un an, sans être plus près de la prendre que le premier jour.

Les frères d'Elen Lluyddawc vinrent le rejoindre avec une armée peu nombreuse, mais composée de tels guerriers, qu'elle valait mieux qu'une armée double de soldats romains. On avertit l'empereur lorsqu'on vit cette troupe s'arrêter à côté de son armée, et tendre ses pavillons. On n'avait jamais vu une armée plus belle, mieux équipée, ni pourvue d'étendards plus brillants, pour son nombre. Elen vint voir l'armée, et reconnut les étendards de ses frères. Alors, Kynan et Adeon, fils d'Eudaf, allèrent faire visite à l'empereur, qui leur fit bon accueil et les embrassa. Ils allèrent voir les Romains livrer assaut aux remparts, et Kynan dit à son frère : « Nous allons essayer de lutter contre Rome d'une façon plus habile que cela. » Ils mesurèrent pendant la nuit la hauteur des remparts, et envoyèrent leurs charpentiers dans les bois. Ils leur firent faire des échelles, une par quatre hommes. Elles furent prêtes. Chaque jour à midi, les deux empereurs prenaient leur repas, et le combat cessait des deux côtés, jusqu'à ce que chacun eut fini de manger. Or, les hommes de l'île de Bretagne prirent leur repas le matin, et burent jusqu'à être échauffés par la boisson. Au moment où les deux empereurs étaient allés manger, les Bretons s'avancèrent contre les remparts, y appliquèrent

mouth qui, le premier, l'a faite fille de Coel, roi de Colchester, car Henri de Huntindon ne le dit sans doute que d'après lui (*Historia Anglorum*, I, p. 702, dans les *Mon. hist. brit.*). Le nom de *Custennin* ou Constantin a été très commun chez les Bretons. On le trouve même dans le Cart. de Redon, dans une charte de 869, sous la forme armoricaine *Custentin*. Elen et Macsen sont la souche d'une famille de saints, comme tous les personnages en vue de la légende galloise : Owain Vinddu, Ednyved, Pablic, Cystenin sont leurs enfants (*Iolo mss.*, p. 133). Trait assez curieux : une généalogie donne à Maxen, comme fils *Gwythyr*, qui paraît bien être la forme galloise de Victor ; or, Maxime avait un fils du nom de *Victor* (*Iolo mss.*, p. 138).

leurs échelles, et, en un instant, pénétrèrent, par-dessus, dans l'intérieur. Avant que le nouvel empereur eût eu le temps de s'armer, ils le surprirent et le tuèrent, ainsi que beaucoup d'autres. Ils passèrent trois jours et trois nuits à soumettre les hommes qui se trouvaient dans la forteresse, et à s'emparer du château. Une partie d'entre eux étaient occupés à défendre l'accès des remparts contre tout soldat de l'armée de Maxen jusqu'à ce qu'ils eussent fini de soumettre tout le monde de leur gré.

Maxen dit alors à Elen Lluyddawc : « Je suis fort étonné que ce ne soit pas pour moi que tes frères ont conquis cette ville. » – « Seigneur empereur, » répondit-elle, « mes frères sont les hommes les plus sages du monde. Va-t'en toi-même réclamer la ville. Si ce sont eux qui l'ont en leur pouvoir, ils te la donneront volontiers. » L'empereur et Elen allèrent demander la ville. Les deux frères dirent alors à l'empereur qu'il ne devait la conquête de la ville et sa reddition qu'aux hommes de l'île de Bretagne. Aussitôt s'ouvrirent les portes de la ville de Rome. L'empereur alla s'asseoir sur son trône, et tous les Romains lui prêtèrent hommage.

L'empereur dit alors à Kynan et à Adeon : « Seigneurs, j'ai recouvré entièrement mon empire. Cette armée-ci, je vous la donne pour soumettre avec elle la partie du monde que vous voudrez. » Ils se mirent en marche, et soumirent des pays, des châteaux-forts et des cités fortifiées. Ils tuaient les hommes, mais laissaient vivre les femmes. Ils continuèrent jusqu'à ce que les jeunes gens qui étaient venus avec eux fussent des hommes à cheveux gris tant ils avaient passé de temps à ces conquêtes ! Kynan dit alors à Adeon son frère : « Que préfères-tu ? Rester dans ce pays, ou retourner dans ta patrie ? » Il préféra retourner dans sa patrie, et beaucoup d'autres avec lui. Kynan resta dans le pays avec les autres et s'y fixa. Ils décidèrent de couper la langue à toutes les femmes pour éviter de corrompre leur langage. C'est parce que les femmes cessèrent de parler, tandis que les hommes parlaient, qu'on appela les hommes du *Llydaw*, Bretons. C'est à la suite de cela que vint de l'île de Bretagne cette appellation fort usitée et qu'elle en vient encore³²⁸. Ce récit s'appelle le Songe de Maxen Wledic, empereur de Rome. C'est ici qu'il se termine.

³²⁸ Le ms. Pen. 4 ; l.R. 191 porte au lieu de : *gwyr Llydaw Brytaen : gwyr Llydaw Brytanyeit*. Il ajoute à : *archaws lewi or gwaged ac eu ieith : a dywedut or gwyr* (parce que les femmes cessèrent de parler leur langage tandis que les hommes parlaient). La pensée des rédacteurs des deux manuscrits ou plutôt du rédacteur de la version qu'ils suivent, est claire : pour eux les hommes du *Llydaw* (Armorique) ont été appelés *Bretons* parce que les hommes seuls, qui étaient d'origine bretonne, parlaient, tandis que le langage des femmes à qui on avait coupé la langue, disparaissait. Ils ajoutent que cette *appellation de Bretons* (et Bretagne), à la suite de ces événements, est venue de l'île et est encore usitée concurremment (ce qui est dans leur pensée) avec l'ancienne dénomination de *Llydaw*. Le mot *ieith* dans le sens d'*appellation*, surnom, est courant,

LLUDD ET LLEVELYS

Voici l'aventure³²⁹ de Lludd et Llevelys

Beli le Grand, fils de Manogan, eut trois fils: Lludd, Kasswallawn et Nynnyaw³³⁰; suivant l'histoire³³¹, il en eut même un quatrième, Llevelys. Après la mort de Belï, le royaume de Bretagne revint à Lludd, son fils aîné. Il le gouverna d'une façon prospère, renouvela les murailles de Llundain et les entoura de tours innombrables. Puis il ordonna à tous les citoyens d'y bâtir des maisons telles qu'il n'y en eût pas d'aussi hautes dans les autres royaumes. C'était aussi un bon guerrier; il était généreux, distribuant largement nourriture et boisson à tous ceux qui en demandaient. Quoiqu'il possédât beaucoup de villes et de cités fortifiées, c'était celle-là qu'il préférait; il y passait la plus grande partie de l'année.

cf. *Texte des Mabin.*, p. 80, l. 6. Il n'est pas impossible, il est probable même, qu'une version plus ancienne devait s'accorder avec la fameuse étymologie de Nennius. Après avoir raconté la fable des Bretons coupant la langue des femmes d'Armorique, il ajoute: «*unde et nos illos vocamus in nostra lingua Letewicion id est semitacentes, quoniam confuse loquuntur.*» Nennius tire *Letewicion*, habitants du Llydaw, de *let*, à moitié, et *tewicion*, se taisant. Il y avait peut-être dans le texte primitif: *y gelwit gwyr Brytaen Llydaw*. Le ms. 16 aurait peut-être pu nous apporter quelque lumière à ce sujet, mais la fin manque. Le *Brut Tysilio* (*Myv. Arch.* p. 454, col. 2) est d'accord avec Pen. et confirme l'explication donnée plus haut: *a Llyna yr amser cyntaf y daeth y Britaniait y Llydaw, ac o hynny allan y gelwit hi Bryttaen vechan* «C'est à cette époque (du temps de Maxen et Kynan *Meiriadoc*) pour la première fois que les Bretons allèrent en *Llydaw* (Armorique), et depuis ce temps-là, on l'appelle *Petite Bretagne*.» Le *Brut Gr. ab Artur* (version galloise de l'*Historia* de Gaufréi) de même: *Llydaw e teyrnas a elwyr yr awr hon Bryttaen vechan* (*Myv. Arch.*, 512).

³²⁹ Le sens ordinaire et primitif du cyfranc est rencontre, combat.

³³⁰ Voir les notes sur Bran; sur Llyr; sur Belï; sur Caswallawn. v. aussi la note à Lludd Llaw Ereint, dans le Mab. de *Kulhwch et Olwen*, plus bas. Nynnyaw est moins connu. D'après Gaufréi de Monmouth, il a eu une querelle avec son frère Lludd. Un poète du XIII^e siècle, Llywelyn fait allusion aux relations amicales de Lludd et Llevelys (*Myv. Arch.*, p. 247, col. 1). Taliésin mentionne aussi l'*Ymarwar* de Lludd et Llevelys (Skene I, p. 214, v. 9). La légende n'est pas d'accord avec Gaufréi sur le nombre des enfants de Belï; Taliésin parle de sept fils (Skene, *F.A.B.* II. p. 202, v. 9 et 10).

³³¹ L'*historia* est ici le *Brut Tysilio* ou le *Brut Gruffydd ab Arthur*; le *Brut Tysilio* lui donne nettement quatre fils; le *Brut Gr. ab Arthur* est moins net; après avoir nommé Lludd, Caswallawn et Nynnyaw, il ajoute: «et, comme le disent certains historiens, il en eut un quatrième, Llevelys». Gaufréi ne lui en donne que trois: Lud, Cassivellaunus et Nennius (*Hist.*, III, 20). Un manuscrit (Shirburn 18) porte *Kyvarwydyt*, qui a le sens d'*histoire*; sur ce ms. v. *Introd.*

C'est pourquoi on l'a appelée Kaer Ludd³³² ; à la fin, elle s'est appelée Kaer Lundein ; c'est après qu'elle eut été envahie par une nation étrangère qu'elle prit ce nom de Llandein ou de Llwndrys. Celui de tous ses frères qu'il aimait le mieux, c'était Llevelys, parce que c'était un homme prudent et sage.

Llevelys ayant appris que le roi de France était mort sans autre héritier qu'une fille et qu'il avait laissé tous ses domaines entre ses mains, vint trouver son frère Lludd pour lui demander conseil et appui ; il songeait moins à son propre intérêt qu'à l'accroissement d'honneur, d'élévation et de dignité qui en résulterait pour leur race s'il pouvait aller au royaume de France demander comme femme cette jeune héritière. Son frère tomba d'accord avec lui sur-le-champ et approuva son projet. Immédiatement des navires furent équipés et remplis de chevaliers armés, et Llevelys partit pour la France. Aussitôt débarqués, ils envoyèrent des messagers aux nobles de France pour leur exposer l'objet de leur expédition. Après délibération, d'un commun accord, les nobles et les chefs du pays donnèrent à Llevelys la jeune fille avec la couronne de France. Il ne cessa depuis de gouverner ses États avec prudence, sagesse et bonheur jusqu'à la fin de sa vie.

Un certain temps s'était déjà écoulé lorsque trois fléaux s'abattirent sur l'île de Bretagne, tels qu'on n'en avait jamais vu de pareils³³³. Le premier était de race particulière qu'on appelait les Corannyeit : tel était leur savoir qu'il ne se tenait pas une conversation sur toute la surface de l'île, si bas que l'on parlât, qu'ils ne la connussent, si le vent venait à la surprendre ; de sorte qu'on ne pouvait leur nuire. Le second fléau, c'était un grand cri qui se faisait entendre chaque nuit de premier mai au-dessus de chaque foyer dans l'île de Bretagne ; il traversait le cœur des humains et leur causait une telle frayeur que les hommes en perdaient

³³² *Caer Ludd* se trouve pour la première fois chez Gaufré de Monmouth. Depuis, ce terme a été souvent employé par les écrivains gallois.

³³³ Ces trois fléaux sont souvent mentionnés dans les *Triades*. Parmi les trois bonnes *cachettes* figurent les dragons cachés par Lludd, fils de Beli, à Dinas Emreis ou Dinas Pharaon dans les monts Eryri (*Triades Mab.*, 300, 9 ; Skene, II, app. 44 ; *Myv. Arch.* 406, 53 v. la note à Bran, plus haut, p. 119). Parmi les trois gormes ou oppressions d'envahisseurs, figure celle des Corannyeit ; contrairement à notre récit, d'après deux triades, ils restent dans l'île (*Myv. Arch.*, p. 391, 41). D'après la deuxième (*Myv. Arch.*, p. 401, 7), ils viennent du pays de Pwyl (?) et s'établissent sur les bords de l'Humber et de la mer du Nord ; ils se fondent avec les Saxons. la série de Triades à laquelle celle-ci appartient mentionne également trois usurpations ou fléaux étrangers, qui disparaissent, mais les Corannyeit sont remplacés par March Malaen ou le fléau du premier de mai ; le second est le dragon de Bretagne, le troisième, l'homme à la magie ou aux transformations magiques (*Myv. Arch.*, p. 401, 11). Pour les dragons, leur combat rappelle celui des dragons de Nennius, dont Gaufré s'est visiblement inspiré (Nennius, Hist., XL. XLV) ; voyez plus bas. Les Iolo mss. font chasser les Corannyeit par Greidiawl Gallovydd : une partie s'en serait allée en Alban (Écosse), l'autre en Irlande (p. 263, 13).

leurs couleurs et leurs forces ; les femmes, les enfants dans leur sein ; les jeunes gens et les jeunes filles, leur raison. Animaux, arbres, terre, eaux, tout restait stérile. Voici en quoi consistait le troisième fléau : on avait beau réunir des provisions dans les cours du roi, y aurait-il eu pour un an de nourriture et de boisson, on n'en avait que ce qui se consommait la première nuit. Le premier fléau s'étalait au grand jour, mais il n'y avait personne à connaître la cause des deux autres ; aussi y avait-il plus d'espoir de se débarrasser du premier que du second ou du troisième. Le roi Lludd en conçut beaucoup de souci et d'inquiétude, ne sachant comment il pourrait s'en débarrasser.

Il fit venir tous les nobles de ses domaines et leur demanda leur avis au sujet des mesures à prendre contre ces fléaux. Sur l'avis unanime de ses nobles, Lludd, fils de Beli, se décida à se rendre auprès de Llevelys, roi de France, qui était connu pour l'excellence de ses conseils et sa sagesse, afin de lui demander avis.

Ils préparèrent une flotte, et cela en secret, sans bruit, de peur que le motif de leur expédition ne fût connu des envahisseurs, ou de qui que ce fût, à l'exception du roi et des conseillers. Quand ils furent prêts, Lludd et ceux qu'il avait choisis s'embarquèrent et commencèrent à sillonner les flots dans la direction de la France. En apprenant l'approche de cette flotte, Llevelys, qui ne savait pas la cause de l'expédition de son frère, s'avança du rivage opposé à sa rencontre avec une flotte très considérable. Ce que voyant, Lludd laissa tous ses navires au large, excepté un sur lequel il monta pour venir à la rencontre de son frère. Celui-ci vint aussi au-devant de lui avec un seul navire. Aussitôt réunis, ils s'embrassèrent et se saluèrent avec une tendresse toute fraternelle. Lludd exposa à son frère le motif de son expédition ; Llevelys lui répondit qu'il connaissait les raisons de son voyage dans ce pays. Ils se concertèrent pour trouver un autre mode de conversation au sujet de leurs affaires, de façon que le vent ne pût arriver à leurs paroles et que les Corannyeit ne pussent savoir ce qu'ils diraient. Llevelys fit faire, en conséquence, une grande corne de cuivre, et c'est à travers cette corne qu'ils s'entretenaient. Mais quoi que pût dire l'un des deux à l'autre, elle ne lui rapportait que des propos désagréables et de sens tout opposé. Llevelys voyant que le diable se mettait en travers et causait du trouble à travers la corne, fit verser du vin à l'intérieur, la lava et en chassa le diable par la vertu du vin.

Lorsqu'ils purent causer sans obstacle, Llevelys dit à son frère qu'il lui donnerait certains insectes dont il garderait une partie en vie afin d'en perpétuer la race pour le cas où le même fléau surviendrait une seconde fois, et dont il broierait le reste dans de l'eau. Il lui assura que c'était un bon moyen pour détruire la race des Corannyeit, voici comment :

Aussitôt arrivé dans son royaume, il réunirait dans un même plaid tout son

peuple à lui, et la nation des Coranyeit, sous prétexte de faire la paix entre eux. Quand ils seraient tous réunis, il prendrait cette eau merveilleuse et la jetterait sur tous indistinctement. Llevelys assurait que cette eau empoisonnerait la race des Coranyeit, mais qu'elle ne tuerait, ne ferait de mal à personne de sa nation à lui.

« Quand au second fléau de tes États, » ajouta-t-il, « c'est un dragon. Un dragon de race étrangère se bat avec lui, et cherche à le vaincre. C'est pourquoi votre dragon³³⁴ à vous pousse un cri effrayant. Voici comment tu pourras le savoir. De retour chez toi, fais mesurer cette île de long en large : à l'endroit où tu trouveras exactement le point central de l'île, fais creuser un trou, fais-y déposer une cuve pleine de l'hydromel le meilleur que l'on puisse faire, et recouvrir la cuve d'un manteau de *paile*. Cela fait, veille toi-même, en personne, et tu verras les dragons se battre sous la forme d'animaux effrayants. Ils finiront par apparaître dans l'air sous la forme de dragons, et, en dernier lieu, quand ils seront épuisés à la suite d'un combat furieux et terrible, ils tomberont sur le manteau sous la forme de deux pourceaux ; ils s'enfonceront avec le manteau, et le tireront avec eux jusqu'au fond de la cuve ; ils boiront tout l'hydromel et s'endormiront ensuite. Alors, replie le manteau tout autour d'eux, fais-les enterrer, enfermés dans un coffre de pierre, à l'endroit le plus fort de tes États, et cache-les bien dans la terre. Tant qu'ils seront en ce lieu fort, aucune invasion ne viendra d'ailleurs dans l'île de Bretagne.

« Voici la cause du troisième fléau. C'est un magicien puissant qui enlève ta nourriture, ta boisson et tes provisions ; par sa magie et ses charmes il fait dormir tout le monde. Aussi il te faudra veiller en personne sur les mets de tes banquets et tes provisions. Pour qu'il ne puisse réussir à t'endormir, aies une cuve pleine d'eau à côté de toi. Quand tu sentiras que le sommeil s'empare de toi, jette-toi dans la cuve. »

Lludd s'en retourna alors dans son pays. Aussitôt il invita à se réunir auprès de lui tout son peuple et celui des Coranyeit. Suivant les instructions de Llevelys, il broya les insectes dans de l'eau, et jeta l'eau indistinctement sur tous. Immé-

³³⁴ Dans le récit de Nennius, le dragon rouge représente les Bretons et le dragon blanc les Saxons. Henri VII, prince d'origine galloise, portait l'étendard au dragon rouge à la bataille de Bosworth que les Gallois considèrent comme une victoire nationale pour eux et à laquelle ils ont en tout cas pris une part glorieuse. Par une singulière méprise, Brizeux a pris le dragon rouge pour l'étendard des Saxons. « Voici le dragon rouge annoncé par Merlin, » dit-il en parlant des chemins de fer, personnifiant l'invasion de la Bretagne par la civilisation étrangère et moderne.

diatement toute la tribu des Corannyeit fut détruite, sans qu'aucun des Bretons éprouvât le moindre mal.

Quelques temps après, Lludd fit mesurer l'île de Bretagne en long et en large. Il trouva le point central à Rytychen (Oxford). Il y fit creuser un trou, et déposer dans le trou une cuve pleine du meilleur hydromel qu'il fût possible de faire, avec un manteau de *paile* par-dessus. Il veilla lui-même en personne cette nuit-là. Pendant qu'il était ainsi aux aguets, il vit les dragons se battre. Quand ils furent fatigués et qu'ils n'en purent plus, ils descendirent sur le manteau et l'entraînèrent avec eux jusqu'au fond de la cuve. Après avoir fini de boire l'hydromel, ils s'endormirent. Pendant leur sommeil, Lludd replia le manteau autour d'eux et les enterra, enfermés dans un coffre de pierre, à l'endroit le plus sûr qu'il trouva dans les montagnes d'Eryri. On appela depuis cet endroit Dinas Emreis³³⁵; auparavant, on l'appelait Dinas Ffaraon Dandde³³⁶. Ainsi cessa ce cri violent qui troublait tout le royaume.

Cela fait, le roi Lludd fit préparer un énorme festin. Quand tout fut prêt, il fit placer à côté de lui une cuve pleine d'eau froide, et il veilla en personne à côté. Pendant qu'il était ainsi, armé de toutes pièces, vers la troisième veille de la nuit, il entendit beaucoup de récits charmants et extraordinaires, une musique variée, et il sentit qu'il ne pouvait résister au sommeil. Plutôt que de se laisser arrêter dans son projet et vaincre le sommeil, il se jeta à plusieurs reprises à l'eau. À la

³³⁵ Dinas Emreis est une petite colline isolée au milieu des vallées du Snowdon, entre Beddgelert et Capel Curig, dans le Carnarvonshire, d'après Lady Guest. «Au bout des montagnes du Snowdon, non loin de la source de la Conway, qui coule à travers cette région vers le nord, se trouve Dinas Emrys, c'est-à-dire le promontoire d'Ambrosius, où Merlin, assis sur un roc, prophétisait à Vortigern.» (Girald. Cambr. d'après Lady Guest). Giraldus Cambr. s'inspire ici de Gaufrei de Monmouth. En effet, dans Nennius, l'enfant qui prophétise à Vortigern n'est nullement Ambrosius Merlinus ou Merlin, mais *Embreis Guletic*, c'est-à-dire Ambrosius le roi ou l'*imperator*. Cet Ambrosius est un personnage réel, né en Bretagne, d'une famille romaine ayant porté la pourpre; il s'appelait Ambrosius Aurelianus ou Aurelius, et lutta victorieusement contre les Saxons dans la seconde moitié du cinquième siècle (Gildas, *De Excidio Brit.*, XXV). Nennius, qui ajoute à l'histoire la légende de l'enfant prophète, le fait aussi descendre de parents romains. Le nom d'Aurelius ou d'Aurelianus a été souvent porté après par des Bretons. Un des rois des Bretons du temps de Gildas s'appelle Aurelius Conanus. Le premier évêque du pays de Léon porte le nom de Paulus Aurelianus. Une commune auprès de Vannes s'appelle Mangolierian et s'appelait autrefois Macoer Aurilian ou la muraille d'Aurélien. Une villa près de Redon, au IX^e siècle, portait le nom de Ran Macoer Aurilian.

³³⁶ Dinas Emreis porte en effet ce nom dans certaines *Triades*. Voy. p. 233, note. Ici se place une phrase qui semble interpolée: *Et ce fut le troisième gouverneur dont le cœur se brisa de désespoir*. Si elle a sens, elle se rapporte à Ffaraon Dandde. Pour les autres, dont le cœur se brise, voyez le *Mab. de Branwen*. Le Brut Tysilio et le Brut Gruffydd ab Arthur n'ont pas cette phrase. *Dandde* pour *Tandde*, qui a le sens de *bûcher* et d'*enflammé, qui prend feu*.

fin, un homme de très grande taille, couvert d'armes lourdes et solides, entra, portant un panier, et se mit à y entasser, comme il en avait l'habitude, toutes les provisions de nourriture et de boisson. Puis il se mit en devoir de sortir avec le tout. Ce qui étonnait Lludd le plus, c'est que tant de choses pussent tenir dans le panier. Lludd se lança à sa poursuite et lui dit : « Attends, attends. Si tu m'as fait bien des affronts et causé beaucoup de pertes, désormais tu ne le feras plus, à moins que les armes ne décident que tu es plus fort et plus vaillant que moi. » L'homme déposa immédiatement le panier à terre et l'attendit. Un furieux combat s'engagea entre eux : les étincelles jaillissaient de leurs armes. À la fin, Lludd le saisit ; le sort voulu que la victoire lui restât ; il renversa sous lui l'oppresseur sur le sol. Vaincu par la force et la vaillance de Lludd, celui-ci lui demanda merci. « Comment, » dit le roi, « pourrais-je te donner merci, après toutes les pertes et les affronts que j'ai éprouvés de ta part ? » - « Tout ce que je t'ai fait perdre, » répondit-il, « je saurai t'en dédommager complètement. Je ne ferai plus rien de pareil, et je serai désormais pour toi un fidèle vassal. » Le roi accepta. C'est ainsi que Lludd débarrassa l'île de Bretagne de ces trois fléaux. À partir de là jusqu'à la fin de sa vie, Lludd, fils de Beli, gouverna l'île de Bretagne en paix et d'une façon prospère. Ce récit est connu sous le nom de l'Aventure de Lludd et Llevelys. C'est ainsi qu'elle se termine.

KULHWCH ET OLWEN

Kilydd, fils du prince Kelyddon, voulut une femme pour partager sa vie, et son choix tomba sur Goleuddydd³³⁷, fille du prince Anllawd³³⁸. Quand ils furent sous le même toit, le pays se mit à prier pour qu'ils eussent un héritier, et, grâce à ses prières, un fils leur naquit. Mais du moment où elle conçut, elle devint folle et fuit toute habitation. Quant arriva le temps de la délivrance, son bon sens lui revint. Or il arriva qu'à l'endroit où le porcher gardait un troupeau de porcs, par peur de ces animaux, elle accoucha. Le porcher prit l'enfant et le porta à la cour. On le baptisa et on lui donna le nom de Kulhwch³³⁹ parce qu'on l'avait trouvé dans la bauge d'une truie. L'enfant cependant était de noble souche et cousin d'Arthur³⁴⁰. On l'envoya à la nourrice. À la suite de l'événement, la mère de

³³⁷ *Goleuddydd*, « jour brillant ; » cf. breton *gouloudeiz*. Elle a été mise, par les hagiographes gallois, au nombre des saintes, et il y avait une église sous son nom à Llanysgin, en Gwent (*Iolo mss.*, p. 120).

³³⁸ Dans les *Achau saint ynys Prydain* (*Myv.*, p. 431, col. 2) ou *Généalogies des saints de l'île de Bretagne*, Amlawdd Wledic est donné comme le père de Tywanwedd ou Dwywanwedd, qui fut mère de plusieurs saints, notamment de *Tyvrydoc*, honoré à Llandyvrydocen Mon (Anglesey). *Tyvrydoc* a donné son nom, en armorique, à Saint-Evarzec, arrondissement de Quimper, au XII^e siècle *Sent-Defridec*, au XIV^e *Saint-Teffredeuc* et Saint-Effredeuc. Le Brut Tysilio a fait de Eigr, l'Igerna de Gaufrei de Montmouth, et d'après lui, la mère d'Arthur, une fille d'*Amlawd Wledic* (*Myv. Arch.*, 2^e éd. p. 461, col. 1). Ce détail ne se trouve point dans Gaufrei ; il est reproduit par un manuscrit que la *Myv.* déclare vieux de cinq cents ans, p. 587, et qui est une version galloise de Gaufrei (Eigyr verch Amlawd wledic ; ce manuscrit donne aussi *Gorloes*, forme plus correcte et plus cornique que Gwrlais).

³³⁹ *Kulhwch*, c'est une de ces étymologies fantaisistes, comme on en rencontre de temps en temps dans les *Mabinogion*, et, en général, au moyen âge. L'auteur, décomposant le mot en *kul* et en *hwch*, a vu dans *kul* le mot *cil*, « cachette, retraite, coin, ou *cul* étroit, » et dans *hwch* le mot *hwch*, aujourd'hui *truie*, mais autrefois *porc* en général (cf. arm., *houch*, « porc ». Le nom du *Kulhwch* est conservé dans *Tref Culhwch*, près de Pencaer en Pembrokeshire (Eg. Phillimore, *Owen's Pembrok*, 72. b. 322, note).

³⁴⁰ *Arthur*. Le nom d'Arthur n'est prononcé ni par Gildas, ni par Bède. Il figure pour la première fois chez Nennius. suivant l'auteur de l'*Historia Britonum*, Arthur était *chef des guerres* contre les Saxons à la fin du V^e siècle ; il aurait remporté sur eux douze victoires. Dans un autre passage qui n'appartient peut-être pas à l'œuvre primitive, il est fait mention d'une chasse au monstre appelé *porcum Troit*, par lui et son chien Cavall. L'*Historia*, dans ses parties originales, date du IX^e siècle (Voir Arthur de la Borderie, l'*Historia Britonum*, attribué à Nennius. Paris, 1882 ; Heeger, *Die Trojanersage der Britten*. Munich, 1887 ; Zimmer, *Nennius vindicatus*). Les *Annales Cambriae*, dans la partie la plus ancienne, dont la rédaction paraît être du Xe siècle (elles ont été rédigées entre 954 et 955, comme l'a montré Egerton Phillimore, *Y Cymmrodor*, IX, pp.

l'enfant, Goleuddydd, fille du prince Anllawdd, tomba malade. Elle fit venir son mari et lui dit : « Je mourrai de cette maladie, et tu voudras une autre femme. Or, les femmes sont maintenant les arbitres des largesses. Ce serait cependant mal à toi que de ruiner ton fils ; aussi je te demande de ne pas te remarier que tu n'aies vu une ronce à deux têtes sur ma tombe. » Il le lui promit. Elle appela alors son précepteur³⁴¹ et lui demanda de nettoyer complètement sa tombe tous les ans de façon que rien ne pût croître dessus.

La reine mourut. Le roi envoya chaque jour un serviteur pour voir s'il poussait quelque chose sur la tombe. Au bout de sept ans, le précepteur négligea ce qu'il avait promis de faire.

141-189 : le manuscrit le plus ancien, le Harleian, est de plus d'un siècle plus récent), disent qu'Arthur porta la croix trois jours et trois nuits sur ces épaules, à la bataille du mont Badon, dont il est aussi question dans Gildas, et qui paraît avoir été une défaite très grave pour les Saxons. D'après ces mêmes annales, Arthur aurait péri avec son neveu et adversaire Medraut, en 537, à la bataille de Camlann. Dans l'*Historia regum Britanniae* de Gaufré de Monmouth, l'histoire d'Arthur paraît singulièrement grossie : il est fils d'Uther, roi des Bretons, et d'Igern, femme du duc de Cornouailles Gorlois ; il bat non seulement les Saxons, mais les Irlandais et les Romains ; il conquiert une bonne partie de l'Eruope. Son neveu Modred s'empare, en son absence, de son trône et de sa femme. Arthur réussit à le battre malgré son alliance avec les Saxons ; mais il est mortellement blessé et se fait porter à l'île d'Avallon pour soigner ses blessures. C'est de là que les Bretons d'Angleterre et de France ont longtemps attendu sa venue. L'histoire de la naissance d'Arthur, des amours d'Igern et d'Uther, inspirées peut-être d'Ovide, comme l'a fait remarquer M. Paulin Paris (*Les Romans de la Table Ronde*, I, p. 48), sont dues à l'imagination de Gaufré ; sa querelle avec Medraut, sa blessure et sa retraite à Avallon appartiennent aux traditions bretonnes. Gaufré, pour le faire fils d'Uther, a glosé peut-être le passage de Nennius, où il est dit que les Bretons l'avaient, à cause de sa passion pour la guerre, appelé *Mab Uther id est filius horribilis* ; gallois moyen *uthr*, surprenant, merveilleux. Dans les Traditions galloises, les poésies, c'est un personnage souvent surnaturel ; les propriétés de son épée, de son manteau, rappellent celles de certains héros de l'épopée irlandaise. Il faudrait un volume pour réunir tout ce qu'on trouve dans la littérature galloise seule sur ce héros de la race bretonne. S'il a réellement existé (ce doute eût coûté la vie, au moyen âge en pays breton) la légende lui a, à coup sûr, attribué les traits de héros ou de demi-dieux plus anciens. (Pour plus de renseignements sur la légende d'Arthur, cf. Gaston Paris, *Hist. litt.*, XXX, p. 3 et suiv. ; San-Marte, *Die Arthusage, Quedlinburg*, 1842 ; sur les nombreuses localités qui ont porté le nom d'Arthur, v. Sturat Glennie, *Arthurian Localities*, Edingurgh, 1869). On dit encore dans la Bretagne française : *fort comme un Artu*.

³⁴¹ *Athraw* ou *Athro*. La coutume chez les anciens Gallois était d'avoir un *athraw* pour la famille : « Il y a trois choses qu'un Gallois, possesseur de terres, doit garder et entretenir : une femme légitime, un homme armé, s'il ne peut lui-même porter les armes et un professeur domestique (*Athraw teuluaid*. *Ancient laws*, II, p. 514, 31). Le *bardd* remplissait souvent ce rôle ; c'était lui, en particulier, qui tenait les généalogies. *Athro* désigne peut-être ici le confesseur, ou plutôt un de ces clercs familiers qui, en France au XIII^e siècle, cumulaient, sous le nom de *latiniers*, les fonctions d'interprète, de rédacteur et de chapelain. (V. Leroy de la Marche, *La Société au XIII^e siècle*, p. 191).

Un jour de chasse, le roi se rendit au cimetière; il voulait voir la tombe lui-même parce qu'il songeait à se remarier: la ronce avait poussé dessus! Aussitôt, il tint conseil pour savoir où il trouverait une femme. Un de ses conseillers lui dit: «Je sais une femme qui te conviendrait bien: c'est celle du roi Doged³⁴².» Ils décidèrent d'aller la prendre. Ils tuèrent le roi, enlevèrent sa femme et sa fille unique et s'emparèrent de ses États.

Un jour, la dame alla se promener. Elle se rendit à la ville chez une vieille sorcière³⁴³ à qui il ne restait plus une dent dans la bouche: «Vieille,» lui dit-elle, «veux-tu me dire, au nom de Dieu, ce que je vais te demander? Où sont les enfants de celui qui m'a enlevée par violence?» — «Il n'en a pas,» dit la vieille. — «Que je suis malheureuse,» s'écria la reine, «d'être tombée entre les mains d'un homme sans enfants!» — «Inutile de gémir,» repartit la vieille: «il est prédit qu'il aura un héritier de toi, quand même il n'en aura pas d'une autre. D'ailleurs, console-toi: il a un fils.» La princesse retourna joyeuse à la maison, et dit à son mari: «Pourquoi caches-tu tes enfants de moi?» — «Je ne le ferai pas plus longtemps³⁴⁴,» dit le roi. On envoya chercher le fils et on l'amena à la cour. Sa belle-mère lui dit: «Tu ferais bien de prendre une femme. J'ai justement une fille qui conviendrait à n'importe quel noble du monde.» — «Je n'ai pas encore l'âge de me marier³⁴⁵,» répondit-il. Alors elle s'écria: «Je jure que tu auras cette destinée que ton flanc ne se choquera jamais à celui d'une femme que tu n'aies eu Olwen, la fille d'Yspaddaden Penkawr». Le jeune homme rougit et l'amour de la jeune fille le pénétra dans tous ses membres, quoiqu'il ne l'eût jamais vue. «Mon fils,» lui dit son père, «pourquoi changes-tu de couleur? Qu'est-ce qui t'afflige?» — «Ma belle mère m'a juré que je n'aurais de femme que si j'obtenais Olwen³⁴⁶, la fille d'Yspaddaden Penkawr.» — «C'est pour toi chose facile. Arthur est ton

³⁴² D'après Rees, *Welsh Saints*, p. 209 (voy. Lady Guest, *Mab.*, II, p. 320), il y aurait eu un roi Doged, fils de Cedig ab Ceredig ab Cunedda Wledig, frère de l'évêque Avan, fondateur de Llan-Avan en Breconshire. Il a été mis au nombre des saints, et a donné son nom à Llan-Ddoged, dans le Denighshire. Il aurait vécu de 500 à 542.

³⁴³ *Vieille sorcière* dans le sens figuré du mot (cf. *vieille fée*). Le mot breton *groac'h* a tous les sens du gallois *gwrach*.

³⁴⁴ Tout ce passage se trouve dans la version galloise des Sept Sages de Rome: *Selections from Hengwrt mss.* II, p. 301; v. J. Loth, *Revue Celtique*, XXIII, p. 349.

³⁴⁵ D'après la plus ancienne rédaction des lois galloises, celle de Gwynedd ou Nord-Galles, à douze ans on pouvait marier les filles (les donner à un mari: *rody y wr*). L'âge, pour le garçon, devait être quatorze ans révolus, car, à partir de cet âge, il est maître de ses actes, il possède en propre; son père n'a plus sur lui droit de correction (*Ancient laws*, I, p. 202, 8; 204, 3). Il va sans dire que dans la réponse de Kulhwch, il ne s'agit pas de l'âge fixé par la loi.

³⁴⁶ Dafydd ab Gwilym, chantant une femme, l'appelle *fain Olwen*, «mince, svelte Olwen»); on trouve une comparaison semblable, *Iolo mss.*, p. 239.

cousin. Va le trouver pour qu'il arrange la chevelure³⁴⁷ : demande-le lui comme présent. » Le jeune homme partit sur un coursier à la tête gris-pommelée, vieux de quatre hivers, aux cuisses puissamment articulées, au sabot brillant comme un coquillage, une bride aux chaînons d'or articulés à la bouche, avec une selle d'or d'un grand prix. Il portait deux javelots d'argent bien aiguisés, une lance à pointe saillante³⁴⁸, d'une bonne coudée jusqu'à la pointe, en prenant pour mesure le coude d'un homme de forte corpulence, capable d'atteindre le vent et de lui tirer du sang : elle était plus prompte que la chute de la première goutte de rosée de la pointe du roseau sur le sol au moment où elle est la plus abondante, au mois de juin. À sa hanche pendait une épée à poignée d'or, à lame d'or, à la garde formée d'une croix émaillée d'or et de la couleur de l'éclair du ciel ; dans la croix était une *lanterne* d'ivoire³⁴⁹. Devant lui s'ébattaient deux lévriers au poitrail blanc, à la peau tachetée, portant chacun au cou un collier de rubis allant de la jointure de l'épaule à l'oreille. Celui de gauche passait à droite, celui de droite à gauche, jouant ainsi autour de lui comme deux hirondelles de mer. Les quatre sabots de son coursier faisaient voler quatre mottes de gazon, comme quatre

³⁴⁷ D'après la *Cyclopaedia* de Rees, citée par Lady Guest, au VIII^e siècle, c'était la coutume, dans les familles de marque, de faire couper, la première fois, les cheveux de leurs enfants par des personnes qu'elles avaient en estime particulière : ces personnes devenaient comme les pères spirituels ou parrains des enfants. Constantin envoie au pape les cheveux de son fils Héraclius, comme un gage qu'il désire faire de lui, pour Héraclius, un père adoptif. Guortigern ayant eu un fils de sa fille, la poussa à aller porter l'enfant à Germain, l'évêque, en disant qu'il était son père. Germain dit à l'enfant : « *Pater tibi ero, nec te permittam nisi mihi novacula cum forcipe et pectine detur, et ad patrem tuum carnalem tibi dar liceat.* » L'enfant va droit à Guortigern, et lui dit : « *Pater meus es tu, caput meum tonde, et comam capitis mei pecte.* » (*Hist.*, XXXIX). Le mot *diwyn* indique ici donc l'action de mettre en ordre, *couper et peigner* la chevelure. Ce même usage existait chez les Germains (V. Loth, *Revue Celt.*, 1890, 495-496). Il semble aussi, d'après ce passage, que cette opération ne soit pas destinée à faire d'un enfant un fils spirituel, mais qu'elle soit réservée au père et aux parents.

³⁴⁸ La glaive au moyen âge, dans nos romans français, est une lance. Le gleif gallois, qui lui est emprunté, a le même sens. Dans le Brut Gr. ab. Arthur (*Myv. Arch.*, 532. 2), Arthur se ceint de son épée Caletvwlch ; puis il prend en main, un gleif du nom de Ron uwchel. Or dans les Nod. correspondantes, tirées d'un ms du XII^e-XIII^e siècle (*Myv. Arch.*, p. 589, n° 510), le mot gleif est remplacé par gwaew ; lance. De même dans le Brut Tysilio (*ibid.*, 463. 1), la lance est appelée Rongymyniat : dans Kulhwch c'est Rongomiant.

³⁴⁹ Le texte gallois porte *lugorn olifant yndi* (et une *lugorn* d'ivoire en elle). On pourrait songer à traduire *lugorn* par *corne de guerre* mais c'est un sens très rare. Il s'agit peut-être d'une *lanterne* dans la croix ou le pommeau de l'épée. Lanterne désignait quelquefois, au moyen âge, un joyau renfermant des boules de senteur ; d'après Littré, on donne encore ce nom à la partie de la croix d'un évêque, ou du bâton d'un chantre, qui est à jour. Les pommeaux d'épée, au moyen âge, étaient souvent à jour ; souvent ils renfermaient, sous un chaton, des reliques sur lesquelles on jurait (Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier français*, V, p. 378). Peniarth, IV (L. Blanc 483), a *lloring* au lieu de *lugorn* mais le sens est inconnu.

hirondelles en l'air, par dessus sa tête, tantôt plus haut, tantôt plus bas. Il avait autour de lui un manteau de pourpre à quarte angles, une pomme d'or à chaque extrémité de la valeur de cent vaches chacune³⁵⁰. Sur ses chausses et ses étriers, depuis le haut de la cuisse jusqu'au bout de son orteil, il y avait de l'or pour une valeur de trois cents vaches. Pas un brin d'herbe ne pliait sous lui, si léger était le trot du coursier, qui le portait à la cour d'Arthur.

Le jeune homme dit : « Ya-t-il un portier ? » — « Oui. Et toi, que ta langue ne reste pas silencieuse. » — « Pourquoi salues-tu ?... » — « Moi, je fais le portier pour Arthur tous les premiers de l'an ; tout le reste de l'année, ce sont mes lieutenants : Huandaw³⁵¹, Gogigwc, Llaeskenym, et Pennpingyon qui marche sur la tête pour épargner ses pieds, non pas dans la direction du ciel ni de la terre, mais comme une pierre roulante sur le sol de la cour. » — « Ouvre la porte ! » — « Je ne l'ouvrirai pas. » — « Pourquoi ? » — « Le couteau est allé dans la viande, la boisson dans la corne³⁵². On s'ébat dans la salle d'Arthur. On ne laisse entrer que les fils de roi d'un royaume reconnu ou l'artiste qui apporte son art³⁵³. On donnera à manger à tes chiens et à tes chevaux ; à toi on offrira des tranches de viandes cuites et poivrée³⁵⁴, du vin à pleins bords et une musique agréable. On t'apportera la nourriture de trente hommes au logis des hôtes, là où mangent les gens de pays lointains et ceux qui n'auront pas réussi à entrer dans la cour d'Arthur. Tu ne seras pas plus mal là qu'avec Arthur lui-même. On t'offrira une femme

³⁵⁰ Chez les anciens Bretons, comme chez les Irlandais, la valeur commerciale était appréciée en tête de bétail. C'est encore la façon de compter, dans les lois d'Howel Da, rédigées au dixième siècle, mais dont le plus ancien manuscrit remonte au douzième siècle. C'est un souvenir de l'époque où la richesse consistait surtout en troupeaux.

³⁵¹ *Huandaw*, « qui entend bien ; » *Gogigwc* est probablement une faute du copiste pour *Gogihwc*, épithète qu'on trouve dans le *Gododin* d'Aneurin (Skene, *Four ancient books of Wales*, p. 90, vers 13), mais dont le sens n'est pas certain ; *Llaesgenym* est peut-être altéré aussi ; Pen. 4 a *Laes Kemyn* peut-être pour *Llaes Kevyn* ; le premier terme, *llaes*, vient du latin *laxus* ; Owen Pughe donne à *Pennpingion* le sens de *tête branchue*, en rapprochant *pingion* de *pingc*.

³⁵² Le mot *gallois* indique que la corne à boire était faite primitivement et ordinairement aussi, sans doute, de corne de buffle ou bœuf sauvage. D'après les lois galloises, la corne à boire du roi, la corne qu'il portait dans ses expéditions, et la corne du chef des chasseurs, devaient être de bœuf sauvage (*Ancient laws*, II. p. 294).

³⁵³ Le même trait de mœurs se retrouve chez les anciens Irlandais. Quand *Lug*, fils d'Eithlenn, sorte de Mercure irlandais, se présente au palais royal de Tara, le portier refuse de le laisser entrer à moins qu'il ne soit maître en quelque art ou profession (O'Curry, *On the manners*, III, p. 42).

³⁵⁴ Le *dystein* ou intendant du roi devait fournir au cuisinier certaines herbes ; la seule qui soit spécifiée, c'est le poivre (*Ancient laws*, I, p. 48). Les viandes poivrées sont en honneur aussi dans nos romans de chevalerie : « *poons rostis et bons cisnes (cygnes) pevreis*, » vers 1560, dans *Raoul de Cambrai*, édition de la Société des anciens textes français.

pour coucher avec toi, et les plaisirs de la musique. Demain, dans la matinée, lorsque le portail s'ouvrira devant la compagnie qui est venue ici aujourd'hui, c'est devant toi le premier qu'elle s'ouvrira et tu pourras choisir ta place où tu voudras dans la cour d'Arthur du haut en bas.» — «Je n'en ferai rien,» dit le jeune homme; «si tu ouvres la porte, c'est bien; si tu ne l'ouvres pas, je répandrai honte à ton maître, à toi déconsidération, et je pousserai trois cris³⁵⁵ tels à cette porte qu'il n'y en aura jamais eu de plus mortels depuis Pengwaedd³⁵⁶, en Kernyw³⁵⁷ (Cornouailles anglaise), jusqu'au fond de Din Sol, dans le Nord³⁵⁸, et

³⁵⁵ Le *cri perçant* (*diaspad*) était le moyen légal de protestation d'après les lois. Il était encore en usage, d'après le code de Gwynedd, dans le cas où un descendant au neuvième degré venait réclamer une terre comme lui appartenant : on l'appelait *diaspat uwch annwryn* ou cri plus haut que l'abîme (*Ancient laws*, I, p. 173, 174. 2). D'après le code de Gwent, le *diaspat egwan* ou cri de détresse, était légal au Gallois à qui on refusait l'aide de la loi dans la cour du roi ou devant le juge, au sujet de son patrimoine, ou aux descendants au neuvième degré, pour protester contre une déchéance de propriété (*Ancient laws*, I, p. 774, 7). Sur la clameur chez les Français comme protestation contre un décret du souverain, v. Paulin Paris, *Romans de la Table Ronde*, IV, notes.

³⁵⁶ Dans les *Lois*, I, p. 184, on a Penryn Penwaed y Kernyw. Ce serait, d'après l'éditeur, aujourd'hui Penwith en Cornwall. Au lieu de Pen Blathaon yn y Gogledd, les *Lois* portent Penryn Blathaon ym Prydyn, c'est-à-dire en Ecosse; on suppose que c'est Caithness. D'après les *Lois*, Dyvynwal Moelmut aurait fait mesurer l'île de Bretagne et aurait trouvé, de Penryn Blathaon à Penryn Penwaed, 900 milles, et de Crygyl en Anglesey jusqu'à la Manche, 500 milles. Din Sol est l'ancien nom du Mont Saint-Michel de Cornwall.

³⁵⁷ *Kernyw* est le nom gallois de la Cornouailles anglaise, le même que celui de la Cornouailles armoricaine: *Kernè* et *Kerné*. Le Kernyw est parfois confondu avec le Devonshire. *Dyvneint* (Devon) a désigné tout le territoire des anciens Domnonii, la deuxième grande tribu émigrée en Armorique à la suite des invasions saxonnes. Ce n'est pas sans surprise que j'ai trouvé, dans un poète gallois du douzième siècle, Llywarch ab Llywelyn à propos de Penwaedd, *Dynveint*, nom gallois du Devon à la place de Kernyw: *O Pennwaed Dyvneint hyd pentir Gafran* (*Myv. Arch.* p. 200, col. 1); de même dans un poème anonyme fort curieux, la table d'Arthur est mise en Dyvneint (*Myv. Arch.*, p. 130, col. 12). Egerton Phillimore (*Owen's Pembrokeshire* II, p. 372, note de la page 371) veut assimiler *Penwaedd* à *Penwith*, c'est-à-dire la pointe de Land's End en Cornwall, ce qui est phonétiquement impossible: aussi loin qu'on peut remonter, on a *Penwith* ou *Penwid* (*Penwid*, pointe en vue: cf. *Gwid-va*). Dans les *Oxford Bruts*, p. 292, il est dit qu'Henri Ier réunit des troupes de tout son royaume en 1111, depuis *Penryn Pengwaedd* en Irlande jusqu'à *Penryn Blathaon* dans le Nord. *Penryn Blathaon* est le *Pen Blathaon* qui dans le roman de *Kulhwch* (plus bas) est mis en Ecosse. Les *Bruts*, p. 73, mentionnent cependant un *Penryn Kernyw*, qui doit être *Penryn* près Falmouth. L'erreur pour *Pengwaedd* est manifeste. Il y a un *Penwaed* en Galles; *wng Penwaed barth a plorth Gemaïs* (*Myv. Arch.* 132. 2).

³⁵⁸ Dans les *Mabinogion*, le Nord est le pays des Bretons du nord de l'Angleterre, depuis le Cumberland jusqu'à la Clyde; voir la note à Kymry, plus haut *Mabin. de Branwen*. D'après la vie de Saint Cadoc (Rees, *Lives of the Cambro-brit. saints*, p. 65), Din-sol est le nom cornique du Mont Saint-Michel, de Cornwall dans la baie de Penzance (J. Loth, *Revue Celt.*, 1899, p. 207).

à Esgeir Oervel³⁵⁹, en Iwerddon (Irlande) : tout ce qu'il y a de femmes enceintes dans cette île avortera ; les autres seront accablées d'un tel malaise que leur sein se retournera et qu'elles ne concevront jamais plus. » Glewlwyt Gavaelvawr³⁶⁰ lui répondit : « Tu auras beau crier contre les lois de la cour d'Arthur, on ne te laissera pas entrer que je n'aie tout d'abord été en parler à Arthur. »

Glewlwyt se rendit à la salle : « Y a-t-il du nouveau à la porte ? » dit Arthur. — « Les deux tiers de ma vie sont passés ainsi que les deux tiers de la tienne. J'ai été à Kaer Se et Asse, à Sach et Salach, à Lotor et Fotor ; j'ai été à la grande Inde et à la petite ; j'étais à la bataille des deux Ynyr³⁶¹ quand les douze otages furent amenés de Llychlyn (de Scandinavie) ; j'ai été en Europe (Egrop), en Afrique, dans les îles de la Corse (Corsica), à Kaer Brythwch, Brythach et Nerthach ; j'étais là lorsque tu tuas la famille de Cleis fils de Merin ; lorsque tu tuas Mil Du, fils de Ducum ; j'étais avec toi quand tu as conquis la Grèce en Orient ; j'ai été à Kaer Oeth et Anoeth³⁶² ; j'ai été à Kaer Nevenhyr : nous avons vu là neuf rois puissants, de beaux hommes ; eh bien ! je n'ai jamais vu personne d'aussi noble que celui qui est à la porte d'entrée en ce moment ! » — « Si tu es venu au pas, dit Arthur, retourne en courant. Que tous ceux qui voient la lumière, qui ouvrent

³⁵⁹ Comme l'a fait remarquer Kuno Meyer (*Early relations between Gael and Brython*, Society of Cymmrodorion, 1896, p. 35), c'est une déformation de *Sescenn Uairbhéoil* en Leinster, mentionné fréquemment comme séjour de héros.

³⁶⁰ *Glewlwyt à la forte étreinte*. On le trouve déjà dans le *Livre noir*, remplissant ses fonctions de portier, mais non, à ce qu'il semble, celles de portier d'Arthur (Skene, II, p. 50, v. 24.)

³⁶¹ La légende galloise distingue deux Ynyr : Ynyr Gwent et Ynyr Llydaw ou Ynyr d'Armorique. Ynyr Gwent serait, d'après le *Liber Landavensis*, p. 111, le père d'un prince Idon, contemporain de saint Teliaw. L'Ynyr armoricain serait fils du roi Alan, et neveu de Cadwaladr (Gaufrei de Monmouth, éd. San-Marte, XII, 19, écrit Iny ; *Brut Tysilio*, p. 475, col. 2). Taliesin célèbre les exploits d'un Ynyr (Skene, II, p. 167, v. 25 ; p. 168, v. 8 et suivants ; au vers 25 le poète parle des *gwystlon* ou otages d'Ynyr).

³⁶² Au lieu de Kaer Oeth ac Anoeth, on trouve généralement Carchar (prison) Oeth ac Anoeth. D'après les *Iolo mss.*, p. 187, après la destruction complète des envahisseurs romains par les Bretons gouvernés par Caradawc ab Bran, Manawyddan, fils du roi Llyr, fit rassembler de toutes parts leurs ossements et en mêlant la chaux aux os, il fit une immense prison destinée à enfermer les étrangers qui envahiraient l'île et les traîtres à la cause de la patrie. La prison était ronde ; les os les plus gros étaient en dehors ; avec les plus petits, qui étaient en dedans, il ménagea différents cachots ; il y en eut aussi sous terre spécialement destinés aux traîtres. Le *Livre noir* fait mention de la famille d'Oeth et Anoeth (Skene, 31, 8). D'après les *Triades du Livre Rouge* (*Mab.*, p. 300, 1 ; 306, 9), Arthur aurait été trois nuits dans cette prison avec Llyr Lledyeith, Mabon, fils de Modron, et Geir, fils de Geiryoed ; il aurait été délivré par Goreu, fils de Kustennin, son cousin. Nous retrouvons plusieurs de ces personnages dans notre *mabinogi*. Les noms des prisonniers diffèrent, p. 306 (v. plus bas à propos de Modron). Le sens de *oeth* et *anoeth* ici n'est pas sûr. La terre *oeth* est une terre cultivée et boisée ; la terre *anoeth* est une terre inculte (*Iolo mss.*, p. 189 ; cf. Silv. Evans, *Welsh Dict.*). Mais *oeth* a aussi le sens de richesses, bijoux, présents, ainsi qu'*anoeth* : (cf. *-oeth* dans *cyf-oeth*, richesse, puissance ; cf. irl., *cumachte*).

les yeux et les ferment, soient ses esclaves; que les uns le servent avec des cornes montées en or, que les autres lui présentent des tranches de viandes cuites et poivrées, en attendant que sa nourriture et sa boisson soient prêtes. C'est pitié de laisser sous la pluie et le vent un homme comme celui dont tu parles.» — «Par la main de son ami,» s'écria Kei³⁶³, «si on suivait mon conseil, on ne violerait pas les lois de la cour pour lui.» — «Tu es dans le faux, cher Kei, dit Arthur; nous sommes des hommes de marque à proportion qu'on a recours à nous; plus grande sera notre générosité, plus grandes seront notre noblesse, notre gloire et notre considération.»

Glewlwyt se rendit à l'entrée et ouvrit la porte au jeune homme. Quoique tout le monde descendit à l'entrée sur le montoir de pierre, Kulhwch, lui, ne mit pas pied à terre et entra à cheval. «Salut! s'écria-t-il, chef suprême de cette île; salut aussi bien en haut qu'en bas de cette maison, à tes nobles, à ta suite, à tes capitaines; que chacun reçoive ce salut aussi complet que je l'ai adressé à toi-même³⁶⁴. Puissent ta postérité, ta gloire et ta considération être au comble par toute cette île.» — «Salut aussi à toi, dit Arthur; assieds-toi entre deux de mes guerriers; on t'offrira les distractions de la musique et tu seras traité comme un prince royal,

³⁶³ Kei est un des personnages les plus connus des légendes galloises. Dans les *mabinogion* qui ont subi l'influence française et dans les romans français il est brave, mais bavard, *gabeur*, et il n'est pas toujours heureux dans ses luttes. Dans ce *mabinogi* il a ses véritables traits; il commence déjà cependant à gaber. Le *Livre noir* le présente comme un compagnon d'Arthur, et un terrible guerrier «quand il buvait, il buvait comme quatre, quand il allait au combat, il se battait comme cent» (Skene, p. 50, XXXII; 52, v.5, v.17 et suiv.). D'après les *Triades* (*Mab.*, 303, 3), c'est un des trois *taleithawc* ou chefs portant sur le casque une large couronne d'or, avec Gweir, fils de Gwystyl, et Drystan, fils de Tallwch. Les poètes gallois du moyen âge (*Gogynveirdd*), du XII^e au XV^e siècle, font de fréquentes allusions à Kei: *Myv. Arch.*, 278, col. 2: *Mae yn gyveill grymus val Kei gwynn* («il est un ami fort comme Kei béni»); *ibid.*, p. 328, col. 2: Wryd Cai (la vaillance de Kei); *ibid.*, p. 329, col. 1: *Cai boneddigaidd* («noble comme Kei»); *ibid.*, p. 329, col. 1: *Pwyll Cai* (la raison, le sens de Kei); *Davydd ab Gwilym*, p. 323 (éd. de 1873), contre Rhys Meigen: *Nid gwrol Gai hir*, «ce n'est pas un brave comme Cai le long»; *Llewys Glyn Cothi*, p. 309, 15, cite aussi Kai hir («Kai le long»). Il est fils de Kynyr, mais il semble bien, d'après une phrase de notre *mabinogi* et un poème des plus singuliers de la *Myv. Arch.*, qu'il y ait eu des divergences d'opinion ou des doutes sur ce point. Dans ce poème, qui est un dialogue entre Genhwyvar et Arthur qu'elle n'a pas reconnu, il est appelé fils de Sebyn. Gwenhwyvar le vante comme un guerrier incomparable; elle déclare à Arthur qu'à en juger par son apparence, il ne tiendrait pas Cai, lui centième; à quoi Arthur répond que, *quoiqu'il soit petit*, il en tiendrait bien cent tout seul (*Myv. Arch.*, p. 130, col. 2). Pour les qualités merveilleuses de Kei, voir plus bas. Gaufrei de Monmouth le donne comme *dapifer* d'Arthur (IX, 11, 12, 13; X, 3, 6, 9, 13); il a, en effet, les fonctions propres au *dystein* dans le *mabinogi* d'Owen et Lunet. La forme de son nom, dans les romans français, *Keu*, est bien galloise (prononcez Kei). D'après notre *mabinogi*, il aurait été tué par Gwyddawc ab Menestyr.

³⁶⁴ Une formule de salut aussi développée et analogue se retrouve dans un poème de la *Myv. Arch.*, p. 248, col. 2, attribué à Elidyr Sais (XII-XIII^e).

futur héritier d'un trône, tant que tu seras ici. Quand je partagerai mes dons entre mes hôtes et les gens de loin, c'est par ta main que je commencerai, dans cette cour. » — « Je ne suis pas venu ici, dit le jeune homme, pour gaspiller nourriture et boisson. Si j'obtiens le présent que je désire, je saurai le reconnaître et le célébrer; sinon, je porterai ton déshonneur aussi loin qu'est allée ta renommée, aux quatre extrémités du monde. » — « Puisque tu ne veux pas séjourner ici, dit alors Arthur, tu auras le présent qu'indiqueront ta tête et ta langue, aussi loin que sèche le vent, que mouille la pluie, que tourne le soleil, qu'étreint la mer, que s'étend la terre, à l'exception de mon navire et de mon manteau, de Kaled-vwlch³⁶⁵, mon épée, de Rongomyant, ma lance: de Gwyneb Gwrthucher, mon bouclier³⁶⁶; de Karnwenhan³⁶⁷, mon couteau, et de Gwenhwyvar³⁶⁸, ma femme;

³⁶⁵ *Caledvwlch*, de calet «dur», et de *bwlech* «entaille, brèche»: «dur à entailler?» ou «qui entaille durement.» Une épée célèbre dans l'épopée irlandaise, l'épée de Leité, qui lui venait d'une demeure de fées, porte un nom analogue, *Calad-bolg*, qu'O'Curry traduit par «*hard-bulging*» (O'Curry, *On the manners*, II, p. 320) — *Rongomyant*: *ron* signifie *lance*; le second terme n'est pas clair. C'est *Ron uwchel* et *Rongoruchel* dans le *Brut Gr. ab Arthur* (*Myv. Arch.*, p. 32, 2 et Nod. 500), *Rongymynyat* ou *Lance qui taille*, dans le *Brut Tys.* (*Ibid.*, p. 163-178).

³⁶⁶ *Gwyneb Gwrthucher*; *gwyneb*, «visage», *gwrthucher* «soir» (Cf. cornique *gwrthuher*: vocab. cornique, Zeuss, *Gr. Celt.* app.).

³⁶⁷ *Karnwenha*; le premier terme, *carn*, signifie «manche»; *gwenan* a, dans les dictionnaires, le sens de *ampoule* ou *pustule sous la peau*; il est plus probable qu'on a affaire ici à un diminutif de *gwen* «blanche»: *kyllell*, «couteau», est féminin: *Karnwenha*, «à manche blanc ou à peu près blanc.»

³⁶⁸ *Gwenhwyvar*, la *Gvanhmara* de Gaufrei de Monmouth, et la Genièvre des romans français. Suivant Gaufrei, IX, 9, elle serait de race romaine, et élevée par Cador, duc de Cornouailles. Les traditions galloises lui donnent toutes, comme père, Gogrvan ou Gogvran Gawr, même le *Brut Tysilio*, *Myv.*, p. 464, col. 1; *Triades du Livre Rouge, Mabin.*, p. 302, 10 (cf. *Myv. Arch.*, p. 396, 16): «Trois principales dames d'Arthur: Gwenhwyvar, la fille de Gwryt Gwent, Gwenhwyvar, la fille de (Gwythyr), fils de Greidiawl, et Gwenhwyvar, la fille de Ocurvan Gavr» (*Myv.*: *Ocurvran Gavr*). Il y a un *Caer Ogrvan* à un mille au nord d'Oswestry, d'après les éditeurs de *Llewis Glyn Cothi*, p. 307, vers 28: le poète (XV^e s.) mentionne Kaer Ogyrvan. D'après les *Triades*, le soufflet que lui donne Gwenhwyvach est la cause de la bataille de Camlan, où périt Arthur; elle aurait été également arrachée de sa chaise royale à Kelli Wic, en Kernyw, par Medrawt, neveu d'Arthur, et souffletée par lui (*Triades Mab.*, 301, 18, 24, 25; *Myv. Arch.*, p. 398, col. 2); une triade ajoute qu'il aurait eu des rapports criminels avec elle (*Myv.*, p. 406, col. 1). On sait que Gaufrei la fait enlever par Medrawt; à l'arrivée d'Arthur elle entre dans un monastère. Les romans français en font l'amante de Lancelot du Lac. Un proverbe gallois a conservé le souvenir de Gwenhwyvar:

Gwenhwyvar merch Ogyrvan Gawr
Drwg yn vechan, waeth yn vawr.

«Gwenhwyvar, la fille de Gogrvan Gawr, mauvaise étant petite, pire devenue grande (*Myv. Arch.*, p. 863, col. 1).» *Gwenhwyvar* (blanc fantôme ou blanche fée) est identique à l'irland. *Finnabair*: les deux mots sont composés de *vindo* (fém. *vinda*, *venda*), blanc et de *seimari* ou *seibari*, fantôme, fée: cf. irl. mod. *siabhra*; gaélique *siabhrach*, a fairy; irl. moyen *siabur* = *seibaro*.

j'en prends Dieu à témoin, je te le donnerai avec plaisir. Indique ce que tu voudras. » — « Je veux que tu mettes en ordre ma chevelure. » — « Je le ferai. » Arthur prit un peigne d'or, des ciseaux aux anneaux d'argent, et lui peigna la tête. Il lui demanda ensuite qui il était : « Je sens que mon cœur s'épanouit vis-à-vis de toi ; je sais que tu es de mon sang : dis-moi qui tu es. » — « Je suis Kulhwch, répondit le jeune homme, le fils de Kilydd, fils du prince Kelyddon, par Goleuddydd, ma mère, fille du prince Anllawdd. » — « C'est donc vrai, tu es mon cousin. Indique tout ce que tu voudras et tu l'auras ; tout ce qu'indiqueront ta tête et ta langue, sur la justice de Dieu et les droits de ton royaume, je te le donnerai volontiers. »

« Je demande que tu me fasse avoir Olwen, la fille d'Yspaddaden Penkawr, et je la réclamerai aussi à tes guerriers. » Voici ceux à qui il réclama son présent : Kei ; Bedwyr ; Greidawl Galltovydd³⁶⁹ ; Gwythyr, fils de Greidawl³⁷⁰ ; Greit, fils d'Eri³⁷¹ ; Kynddelic Kyvarwydd³⁷² ; Tathal Tywyll Goleu³⁷³ ; Maelwys, fils de Baeddan³⁷⁴ ; Knychwr, fils de Nes³⁷⁵ ; Kubert, fils de Daere³⁷⁶ ; Percos, fils de Poch ; Lluber Beuthach ; Korvil Bervach ; Gwynn, fils d'Esni ; Gwynn fils de

³⁶⁹ Un des trois *Gallyvdd* ou maître ès machines, de l'île de Bretagne, avec Drystan, fils de Tallwch et Gwgon, fils de Gwron (*Triades Mab.*, p. 304, 24). D'après d'autres triades, il est fils d'Envael Adran (Skene, II, app., p. 458 : au lieu de Gwgon Gwron, Gweir Gwryt vawr). Suivant les Iolo mss., p. 6, n° 29, il battit une population étrangère, les Corraniaid, dont une partie passa en Alban (Ecosse), et l'autre en Irlande. D'après une autre tradition, ce serait un possesseur de flottes, un roi de la mer (*Iolo mss.*, p. 263, 13).

³⁷⁰ V. plus bas.

³⁷¹ V. plus bas.

³⁷² Dans le poème sur les tombes, *Livre noir*, éd. Skene, p. 32. la tombe d'un Kindilic, fils de Corknud, est mentionnée comme une tombe d'*alltud* ou étranger. C'est aussi le nom d'un fils de Llywarch Hen (*Livre noir*, p. 48, 34 ; 61, 25).

³⁷³ *Tywyll Goleu*, « sombre clair ».

³⁷⁴ L'auteur a vu un rapport entre le second terme *wys*, dans *Maelwys*, et *Baeddan* : *Gwys*, cf. breton *gwes*, « truie » ; *Baeddan*, diminutif de *baedd*, porc ou sanglier mâle.

³⁷⁵ C'est le nom du célèbre roi d'Ulster *Conchobar mac Nessa* (Kuno Meyer, *Early relations between Gael and Brython*, 1896, p. 35).

³⁷⁶ Kubert est, sans doute, une faute du copiste ou de plusieurs copistes successifs. Il y a un fils de Daere bien connu, c'est *Conroi* ou *Curoi*. Curoi, roi de West Munster, fut tué trahisonnellement par le plus grand héros de l'épopée irlandaise, Cuchulain, qui emmena Blánait, la femme de Curoi, avec lui en Ulster. Le fidèle barde et harpiste de Curoi, Ferceirtne, se rendit à la cour de Cuchulain, un jour où les chefs étaient rassemblés à Rinn chin Bearraidhe, sur une colline à pic ; il se rapprocha de Blánait, en causant l'amena sur le bord du précipice, et, lui jetant les bras autour du corps, il se précipita avec elle du haut de la colline. On trouve, parmi les poèmes attribués à Taliesin, une élégie sur la mort de Corroi mab Dayry ; le nom de Cuchulin s'y trouve mentionné (Cocholyn). Le poème n'a pas été compris par Stephens, comme le fait remarquer Skene, qui ne l'a d'ailleurs pas bien traduit non plus. Sur *Conroi*, v. O'Curry, *On the manners*, II, p. 9, 10, 97, 199, 358 ; III, 15, 75, etc.

Nwyvre³⁷⁷ ; Gwynn, fils de Nudd ; Edern, fils de Nudd³⁷⁸ ; Garwy³⁷⁹, fils de Geraint ; le prince Flewddur Flam³⁸⁰ ; Ruawn Pebyr, fils de Dorath³⁸¹ ; Bratwen, fils du prince Moren Mynawc ; Moren Mynawc lui-même ; Dalldav, fils de Kimin Cov³⁸² ; [Run ou Dyvyr], fils d'Alun Dyved³⁸³ ; [Kas], fils de Saidi ; [Kadwri], fils de Gwryon ; Uchtrut Ardwyat Kat³⁸⁴ ; Kynwas Kurvagyl ; Gwrhryr Gwarthegvras³⁸⁵ ; Isperyr Ewingath³⁸⁶ ; Gallcoyt Govynyat ; Duach, Grathach³⁸⁷ et Ner-

³⁷⁷ *Nwyvre*, firmament, empyrée.

³⁷⁸ Edern, qui joue un rôle important dans le *mabinogi* de Geraint ab Erbin, est devenu, comme beaucoup d'autres héros, un saint. Il a donné son nom à Bod-Edern, en Anglesey, et à Lann-Edern, arrond. de Châteaulin, Finistère (v. *Myv. Arch.*, p. 424, col. 1). Il est fait mention de lui chez les poètes. *Edern llit*, « la colère d'Edern, » (*Myv. Arch.* p. 282, col. 1 ; *Ochain Edern* « soupire comme celui d'Edern » (*Myv. Arch.*, p. 302).

³⁷⁹ Le ms porte *Adwy* : c'est une faute pour *Arwy*, qui est lui-même pour *Garwy*. Garwy, fils de Geraint, est un des personnages les plus souvent cités : *Myv. Arch.*, p. 411, col. 1, c'est un des trois chevaliers amoureux et généreux de la cour d'Arthur, avec Gwalchmei et Cadeir, fils de Seithin Saidi ; un poète cite sa vaillance (*Myv.* p. 293, col. 2 ; 323, col. 1), un autre sa générosité (*Myv.* p. 328, col. 2), cf. *Llew-Glyn Cothi*, p. 161, v. 21 : *Gwryd Garwy*, « la vaillance de Garwy ; » *Daf. ab Gwil.*, p. 191 ; c'est l'amant de Creirwy : le poète Hywel ab Einiawn Llygliw (1330-1370) compare une femme à Creirwy la belle, qui l'a ensorcelé comme Garwy (*Myv. Arch.*, p. 339, col. 1).

³⁸⁰ Un des trois *unbenn* (prince, chef) de la cour d'Arthur, avec Goronwy, fils d'Echel, et Kadyrieith (*Triades Mab.*, 303, 13 ; cf. *Triades*, Skene, II, 456) ; Pen 4 (L. Rh. 460) : *Flewddur Flam wledic* : *flam* est emprunté au latin *flamma*.

³⁸¹ Un des trois *Gwyndeyrn* (beaux rois ou rois bénis) de l'île de Bretagne, avec Owein, fils d'Uryen, et Run, fils de Maelgwn. Le nom de son père est tantôt Dorarth, tantôt Deorath ; il faut prob. lire Deorarth ? (*Triades Mab.*, 303, 8 ; cf. *Triades*, Skene, II, p. 456). Il y a un autre Ruvawn, fils de Gwyddno, plus connu. La forme préférable de ce nom paraît être *Ruvaw*, — *Romanus* ; vieux gallois *Rumaun* (moyen bret. *Rumon*) ; on la trouve dans les généalogies du *Harleian* mss. 3.859.

³⁸² Avec Ryhawl, fils de Morgant, et Drystan, fils de March c'est un des trois *pairs* de la cour d'Arthur (*Myv. Arch.*, p. 393, 89) Son cheval, *Fer-las* (cheville bleue), est un des trois *Gordderchvarch* (« chevaux d'amoureux ») de l'île (*Triades Mab.*, 307, 3). Au lieu de Kimin, on trouve aussi Kunin.

³⁸³ Le texte ne porte que : fils d'Alun Dyvet *Livre noir*, 30, 26, 27 : *Bet Run mab Alun Diwed*, « la tombe de Run, fils d'Alun Dyved » ; la tombe d'Alun est également mentionnée comme celle d'un vaillant guerrier. Il y a un Dyvyr, donné aussi comme fils d'Alun Dyved (*Mab*, 159, 30 ; 265, 17).

³⁸⁴ Il est fait mention d'un Ychtryt vab Etwin dans le Brut y Tywysogyon, *Myv. Arch.*, p. 612, col. 2 ; un canton de Carmarthenshire portait le nom de Uchtryd ; le texte porte *ardwyat* ; il faut probablement lire *ardwyat cat*, « directeur, régulateur du combat. » (Confirmé par Pen. 4 — *L. Rh.* — 460) : *ardwyat*).

³⁸⁵ *Gwarthegvras*, au gros bétail.

³⁸⁶ Il est mentionné dans les *Chwedlau y Doethion*. (Propos des sages) : « As-tu entendu ce que chante Ysperir s'entretenant avec Menw le Long : l'ami véritable se reconnaît dans le danger. » (*Iolo mss.*, p. 254, 49). Ewingath signifie *ongle de chat*.

³⁸⁷ Pen. 4 (L. Blanc) a *Brathach* qui paraît préférable (*Brath*, piqure, morsure).

thach, fils de Gwawrddur Kyrvach : ils étaient originaires des abords de l'enfer ; Kilydd Kanhastyr ; Kanhastyr Kanllaw³⁸⁸ ; Kors Kantewin³⁸⁹ ; Esgeir Culhwch Govynkawn ; Drustwrn Hayarn ; Glewlwyd Gavaelvawr ; Loch Lawwynnyawc³⁹⁰ ; Annwas Adeinawc³⁹¹ ; Sinnoch, fils de Seithvet³⁹² ; Gwennwynwyn, fils de Nav³⁹³ ; Bedyw, fils de Seithvet ; Gobrwy, fils de Echel Vorddwyttwll³⁹⁴ ; Echel Vorddwyttwll lui-même ; Mael, fils de Roycol ; Dallweir Dallpenn³⁹⁵ ; Garwyli, fils de Gwythawc Gwyr ; Gwythawc Gwyr lui-même ; Gormant, fils de Ricca³⁹⁶ ; Menw, fils de Teirgwaedd³⁹⁷ ; Digon, fils de Alar³⁹⁸ ; Selyf, fils de Sinoit ; Gusc, fils

³⁸⁸ *Kanllaw*, « aide, support ; » *Kanhastyr* ou *Kanastr* est traduit par Owen Pughe, par « cent liaisons, cent recours ; » le mot indique, en tout cas, quelque chose de fort embarrassé ; il forme opposition avec *Kanllaw* (cf. Tywyll Goleu et Rwydd Dyrys). Ce terme apparaît dans les Lois : *Cyhyryn canhastyr* se dit de « la viande volée qui arriverait à la centième main ». Y aurait-il eu cent hommes participant au vol, celui sur lequel on en saisit un morceau est passible d'une amende (Richards, *Welsh Dict.*).

³⁸⁹ On trouve aussi *Kurs* ; Kors est préférable ; on trouve un Kors, fils d'Erbig et un autre, fils de Gafran, dans le *Liber Land.*, p. 466, 487. *Kant ewin* « au cent ongles ».

³⁹⁰ Il est fait mention de Lloch Llawwynnawc « à la main blanche, » dans le *Livre noir*, 51, 14, parmi les compagnons d'Arthur (Lluch Llawynnauc). *Lloch* paraît être le Loth ou Lot des *Romans de la Table Ronde* (sur Loth, cf. J. Loth, *Rev. celt.* 1897, p. 84).

³⁹¹ Mentionné à côté de Lluch Llawwynnyawc dans le *Livre noir* (51, 15) ; *adeinawc* « l'ailé » C'est probablement le même personnage donné sous le nom d'Edenawc (Pen. 4. *L. Rh.* 461 : Edeinawc), comme un des trois vaillants qui ne revenaient jamais du combat que sur une civière : Grudnei, Henpen et Edenawc, fils de Gleissiar du Nord (*Triades*, Skene, II, p. 458 ; *Triades Mab.*, 304, 15 : Aedenawc).

³⁹² On trouve aussi Seitwet (*Triades Mab.*, 302, 16), mais c'est peut-être un personnage différent ; *seithvet* signifie *septième*.

³⁹³ Texte *Naw*, mais le l. Rouge reproduit un manuscrit où le signe désignant *w* a aussi, parfois, la valeur *v* : Pen. 4 (*L. Rh.* 461) ajoute après *Naw* : *mab Seithvet* ; Gwennwynwyn est un des trois chefs de flotte de Bretagne, avec Geraint ab Erbin et March ab Meirchion ; chacun possédait cent vingt navires, montés chacun par cent vingt hommes (*Myv. Arch.*, p. 407, 68). Un des trois chefs-d'œuvres de l'île est le navire de Nefydd Naf Neifion, qui porta un mâle et une femelle de chaque espèce d'animaux quand se rompit l'étang de Llion (*Myv. Arch.*, p. 409, col. 97). Neifion serait venu, en nageant, de Troie à l'île d'Anglesey, d'après un passage de *Daf. ab Gwit*, p. 73 : « *Nofiad a wnaeth hen Neifion o Droia vawr draws i Fon.* » — Il est fait allusion à un *Naf Eidin* par un poète du XIII^e et XIV^e siècle (*Myv. Arch.*, p. 290, col. 2).

³⁹⁴ *Echel* est identifié par les poètes gallois avec le nom d'Achille. *Morddwyttwll* (à la cuisse trouée).

³⁹⁵ Le texte porte *Datweir*, mais la forme *Dallweir* se trouve plus loin et dans d'autres textes. Ce *Dallweir Dallbenn* avait pour porcher un des trois grands porchers de l'île, Coll, fils de Collfrewi. Voir la note sur Coll et les porcs de *Dallweir* à *Twrch Trwyth*, plus bas.

³⁹⁶ Au lieu de *Ricca*, lire *Rita* : v. plus bas, et *Triades*. Ce nom est représenté aujourd'hui encore dans la toponymie du Nord-Galles (J. Rhys, *Celtic Folk.*, II, pp. 447-80 ; 566-4.)

³⁹⁷ Voir plus bas.

³⁹⁸ *Digon*, assez, *Alar* dégoût, satiété.

d'Atheu; Nerth, fils de Kadarn³⁹⁹; Drutwas, fils de Tryffin⁴⁰⁰; Twrch, fils de Perif; Twrch, fils d'Annwas; Iona, roi de France; Sel, fils de Selgi; Teregut, fils de Iaen; Sulyen, fils de Iaen; Bratwen, fils de Iaen; Moren fils de Iaen; Siawn, fils de Iaen; Gradawc, fils de Iaen: c'étaient des hommes de Kaer Dathal, de la famille d'Arthur lui-même, du côté de son père; Dirmyc, fils de Kaw⁴⁰¹; Iustic, fils de Kaw; Etmyc, fils de Kaw; Angawd, fils de Kaw; Ovan, fils de Kaw; Kelin, fils de Kaw; Konnyn, fils de Kaw; Mabsant, fils de Kaw; Gwyngat, fils de Kaw; Llwybyr, fils de Kaw; Koch, fils de Kaw; Meilic, fils de Kaw; Kynwas, fils de Kaw; Ardwyat, fils de Kaw; Ergyryat, fils de Kaw; Neb, fils de Kaw; Gilda, fils de Kaw; Kalcas, fils de Kaw; Hueil⁴⁰², fils de Kaw; qui ne prêta jamais hommage à aucun seigneur: Samson Vinsych⁴⁰³, Teleessin Pennbeirdd⁴⁰⁴; Manawydd-

³⁹⁹ *Nerth*, force, *Kadarn*, fort.

⁴⁰⁰ *Drutwas ab Tryffin* aurait reçu de sa femme trois oiseaux merveilleux connus sous le nom d'Adar Llwh Gwin ou oiseaux de Lwch Gwin; ils faisaient tout ce que leur maître voulait. Il défia un jour Arthur. Il envoya avant lui ses oiseaux sur le lieu du rendez-vous avec ordre de tuer le premier qui se présenterait. Il ne se rendit au lieu du combat qu'assez tard après l'heure fixée, espérant bien trouver Arthur mort. Mais celui-ci avait été retenu à dessein par la sœur de Drutwas qui l'aimait. Drutwas, arrivé le premier, fut mis en pièces par ses oiseaux (*Iolo mss.*, p. 188). D'après une lettre écrite par Robert Vaughan Meredith Llwyd, le 24 juillet 1655, publiée par le *Cambrian Register*, III, p. 311, et reproduite par Lady Guest, on jouait encore, de son temps, un air connu sous le nom de Caniad Ada Llch Gwin, le chant des oiseaux de Llwh Gwin. Une Triade donne Drutwas ab Tryphin comme un des trois *aurdafodogion* ou hommes à la langue d'or, de la cour d'Arthur, avec Galchmai et Madawc ab Uthur (*Myv.*, p. 410, 121).

⁴⁰¹ *Kaw* de Prydyn (Ecosse), seigneur de Cwm Cawlwyd, aurait été chassé de son pays par les Pictes et se serait réfugié en Galles, où Arthur et Maelgwn lui auraient donné des terres. Certaines généalogies lui donnent dix-sept enfants tous saints (*Iolo mss.*, p. 109), d'autres vingt et un également saints (*Iolo mss.*, p. 117). Il y a une intention satirique évidente dans *Neb*, fils de Kaw, mot à mot, *quelqu'un, n'importe qui*, fils de Kaw! de même pour *Dirmyc* (mépris), *Etmyc* (respect), *Mabsant* (saint patron), *Llwybyr* (sentier). Le plus connu des fils est Gildas, auquel une généalogie attribue aussi quatre enfants, quatre saints. Les noms diffèrent beaucoup dans les différentes généalogies. au lieu de *Dirmyc* on trouve généralement *Dirinic*; au lieu de *Iustic* on a *Ustic*; Meilic est cité à côté de Nonn par *Llew. Glyn Cothi*, p. 108, vers 24.

⁴⁰² D'après une tradition mentionnée par Tegid (*Llew. Glyn Cothi*, p. 199, v. 24), Hueil aurait été décapité à Rhuthyn, dans le Denbighshire, sur l'ordre d'Arthur. Lady Guest la rapporte tout au long d'après Jones, *Welsh Bards*, p. 22. Hueil aurait eu l'imprudence de courtiser la même femme qu'Arthur, d'où un duel dans lequel Arthur fut grièvement blessé à la cuisse. Il guérit, mais resta très légèrement boiteux. Arthur avait fait promettre à Hueil de ne jamais en souffler mot sous peine de mort. Quelque temps après, Arthur devint amoureux d'une dame de Rhuthyn. Il se déguisa en femme pour l'aller voir. Un jour qu'il dansait avec elle et des amis, Hueil le surprit, le reconnut et s'écria: «La danse sur une pierre qui porte le nom de *Maen Hueil*». Son nom revient assez souvent chez les poètes (*Myv. Arch.*, p. 284, col. 2).

⁴⁰³ Samson, *aux lèvres sèches*.

⁴⁰⁴ *Taliesin pennbeird*, ou chef des bardes. Voy. plus haut *Branwen*.

dan, fils de Llyr⁴⁰⁵; Llary⁴⁰⁶, fils de Kasnar Wledic; Ysperin, fils de Flergant, roi du Llydaw; Saranhon, fils de Glythwyr; Llawr, fils d'Erw⁴⁰⁷; Annyannawc⁴⁰⁸, fils de Menw fils de Teirgwaedd; Gwynn, fils de Nwyvre; Flam, fils de Nwyvre; Gereint, fils d'Erbin⁴⁰⁹; Ermit, fils d'Erbin; Dyvel, fils d'Erbin; Gwynn, fils d'Ermit; Kyndrwyn, fils d'Ermit; Hyveidd Unllenn⁴¹⁰; Eiddon Vawrvrydic⁴¹¹; Reidwn Arwy; Gormant, fils de Ricca, frère d'Arthur du côté de sa mère: pennhynev Kernyw⁴¹² était son père; Llawnroddet Varvawc⁴¹³; Noddawl Varyv Twrch⁴¹⁴; Berth, fils de Kado⁴¹⁵; Reidwn, fils de Beli; Iscovan Hael; Iscawin, fils de Panon; Morvran⁴¹⁶, fils de Tegit (personne ne le frappa de son arme à la bataille de Kamlan⁴¹⁷, à cause de sa laideur: tous voyaient en lui un démon auxi-

⁴⁰⁵ Voir le *mabinogi* qui porte son nom.

⁴⁰⁶ *Llary*, «généreux».

⁴⁰⁷ *Llawr*, «sol»; *Erw*, «sillon».

⁴⁰⁸ *Annyannawc*, «bien doué», *Menu*, «intelligence».

⁴⁰⁹ Voir le *mabinogi* qui porte son nom.

⁴¹⁰ *Hyveidd Unllen*, «à un seul manteau».

⁴¹¹ *Mawrvrydic*, «magnanime».

⁴¹² *Pennhynev*, «chef des vieillards». Il manque un nom propre. Il s'agit, sans doute, de Kadwr, comte de Cornouailles. D'après des *Triades* (Skene, II, p. 456), il y a un *pennhyneif* dans chacune des cours d'Arthur: à Mynyw, c'est Maelgwn Gwynedd; à Kelliwic, en Kernyw, c'est Karadawc Vreichvras; à Pen Rionydd, dans le Nord, c'est Gwrthmwl Wledic.

⁴¹³ Ce personnage se confond souvent avec un autre: Llawfrodedd, également surnommé *Varvawc*, «le barbu» (*Myv. Arch.*, 166, col. 2; 148, col. 1; 303, col. 1). D'après une Triade c'est un des trois bergers de Bretagne; il garde les bœufs de Nudd Hael (*Myv. Arch.*, p. 408, 85); il y avait, dans ce toupeau, 20'001 vaches à lait. Dans la liste des treize merveilles de Bretagne donnée par Lady Guest, d'après un vieux manuscrit, dit-elle, son couteau est au sixième rang; il servait à manger à vingt-quatre hommes à la même table (*Mab.*, III, p. 354). (Allusions à Llawnroddet, *Myv. Arch.*, p. 297, col. 2; 299, col. 2, Llawrodded.) Dans le Songe de Rhonabwy, on trouve un Llawroded Varyvawc.

⁴¹⁴ *Baryv Twrch*, «barde de sanglier».

⁴¹⁵ Plus bas, il est donné comme un puissant chef d'Ecosse. D'après les *Triades*, Kado est un des trois qui eurent la sagesse d'Adam; les autres sont Beda et Sibli doeth, «sage» (*Mab.* 297, 6). Il n'est pas difficile de reconnaître celui-ci *Cato*; «le vieux Caton». On l'appelle même *Cado hen*, «le vieux». Le saint Kado d'Armorique est différent même comme nom. On prononce, en vannetais, *Kadaw* ou *Kadew* (= *Catavos). *Berth* signifie riche.

⁴¹⁶ *Morvan*, «corbeau de mer». D'après la vie de Taliesin, il serait fils de Tegid Voel, «le chauve», et de Ceridwen. C'est un des trois *ysgymydd aereu* ou *esgemydd aereu* (*esgemydd*, d'après E. Lhwyd, avait le sens de *banc*; Cf. *istomid* dans le cart. de Redon, à corriger en *iscomid* = *ysgymydd*); les autres étaient Gilbert, fils de Catgyffro et Gwynn Cleddyfrudd (Skene, II, p. 458; *Triades Mab.*, 304, 25); ils ne revenaient du combat que sur leurs civières, lorsqu'ils ne pouvaient remuer ni doigt ni langue (*Myv. Arch.*, p. 401, 33). Le troisième échappé de Kamlan est Glewlwyd Gavael Vawr. (*Myv.*, p. 392-85).

⁴¹⁷ Les *Annales Cambriæ* portent, à l'année 537, la mention: «Gueith Camlann, la bataille de Camlann, où Arthur et Medraut tombèrent; il y eut grande moralité en Bretagne et en Irlande.» D'après les *Triades*, ce serait un des trois *overgad* ou combats superflus, frivoles; il aurait été

liaire; il était couvert de poils semblable à ceux d'un cerf); Sandde Bryd-angel⁴¹⁸: (personne ne le frappa de son arme à la bataille de Kamlan, à cause de sa beauté: tous voyaient en lui un ange auxiliaire); Kynnwyl Sant (un des trois hommes qui s'échappèrent de la bataille de Camlan): ce fut lui qui se sépara le dernier d'Arthur sur son cheval Hengroen⁴¹⁹; Uchtryt fils d'Erim⁴²⁰, Eus fils d'Erim; Henwas⁴²¹ Adeinawc fils d'Erim, Henbeddestyr⁴²² fils d'Erim, Sgilti Ysgawndroet fils d'Erim (ces trois hommes avaient chacun une qualité caractéristique: henbeddestyr ne rencontra jamais personne qui pût le suivre ni à cheval ni à pied; Henwas Adeinawc, jamais quadrupède ne put l'accompagner la longueur d'un sillon et à plus forte raison plus loin; Sgilti Ysgawndroet⁴²³, quand il était bien en train de marcher pour une mission de son seigneur, ne s'inquiétait jamais de savoir par où aller: s'il était dans un bois, il marchait sur l'extrémité des branches des arbres⁴²⁴; jamais une fois dans sa vie, un brin d'herbe, je ne dis pas ne cassa, mais même ne plia sous son pied, tellement il était léger); Teithi Hen, le fils de Gwynhan dont les domaines ne furent submergés par la mer et qui, ayant échappé lui-même à grand peine, se rendit auprès d'Arthur: son couteau avait cette particularité depuis qu'il vint ici, qu'il ne supporta jamais aucun manche, ce qui

causé par le soufflet que donna Gwenhwyach ou Gwenhwyvach à Gwenhwyvar, la femme d'Arthur (*Triades Mab.*, p. 301, 18; *Myv. Arch.*, 391, col. 2). D'après Gaufrei de Monmouth, la bataille aurait été livrée par Arthur à Medrawt, son neveu, qui avait enlevé Gwenhwyvar et usurpé la couronne de Bretagne. Arthur aurait été vainqueur, mais grièvement blessé. Il fut transporté à l'île d'Avallach, d'où les Bretons attendent son retour. D'après une Triade du *Livre Rouge*, il y aurait été enterré (*Mab.*, 299, 30). Llewys Gl. Cothi appelle cette bataille la bataille d'Avallach p. 38, v. 3. Gaufrei appelle cette île Avallon. Voir sur cette bataille, le Songe de Rhonabwy. Le nom de cette bataille revient souvent chez les poètes (*Myv. Arch.*, p. 269, col. 1; *Daf. ab Gwyl*, p. 295). D'après les lois de Gwent (*Ancient laws*, I, p. 678), quand la reine désirait un chant, le barde devait choisir le chant sur la bataille de Kamlan. Medrawt y aurait eu pour alliés les Saxons et les Irlandais. Les *Triades* donnent à Morvran et à Sanddle le même rôle que le *mabinogi* de Kulhwch (*Myv. Arch.*, p. 393, col. 2). Camlann (vieux-cel. *Cambo-glanna* signifie rive courbe). Il y a aussi, des *Camlann* en Bretagne comme en Galles. En Galles: hameau de *Camlan* en Mallwyd, Merionethshire; *Maes Camlan*, *Bron Camlan* en Aberangell, Montgomeryshire (Jones, *Cymru* I, p. 99). D'après le *Livre noir*, le fils d'Osvran a été enterré à Camlan (*F. a. B.*, t. I, p. 29, 22).

⁴¹⁸ *Pryd-angell*, « au visage d'ange ».

⁴¹⁹ *Hen-groen*, « vieille peau ».

⁴²⁰ Tire peut-être son nom de l'Irlandais *érim*, course, coureur (Kuno Meyer, *Gael and Brython*, p. 35, note 5).

⁴²¹ Cf. plus haut *Anwas adeinawc*.

⁴²² *Hen-beddestyr*, « vieux piéton ».

⁴²³ *Ysgavndroet*, « au pied léger ».

⁴²⁴ Pen. 4 (L. Rh. 463) ajoute: tant qu'il était sur une montagne, c'est sur le bout des roseaux qu'il marchait.

fit naître chez Teithi Hen un malaise et une langueur qui ne le quittèrent plus et dont il mourut; Karnedyr fils de Govynyon Hen; Gwenwynwyn fils de Nav Gyssevin⁴²⁵, champion d'Arthur; Llygatrudd Emys⁴²⁶ et Gwrbothu Hen, oncles d'Arthur, frères de sa mère; Kulvanawyd⁴²⁷ fils de Gwryon; Llenlleawc⁴²⁸ le Gwyddel (le Gaël) du promontoire de Gamon⁴²⁹; Dyvynwal Moel⁴³⁰; Dunard⁴³¹ roi du Nord; Teirnon Twryv Bliant⁴³²; Teevan Gloff⁴³³; Tegyr Talgellawc; Gwrdival fils d'Ebrei; Morgant Hael⁴³⁴; Gwystyl⁴³⁵ fils de Run fils de Nwython; Llwydeu fils de Nwython; Gwydre fils de Llwydeu par Gwenabwy fille de Kaw, sa mère: Ilueil, son oncle, le frappa, et c'est à cause de cette blessure qu'il y eut inimitié entre Hueil et Arthur; Drem⁴³⁶, fils de Dremidy, qui voyait de Kelliwic

⁴²⁵ *Nav Gyssevin*, « Naf, le premier »; on pourrait aussi faire porter *gyssevin* sur *rysswr*: le *premier guerrier* ou *champion*. Gwenwynwyn, c'est le Noé gallois.

⁴²⁶ *Llygad-rudd*, « oeil rouge »; *emys*, « étalon ».

⁴²⁷ Ce Kulvanawyd ou Kulvynawyd (*mynawyd*, arm. *menaoued*, « alène »; *cul*, « étroit ») est le père des trois femmes impudiques de Bretagne: Essyllt Fynwen, l'amante de Trystan; Penarwen, femme d'Owen ab Urien; Bun, femme de Flamddwyn (Ida, porte brandon). Il est de Prydein (*Myv. Arch.*, p. 392, col. 1).

⁴²⁸ Ce nom est aussi écrit *Llenlleawc*; il paraît altéré dans les deux cas.

⁴²⁹ *Ganion* est peut-être préférable. D'après le Dictionnaire de Richard, il y aurait eu un promontoire de ce nom en Irlande. John Rhys (*Celtic Britain*, p. 298) prétend que Ptolémée donne un promontoire des Gangani qu'il faudrait placer dans le Carnarvonshire: *Ganion* égalerait *Gangnones*. Or, la lecture adoptée par Müller dans la nouvelle édition de Ptolémée donnée par Didot est le *promontoire des Ceangani* (Ptol., III, § 2). Les variantes sont diverses sur ce nom dans les mss., mais la leçon *Ceangani* est certaine. On a trouvé à Chester et aux bouches de la Mersey des plombs portant, l'un *Ceangi(s)*, le second *Cea*, le troisième *Ceang* (Hübner, *Inscr. Brit. lat.*, 1204, 1205, 1206). La supposition de John Rhys n'est donc pas fondée. Tacit, *Ann.* 12, 31, mentionne des *Cangos*; l'Anonyme de Ravenne, des *Ceganges*.

⁴³⁰ Plus connu sous le nom de Dyvynwal Moelmut. D'après les *Triades*, c'est un des trois *post-cenedl*, « piliers de race », de l'île de Bretagne, et le grand législateur (*Myv. Arch.*, p. 400, col. 2). Les lois donnent sur ce personnage plus ou moins légendaire et son œuvre de curieux détails (*Ancient laws*, I, p. 183-184). Gaufrei de Monmouth l'appelle Dunvallo Molmutius et le fait fils de Cloten roi de Cornouailles (II, p. 17). Dyvynwal ou Dyvnwal (arm. Dumnwal, et plus tard, Donwal) est souvent cité comme législateur (*Iolo mss.*, p. 263, 9).

⁴³¹ Peut-être *Dyvnarth*.

⁴³² V. plus haut, p. 22 et 108.

⁴³³ *Cloff*, « boiteux ».

⁴³⁴ Paraît le même que Morgan Mwynawr. C'est un des trois *Ryddvoawc* (doublet *ruddvaawc*), *qui font le sol rouge*, avec Run, fils de Beli et Llew Llawgyffes; rien ne poussait, ni herbe ni plante, là où il passaient, pendant une année; Arthur était plus *ruddvaawc* qu'eux: rien ne poussait après lui pendant sept ans (*Tr. Mab.*, p. 303, 5; cf. *Myv. Arch.*, p. 405, col. 1).

⁴³⁵ Son fils Gweir est plus connu. C'est un des trois *Tleithawc*, porte-bandeaux de la cour d'Arthur (*Tr. Mab.*, 303, 4); les poètes en parlent: « estimé comme Gweir, fils de Gwestyl » (*Myv. Arch.*, p. 233, col. 1; cf. *ibid.*, 300, col. 2; 294; col. 1).

⁴³⁶ *Drem*, « vue, aspect »; *dremidydd*, « celui qui voit ». Il en est question dans les *Englynion y Clyweid* et chez un poète du XV^e siècle, *Iolo Goch* (Lady Guest, II, p. 341).

en Kernyw jusqu'à Pen Blathaon en Prydyn⁴³⁷ (Écosse) le moucheron se lever avec le soleil; Eidyol⁴³⁸, fils de Ner; Glwyddyn Saer⁴³⁹ qui fit Ehangwen⁴⁴⁰ la salle d'Arthur; Kynyr Keinvarvawc⁴⁴¹ (Kei passait pour son fils; il avait dit à sa femme: «si ton fils, jeune femme, tient de moi, toujours son cœur sera froid; jamais il n'y aura de chaleur dans ses mains; il aura une autre particularité: si c'est mon fils, il sera têtue⁴⁴²; autre trait particulier: lorsqu'il portera un fardeau, grand ou petit, on ne l'apercevra jamais ni par devant lui ni par derrière lui; autre trait caractéristique: personne ne supportera l'eau et le feu aussi longtemps que lui; autre chose encore: il n'y aura pas un serviteur ni un officier comme lui;» Henwas, Henwyneb et Hen Gedyndeith⁴⁴³ [serviteurs] d'Arthur; Gwall-

⁴³⁷ *Prydyn*. C'est le nom donné à l'Ecosse par les Bretons. Il répond à Cruithni, nom qui désignait les Pictes (le *p* breton répond à un ancien *q* vieux-celtique). D'après un auteur irlandais, cité par Todd dans une note sur la version irlandaise de Nennius, le mot viendrait de *cruth* (gallois, *pryd*), «forme». Cruithni indiquerait un peuple qui peint sur sa figure et sur son corps des formes de bêtes, d'oiseaux et de poissons (Rhys, *Celt. Brit.*, p.240). C'est fort douteux: cf. Whitley Stokes, *Urkelt. Sprachschatz*, p.63. On trouve aussi Prydein au lieu de Prydyn; Prydein est usité surtout pour désigner la partie de l'île représentant l'Angleterre actuelle, la Bretagne insulaire. D'ailleurs, au lieu de Britannia, on a chez les géographes anciens, Pretania (sur *Pretania*, cf. d'Arbois de Jubainville: *l'île Prétanique*, les *îles Prétaniques*, les *Brettones* ou *Britanni*, *Rev. Celt.*, XIII, p.398, 519). Au témoignage de Stéphane de Byzance, c'était l'orthographe de Marcianus d'Héraclée et de Ptolémée. Dindorf, dans une note aux *Geographici minores* de Didot, p. 517, a constaté que, d'après les meilleurs manuscrits, c'était la forme correcte et pour Ptolémée et pour Strabon. Les noms ethniques des Bretons sont, pour leur pays *Brittia*, d'où *Breiz*, vannetais, *Breh*; pour le peuple *Brittones*, d'où le gallois *Brython*, et l'armoricaïn *Brezonec*, *Brehonec* ou la langue bretonne. Le *Brut Gr. ab. Arthur* (*Myv. Arch.* 530. 2) donne: *Penryn Bladon*.

⁴³⁸ *Eidyol*. Ce nom existe (V. *Iolo Mss.*, p.161, le conte d'Eidiol et d'Eidwyl). Pen. 4 donne *Eidoel* qu'il fait corriger en *Eideol* pour Eidiol; cf. *L. noir*, éd. Evans (7) *Eidoel* également pour *Eideol*, *Eidiol* comme le prouve la rime; sur Eidoel, voir plus bas. Eidiol le fort tua, lors de la trahison de Caersallawg, six cent soixante Saxons avec une quenouille de cormier (*Myv. Arch.* p.407, 60).

⁴³⁹ *Saer*, ouvrier, travaillant la pierre ou le bois, ici charpentier. Sur le *saer*, voir *Trioedd Doethineb beirdd*, *Les Triades de la sagesse des bardes*, *Myv. Arch.*, p.927, col.1; *Brut Tysilio*, *ibid.*, p.459, col.2; *Iolo mss*, p.95, poète Daf. ab Gwilym est appelé *saer cerddi*, charpentier, artiste en chants. En irlandais, le *saer* est aussi charpentier, maçon architecte (O'Curry, *On the manners*, III, p.40-42; Vocabulaire cornique, *sair*).

⁴⁴⁰ *Ehangwen*, «large et blanche».

⁴⁴¹ Voir la note à Kei. Un poète du XIV^e siècle, Madawc Dwygraig, chantant Gruffudd ab Madawc, dit que les hommes de la terre de Kynyr le pleurent. Or Madawc est de Ystrad Llechwedd, c'est-à-dire du pays entre Bangor et Conwy (*Myv. Arch.*, p.21, col.1). Certaines Triades donnent Kynyr Kynvarvawc (Skene, II, p.458).

⁴⁴² Ce n'était pas cependant le plus têtue des Bretons. Les trois têtues dans les Triades sont: Eiddilic Gorr, Trystan ab Tallwch et Gweirwerydd Vawr. On ne pouvait jamais leur faire changer de résolution (*Myv. Arch.*, p.408, 78).

⁴⁴³ *Henwas*, «vieux serviteur»; cf. *Anwas*; *Hen wyneb*, «vieux visage»; *Hen gedymdeith*, «vieux

goyc, autre serviteur : (dans la ville où il allait, aurait-elle eu cent maisons, s'il venait à lui manquer quelque chose, il ne laissait pas, tant qu'il y était, le sommeil clore les paupières d'une seule personne) ; Berwyn fils de Cerenhir⁴⁴⁴ ; Paris, roi de France, d'où le nom de Kaer Baris (la ville de Paris) ; Osla Gyllellvawr⁴⁴⁵ qui portait un poignard court et large (quand Arthur et ses troupes arrivaient devant un torrent, on cherchait un endroit resserré ; on jetait par dessus le couteau dans sa gaine, et on avait ainsi un pont suffisant pour l'armée des trois îles de Bretagne, des trois îles adjacentes et leur butin) ; Gwyddawc, fils de Menestyr, qui tua Kei et qu'Arthur tua ainsi que ses frères pour venger Kei ; Garanwyn, fils de Kei ; Amren, fils de Bedwyr ; Ely ; Myr⁴⁴⁶ ; Reu Rwydd Dyrys⁴⁴⁷ ; Run Ruddwern ; Ely et Trachmyr chefs chasseurs d'Arthur ; Llwydeu, fils de Kelcoet⁴⁴⁸ ; Hunabwy, fils de Gwryon ; Gwynn Gotyvron⁴⁴⁹ ; Gweir Dathar Wennidawc ; Gweir, fils de Kadellin Talaryant ; Gweir Gwrhyt Ennwir, et Gweir⁴⁵⁰ BaLadyr Hir, oncles d'Arthur, frères de sa mère, fils de Llwhch Llawwynnyawc de l'autre côté de la mer Terwyn ; Llenlleawc le Gwyddel, prince de Prydein⁴⁵¹ ; Cas, fils de

compagnon ».

⁴⁴⁴ Le texte porte Gerenhir. D'après les *Iolo mss.*, Berwyn serait le père de Ceraint Veddw, « l'ivrogne ». Ceraint est le premier qui ait fait la bière convenablement. Il venait de faire bouillir le malt avec des fleurs des champs et du miel quand survint un sanglier qui en but et y laissa tomber son écume, ce qui fit fermenter la bière. Ceraint s'adonna à la boisson et en mourut.

⁴⁴⁵ Osla, « *au grand couteau* ». Dans le Songe de Ronabwy, Arthur doit se battre avec lui à Kaer Vaddon. Son nom est aussi écrit une fois Ossa, ce qui mènerait sans difficulté à Offa, nom bien connu des Gallois. dans le récit irlandais connu sous le nom de Bruighean Daderga, on voit figurer, à la court de Daderg, trois princes saxons dont l'un porte le nom d'Osalt (O'Curry, *On the manners*, III, p. 146).

⁴⁴⁶ Peut-être une faute du copiste pour Ely et Trachmyr dont il est question une ligne plus bas.

⁴⁴⁷ *Reu* est probablement pour Rew, « gelée » ; *rwydd*, « facile, libre » ; *dyrys*, « embarrassé ».

⁴⁴⁸ Ce fils de Kelcoet est appelé Llwyd par Dafydd ab Gwilym.

⁴⁴⁹ Gwynn Gotyvron apparaît dans le *Livre Noir*, dans le dialogue entre Arthur et Glewlwyd Gavaelwawr. Il est donné comme serviteur d'Arthur, p. 51, vers 4 : Guin Godybrion ; il faut probablement lire Godybron.

⁴⁵⁰ Gweir, fils de Gwestyl, est plus célèbre que ces Gweir. Voir la note sur ce personnage plus haut. Il y a un autre Gweir, fils de Ruvawn, qui aurait composé un livre de lois (*Ancient laws*, I, p. 218). *Talaryant* « front d'argent » ; *paLadyr hir*, « à la longue lance ». Pour Llwhch, voir plus haut, à Lloch. Pen. 4 (L. Rh. 466) ; Gweir Gwrhyt BaLadyr.

⁴⁵¹ Il est possible qu'*Arderchawc Prydein* ne se rapporte pas à *Llenlleawc* et désigne un autre personnage.

Saidi⁴⁵²; Gwrvan Gwallt Awwyn⁴⁵³; Gwillennhin, roi de France; Gwittard, fils d'Aedd⁴⁵⁴, roi d'Iwerddon; Garselit⁴⁵⁵ le Gwyddel; Panawr Penbagat; Flendor fils de Nav; Gwynnhyvar maire⁴⁵⁶ de Kernyw et de Dyvneint, un des neuf qui tramèrent la bataille de Kamlan; Keli et Kueli; Gilla Goeshydd⁴⁵⁷ (il sautait trois sillons d'un bond: c'était le chef des sauteurs d'Iwerddon); Sol, Gwadyd Ossol et Gwadyd Odyeth⁴⁵⁸ (Sol pouvait se tenir tout un jour sur le même pied; la montagne la plus haute du globe devenait sous les pieds de Gwadyd Ossol une vallée unie; Gwadyd Odyeth faisait jaillir de la plante de ses pieds autant d'étincelles que le métal chauffé à blanc quand on le retire de la forge, lorsqu'il se heurtait à des corps durs; c'est lui qui débarrassait la route de tout obstacle devant Arthur dans ses expéditions); Hir Erwm et Hir Atrwm⁴⁵⁹ (le jour où ils allaient loger quelque part, on faisait main-basse à leur intention sur trois *cantrevs*: ils mangeaient jusqu'à nones et buvaient jusqu'à la nuit, jusqu'au moment où ils allaient se coucher; alors la faim les poussait à dévorer la tête de la vermine, comme s'ils n'avaient jamais rien mangé; ils ne laissaient chez leurs hôtes rien après eux, ni épais ni mince, ni froid ni chaud, ni aigre ni doux, ni frais ni salé, ni bouilli ni cru); Huarwar fils d'Avlawn⁴⁶⁰ qui demanda à Arthur comme présent de lui donner son content (quand on le lui fournit, ce fut le troisième des fléaux intolérables de Kernyw⁴⁶¹: jamais on ne pouvait obtenir de lui un sourire

⁴⁵² *Cas*, « objet de haine, haïssable »; c'est probablement Seithynin, fils de Seithyn Saidi, roi de Dyvet, un des trois ivrognes endurcis de l'île de Bretagne qui, dans un jour d'ivresse, lâcha la mer sur le pays appelé Cantrev y Gaelod (*Myv arch.* p. 404, col. 2; cf. *Livre Noir*, p. 59). Llewei, fille de Seithwedd Saidi, est une des trois amazones (*gurvurwyn*, « homme-femme ») de Bretagne.

⁴⁵³ *Gwallt*, « cheveux »; *awwyn*, « rênes », du latin *abēna* (habena).

⁴⁵⁴ Le *L. Rouge* a *Oed*; j'adopte la leçon de Pen. 4, *Aedd*, parce qu'il s'agit d'un roi d'Irlande.

⁴⁵⁵ Garselit porte un nom irlandais signifiant (*l'homme*) *au court espace de temps* (Kuno Meyer, *Gael and Brython*, p. 35, note 5: irl. *Gearr-selut*).

⁴⁵⁶ Le *maer* était un personnage important; c'était lui qui avait la haute surveillance des tenures serviles et qui procédait au partage des terres qui en dépendaient. *Maer* vient du latin *major*. Il y avait aussi à la cour un *maer* (voir *Ancient laws*, I, *passim*).

⁴⁵⁷ *Coes hydd*, « à la jambe de cerf »: *Gilla* est l'irlandais *gilla*, ir. mod. *giolla*, compagnon, page, serviteur.

⁴⁵⁸ *Gwadyd* ou *gwadn*, signifie « la plante du pied ». *Odyeth* a le sens de « rare, extraordinaire ». Pour *sol*, on attendrait plutôt *sawdl*, « talon » (breton-moyen, *seuzl*, aj. *seul*). Il est possible que le scribe ait eu *sodl* sous les yeux ou reproduise une forme orale de l'irl. *sàl*. *Sol* du latin *solum* a en breton, parfois, le sens de *semelle*.

⁴⁵⁹ Ces deux singuliers personnages sont mentionnés ensemble dans un poème de la *Myv Arch.*, p. 129, col. 1 (*Englynion y Klyweit*, Le nom du premier est maltraité: Llucrum; mais l'asonnance montre qu'il faut corriger *crum* en *cruwm*).

⁴⁶⁰ *Avlawn*, « non plein »; *Huarwar*, « facile à apaiser ».

⁴⁶¹ Pen. 4 (*L. Rh.* 467) ajoute: et de *Dyvneint* (Devon).

de satisfaction que quand il était plein) ; Gware Gwallt Euryn⁴⁶² ; les deux petits de Gast Rymi⁴⁶³ ; Gwyddawc et Gwydneu Astrus⁴⁶⁴ ; Sugyn, fils de Sucnedydd⁴⁶⁵, qui pompait un estuaire à contenir trois cents navires au point de n'y laisser que du sable sec : il avait un estomac de pierre rouge ; Kacymwri, serviteur d'Arthur : on pouvait lui montrer la grange qu'on voulait, aurait-on pu y manœuvrer trente charrues, il vous la battait si bien avec un fléau de fer que les poutres, les chevrons et les lattes n'étaient pas en meilleur état que les menus grains d'avoine au fond du tas de blé sur le sol ; Dygyvlwng ; Anoeth Veiddawc⁴⁶⁶ ; Hir Eiddyl et Hir Amren⁴⁶⁷, tous deux serviteurs d'Arthur ; Gwevyl⁴⁶⁸ fils de Gwestat : quand il était triste, il laissait tomber une de ses lèvres jusqu'à son nombril et l'autre lui faisait comme un capuchon sur la tête ; Ychdryt Varyvdraws⁴⁶⁹ qui projetait sa barbe rouge hérissée par dessus les quarante huit poutres⁴⁷⁰ de la salle d'Arthur ; Elidyr Gyvarwydd⁴⁷¹ ; Yskyrdav et Yseudydd⁴⁷², serviteurs de Gwenhwyvar, aux pieds aussi rapides que leurs pensées dans l'accomplissement de leurs missions ; Brys, fils de Bryssethach, de Tal y Redynawc Du⁴⁷³ de Prydein ; Gruddlwyn Corr⁴⁷⁴ ; Bwlch, Kyvwlch⁴⁷⁵, Sevwylch, petit-fils de Cleddyv Divwlch (d'une blan-

⁴⁶² Probablement Gwri Wallt Euryn, « Gwri aux cheveux d'or », plus connu sous le nom de Pryderi. Voir le *mabinogi* de Pwyll, et celui de Math, fils de Mathonwy. Dafydd ab Gwilym fait mention de Gwri Gwallt Euryn.

⁴⁶³ *Gast*, « chienne ». Rymi : il y a un fleuve Rymni en Glamorgan, *Iolo mss.*, p. 18. Rymi, écrit aussi *Rymhi*, est pour *Rymni*.

⁴⁶⁴ *Astrus*, « enchevêtré ».

⁴⁶⁵ *Sugyn*, « action de sucer » ; *sugnedydd*, « qui suce, qui pompe » (Cf. *sugno*, « sucer, téter ; armor. *suno*, *seuno* ou *cheuno* »).

⁴⁶⁶ *Beiddiawc*, « hardi ».

⁴⁶⁷ *Hir*, « long » ; *eiddil*, « mince ».

⁴⁶⁸ *Gwevyl* ou *Gwevl*, « lèvre ». Au lieu de *Gwestat*, Pen. 4 a *Gwastat*.

⁴⁶⁹ *Baryvdraws*, « barbe de travers ou à la barbe rude » ; *traws* a aussi le sens de *dur*, *violent*. La maison royale, qui était en bois, n'avait, d'après les Lois, que six colonnes. Il en était de même de celles des nobles et même de celles des vilains (*Ancient laws*, I, p. 292).

⁴⁷⁰ Pen. 4 (*L. Rh.* 468) donne : *cinquante poutres*.

⁴⁷¹ *Kyvarwydd*, « guide, celui qui renseigne » et aussi « habile ». *Kyvarwyddon* a quelquefois le sens d'enchantelements, sortilèges (V. *Campeu Charlymaen* dans les *Selections from Hengwrt mss.*, XVII ; cf. *dorguid*, Gloses d'Orléans, gallois moyen *derwydd* « devin, prophète »).

⁴⁷² *Yscudydd* de *ysgud*, « rapide » ; *ysgudo*, « courir précipitamment » ; *ysgyrdaf*, peut-être pour *ysgrydaf* de *ysgryd*, frissonnement, tremblement.

⁴⁷³ *Tal* « le bout, le front ; *redynawc*, de *redyn*, « fougère », = armor., *radenec*, « fougeraie », *du* « noir ».

⁴⁷⁴ *Corr*, « nain ».

⁴⁷⁵ *Kyvwlch*. Ce nom apparaît dans l'extrait du *Codex Lichf.*, (*Book of Llandav*, éd. Rhys-Evans, XVI) : Arthan filius *Cimulch*. Or, dans le *Livre Noir*, à propos de la tombe d'*Eiddiwlch*, il semble qu'il y ait un jeu de mot sur ce nom : *mab Arthan gywlavan gyvwlch* (*F.A.B.*, II, v. 22). *Bwlch* signifie *entaille*, *brèche* ; *Divwlch*, sans entaille et métaphoriquement *sans défaut* et *continu* ;

cheur éclatante était le blanc de leurs boucliers; c'étaient trois perceurs que les pointes de leurs trois lances; trois trancheurs que les tranchants de leurs trois épées; Glas, Gleissic et Gleissat, étaient leurs trois chiens⁴⁷⁶; Kall, Kuall et Kavall⁴⁷⁷ leurs trois chevaux; Hwyrddyddwc, Drwcdyddwc⁴⁷⁸ et Llwyrdyddwc leurs trois femmes; Och, Garym et Diaspat⁴⁷⁹ leurs trois petits-fils; Lluchet, Nevet et Eissiwe⁴⁸⁰, leurs trois filles; Drwc, Gwaeth et Gwaethav Oll⁴⁸¹, leurs trois servantes; Eheubryd, fille de Kyvwlch, Gorascwrn, fille de Nerth, et Gwaeddan, fille de Kynvelyn Keudawt⁴⁸². Pwyll Hanner Dyn⁴⁸³; Dwnn Diessic Unbenn⁴⁸⁴; Eiladyr, fils de Pen Llorcan⁴⁸⁵; Kyvedyr Wylt⁴⁸⁶, fils de Hettwn Talaryant; Sawyl Bennuchel⁴⁸⁷; Gwalchmei, fils de Gwyar; Gwalhavet, fils de Gwyar; Gwrhyr

cyvwlch a les sens de complet, parfait; *cleddyv*, signifie épée. Le texte porte: *Cledyv Kyvwlch*, mais d'après un autre passage (v. plus bas), il faut lire *Divwlch*. *Kyvwlch* dans *Bwlch Kyvwlch*, *Sevwlch* est évidemment incorrect. Je proposerais en conférant les deux passages: *Bwlch*, *Hyvwlch* (qui coupe, taille bien), *Syvwlch*, fils de *Kilydd Kyvwlch*, petit-fils de *Cleddyv Divwlch*.

⁴⁷⁶ Lorsque le dieu Lug se présente au palais royal de Tara, entre autres talents qu'il énumère afin d'y pénétrer, il indique celui de *porte-coupe*; on lui répond qu'il y en a et on cite *Glei*, *Glan*, *Gleisi*, noms différents de ceux-ci, mais inventés d'après les mêmes procédés et prob. altérés (O'Curry, *On the manners*, III, p. 43). *Glas* signifie verdâtre ou blanchâtre; *gleisic*, *gleissat* en sont des dérivés.

⁴⁷⁷ *Kall*, «fin»; *Kuall*, «cruel, sauvage»; *Kavall* est le nom du chien d'Arthur, d'après Nennius et les *Mab*. (Nennius, éd. Petrie, *Mon. hist. brit.*, 79); pour *Kavall*, v. plus bas; il manque quelque chose au texte.

⁴⁷⁸ *Dyddwc*, «qui porte»; *hwyr*, «tard», *llwyr*, «complet»; *drwc*, «mal, mauvais». Il semble qu'il y ait interversion dans le texte; *Hwyrddyddwc*. *Drwcdyddwc* ou *Hwyrddyddwc* seraient mieux appropriés comme noms de chevaux; *Och*, *Garym* et *Diaspat* iraient bien comme noms de femme.

⁴⁷⁹ *Och*, «exclamation de douleur, gémissement»; *garym* ou *garam*, avec une voyelle euphonique ou irrationnelle pour *garm*, «cri»; *diaspat*, «cri perçant».

⁴⁸⁰ *Lluchet* «éclair», *Eisiwed*, «indigence»: peut-être *Luddet*, *Nychet* et *Eisiwet*.

⁴⁸¹ *Drwc*, «mauvais», *gwaeth*, «pire»; *gwaethav oll*, «le pire de tous».

⁴⁸² Il est fort possible qu'il faille séparer *Keudawt* de *Kynvelin*. Le texte est altéré.

⁴⁸³ *Haner dyn*, «moitié d'homme»; suivant Lady Guest, il existerait une fable galloise, d'après laquelle Arthur aurait vu, un jour, venir à lui une sorte de lutin qui, de loin, avait une forme indistincte, et en approchant paraissait se développer peu à peu; arrivé près de lui, c'était un demi-homme. Le demi-homme le provoque. Arthur remet la lutte par mépris, si bien que le demi-homme grandit et qu'Arthur, en fin de compte, a besoin de toutes ses forces pour venir à bout de lui. Ce serait, d'après Lady Guest, une allégorie destinée à montrer le pourvoir de l'exercice et de l'habitude. Les *Iolo mss*, p. 164, donnent cette fable; mais il est aisé de voir qu'elle a été remaniée par un arrangeur maladroit.

⁴⁸⁴ *Unbenn*, prince et même simplement seigneur, primitivement monarque.

⁴⁸⁵ Le texte porte *llorcan*; un autre passage donne un *Pennlloran*; il faut prob. lire *llorcan*: *pennllorcan*, «à la tête de pivert». *Llorcan* est aussi le nom d'un roi de Munster (O'Curry, *On the manners*, II, p. 98).

⁴⁸⁶ *Kyvedyr*, ailleurs *Kyledyr* et même *Kynedyr*; *gwyllt*, «sauvage fou».

⁴⁸⁷ «Samuel à la tête haute», un des trois orgueilleux de Bretagne (*Triad. Mab.*, 304, 17;

Gwalstawt Ieithoedd : il savait toutes les langues ; Kethtrwm Offeirat (le Prêtre) ; Klust, fils de Klustveinat⁴⁸⁸ : l'enterrait-on cent coudées sous terre, il entendait à cinquante milles de là la fourmi quitter son nid le matin ; Medyr, fils de Methredydd, qui, de Kelliwic à Esgeir Oerfel en Iwerddon, traversait, en un clin d'œil, les deux pattes du roitelet ; Gwiawn Llygat Cath⁴⁸⁹, qui, d'un coup, enlevait une tache de dessus l'œil du moucheron sans lui faire de mal ; Ol, fils d'Olwydd⁴⁹⁰ (sept années avant sa naissance, on avait enlevé les cochons de son père ; devenu homme, il retrouva leur piste et les ramena en sept troupeaux) ; Bedwini⁴⁹¹, l'évêque qui bénissait la nourriture et la boisson d'Arthur.

[Kulhwch fit en outre sa demande] pour l'amour des femmes de cette île portant des colliers d'or : à Gwenhwyvar, la reine des dames de Bretagne ; Gwenhwyvach, sa sœur ; Rathtyeu, fille unique de Clememhill ; Relemon, fille de Kei ; Tannwen, fille de Gweir Dathar Wennidawc ; Gwennalarch⁴⁹², fille de Kynnwyll Kanhwch ; Eurneid, fille de Clydno Eiddin⁴⁹³ ; Enevawc, fille de Bedwyr ; Enrydrec, fille de Tutuathar ; Gwennwledyr, fille de Gwaleddur Kyrvach⁴⁹⁴ ; Erdutvul, fille de Tryffin ; Eurolwen, fille de Gwiddolwyn Gorr ; Teleri, fille de Peul ;

Triad., Skene, II, p. 458). Gaufrei de Monmouth parle d'un roi Samuil *Pennissel*, ou Samuel à la tête basse (*Hist.*, III, 19).

⁴⁸⁸ *Clust*, « oreille » ; *Clustveinat*, « à l'oreille fine » ; d'après Owen Pughe, « qui dresse l'oreille, qui écoute attentivement ».

⁴⁸⁹ *Llygat cath*, « à l'œil de chat ». Il y a un Gwiawn qui ne porte pas ce surnom et qui est plus connu ; il est qualifié de *dewin*, « devin », par Gwilym Ddu, poète du treizième-quatorzième siècle (*Myv. Arch.* p. 277, col. 1 ; cf. Taliesin chez Skene, II, p. 130, 9 153, 23). *Medyr* a ici le sens de *habileté* ou *habile à viser* ; *Methredydd* (*medrydydd*) en est un dérivé : cf. *Drem* fils de *Dremhidydd*.

⁴⁹⁰ *Ol*, « trace, action de suivre » ; *Olwydd*, « qui suit les traces ».

⁴⁹¹ Dafydd ab Gwilym fait allusion au manteau de Bedwini, p. 122. Les *Triades* le font chef des évêques à la cour d'Arthur à Kelli Wic, en Kernyw (*Triades*, Skene, II, p. 456). Il est aussi question de lui dans le Songe de Ronabwy.

⁴⁹² *Gwenn*, « blanche » ; *alarch*, « cygne ».

⁴⁹³ Chef du Nord, probablement, d'après son surnom, du pays d'Edimbourg. D'après les Lois, il serait venu dans le pays de Galles avec Nudd Hael et d'autres pour venger la mort d'Elidyr le généreux, tué en Arvon ; les Gallois avaient pour chef Run, fils de Maelgwn (*Ancient laws*, I, p. 104). La vaillance déployée par les hommes d'Arvon contre lui aurait été l'origine de leurs privilèges, que les Lois énumèrent à cet endroit. D'après les *Triades* sur la noblesse des Bretons du Nord, il serait fils de Kynnwyd Kynnwyddydon et de la grande tribu de Coel (*Triades*, Skene, II, p. 454) Les poètes gallois parlent souvent de la gloire de Clydno, *clot Clydno*, épithète amenée par l'allitération et la ressemblance des formes (*Myv. Arch.*, p. 246, col. 2 ; 290, col. 1 ; 293, col. 2).

⁴⁹⁴ Pen. 4 (*L. Rh.*, 569) *Gwardur* : il faut lire *Gwawrddur*.

Morvudd⁴⁹⁵, fille d'Uryen Reget; Gwenllian Dec⁴⁹⁶, la majestueuse jeune fille; Kreiddylat⁴⁹⁷, fille de Lludd Llaw Ereint⁴⁹⁸, la jeune fille la plus brillante qu'il y ait eu dans l'île des Forts, et les trois îles adjacentes: c'est à cause d'elle que Gwylthyr, fils de Greidiawl et Gwynn, fils de Nudd, se battent et se battront, chaque premier jour de mai, jusqu'au jour du jugement; Ellylw, fille de Neol Kynn Kroc, qui vécut trois âges d'homme; Essyllt Vinwen et Essyllt Vingul⁴⁹⁹; à elles toutes, Kulhwch réclama son présent.

Arthur lui dit alors: «Je n'ai jamais rien entendu au sujet de la jeune fille que tu dis, ni au sujet de ses parents. J'enverrai volontiers des messagers à sa recherche: donne-moi seulement du temps.» — «Volontiers: tu as un an à partir de ce soir, jour pour jour.» Arthur envoya des messagers dans toutes les directions, dans les limites de son empire, à la recherche de la jeune fille. Au bout de l'année, les messagers revinrent sans plus de nouvelles, ni d'indications au sujet d'Olwen que le premier jour. «Chacun,» dit alors Kulhwch, «a obtenu son présent, et moi, j'attends le mien encore. Je m'en irai donc et j'emporterai ton honneur⁵⁰⁰ avec moi.» — «Prince,» s'écria Kei, «c'est trop de propos blessants pour Arthur! Viens avec nous et, avant que tu ne reconnaisse toi même que la jeune fille ne se trouve nulle part au monde, ou que nous ne l'ayons trouvée, nous ne nous séparerons pas de toi.» En disant ces mots, Kei se leva.

Kei avait cette vigueur caractéristique qu'il pouvait respirer neuf nuits et neuf jours sous l'eau; il restait neuf nuits et neuf jours sans dormir; un coup de l'épée de Kei, aucun médecin ne pouvait le guérir; c'était un homme précieux que Kei: quand il plaisait à Kei, il devenait aussi grand que l'arbre le plus élevé de la forêt. Autre privilège: quand la pluie tombait le plus dru, tout ce qu'il tenait à la main était sec au-dessus et au-dessous, à la distance d'une palme, si grande

⁴⁹⁵ C'était une des trois femmes aimées par Arthur (*Triades Mab.*, p.302, 14). Son nom est synonyme de beauté chez les poètes (*Daf. ab Gwil.*, p.27; *Iolo mss.*, p.247)

⁴⁹⁶ *Tec*, «belle».

⁴⁹⁷ On l'a identifiée avec la Cordelia de Gaufré de Monmouth, II, 11; mais Cordelia est la fille du roi Llyr. Les *Triades* confondent Lludd et Llyr; voir sur Lludd Llaw Ereint la note plus bas. Dans le *Livre Noir*, 54, 18, Gwyn ab Nudd se dit l'amant de Kreurdilad, fille de Lludd.

⁴⁹⁸ *Llaw Ereint*, à la main d'argent.

⁴⁹⁹ Essyllt est le nom qui est devenu Iseult dans les romans français. *Min* a le sens de *lèvres*. Essyllt *Vinwen*, fille de Kulvanawyt, est une des trois femmes impudiques de l'île; c'est l'amante de Trystan (*Myv arch.*, p.392, col.1; là son nom est *Fyngwen*, «crinière blanche»). Il est aussi curieux que Essyllt *Vinwen* soit devenue Iseult aux blanches mains. Y aurait-il eu une fausse interprétation de *min*? *Minwen*, «lèvres blanches»; *mingul*, «lèvres minces». Caradawc *Vreichvras*, ou Caradawc «aux grands bras», est devenu de même, dans nos romans français, *Briechbras*. Sur Essyllt, v. J. Loth, *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*, p.23 et suiv.

⁵⁰⁰ Mot à mot, *ton visage* (*dy wyneb*).

était sa chaleur naturelle. Elle servait même de combustible à ses compagnons pour faire du feu, quand ils étaient le plus éprouvés par le froid. Arthur appela Bedwyr⁵⁰¹, qui n'hésita jamais à prendre part à une mission pour laquelle partait Kei. Personne ne l'égalait à la course dans cette île, à l'exception de Drych, fils de Kibddar⁵⁰²; quoiqu'il n'eût qu'une main, trois combattants ne faisaient pas jaillir le sang plus vite que lui sur le champ de bataille; autre vertu: sa lance produisait une blessure [en entrant], mais neuf en se retirant⁵⁰³. Arthur appela Kynddelic le guide: « Va », dit-il, « à cette entreprise avec le prince. » Kynddelic n'était pas plus mauvais guide dans un pays qu'il n'avait jamais vu que dans le sien propre. Arthur appela Gwrhŷr Gwalstawt Ieithoed⁵⁰⁴, parce qu'il savait toutes les langues. Il appela Gwalchmei, fils de Gwyr⁵⁰⁵; il ne revenait jamais d'une mission sans

⁵⁰¹ Une triade le met au-dessus des trois *taleithiawc* ou *porte-diadèmes* de l'île, c'est-à-dire de Drystan, Hueil, fils de Kaw et Kei (*Myv. Arch.*, p. 389, col. 2; *Triades Mab.*, p. 307, 16). Le *Li-vre noir* met sa tombe à Allt Tryvan, dans le Carnarvonshire (p. 51, 34); Arthur, dans le même livre, célèbre sa valeur (p. 51, v. 37; 52, 11). Llewys Glyn Cothi compare deux vaillants Gallois aux *deux pouces* de Bedwyr (*Dwy vawd Bedwyr oeddynt*, p. 396, v. 25; cf. *ibid.*, p. 345, v. 22).

⁵⁰² *Drych*, « vue, regard »; *Cibddar* est, dans les *Triades*, avec Coll, fils de Collvreiwi, et Menw, un des trois *prif Lledrithiawc* ou *premiers magiciens*, habiles à se transformer ou à se métamorphoser (*Myv. Arch.*, p. 390, 33); une autre tradition lui donne pour fils Elmur, qui est des trois *tarw unbenn* ou *princes taureaux* du combat (*Myv. Arch.*, 408, col. 1). Il est aussi question de *Cibddar* dans les *Iolo ms.*, p. 253 (*a glyweist ti chwedl Cibddar...*)

⁵⁰³ Nous avons dû ici expliquer plutôt que traduire le texte; le texte dit que la lance de Bedwyr avait un coup, une blessure, et neuf *contre-coups* (*gwrthwan*; *gwan*, « action de percer »). Il semble qu'on soit ici en présence d'une arme dans le genre du *gae bulga* du héros irlandais Cuchulain. Le *gae bulga* ou *javelot du ventre* faisait la blessure d'un seul trait en entrant, et trente en se retirant; il portait, échelonnées, une série de pointes disposées comme des hameçons. Pour le retirer, on était souvent obligé d'ouvrir le corps. Cuchulain visait avec lui ses ennemis au ventre (O'Curry, *On the manners*, II, p. 309). Des lances avec des pointes (généralement *cinq*) sont souvent mentionnées dans des épopées irlandaises, notamment dans le *Táin Bo Cúalgne*.

⁵⁰⁴ Gwrhŷr, le maître ou plutôt l'interprète des langues Il est fait mention de lui dans le *Songe de Ronabuy* et le roman de Gereint ab Erbin. C'est de lui probablement qu'il s'agit dans les *Chwedlau* des *Iolo mss.*: « As-tu entendu le propos de Gwrhŷr, le serviteur de Teilaw, le barde au langage véridique? » Pour le sens de *gwalstawd* ou *gwalystawd*, mot emprunté à l'anglais, v. *Iolo mss.*, p. 257, strophe 119.

⁵⁰⁵ *Gwalchmei*: le premier terme, *gwalch*, signifie *faucon mâle*; *gwyr* signifie *sang*. Il n'est pas inutile de remarquer que ce nom se retrouve très probablement dans le cartulaire de Redon; le même personnage y est appelé *Waltmore* et *Walcmoel*; la forme qui explique le mieux l'erreur est *Walc-Moei*. C'est un des personnages les plus importants des *Mabinogion*, avec cette réserve qu'il n'apparaît pas dans les *Mabinogion* où il n'est pas question d'Arthur. Il a le même caractère dans les *Triades* que dans les *Mabin*: c'est un des trois *eurdavodogion* ou « gens à la langue dorée »; c'est un des chevaliers de la cour d'Arthur les meilleurs pour les hôtes et les étrangers (*Myv. Arch.*, p. 393, col. 1, col. 2; *ibid.*, p. 407, col. 2). Il y a un intéressant dialogue en vers, dans la *Myv. Arch.*, entre lui et Trystan; il réussit, par sa courtoisie, à le ramener à la cour d'Arthur. Il remplit une mission analogue auprès de Peredur, dans le *mabinogi* de ce nom. Dans ce

l'avoir remplie; c'était le meilleur des piétons et le meilleur des cavaliers; il était neveu d'Arthur, fils de sa sœur et son cousin. Arthur appela encore Menw, fils de Teirgwaedd: au cas où ils seraient allés dans un pays payen, il pouvait jeter sur eux charme et enchantement de façon à ce qu'ils ne fussent vus par personne, tout en voyant tout le monde.

Ils marchèrent jusqu'à une vaste plaine dans laquelle ils aperçurent un grand château fort, le plus beau du monde. Ils marchèrent jusqu'au soir et, lorsqu'ils s'en croyaient tout près, ils n'en étaient pas plus rapprochés que le matin. Ils marchèrent deux jours, ils marchèrent trois jours, et c'est à peine s'ils purent l'atteindre. Quand ils furent devant, ils aperçurent un troupeau de moutons, grand, sans bornes et sans fin. Du sommet d'un tertre, un berger vêtu d'une casaque de peau les gardait; à côté de lui était un dogue aux poils hérissés, plus grand qu'un étalon vieux de neuf hivers. Il avait cette habitude qu'il ne laissait jamais se perdre un agneau et, à plus forte raison, une bête plus grosse. Jamais compagnie ne passa à côté de lui sans blessure ou fâcheux accident; tout ce qu'il y avait de bois sec et de buissons dans la plaine, son haleine le brûlait jusqu'au sol même. « Gwrhyr Gwalstawt Ieithoedd, » dit Kei, « va parler à cet homme là bas ! » — « Kei, » répondit-il, « je n'ai promis d'aller que jusqu'où tu iras toi-même. » — « Allons-y ensemble, » dit Kei. — « N'ayez aucune appréhension, » dit Menw⁵⁰⁶, fils de Teirgwaedd; « j'enverrai un charme sur le chien, de telle sorte qu'il ne fasse de mal à personne. » Ils se rendirent auprès du berger et lui dirent: « Es-tu riche,

poème, il se dit neveu d'Arthur (*Myv. Arch.*, p. 132, col. 1). Il n'y a pas de nom qui revienne plus souvent chez les poètes (*Myv. Arch.*, p. 278, col. 2; 286, col. 2, etc.; *Livre Noir*, Skene, p. 29, 10; 10, 12: son cheval s'appelle Keincaled). C'est le Gauvain de nos *Romans de la Table Ronde*. Il est fils de Lloch Llawwynnyawc (le Loth ou Lot des romans français), et cousin d'Arthur. v. sur Gauvain, Gaston Paris, *Hist. litt.*, XXX, 29-45. Un des *Cymmwd* de Rhos en Pembrokeshire tire son nom de lui: *Walwyn's Castle*, en gallois *Castell Gwalchmai* (Eg. Phillimore, *Owen's Pembrok.*, II, p. 378, note 6).

⁵⁰⁶ *Menw*, « esprit, intelligence ». La magie de Menw, qu'il avait apprise d'Uthur Penndragon, la magie de Math, fils de Mathonwy, qui l'enseigna à Gwydyon, fils de Don, et celle du Rudlwm Gorr qui l'enseigna à Koll, fils de Kollvrewi, sont les trois principales magies de Bretagne (*Tria-des Mab.*, p. 302, 23; cf. *Myv. Arch.*, p. 390, col. 1). D'après un passage de *Daf. ab. Gwilym*, les trois magiciens seraient Menw, Eiddilic Corr et Maeth (*sic*), p. 143 (Eiddilic Corr, *Wyddel call*, « le Gaël subtil »). Ce Menw joue un grand rôle dans les rêveries de certains écrivains gallois contemporains. Un certain Einigan Gawr aurait aperçu un jour, trois rayons de lumière sur lesquels était écrite toute science. Il prit trois baguettes de frêne sauvage, et y inscrivit ce qu'il avait vu. Les hommes ayant défié ces baguettes, Einigan, irrité, les brisa et mourut. Menw vit tois baguettes poussant sur sa tombe; elles sortaient de sa bouche. Il apprit ainsi toutes les sciences, et les enseigna, à l'exception du nom de Dieu (Lady Guest, d'après un travail publié par Tal. Williams, à Abergavenny, 1840, sur l'alphabet bardique). Sur ce personnage de Menw, cf. *Iolo mss.*, p. 262.

berger⁵⁰⁷ ? » — « À Dieu me plaise, que vous soyez jamais plus riches que moi ! » — « Par Dieu, puisque tu es le maître... » — « Je n'ai d'autre défaut à me nuire que mon propre bien. » — « À qui sont les brebis que tu gardes, et ce château là-bas ? » — « Vous êtes vraiment sans intelligence : on sait dans tout l'univers que c'est le château d'Yspaddaden Penkawr⁵⁰⁸. » — « Eh toi, qui es-tu ? » — « Kustennin, fils de Dyvnedic, et c'est à cause de mes biens que m'a ainsi réduit mon frère Yspaddaden Penkawr. Et vous-mêmes, qui êtes-vous ? » — « Des messagers d'Arthur, venus ici pour demander Olwen, la fille d'Yspaddaden Penkawr. » — « Oh ! hommes, Dieu vous protège ! Pour tout au monde, n'en faites rien : personne n'est venu faire cette demande qui s'en soit retourné en vie. » Comme le berger se levait pour partir, Kulhwch lui donna une bague d'or. Il essaya de la mettre, mais, comme elle ne lui allait pas, il la plaça sur un doigt de son gant et s'en alla à la maison. Il donna le gant à garder à sa femme. Elle retira la bague du gant et lorsqu'elle l'eut mise de côté, elle lui dit : « Homme d'où te vient cette bague ? Il ne t'arrive pas souvent d'avoir bonne aubaine. » — « J'étais allé, » répondit-il, « chercher nourriture de mer ; lorsque tout d'un coup je vis un cadavre venir avec les flots ; jamais je n'en avais vu de plus beau : c'est sur son doigt, que j'ai pris cette bague. » — « Comme la mer ne souffre pas chez elle de joyau mort⁵⁰⁹ montre-moi le cadavre. » — Femme, celui à qui appartient ce cadavre, tu le verra ici bientôt⁵¹⁰. » — « Qui est-ce ? » — « Kulhwch, fils de Kilydd, fils du prince Anllawdd ; il est venu pour demander Olwen comme femme. » Elle fut partagée entre deux sentiments : elle était joyeuse à l'idée de l'arrivée de son neveu, le fils

⁵⁰⁷ Tout ce dialogue est obscur. Il y a probablement un jeu de mots sur *berth*, et un autre sur *priawt*. *Berth* signifie *beau, brillant*. Il serait possible que ce fût une formule de salut comme en français : *Es-tu gaillard* ? Le berger prend le mot dans le sens de richesses, comme semble le prouver l'exclamation de son interlocuteur. *Priawt* signifie *bien propre*, et s'applique aussi à la *femme légitime*. Son beau-frère Yspaddaden, comme la suite du récit le montre, a tué tous ses enfants moins un, qui est caché, pour s'emparer de ses biens. Le don d'un anneau d'or semble bien montrer que les voyageurs ont l'intention d'acheter la complaisance du berger, et justifie le sens que nous avons donné à *berth*. Le texte semble ici encore avoir été remanié.

⁵⁰⁸ Yspaddaden « à la tête de géant ».

⁵⁰⁹ Cf. *Anc. Laws*, II, p. 258 : *Kanys pabeth bynac a vo yn varw yn y mor tri llanw a thri tray y brenyn biev* : « quelque chose que ce soit qui resté à l'état de mort dans la mer pendant trois flux et trois reflux appartient au roi ».

⁵¹⁰ Le récit a été ici délayé sans doute, par un maladroit arrangeur. J'imagine que le dialogue primitif devait être à peu près ceci : « J'ai pris ce bijou sur un cadavre, le plus beau que j'aie vu. » — « Quel cadavre ? » — « Tu vas le voir : c'est Kulhwch ton neveu. » Le berger considère Kulhwch comme un homme mort. L'arrangeur ne l'aura pas compris, et aura essayé d'expliquer à sa façon les paroles de Kustennin. Cependant, il peut y avoir simplement un défaut dans l'expression : le sens est évident.

de sa sœur ; triste, en pensant qu'elle n'avait jamais vu revenir en vie un seul de ceux qui étaient allés faire pareille demande.

Pour eux, ils se dirigèrent vers la cour de Custennin le berger. Elle les entendit venir et courut de joie à leur rencontre. Kei arracha une pièce de bois au tas et, au moment où elle allait au-devant d'eux pour les embrasser, il lui mit la bûche entre les mains. Elle la pressa si bien qu'elle ressemblait à un rouleau de corde tordu. « Ah ! femme, » s'écria Kei, « si tu m'avais serré ainsi, personne n'eût été tenté de placer sur moi son amour : dangereux amour que le tien ! » Ils entrèrent dans la maison et on les servit. Au bout de quelque temps comme tout le monde sortait pour jouer, la femme ouvrit un coffre de pierre qui était auprès de la pierre de garde du feu⁵¹¹, et un jeune homme aux cheveux blonds frisés en sortit. « C'est pitié, » dit Gwrhŷr Gwalstawt Ieithoedd, « de cacher un pareil garçon ; je suis bien sûr que ce ne sont pas ses propres méfaits qu'on venge ainsi sur lui » — « Celui-ci n'est qu'un rebut, » dit la femme : « Yspaddaden Penkawr m'a tué vingt-trois fils, et je n'ai pas plus d'espoir de conserver celui-ci que les autres. » — « Qu'il me tienne compagnie, » dit Kei, « et on ne le tuera qu'en même temps que moi. » Ils se mirent à table. « Pour quelle affaire êtes-vous venus ? » dit la femme. — « Afin de demander Olwen pour ce jeune homme. » — « Pour Dieu, comme personne ne vous a encore aperçus du château, retournez sur vos pas. » — « Dieu sait que nous ne nous en retournerons pas avant d'avoir vu la jeune fille ; » — « Vient-elle ici, » dit Kei, « de façon qu'on puisse la voir ? » — « Elle vient ici tous les samedis pour se laver la tête. Elle laisse toutes ses bagues dans le vase où elle se lave, et elle ne vient jamais les reprendre pas plus qu'elle n'envoie à leur sujet. » — « Viendra-t-elle ici, si on la mande ? » — « Dieu sait que je ne veux pas ma propre mort, que je ne tromperai pas qui se fie à moi ; seulement, si vous me donnez votre foi que vous ne lui ferez aucun mal, je la ferai venir. » — « Nous la donnons, » répondirent-ils.

Elle la fit mander. La jeune fille vint. Elle était vêtue d'une chemise de soie rouge-flamme ; elle avait autour du cou un collier d'or rouge, rehaussé de pierres précieuses et de rubis. Plus blonds étaient ses cheveux que la fleur du genêt ; plus blanche sa peau que l'écume de la vague, plus éclatants ses mains et ses doigts que le rejeton du trèfle des eaux émergeant du petit bassin formé par une fon-

⁵¹¹ La pierre du foyer avait une importance particulière dans les lois galloises. Les maisons étant en bois, la pierre du foyer était la partie la plus difficile à faire disparaître. Le feu se trouvait sans doute au milieu de la maison, à peu près au niveau du sol. Il est, en effet, question dans les Lois du cas où des porcs entrant dans une maison, éparpillent le feu et causent la destruction de la maison (*Ancient laws* I, p. 260 ; pour le *Penta*, v. *ibid.*, p. 76, 452, 455, etc. ; II, p. ; 774). *Pentant* a aussi le sens de *trépied* (*Ancient laws*, II, p. 865).

taine jaillissante⁵¹²; ni le regard du faucon après une mue, ni celui du tiercelet après trois mues⁵¹³ n'étaient plus clairs que le sien. Son sein était plus blanc que celui du cygne, ses joues plus rouges que la plus rouge des roses. On ne pouvait la voir sans être entièrement pénétré de son amour. Quatre trèfles blancs naissaient sous ses pas partout où elle allait: c'est pourquoi on l'avait appelée Olwen⁵¹⁴ (trace blanche).

Elle entra et alla s'asseoir sur le principal banc à côté de Kulhwch. En la voyant, il devina que c'était elle: «Jeune fille,» s'écria-t-il, «c'est bien toi que j'aimais. Tu viendras avec moi pour nous épargner un péché à moi et à toi. Il y a longtemps que je t'aime.» — «Je ne le puis en aucune façon,» répondit-elle: «mon père m'a fait donner ma foi que je ne m'en irais pas sans son aveu, car il ne doit vivre que jusqu'au moment où je m'en irai avec un mari. Il y a cependant peut-être un conseil que je puis te donner, si tu veux t'y prêter. Va me demander à mon père; tout ce qu'il te signifiera de lui procurer, promets qu'il l'aura, et tu m'auras moi-même. Si tu le contraries en quoi que se soit, tu ne m'auras jamais et tu pourras t'estimer heureux, si tu t'échappes la vie sauve.» — «Je lui promettais tout et j'aurai tout.»

Elle s'en alla vers sa demeure, et eux, ils se levèrent pour la suivre au château. Ils tuèrent les neuf portiers gardant les neuf portes sans qu'un seul fit entendre une plainte, les neuf dogues sans qu'aucun poussât un cri, et entrèrent tout droit

⁵¹² La comparaison est aussi gracieuse que juste. La fleur du ményanthe trifolié, ou trèfle aquatique, est une des plus charmantes de notre pays. Elle est d'une grande blancheur avec une très légère teinte purpurine; elle aime les eaux de source. au moment où les pédoncules sortent de l'eau, la fleur qu'ils portent n'est pas encore étalée; elle ressemble à un calice à trois angles.

⁵¹³ D'après les lois galloises, le faucon qui a mué (qui a été levé de la mue, suivant l'expression propre de la fauconnerie) a une plus grande valeur qu'avant, surtout s'il devient *blanc* (*Ancient laws*, I, p. 282). La comparaison avec l'œil du faucon est fréquente: *Myv. Arch.*, p. 252, col. 2, un guerrier est appelé *trimud aer walch*; cf. *ibid.*, 221, col. 1; 257, col. 2). Le sens primitif de *trimud* est qui a trois mues; mais à cause de sa ressemblance avec *mut*, «muet», son sens a évolué, et *trimut*, *termut*, a fini par signifier *absolument muet*, comme le prouve le passage suivant de Llywarch ab Llewelyn, poète du douzième et treizième siècle:

*rei tra llwfyrr tra llafar eu son
ac ereill taerlew termudion*

«les uns très lâches, très loquaces, les autres vaillants et fermes, tous à fait silencieux» (*Myv. Arch.* p. 201, col. 2). *Gwalch* doit être traduit par *tierce-let* ou *faucon mâle*. Les lois (*Ancient laws*, I, p. 797) glosent (*hebawc*) *wyedic* ou faucon mâle par *gwalch*. Il est d'un prix moins élevé que le *hebawc* ou faucon sans épithète, c'est-à-dire le faucon femelle. Aneurin Owen, au t. I, p. 738 des *Lois*, se trompe donc en traduisant *gwalch* par buse. La mue profitait au faucon; sa livrée n'était même complète qu'après trois mues. En parlant de la mue, François de Saint-Aulaire (*Fauconnerie*, Paris, 1619) dit que «le faucon en devient plus beau et plus agréable comme une personne étant vestue à neuf».

⁵¹⁴ L'auteur décompose le mot en *ol*, «trace», et *wen*, «blanche».

dans la salle. «Salut,» dirent-ils, «Yspaddaden Penkawr⁵¹⁵, au nom de Dieu et des hommes.» — «Et vous, pourquoi êtes-vous venus?» — «Nous sommes venus pour te demander Olwen, ta fille, pour Kulhwch, fils de Kilydd, fils du prince Kelyddon.» — Où sont mes serviteurs et mes vauriens de gens? Élevez les fourches sous mes deux sourcils qui sont tombés sur mes yeux, pour que je voie mon futur gendre.» Cela fait, il leur dit: «Venez ici demain, et vous aurez une réponse.»

Ils se levèrent pour sortir; Yspaddaden Penkawr saisit un des trois javelots⁵¹⁶ empoisonnés qui étaient à portée de sa main et le lança après eux. Bedwyr le saisit au passage, lui renvoya le tout instantanément, et lui traversa la rotule du genou: «Maudit, barbare gendre! Je m'en ressentirai toute ma vie en marchant sur une pente. Ce fer empoisonné m'a fait souffrir comme la morsure du taon. Maudit soit le forgeron qui l'a fabriqué et l'enclume sur laquelle il a été forgé.» Ils logèrent cette nuit là chez Custennin le berger. Le jour suivant, en grand appareil, la chevelure soigneusement peignée⁵¹⁷, ils se rendirent au château, entrèrent dans la salle et parlèrent ainsi: — «Yspaddaden Penkawr, donne-nous

⁵¹⁵ Yspaddaden à la tête de géant offre certains traits de ressemblance avec le Balor irlandais. Celui-ci sert même à expliquer certaines bizarreries du récit évidemment mutilé que nous avons sous les yeux; Balor, dieu des Fomores, populatoir fabuleux d'Irlande, a les paupières habituellement rabattues sur les yeux; lorsqu'il les relève, d'un coup d'œil il tue son adversaire. Il est tué par son petit-fils Lug, dieu des Tuatha Dé Danann. Yspaddaden, lui aussi, a les paupières baissées; on ne voit pas qu'il ait le *mauvais œil*, mais c'est sans doute une lacune du récit. Il est tué par son neveu Goreu. Lug tue Balor avec une pierre de fronde. Yspaddaden se sert aussi d'un javelot de pierre et en est frappé à son tour. Ce *llechwaew* ou *javelot de pierre* devient, une ligne après, une arme en fer; mais ces contradictions ne montrent que mieux l'ancienneté de la légende: le mot *llechwaew* ne se comprenait plus.

⁵¹⁶ Le mot propre est *llechwaew* qui est répété à trois reprises. Il est difficile de supposer une erreur du scribe pour *lluchwaew*, «lance de jet, javelot». *Llech* signifie *pierre plate*. Or, tout justement, il existait en Irlande une arme de ce genre, et portant à peu près le même nom: *lia làimhe* ou *pierre plate de main*. Elle est décrite dans un poème irlandais avec la plus grande précision: c'était une pierre qui allait en se rétrécissant, plate et très aiguë; elle se cachait souvent dans le creux du bouclier (O'Curry, *On the manners*, II, p. 287, 263, 264; I, p. 338 § 456). Le souvenir de cette arme préhistorique est conservé peut-être dans des noms propres amérindiens, en *Maen*, «pierre»; *Maen-uuethen*, «qui combat avec la pierre»; *Maen-finit*, «qui lance la pierre»; *Men-uuoret*, «qui défend avec la pierre»; *Maen-uuolou*, «pierre brillante» (*Cart. de Redon*). Quant aux armes empoisonnées, il en est souvent fait mention dans les poèmes irlandais (O'Curry, *On the manners*, III, p. 131). Le mot *llechwaew* se retrouve une seule fois en dehors de Kulhwch et Olwen dans les *Mabinogion*, dans le roman de Peredur ab Eirawc.

⁵¹⁷ Mot à mot: *après avoir fait passer un peigne de valeur dans leurs cheveux*. Le peigne, au moyen âge, était un objet noble, souvent une véritable œuvre d'art. Dans *Les Romans de la Table Ronde*, on voit une dame envoyer à son amant un riche peigne garni de ses cheveux (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, IV, notes).

ta fille. Nous te payerons ses *agweddi* et *amobyr*⁵¹⁸ à toi et à ses deux parentes. Si tu refuses, il t'en coûtera la vie.» — «Ses quatre bisaïeules,» répondit-il, «et ses quatre bisaïeuls sont encore en vie; il faut que je tienne conseil avec eux.» — «Soit, allons manger.» Comme ils partaient, il saisit un des deux javelots qui était à portée de sa main et le lança après eux. Menw, fils de Teirgwaedd le saisit au passage, le lui renvoya; le trait l'atteignit au milieu de la poitrine et sortit à la chute des reins: «Maudit, barbare gendre!» s'écria-t-il, «cet acier est cuisant comme la morsure de la grosse sangsue. Maudite soit la fournaise où il a été fondu, et le forgeron qui l'a forgé! Quand je voudrai gravir une colline, j'aurai désormais courte haleine, maux d'estomac et fréquentes nausées.»

Ils allèrent manger. Le lendemain, troisième jour, ils revinrent à la cour. «Ne nous lance plus de trait, Yspaddaden Penkawr, dirent-ils, si tu ne veux ta propre mort.» — «Où sont mes serviteurs, dit Yspaddaden Penkawr? Élevez les fourches sous mes sourcils qui sont tombés sur les prunelles de mes yeux, pour que je voie mon futur gendre.» Ils se levèrent. À ce moment Yspaddaden Penkawr saisit le troisième javelot empoisonné et le lança après eux. Kulhwch le saisit, le lança de toutes ses forces, à souhait, si bien que le trait lui traversa la prunelle de l'œil, et lui sortit par derrière la tête. «Maudit, barbare gendre!» s'écria-t-il, «tant que je resterai en vie, ma vue s'en ressentira; quand j'irai contre le vent, mes yeux pleureront, j'aurai des maux de tête et des étourdissements à chaque nouvelle lune. Maudite soit la fournaise où il a été façonné! La blessure de ce fer empoisonné a été aussi poignante pour moi que la morsure d'un chien enragé.» Ils allèrent manger. Le lendemain ils revinrent à la cour et dirent: «Ne nous lance plus de traits désormais; il n'en est résulté pour toi que des blessures, fâcheuses affaires, tortures; il t'arrivera pis encore, si tu y tiens. Donne-nous ta fille, sinon tu mourras à cause d'elle.» — «Où est-il celui qui demande ma fille? Viens ici que je fasse ta connaissance.» On fit asseoir Kulhwch sur un siège face à face avec lui. «Est-ce toi, dit Yspaddaden Penkawr, qui demande ma fille?» — «C'est moi, répondit Kulhwch.» — «Donne-moi ta parole que tu ne feras rien

⁵¹⁸ D'après les lois de Gwynedd ou Nord-Galles, c'était à celui qui livrait la jeune fille au mari, qu'il fût père ou tuteur, à payer l'*amobyr* (*Ancient laws*, I, p. 88, 204). D'après d'autres textes, on payait l'*amobyr* au père de la jeune fille ou au seigneur. *Agweddi* indique la dot qu'apporte la jeune fille en se mariant, ou le don fait par le mari à sa femme après la consommation du mariage: v. pour *agweddi* dans ce dernier sens, *Mab.*, p. 222, note 3. Il semble bien ici que le prétendant veuille faire acte de générosité; au lieu de demander *amobyr* et *agweddi*, il offre d'en donner la valeur à Yspaddaden (v. sur *agweddi*, *Ancient laws*, I, p. 82, 88 et suiv.; *amobyr*, *ibid.*, p. 88, 204 et suiv.). La consultation que doit avoir Yspaddaden avec les ascendants de la jeune fille, s'il n'en est pas question dans les Lois, est bien cependant dans l'esprit de la législation galloise.

qui ne soit légal. Quand j'aurai eu tout ce que je t'indiquerai, tu auras ma fille.» — «Volontiers; indique ce que tu désires.» — «C'est ce que je vais faire: vois-tu cette vaste colline là-bas?» — «Je la vois.» — «Je veux que toutes les racines en soient arrachées et brûlées à la surface du sol de façon à servir d'engrais, qu'elle soit charruée et ensemencée en un jour, et qu'en un seul jour aussi le grain en soit mûr. Du froment, je veux avoir de la nourriture et une liqueur faite, pour le festin de tes noces avec ma fille. Que tout cela soit fait en un jour.» — «J'y arriverai facilement quoique tu le croies difficile.»

— «Si tu y arrives, il y a une chose à laquelle tu n'arriveras pas. Il n'y a d'autre laboureur à pouvoir labourer et mettre en état cette terre qu'Amaethon⁵¹⁹, fils de Don, tellement elle est embroussaillée. Il ne viendra jamais avec toi de bon gré; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas.»

— «Si toi, tu le crois difficile, pour moi, c'est chose facile.»

— «Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas: que Gevannon⁵²⁰, fils de Don, vienne au bord des sillons pour débarrasser le fer. Il ne travaille jamais volontairement que pour un roi véritable; le contraindre, tu ne le pourrais pas.»

— «C'est pour moi une chose facile.»

— «Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas: les deux bœufs

⁵¹⁹ Amaethon est le moins célèbre des enfants de Don. Ce qui l'a désigné pour être grand agriculteur, c'est son nom qu'on a dérivé d'*amaeth*, «laboureur» = *ambactos*. D'après les *Iolo mss.*, Don serait un roi de Scandinavie et de Dublin qui aurait amené les Gaëls dans le nord du pays de Galles en 267 après Jésus-Christ. Ils auraient séjourné cent vingt-neuf ans. Ils auraient été chassés par les Bretons du nord, sous la conduite de Cunedda et de ses enfants (*Iolo mss.*, p. 77, 78, 81). Dans la légende irlandaise, Don est l'aîné des fils de Milet et mène les ancêtres des Irlandais en Irlande (O'Curry, *On the manners*, p. 189). Les *Iolo mss.*, dont l'autorité, quoi qu'on en ait dit, est mince en matière historique, ne concordent pas avec les *Mabinogion* qui ne présentent nullement Don et ses enfants comme des Gaëls. Amaethon est mentionné par Taliessin avec Math et Gwydyon (Skene, *Four ancient books*, II, p. 200, vers 2; cf. *ibid.*, p. 158, 14, 26). Amaethon figure aussi à la bataille de Goddeu, une des trois frivoles batailles de l'île de Bretagne; elle eut lieu à cause d'un chevreuil et d'un vaneau; on y tua soixante et onze mille hommes (*Myv. Arch.*, p. 405, 50). Une note à un fragment poétique de la *Myv.* ajoute qu'Amaethon s'y battit avec Arawn, roi d'Annwn, et qu'il fut vainqueur grâce à son frère Gwydyon: il y avait sur le champ de bataille un homme et une femme dont on ne pouvait triompher, si on ne savait leurs noms. Gwydyon les devina. La femme s'appelait Achren, aussi appelle-t-on la bataille *cat Achren* ou *cat Goddeu* (*Myv. Arch.*, p. 127, note 2).

⁵²⁰ *Govannon*.

de Gwlwlyd Wineu⁵²¹, comme compagnons⁵²², pour charruer ensemble vaillamment cette terre embroussaillée.

Il ne les donnera pas de bon gré; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « C'est pour moi chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas: je veux avoir, formant paire, le bœuf Melyn Gwanwyn et le bœuf Brych⁵²³. »

— « C'est pour moi chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendra pas: les deux bœufs cornus dont l'un est de l'autre côté de cette montagne pointue et l'autre de ce côté-ci; il faut les amener sous le même joug de la même charrue: ce sont Nynnyaw et Peibaw⁵²⁴ que Dieu a transformés en bœufs pour leur péché. »

— « C'est pour moi chose facile. »

⁵²¹ Les trois principaux bœufs de l'île étaient: Melyn Gwanwyn (var. *Gwayn-h-wyn*), Gwyneu, le bœuf de Gwlwlyd, et le grand bœuf Brych « tacheté » (*Myv. Arch.* p. 394, 10). Le texte ici est altéré. Gwineu, « brun » est dans le *Mab* une épithète à Gwlwlyd, et, dans la *Triade*, le nom d'un des bœufs.

⁵²² Compagnons dans le sens étymologique, plus transparent dans le *sg. compain*. *Cyd-preiniawc* signifie proprement qui *mange avec* (*preiniawc* est dérivé de *prein*, du latin *prandium*).

⁵²³ *Melyn*, « jaune, blond; » *gwanwyn*, « printemps; » *melyn y gwanwyn* est aussi le nom d'une plante. Le bœuf Brych était sans doute bien connu dans la mythologie galloise d'après ce passage de Taliesin: « ils ne connaissent pas, eux, le bœuf Brych qui a cent vingt noeuds (?) dans son collier » (Skene, *Four anc. books*, 182, vers 13).

⁵²⁴ Nynniaw et Pebiaw. Le *Liber Landav.*, p. 75 et suiv. fait d'un Pepiau, roi d'Erchyng (Archenfield, dans le Herefordshire, au sud-ouest de la Wye), le père de saint Dyvric (Dubricius), saint du VI^e siècle. Nynniaw, d'après certaines généalogies, serait un roi de Glamorgan et de Gwent, ancêtre de Marchell, mère de Brychan Brycheiniawc, qui a laissé son nom au Breconshire, tige de la troisième grande tribu des saints (*Iolo mss.*, p. 118). L'orgueil de Nynniaw et Pebiaw est le sujet d'un conte des *Iolo mss.* Les rois Nynniaw et Pebiaw se promenaient par une belle nuit étoilée: « Quelle belle campagne je possède, » dit Nynniaw. - « Laquelle? » s'écria Pebiaw. - « Le ciel entier. » - « Regarde ce que j'ai de bétail et de brebis broutant tes champs? » - « Où sont-ils? » - « Les étoiles, avec la lune comme berger. » - « Elles ne resteront pas plus longtemps dans mes champs. » - « Elles resteront » - De là, guerre et carnage. Rhitta le Géant, roi de Galles, irrité, vint mettre la paix entre eux, les vainquit et leur arracha la barbe. Les rois des pays voisins s'unirent contre lui. Il les fit prisonniers et leur enleva la barbe en disant: « Voilà les animaux qui ont brouté mes pâturages; je les en ai chassés, il n'y paîtront plus désormais. » Il se fit de leurs barbes une ample tunique qui lui descendait de la tête aux pieds (*Iolo mss.*, p. 193). Les deux bœufs cornus (*ychain bannawc*) les plus célèbres dans les *Triades* sont ceux de Hu Gadarn, qui auraient traîné l'*avanc* de l'étang de Llion à la terre; depuis ce temps, l'étang n'aurait plus rompu ses digues (L'*avanc* ou *addanc* est ici un monstre mystérieux). Ce serait une des trois grandes merveilles de l'île (*Myv. Arch.*, p. 409, 97). Avant l'arrivée des Kymry, il n'y avait d'autres habitants en Bretagne que des ours, des loups, des *eveinc* (plur. d'*avanc*) et des *ychain bannog* ou bœufs cornus (*Myv. Arch.*, p. 400, 1). v. un très copieux article du *Welsh Dict.* de Silvan Evans, au mot *afang*. Mais l'auteur aurait dû comparer le gallois au breton *avanc*, irl. moy. *abacc*: le sens propre est *castor*.

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas. Vois-tu là-bas cette terre rouge cultivée ? » — « Je la vois. » — « Lorsque je me rencontrai pour la première fois avec la mère de cette jeune fille, on y sema neuf setiers de graine de lin, et rien n'est encore sorti, ni blanc, ni noir. J'ai encore la mesure. Cette graine de lin, je veux l'avoir pour la semer dans cette terre neuve là-bas, de façon que le lin serve de guimpe blanche autour de la tête de ma fille pour tes noces. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : du miel qui soit neuf fois plus doux que le miel du premier essaim⁵²⁵, sans scories, ni abeilles dedans, pour brasser⁵²⁶ la boisson du banquet. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : le vase de Llwyrr fils de Llwyryon qui contient un penllad⁵²⁷ ; il n'y a pas au monde d'autre vase à pouvoir contenir cette forte liqueur. Il ne te le donnera pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : la corbeille de Gwyddneu Garanhir⁵²⁸ ; le monde entier se présenterait par groupes de trois fois

⁵²⁵ Le premier essaim, qui est en effet le plus vigoureux, est tarifé à un plus haut prix dans les Lois (*Ancient laws*, I, p. 284). L'expression *sans abeilles* est très juste ; si on tolère en effet la ponte et le séjour des abeilles dans les rayons, une fois le premier miel fait, le miel perd en qualité.

⁵²⁶ *Bragodi* est pris ici dans un sens général. Il ne s'agit probablement pas spécialement de la boisson appelée *bragawd*, dont les Anglais ont fait *bragget*, boisson faite de malt, d'eau, de miel et de quelques épices. Les autres boissons des Bretons étaient le *curv* (*curv* et *curwv* avec une voyelle irrationnelle, auj. *curw* = *curmen*), c'est-à-dire de la *bière*, et le *medd*, moyen breton *mez* « hydromel » (d'où l'armoricain *mezo*, gall. *meddu*, « ivre »). Dans un passage des Lois qui traite de la quantité de liqueur due à certains officiers de la cour, il est dit qu'ils ont droit à une mesure pleine de *bière*, à une mesure remplie à moitié de *bragawd*, et à une mesure remplie au tiers de *medd* (*Ancient laws*, I, p. 44).

⁵²⁷ Le *penllad*, qui a aussi le sens de *souverain bien*, *source de bénédictions*, paraît avoir ici un sens plus matériel ; d'après Davies c'est une mesure de deux *llad*, mesure équivalant à douze boisseaux d'avoine. Le *penllad* vaudrait donc vingt-quatre boisseaux. Le mot *Kib* (du latin *cupa*), vase, coupe, a dans les Lois le sens propre de *demi-boisseau* ou mesure de *quatre gallons* (le gallon vaut 4 litres 54).

⁵²⁸ D'après le manuscrit déjà cité sur les treize joyaux de l'île de Bretagne, le panier de Gwyddno avait cette propriété que si on y mettait la nourriture d'un homme, lorsqu'on le rouvrait, il présentait la nourriture de cent (Lady Guest, *Mab.*, II, p. 354). Gwyddno est un personnage célèbre. Seithynin l'ivrogne, roi de Dyvet, dans un jour d'ivresse, lâcha la mer sur les États de Gwyddno Garanhir, c'est-à-dire sur Cantrev y Gwaelod (*gwaelod*, « le bas, le fond ») (*Myv. Arch.*, p. 409, 37). Le *Livre Noir* donne un curieux dialogue entre lui et le dieu Gwynn ab Nudd (Skene, *Four anc. books*, II, p. 54, XXXIII ; cf. *Myv. Arch.*, p. 299, col. 1). Allusions à Gwyddneu ; sur l'inondation de ses États, v. *Livre Noir*, p. 59, XXXVIII ; cf. J. Loth, *La légende*

neuf hommes, que chacun y trouverait à manger suivant sa fantaisie ; Je veux en manger la nuit où ma fille couchera avec toi. Il ne te la donnera pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourras pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : la corne de Gwlgawt Gogodin⁵²⁹ pour nous verser à boire cette nuit là. Il ne te la donnera pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : la harpe de Teirtu⁵³⁰ pour nous charmer cette nuit là. Désire-t-on qu'elle joue ? elle joue toute seule ; qu'elle cesse ? elle se tait d'elle-même. Cette harpe, il ne te la donnera pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : le bassin⁵³¹ de Diwrnach le Gwyddel (l'Irlandais), l'intendant d'Odgar, fils d'Aedd, roi d'Iwerdon, pour bouillir les mets de ton festin de noces. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : il faut que je me lave la tête et que je fasse ma barbe. C'est la défense d'Yskithyrwynn⁵³² Penbeidd qu'il me faut pour me raser, mais il ne me servira de rien de l'avoir, si on ne le lui arrache pendant qu'il est en vie. »

de *Maes Gwyddneu*, *Revue celt.*, XXIV, 349). On met les Etats de Gwyddno sur l'emplacement de la baie actuelle de Cardigan.

⁵²⁹ D'après une autre tradition, la corne magique serait celle de Bran Galed : elle versait la liqueur que l'on désirait (Lady Guest, *Mab.*, II, p. 354). — Le ms., Pen. 4, *L. Rh.* 481, a l'intéressante variante : Gododin.

⁵³⁰ Un poète du milieu de XV^e siècle, Davydd ab Edmwnnt, fait allusion à cette harpe qu'il appelle la harpe de Teirtud. Suivant Lady Guest, à qui j'emprunte cette citation, il existerait sur cette harpe un conte de nourrice gallois : un nain, appelé Devryn Vychan, aurait enlevé à un géant sa harpe, mais cette harpe s'étant mise à jouer, le géant se précipita à la poursuite du voleur. Il y a aussi dans l'épopée irlandaise une harpe magique, celle de Dagdé. Le *Liber Land.* mentionne un Castell Teirud, en Buellt, dans le Breconshire.

⁵³¹ On ne parle pas de ses propriétés. Il devait sans doute ressembler au chaudron de Dagdé dont il est question dans le *Leabhar Gabala* ou *Livre des conquêtes*, qu'on ne quittait pas sans être rassasié. Le chaudron de Tynog était plus intelligent ; si on y mettait de la viande à bouillir pour un lâche, il ne bouillait pas ; pour un brave, c'était fait à l'instant (Lady Guest, *Mab.*, II, p. 354). Plus haut, il est question d'un autre chaudron merveilleux ; cf. note à Pwyll.

⁵³² *Ysgithyr* signifie « défense, crocs ; » *penbeidd*, « chef des sangliers ». Pen. 4 (*L. Rh.* 482) a ce passage intéressant qui manque dans *L. Rouge* : si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : les oiseaux de *Rianhon*, qui réveillent les morts et endorment les vivants, je les veux pour me récréer cette nuit-là.

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : il n'y a personne à pouvoir la lui arracher d'Odgar, fils d'Aedd, roi d'Iwerddon. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : je ne me reposerai sur personne de la garde de la défense, si ce n'est sur Kado de Prydein, le maître de soixante *cantrev*⁵³³ ; il ne viendra pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : il faut que les poils de ma barbe soient étirés pour qu'on les rase ; or, ils ne céderont jamais sans le secours du sang de la sorcière Gorddu⁵³⁴, fille de la sorcière Gorwenn de Pennant Govut, aux abords de l'enfer. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : je ne veux pas de ce sang, si tu ne l'as chaud ; or, il n'y a pas de vase au monde à pouvoir conserver la chaleur de la liqueur qu'on y versera, à l'exception des bouteilles de Gwiddolwyn Gorr⁵³⁵ : qu'on y verse de la boisson à l'orient, elles la conserveront avec sa chaleur jusqu'à l'occident. Il ne te le donnera pas de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : il y en a qui désirent du lait frais ; or, je n'ai pas la prétention d'en avoir pour chacun, si je n'ai les bouteilles de Rinnon Rin⁵³⁶ Barnawt dans lesquelles aucune liqueur ne tourne. Il ne les donnera à personne de bon gré ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : il n'y a pas au monde de peigne ni de ciseaux avec lesquels on puisse mettre en état ma chevelure, tellement elle est rebelle, à l'exception du peigne et des ciseaux qui se

⁵³³ Il y a un jeu de mots sur *Kadw*, garder et *Kado* : Pen. 4 (*L. Rh.* 482) a même *Kadw* pour *Kado*. *Prydein* indique la Bretagne proprement dite (*Prydyn* est l'Ecosse) : c'est une forme correctement évoluée de *Pretania* ou *Pritania* ; *Britannia* est une forme refaite d'après *Brittones*. *Prydain* et l'Irlandais *Cruithne* (plus précisément *pays des Pictes*) remontent à un vieux cellique *Qritonia*.

⁵³⁴ *Gorddu*, « très noire ; » *gorwen*, « très blanche ». *Pennant* signifie le bout du ravin ou du ruisseau (armor. *ant* pour *nant* par *an nant*, la rigole entre deux sillons), patois français, *un nant*. *Govud*, « affliction ».

⁵³⁵ Gwidolwyn le nain a pour fille Eurolwen, mentionnée plus haut.

⁵³⁶ *Rin*, « secret » vertu mystérieuse. Pen. 4 (*L. Rh.* 488) : *Rin Barvawt*.

trouvent entre les deux oreilles de Twrch Trwyth⁵³⁷, fils du prince Taredd. Il ne les donnera pas de bon gré; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : Drutwyn, le petit chien de Greit, fils d'Eri : on ne peut chasser le Twrch Trwyth sans lui. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendrais pas : la laisse de Kwrs Kant Ewin ; il n'y a pas au monde d'autre laisse à pouvoir le retenir. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « si tu l'obtiens, il y a une chose que tu n'obtiendras pas : le collier de Kanhastyr Kanllaw : il n'y a pas d'autre collier au monde à pouvoir retenir la laisse. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

⁵³⁷ La première mention du Twrch Trwyth ou porc Trwyth se trouve dans Nennius (LXXIX) : en chassant le proc Troit (*porcum* Terit, var. Troit), le chien d'Arthur, Cabal aurait imprimé la marque de son pied sur une pierre; Arthur avait fait dresser à cet endroit un *carn* (amas de pierres), qui porte le nom de Carn Cabal; on peut enlever cette pierre et la transporter à une journée et une nuit de marche, elle retourne toujours au même lieu; ce *carn* serait en Buellt, Breconshire. Il n'est pas inutile d'ajouter que ce passage n'appartient probablement pas à l'œuvre primitive de Nennius (Cf. A. de La Borde-rie, *Nennius*; Georges Heeger, *Die Trojanersage der Britten*, Munich, 1886, p. 21 et suiv.). D'après Lady Guest, Carn-cavall est une montagne du district de Builh, au sud de Rhayader Gwy, Brecon. Il existerait encore sur le sommet de cette montagne une pierre portant une empreinte ressemblant à celle de la patte d'un chien. Elle en donne un dessin (*Mab.* II, p. 359). Le livre d'Aneurin contient probablement une allusion au Twrch Trwyth (Skene, *Four anc. books*, II, p. 94). L'histoire du Twrch Trwyth ressemble singulièrement à celle de la truie de Dallweir Dallbenn, Henwen. Henwen était pleine; or, il était prédit que l'île aurait à souffrir de sa portée. Arthur rassemble ses troupes pour la détruire. Le gardien de la truie, Coll, fils de Collvrewi, a toujours la main dans ses crins partout où elle va. La laie accouche ici d'un grain de froment, là d'un grain d'orge ailleurs d'un louveteau, et enfin d'un chat que Coll lance dans le détroit de Menei. Les enfants de Paluc recueillirent et élevèrent ce chat qui devint une des trois plaies de Mon (Anglesey) (V. *Triades Mab.*, p. 307, 18; Skene, II, 458). Twrch est le nom de deux rivières du pays de Galles et d'une commune du Finistère, près Quimper. *Tourch*, en breton armorcain, a le sens de pourceau mâle. Sur la chasse du *Twrch Trwyth*, cf. John Rhys Transactions of the Cymmrod. society, 1894-1895, p. 100. Le *Twrch Trwyth* est l'*Orc Treith* du Glossaire de Cormac (nom pour un fils de roi dit Cormac, *Triath* — nominatif — *enim rex vocatur*). Pour une chasse semblable, en Irlande, cf. *The Rennes Dindshenchas*, *Revue celtique*, XV, p. 474-475. Ferd. Lot a rapproché le *Twrch Tr.* du *Blanc Porc* de Guingomar et aussi fait remarquer que *Henwen* signifie *Vieille Blanche* (*Romania*, XXX, p. 14, 590). La forme *Trwyth* a été influencée par la forme irlandaise ou est due plus probablement à une erreur de scribe. La forme sincère est *Trwyd* (ou *Trwyd*) : c'est celle qui se trouve dans Nennius et aussi dans le Livre d'Aneurin (*F.A.B.*, II, p. 94, vers 23). Silvan Evans (*ibid.*, p. 392-393) cite également une forme *Trwyd* chez Cynddelw, poète de la seconde moitié du XII^e siècle, et une autre chez Llewys Glyn Cothi, poète du XV^e siècle.

— « Si tu l’obtiens, il y a une chose que tu n’obtiendras pas : la chaîne de Kilydd Kanhastyr pour joindre le collier à la laisse. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c’est chose facile. »

— « Si tu l’obtiens, il y a une chose que tu n’obtiendras pas : il n’y a pas d’autre chasseur à pouvoir chasser avec ce chien que

Mabon, fils de Modron ; il a été enlevé à sa mère la troisième nuit⁵³⁸ de sa naissance, et on ne sait ni où il est, ni s’il est mort ou vivant. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c’est chose facile. »

— « Si tu l’obtiens, il y a une chose que tu n’obtiendras pas : Gwynn Mygdwnn⁵³⁹, le cheval de Gweddw, aussi rapide que la vague, pour chasser le Twrch Trwyth sous Mabon. Il ne te le donnera pas de bon gré ; l’y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c’est chose facile. »

— « Si tu l’obtiens, voici ce que tu n’obtiendras pas : on ne trouvera jamais Mabon puisqu’on ne sait de quel côté il peut être, si on ne trouve Eidoel, fils d’Aer, son principal parent. Autrement, toute recherche serait inutile. C’est son cousin germain. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c’est chose facile. »

— « Si tu l’obtiens, voici ce que tu n’obtiendras pas : Garselit le Gwyddel⁵⁴⁰, chef des chasseurs d’Iwerddon ; on ne pourra jamais chasser le Twrch Trwyth sans lui. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c’est chose facile. »

— « Si tu l’obtiens, voici que tu n’obtiendras pas : une laisse faite de la barbe de Dillus Varvawc ; il n’y en a pas d’autre à pouvoir tenir les deux petits de [Gast Rymi], et on ne pourra en tirer parti que si on l’extraie poil par poil de sa barbe pendant qu’il est en vie. Il faut aussi l’arracher avec des pinces de bois. Jamais, tant qu’il vivra, il ne se laissera faire. Si on la lui arrache mort, la laisse ne sera d’aucune utilité : elle sera cassante. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c’est chose facile. »

— « Si tu l’obtiens, voici que tu n’obtiendras pas : il n’y a pas d’autre chasseur

⁵³⁸ On remarquera que dans ce roman les Gallois comptent par nuits, ce qui était aussi l’habitude chez les Gaulois d’après César. La semaine s’appelle d’ailleurs, en gallois, *wythnos*, « huit nuits ». Le cornique et le breton ont emprunté le mot latin *septimana*.

⁵³⁹ *Gwynn*, « blanc » ; *mygdwnn* pour *myngdwnn*, « à la crinière sombre ».

⁵⁴⁰ Cité dans les *Englynion y Klyweit*, recueil de proverbes ou conseils mis chacun dans la bouche d’un personnage plus ou moins connu ; ce sont des épigrammes de trois vers et commençant toutes par *a glywaist ti*, « as-tu entendu ? » (*Myv. Arch.*, p. 429, col. 2). v. plus haut sur *Garselit*, p. 277.

au monde à pouvoir tenir ces deux jeunes chiens que Kynedyr Wyllt, fils de Hetwn Glavyrawc⁵⁴¹. Il est plus sauvage neuf fois que la bête la plus sauvage de la montagne. Tu ne l'auras jamais, ni ma fille non plus. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici ce que tu n'obtiendras pas : on ne peut chasser le Twrch Trwyth sans Gwynn⁵⁴², fils de Nudd, en qui Dieu a mis la force des démons d'Annwryn pour les empêcher de détruire les gens de ce monde : il est trop indispensable pour qu'on le laisse partir. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici ce que tu n'obtiendras pas : il n'y a pas d'autre cheval

⁵⁴¹ *Clavyrawc*, « le lépreux ».

⁵⁴² Rien ne montre mieux l'évolution des personnages mythologiques que l'histoire de Gwynn. Nudd est la forme galloise régulière, au nominatif du nom de dieu qu'on trouve au datif dans les *Inscript. latines* de Bretagne : *Nodenti deo* (*Inscript. brit. lat.* Hübner, p. 42, XIV). On a trouvé des traces d'un temple consacré à ce dieu à Lydney, Gloucestershire. La forme irlandaise de ce nom est, au nominatif, Nuada. Nuada à la main d'argent est un roi des Tuatha Dé Danann. Gwynn a été envoyé par les prêtres chrétiens en enfer. Son nom est synonyme de *diable*. Dafydd ab Gwilym, au lieu de dire : *Que le diable m'emporte !* dit : *que Gwynn, fils de Nudd, m'emporte !* (p. 170 ; cf. *ibid.*, p. 260 : le hibou est appelé l'oiseau de Gwynn, fils de Nudd). La légende de saint Collen, qui a donné son nom à *Llan-gollen*, dans le Denbigshire et à *Lan-golen*, près de Quimper, montre que ce n'est pas sans peine que les prêtres chrétiens ont réussi à noircir cet ancien dieu dans l'esprit des gallois. Après une vie brillante et vaillante à l'étranger, Collen était devenu abbé de Glastonbury. Il voulut fuir les honneurs et se retira dans une cellule sur une montagne. Un jour, il entendit deux hommes célébrer le pouvoir et les richesses de Gwynn, fils de Nudd, roi d'Annwryn. Collen ne put se contenir, mit la tête hors de la cellule et leur dit « Gwynn et ses sujets ne sont que des diables ! » — « Tais-toi » répondirent-ils, « crains sa colère ». En effet, le lendemain, il recevait de Gwynn une invitation à un rendez-vous sur une montagne. Collen n'y alla pas. Le jour suivant, même invitation, même résultat. La troisième fois, effrayé des menaces de Gwynn et prudemment muni d'un flacon d'eau bénite, il obéit. Il fut introduit dans un château éblouissant ; Gwynn était assis sur un siège d'or, entouré de jeunes gens et de jeunes filles richement parés. Les habits des gens de Gwynn étaient rouges et bleus. Gwynn reçut parfaitement Collen et mit tout à sa disposition. Après une courte conversation, après avoir dit au roi qui lui demandait son impression sur la livrée de ses gens, que le rouge signifiait chaleur brûlante, et le bleu, froid, il l'aspergea d'eau bénite lui et ses gens, et tout disparut (Lady Guest, d'après la collection du *Greal*, p. 337. Londres, 1805). Le dieu Gwynn, fils de Nudd, joue donc le même rôle en Galles que Nuada et les Tuatha Dé Danann en Irlande. Chez certains poètes, Gwynn n'a pas ce caractère diabolique ; c'est un héros comme beaucoup d'autres ; Gwynn est descendu au rang des hommes. Dans le *Livre Noir*, 55, XXXIII, il se donne comme l'amant de Kreurdilat, fille de Lludd ; il a assisté à beaucoup de batailles, à la mort de beaucoup de héros. Notre *Mabinogi* concilie la légende chrétienne et païenne. Ne pouvant l'arracher de l'enfer, où saint Collen et ses amis l'ont irrévocablement installé, l'auteur explique que c'est pour mater les démons et les empêcher de nuire aux mortels. Le paradis des Celtes s'appelait chez les Gaëls Findmag et chez les gallois *Gwynva*, « le champs blanc ou heureux », ou peut-être le champ de Gwynn (*Gwynva* = **Vindo-magos*).

à pouvoir porter Gwynn à la chasse de Twrch Trwyth que Du, le cheval de Moro Oerveddawc⁵⁴³. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici ce que tu n'obtiendras pas : jusqu'à l'arrivée de Gwinnennin, roi de France, on ne pourra chasser le Twrch Trwyth. Or, il ne serait pas convenable à lui d'abandonner son pays pour l'amour de toi. Jamais il ne viendra. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici ce que tu n'obtiendras pas : on ne pourra chasser le Twrch Trwyth sans Alun, fils de Dyvet : il est habile à lancer les chiens . »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici ce que tu n'obtiendras pas : jamais on ne chassera le Twrch Trwyth sans Anet et Aethlem, aussi rapides que le vent : on ne les a jamais lancés sur une bête qu'ils ne l'aient tuée. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici ce que tu n'obtiendras pas : Arthur et ses compagnons pour chasser le Twrch Trwyth. C'est un homme puissant. Jamais il ne viendra pour l'amour de toi⁵⁴⁴ ; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici ce que tu n'obtiendras pas : on ne chassera jamais le Twrch Trwyth sans Bwlch, Kyvwlch et Syvwlch fils de Kilydd Kyvwlch, petit-fils de Cleddyv Divwlch : rien n'est plus blanc que le blanc de leurs trois boucliers, plus poignant que la pointe de leurs trois lances, plus tranchant que le tranchant de leurs trois épées ; Glas, Gleissic, Gleissyat, sont leurs trois chiens ; Kall, Kuall et Kavall, leurs trois chevaux ; Hwyrddyddwc, Drycdyddwc et Llwyrdyddwc, leurs trois femmes ; Och, Garam et Diaspat, leurs trois petits-fils ; Lluchet, Nyvet et Eissiwet, leurs trois filles ; Drwc, Gwaeth et Gwaethav Oll, leurs trois servantes ; Quand ces trois hommes sonnent de leurs trompes, tous les autres répondent : On croirait que le ciel s'écroule sur la terre. »

— « Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile. »

— « Si tu l'obtiens, voici ce que tu n'obtiendras pas : l'épée de Gwrnach Gawi⁵⁴⁵. Le Twrch Trwyth ne sera tué qu'avec cette épée. Il ne la donnera jamais

⁵⁴³ Il faut peut-être lire *aerveddawc*. Les trois *aer-veddawc* sont Selyv ab Cynan Garwyn ; Avaon fils de Taliesin, et Gwallawc ab Lleenawc. On les appelait ainsi parce qu'ils vengeaient les torts qu'on avait envers eux, *même de la tombe* (*Myv. Arch.*, p. 408, 76).

⁵⁴⁴ Pen. 4 (*L. Rh.* 485) ajoute la curieuse explication suivante : « En voici la cause : *il est sous ma main*. »

⁵⁴⁵ L'épée merveilleuse, parmi les treize joyaux de l'île, est celle de Rhydderch Hael. Si un

de son gré, ni a aucun prix, ni par générosité; l'y contraindre, tu ne le pourrais pas.»

— «Si toi, tu le crois difficile, pour moi c'est chose facile.»

— «En admettant que tu y réussisses, tu passeras dans ces recherches tes nuits sans dormir: non, jamais tu n'auras tout cela, ni ma fille non plus.»

— «J'aurai des chevaux, j'irai à cheval; mon seigneur et parent Arthur me procurera tout cela, j'aurai ta fille, et toi tu perdras la vie.» — «Eh bien, pars maintenant. Tu ne seras tenu de fournir ni nourriture ni boisson à ma fille tant que dureront tes recherches. Quand tu auras trouvé toutes ces merveilles, ma fille sera tienne.»

Ce jour-là, ils marchèrent jusqu'au soir et finirent par apercevoir un grand château-fort, le plus grand du monde. Ils virent en sortir un homme noir plus gros que trois hommes de ce monde-ci à la fois. «D'où viens-tu, homme?» lui dirent-ils. — «Du château que vous voyez là-bas.» — «Quel en est le maître?» — «Vous êtes vraiment sans intelligence: il n'y a personne au monde qui ne sache quel est le maître de ce château: c'est Gwrnach Gawr.» — «Quel accueil fait-on aux hôtes et aux étrangers qui voudraient descendre dans ce château?» — «Prince, Dieu vous protège! Jamais personne n'a logé dans ce château qui en soit sorti en vie. On n'y laisse entrer que l'artiste qui apporte son art.» Ils se dirigèrent vers le château. «Y-a-t-il avec un portier?» dit Gwrhyr Gwalstawt Ieithoedd. — «Oui, et toi, que ta langue ne reste pas muette dans ta bouche; pourquoi m'adresses-tu la parole?» — «Ouvre la porte.» — «Je ne l'ouvrirai pas.» — «Pourquoi n'ouvres-tu pas?» — «Le couteau est allé dans la viande, la boisson dans la corne, on s'ébat dans la salle de Gwrnach Gawr: ce n'est qu'à l'artiste qui apportera son art que l'on ouvrira la porte désormais cette nuit.» Alors Kei dit: «Portier, j'ai un art.» — «Lequel?» — «Je suis le meilleur polisseur d'épée qu'il y ait au monde.» — «Je vais le dire à Gwrnach Gawr et je te rapporterai sa réponse.» Le portier entra: «Il y a du nouveau à l'entrée?» dit Gwrnach Gwar. — «Oui, il y a à la porte une compagnie qui veut entrer.» — «Leurs as-tu demandé s'ils apportent un art?» — «Je l'ai fait, et l'un d'eux prétend qu'il est

autre que lui la tirait du fourreau, elle s'embrasait depuis la poignée jusqu'à la pointe. Il la donnait à tous ceux qui la lui demandaient, ce qui lui valut le nom de Rhydderch le généreux, mais tous la rejetaient à cause de cette particularité (Lady Guest, II, p. 354). Il y a un Urnach l'Irlandais qui aurait amené les Gaëls dans le nord du pays de Galles. Son fils Serygi aurait été tué à la bataille de Cerric y Gwyddel par Caswallon Llawhir «à la main longue». Son petit-fils Daronwy encore enfant, aurait été recueilli par les vainqueurs sur le champ de bataille. Elevé par les Gallois, il s'unit plus tard aux Irlandais, et devint la cause des plus grands maux pour ses bienfaiteurs (*Iolo mss.*, p. 81, 82). Le nom de Daronwy est conservé dans le nom d'une ferme de *Llanfachreth* près de Carnarwon (L. Rhys, *Celt. folklore*, II, 567).

bon polisseur d'épées. Avons-nous besoin de lui?» — «Il y a pas mal de temps que je cherche en vain quelqu'un qui me nettoie mon épée. Laisse entrer celui-là puisqu'il apporte un art.»

Le portier alla ouvrir la porte. Kei entra et salua Gwrnach Gawr. On l'assit en face de lui. «Est-ce vrai, homme,» dit Gwrnach Gawr, «ce que l'on dit de toi, que tu sais polir les épées?» — «Je le sais, et bien,» répondit Kei. On lui apporta l'épée de Gwrnach. Kei tira de dessous son aisselle une pierre à aiguiser en marbre, et lui demanda ce qu'il préférerait : qu'il polit la garde en blanc ou en bleu. «Fais comme tu voudras,» dit Gwrnach, «comme si l'épée t'appartenait.» Kei nettoya la moitié de l'épée et la lui mit dans la main en disant : «Cela te plaît-il?» — «Plus que n'importe quoi dans mes états, si elle était ainsi tout entière. C'est pitié qu'un homme comme toi soit sans compagnon.» — «Seigneur, j'en ai un, quoiqu'il n'apporte pas cet art-ci?» — «Qui est-ce?» — «Que le portier sorte. Voici à quels signes il le reconnaîtra : la pointe de sa lance se détachera de la hampe, elle tirera du sang du vent et descendra sous la hampe.» La porte fut ouverte et Bedwyr entra. — «Bedwyr,» dit Kei, «c'est un homme précieux, quoiqu'il ne sache pas cet art-ci.»

Il y avait grande discussion parmi ceux qui étaient restés dehors, à cause de l'entrée de Kei et de Bedwyr. Un d'entre eux, un jeune homme, le fils unique de Kustennin le berger, réussit à entrer et ses compagnons s'attachant à lui, il traversa les trois cours⁵⁴⁶ et arriva à l'intérieur du château. Ses compagnons lui dirent alors : «Puisque tu as fait cela, tu es le meilleur (goreu) des hommes.» Depuis on l'appela Goreu, fils de Kustennin. Ils se dispersèrent pour aller dans les différents logis, afin de pouvoir tuer ceux qui les tenaient, sans que le géant le sût. Quand l'épée fut remise en état, Kei la mit dans la main de Gwrnach Gawr, comme pour voir si le travail lui plaisait. «Le travail est bon,» dit le géant, «il me plaît.» — «C'est ta gaine,» dit Kei, «qui a gâté l'épée. Donne-la moi pour que je lui enlève ses garnitures de bois et que j'en remette de neuves.» Il prit la gaine d'une main, l'épée de l'autre ; et, debout, au-dessus du géant comme s'il voulait remettre l'épée dans le fourreau, il la dirigea contre lui et lui fit voler la tête de dessus les épaules. Ils dévastèrent le château, enlevèrent ce qui leur convint des

⁵⁴⁶ Le *cadlys* répond, sans doute, à l'*air-lis* irlandais. chaque *lis*, résidence d'un noble entourée d'une levée de terre, renfermait au moins une cour intérieure (*air-lis* où les troupeaux se réfugiaient ; O'Curry, *On the manners*, I, 304). *Cad* ne signifie probablement pas ici *combat*, mais appartient à la même racine que *cadw*, garder. Le *cadlys* était protégé par des palissades ou d'autres moyens de défenses. Dans certains *British camps* (camps de l'époque celtique dans l'île de Bretagne), l'enceinte circulaire, en général réservé au bétail, est parfaitement reconnaissable.

richesses et des bijoux⁵⁴⁷, et, au bout d'un an, jour pour jour, ils arrivaient à la cour d'Arthur avec l'épée de Gwrnach Gawr. Ils racontèrent à Arthur leur aventure. Arthur leur demanda alors laquelle de toutes ces merveilles il valait mieux chercher. « Il vaut mieux, » répondirent-ils, « chercher d'abord Mabon, fils de Modron, mais on ne le trouvera pas avant d'avoir trouvé Eidoel, fils d'Aer, son parent. »

Arthur partit avec les guerriers de l'île de Bretagne à la recherche d'Eidoel, et ils arrivèrent devant le château fort de Glini, où Eidoel était emprisonné. Glini, debout sur le haut de ses murs, s'écria : « Arthur, que me réclames-tu, du moment que tu ne me laisses pas en paix sur ce pic rocailleux ! Je suis assez privé de biens, de plaisir, de froment, d'avoine, sans que tu cherches encore à me nuire. » — « Ce n'est pas pour te faire du mal, » répondit Arthur, « que je suis venu ici, c'est pour chercher ton prisonnier. » — « Je te le donnerai, bien que je ne fusse disposé à le donner à personne, et, en outre, tu auras ma force et mon appui. » Les hommes d'Arthur lui dirent alors : « Seigneur, retourne chez toi ; tu ne peux aller à la tête de ton armée, chercher des choses de si mince importance. » — « Gwrhyr Gwals-tawt Ieithoedd, » dit Arthur, « c'est à toi que revient cette mission : tu sais toutes les langues, tu sais même converser avec certains oiseaux et certains animaux. Eidoel, c'est à toi d'aller le chercher, lui qui est ton cousin, avec mes hommes. Kei et Bedwyr, j'ai bon espoir qu'une entreprise à laquelle vous prendrez part réussira : allez-y pour moi. »

Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent le merle de Cilgwri⁵⁴⁸. Gwrhyr lui demanda : « Au nom de Dieu, sais-tu quelque chose de Mabon, fils de Modron, qu'on a enlevé la troisième nuit de sa naissance d'entre sa mère et le mur ? » — « Lorsque je vins ici pour la première fois, » dit le merle, « il y avait une en-

⁵⁴⁷ *Tlysseu*, bijoux. Le sens primitif de *thlus* a été probablement celui de l'Irlandais *thlus*, bétail ; de même *alaf*, richesses, irl. *alam*, troupeau. dans le même ordre d'idées, le latin *soldus* (*solidos*) a donné au breton, *saout* (*solt*), vaches.

⁵⁴⁸ Le récit qui suit a été reproduit modifié ans les *Iolo mss.*, sous titre de *Henaifion byd*, « les anciens du monde » (p. 188). Dans cette version, l'aigle de Gwernabwy veut se remarier, mais à une veuve de son âge ; il songe à la chouette de Cwm Cawlwyd, mais il veut être fixé sur son âge. Il prend des renseignements auprès du cerf de Rhedynvre, en Gwent, du saumon de Llyn Llwon, du merle de Cilgwri, du crapaud de Cors Vochno, en Ceredigiawn (Cardiganshire) les créatures les plus vieilles du monde : la chouette était plus vieille qu'aucun d'eux. L'aigle put ainsi épouser la chouette sans se mésallier. Dafydd ab Gwilym fait allusion, dans un même passage, aux animaux de Gwernabwy, de Cilgwri et de Cwm Cawlwyd (p. 68 ; cf. *Myv. Arch.*, p. 340, col. 2). Il y a un endroit du nom de Cilgwri, dans le Flintshire (Lew. Glyn Cothi, p. 415, vers 20, note). Une traduction française du conte des *Anciens du monde* a été publiée dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, année 1887, 1er semestre, p. 456-458, d'après la traduction anglaise.

clume de forgeron, et je n'étais alors qu'un jeune oiseau ; il n'y a eu dessus d'autre travail que celui de mon bec chaque soir, et aujourd'hui elle est usée au point qu'il n'en reste pas la grosseur d'une noix : que Dieu me punisse si j'ai jamais rien entendu, au sujet de l'homme que vous demandez. Cependant ce que la justice commande et ce que je dois aux messagers d'Arthur, je le ferai. Il y a une race d'animaux que Dieu a formés avant moi : je vous guiderai jusqu'à eux. »

Ils allèrent jusqu'à l'endroit où se trouvait le cerf de Redynvre⁵⁴⁹. « Cerf de Redynvre, nous voici venus vers toi, nous messagers d'Arthur, parce que nous ne connaissons pas d'animal plus vieux que toi. Dis, sais-tu quelque chose au sujet de Mabon, fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère la troisième nuit de sa naissance ? » — « Lorsque je vins ici pour la première fois, » dit le cerf, « je n'avais qu'une dague⁵⁵⁰ de chaque côté de la tête et il n'y avait ici d'autre arbre qu'un jeune plant de chêne ; il est devenu un chêne à cent branches ; le chêne est tombé et aujourd'hui ce n'est plus qu'une souche rougeâtre et pourrie : quoique je sois resté ici tout le temps, je n'ai rien entendu au sujet de celui que vous demandez. Cependant, puisque vous êtes des messagers d'Arthur, je serai votre guide jusqu'auprès d'animaux que Dieu a formés avant moi. »

Ils arrivèrent à l'endroit où était le hibou de Kwm Kawlwy⁵⁵¹. « Hibou de Kwm Kawlwy, nous sommes des envoyés d'Arthur ; sais-tu quelque chose de Mabon, fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère la troisième nuit de sa naissance ? » — « Si je le savais, je le dirais. Quand je vins ici pour la première fois, la grande vallée que vous voyez était couverte de bois. Vint une race d'hommes qui le détruisit. Un second bois y poussa ; celui-ci est le troisième. Vous voyez mes ailes ? Ce ne sont plus que des moignons racornis : eh bien, depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, je n'ai jamais entendu parler de l'homme que vous demandez. Je serai cependant votre guide, à vous, messagers d'Arthur, jusqu'auprès de l'animal le plus vieux de ce monde et celui qui circule le plus, l'aigle de Gwernabwy. »

Gwrhŷr dit : « Aigle de Gwernabwy, nous, messagers d'Arthur, nous sommes venus vers toi pour te demander si tu sais quelque chose au sujet de Mabon, fils

⁵⁴⁹ *Redyn*, « fougère » ; *bre* « colline ».

⁵⁵⁰ La deuxième année, il pousse sur la tête du cerf deux petites pointes qu'on nomme dagues, mot qui répond exactement au gallois *reid*, du latin *radius* (*Vénérerie*, par Jacques du Foulloux, réimprimé à Angers, en 1844). L'écriture *reit* pour *reid* = *reidd*, vient d'une copie où le t avait la valeur d'une spirante dentale sonore, comme c'est la règle dans le *Livre Noir* ; cf. *y byt* = *y bydd*, *Mab.*, p. 237, I, 27.

⁵⁵¹ D'après Lady Guest, il y a un lieu de ce nom dans le Carnarvonshire, et un autre dans le Carmarthenshire.

de Modron qui a été enlevé à sa mère, la troisième nuit de sa naissance. » — « Il y a longtemps, » dit l'aigle, « que je suis venu ici ; à mon arrivée, il y avait une roche du sommet de laquelle je becquetais les astres chaque soir ; maintenant elle n'a plus qu'une palme de haut ; je suis ici depuis, et néanmoins je n'ai rien entendu au sujet de l'homme que vous demandez. Cependant, une fois j'allai chercher ma nourriture à Llynn Llyw ; arrivé à l'étang, j'enfonçai mes serres dans un saumon, pensant qu'en lui ma nourriture était assurée pour longtemps ; mais il m'entraîna dans les profondeurs, et ce ne fut qu'à grand-peine que je pus me débarrasser de lui. Moi et mes parents nous nous mîmes en campagne avec ardeur pour tâcher de le mettre en pièces, mais il m'envoya des messagers pour s'arranger avec moi, et il vint en personne me livrer de son dos cinquante harponnées de chair. Si lui ne sait rien de ce que vous cherchez, je ne connais personne qui puisse le savoir. Je vous guiderai en tout cas jusqu'auprès de lui. » Quand ils furent arrivés à l'étang, l'aigle dit : « Saumon de Llynn Llyw, je suis venu vers toi avec les messagers d'Arthur pour te demander si tu sais quelque chose au sujet de Ma-bon, fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère la troisième nuit de sa naissance. » — « Tout ce que je sais, je vais vous le dire. Je remonte la rivière avec chaque marée jusqu'à l'angle des murs de Kaer Loyw⁵⁵², et c'est là que j'ai éprouvé le plus grand mal de ma vie. Pour vous en convaincre, que deux d'entre vous montent sur moi, un sur chaque épaule. »

Kei et Gwrhŷr Gwalstawt Ieithoedd montèrent sur les épaules du saumon ; ils arrivèrent auprès de la muraille du prisonnier, et ils entendirent de l'autre côté des plaintes et des lamentations. « Quelle créature, » dit Gwrhŷr, « se lamente dans cette demeure de pierre ? » — « Hélas, homme, il a lieu de se lamenter celui qui est ici : c'est Mabon, fils de Modron⁵⁵³. Personne n'a été plus cruellement traité comme prisonnier que moi, pas même Lludd Law Ereint⁵⁵⁴, ni Greit, fils

⁵⁵² Gloucester. Gloyw (Glevum) devient, en composition avec le nom féminin Kaer, Loyw, suivant une règle commune à tous les dialectes brittoniques.

⁵⁵³ Mabon est un des trois prisonniers de très haut rang de l'île avec Llyr Lledyeith, et Gweir, fils de Geiryoedd. Il y en avait un plus illustre encore : Arthur, qui fut trois nuits en prison dans Kaer Oeth et Anoeth, trois nuits en prison par Gwenn Benndragon, trois nuits dans une prison enchantée sous Llech Echymeint. Ce fut Goreu qui les délivra (*Triades Mab.*, p. 308, 9). Mabon est appelé dans le *Livre noir* le serviteur d'Uthir Pendragon (Skene, 51, 1). Dans les assemblées des bardes, on comprenait sous le nom de *Cofanon darempryd Mabon ab Modron* (les souvenirs voyageurs de Mabon ab Modron) les noms des bardes, poètes, savants de l'île et tout ce qui les concernait (*Iolo mss.*, p. 206).

⁵⁵⁴ Il y a eu confusion entre ce personnage et Llyr, comme je l'ai déjà dit. Je serais fort tenté de corriger Ludd en Nudd Llaw Ereint ou Nudd à la main d'argent, et de l'identifier avec le Nuada à la main d'argent, roi des Tuatha Dé Danann. Ce Nuada avait perdu une main qui avait été remplacée par une main d'argent. Il fut tenu avec son peuple dans l'oppression par

d'Eri.⁵⁵⁵ — « As-tu espoir d'être relâché pour or, pour argent, pour des richesses de ce monde, ou seulement par combat et bataille ? » — « On ne peut s'attendre à m'avoir que par combat. » Ils s'en allèrent et retournèrent près d'Arthur auquel ils apprirent où Mabon, fils de Modron, était en prison. Arthur convoqua les guerriers de cette île et s'avança jusqu'à Kaer Loyw où Mabon était emprisonné. Kei et Bedwyr montèrent sur les épaules du poisson et, pendant que les soldats d'Arthur attaquaient le château, Kei fit une brèche aux parois de la prison et enleva le prisonnier sur son dos. Les hommes continuèrent à se battre et Arthur revint chez lui avec Mabon délivré.

Arthur dit : « Laquelle des autres merveilles vaut-il mieux maintenant chercher la première ? » — « Il vaut mieux chercher d'abord les deux petits de Gast Rymhi. » — « Sait-on de quel côté elle est ? » — « Elle est, » dit quelqu'un, « à Aber Deugleddyv⁵⁵⁶. » Arthur se rendit à Aber Deugleddyv, chez Tringat, et lui demanda s'il avait entendu parler d'elle et comment elle était faite. « Elle est sous la forme d'une louve, » dit-il, « et ses deux petits voyagent avec elle. Elle a souvent tué de mon bétail. Elle est là-bas à Aber Cleddyv, dans une caverne. » Arthur envoya une partie de ses troupes par mer sur Prytwenn⁵⁵⁷, son navire, et les autres par terre pour chasser la chienne. Ils la cernèrent ainsi, elle et ses deux petits. Dieu, en faveur d'Arthur, les rendit à leur forme naturelle. Alors les soldats d'Arthur se dispersèrent un à un, deux à deux.

Un jour que Gwythyr, fils de Greidiawl franchissait une montagne, il entendit des lamentations et des cris qui faisaient peine. Il se précipita de ce côté. Arrivé sur les lieux, il dégaina son épée et coupa la butte aux fourmis au niveau du sol, délivrant ainsi les fourmis du feu : « Emporte avec toi, » dirent-elles, « la bénédiction de Dieu et la nôtre. Un service que pas un homme ne pourrait te rendre,

le Fomore Breas, qu'ils avaient pris pour champion, mais il finit par être délivré et remis sur le trône. Le sens d'Ereint est rendu certain par un passage de notre *mabinogi* sur le porc Grugyn Gwrych Ereint (*Ereint* = **Argantios*).

⁵⁵⁵ « Ardent comme Greit, fils d'Eri », dit Kynddelw, poète du douzième siècle (*Myv. Arch.*, p. 165, col. 2) ; *graid*, actuel, a le sens d'*ardent* ; cf. vannetais *grett*, ardeur, *gredus*, ardent, zélé.

⁵⁵⁶ Aber Deu Gleddyv, aujourd'hui, en anglais, Milford Haven, dans le comté de Pembroke (*Penvro* en gallois). Il y avait un *cantrev de Daugleddu* comprenant les *cwmwd* de Amgoed, Pennant et Evelvre (Powell, *History of Wales*, p. 18). Aber, comme en breton arm. signifie *embouchure*, *flux*. Le nom de Deu Gleddyv vient de deux rivières de cette région, portant toutes les deux le nom de *Cleddyv*.

⁵⁵⁷ *Prytwenn*, « visage blanc, forme blanche ». Gaufrey de Monmouth et naturellement, le *Brut Tysilio*, font de Prytwenn le bouclier d'Arthur (Gaufrei, IX, 4 ; *Brut Tysilio*, *Myv. Arch.* p. 462). Taliesin (Skene, II, 181, 15) y fait allusion : Trois fois plein Prytwen nous y allâmes : nous ne revînmes que sept de Caer Sidi. » Le *Liber Landav.* mentionne un lieu appelé *Messur Prytguen*, La mesure de Prytguen (p. 198).

nous, nous te le rendrons.» Elles ne tardèrent pas à arriver avec les neuf setiers de graine de lin qu'avait réclamés Yspaddaden Penkawr à Kulhwch, parfaitement mesurés, sans qu'il y manquât autre chose qu'un seul grain, et encore avant la nuit, fut-il apporté par la fourmi boiteuse.

Un jour que Kei et Bedwyr étaient assis au sommet du Pumlummon⁵⁵⁸ sur Karn Gwylathyr, au milieu du plus grand vent du monde, en regardant autour d'eux, ils aperçurent au loin, sur la droite, une grande fumée que le vent ne faisait pas le moins du monde dévier. «Par la main de mon ami,» dit Kei, «voilà là-bas le feu d'un aventurier⁵⁵⁹.» Ils se dirigèrent en toute hâte du côté de la fumée et s'en approchèrent avec beaucoup de précaution, de loin, jusqu'à ce qu'ils aperçurent Dillus Varvawc en train de cuire un sanglier. «Voilà le plus grands des aventuriers,» dit Kei, «il a toujours échappé à Arthur.» — «Le connais-tu?» dit Bedwyr. — «Je le connais: c'est Dillus Varvawc. Il n'y a pas au monde de laisse à pouvoir tenir Drutwyn, le petit chien de Greit, fils d'Eri, si ce n'est une laisse faite de la barbe de l'homme que tu vois là-bas; et elle ne servira de rien, si on ne l'extrait poil par poil de sa barbe avec des pinces de bois pendant qu'il sera encore en vie; s'il était mort, le poil serait cassant.» — «Qu'allons-nous faire alors?» — «Laissons-le manger tout son saoul de cette viande; il dormira après.» Pendant qu'il mangeait, ils firent des pinces de bois. Quand Kei fut sûr qu'il dormait, il creusa sous ses pieds un trou le plus grand du monde, lui donna un coup d'une force inimaginable et le pressa dans le trou jusqu'à ce qu'ils eurent achevé de lui enlever toute sa barbe avec les pinces de bois. Puis ils le tuèrent net et s'en allèrent tous deux jusqu'à Kelli Wic en Kernyw avec la laisse faite de la barbe de Dillus Varvawc qu'ils mirent dans la main d'Arthur. Arthur chanta alors cet englyn:

*Kei a fait une laisse
de la barbe de Dillus, fils d'Eurei:
s'il avait été bien, c'eût été ta mort.*

Kei en fut tellement irrité que les guerriers de cette île eurent grand peine à mettre la paix entre lui et Arthur. Jamais, dans la suite, qu'Arthur eût besoin de secours ou qu'on tuât ses hommes, Kei ne se jeta dans le danger avec lui.

Arthur dit alors: «Laquelle des autres merveilles vaut-il mieux chercher

⁵⁵⁸ *Pumlummon*, aujourd'hui appelé le Plimlimmon, montagne du comté de Cardigan, sur les confins du comté de Montgomery, où prennent leur source la Severn, la Wye et la Rheidol, appelées pour ce motif les trois sœurs.

⁵⁵⁹ Un proverbe gallois dit: *arwydd drwc mwc yn diffeith*, «signe de mal que la fumée dans la solitude» (*Y Cymrodor*, VII, p. 139, l. 1).

d'abord?» — «Il vaut mieux chercher Drutwyn le petit chien de Greit, fils d'Eri.» Peu de temps avant, Kreiddylat, la fille de Lludd Llaw Ereint, s'en était allée comme femme avec Gwythyr, fils de Greidiawl. Avant qu'il ne couchât avec elle, survint Gwynn, fils de Nudd qui l'enleva de force. Gwythyr, fils de Greidiawl, rassembla une armée et vint se battre avec Gwynn fils de Nudd. Celui-ci fut victorieux et s'empara de Greit, fils d'Eri, de Glinneu, fils de Taran⁵⁶⁰, de Gwrgwst Letlwm⁵⁶¹, de Dyvnarth, son fils; il prit aussi Penn, fils de Nethawc, Nwython⁵⁶² et Kyledyr Wyllt, son fils. Il tua Nwython, mit son cœur à nu et força Kyledyr à manger le cœur de son père⁵⁶³: c'est à la suite de cela que Kyledyr devint fou. Arthur, à ces nouvelles, se rendit au Nord, fit venir Gwynn, fils de Nudd, lui fit relâcher les nobles captifs et rétablit la paix entre lui et Gwythyr, fils de Greidiawl, à cette condition que la jeune fille resterait dans la maison de son père sans qu'aucun des deux rivaux usât d'elle: chaque premier jour de mai, jusqu'au jour du jugement, il y aurait bataille entre Gwynn et Gwythyr, et celui qui serait vainqueur le jour du jugement prendrait la jeune fille. À la suite de l'accord qui intervint entre ces princes, Arthur obtint Gwynn Mygdwnn, le cheval de Gweddwn, et la laisse de Kwr Kant Ewin.

Arthur se rendit ensuite au Llydaw (Armorique) avec Ma-bon, fils de Mellt et Gware Gwallt Euryn pour chercher les deux chiens de Glythmyr Lledewic (l'Armoricain). Après les avoir pris, Arthur alla jusque dans l'ouest d'Iwerddon pour chercher Gwrgi Severi, en compagnie d'Odgar, fils d'Aedd, roi d'Iwerddon. Puis, il se rendit au nord où il s'empara de Kyledyr Wyllt. Celui-ci alla à la recherche d'Yskithyrwynn Pennbeidd, ainsi que Mabon, fils de Mellt⁵⁶⁴ tenant en main les deux chiens de Glythvyr Lledewic⁵⁶⁵ et Drutwynn le petit chien de Greit, fils

⁵⁶⁰ *Taran*, «tonnerre».

⁵⁶¹ *Llet-lwm*, «à moitié nu».

⁵⁶² Dans le *Gwarchan Maelderw* attribué à Aneurin (*Four ancient books of Wales*, II, p. 103, vers 29, 31), il est question d'un fils de Nwython appelé Neim. Nwython est peut-être le même nom que le nom picte Naiton, nom d'un roi vivant au commencement du huitième siècle (Bède, *Hist. eccl.*, V, 21). Ce Naiton est le même personnage que le Nechtan des annales irlandaises (V. Connor, *Rerum hibernicarum script.*, IV, p. 236). Naithon serait-il la forme picte de *Nechtán*, et *Nwython* la forme brittonne?

⁵⁶³ L'histoire, si importante pour les mœurs galloises du onzième siècle, de Gruffudd ab Cynan, cite un fait d'anthropophagie à la charge d'un Irlandais. Le compétiteur de Gruffudd au trône de Gwynedd ou Nord-Galles, fut tué à la bataille de Carno, et un des auxiliaires de Gruffudd, l'Irlandais *Gwrcharis* ou *Gwrcharci* en usa avec lui comme avec un porc, en fit du *bacwn* (porc salé et desséché) (*Myv. Arch.*, p. 727, col. 2).

⁵⁶⁴ *Mabon ab Mellt*. Ce personnage apparaît à côté d'Arthur dans le *Livre Noir* (Skene, 31, 11): *Mabon am Mellt*.

⁵⁶⁵ *Lledewic*, «l'Armoricain», dérivé de *Llydaw*, plus anciennement *Litaw*, nom gallois de l'Armorique gauloise, et qui, comme le mot *Armorique*, ne désigne plus que la péninsule armori-

d'Eri. Arthur prit part en personne à la poursuite, tenant son chien Kavall. Kaw de Prydein monta sur Lamrei la jument d'Arthur, arriva le premier sur la bête aux abois⁵⁶⁶ et, s'armant d'une forte cognée, vaillamment, sans hésiter, il fondit sur le sanglier, lui fendit la tête en deux et s'empara de sa défense. Ce ne furent pas les chiens qu'avait indiqués Yspaddaden Penkawr à Kulhwch qui mirent en pièces le sanglier, mais bien Kavall lui-même, le chien d'Arthur.

Après avoir tué Yskithyrwynn Pennbeidd, Arthur et ses troupes se rendirent à Kelli Wic en Kernyw. De là, il envoya Menw, fils de Teirgwaedd, pour voir si les bijoux étaient entre les deux oreilles du Twrch Trwyth, car il était inutile qu'il allât se battre avec lui s'il n'avait plus sur lui les bijoux. Il était sûr en tout cas que lui était là : il venait de dévaster le tiers d'Iwerddon. Menw alla à sa recherche et l'aperçut à Esgeir Oerfel en Iwerddon. Menw se transforma en oiseau, descendit au-dessus de sa bauge et chercha à enlever un des bijoux, mais il n'eut qu'un de ses crins. Le sanglier se leva vigoureusement, résolument, et se démena si bien qu'un peu de son venin atteignit Menw : à partir de là, celui-ci ne fut jamais bien.

Arthur envoya alors un messenger à Odgar, fils d'Aedd, roi d'Iwerddon, pour lui demander le chaudron de Diwrnach le Gwyddel, son intendant. Odgar pria Diwrnach de le donner : « Dieu sait, » répondit Diwrnach, « que, quand même il se trouverait bien de jeter un seul regard sur le chaudron, il ne l'obtiendrait pas. » Le messenger d'Arthur revint d'Iwerddon avec ce refus. Arthur partit avec une troupe légère sur Prytwenn, son navire. Aussitôt arrivés en Iwerddon, ils se rendirent chez Diwrnach et Gwyddel. Les gens d'Odgar purent se rendre compte de leur nombre. Quand ils eurent suffisamment bu et mangé, Arthur demanda le chaudron. Diwrnach répondit que s'il l'avait donné à quelqu'un, c'eût été sur l'invitation d'Odgar, roi d'Iwerddon. Sur ce refus, Bedwyr se leva, saisit le chaudron et le mit sur les épaules de Hygwydd⁵⁶⁷, serviteur d'Arthur, frère par sa mère de Kachamwri, serviteur d'Arthur également : sa fonction en tout temps était de porter le chaudron d'Arthur et d'allumer le feu dessous. Llenlleawc le Gwyddel saisit Kaletvwlch, la fit tournoyer et tua Diwrnach et tous ses gens. Les armées d'Iwerddon accoururent pour leur livrer bataille. Après les avoir mises en complète déroute, Arthur et ses gens partirent aussitôt, à leur vue, sur leur navire, emportant le chaudron plein de monnaie d'Iwerddon. Ils descendirent

caine (v. J. Loth, *De Vocis Aremorica forma atque significatione*. Paris, Picard, 1883). *Glythvyr* : *Glythmyr*, avec *m* intact, représente une graphie du vieux gallois.

⁵⁶⁶ Taliesin mentionne Llamrei (Skene, II, p. 176, 27).

⁵⁶⁷ *Hygwydd*, signifie « qui tombe facilement », mais c'est une graphie pour *Hywydd* (« qui sait bien ») : Chwedlau y Doethion, *Iolo mss.*, p. 255.

chez Llwydeu, fils de Kelcoet, à Porth Kerddin⁵⁶⁸ en Dyvet. C'est là qu'est la mesure du chaudron.

Arthur réunit alors tout ce qu'il y avait de combattants dans les trois îles de Bretagne, les trois îles adjacentes, en France, en Llydaw, en Normandie, et dans le pays de l'Été⁵⁶⁹, tout ce qu'il y avait de fantassins d'élite et de cavaliers en renom. Il partit avec toutes ces troupes pour l'Iwerddon. Il y eut grande crainte et tremblement à son approche. Lorsqu'il fut descendu à terre, les saints d'Iwerddon vinrent lui demander sa protection. Il la leur donna, et eux lui donnèrent leur bénédiction. Les hommes d'Iwerddon se rendirent auprès de lui et lui présentèrent un tribut de vivres. Il s'avança jusqu'à Esgeir Oervel, où se trouvait le Twrch Trwyth avec ses sept pourceaux. On lança sur eux les chiens de toutes parts. Les Gwyddyl (les Irlandais) se battirent avec lui ce jour-là jusqu'au soir, et il n'en dévasta pas moins la cinquième partie d'Iwerddon. Le lendemain, la famille d'Arthur se battit avec lui ; mais ils n'en eurent que des coups et ne remportèrent aucun avantage. Le troisième jour, Arthur, en personne, engagea contre lui un combat qui dura neuf nuits et neuf jours ; mais il ne réussit qu'à tuer un de ses pourceaux. Les hommes d'Arthur lui demandèrent alors ce qu'était cette laie. Il leur dit que c'était un roi que Dieu avait ainsi métamorphosé pour ses péchés.

Arthur envoya Gwrhŷr Gwalstawt Ieithoedd pour chercher à s'entretenir avec l'animal. Gwrhŷr s'en alla sous la forme d'un oiseau et descendit au-dessus de la bauge où il se trouvait avec ses sept pourceaux. « Par celui qui t'a mis sous cette forme, » lui dit-il, « si toi et les tiens pouvez parler, je demande qu'un de vous vienne s'entretenir avec Arthur. » Grugyn Gwrych Ereint⁵⁷⁰, dont les soies étaient comme des fils d'argent, à tel point qu'on le suivait à leur scintillement à travers bois ou champs, lui fit cette réponse : « Par celui qui nous a mis sous cette forme, nous n'en ferons rien ; nous ne parlerons pas à Arthur. Dieu nous a fait déjà assez de mal en nous donnant cette forme, sans que vous veniez vous battre avec nous. » — « Apprenez qu'Arthur se bat avec vous pour le peigne, le rasoir et les ciseaux qui se trouvent entre les deux oreilles de Twrch Trwyth. » — « On n'aura ces joyaux, » répondit Grugyn, « qu'avec sa vie. Demain matin, nous

⁵⁶⁸ *Porth Kerddin*, peut-être Porthmawr, près Saint-David's Head, dans le comté de Pembroke, d'après Lady Guest. D'après Wade-Evans (*Arch. Cambrensis*, 1904), ce serait *Moylgrove* en Pembroke.

⁵⁶⁹ *Gwlad yr hav*, « le pays de l'été ». Une triade fait venir les Kymry ou bretons du pays de l'été ou *Deffrobani*, « c'est-à-dire là où est Constantinople » (*Myv. Arch.*, 400, 4). *Deffrobani* est probablement pour *Teffrobani*, et semble être l'île plus ou moins fabuleuse de Taprobane, dont parlent les géographes anciens. Le pays de l'été désigne aussi tout simplement le *Somersetshire* (*Iolo mss*, p. 86).

⁵⁷⁰ *Gwrych Ereint*, « aux crins d'argent ».

partirons d'ici ; nous irons au pays d'Arthur et nous lui ferons le plus de mal que nous pourrons. » Les pourceaux partirent par mer dans la direction de Kymry. Arthur s'embarqua sur son navire Prytwen avec ses soldats, ses chevaux et ses chiens et, en un clin d'œil, ils furent en vue. Le Twrch Trwyth aborda à Porth Kleis⁵⁷¹ en Dyvet. Arthur, lui, cette nuit-là, s'avança jusqu'à Mynyw⁵⁷². On lui apprit le lendemain qu'ils étaient passés. Il les atteignit en train de tuer les bêtes à cornes de Kynnwas Kwrry⁵⁷³ Vagyl, après avoir déjà détruit tout ce qu'il y avait d'hommes et d'animaux à Deu Gledddyv. À l'arrivée d'Arthur, le Twrch Trwyth s'enfuit jusqu'à Presseleu⁵⁷⁴. Arthur s'y rendit avec ses troupes. Il envoya ses gens à leur poursuite : Eli et Trachmyr, lui-même tenant en main Drutwyn, le petit chien de Greit fils d'Eri ; Gwarthegyt⁵⁷⁵, fils de Kaw, dans un autre coin, tenait les deux chiens de Glythmyr Lledewic ; Bedwyr tenait en laisse Kavall, le chien d'Arthur. Arthur rangea toutes ses troupes autour de Glynn Nyver⁵⁷⁶. Vinrent aussi les trois fils de Kleddyv Divwlch, qui s'étaient acquis beaucoup de gloire⁵⁷⁷ en tuant Ysgithyrwynn Pennbeidd. Le porc partit de Glynn Nyver et s'arrêta à Kwm Kerwyn⁵⁷⁸ ; il y tua quatre des champions d'Arthur : Gwarthegyt, fils de Kaw ; Tarawc d'Allt Clwyt⁵⁷⁹ ; Reidwn, fils d'Eli Adver ; Iscovan Hael. Puis il rendit les abois, et tua Gwydre, fils d'Arthur ; Garselit le Gwyddel ; Glew, fils d'Yscawt, et Iscawyn, fils de Panon ; mais il fut lui-même blessé.

Le lendemain matin, vers le jour, quelques-uns des hommes d'Arthur l'atteignirent. C'est alors qu'il tua Huandaw, Gogigwc et Penningon, les trois serviteurs de Glewlwyd Gavaelvawr, si bien que celui-ci n'avait plus au monde aucun serviteur, à l'exception du seul Llaesgenym, dont personne n'eut jamais

⁵⁷¹ *Porth Cleis*, petit port du comté de Pembroke, à l'estuaire de l'Alun.

⁵⁷² Mynyw ou Saint-David's (Pembrokeshire).

⁵⁷³ À la crosse anguleuse (*anguleux son bâton*).

⁵⁷⁴ *Presseleu*.

⁵⁷⁵ *Gwarthegyt*, de *gwarthec*, « vaches ».

⁵⁷⁶ *Glynn Nyver*. À l'extrémité des Presselly-Mountains naît la Nyver auj. *Nevern*. Le *Glynn* est une vallée étroite garnie de bois. On entend aussi souvent par là une vallée étroite et profonde traversée par un cours d'eau. *Glen*, en breton arm. moyen, a le sens de pays, terre, monde (cf. vallée de larmes) par opposition au ciel.

⁵⁷⁷ Ils ne paraissent pas dans cette chasse. Il y a là, comme en divers endroits, une lacune.

⁵⁷⁸ *Cwm Kerwyn*, « la combe de la cuve » (*Cwm*, « vallon de forme concave ») ; contre le pic le plus élevé des monts de Preselly, Preselly Top, est le vallon de Cwm Cerwyn ; à deux milles de là se dresse le sommet de Carn Arthur (Lady Guest).

⁵⁷⁹ *Allt-Clwyt* ; *allt*, « colline, roche », On a confondu la *Clwyd*, rivière du nord du pays de Galles, et la *Clut*, à l'époque latine Clota, qui a donné son nom au royaume des Bretons du nord ou de *Strat-Clut*, « vallée de la Clut », anglais Clyde. L'Al-Clut ou *Petra Clotæ* de Bède, est, probablement, pour *Alt-Clut*, « la colline rocheuse de la Clut » (Dumbarton). Cependant, cf. *irl al*, falaise, roc escarpé.

à se louer. Il tua, en outre, beaucoup d'hommes du pays, entre autres Gwlydyn Saer (le charpentier), le chef des charpentiers d'Arthur. Arthur lui-même l'atteignit à Pelumyawc⁵⁸⁰. Après y avoir tué Madawc, fils de Teithyon ; Gwynn, fils de Tringat fils de Nevet, et Eiryawn Pennlloran, le porc alla à Aber Tywi⁵⁸¹. Là, il rendit les abois et tua Kynlas⁵⁸², fils de Kynan, et Gwilenhin, roi de France. Il poussa ensuite jusqu'à Glynn Ystu⁵⁸³. Là, hommes et chiens perdirent sa trace. Arthur fit venir Gwynn, fils de Nudd, et lui demanda s'il savait quelque chose au sujet du Twrch Trwyth. Il répondit qu'il ne savait rien.

Tous les chasseurs se mirent alors à la poursuite du porc jusqu'à Dyffryn Llychwr⁵⁸⁴. Grugyn Gwallt Ereint et Llwyddawc Govynnyat leur tinrent tête et les tuèrent tous, à l'exception d'un seul qui leur échappa. Arthur et ses troupes arrivèrent à l'endroit où étaient Grugyn et Llwyddawc, et lancèrent sur eux absolument tous les chiens qui avaient été désignés. Aussitôt que les sangliers rendirent les abois, le Twrch Trwyth accourut à leur secours : depuis qu'ils avaient passé la mer d'Iwerddon, il ne s'était pas trouvé avec eux. Hommes et chiens tombèrent avec lui. Il se mit en marche et parvint à Mynydd Amanw⁵⁸⁵. Là, une de ses truies fut tuée. On lui rendit vie pour vie. Twrch Lawin succomba également, ainsi qu'un autre des sangliers du nom de Gwys⁵⁸⁶. Il s'avança jusqu'à Dyffryn Amanw⁵⁸⁷, où furent tués Banw et Benwic⁵⁸⁸. Il n'y eut à s'échapper de là vivants, de tous ses pourceaux, que Grugyn Gwallt Ereint et Llwyddawc

⁵⁸⁰ *Pelunyawc* (*The Bruts*, p. 355) ; pour *Peuliniawc* ? Ce district devait comprendre une partie des paroisses actuelles de Whitland et de Llandysilio (J. Rhys, *Celt. Folk.*, II, p. 512, 513).

⁵⁸¹ *Aber Tywi*, l'embouchure de la Tywi ou Towy, dans le comté de Carmarthen, le *Tobios* de Ptolémée. C'est le nom d'un lieu anciennement habité aujourd'hui disparu dans le voisinage de l'embouchure entre les rivières *Tywi* ou *Towy* et la *Gwendraeth*.

⁵⁸² *Kynlas* = Cunoglassos, nom d'un roi breton dans l'Epistola Gildæ (éd. Petrie, *Mon. hist. brit.*, 17), armor. Cunglas (Cart. de Redon) ; Kynan, en breton arm. Conan.

⁵⁸³ Peut-être pour *Clyn ystun* ; *Clyn ystyn* est le nom d'une ferme entre Carmarthen et le confluent de l'Amman et du Llychwr (*Celt. Folk.*, II, p. 513).

⁵⁸⁴ *Dyffryn Llychwr*, écrit aujourd'hui *Loughor*, sur les confins des comtés de Carmarthen et de Glamorgan. *Dyffryn* est une vallée arrosée par une rivière.

⁵⁸⁵ *Mynydd Amanw* ou la montagne d'Amanw, désigne les hauteurs formant barrière naturelle entre les comtés de Brecon et de Carmarthen. L'Amman est un affluent du Llychwr. On trouve sur ces monts un *Gwely Arthur*, ou *lit d'Arthur*. Près de l'endroit où la rivière *Amman* prend sa source est une butte appelée *Twyn y Moch*, et au pied se trouve Llwyn y Moch, « le buisson aux porcs ». La rivière Twrch (porc) est tout près. Elle se jette dans la Tawy, au-dessous d'Ystradgynlais (Lady Guest).

⁵⁸⁶ *Gwys* signifie *truie* (bret. *gwes*).

⁵⁸⁷ Auj. *Dyffryn Amman* ou vallée de l'Amman.

⁵⁸⁸ *Banw*, « truie » ; *Bennwic* est un diminutif.

Govynnyat. Ils s'enfuirent de là jusqu'à Lwch Ewin⁵⁸⁹, où Arthur atteignit le sanglier. Il rendit les abois et tua Echel Vorddwty Twll, Garwyli, fils de Gwyddawc Gwyr⁵⁹⁰, et beaucoup d'hommes et de chiens. Ils poursuivirent leur course jusqu'à Llwch Tawy⁵⁹¹, où Grugyn Gwallt Ereint s'empara d'eux. Il se rendit d'abord à Din Tywi⁵⁹², puis en Keredigyawn⁵⁹³, suivi d'Eli et Trachmyr et de beaucoup d'autres, puis à Garth Grugyn⁵⁹⁴, où il fut tué. Llwyddawc Govynniat se précipita au milieu d'eux, tua Ruddvyw Rys et beaucoup d'autres et s'enfuit jusqu'à Ystrad Yw⁵⁹⁵, où les hommes du Llydaw se rencontrèrent avec lui. Il tua Hirpeissawc, roi du Llydaw, Llygatrudd Emys et Gwrbothw, oncles d'Arthur, frères de sa mère, et il fut tué lui-même.

Le Twrch Trwyth, lui, passa entre Tawy et Euyas⁵⁹⁶. Arthur convoqua les hommes de Kernyw et de Dyvneint contre lui à l'embouchure de la Havren⁵⁹⁷, et dit aux guerriers de cette île : « Twrch Trwyth a tué bon nombre de mes gens. J'en jure par la vaillance de mes hommes, il n'ira pas en Kernyw, moi vivant. Pour moi, je ne le poursuivrai pas plus longtemps, je lui opposerai vie pour vie. Vous, voyez ce que vous avez à faire. » Son plan fut d'envoyer une partie de cavaliers avec des chiens de cette île jusqu'à Euyas pour le rabattre jusqu'à la Havren, là, il lui barrerait le passage avec tout ce qu'il y avait de guerriers éprouvés dans l'île, et on le pousserait irrésistiblement dans le fleuve. Mabon, fils de Modron, le suivit jusqu'à la Havren sur Gwynn Mygdwnn⁵⁹⁸, le cheval de Gweddww, ainsi que Go-

⁵⁸⁹ Auj. *Llwch*, ferme de la paroisse de Betws (*Celt. Folk.*, t. I, p. 515).

⁵⁹⁰ *Gwyddawc Gwyr*, peut-être Gwyddawc de Gwr, en anglais, Gower, partie occidentale du comté de Glamorgan.

⁵⁹¹ *Llwch Tawy*, l'étang de la Tawy rivière de Glamorgan. À l'embouchure est la ville d'Aber-tawy, en anglais, Swansea. La position est précisée par le nom actuel de *Ynys Pen Llwch*, l'île du bout de l'étang (*ibid.*).

⁵⁹² *Din Tywi*; *din* «citadelle, lieu fortifié». Comme il y a plusieurs lieux appelés Dinas sur le cours du Tywi, il est difficile d'identifier ce nom.

⁵⁹³ *Keredigiawn*, le comté de Cardigan. D'après la légende galloise, ce nom vient de Ceretic, un des fils du célèbre Cunedda.

⁵⁹⁴ *Garth Grugyn*; *garth*, «colline, promontoire». L'auteur tire, sans doute, ce nom de Grugyn. Le texte porte Gregyn, mais *Grugyn* est sûr (*Celt. Folk.*, p. 515, notes 1 et 2). Le nom est rappelé par *Hafod Grugyn* près Brechfa (en Carmarthenshire, mais autrefois du Cardiganshire).

⁵⁹⁵ *Ystrad Yw*, «la vallée d'Yw», un ancien district de la partie sud du Breconshire (Hundred de Crickhowel).

⁵⁹⁶ *Tawy et Euyas*. *Euyas* est le nom d'un ancien canton du Herefordshire, du côté de Long Town. Ce district a laissé son nom à la paroisse d'*Euyas Harold*: pour plus de détails, v. Egerton Phillimore, *Owen's Pembrokeshire*, I, p. 199, note 5. *Iuyas* est aussi le nom d'une paroisse du Léon.

⁵⁹⁷ *Havren*, la Severn, d'une forme vieille-celtique, Sabrina.

⁵⁹⁸ *Gwynn*, blanc; *Mygdwnn*, à la crinière brune.

reu, fils de Kustennin, Menw, fils de Teirgwaedd, entre Llynn Lliwan⁵⁹⁹ et Aber Gwy⁶⁰⁰. Arthur tomba sur lui avec les champions de l'île de Bretagne. Osla Gyllellvawr, Manawyddan, fils de Llyr, Kachmwri, serviteur d'Arthur, Gwyngelli, se jetèrent tous sur lui, le saisirent d'abord par les pieds et le plongèrent dans la Havren, au point qu'il avait de l'eau par dessus la tête. Mabon, fils de Modron, d'un côté, éperonna son étalon et enleva le rasoir. De l'autre côté, Kyledyr Wyllt, monté sur un autre étalon, entra dans la Havren et s'empara des ciseaux. Mais avant qu'on eût pu enlever le peigne, les pieds du porc touchèrent terre et dès lors ni chien, ni homme, ni cheval ne purent le suivre avant qu'il ne fût arrivé en Kernyw. Ils eurent plus de mal à tirer les deux guerriers de l'eau et à les empêcher de se noyer qu'ils n'en avaient eu en essayant de lui enlever les bijoux. Kachmwri, au moment où on le tirait de l'eau, était entraîné dans l'abîme par deux meules de moulin. Osla Gyllellvawr, en courant après le porc, avait laissé tomber son couteau de sa gaine et l'avait perdu ; la gaine s'était remplie d'eau, et, comme on le tirait dehors, elle l'entraînait au fond.

Arthur et ses troupes finirent par atteindre le sanglier en Kernyw. Ce n'était qu'un jeu ce qu'on avait eu de mal jusque-là en comparaison de ce qu'il en fallut pour lui enlever le peigne. Enfin à force de sacrifices, on le lui enleva. Puis on le chassa de Kernyw et on le poussa tout droit à la mer. On ne sut jamais où il était allé avec Anet et Aethlem. Quant à Arthur il retourna à Kelliwic en Kernyw pour se baigner et se reposer de ses fatigues.

« Reste-t-il encore, » dit Arthur, « une des merveilles à nous procurer ? » — « Oui, » dit un des hommes, « le sang de la sorcière Gorddu, fille de la sorcière Gorwenn, de Penn Nant Govut, sur les confins de l'enfer. » Arthur parti pour le Nord et arriva à la caverne de la sorcière. Gwynn, fils de Nudd, et Gwythyr, fils de Greidiawl, lui conseillèrent d'envoyer Kachmwri et son frère Hygwydd se battre avec elle. Comme ils entraient dans la caverne, la sorcière les prévient, saisit Hygwydd par les cheveux, et le jeta sous elle sur le sol. Kachmwri, à son tour, l'empoigna par les cheveux et la tira de dessus Hygwydd. Elle se retourna contre Kachmwri, les accabla de coups et les jeta dehors à coup de pieds et à coups de poings. Arthur devint furieux en voyant ses serviteurs presque tués, et voulut pénétrer dans la caverne. « Il ne serait ni convenable, ni agréable pour nous, » lui

⁵⁹⁹ *Llynn Lliwan*. C'est le lac merveilleux dont parle Nennius LXXIII (*Operlin Livan*, l'embouchure de l'étang de Liwan) ; ce lac était en communication avec la Severn. Sur les formes de ce nom, v. J. Rhys, *Arthur. Legend*, p. 360, note 3.

⁶⁰⁰ *Aber Gwy* l'embouchure de la *Gwy*. La Gwy, que les Anglais appellent Wye, va se jeter dans le bras de mer de la Severn que les Gallois appellent *Mor Havren*, la mer de la Severn, à Chepstow.

dirent Gwynn et Gwythyr « de te voir te prendre par les cheveux avec la sorcière. Envoie Hir Amren et Hir Eiddyl dans la caverne. » Ils y allèrent. Si les deux premiers avaient eu du mal, ces deux-ci en eurent encore bien plus, au point qu'on ne savait si aucun des quatre aurait pu sortir, s'ils ne s'étaient jetés tous quatre sur Lamrei, la jument d'Arthur. Arthur, alors, se précipita sur la porte de la caverne et, du seuil, frappa la sorcière avec son couteau Karnwennan ; il l'atteignit au milieu du corps et en fit deux tronçons⁶⁰¹. Kaw de Prydein recueillit le sang de la sorcière et le garda.

Alors Kulhwch, accompagné de Goreu, fils de Kustennin, et de tous ceux qui voulaient du mal à Yspaddaden Penkawr, retournèrent à sa cour avec les objets merveilleux. Kaw de Prydein vint le raser et lui enleva chair et peau jusqu'à l'os, d'une oreille à l'autre entièrement. « Es-tu rasé, homme ? » lui dit Kulhwch. — « Je le suis, » dit-il. — « Ta fille est-elle à moi maintenant ? » — « Elle est à toi, et tu n'as pas besoin de m'en remercier ; remercie Arthur qui te l'a procurée. De mon plein gré, tu ne l'aurais jamais eue. Le moment est venu pour moi de perdre la vie. » Alors Goreu, fils de Kustennin, le saisit par les cheveux, le traîna après lui jusqu'au donjon, lui coupa la tête et la plaça sur un poteau dans la cour. Puis il prit possession du château et de ses domaines. Cette nuit-là, Kulhwch coucha avec Olwen, et il n'eut pas d'autre femme pendant toute sa vie. Les autres se dispersèrent pour rentrer chacun dans son pays.

C'est ainsi que Kulhwch eut Olwen, la fille d'Yspaddaden Pennkawr.

⁶⁰¹ Mot à mot : *deux seaux*.

LE SONGE DE RONABWY

Madawc, fils de Maredudd⁶⁰², était maître de Powys dans toute son étendue, c'est-à-dire depuis Porfordd jusqu'à Gwaunan au sommet d'Arwystli⁶⁰³. Il avait un frère qui n'avait pas une aussi haute situation que lui, Iorwerth, fils de Maredudd. Iorwerth fut pris d'un grand chagrin et d'une grande tristesse en considérant l'élévation et les grands biens de son frère, tandis que lui-même n'avait rien. Il réunit ses compagnons et ses frères de lait, et délibéra avec eux sur ce qu'il avait à faire dans cette situation. Ils décidèrent d'envoyer quelques-uns d'entre eux réclamer pour lui des moyens de subsistance. Madawc lui proposa la charge de penteulu⁶⁰⁴, les mêmes avantages qu'à lui-même, et chevaux, armes, honneurs. Iorwerth refusa, s'en alla vivre de pillages jus-qu'en Lloeger, et se mit à tuer, à brûler, à faire des captifs. Madawc et les hommes de Powys tinrent conseil et décidèrent de charger cent hommes par trois Kymwl en Powys de se mettre à

⁶⁰² Maredudd ou Meredydd, fils de Bleddyn ab Cynvn était un prince cruel et brave. Il lutta avec vaillance et succès contre les Anglo-normands; il obligea même à la retraite le roi Henri I^{er} qui avait envahi ses États. Il mourut en 1124 ou 1129, dans un âge avancé, ce qui était rare, dit le *Brut y Tywysogion* ou *Chronique des princes*, dans la famille de Bleddyn, et, pourrait-on ajouter, dans toutes familles de chefs gallois (*Brut y Tywysogion*, p. 647 et suiv; 707, col. 1 et 2). Le nom de Meredydd est en vieux gallois, *Marget-iud* (cf. J. Loth, *Chrestomathie bretonne*, à *Margit-hoiarn*). Ses États furent partagés entre ses fils Madawc et Gruffydd. Celui-ci étant venu à mourir laissa ses États à son fils Owen Cyfeiliog, barde de grand renom. En 1167, Owen Cyfeiliog et son cousin, le fils de Madawc, Owen ap Madoc ap Maredudd, chassent leur oncle, Iorwerth Goch ou le Rouge, qui avait épousé une Normande, Maude, fille de Roger de Manley, du comté de Chester, et paraît avoir été soutenu par les Anglo-normands, et se partagent ses terres; Owen Cyfeiliog prend Mochnant Uch Rhaiaadr et Owen ap Madoc, Mochnant Is Rhaiaadr (*Myv. Arch.*, p. 712, col. 2; cf. *History of the lordship of Cyfeiliog*, par Th. Morgan, *Arch. Cambr.*, XIII, 3^e série, p. 125). Le fils d'Owen Cyfeiliog, Gwenwynwyn, a donné son nom à la partie sud de Powys, et Madawc, son oncle à la partie nord. sur la division de Powys en Powys Vadog et Powys Wenwynwyn, voir *Myv. Arch.*, p. 735-736. Madawc est souvent célébré par les poètes de son temps (*Myv. Arch.*, p. 147, 154, 155, 156; *L. noir*, ap. Skene, poèmes XXXVI, XXXVII). Sur les privilèges des hommes de Powys, v. *Ancient laws*, II, p. 742, 743).

⁶⁰³ Le royaume de Madawc s'étendait du voisinage de Chester aux hautes terres d'Arwystli, c'est-à-dire à la chaîne du Pumlummon (cf. Gwalchmai dans l'*Élégie de Madawc*, *Myv. Arch.*, 147; Lady Guest, *Mab.*, II, p. 420, d'après le Rév. Walter Davies (Gwalter Mechain). *Porfordd* est évidemment Pulford.

⁶⁰⁴ *Penteulu*, chef de famille. C'est le personnage le plus important après le roi. Il est dans les *Lois* quelque chose comme le *Major domus*, et c'est en même temps un véritable chef de clan. Il a en petit, dans le clan, les mêmes privilèges que le roi (*Ancient laws*, I, p. 12, 190, 358, 636, etc).

sa recherche. Ils estimaient autant la plaine de Powys⁶⁰⁵, depuis Aber Ceirawc⁶⁰⁶ en Allictwnver⁶⁰⁷ jusqu'à Ryt Wilvre⁶⁰⁸ sur Evyrnwy⁶⁰⁹, que les trois meilleurs Kymwt du pays. Aussi ne voulaient-ils pas que quelqu'un qui n'avait pas de biens de famille en Powys, en eût dans cette plaine.

Ces hommes se divisèrent en troupes à Nillystwn Trevan⁶¹⁰, dans cette plaine. Il y avait à faire partie de cette recherche un certain Ronabwy. Il se rendit avec Kynnwric Vrychgoch⁶¹¹, homme de Mawddwy, et Kadwgawn Vras⁶¹², homme de Moelvre en Kynlleith⁶¹³, chez Heilyn Goch⁶¹⁴, fils de Kadwgawn fils d'Iddon. En arrivant près de la maison, ils virent une vieille salle toute noire, au pignon droit, d'où sortait une épaisse fumée. En entrant, ils aperçurent un sol plein de trous, raboteux. Là où le sol se bombait, c'est à peine si on pouvait tenir debout, tellement il était rendu glissant par la fiente et l'urine de bétail. Là où il y avait des trous, on enfonçait, jusque par-dessus le coup de pied, au milieu d'un mélange d'eau et d'urine d'animaux. Sur le sol étaient répandues en abondance des branches de houx dont le bétail avait brouté les extrémités. Dès l'entrée, le sol des appartements s'offrit à eux poussiéreux et nu. D'un côté était une vieille en train de grelotter ; lorsque le froid la saisissait trop, elle jetait plein son tablier de

⁶⁰⁵ Il s'agit probablement des environs d'Oswestry. Le poète Cynddelw (douzième siècle), chantant les exploits de Llywelyn ab Iorwerth (Llywelyn le Grand), mentionne le *Rechdyr Croesoswallt* — Oswestry (*Myv. Arch.*, p. 175, col. 1). *Rhychtir* signifie proprement *terre arable* ; *terre à sillon*. Cette plaine, qui est ici distincte de Powys proprement dit était peuplée de gens de langue anglaise, semble-t-il, au moins en grande partie.

⁶⁰⁶ *Aber Ceirawc* est l'endroit où la Ceiriog se jette dans la Dee, au-dessous de la ville de Chirk.

⁶⁰⁷ Allictwn paraît être Allington, non loin de Pulford. Le texte *ym Allictwn* ferait supposer *Mallictwn* ou *ballictwn*.

⁶⁰⁸ *Ryt y Wilvre* peut-être, d'après Lady Guest, Rhyd y Vorle, en anglais Melverley, passage sur la Vyrnwy, non loin de l'endroit où cette rivière se jette dans la Severn.

⁶⁰⁹ Aujourd'hui *Y Vyrnwy*, affluent de la Severn.

⁶¹⁰ Peut-être Haliston Trevan ou Halston, près Whittington.

⁶¹¹ Kynnwric Vrychgoch ou le *rouge-tacheté*, est le même personnage probablement que le *Kynwric du Brut g Tywysogion*, tué par la famille de Madawc ab Maredudd (*Myv. Arch.*, p. 623, col. 2) ; Mawddwy était un *cymwd* du cantrev de Cedewain en Powys Wenwynwyn (*Myv. Arch.* p. 736) ; c'est aujourd'hui, avec Talybont, un district du Merionethshire.

⁶¹² Cadwgawn Vras ou le Gros, n'est pas autrement connu (vieil armor. *Catwocon*).

⁶¹³ Cynlleith était un *cymwd* du cantrev de Rhaiadr en Powys Vadog (*Myv. Arch.*, p. 736) ; ce district est mentionné par Cynddelw dans son élégie sur Madawc (*ibid*, p. 155). Cynllaith est en Denbighshire, à l'ouest d'Oswestry en Shropshire. Il comprenait les paroisses de Llansilin et Llanarmon Dyffryn Clwyd (Egerton Philimore, *Owen' Pembrok.*, p. 204, note 1). Le Moelvre est une montagne isolée de ce district.

⁶¹⁴ Un des signataires de la paix entre Llywelyn et Edouard I^{er}, en 1274, porte le nom de Grono ap Heylin. *Iddon* est, en vieil armor., *Iudon* = *Iuddon*.

balle sur le feu, d'où une fumée qui vous entraînait dans les narines et qu'il eût été difficile à qui que ce fut de supporter. De l'autre côté était jetée une peau de veau jaune. C'eût été une bonne fortune⁶¹⁵ pour celui d'entre eux qui aurait obtenu de s'étendre sur cette peau.

Lorsqu'ils furent assis, ils demandèrent à la vieille où étaient les gens de maison. Elle ne leur répondit que par des murmures. Sur ces entrefaites entrèrent les gens de la maison : un homme rouge, légèrement chauve, avec un reste de cheveux frisés, portant sur le dos un fagot ; une petite femme, mince et pâle, ayant elle aussi une brassée de branchages. Ils saluèrent froidement leurs hôtes et se mirent à allumer un feu de fagots ; la femme alla cuire et leur apporta leur nourriture : du pain d'orge, du fromage, et un mélange d'eau et de lait. À ce moment s'éleva une telle tempête de vent et de pluie, qu'il n'eût été guère facile de sortir, même pour une affaire de première nécessité. Par suite de la marche pénible qu'ils avaient faite, les voyageurs ne s'en sentirent pas le courage et allèrent se coucher. Ils jetèrent les yeux sur la couche : il n'y avait dessus qu'une paille courte, poussiéreuse, pleine de puces, traversée de tous côtés par de gros branchages ; toute la paille, qui dépassait la tête et les pieds⁶¹⁶, avait été broutée par des bouvillons. On avait étendu dessus une sorte de couverture de bure, d'un rouge pâle, dure et usée, percée ; par-dessus la bure, un gros drap tout troué ; sur le drap, un oreiller à moitié vide, dont la couverture était passablement sale. Ils se couchèrent. Après avoir été tourmentés par les puces et la dureté de leur couche, les deux compagnons de Ronabwy tombèrent dans un profond sommeil. Quand à lui, voyant qu'il ne pouvait ni dormir ni reposer, il se dit qu'il souffrirait moins s'il allait s'étendre sur la peau de veau jetée sur le sol. Il s'y endormit en effet.

À l'instant même où le sommeil lui ferma les yeux, il se vit en songe, lui et ses compagnons, traversant la plaine d'Argyngroec⁶¹⁷ ; il lui semblait qu'il avait pour but et objectif Rhyd y Groes⁶¹⁸ sur la Havren. Chemin faisant, il entendit un grand bruit ; jamais il n'en avait entendu qui lui parût plus rapide. Il regarda derrière lui, et aperçut un jeune homme aux cheveux blonds frisés, à la barbe

⁶¹⁵ Bonne fortune, traduit *blaen bren*, bois du sommet, bois heureux ; sur le sort par des morceaux de bois, cf. J. Loth ; Le sort chez les Celtes et les Germains, *Revue celt.*, 1895, p. 313 ; Le sort et l'écriture chez les anciens Celtes. *Journal des Savants*, 1911.

⁶¹⁶ Suppléez : *des gens qui y couchaient* (ici, des voyageurs qui allaient y coucher).

⁶¹⁷ *Argyngroec*, aujourd'hui *Cyngrog*, est divisé en deux parties : *Cyngrog vawr*, dans la paroisse de Pool, et *Cyngrog vach*, dans celle de Guilsfield ; le tout sur les bords de la Severn, près de Welshpool, comté de Montgomery.

⁶¹⁸ *Rhyd y Groes* ou *le gué de la croix*, un peu plus bas que Berrew ou le confluent de la Rhiw avec la Severn. Le nom de Rhyd y Groes est porté, d'après Lady Guest, ou plutôt Gwalter Mechain, par une ferme à peu de distance de là, dans la paroisse de Fordun, près Montgomery.

fraîchement rasée, monté sur un cheval jaune, mais qui, à la naissance des jambes par derrière et depuis les genoux par devant, était verdâtre. Le cavalier portait une tunique de *paile* jaune, cousue avec de la soie verte ; il avait, à sa hanche, une épée à poignée d'or dans un fourreau de cordwal neuf, dont les courroies étaient de cuir de daim et la boucle en or. Par-dessus, il portait un manteau de *paile* jaune cousu de fils de soie verte ; la bordure du manteau était verte. Le vert de ses habits et le vert du cheval était aussi tranché que le vert des feuilles du sapin, et le jaune, que le jaune des fleurs du genêt.

Le chevalier avait l'air si belliqueux, qu'ils prirent peur et s'enfuirent. Il les poursuivit. Chaque fois que son cheval respirait, ils s'éloignaient de lui ; chaque fois qu'il aspirait, ils approchaient jusqu'au poitrail du cheval. Il les atteignit, et ils lui demandèrent grâce. « Je vous l'accorde », répondit-il ; « n'ayez pas peur. » — « Seigneur, » dit Ronabwy, « puisque tu nous fais grâce, nous diras-tu qui tu es ? » — « Je ne vous cacherai pas ma race : je suis Iddawc⁶¹⁹, fils de Mynyo ; mais ce n'est pas par mon nom que je suis le plus connu : c'est par mon surnom. » — « Voudrais-tu nous le dire ? » — « Oui : on m'appelle Iddawc Cordd Prydein. » — « Seigneur », dit Ronabwy, « pourquoi t'appelle-t-on ainsi ? » — « En voici la raison. À la bataille de Kamlan, j'étais un des intermédiaires entre Arthur et Medrawd son neveu. J'étais jeune, fougueux. Par désir du combat, je mis le trouble entre eux. Voici comment : lorsque l'empereur Arthur m'envoyait à Medrawd pour lui représenter qu'il était son père nourricier et son oncle, et lui demander de faire la paix afin d'épargner le sang des fils de rois et des nobles de l'île de Bretagne, Arthur avait beau prononcer devant moi les paroles les plus affectueuses qu'il pouvait, je rapportais, moi, à Medrawd les propos les plus blessants. C'est ce qui m'a valu le surnom d'Iddawc Cordd Prydein, et c'est ainsi que se trama la bataille de Kamlan. Cependant trois nuits avant la fin de la bataille, je les quittai et j'allai à Llechlas⁶²⁰ en Prydein pour faire pénitence. J'y restai sept années ainsi et j'obtins mon pardon. »

⁶¹⁹ *Iddawc* (vieil-armor, *Iudoc*). Dans les *Triades*, une des trois trahisons secrètes lui est attribuée ; il trahit Arthur. Sa réunion avec Medrawd a lieu à Nanhwynnain : c'est une des trois réunions pour trahison. Il devient ainsi l'auteur d'une des trois batailles frivoles de l'île, la bataille de Camlan (*Myv. Arch.*, p. 403, 20, 22 ; p. 405, 50). Lady Guest l'a confondu avec Eiddilic Gorr, qui est un personnage très différent. Les *Triades* lui donnent le surnom de *Corn Prydain*. *Cordd* est préférable ; il faut le rapprocher de *corddi*, agiter et mêler, baratter. Il est passé dans le rang des saints, confondu peut-être avec un autre personnage, Idew (Rees, *Welsh saints*, p. 280). Les généalogies de saints de la Myv. l'appellent Iddew Corn Prydain ab Cowrda ap Kradog freichfras ap Llyr Merini (*Myv. Arch.*, p. 426, col. 2), mais dans certaines généalogies il est appelé Iddawc Corn Prydain ap Caradawc Vreichvras (*Iolo mss.*, p. 123).

⁶²⁰ *Llechlas* ou la pierre plate, pâle ou verdâtre, peut-être Glasgow, dit Lady Guest je ne sais pour quelle raison.

À ce moment, ils entendirent un bruit beaucoup plus violent qu'auparavant. Ils regardèrent dans la direction du bruit, et aperçurent un jeune homme aux cheveux roux, sans barbe et sans moustache, à l'aspect princier, monté sur un grand cheval rouge, mais qui, depuis le garrot d'un côté et depuis les genoux de l'autre jusqu'en bas était jaune. Lui, il portait un habit de *paille* rouge, cousu avec de la soie jaune; la bordure de son manteau était jaune. Le jaune de ses habits et de son cheval était aussi jaune que la fleur du genêt, le rouge, que le sang le plus rouge du monde. Le chevalier les atteignit et demanda à Iddawc s'il aurait sa part de ces petits hommes. « La part qu'il me convient de donner, » répondit Iddawc, « tu l'auras : tu peux être leur compagnon comme je le suis. » Là-dessus, le chevalier s'éloigna. « Iddawc, » dit Ronabwy, « quel est ce chevalier ? » — « Ruawn Pebyr, fils du prince Deorthach. »

Ils continuèrent leur marche à travers la plaine d'Argyngroec, dans la direction de Ryd y Groes sur la Havren. À un mille du gué, ils aperçurent des deux côtés de la route, des campements et des tentes et tout le mouvement d'une grande armée. Arrivés au bord du gué, ils virent Arthur assis dans une île au sol uni, plus bas que le gué, ayant à un de ses côtés l'évêque Betwin et, de l'autre, Gwarthegyt, fils de Kaw. Un grand jeune homme brun se tenait devant eux, ayant à la main une épée dans le fourreau. Sa tunique et sa toque étaient toutes noires, son visage aussi blanc que l'ivoire avec des sourcils aussi noirs que le jais. Ce qu'on pouvait apercevoir de son poignet entre ses gants et ses manches était aussi blanc que le lis; son poignet était aussi blanc que le lis; son poignet était plus gros que le cou de pied du guerrier. Iddawc et ses compagnons s'avancèrent jusque devant Arthur et le saluèrent. « Dieu vous donne bien, » dit Arthur. « Où as-tu trouvé, Iddawc, ces petits hommes-là ? » — « Plus haut là-bas, seigneur, » répondit Iddawc, « sur la route. » Arthur eut alors un sourire amer. « Seigneur, » dit Iddawc, « pourquoi ris-tu ? » — « Iddawc, » répondit-il, « je ne ris pas; cela me fait pitié de voir des hommes aussi méprisables que ceux-là garder cette île après qu'elle a été défendue par des hommes comme ceux d'autrefois. » Iddawc dit alors à Ronabwy : « Vois-tu à la main de l'empereur cette bague avec la pierre qui y est enchâssée ? » — « Je la vois. » — « Une des vertus de cette pierre, c'est qu'elle fera que tu te souviennes de ce que tu as vu cette nuit; si tu n'avais pas vu cette pierre, jamais le moindre souvenir de cette aventure ne te serait venu à l'esprit. »

Ensuite Ronabwy vit venir une armée du côté du gué. « Iddawc, » dit-il, « à qui appartient cette troupe là-bas ? » — « Ce sont les compagnons de Ruawn Pebyr. Ils peuvent prendre hydromel et bragawt à leur gré, comme marque d'honneur, et faire la cour, sans qu'on y trouve à redire, à toutes les filles des princes de l'île

de Bretagne ; et ils le méritent, car, dans tout danger, on les trouve à l'avant et ensuite à l'arrière. » Chevaux et hommes, dans cette troupe, étaient rouges comme le sang ; chaque fois qu'un cavalier s'en détachait, il faisait l'effet d'une colonne de feu voyageant à travers l'air. Cette troupe alla tendre ses pavillons plus haut que le gué. Aussitôt après ils virent une autre armée s'avancer vers le gué. Depuis les arçons jusqu'en haut, le devant des chevaux était aussi blanc que le lis ; et jusqu'en bas, aussi noir que le jais. Tout à coup un de ces cavaliers se porta en avant, et brochant des éperons poussa son cheval dans le gué, si bien que l'eau jaillit sur Arthur, sur l'évêque et tous ceux qui tenaient conseil avec eux : ils se trouvèrent aussi mouillés que si on les avait tirés de l'eau. Comme il tournait bride, le valet qui se tenait devant Arthur frappa son cheval sur les narines, du fourreau de l'épée qu'il avait à la main ; il n'avait entamé ni chair ni os. Le chevalier tira à moitié son épée du fourreau en s'écriant : « Pourquoi as-tu frappé mon cheval ? est-ce pour m'outrager ou en guise d'avertissement ? » — « Tu avais bien besoin d'avertissement ; quelle folie t'a poussé à chevaucher avec tant de brutalité que l'eau a rejailli sur Arthur, sur l'évêque sacré et leurs conseillers au point qu'ils étaient aussi mouillés que si on les avait tirés de la rivière ? » — « Eh bien, je le prends comme avertissement. » Et il tourna bride du côté de ses compagnons. « Iddawc, » dit Ronabwy, « quel est ce chevalier ? » — « Un jeune homme qu'on regarde comme le plus courtois et le sage de cette île, Addaon⁶²¹, fils de Teleesin » — « Quel est celui qui a frappé son cheval ? »

— « Un jeune homme violent, prompt, Elphin, fils de Gwyddno⁶²². »

⁶²¹ Avaon ou Addaon, fils de Taliesin, est un des trois princes *taureaux de bataille* (*Triades Mab.*, 303, 18). C'est un des trois *aerveddawc* ou chefs qui se vengeaient du fond de leurs tombes (*Ibid.*, p. 304, 7). Il est tué par Llwgat Trwmbargawt Eiddin, et c'est un des trois meurtres funestes (*Myv. Arch.*, p. 390, col. 2). Il est fait mention de lui dans les *Propos des sages* (*Iolo mss.*, p. 254). Il est assez remarquable que Taliesin ne parle pas de lui, excepté peut-être dans un passage (Skene, p. 175, v. 25).

⁶²² Elphin ab Gwyddno. Sa généalogie est donnée dans la noblesse des hommes du Nord, c'est-à-dire des Bretons de Strat-Clut : Elffin, mab Gwyddno, mab Cawrdav, mab Garmonyawn, mab Dyvynwal Hen (Skene, II, p. 454). D'après une tradition qui paraît avoir été fort répandue, Elffin mab Gwyddno aurait été délivré de la prison où le tenait Maelgwn de Gwynedd, par le pouvoir de la poésie de Taliesin son barde (*Iolo mss.*, p. 71, 72, 73) : « Je saluerai mon roi... à la façon de Taliesin voulant délivrer Elfin, » dit Llywarch ab Llywelyn, poète de la fin du XII^e siècle, s'adressant à Llywelyn ab Iorwerth (*Myv. Arch.*, p. 214, col. 2) Taliesin le dit en propres termes : « Je suis venu à Deganhwy pour discuter avec Maelgwn..., j'ai délivré mon maître en présence des nobles, Elphin le prince » (Skene, II, p. 154, 19). Dans un autre passage, il supplie dieu de délivrer Elphin de l'exil, l'homme qui lui donnait vin, bière, hydromel et grands et beaux chevaux (*Ibid.*, p. 164, 29 ; 165, 1-6 ; voir d'autres mentions d'Elphin, p. 137, 15 ; 131, 16 ; 216, 16). Le poète Philip Prydydd (1200-1250), dans un poème contre les bardes de bas étage, dit qu'ils ont toujours été en lutte avec les vrais bardes, depuis la dispute d'Elffin avec

À ce moment un homme fier, accompli, au parler harmonieux, hardi, s'écria que c'était merveille qu'une aussi grande armée pût tenir en un endroit si resserré, mais qu'il était encore plus surpris de voir là, à cette heure, des gens qui avaient promis de se trouver à la bataille de Baddon⁶²³ vers midi, pour combattre Osla Gyllellvawr. « Décide-toi, » dit-il en finissant, « à te mettre en marche ou non ; pour moi je pars. » — « Tu as raison, » répondit Arthur ; « partons tous ensemble. » — « Iddawc, » dit Ronabwy, « quel est l'homme qui vient de parler à Arthur avec une liberté si surprenante ? » — « Un homme qui a le droit de lui parler aussi hardiment qu'il le désire : Karadawc Vreichvras, fils de Llyr Marini⁶²⁴, le chef de ses conseillers et son cousin germain. » Iddawc prit alors Ronabwy en croupe, et toute cette grande armée, chaque division dans son ordre de bataille, se dirigea

Maelgwn (*Myv. Arch.*, p. 258, col. 2). Cette querelle est exposée dans *a Hanes Taliesin* donnée par Lady Guest à la fin des *Mabinogion*. Maelgwn tenant cour à Deganhwy, les bardes se mirent à accabler le roi de louanges, à dire que personne ne le surpassait en grandeur, en beauté, et, en particulier, que sa femme était la plus sage et la plus belle des femmes. Elphin, présent, soutint que sa femme à lui était aussi vertueuse que n'importe quelle femme du royaume et son barde plus habile que tous ceux du roi. Le roi, furieux, le fait jeter en prison. Il envoie son fils Run pour séduire la femme d'Elphin, qui se joue de lui en se déguisant en servante, et en donnant une servante pour elle. Taliesin va à Deganhwy, et, par sa magie et ses vers, fait tomber les chaînes de son maître (*Mab*, III, p. 329 et suiv.). La vie de Taliesin a été reproduite sur des manuscrits du siècle dernier, mais elle paraît avoir été compilée au XIII^e ou XIV^e siècle ; v. *Iolo mss.*, 71, 72. Elfin est la forme galloise d'Alpin nom gaélique d'Écosse bien connu, prob. d'origine picte.

⁶²³ La bataille du mont Badon fut livrée, d'après Bède, en 493. Ce fut pour les Brittons une victoire importante qui arrêta, pour quelques temps, les progrès des Saxons et semble même leur avoir porté un coup terrible. Gildas met le *Badonicus mons* aux bouches de la Severn (*De Excid.*, XXVI). Suivant les *Annales Cambriae* elle aurait eu lieu en 516, et Arthur y aurait porté, pendant trois jours et trois nuits, la croix sur ses épaules (Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 830). On n'est pas d'accord sur l'emplacement de Badon.

⁶²⁴ *Caradawc Vreichvras* ou Caradawc aux gros bras, un des trois princes chevaliers de combat (*cadvarchawg*), de la cour d'Arthur ; les deux autres étaient Llyr Llyddawg et Mael ab Menwaed d'Arllechwedd. Arthur chanta à leur honneur cet *englyn* : « Voici mes trois chevaliers de combat : Mael le Long, Llyr Llyddawg (le chef d'armées) et la colonne de Cymru, Caradawg » (*Myv. Arch.*, p. 403, 29). Son cheval s'appelait Lluagor (*Livre Noir*, Skene 10, 14, Taliesin, *ibid.*, p. 176, 5). Sa femme, Tegai Eurvronn, est une des trois femmes chastes de l'île, et une des trois principales dames de la cour d'Arthur (*Myv. Arch.*, p. 410, 103, 108). Caradawc Vreichvras est devenu, dans les *Romans de la Table Ronde*, Karadoc Brief-bras ou aux bras courts, à la suite d'une mauvaise lecture (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, V, 209). Dans un acte concernant les reliques de la cathédrale de Vannes (XV^e siècle, bibl. nat., fonds latin 9093), il est question des relations de saint Patern avec le roi Karadoc, cognomento Brech-bras. Caradawc, lui aussi, est la tige d'une famille de saints : Cawrdav, Cadvarch, Maethlu, Tangwn sont ses enfants (*Iolo mss.*, p. 123). Llyr Merinei a pour femme Dywanwedd, fille d'Amlawdd Wledig, et devient père de Gwynn ab Nudd (un démon : v. Kulhwch), Caradawc Vreichvras, Gwallawc ab Llecnawc (*Iolo mss.* p. 123). Sur ce nom curieux de Llyr Marini, v. Rhys, *Lectures*, p. 398.

vers Kevyn Digoll⁶²⁵. Quand ils furent au milieu du gué sur la Havren, Iddawc fit faire volte-face à son cheval et Ronabwy jeta les yeux sur la vallée du fleuve. Il aperçut deux armées se dirigeant lentement vers le gué. L'une avait l'aspect d'un blanc éclatant ; chacun des hommes portait un manteau de *paile* blanc avec une bordure toute noire ; l'extrémité des genoux et le sommet des jambes des chevaux étaient tout noirs, tout le reste était d'un blanc pâle ; les étendards étaient tout blancs mais le sommet en était noir. « Iddawc, » dit Ronabwy, « quelle est cette armée d'un blanc éclatant là-bas ? » — « Ce sont les hommes de Llychlyn (Scandinavie), et leur chef est March, fils de Meirchiawn⁶²⁶ ; c'est un cousin Germain d'Arthur. » L'autre armée qui venait après portait des vêtements tout noirs, mais la bordure des manteaux était toute blanche ; à la naissance des jambes d'un côté et au genoux, de l'autre, les chevaux étaient blancs, tout le reste était noir ; les étendards étaient tout noirs mais le sommet en était tout blanc. « Iddawc, » dit Ronabwy, « quelle est cette armée toute noire là-bas ? » — « Ce sont les hommes de Denmarc⁶²⁷ ; c'est Ederne, fils de Nudd qui est leur chef. » Quand ils rejoignirent l'armée, Arthur et ses guerriers de l'île des Forts étaient descendus plus bas que Kaer Vaddon. Il semblait à Ronabwy qu'il suivait, lui et Iddawc, le même chemin qu'Arthur. Quand ils eurent mis pied à terre, il entendit un grand bruit tumultueux dans les rangs de l'armée.

Les soldats qui se trouvaient sur les flancs passaient au milieu, et ceux du

⁶²⁵ *Cevn Digoll*, appelé aussi, d'après Lady Guest, *Hir Vynydd* ou la longue montagne, est situé à la frontière est du Montgomeryshire. A Cevn Digoll eut lieu une bataille entre Katwallawn et Etwin, che des Saxons ; la Severn en fut empestée depuis la source jusqu'à l'embouchure, d'où vint à Katwallawn le nom d'un des trois *salisseurs* de la Severn (*Triades Myv. Arch.*, p. 308, l. 21). Ce Catwallawn est le fils de Cadvan, célébré dans un poème du *Livre Rouge*. « L'armée de Katwallawn le Glorieux campe sur les hauteurs de la montagne de Digoll : en sept mois, sept combats par jour. » (Skene, *Four anc. books*, p. 277, v. 19). Ce Catwallawn paraît bien être l'aïllé du roi de Mercie Penda, le vainqueur d'Aedwin de Northumbrie, qui mit en péril la domination des Angles (v. Bède, *Hist. eccl.*, II, 20). C'est encore à Cevn Digoll, dit Lady Guest, que Madawc ab Llewelyn livra aux troupes d'Edward I^{er} la dernière bataille pour l'indépendance galloise. Henri VII y campa dans sa marche sur Bosworth.

⁶²⁶ Il y a trois chefs de flotte de l'île de Bretagne : Gereint, fils d'Erbin, March, fils de Meirchion, et Gwenwynwyn, fils de Nav (*Triades Mab*, p. 303, l. 11). Sa tombe est mentionnée parmi celles des guerriers de l'île, avec celle de Gwythur et de Gwgawn Cleddyvrud (*Livre Noir*, p. 32, v. 19). Sa femme est Essyllt, la maîtresse de son neveu Trystan ab Tallwch (*Myv. Arch.*, p. 410, 103, 105). C'est le roi Marc de Cornouailles du roman français de Tristan et Iseult. Les noms de March et de Merchion sont aussi des noms bretons-armoricains (*Annales de Bret.*, II, n° 3, p. 405, 406).

⁶²⁷ Les Danois étaient appelés par les Brittons, la *nation noire* : 853. *Mon vastata est a gentilibus nigris* ; 866. *Urbs Ebrauc vastata est, id est Cat Dub gint* (le combat des nations noires), *Annales Cambriae*, ap. Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 835 ; cf. *Dubgall*, les étrangers noirs, *Annales Ult.*, à l'année 866. Les *étrangers blancs* (*Finnгал*) étaient les Norvégiens.

milieu sur les flancs. Aussitôt il vit venir un chevalier recouvert d'une cotte de mailles, lui et son cheval; les anneaux en étaient aussi blancs que le plus blanc des lis, et les clous aussi rouges que le sang le plus rouge. Il chevauchait au milieu de l'armée. «Iddawc,» dit Ronabwy, «est-ce que l'armée que j'ai là devant moi fuit?» — «L'empereur Arthur n'a jamais fui; si on avait entendu tes paroles, tu serais un homme mort. Ce chevalier que tu vois là-bas, c'est Kei; c'est le plus beau cavalier de toute l'armée d'Arthur. Les hommes des ailes se précipitent vers le centre pour voir Kei, et ceux du milieu fuient vers les ailes pour ne pas être blessés par le cheval: voilà la cause de tout ce tumulte dans l'armée.»

À ce moment, ils entendirent appeler Kadwr⁶²⁸, comte de Kernyw; il se dressa, tenant à la main l'épée d'Arthur sur laquelle étaient gravés deux serpents d'or. Lorsqu'on tirait l'épée du fourreau, on voyait comme deux langues de feu sortir de la bouche des serpents; c'était si saisissant, qu'il était difficile à qui que ce fût de regarder l'épée. Alors l'armée commença à se calmer et le tumulte s'apaisa. Le comte retourna à son pavillon. «Iddawc,» dit Ronabwy, «quel est l'homme qui portait l'épée d'Arthur?» — «Kadwr, comte de Kernyw, l'homme qui a le privilège de revêtir au roi son armure les jours de combat et de bataille.»

Aussitôt après, ils entendirent appeler Eirinwyth Amheibyn, serviteur d'Arthur, homme aux cheveux rouges, rude, à l'aspect désagréable, à la moustache rouge et aux poils hérissés. Il arriva monté sur un grand cheval rouge, dont la crinière retombait également des deux côtés du cou, et portant un grand et beau bât. Ce grand valet rouge descendit devant Arthur et tira des bagages une chaire en or, un manteau de *paile* quadrillée; il étendit devant Arthur le manteau qui portait une pomme d'or rouge à chaque angle et dressa la chaire dessus: elle était assez grande pour que trois chevaliers revêtus de leur armure pussent s'y asseoir. Gwenn (Blanche) était le nom du manteau; une de ses vertus, c'était que l'homme qui en était enveloppé pouvait voir tout le monde sans être vu de personne; il ne gardait aucune couleur que la sienne propre. Arthur s'assit sur le manteau; devant lui se tenait Owein, fils d'Uryen. «Owein,» dit Arthur, «veux-tu jouer aux échecs?» — «Volontiers, seigneur», répondit Owein. Le valet rouge leur apporta les échecs: cavaliers d'or, échiquier d'argent. Ils commencèrent la partie.

Au moment où ils s'y intéressaient le plus, penchés sur l'échiquier, on vit sortir d'un pavillon blanc, au sommet rouge, surmonté d'une image de serpent tout noir, aux yeux rouges empoisonnés, à la langue rouge-flamme, un jeune écuyer aux cheveux blonds frisés, aux yeux bleus, à la barbe naissante, tunique et

⁶²⁸ *Kadwr* avait élevé Gwenthwyvar, femme d'Arthur (*Brut Tysilio, Myv. Arch.*, p. 464, col. 1). Il prend part aux expéditions d'Arthur (vieil armor. *Cat-wr*).

surcot de *paille* jaune, bas de drap jaune-vert et, par-dessus, brodequins de cordwal tacheté, fermé au cou-de-pied par des agrafes d'or. Il portait une épée à poignée d'or à lame triangulaire; le fourreau était de cordwal noir, et il avait, à son extrémité, une bouterolle de fin or rouge. Il se rendit à l'endroit où l'empereur Arthur et Owein étaient en train de jouer aux échecs, et adressa ses salutations à Owein. Celui-ci fut étonné que le page le saluât, lui, et ne saluât pas l'empereur Arthur. Arthur devina la pensée d'Owein et lui dit: « Ne t'étonne pas que ce soit toi que le page salue en ce moment; il m'a salué déjà, et d'ailleurs c'est à toi qu'il a affaire. » Le page dit alors à Owein: « Seigneur, est-ce avec ta permission que les petits serviteurs et pages de l'empereur Arthur s'amuse à agacer, harceler et harasser tes corbeaux? Si ce n'est pas avec ta permission, fais à l'empereur Arthur les en empêcher. » — « Seigneur, » dit Owein, « tu entends ce que dit le page; s'il te plaît, empêche-les de toucher à mes corbeaux ». — « Joue ton jeu », répondit Arthur. Le jeune homme retourna à son pavillon. Ils terminèrent la partie et en commencèrent une seconde.

Ils en étaient environ à la moitié, quand un jeune homme rouge aux cheveux bruns, frisant légèrement, aux grands yeux, de taille élancée, à la barbe rasée, sortit d'une tente toute jaune, surmontée d'une image de lion tout rouge. Il portait une tunique de *paille* jaune descendant au cou-de-pied et cousue de fils de soie rouge; ses deux bas étaient de fin bougran blanc et ses brodequins de cordwal noir, avec des fermoirs dorés. Il tenait à la main une grande et lourde épée à lame triangulaire; la gaine était de peau de daim rouge, avec une bouterolle d'or à l'extrémité. Il se rendit à l'endroit où Arthur et Owein étaient en train de jouer aux échecs, et salua Owein. Owein fut fâché que le salut s'adressât à lui seul; mais Arthur ne s'en montra pas plus contrarié que la première fois. Le page dit à Owein: « Est-ce malgré toi que les pages de l'empereur Arthur sont en train de piquer tes corbeaux et même de les tuer? Si c'est malgré toi, prie-le de les arrêter. » — « Seigneur », dit Owein à Arthur, « s'il te plaît, arrête tes gens. » — « Joue ton jeu », répondit l'empereur. Le page s'en retourna au pavillon. Ils finirent cette partie et commencèrent une autre.

Comme ils commençaient à mettre les pièces en mouvement, on aperçut à quelque distance d'eux un pavillon jaune tacheté, le plus grand qu'on eût jamais vu, surmonté d'une image d'aigle en or, dont la tête était ornée d'une pierre précieuse; on vit en sortir un page à la forte chevelure blonde et frisée, belle et bien ordonnée, au manteau de *paille* vert, rattaché à l'épaule droite par une agrafe d'or, aussi épaisse que le doigt du milieu d'un guerrier, aux bas de fin Totness, aux souliers de cordwal tacheté, avec des boucles d'or. Il avait l'aspect noble, le visage blanc, les joues rouges, de grands yeux de faucon. Il tenait à la main une

lance à la forte hampe jaune tachetée, au fer nouvellement aiguisé, surmontée d'un étendard bien en vue. Il se dirigea d'un air irrité, furieux, d'un pas précipité, vers l'endroit où Arthur et Owein jouaient, penchés sur leurs échecs. On voyait bien qu'il était irrité. Il salua cependant Owein et lui dit que les principaux de ses corbeaux avaient été tués, et que les autres avaient été blessés et si maltraités, que pas un seul ne pouvait soulever ses ailes de terre de plus d'une brasse. « Seigneur, » dit Owein, « arrête tes gens. » — « Joue, si tu veux », répondit Arthur. Alors Owein dit au page : « Va vite, élève l'étendard au plus fort de la mêlée, et advienne ce que Dieu voudra. »

Le jeune homme se rendit aussitôt à l'endroit où les corbeaux subissaient l'attaque la plus rude et dressa en l'air l'étendard. Dès que l'étendard fut dressé, ils s'élevèrent en l'air irrités, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, pour laisser le vent déployer leurs ailes et se remettre de leurs fatigues. Quand ils eurent retrouvé leur valeur naturelle et leur supériorité, ils s'abattirent d'un même élan furieux sur les hommes qui venaient de leur causer colère, douleur et pertes. Aux uns ils arrachaient la tête, aux autres les yeux, à d'autres les oreilles, à certains les bras, et les enlevaient avec eux en l'air. L'air était tout bouleversé et par le battement d'ailes, les croassements des corbeaux exultant, et d'un autre côté par les cris de douleur des hommes qu'ils mordaient, estropiaient ou tuaient. Le tumulte était si effrayant qu'Arthur et Owein, penchés sur l'échiquier, l'entendirent. En levant les yeux, ils virent venir un chevalier monté sur un cheval d'un gris sombre ; le cheval était d'une couleur extraordinaire : il était gris sombre, mais il avait l'épau-le droite toute rouge ; depuis la naissance des jambes jusqu'au milieu du sabot, il était tout jaune. Le cavalier et sa monture étaient couverts d'armes pesantes, étrangères. La couverture de son cheval, depuis l'arçon de devant jusqu'en haut, était de cendal tout rouge, et, à partir de l'arçon de derrière jusqu'en bas, de cendal tout jaune. Le jeune homme avait à la hanche une épée à poignée d'or, à un seul tranchant, dans un fourreau tout bleu, ayant à l'extrémité une bouterolle en laiton d'Espagne. Le ceinturon de l'épée était en cuir d'Irlande noir, avec des plaques dorées ; la boucle en était d'ivoire et la languette de la boucle toute noire. Son heaume d'or était rehaussé d'une pierre précieuse possédant une grande vertu, et surmonté d'une figure de léopard jaune-rouge, dont les yeux étaient deux pierres rouges : même un soldat, si ferme que fût son cœur, aurait eu peur de fixer ce léopard, et, à plus forte raison, ce guerrier. Il avait à la main le fût d'une longue et lourde lance à la hampe verte, mais à partir de la poignée jusqu'à la pointe, rouge du sang des corbeaux avec leur plumage. Le chevalier se rendit à l'endroit où Arthur et Owein étaient en train de jouer, penchés sur les échecs. Ils reconnurent qu'il arrivait épuisé, hors de lui par la colère. Il salua Arthur et

lui dit que les corbeaux d'Owein étaient en train de tuer ses petits serviteurs et ses pages. Arthur tourna les yeux vers Owain et lui dit : « Arrête tes corbeaux. » — « Seigneur, » répondit Owain, « joue ton jeu. » Et ils jouèrent. Le chevalier s'en retourna sur le théâtre de la lutte, sans qu'on tentât d'arrêter les corbeaux.

Arthur et Owain jouaient déjà depuis quelque temps, lorsqu'ils entendirent un grand tumulte : c'étaient les cris de détresse des hommes et les croassements des corbeaux enlevant sans peine les hommes en l'air, les écrasant et déchirant à coup de bec, et les laissant tomber en morceaux sur le sol. En même temps, ils virent venir un chevalier monté sur un cheval blanc pâle, mais, à partir de l'épaule gauche, tout noir jusqu'au milieu du sabot. Cheval et cavalier étaient couverts d'une lourde et forte armure bleuâtre. La cotte d'armes était de *paille* jaune damassé, avec une bordure verte, tandis que la cotte de son cheval était toute noire, avec des bords tout jaunes. À sa hanche était fixée une longue et lourde épée à trois rainures, dont le fourreau était de cuir rouge artistement découpé ; le ceinturon était de peau de cerf d'un rouge tout frais ; la boucle, d'os de cétacé, avec une languette toute noire. Sa tête était couverte d'un heaume doré, dans lequel était enchâssé un saphir aux propriétés merveilleuses ; il était surmonté d'une figure de lion jaune rouge, dont la langue rouge flamme sortait d'un pied hors de la bouche, dont les yeux étaient tout rouges et empoisonnés. Le chevalier s'avança, tenant à la main une grosse lance à la lampe de frêne, au fer tout fraîchement ensanglanté, dont les chevilles étaient d'argent, et salua l'empereur. « Seigneur, » lui dit-il, « c'en est fait : tes pages et tes petits serviteurs, les fils des nobles de l'île de Bretagne sont tués ; c'est au point qu'il ne sera plus facile désormais de défendre cette île. » « Owain, » dit Arthur, « arrête tes corbeaux⁶²⁹. » — « Joue, seigneur, » répondit-il, « ce jeu-ci. » Ils terminèrent la partie et en commencèrent une autre.

Vers la fin de la partie, tout à coup ils entendirent un grand tumulte, les cris de détresse des gens armés, les croassements et les battements d'ailes des corbeaux en l'air, et le bruit qu'ils faisaient en laissant retomber sur le sol les armures entières et les hommes et les chevaux en morceaux. Aussitôt ils virent accourir

⁶²⁹ Une allusion est faite aux corbeaux d'Owein à la fin du roman d'Owein et Lunet. Les corbeaux d'Owein sont souvent mentionnés par les poètes, notamment par Bleddyn poète du XIII^e siècle (*Myv. Arch.*, p. 252, col. 1). Kynddelw, au XII^e siècle (*Myv. Arch.*, 174, 2) y fait allusion. *Branhes* ou la troupe des corbeaux est souvent associée à Bryneich (Bernicie) ; c'est peut-être un rapprochement amené par l'allitération (*Myv. Arch.*, p. 237, col. 1 ; 246, col. 2 ; 252, col. 2 ; 281, col. 2 ; 291, col. 1). Lewis Glyn Cothi en parle en termes très clairs : « Owain ab Urien a frappé les trois tours dans le vieux Cattræth ; Arthur a craint, comme la flamme, Owain, ses corbeaux et sa lance aux couleurs variées » (p. 140, v. 49). Sur les corbeaux dans la mythologie celtique, voir *Revue Celtique*, I, p. 32-57.

un chevalier monté sur un cheval pied-noir, à la tête haute, dont le pied gauche était tout rouge, et le pied droit, depuis le garrot jusqu'au milieu du sabot, tout blanc. Cheval et cavalier étaient couverts d'une armure jaune tachetée, bigarrée de laiton d'Espagne. La cotte d'armes qui le couvrait, lui et son cheval, était mi-partie blanche et noire, avec une bordure de pourpre dorée. Par-dessus la cotte se voyait une épée à poignée d'or, brillante, à trois rainures; le ceinturon, formé d'un tissu d'or jaune, avait une boucle toute noire en sourcils de morse, avec une languette d'or jaune. Son heaume étincelant, de laiton jaune, portait, enchâssée, une pierre de cristal transparent, et était surmonté d'une figure de griffon dont la tête était ornée d'une pierre aux propriétés merveilleuses. Il tenait à la main une lance à la hampe de frêne ronde, teinte en azur, au fer fraîchement ensanglanté, fixé par des goupilles d'argent. Il se rendit, tout irrité, auprès d'Arthur, et lui dit que les corbeaux avaient massacré les gens de sa maison et les fils des nobles de l'île; il lui demanda de faire à Owein arrêter ses corbeaux. Arthur pria Owein de les arrêter, et pressa dans sa main les cavaliers d'or de l'échiquier au point de les réduire tous en poudre. Owein ordonna à Gwers, fils de Reget, d'abaisser la bannière. Elle fut abaissée et aussitôt la paix fut rétablie partout.

Alors Ronabwy demanda à Iddawc quels étaient les trois hommes qui étaient venus les premiers dire à Owein qu'on tuait ses corbeaux. «Ce sont,» répondit Iddawc, «des hommes qui étaient peïnés des pertes d'Owein, des chefs comme lui, et ses compagnons: Selvy⁶³⁰, fils de Kynan Garwyn⁶³¹ de Powys, Gwgawn Gleddeyrud⁶³²; Gwres, fils de Reget, est celui qui porte la bannière les jours de

⁶³⁰ Selyv, fils de Kynan Garwyn est un des trois *aerveddawc* ou ceux qui se vengent du fond de leur tombe (*Triades Mab.*, 304, 6). C'est probablement le même personnage que le *Selim filius Cinan* tué à la bataille de Chester, en 613 (*Annales Cambriae*, Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 83). *Selim*, *Selyv* vient de *Salomo*. Son cheval Duhir Tervenydd, est un des trois *tom eddystr* ou chevaux de travail de l'île de Bretagne (*Livre Noir*, Skene, II, p. 172). Dans les triades du *Livre Rouge* annexées aux *Mab.*, son cheval Duhir Tynedic est un des trois premiers chevaux (*Mab.*, 306, 24).

⁶³¹ Kynan Garwyn paraît être le fils de Brochval Ysgithrog, qu'on identifie avec le Brocmail de Bède, défait en 613 par Ædilfrid, roi des Angles, près de Chester (Bède, *Hist. eccl.*, II, 2). Un poème de Taliesin lui est consacré (Skene, II, p. 172).

⁶³² Gwgawn Gleddeyrud, ou Gwgawn à l'épée rouge, est un des trois *esgemyd aereu* ou bancs de bataille (v. la note à Morvran Eil Tegit, plus haut, dans le *Mab.* de Kulhwch). C'est un des trois portiers de la bataille des Vergers de Bangor (Gweith Perllan Bangor) avec Madawc ab Run et Gwiwawn, fils de Cyndyrwynn (*Triades Mab.*, 304, 25-30; Skene, app. II, p. 458). Son cheval Bucheslom Seri est un des trois *anreithvarch* ou chevaux de butin de l'île; les deux autres sont Carnavlawc, cheval d'Owein ab Uryen et Tavautir Breichir, le cheval de Katwallawn ab Katvan (*Livre Noir*, Skene, II, 14; *Triades Mab.*, 306, 30). Wocon, plus tard Gwogon et Gwgon, est un nom très commun en Armorique. La tombe de Gwgawn Gleddeyrud est signalée parmi celles des guerriers de l'île (*Livre Noir*, Skene, p. 32, v. 20). C'est du même Gwgawn qu'il est

combat et de bataille. — « Quels sont les trois qui sont venus en dernier lieu dire à Arthur que les corbeaux tuaient ses gens ? » — « Les hommes les meilleurs et les plus braves, ceux qu'une perte quelconque d'Arthur indigne le plus ; Blathaon, fils de Mwrheth, Ruvawn Pebyr, fils de Deorthach Wledic, et Hyveidd Unllenn. »

À ce moment vinrent vingt-quatre chevaliers de la part d'Osla Gyllellvawr demander à Arthur une trêve d'un mois et quinze jours. Arthur se leva et s'en alla tenir conseil. Il se rendit à peu de distance de là, à l'endroit où se tenait un grand homme brun aux cheveux frisés, et fit venir auprès de lui ses conseillers : Betwin l'évêque ; Gwarthegyt, fils de Kaw ; March, fils de Meirchawn ; Kradawc Vreichvras ; Gwalchmei, fils de Gwyar ; Edyrn, fils de Nudd ; Ruvawn Pebyr, fils de Deorthach Wledic ; Riogan, fils du roi d'Iwerddon ; Gwenwynnwyn, fils de Nav ; Howel, fils d'Emyr Llydaw ; Gwillim, fils du roi de France ; Danet, fils d'Oth ; Goreu, fils de Custennin ; Mabon, fils de Modron ; Peredur PaLadyr Hir ; Heneidwn Llen (Hyveidd Unllenn ?) ; Twrch, fils de Perif ; Nerf, fils de Kadarn ; Gobrwyl, fils d'Echel Vorddwyt Tll ; Gweir, fils de Gwestel⁶³³ ; Adwy, fils de Gereint ; Drystan, fils de Tallwch⁶³⁴ ; Moryen Manawc⁶³⁵ ; Granwen, fils de Llyr ; Llacheu⁶³⁶, fils d'Arthur ; Llawvrodedd Varyvawc ; Kadwr comte de Kernyw ;

probablement question dans le Gododin (Skene, II, p. 72, v. 26).

⁶³³ Ce personnage paraît connu au XII-XIII^e siècle. Prydydd y Moch dans le *marwnad* (chant funèbre) de Hywel ab Gruffudd mort en 1212, parle de *Gweir vab Gwestyl* (*Myv. Arch.* 208, 2).

⁶³⁴ Drystan, fils de Tallwch : c'est un des trois *taleithawc* de l'île, avec Gweir ab Gwystyl et Kei, fils de Kynyr (*Triades Mab.*, p. 303, 5). C'est un des trois grands porchers de l'île ; il garde les porcs de March ab Meirchiawn (le roi Marc de nos romans, son oncle) pendant que le porcher se rend avec un message de lui près d'Essyllt (*ibid.*, p. 307, 15). C'est encore un des trois *gallovydd*, maître ès-mécaniques : les deux autres sont : Greidiawl et Gwgon Gwron (*ibid.*, p. 304, 24). Les trois amoureux de l'île sont : Caswallawn ab Beli, amoureux de Fflur, fille de Mugnach Gorr ; Trystan ab Tallwch, amoureux d'Essyllt, femme de March ab Meirchiawn son oncle, et Kynon ab Klydno Eiddun, amoureux de Morvydd, fille d'Uryen. Il est à chaque instant question de lui chez les poètes gallois (*Myv. Arch.*, p. 251, col. 1 ; 255, col. 1 (1250-1290) ; p. 306, col. 1 ; 329, col. 2 ; col. 2 (XIV^e siècle) ; cf. Daf. ab Gwil., p. 216, 294). Sur le Tristan de nos romans français, v. *Hist. litt.*, XIX, 687-704 ; Gaston Paris, *Hist. litt.*, XXX, 19-22) ; v. J. Loth, *Revue celt.*, XXX, 270 ; XXXII ; *Contributions à l'étude des Romans de la Table Ronde*, Paris, 1912).

⁶³⁵ *Moryen Manawc*. La tombe d'un Moryen est signalée parmi celle de guerriers de l'île (*Livre Noir*, Skene II, p. 28, v. 22). Le Gododin célèbre un Moryen, fils de Caradawc (Skene, II, p. 73, 29 ; cf. *Livre Rouge* ; *ibid.*, p. 232). Moryen Varvawc ou le Barbu est un des trois *Estron Deyrn*, ou rois fils d'étrangers de l'île (*Myv. Arch.* p. 405, col. 1). Le nom de Moryen connu en vieil-arm. se retrouve en *Morgen munuc*, ce qui donnerait en gallois, au XI^e siècle, *Moryen-mynawc*.

⁶³⁶ « Il y a trois *deivniawc* (inventeurs ?) de l'île de Bretagne : Riwallawn Wallt Banhadlen (aux cheveux de genêt), Gwalchmei, fils de Gwyar et Llacheu, fils d'Arthur (*Triades Mab.*, 302, 28). Il est présenté avec Kei comme un vaillant guerrier dans le *Livre Noir* (Skene, I, p. 52, 28). Dans

Morvran, fils de Tegit; Ryawd, fils de Morgant; Dyvyr, fils d'Alun Dyvet; Gwrhyr Gwalstot Ieithoedd; Addaon, fils de Telyessin; Llara, fils de Kasnar Wledic; Ffleuddur Fflam; Greidyawl Galldovydd; Gilbert, fils de Katgyfro⁶³⁷; Menw, fils de Teirgwaedd; Gyrthmwl Wledic; Kawrda⁶³⁸; fils de Karadawc Vreichvras; Gildas, fils de Kaw; Kadyrieith, fils de Seidi. Beaucoup de guerriers de Llychlyn et de Denmarc, beaucoup d'hommes de Grèce, bon nombre de gens de l'armée prirent par aussi à ce conseil.

« Iddawc, » dit Ronabwy, « quel est l'homme brun auprès duquel on est allé tout à l'heure ? » — « C'est Run⁶³⁹, fils de Maelgwn de Gwynedd, dont le privilège est que chacun vienne tenir conseil avec lui. » — « Comment se fait-il qu'on ait admis un homme aussi jeune que Kadyrieith, fils de Saidi dans un conseil d'hommes d'aussi haut rang que ceux-là ? » — « Parce qu'il n'y a pas en Bretagne

le *Livre Noir* (*F.A.B.*, II, p. 52, v. 7), on sait où Llacheu a été tué, Llacheu *étonnant comme artiste* (*ibid.*, 55, 6). Un poète du XIII^e siècle Bleddynt nous dit qu'il a été tué à Llechysgar (*Myv. Arch.*, 252. 1). Il semble que dans *Perlesvaus*, on trouve l'écho d'une tradition galloise concernant un fils d'Arthur (Potvin, I, p. 170, 221). Ce fils Lohoz, tue un géant, Logrin et suivant son habitude reste endormi sur le cadavre de sa victime. Kei (*Kex*) passant par là (la forêt de Logres), coupe la tête de Lohoz et la met avec le corps dans un cercueil de pierre. Il va au géant, lui coupe la tête la prend à l'arçon de sa selle et la présente à Arthur, comme preuve de sa vaillance. À l'appui de cette hypothèse, on peut citer l'épisode de Dillus dans *Kulhwch et Olwen*. Après une épigramme moqueuse d'Arthur, il est dit que les guerriers de Bretagne eurent grand peine à mettre la paix entre eux et que dans la suite Kei ne vint jamais à son aide.

⁶³⁷ *Katgyfro* signifie qui *suscite*, met *en branle le combat*. Il y a plusieurs Gilbert mêlés aux affaires du pays de Galles, au XII^e siècle. Le nôtre est vraisemblablement Gilbert de Clare, comte de Pembroke (il en eut le titre en 1138). Il était fils de Gilbert Fitz-Richard, guerrier fameux et redouté (*The Bruts*, p. 280) qui s'empara notamment du pays de Cardigan et mourut vers 1114 (*The Bruts*, p. 303). Notre Gilbert fut le père du Célèbre Richard de Clare, plus connu sous le nom de Strogbow, qui mourut en 1176. Il me paraît probable que le texte primitif portait *Gilbert mab Gilbert Katgyfro* ; son cheval, dans le *Livre Noir* de Carmarthen (*F.A.B.*, II, p. 10, 11), est *Ruther ehon Tuth Bleit*: Elan sans peur, galop de loup.

⁶³⁸ Les Triades du *Livre Rouge* le donnent comme un des trois *Kynweissyeit* ou premiers serveurs, ou ministres de Bretagne, avec Gwalchmei et Llacheu (*Mab*, p. 302, I.26); mais celles de Skene nomment avec Cawrdav, Caradawc, fils de Bran, et Owein fils de Maxen Wledic (Skene, app. II, p. 458). Cawrdav, lui aussi, a été le père de plusieurs saints (*Iolo mss.*, p. 123). Il est cité dans les *Propos des Sages* (*Iolo mss.* p. 253).

⁶³⁹ *Run* est un des trois *gwyndeyrn*, ou rois heureux ou bénis, avec Owein ab Uryen et Ruawn Pebyr (*Mab.*, p. 300, 7). Les Lois font de lui l'auteur des quatorze privilèges des hommes d'Arvon. Il aurait marché à leur tête contre les envahisseurs bretons du nord de l'Angleterre, commandés par Clydno Eiddin, Nudd, fils de Senyllt, Mordav Hael, fils de Servari, Rhydderch Hael, fils de Tudwal Tudglyd, venus pour venger la mort d'Elidyr. Cet Elidyr aurait épousé Eurgain, fille de Maelgwn, et aurait péri en revendiquant le trône de Gwynedd, d'après Aneurin Owen, contre Run, enfant illégitime de Maelgwn, (*Ancient laws*, I, p. 104). Le *Livre Rouge* vante en lui le successeur de Maelgwn et un guerrier redoutable (Skene, p. 220, v. 10). Mailcun, le Maglocunus de Gildas, meurt, d'après les *Annales Cambriae*, en 547.

un homme dont l'avis ait plus de valeur que le sien.» Juste à ce moment des bardes vinrent chanter pour Arthur. Il n'y eut personne, à l'exception de Kadyrieith, à y rien comprendre, sinon que c'était un chant à la louange d'Arthur. Sur ces entrefaites arrivèrent vingt-quatre ânes avec leurs charges d'or et d'argent, conduits chacun par un homme fatigué, apportant à Arthur le tribut des îles de la Grèce. Kadyrieith, fils de Saidi fut d'avis qu'on accordât à Osla Gyllellvawr une trêve de un mois et quinze jours et qu'on donnât les ânes qui apportaient le tribut aux bardes, avec leur charge, comme paiement de leur séjour; à la fin de la trêve, on leur payerait leurs chants. C'est à ce parti qu'on s'arrêta.

«Ronabwy,» dit Iddawc, «n'aurait-il pas été fâcheux d'empêcher un jeune homme qui a donné un avis si généreux d'aller au conseil de son seigneur?» À ce moment Kei se leva et dit: «Que tous ceux qui veulent suivre Arthur soient avec lui ce soir en Kernyw; que les autres soient contre lui, même pendant la trêve.» Il s'ensuivit un tel tumulte que Ronabwy s'éveilla. Il se trouva sur la peau de veau jaune, après avoir dormi trois nuits et trois jours.

Cette histoire s'appelle Le songe de Ronabwy. Voici pourquoi personne, barde ou conteur, ne sait le songe sans livre: c'est à cause du nombre et de la variété des couleurs remarquables des chevaux, des armes et des objets d'équipements, des manteaux précieux et des pierres aux propriétés merveilleuses.

OWEIN⁶⁴⁰ ET LUNET⁶⁴¹ OU LA DAME DE LA FONTAINE

L'empereur Arthur se trouvait à Kaer Llion⁶⁴² sur Wysc. Or un jour il était assis dans sa chambre en compagnie d'Owein, fils d'Uryen, de Kynon⁶⁴³, fils de

⁶⁴⁰ Owen ab Uryen est un des trois *gwyndeyrn* (rois bénis) de l'île (*Triades Mab.*, p. 300, 7). Son barde, Degynelw, est un des trois *gwaewrudd* ou *hommes à la lance rouge* (*Ibid.*, p. 306, 8); d'autres triades appellent ce barde Tristvardd (Skene, II, p. 458). Son cheval, Carnavlawc, est un des trois *anreithvarch* ou *chevaux de butin* (*Livre Noir*, Skene, II, p. 10, 2). Sa tombe est à Llan Morvael (*ibid.*, p. 29, 25; cf. *ibid.*, p. 26, 6; 49, 29, 23). Suivant Taliesin, Owein aurait tué Ida Flamddwyn ou Ida Porte-brandon, qui paraît être le roi de Northumbrie, dont la chronique anglo-saxonne fixe la mort à l'année 560 (Petrie, *Mon. hist. brit.*; Taliesin, Skene, II, p. 199, XLIV). Son père, Uryen, est encore plus célèbre. C'est le héros favori de Taliesin (Skene, II, Taliesin, XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXIX). Il était roi de Reged, district que l'on place le plus souvent dans le Nord; mais on appelait aussi ainsi la région comprenant Gwyr, Cedweli, Carnwyllion, Cantrev Bychan et Is Cennen (*Iolo mss.*, p. 120). D'après un passage de la généalogie de Nennius, Urbgen (= Uryen) avec ses alliés Riderch, Guallauc et Morcant, aurait lutté contre Deodric, fils d'Ida, qui régna vers 597. Il aurait réussi à enfermer Deodric et ses fils dans l'île de Metcawt (Lindisfarne), mais il aurait péri par suite de la défection de Morcant qui était jaloux de lui (Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 75). Suivant les *Triades*, son meurtrier serait Llovan Llawdivro (*Triades Mab.*, p. 303, 28). Il aurait été tué, d'après Llywarch Hen, à Aberlleu (v. *Livre Rouge*, ap. Skene, II, p. 267, XII, Élégie sur Uryen). D'après les généalogies des saints, Uryen serait venu au sud du pays de Galles et aurait contribué, avec les enfants de Ceredic ab Cunedda, à expulser les Gaëls, et serait naturellement devenu un saint (*Iolo mss.*, p. 127). Uryen était fils de Kynvarch, dont une des grandes tribus des Bretons du nord portait le nom (Skene, II, p. 455). Le nom d'*Urbgen*, *Uryen*, se retrouve chez les Bretons armoricains (*Cart. de Redon*). Llywarch Hen célèbre souvent Uryen et Owein (Skene, II, p. 219, 220, 262, 267, 269, 270, 271, 272, 291, 292, 295). Le *Brut Gruffudd ab Arthur* (version galloise de l'*Historia* de Gaufréi) mentionne un endroit près de Winchester, portant le nom de *Maes Uryen* ou *champ* ou *plaine d'Uryen* (*Myv. Arch.*, 509-1). Sur Uryen et le royaume de Reged, v. J. Loth, *Remarques aux vieux poèmes Gallois*.

⁶⁴¹ *Lunet*. Les poètes font souvent mention d'elle (Gruffudd ab Maredudd, poète du XIV^e siècle, dans la *Myv. Arch.*, p. 305, col. 1; cf. Davydd ab Gwilym, p. 45, et surtout p. 287). *Lunet* paraît dérivé de *llun*, image, effigie (cf. les noms *Lunen*, *Lun-monoc* dans le *Cart. de Redon*).

⁶⁴² Chrétien met la cour à *Carduel en Gales*. sur le sens de ces mots, v. J. Loth, *Revue celtique*, XIII, p. 499; sur l'infériorité du poète français dans tout le début de l'aventure de Kynon, voir *Introduction* p. 802 note 1.

⁶⁴³ *Kynon* est un des trois chevaliers au sage conseil de la cour d'Arthur; les deux autres sont Arwn, fils de Cynvarch et Llywarch Hen, fils d'Elidyr Lydanwen (*Myv. Arch.*, p. 411, 116). C'est aussi un des trois amoureux de Bretagne: il aime Morvudd, fille d'Uryen de Reged (*Ibid.*, 410, 102; cf. 305, col. 2). Le Kynon légendaire était célèbre au milieu du XII^e siècle. Dans le poème en l'honneur du clan de Madawc ab Maredudd roi de Powys, mort en 1159 et composé de son vivant (*Livre Noir* de Carm. ap. Skene, *F.A.B. of Wales* II, p. 57-29), il est question

Klydno et de Kei, fils de Kynyr. Gwenhwyvar et ses suivantes cousaient près de la fenêtre. On disait qu'il y avait un portier à la cour d'Arthur, mais, en réalité, il n'y en avait point⁶⁴⁴ : c'était Glewlwyd Gavaelvawr qui en remplissait les fonctions ; il recevait les hôtes et les gens venant de loin ; il leur rendait les premiers honneurs, leur faisait connaître les manières et les usages de la cour ; il indiquait à ceux qui avaient droit d'y entrer la salle et la chambre ; à ceux qui avaient droit au logement, leur hôtel. Au milieu de la chambre était assis l'empereur Arthur sur un siège de joncs verts⁶⁴⁵ recouvert d'un manteau de *paile* jaune-rouge ; sous son coude, un coussin recouvert de *paile* rouge. — « Hommes, » dit Arthur, si vous ne vous moquiez pas de moi, je dormirais volontiers en attendant mon repas. Pour vous, vous pouvez causer, prendre des pots d'hydromel et des tranches de viande de la main de Kei. » Et l'empereur s'endormit.

Kynon, fils de Klydno, réclama à Kei ce que l'empereur leur avait promis. — « Je veux d'abord, » dit Kei, « le récit qui m'a été promis. » — « Homme, » dit Kynon, « ce que tu as de mieux à faire, c'est de réaliser la promesse d'Arthur, ensuite nous te dirons le meilleur récit que nous pouvons savoir. » Kei s'en alla à la cuisine et au cellier ; il en revint avec des cruchons d'hydromel, un gobelet d'or, et plein le poing de broches portant des tranches de viande. Ils prirent les

du *fracas des batailles* de Kynon. Sa tombe est à Llanbadarn (*ibid.* 29-12). Cynddelw (*Myv. Arch.*, 170-171) à peu près à la même époque, vante l'impétuosité de Cynon, qu'il fait fils de Kilvaowyd, tandis que dans ce roman, il est fils de Klydno. Or Kynon, fils de Klydno, est un des principaux guerriers qui figurent dans le célèbre poème du Gododin, dont la rédaction que nous possédons peut être de la fin du IX^e ou du X^e siècle. Il est du pays d'Aeron en Cardigan. C'est un des trois guerriers qui s'échappèrent de la bataille de Kattraeth. C'est le vengeur d'Arvon (*F.A.B.*, II, p. 80-18 ; 68-21 ; 73-23 ; 74-8 ; 69-27 ; 83-5 ; 103-15. Il est mentionné dans le Gorchan Maelderw (*ibid.*, p. 106.28) comme dans le Gododin et dans les mêmes termes (83-5) ; or ce morceau date sûrement au plus tard du XI^e siècle ; le scribe copiait un ms. en vieux-gallois. C'est bien donc le héros du Gododin devenu plus ou moins légendaire qu paraît dans le roman. Le seul personnage historique un peu ancien du nom de Kynon, est un roi d'Anglesey, mort en 810. Il semble qu'il soit fait une allusion à ce personnage dans le Gorchan Tutvwlch (*F.A.B.*, II, p. 94-27). Pour la date du Gododin, v. Loth, *Remarques aux vieux poèmes Gallois*, *Rev. Celt.*, XXI, 28, 328.

⁶⁴⁴ Lady Guest fait remarquer qu'à en juger par un passage de Rhys Brychan, poète de la fin du XV^e siècle, l'absence de portier était une marque d'hospitalité. Un poète de la même époque constate qu'Owein ab Gruffudd ab Nicholas a dans sa maison tous les officiers moins le portier (*Llew. Glyn Cothi*, p. 139, v. 30).

⁶⁴⁵ Les cochers des héros irlandais Ferdiaidh et Cuchulain leur préparent, pour se reposer, après une lutte épique, un lit de joncs verts (O'Curry, *On the manners*, II, p. 304). Dans les romans français de la *Table Ronde*, il est souvent question de la *jonchée* : ce sont des joncs, ou des fleurs ou des herbes odoriférantes recouvrant le sol. Les salles n'étaient pas pavées (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, III, p. 320). La même habitude a existé, d'après Lady Guest, en Angleterre et en Galles, au moyen âge. Elle en cite un exemple tiré d'un récit du XIV^e siècle.

tranches et se mirent à boire l'hydromel. — « Maintenant, » dit Kei, « c'est à vous de me payer mon récit. » — « Kynon, » dit Owein, « paie son récit à Kei. » — « En vérité, » dit Kynon, « tu es plus vieux que moi, meilleur conteur, et tu as vu plus de choses extraordinaires : paye son récit à Kei. » — « Commence, toi, parce que tu sais de plus remarquable. » — « Je commence, » dit Kynon.

J'étais fils unique de père et de mère ; j'étais fougueux, d'une grande présomption ; je ne croyais pas qu'il y eût au monde personne capable de me surpasser en n'importe quelle prouesse. Après être venu à bout de toutes celles que présentait mon pays, je fis mes préparatifs et me mis en marche vers les extrémités du monde et les déserts ; à la fin je tombai sur un vallon le plus beau du monde, couvert d'arbres d'égale taille⁶⁴⁶, traversé dans toute sa longueur par une rivière aux eaux rapides. Un chemin longeait la rivière ; je le suivis jusqu'au milieu du jour et je continuai de l'autre côté de la rivière jusqu'à nones. J'arrivai à une vaste plaine, à l'extrémité de laquelle était un château fort étincelant, baigné par les flots. Je me dirigeai vers le château : alors se présentèrent à ma vue deux jeunes gens aux cheveux blonds frisés portant chacun un diadème d'or ; leur robe était de *paile* jaune ; des fermoirs d'or serraient leurs coups-de-pied ; ils avaient à la main un arc d'ivoire ; les cordes en étaient de nerfs de cerf ; leurs flèches dont les hampes étaient d'os de cétacés⁶⁴⁷ avaient des barbes de plumes de paon⁶⁴⁸ ; la tête des hampes était en or ; la lame de leurs couteaux était aussi en or et le manche d'os de cétacé. Ils étaient en train de lancer leurs couteaux. À peu de distance d'eux, j'aperçus un homme aux cheveux blonds frisés, dans toute sa force, la barbe fraîchement rasée. Il était vêtu d'une robe et d'un manteau de *paile* jaune ; un liséré de fil d'or bordait le manteau. Il avait aux pieds deux hauts souliers de cordwal bigarré, fermés chacun par un bouton d'or. Aussitôt que je l'aperçus, je m'approchai de lui dans l'intention de le saluer, mais c'était un homme si courtois que son salut précéda le mien. Il alla avec moi au château.

Il n'y avait d'autres habitants que ceux qui se trouvaient dans la salle. Là se

⁶⁴⁶ Ce trait se retrouve dans d'autres descriptions ; Lady Guest en cite un exemple tiré d'un récit de Gruffydd ab Adda, tué en 1370 à Dogellau. Chrétien envoie son héros en Brocéliande qui se trouverait être ainsi en Galles.

⁶⁴⁷ Il s'agit non de la baleine, mais probablement de la licorne de mer, du narval. Nous voyons, en effet, que ces os de cétacés sont donnés comme blancs dans plusieurs poèmes anglais du moyen âge (v. Lady Guest, *Mab*, I, p. 105)

⁶⁴⁸ C'était un ornement recherché pour les flèches, comme le montre le prologue aux *Canterbury Tales* de Chaucer (ligne 104, 8, d'après Lady Guest). L'habileté des Gallois à tirer de l'arc était célèbre au moyen âge. Les trois armes de guerre légales du gallois sont l'épée avec le poignard, la lance avec le bouclier, l'arc et les flèches ; leur valeur est fixée par la loi (*Ancient laws*, II, p. 585, 9).

tenaient vingt-quatre pucelles en train de coudre de la soie auprès de la fenêtre, et je te dirai, Kei, que je ne crois pas me tromper en affirmant que la plus laide d'entre elles était plus belle que la jeune fille la plus belle que tu aies jamais vue dans l'île de Bretagne; la moins belle était plus charmante que Gwenhwyvar, femme d'Arthur, quand elle est la plus belle, le jour de Noël ou le jour de Pâques, pour la messe. Elles se levèrent à mon arrivée. Six d'entre elles s'emparèrent de mon cheval et me désarmèrent⁶⁴⁹; six autres prirent mes armes et les lavèrent dans un bassin au point qu'on ne pouvait rien voir de plus blanc. Un troisième groupe de six mit les nappes sur les tables et prépara le repas. Le quatrième groupe de six me débarrassa de mes habits de voyage et m'en donna d'autres: chemise, chausses de bliant⁶⁵⁰, robe, surcot et manteau de *paile* jaune; il y avait au manteau une large bande d'orfrois (galon). Ils étendirent sous nous et autour de nous de nombreux coussins recouverts de fine toile rouge. Nous nous assîmes. Les six qui s'étaient emparées de mon cheval le débarrassèrent de tout son équipement d'une façon irréprochable, aussi bien que les meilleurs écuyers de l'île de Bretagne. On nous apporta aussitôt des aiguières d'argent pour nous laver et des serviettes de fine toile, les unes vertes, les autres blanches.

Quand nous fûmes lavés, l'homme dont j'ai parlé se mit à table; je m'assis à côté de lui et toutes les pucelles à ma suite au-dessous de moi, à l'exception de celles qui faisaient le service. La table était d'argent, et les linges de table, de toile fine; quant aux vases qui servaient à table, pas un qui ne fût d'or, d'argent ou de corne de bœuf sauvage. On nous apporta notre nourriture. Tu peux m'en croire, Kei, il n'y avait pas de boisson ou de mets connu qui ne fût représenté là, avec cette différence que mets et boisson étaient beaucoup mieux apprêtés que partout ailleurs.

Nous arrivâmes à la moitié du repas sans que l'homme ou les pucelles m'eussent dit un mot. Lorsqu'il sembla à mon hôte que j'étais plus disposé à causer qu'à manger, il me demanda qui j'étais⁶⁵¹. Je lui dis que j'étais heureux de trouver avec qui causer et que le seul défaut que je voyais dans sa cour, c'était qu'ils fussent si mauvais causeurs. « Seigneur, » dit-il, « nous aurions causé avec toi déjà, sans la

⁶⁴⁹ « Les jeunes demoiselles prévenaient de civilité les chevaliers qui arrivoient dans les châteaux; suivant nos romanciers, elles les désarmaient au retour des tournois et des expéditions de guerre, leur donnoient de nouveaux habits et les servoient à table » (*Sainte-Palaye*, I, 10, d'après Lady Guest).

⁶⁵⁰ Vieil anglais *blihan*, *blehand*; v. français *bliant*, *bliant*. *Bliant*, en Angleterre, *bliant*, en France, désignait une tunique ou un vêtement de dessus, ou un riche tissu destiné à cet usage.

⁶⁵¹ Penn. 4. (*L. Rh.* 227) a en plus: quel était le but de mon voyage, ce qui paraît justifié par ce qui suit.

crainte de te troubler dans ton repas, nous allons le faire maintenant.» Je lui fis connaître qui j'étais et quel était le but de mon voyage : je voulais quelqu'un qui pût me vaincre, ou moi-même triompher de tous. Il me regarda et sourit : « Si je ne croyais, » dit-il, « qu'il dût t'en arriver trop de mal, je t'indiquerais ce que tu cherches. » J'en conçus grand chagrin et grande douleur. Il le reconnut à mon visage et me dit : « Puisque tu aimes mieux que je t'indique chose désavantageuse pour toi plutôt qu'avantageuse, je le ferai : couche ici cette nuit. Lève-toi demain de bonne heure, suis le chemin sur lequel tu te trouves tout le long de cette vallée là-bas jusqu'à ce que tu arrives au bois que tu as traversé. Un peu avant dans le bois, tu rencontreras un chemin bifurquant à droite ; suis-le jusqu'à une grande clairière unie ; au milieu s'élève un tertre sur le haut duquel tu verras un grand homme noir, aussi grand au moins que deux hommes de ce monde-ci ; il n'a qu'un pied et un seul œil au milieu du front ; à la main il porte une massue de fer, et je te réponds qu'il n'y a pas deux hommes au monde qui n'y trouvassent leur faix. Ce n'est pas que ce soit un homme méchant, mais il est laid. C'est lui qui est le garde de la forêt, et tu verras mille animaux sauvages paissant autour de lui. Demande-lui la route qui conduit hors de la clairière. Il se montrera bourru à ton égard, mais il t'indiquera un chemin qui te permettra de trouver ce que tu cherches. »

Je trouvai cette nuit longue. Le lendemain matin je me levai, m'habillai, montai à cheval et j'allai devant moi le long de la vallée de la rivière jusqu'au bois, puis je suivis le chemin bifurquant que m'avait indiqué l'homme, jusqu'à la clairière. En y arrivant, il me sembla bien voir là au moins trois fois plus d'animaux sauvages que ne m'avait dit mon hôte. L'homme noir était assis au sommet du tertre ; mon hôte m'avait dit qu'il était grand : il était bien plus grand que cela. La massue de fer qui, d'après lui aurait chargé deux hommes, je suis bien sûr, Kei, que quatre hommes de guerre y eussent trouvé leur faix : l'homme noir la tenait à la main. Je saluai l'homme noir qui ne me répondit que d'une façon bourrue. Je lui demandai quel pouvoir il avait sur ces animaux. « Je te le montrerai, petit homme, » dit-il. Et de prendre son bâton et d'en décharger un bon coup sur un cerf. Celui-ci fit entendre un grand brame, et aussitôt, à sa voix accoururent des animaux en aussi grand nombre que les étoiles dans l'air, au point que j'avais grand'peine à me tenir debout au milieu d'eux dans la clairière ; ajoutez qu'il y avait des serpents, des vipères, toute sorte d'animaux. Il jeta les yeux sur eux et leur ordonna d'aller paître. Ils baissèrent la tête et lui témoignèrent le même respect que des hommes soumis à leur seigneur. « Vois-tu, petit homme, » me dit alors l'homme noir, « le pouvoir que j'ai sur ces animaux. »

Je lui demandai la route. Il se montra rude, mais il me demanda néanmoins

où je voulais aller. Je lui dis qui j'étais et ce que je voulais. Il me renseigna : « Prends le chemin au bout de la clairière et marche dans la direction de cette colline rocheuse là-haut. Arrivé au sommet, tu apercevras une plaine, une sorte de grande vallée arrosée. Au milieu tu verras un grand arbre ; l'extrémité de ses branches est plus verte que le plus vert des sapins ; sous l'arbre est une fontaine⁶⁵² et sur le bord de la fontaine une dalle de marbre, et sur la dalle un bassin d'argent attaché à une chaîne d'argent de façon qu'on ne puisse les séparer⁶⁵³. Prends le bassin et jettes-en plein d'eau sur la dalle. Aussitôt tu entendras un si grand coup de tonnerre qu'il te semblera que la terre et le ciel tremblent ; au bruit succédera une ondée très froide ; c'est à peine si tu pourras la supporter la vie sauve ; ce sera une ondée de grêle. Après l'ondée, il fera beau. Il n'y a pas sur l'arbre une feuille que l'ondée n'aura enlevée ; après l'ondée viendra une volée d'oiseaux qui descendront sur l'arbre ; jamais tu n'as entendu dans ton pays une musique comparable à leur chant. Au moment où tu y prendras le plus de plaisir, tu entendras venir vers toi le long de la vallée gémissements et plaintes et aussitôt t'apparaîtra un chevalier monté sur un cheval tout noir, vêtu de *paile* tout noir, la lance ornée d'un gonfanon⁶⁵⁴ de toile fine tout noir. Il t'attaquera le plus vite possible. Si tu fuis devant lui, il t'atteindra ; si tu l'attends, de cavalier que tu es, il te laissera piéton. Si cette fois tu ne trouves pas souffrance, il est inutile que tu en cherches tant que tu seras en vie. »

Je suivis le chemin jusqu'au sommet du tertre, d'où j'aperçus ce que m'avait annoncé l'homme noir ; j'allai à l'arbre et dessous je vis la fontaine, avec la dalle

⁶⁵² D'après Wace, la fontaine de Barenton en Brechelian (Brecilien) en Armorique, forêt située en partie dans l'ancien évêché de Saint-Malo, avait à peu près les mêmes privilèges (*Roman de Rou*, éd. Pluquet, II, 143, 4, d'après Lady Guest). Guillaume le Breton rapporte au sujet de cette fontaine la même tradition (*Guillelmus Brito, Philipp.*, VI, 415). Barenton ou Belenton était dans la seigneurie de Gaël, d'après les Ordonnances manuscrites du comte de Laval, connues sous le titre d'*Usements et coutumes de la forest de Brecilien*. M. de la Villemarqué en cite un extrait qui prouve qu'au XV^e siècle la tradition n'était pas encore éteinte (*Les Romans de la Table Ronde*, p. 234). Huon de Méry, trouvère du XIII^e siècle, fit le pèlerinage de Brecheliande et, plus heureux que Wace, trouva non seulement la fontaine, mais le bassin et renouvela avec plein succès l'expérience de Kynon et d'Owein (*Tournoiement Antecrist*, Bibl. roy., n° 541. S. F. fol. 72, col. 2, v. 5, d'après Lady Guest, *Mab.*, I, 223). Dans le *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes, l'aventure se passe aussi dans la forêt de Brocéliande (*Hist. litt. de la France*, XV, p. 235).

⁶⁵³ Une fontaine enchantée avec une coupe existe aussi dans le *Mabinogi* de Manawyddan. Dans Chrétien, le *bacin* d'or est suspendu à l'arbre par une chaîne qui va jusqu'à la fontaine, à côté est une petite chapelle (Ed. Förster, p. 15-17).

⁶⁵⁴ *Gonfanon*, étendard ou enseigne quadrangulaire terminé en pointe, enroulé quand on ne combattait pas, flottant en cas de combat. Il s'attachait à la hampe de la lance. Les simples chevaliers portaient le *pennon*, flamme triangulaire au bout de la lance (Viолlet-le-Duc, *Diction. du mob.*, V).

de marbre et le bassin d'argent attaché à la chaîne. Je pris le bassin et je le remplis d'eau que je jetai sur la dalle. Voilà aussitôt le tonnerre et beaucoup plus fort que ne m'avait dit l'homme noir, et après le bruit, l'ondée: j'étais bien convaincu, Kei, que ni homme, ni animal, surpris dehors par l'ondée, n'en échapperait la vie sauve. Pas un grêlon n'était arrêté par la peau ni par la chair: il pénétrait jusqu'à l'os. Je tourne la croupe de mon cheval contre l'ondée, je place le soc de mon bouclier sur la tête de mon cheval et sur sa crinière, la housse sur ma tête, et je supporte ainsi l'ondée. Je jette les yeux sur l'arbre: il n'y avait plus une feuille. Alors le temps devient serein; aussitôt les oiseaux descendent sur l'arbre et se mettent à chanter; et je suis sûr, Kei, de n'avoir jamais entendu, ni avant, ni après, de musique comparable à celle-là⁶⁵⁵. Au moment où je prenais le plus de plaisir à les entendre, voilà les plaintes venant vers moi le long de la vallée, et une voix me dit: «Chevalier, que me voulais-tu? Quel mal t'ai-je fait pour que tu me fisses à moi et à mes sujets ce que tu m'as fait aujourd'hui? Ne sais-tu pas que l'ondée n'a laissé en vie ni créature humaine, ni bête qu'elle ait surprise dehors?» Aussitôt se présente le chevalier sur un cheval tout noir, vêtu de *paille* tout noir, avec un gonfanon de toile fine tout noir. Nous nous attaquons. Le choc fut rude, mais je fus bientôt culbuté. Le chevalier passa le fût de sa lance à travers les rênes de mon cheval, et s'en alla avec les deux chevaux en me laissant là. Il ne me fit même pas l'honneur de me faire prisonnier; il ne me dépouilla pas non plus.

Je revins par le chemin que j'avais déjà suivi. Je trouvai l'homme noir à la

⁶⁵⁵ Le passage correspondant dans Chrétien est d'un grand intérêt (éd. Förster, vers 460 et suiv.)

« Vi sor le pin tant amassez
Oisiaus (s'est qui croire m'an vueille).
Que n'i paroit branche ne fueille.
Que toz ne fut coverz d'oisiaus
S'an estoit li arbres plus biaux;
Et trestuit li oisel chantoient
Si que trestuit s'antracordoient,
Mes divers chanz chantoit chascuns;
Qu'onques ce que chantoit li uns
A l'autre chanter n'i oï. »

E. Philipot m'a fait remarquer la frappante ressemblance de ce passage avec ce que dit Giraldus Cambrensis du chant chez les Gallois. (*Cambriae Descr.* c. 12): *in musico modulamine non uniformiter ut alibi, sed multipliciter multisque modis et modulis cantilenas emittunt adeo ut in turba canentium, sicut huic genti mos est, quot videas capita, tot audias carmina discriminaque vocum, varia in unam denique sub B mollis dulcedine blanda consonantiam et organicam convenientia melodiam.* Comme je l'ai fait remarquer (*Revue celt.*, XIII, p. 498), ce passage n'a pu être inspiré que par l'étonnement causé à un étranger par le chant en chœur à plusieurs parties chez les Gallois.

clairière, et je t'avoue, Kei, que c'est merveille que je ne sois pas fondu de honte, en entendant les moqueries de l'homme noir. J'arrivai cette nuit au château où j'avais passé la nuit précédente. On s'y montra encore plus courtois que la nuit d'avant, on me fit faire bonne chère, et, je pus causer à mon gré avec les hommes et les femmes. Personne ne fit la moindre allusion à mon expédition à la fontaine. Je n'en soufflai mot non plus à personne. J'y passai la nuit. En me levant, le lendemain matin, je trouvai un palefroi brun foncé, à la crinière toute rouge, aussi rouge que la pourpre⁶⁵⁶, complètement équipé. Après avoir revêtu mon armure, je leur laissai ma bénédiction et je revins à ma cour. Le cheval, je l'ai toujours; il est à l'étable là-bas, et par Dieu et moi, Kei, je ne le donnerais pas encore pour le meilleur palefroi de l'île de Bretagne. Dieu sait que personne n'a jamais avoué pour son compte une aventure moins heureuse que celle-là. Et cependant, ce qui me semble le plus extraordinaire, c'est que je n'ai jamais ouï parler de personne ni avant ni après qui sût la moindre chose au sujet de cette aventure, en dehors de ce que je viens de raconter; et aussi que l'objet de cette aventure se trouve dans les États de l'empereur Arthur sans que personne arrive dessus. « Hommes, » dit Owein, « ne serait-il pas bien de chercher à tomber sur cet endroit-là? » — « Par la main de mon ami, » dit Kei, « ce n'est pas la première fois que ta langue propose ce que ton bras ne ferait pas. » — « En vérité, » s'écria Gwenhwyvar, « mieux vaudrait te voir pendre, Kei, que tenir des propos aussi outrageants envers un homme comme Owein. » — « Par la main de mon ami, » répondit-il, « princesse, tu n'en as pas plus dit à la louange d'Owein que je ne l'ai fait moi-même. » À ce moment Arthur s'éveilla et demanda s'il avait dormi quelque temps. — « Pas mal de temps, seigneur, » dit Owein. — « Est-il temps de se mettre à table? » — « Il est temps, seigneur, » dit Owein. Le cor donna le signal d'aller se laver⁶⁵⁷, et l'empereur, avec toute sa maison, se mit à table. Le repas terminé, Owein disparut. Il alla à son logis et prépara son cheval et ses armes.

Le lendemain, dès qu'il voit le jour poindre, il revêt son armure, monte à cheval, et marche devant lui au bout du monde et vers les déserts des montagnes. À la fin, il tombe sur le vallon boisé que lui avait indiqué Kynon, de façon à ne pouvoir douter que ce ne soit lui. Il chemine par le vallon en suivant la rivière, puis il passe de l'autre côté et marche jusqu'à la plaine; il suit la plaine jusqu'en vue du château. Il se dirige vers le château, voit les jeunes gens en train de lancer leurs couteaux à l'endroit où les avait vus Kynon, et l'homme blond, le maître du

⁶⁵⁶ D'après Richard, *Welsh dict.*, le *cenn* est une sorte de mousse en usage pour colorer en rouge. Je traduis par *pourpre* d'après les gloses d'Oxford: *O ceen gl. murice.*

⁶⁵⁷ C'est ce que nos romans français s'expriment par *corner l'eau*.

château, debout à côté d'eux. Au moment où Owein va pour le saluer, l'homme blond lui adresse son salut et le précède au château. Il aperçoit une chambre, et en entrant dans la chambre, des pucelles en train de coudre de la *paile* jaune, assises dans des chaires dorées. Owein les trouva beaucoup plus belles et plus gracieuses encore que ne l'avait dit Kynon. Elles se levèrent, pour servir Owein comme elles l'avaient fait pour Kynon. La chère parut encore meilleure à Owein qu'à Kynon. Au milieu du repas, l'homme blond demanda à Owein quel voyage il faisait. Owein ne lui cacha rien : « Je voudrais, » dit-il, « me rencontrer avec le chevalier qui garde la fontaine. » L'homme blond sourit ; malgré l'embarras qu'il éprouvait à donner à Owein des indications à ce sujet comme auparavant à Kynon, il le renseigna cependant complètement. Ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Owein trouva son cheval tenu prêt par les pucelles. Il chemina jusqu'à la clairière de l'homme noir, qui lui parut encore plus grand qu'à Kynon. Il lui demanda la route. L'homme noir la lui indiqua. Comme Kynon, Owein suivit la route jusqu'à l'arbre vert. Il aperçut la fontaine et au bord la dalle avec le bassin. Owein prit le bassin, et en jeta plein d'eau sur la dalle. Aussitôt voilà un coup de tonnerre, puis après le tonnerre, l'ondée, et les deux bien plus forts que ne l'avait dit Kynon. Après l'ondée, le ciel s'éclaircit. Lorsque Owein leva les yeux vers l'arbre, il n'y avait plus une feuille. À ce moment les oiseaux descendirent sur l'arbre et se mirent à chanter. Au moment où il prenait le plus de plaisir à leur chant, il vit un chevalier venir le long de la vallée. Owein alla à sa rencontre et ils se battirent rudement. Ils brisèrent leurs deux lances, tirèrent leurs épées et s'escrimèrent. Owein bientôt donna au chevalier un tel coup qu'il traversa le heaume, la cervelière et la ventaille⁶⁵⁸ et atteignit à travers la peau, la chair et les os jusqu'à la cervelle. Le chevalier noir sentit qu'il était mortellement blessé, tourna bride et s'enfuit. Owein le poursuivit et, s'il ne pouvait le frapper de son épée, il le serrait de près. Un grand château brillant apparut. Ils arrivèrent à l'entrée. On laissa pénétrer le chevalier noir, mais on fit retomber sur Owein la herse. La herse atteignit l'extrémité de la selle derrière lui, coupa le cheval en deux, enleva les molettes des éperons du talon d'Owein et ne s'arrêta qu'au sol.

⁶⁵⁸ Voir *notes critiques*. La cervelière ou coiffe était une coiffure de mailles ou de plaques de fer enveloppant la partie supérieure du crâne. Ou elle était sousjacent au camail, partie du vêtement de l'homme de guerre qui couvrait la tête et les épaules, et alors elle était de toile ou de peau, et n'était qu'un serre-tête (*pennffestin*), ou elle faisait partie du camail, et, dans ce cas, était faite de maillons ; ou encore elle était posée par-dessus ; alors elle était de fer battu (Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, V.). La ventaille était une petite pièce dépendante du haubert, et que l'on attachait à la coiffe pour protéger le visage. Elle ne remontait pas jusqu'aux yeux. Elle fut remplacée par la visière qui dépendait du casque (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, IV).

Les molettes des éperons et un tronçon du cheval restèrent dehors, et Owein, avec l'autre tronçon, entre les deux portes. La porte intérieure fut fermée, de sorte qu'Owein ne pouvait s'échapper.

Il était dans le plus grand embarras, lorsqu'il aperçut, à travers la jointure de la porte une rue en face de lui, avec une rangée de maisons des deux côtés, et une jeune fille aux cheveux blonds frisés, la tête ornée d'un bandeau d'or, vêtue de *paille* jaune, les pieds chaussés de deux brodequins de cordwal tacheté, se dirigeant vers l'entrée. Elle demanda qu'on ouvrît : « En vérité, » dit Owein, « dame, il n'est pas plus possible de t'ouvrir d'ici que tu ne peux toi-même de là me délivrer. » — « C'est vraiment grande pitié, » dit la pucelle, « qu'on ne puisse te délivrer. Ce serait le devoir d'une femme de te rendre service. Je n'ai jamais vu assurément jeune homme meilleur que toi pour une femme⁶⁵⁹. Si tu avais une amie, tu serais bien le meilleur des amis pour elle ; si tu avais une maîtresse, il n'y aurait pas meilleur amant que toi ; aussi ferai-je tout ce que je pourrai pour te tirer d'affaire. Tiens cet anneau et mets-le à ton doigt. Tourne le chaton à l'intérieur de ta main et ferme la main dessus. Tant que tu le cacheras, il te cachera toi-même⁶⁶⁰. Lorsqu'ils seront revenus à eux, ils accourront ici de nouveau pour te livrer au supplice à cause du chevalier. Ils seront fort irrités quand ils ne te trouveront pas. Moi je serai sur le montoir de pierre⁶⁶¹ là-bas à t'attendre. Tu me verras sans que je te voie. Accours et mets la main sur mon épaule ; je saurai ainsi que tu es là. Suis-moi alors où j'irai. » Sur ce, elle quitta Owein.

Il fit tout ce que la pucelle lui avait commandé. Les hommes de la cour vinrent en effet chercher Owein pour le mettre à mort, mais ils ne trouvèrent que la moitié du cheval, ce qui les mit en grande fureur. Owein s'échappa du milieu d'eux, alla à la pucelle et lui mit la main sur l'épaule. Elle se mit en marche

⁶⁵⁹ L'empressement de Lunet à obliger Owein, et ce compliment qu'elle lui adresse sont justifiés dans le *Chevalier au Lion*, de Chrestien de Troyes. Envoyée par sa dame à la cour d'Arthur, elle n'avait trouvé d'appui qu'auprès d'Owein. Elle l'a reconnu et veut lui témoigner sa reconnaissance en le tirant du mauvais pas où il se trouve.

⁶⁶⁰ Il est question, dans des récits de tous pays, d'anneaux de ce genre. L'anneau de Gygès est un des plus fameux. Celui-ci est compté, dans un texte gallois que je cite d'après Lady Guest, parmi les treize raretés de l'île, gardées primitivement à Caerlleon sur Wysc. Ces curiosités avaient été emportées par Myrddin, fils de Morvran, dans la maison de verre à Enlli ou Bardsey Island. D'autres en font la propriété de Taliesin. « La pierre de l'anneau d'Eluned qui tira Owein ab Urien d'entre la herse et le mur ; quiconque la cachait était caché par elle. »

⁶⁶¹ Lady Guest, d'après Ellis (note 8, *Way's Fabiliaux*), fait remarquer que ces montoirs étaient placés sur les routes, dans les forêts, et aussi en grand nombre dans les villes. Il y en avait beaucoup à Paris, où ils servaient aux magistrats à monter sur leurs mules pour se rendre aux cours de justice. Sur ces montoirs ou sur les arbres à côté, les chevaliers plaçaient leurs boucliers comme signe de défi pour tout venant.

suivie par Owein et ils arrivèrent à la porte d'une chambre grande et belle. Elle ouvrit, ils entrèrent et fermèrent la porte. Owein promena ses regards sur tout l'appartement : il n'y avait pas un clou qui ne fût peint de riche couleur, pas un panneau qui ne fût décoré de diverses figures dorées⁶⁶². La pucelle alluma un feu de charbon, prit un bassin d'argent avec de l'eau, et, une serviette de fine toile blanche sur l'épaule, elle offrit l'eau à Owein pour qu'il se lavât. Ensuite, elle plaça devant lui une table d'argent doré, couverte d'une nappe de fine toile jaune et lui apporta à souper. Il n'y avait pas de mets connu d'Owein dont il ne vit là abondance, avec cette différence que les mets qu'il voyait étaient beaucoup mieux préparés qu'ailleurs. Nulle part il n'avait vu offrir autant de mets ou de boissons excellentes que là. Pas un vase de service qui ne fût d'or ou d'argent. Owein mangea et but jusqu'à une heure avancée du temps de nones. À ce moment, ils entendirent de grands cris dans le château. Owein demanda à la pucelle quels étaient ces cris : « On donne l'extrême onction au maître du château, » dit-elle. Owein alla se coucher. Il eût été digne d'Arthur, tellement il était bon, le lit que lui fit la pucelle, de tissus d'écarlate, de *paile*, de cendal⁶⁶³ et de toile fine.

Vers minuit, ils entendirent des cris perçants. « Que signifient ces cris maintenant ? » dit Owein. — « Le seigneur, maître du château, vient de mourir, » répondit la pucelle. Un peu après le jour retentirent des cris et des lamentations d'une violence inexprimable. Owein demanda à la jeune fille ce que signifiaient ces cris. « On porte, » dit-elle, « le corps du seigneur, maître du château, au cimetière. » Owein se leva, s'habilla, ouvrit la fenêtre et regarda du côté du château. Il ne vit ni commencement, ni fin aux troupes qui remplissaient les rues, toutes complètement armées ; il y avait aussi beaucoup de femmes à pied et à cheval, et tous les gens d'église de la cité étaient là chantant. Il semblait à Owein que le ciel résonnait sous la violence des cris, du son des trompettes, et des chants des hommes d'église. Au milieu de la foule était la bière, recouverte d'un drap de toile blanche, portée par des hommes dont le moindre était un baron puissant⁶⁶⁴. Owein n'avait jamais vu assurément une suite aussi brillante que celle-là avec ses habits de *paile*, de soie et de cendal.

⁶⁶² L'usage de peindre les panneaux des appartements était assurément répandu au moyen âge. Lady Guest cite à l'appui plusieurs passages de Chaucer, notamment du *Knights Tale*.

⁶⁶³ Le *cendal* est une espèce de soie, probablement une sorte de taffetas, en usage dès le XI^e siècle (Quicherat, *Le costume*, p. 153).

⁶⁶⁴ Il y a dans l'*Yvain* de Chrétien (éd. Förster, p. 47-48) un trait saisissant qui manque dans notre récit. La foule s'assemble dans la salle autour de la bière : le sang jaillit des plaies du mort, *clair et vermeil*, ce qui prouvait, d'après l'auteur, que le meurtrier était présent. Cette croyance se manifeste encore dans le poème néerlandais de *Morien* intercalé dans le *Lancelot Hollandais* publié par Jonckbloet. Morien arrive au château du père du chevalier qu'il vient de tuer. Le ca-

Après cette troupe venait une femme aux cheveux blonds, flottant sur les deux épaules, souillés à leur extrémité de sang provenant de meurtrissures, vêtue d'habits de *paile* jaune en lambeaux, les pieds chaussés de brodequins de cordwal bigarré. C'était merveille que le bout de ses doigts ne fût écorché, tant elle frappait avec violence ses deux mains l'une contre l'autre. Il était impossible de voir une aussi belle femme, Owein en était bien persuadé, si elle avait eu son aspect habituel. Ses cris dominaient ceux des gens et le son des trompettes de la troupe. En la voyant Owein s'enflamma de son amour au point qu'il en était entièrement pénétré. Il demanda à la pucelle qui elle était. « On peut en vérité te dire, » répondit-elle, « que c'est la plus belle des femmes, la plus généreuse, la plus sage et la plus noble; c'est ma dame; on l'appelle la Dame de la Fontaine, c'est la femme de l'homme que tu as tué hier. » — « Dieu sait, » dit Owein, « que c'est la femme que j'aime le plus. » — « Dieu sait qu'elle ne t'aime ni peu ni point. » La pucelle se leva et alluma un feu de charbon, remplit une marmite d'eau et la fit chauffer. Puis elle prit une serviette de toile blanche et la mit autour du cou d'Owein. Elle prit un gobelet d'os d'éléphant, un bassin d'argent, le remplit d'eau chaude et lava la tête d'Owein. Puis elle ouvrit un coffret de bois, en tira un rasoir au manche d'ivoire, dont la lame avait deux rainures dorées, le rasa et lui essuya la tête et le cou avec la serviette. Ensuite elle dressa la table devant Owein et lui apporta son souper. Owein n'en avait jamais eu de comparable à celui-là, ni d'un service plus irréprochable. Le repas terminé, la pucelle lui prépara son lit. « Viens ici te coucher, » dit-elle, « et j'irai faire la cour pour toi. »

Elle ferma la porte et s'en alla au château. Elle n'y trouva que tristesse et soucis. La comtesse était dans sa chambre, ne pouvant, dans sa tristesse, supporter la vue de personne. Lunet s'avança vers elle et la salua. Elle ne répondit pas. La pucelle se fâcha et lui dit: « Que t'est-il arrivé, que tu ne répondes à personne aujourd'hui? » — « Lunet, » dit la comtesse, « quel honneur est le tien, que tu ne sois pas venue te rendre compte de ma douleur. C'est moi qui t'ai faite riche. C'était bien mal à toi de ne pas venir, oui, c'était bien mal. » — « En vérité, » dit

davre est dans la salle: dès qu'il paraît, le sang coule des plaies et annonce sa présence. Comme l'a fait remarquer Gaston Paris qui a fait ce rapprochement (*Histoire littéraire de la France*, XXX, p. 249), c'était une croyance fort répandue en France et ailleurs au moyen âge. Il est à noter qu'elle ne se manifeste dans les romans Arthuriens que dans l'*Yvain* de Chrestien et le Morien néerlandais. Parmi les trois choses qui excitent à la vengeance, dit une triade galloise (Vaughan, *Welsh Proverbs*, London 1889, n° 2523-2524), l'une est la *vue de la bière* d'un parent (sur la bibliographie de la croyance au sang dénonciateur, v. Piquet, *Étude sur Hartmann d'Aue*, p. 60); dans les Niebelungen, c'est à cet indice que Kriemhild reconnaît le meurtrier de Siegfried. C'est surtout en Angleterre et en Écosse que la croyance à la cruentation du cadavre devant le meurtrier était répandue (v. Carew Hazlitt, *Dictionary of Faiths and Myth*, I, *Blood-Portents*).

Lu-net, « je n'aurais jamais pensé que tu eusses si peu de sens. Il vaudrait mieux pour toi chercher à réparer la perte de ce seigneur que de t'occuper d'une chose irréparable. » — « Par moi et par Dieu, je ne pourrai jamais remplacer mon seigneur par un autre homme au monde. » — « Tu pourrais épouser qui le vaudrait bien et peut-être mieux. » — « Par moi et Dieu, s'il ne me répugnait de faire périr une personne que j'ai élevée, je te ferais mettre à mort, pour faire en ma présence des comparaisons aussi injustes. Je t'exilerai en tout cas. » — « Je suis heureuse que tu n'aies pas à cela d'autre motif que mon désir de t'indiquer ton bien, lorsque tu ne le voyais pas toi-même. Honte à la première d'entre nous qui enverra vers l'autre, moi pour solliciter une invitation, toi pour la faire. » Et Lunet sortit. La dame se leva et alla jusqu'à la porte de la chambre à la suite de Lunet ; là elle toussa fortement. Lunet se retourna. La comtesse lui fit signe et elle revint auprès d'elle. « Par moi et Dieu, » dit la dame, « tu as mauvais caractère, mais puisque c'est mon intérêt que tu veux m'enseigner, dis-moi comment cela se pourrait. » — « Voici, » dit-elle. « Tu sais qu'on ne peut maintenir ta domination que par vaillance et armes. Cherche donc au plus tôt quelqu'un qui la conserve. » — « Comment puis-je le faire ? » — « Voici : si tu ne peux conserver la fontaine, tu ne peux conserver tes États ; il ne peut y avoir d'autre homme à défendre la fontaine que quelqu'un de la cour d'Arthur. J'irai donc à la cour, et honte à moi si je n'en reviens avec un guerrier qui gardera la fontaine, aussi bien ou mieux que celui qui l'a fait avant. » — « C'est difficile ; enfin, essaie ce que tu dis. »

Lunet partit comme si elle allait à la cour d'Arthur, mais elle se rendit à sa chambre auprès d'Owein. Elle y resta avec lui jus-qu'au moment où il eût été temps pour elle d'être de retour de la cour d'Arthur. Alors elle s'habilla et se rendit auprès de la comtesse, qui la reçut avec joie. « Tu apportes des nouvelles de la cour d'Arthur ? » dit-elle. — « Les meilleures du monde, princesse ; j'ai trouvé ce que je suis allée chercher. Et quand veux-tu que je te présente le seigneur qui est venu avec moi ? » — « Viens avec lui demain vers midi pour me voir. Je ferai débarrasser la maison en vue d'un entretien particulier. » Lunet rentra.

Le lendemain, à midi, Owein revêtit une robe, un surcot et un manteau de *paile* jaune, rehaussé d'un large orfrei de fil d'or ; ses pieds étaient chaussés de brodequins de cordwal bigarré, fermés par une figure de lion en or. Ils se rendirent à la chambre de la dame qui les accueillit d'aimable façon. Elle considéra Owein avec attention : « Lunet, » dit-elle, « ce seigneur n'a pas l'air de quelqu'un qui a voyagé. » — « Quel mal y a-t-il à cela, princesse ? » dit Lunet. — « Par Dieu et moi, ce n'est pas un autre que lui qui a fait sortir l'âme du corps de mon seigneur. » — « Tant mieux pour toi, princesse ; s'il n'avait pas été plus fort que lui, il ne lui eût pas enlevé l'âme du corps ; on n'y peut plus rien, c'est une chose

faite.» — «Retournez chez vous,» dit la dame, «et je prendrai conseil.» Elle fit convoquer tous ses vassaux pour le lendemain et leur signifia que le comté était vacant, en faisant remarquer qu'on ne pouvait le maintenir que par chevalerie, armes et vaillance. «Je vous donne à choisir: ou l'un de vous me prendra, ou vous me permettrez de choisir un mari d'ailleurs qui puisse défendre l'État.» Ils décidèrent de lui permettre de choisir un mari en dehors du pays. Alors elle appela les évêques et les archevêques à la cour pour célébrer son mariage avec Owein⁶⁶⁵. Les hommes du comté prêtèrent hommage à Owein. Owein garda la fontaine avec lance et épée, voici comme: tout chevalier qui y venait, il le renversait et le vendait pour toute sa valeur. Le produit, il le partageait entre ses barons et ses chevaliers; aussi n'y avait-il personne au monde plus aimé de ses sujets que lui. Il fut ainsi pendant trois années.

Un jour que Gwalchmei se promenait avec l'empereur Arthur, il jeta les yeux sur lui et le vit triste et soucieux, Gwalchmei fut très peiné de le voir dans cet état, et lui demanda: «Seigneur, que t'est-il arrivé?» — «Par moi et Dieu, Gwalchmei, j'ai regret après Owein qui a disparu d'auprès de moi depuis trois longues années; si je suis encore une quatrième sans le voir, mon âme ne restera pas dans mon corps. Je suis bien sûr que c'est à la suite du récit de Kynon, fils de Klydno, qu'il a disparu du milieu de nous.» — «Il n'est pas nécessaire,» dit Gwalchmei, «que tu rassembles les troupes de tes États pour cela; avec tes gens seulement, tu peux venger Owein s'il est tué, le délivrer s'il est prisonnier, et l'emmener avec toi s'il est en vie.» On s'arrêta à ce qu'avait dit Gwalchmei. Arthur et les hommes de sa maison firent leurs préparatifs pour aller à la recherche d'Owein. Ils étaient au nombre de trois mille sans compter les subordonnés. Kynon, fils de Klydno, leur servait de guide. Ils arrivèrent au château fort où avait été Kynon: les jeunes gens étaient en train de lancer leurs couteaux à la même place, et l'homme blond était debout près d'eux. Dès qu'il aperçut Arthur, il le salua et l'invita: Arthur accepta l'invitation. Ils allèrent au château. Malgré leur grand nombre, on ne s'apercevait pas de leur présence dans le château. Les pucelles se levèrent pour les servir. Ils n'avaient jamais vu auparavant de service irréprochable en comparaison de celui

⁶⁶⁵ C'est là un trait qui n'est pas gallois. Les lois galloises ne font jamais mention de la bénédiction religieuse pour le mariage. D'ailleurs, comme le fait remarquer le savant juriconsulte allemand Ferd. Walter, d'après le droit canonique, même au moyen âge, la bénédiction n'était pas nécessaire à la validité du mariage. C'est dans les lois concernant le mariage que le droit gallois a le plus échappé à l'influence romaine et à l'influence de l'Église (Ferd. Walter, *Das alte Wales*, p. 409). Quant au mariage de la Dame de la Fontaine avec le meurtrier de son mari, comme le fait remarquer Lady Guest, il n'a rien de bien extraordinaire à cette époque. C'était, d'après Sainte-Palaye, un moyen très facile et fort ordinaire de faire fortune pour un chevalier que d'épouser une dame dans cette situation (I, 267, 326).

des femmes. Le service pour les valets des chevaux, cette nuit là, ne se fit pas plus mal que pour Arthur lui-même dans sa propre cour.

Le lendemain matin Arthur se mit en marche, avec Kynon pour guide. Ils arrivèrent auprès de l'homme noir ; sa stature parut encore beaucoup plus forte à Arthur qu'on ne le lui avait dit. Ils gravirent le sommet de la colline, et suivirent la vallée jusqu'auprès de l'arbre vert, jusqu'à ce qu'ils aperçurent la fontaine et le bassin sur la dalle. Alors Kei va trouver Arthur, et lui dit : « Seigneur, je connais parfaitement le motif de cette expédition, et j'ai une prière à te faire : c'est de me laisser jeter de l'eau sur la dalle, et recevoir la première peine qui viendra. » Arthur le lui permet. Kei jette de l'eau sur la pierre, et aussitôt éclate le tonnerre ; après le tonnerre, l'ondée : jamais ils n'avaient entendu bruit ni ondée pareille. Beaucoup d'hommes de rang inférieur de la suite d'Arthur furent tués par l'ondée. Aussitôt l'ondée cessée, le ciel s'éclaircit. Lorsqu'ils levèrent les yeux vers l'arbre, ils n'y aperçurent plus une feuille. Les oiseaux descendirent sur l'arbre ; jamais, assurément, ils n'avaient entendu musique comparable à leur chant. Puis ils virent un chevalier monté sur un cheval tout noir, vêtu de *paille* tout noir, venant d'une allure ardente. Kei alla à sa rencontre et se battit avec lui. Le combat ne fut pas long : Kei fut jeté à terre. Le chevalier tendit son pavillon ; Arthur et ses gens en firent autant pour la nuit.

En se levant, le lendemain matin, ils aperçurent l'enseigne de combat flottant sur la lance du chevalier. Kei alla trouver Arthur : « Seigneur, » dit-il, « j'ai été renversé hier dans de mauvaises conditions ; te plairait-il que j'allasse aujourd'hui me battre avec le chevalier ? » — « Je le permets, » dit Arthur. Kei se dirigea sur le chevalier, qui le jeta à terre aussitôt. Puis il jeta un coup d'œil sur lui ; et, lui donnant du pied de sa lance sur le front, il entama heaume, coiffe, peau et même chair jusqu'à l'os, de toute la largeur du bout de la hampe. Kei revint auprès de ses compagnons. Alors les gens de la maison d'Arthur allèrent tour à tour se battre avec le chevalier, jusqu'à ce qu'il ne resta plus debout qu'Arthur et Gwalchmei. Arthur revêtit ses armes pour aller lutter contre le chevalier, lorsque Gwalchmei lui dit : « Oh ! seigneur, laisse-moi aller le premier contre le chevalier. » Et Arthur y consentit. Il alla donc contre le chevalier ; comme il était revêtu d'une ouverture⁶⁶⁶ de *paille* que lui avait envoyée la fille du comte d'Anjou, lui et son cheval,

⁶⁶⁶ Il ne s'agit probablement pas d'une cotte d'armes. La cotte d'armes était une sorte de tunique d'étoffe ou de peau qu'on mettait, dès la fin du XII^e siècle, sur le haubert de mailles, sur le gambison et la broigne. Les cottes du XII^e et du XIII^e siècle étaient habituellement de cendal, taffetas ou étoffe de soie assez forte (Viолет-le-Duc, *Dict. du mob.*, V). La couverture ou surcot, qui était de laine ou de soie, se portait par-dessus la cotte d'armes et le haubert. C'est ainsi que, dans les romans français de la *Table Ronde*, un chevalier porte écu noir, cotte d'armes noire, et

personne de l'armée ne le reconnaissait. Ils s'attaquèrent et se battirent, ce jour-là, jusqu'au soir, et cependant aucun d'eux ne fut près de jeter l'autre à terre. Le lendemain ils allèrent se battre avec des lances épaisses, mais aucun d'eux ne put triompher de l'autre. Le jour suivant, ils allèrent au combat avec des lances solides, grosses et épaisses. Enflammés de colère, ils se chargèrent jusqu'au milieu du jour, et enfin ils se donnèrent un choc si violent que les sangles de leurs chevaux se rompirent, et que chacun d'eux roula par-dessus la croupe de son cheval à terre. Ils se levèrent vivement, tirèrent leurs épées, et se battirent. Jamais, de l'avis des spectateurs, on n'avait vu deux hommes aussi vaillants, ni si forts. S'il y avait eu nuit noire, elle eût été éclairée par le feu qui jaillissait de leurs armes. Enfin le chevalier donna à Gwalchmei un tel coup, que son heaume tourna de dessus son visage⁶⁶⁷, de sorte que le chevalier vit que c'était Gwalchmei. « Sire Gwalchmei, » dit alors Owein, « je ne te reconnaissais pas à cause de ta couverture ; tu es mon cousin germain. Tiens mon épée et mes armes. » — « C'est toi qui es le maître, Owein, » répondit Gwalchmei, « c'est toi qui as vaincu ; prends donc mon épée. » Arthur les remarqua dans cette situation, et vint à eux. « Seigneur Arthur, » dit Gwalchmei, « voici Owein qui m'a vaincu, et il ne veut pas recevoir de moi mon épée. » — « Seigneur, » dit Owein, « c'est lui qui est le vainqueur, et il ne veut pas de mon épée. » — « Donnez-moi vos épées, » dit Arthur, « et ainsi aucun de vous n'aura vaincu l'autre. » Owein jeta les bras autour du cou d'Arthur, et ils se baisèrent. L'armée accourut vers eux. Il y eut tant de presse et de hâte pour voir Owein et l'embrasser, que peu s'en fallut qu'il n'y eût des morts. Ils passèrent la nuit dans leurs pavillons.

Le lendemain, Arthur manifesta l'intention de se mettre en route. « Seigneur, » dit Owein, « ce n'est pas ainsi que tu dois agir. Il y a aujourd'hui trois ans que je t'ai quitté, et que cette terre m'appartient. Depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, je prépare un banquet pour toi. Je savais que tu irais à ma recherche. Tu viendras donc avec moi pour te débarrasser de ta fatigue, toi et tes hommes. Vous aurez des bains. » Ils se rendirent au château de la Dame de la Fontaine tous ensemble, et le festin qu'on avait mis trois ans à préparer, ils en vinrent à bout en trois mois de suite. Jamais banquet ne leur parut plus confortable ni meilleur. Arthur songea alors au départ, et envoya des messagers à la dame pour lui demander de

couverture noire (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, III, p. 231).

⁶⁶⁷ L'ancien heaume des XII^e et XIII^e siècles se posait sur la tête au moment du combat ; il garantissait bien la tête, mais la gorge assez mal. Sa partie inférieure était libre, aussi les coups portés sur cette partie le faisaient dévier. Vers 1350 le heaume fut remplacé par le *bacinet*, le *chapel de fer*. Une plaque d'acier fut adaptée à la cervelière de peau, de mailles ou de fer qui était posée sur le *chapel de fer*, pour protéger la gorge (Viollet-le-Duc, *Dict. du mobilier français*, V).

laisser Owein venir avec lui, afin de le montrer aux gentilshommes et aux dames de l'île de Bretagne pendant trois mois. La dame le permit malgré la peine qu'elle en éprouvait.

Owein alla avec Arthur dans l'île de Bretagne. Une fois arrivé au milieu de ses compatriotes et de ses compagnons de festins, il resta trois années au lieu de trois mois.

Owein se trouvait, un jour, à table à Kaer Llion sur Wysc, lorsqu'une jeune fille se présenta⁶⁶⁸, montée sur un cheval brun, à la crinière frisée; elle le tenait par la crinière. Elle était vêtue de *paile* jaune. La bride et tout ce qu'on apercevait de la selle était d'or. Elle s'avança en face d'Owein, et lui enleva la bague qu'il avait au doigt⁶⁶⁹. «C'est ainsi qu'on traite,» dit-elle, «un trompeur, un traître sans parole: honte sur ta barbe⁶⁷⁰!» Elle tourna bride et sortit. Le souvenir de son expédition revint à Owein, et il fut pris de tristesse. Le repas terminé, il se rendit à son logis, et y passa la nuit dans les soucis.

Le lendemain il se leva, mais ce ne fut pas pour se rendre à la cour; il alla aux extrémités du monde et aux montagnes désertes. Et il continua ainsi jusqu'à ce que ses habits furent usés, et son corps pour ainsi dire aussi; de longs poils lui poussèrent par tout le corps. Il fit sa compagnie des animaux sauvages, il se nourrit avec eux, si bien qu'ils devinrent familiers avec lui. Mais il finit par s'affaiblir au point de ne pouvoir les suivre. Il descendit de la montagne à la vallée, et se dirigea vers un parc, le plus beau du monde, qui appartenait à une comtesse veuve. Un jour, la comtesse et ses suivantes allèrent se promener au bord de l'étang qui était dans le parc, jusqu'à la hauteur du milieu de l'eau. Là elles aperçurent comme une forme et une figure d'homme. Elles en conçurent quelque crainte, mais, néanmoins, elles approchèrent de lui, le tâtèrent et l'examinèrent. Elles virent qu'il était tout couvert de teignes, et qu'il se desséchait au soleil. La comtesse retourna au château. Elle prit plein une fiole d'un onguent précieux⁶⁷¹,

⁶⁶⁸ Il y a de nombreux exemples de gens entrant à cheval dans la salle pendant que le seigneur et ses hôtes sont à table; Lady Guest cite à l'appui un passage intéressant de Chaucer tiré du conte de Cambuscan (10, 390; 10, 401).

⁶⁶⁹ Cet anneau dans le *Chevalier au Lion* de Chrestien, est celui que la femme d'Yvain (Owein) lui a donné en partant: il rend invulnérable tant qu'on aime sa dame.

⁶⁷⁰ Cette expression constituait un outrage si grave chez les Gallois qu'elle entraînait le divorce si une femme l'adressait à son mari: c'était un des trois cas de rupture *ipso facto*.

⁶⁷¹ Dans le *Chevalier au Lion*, les dames ont reconnu Yvain. La dame du château tient son onguent de la fée Morgain. Le grand médecin, dans le roman de Gereint et Enid, c'est Morgan Tut ou Morgan le *fé*. Tut est identique à l'irlandais *túath*: *ban-túath*, sorcière (femme-sorcière): The Rennes Dindshenchas 18, *Revue celt.*, 1895; *ibid.*, 30 tuattach, id. sur *Morgain la fée*, v. miss Paton, *Studies in the fairy myth. of Arthur. Romances*, 1903. Sur Morgan Tut, v. J. Loth, *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*, Paris, 1912, p. 51.

et le mit dans la main d'une de ses suivantes en disant : « Va avec cet onguent, emmène ce cheval-là, et emporte des vêtements que tu mettras à la portée de l'homme de tout à l'heure. Frotte-le avec cet onguent dans la direction de son cœur. S'il y a encore de la vie en lui, cet onguent le fera lever. Épie ce qu'il fera. » La pucelle partit. Elle répandit sur lui tout l'onguent, laissa le cheval et les habits à portée de sa main, s'éloigna un peu de lui, se cacha et l'épia. Au bout de peu de temps, elle le vit se gratter les bras, se relever et regarder sa peau. Il eut grande honte, tellement son aspect était repoussant. Apercevant le cheval et les habits il se traîna jusqu'à ce qu'il pût tirer les habits à lui de la selle, et les revêtir. Il put à grand'peine monter sur le cheval. Alors la pucelle parut et le salua. Il se montra joyeux vis-à-vis d'elle, et lui demanda quels étaient ces domaines et ces lieux. « C'est à une comtesse veuve, » dit-elle, « qu'appartient ce château fort là-bas. Son mari, en mourant, lui avait laissé deux comtés, et aujourd'hui, elle n'a plus d'autre bien que cette demeure : tout le reste lui a été enlevé par un jeune comte, son voisin⁶⁷², parce qu'elle n'a pas voulu devenir sa femme. » — « C'est triste, » dit Owein. Et la jeune fille et lui se rendirent au château.

Owein descendit ; la jeune fille le mena à une chambre confortable, alluma du feu, et le laissa. Puis elle se rendit auprès de la comtesse, et lui remit la fiole. « Hé, pucelle, » dit la dame, « où est tout l'onguent ? » — « Il est tout entier perdu, » dit-elle. — « Il m'est difficile de te faire des reproches à ce sujet. Cependant il était inutile pour moi de dépenser en onguent précieux la valeur de cent vingt livres pour je ne sais qui. Sers-le tout de même, » ajouta-t-elle, « de façon qu'il ne lui manque rien. » C'est ce que fit la pucelle ; elle le pourvut de nourriture, boisson, feu, lit, bains, jusqu'à ce qu'il fût rétabli. Les poils s'en allèrent de dessus son corps par touffes écailleuses. Cela dura trois mois, et sa peau devint plus blanche qu'elle ne l'avait été.

Un jour, Owein entendit du tumulte dans le château, et un bruit d'armes à l'intérieur. Il demanda à la pucelle ce que signifiait ce tumulte. « C'est le comte dont je t'ai parlé, » dit-elle, « qui vient contre le château, à la tête d'une grande armée, dans l'intention d'achever la perte de la dame. » Owein demanda si la comtesse avait cheval et armes. « Oui, » dit-elle, « les meilleures du monde. » — « Irais-tu bien lui demander en prêt, pour moi, un cheval et des armes de façon que je puisse aller voir de près l'armée ? » — « J'y vais. » Et elle se rendit auprès de la comtesse, à laquelle elle exposa toute leur conversation. La comtesse se mit à rire. « Par moi et Dieu, » s'écria-t-elle, « je lui donne le cheval et l'armure pour toujours. Et il n'en a, sûrement, jamais eu en sa possession de pareils. J'aime

⁶⁷² Ce comte s'appelle Aliers dans le *Chevalier au Lion*.

mieux qu'il les prenne que de les voir devenir la proie de mes ennemis, demain, malgré moi, et cependant je ne sais ce qu'il veut en faire. »

On lui amena un gascon noir, parfait, portant une selle de hêtre, et une armure complète pour cheval et cavalier. Owein revêtit son armure, monta à cheval, et sortit avec deux écuyers complètement armés et montés. En arrivant devant l'armée du comte, ils ne lui virent ni commencement ni fin. Owein demanda aux écuyers dans quelle bataille était le comte. « Dans la bataille, là-bas, où tu aperçois quatre étendards jaunes, deux devant lui et deux derrière. » — « Bien, » dit Owein, « retournez sur vos pas et attendez-moi auprès de l'entrée du château. » Ils s'en retournèrent, et lui poussa en avant jusqu'à ce qu'il rencontra le comte. Il l'enleva de sa selle, le plaça entre lui et son arçon de devant, et tourna bride vers le château. En dépit de toutes les difficultés, il arriva avec le comte au portail, auprès des écuyers.

Ils entrèrent, et Owein donna le comte en présent à la comtesse, en lui disant : « Tiens, voici l'équivalent de ton onguent béni. » L'armée tendit ses pavillons autour du château. Pour avoir la vie sauve, le comte rendit à la dame ses deux comtés ; pour avoir la liberté, il lui donna la moitié de ses domaines à lui, et tout son or, son argent, ses bijoux et des otages en outre ainsi que tous ses vassaux. Owein partit. La comtesse l'invita bien à rester, mais il ne le voulut pas, et se dirigea vers les extrémités du monde et la solitude. Pendant qu'il cheminait, il entendit un cri de douleur dans un bois, puis un second, puis un troisième. Il se dirigea de ce côté, et aperçut une éminence rocailleuse au milieu du bois, et un rocher grisâtre sur le penchant de la colline. Dans une fente du rocher se tenait un serpent, et, à côté du rocher, était un lion tout noir. Chaque fois qu'il essayait de s'échapper, le serpent s'élançait sur lui et le mordait. Owein dégaina son épée, et s'avança vers le rocher. Au moment où le serpent sortait du rocher, il le frappa de son épée et le coupa en deux. Il essuya son épée et reprit sa route. Tout à coup, il vit le lion le suivre et jouer autour de lui comme un lévrier qu'il aurait élevé lui-même. Ils marchèrent tout le jour jusqu'au soir. Quand Owein trouva qu'il était temps de se reposer, il descendit, lâcha son cheval au milieu d'un pré uni et ombragé, et se mit à allumer du feu. Le feu était à peine prêt, que le lion avait apporté assez de bois pour trois nuits. Puis il disparut. En un instant, il revint apportant un fort et superbe chevreuil qu'il jeta devant Owein. Il se plaça de l'autre côté du feu, en face d'Owein. Owein prit le chevreuil, l'écorcha, et en mit des tranches à rôtir sur des broches autour du feu. Tout le reste du chevreuil, il le donna à manger au lion⁶⁷³.

⁶⁷³ Sur cet épisode et l'*Ivain*, v. Arthur Brow, *The knight of the Lion* (Publ. of the mod. Lang.

Pendant qu'il était ainsi occupé, il entendit un grand gémissement, puis un second, puis un troisième, tout près de lui. Il demanda s'il y avait là une créature humaine. « Oui, assurément, » fut-il répondu. — « Qui es-tu ? » dit Owein. — « Je suis Lunet, la suivante de la dame de la fontaine. » — « Que fais-tu ici ? » — « On m'a emprisonnée à cause d'un chevalier qui vint de la cour d'Arthur, pour épouser ma dame ; il resta quelque temps avec elle, puis il alla faire un tour à la cour d'Arthur, et jamais plus il ne revint. C'était pour moi un ami, celui que j'aimais le plus au monde. Un jour, deux valets de la chambre de la comtesse dirent du mal de lui et l'appelèrent traître. Je leur dis que leurs deux corps ne valaient pas le sien seul. C'est pour ce motif qu'on m'a emprisonnée dans ce vaisseau de pierre, en me disant que je perdrais la vie s'il ne venait lui-même me défendre à jour fixé. Je n'ai plus que jusqu'après demain, et je n'ai personne pour aller le chercher : c'est Owein, fils d'Uryen. » — « Es-tu sûre que si ce chevalier le savait, il viendrait te défendre ? » — « J'en suis sûre par moi et Dieu. » Quand les tranches de viande furent suffisamment cuites, Owein les partagea par moitié entre lui et la pucelle. Ils mangèrent et s'entretinrent jusqu'au lendemain.

Le lendemain, Owein lui demanda s'il y avait un lieu où il pourrait trouver nourriture et bon accueil pour la nuit. « Oui, seigneur, » dit-elle, « va là, à la traverse ; suis le chemin le long de la rivière, et, au bout de peu de temps, tu verras un grand château surmonté de nombreuses tours. Le comte à qui appartient le château est le meilleur homme du monde pour ce qui est du manger. Tu pourras y passer la nuit. » Jamais guetteur ne veilla aussi bien son seigneur que ne fit le lion pour Owein, cette nuit-là. Owein équipa son cheval, et marcha, après avoir traversé le gué, jusqu'à ce qu'il aperçut le château. Il entra. On le reçut avec honneur. On soigna parfaitement son cheval, et on mit de la nourriture en abondance devant lui. Le lion alla se coucher à l'écurie du cheval ; aussi personne de la cour n'osa approcher de celui-ci. Nulle part, assurément, Owein n'avait vu un service aussi bien fait que là. Mais chacun des habitants était aussi triste que la mort. Ils se mirent à table. Le comte s'assit d'un côté d'Owein, et sa fille unique de l'autre. Jamais Owein n'avait vu une personne plus accomplie qu'elle. Le lion alla se placer sous la table entre les pieds d'Owein, qui lui donna de tous les mets qu'on lui servait à lui-même. Le seul défaut qu'Owein trouva là, ce fut la tristesse des habitants. Au milieu du repas, le comte souhaita la bienvenue à Owein : « Il est temps pour toi, » dit Owein, « d'être joyeux. » — « Dieu nous est témoin, » dit-il, « que ce n'est pas envers toi que nous sommes sombres, mais il nous est venu grand sujet de tristesse et de souci. Mes deux fils étaient allés, hier,

chasser à la montagne. Il y a là un monstre qui tue les hommes et les mange. Il s'est emparé de mes fils. Demain est le jour convenu entre lui et moi où il me faudra lui livrer cette jeune fille, ou bien il tuera mes fils en ma présence. Il a figure d'homme, mais pour la taille, c'est un géant.» — «C'est, assurément, triste,» dit Owein, «et quel parti prendras-tu?» — «Je trouve, en vérité, plus digne de lui laisser détruire mes fils, qu'il a eus malgré moi, que de lui livrer, de ma main, ma fille pour la souiller et la tuer.» Et ils s'entretenaient d'autres sujets. Owein passa la nuit au château.

Le lendemain, ils entendirent un bruit incroyable : c'était le géant qui venait avec les deux jeunes gens. Le comte voulait défendre le château contre lui, et, en même temps, voir ses deux fils en sûreté. Owein s'arma, sortit, et alla se mesurer avec le géant, suivi du lion. Aussitôt qu'il aperçut Owein en armes, le géant l'assaillit et se battit avec lui. Le lion se battait avec lui avec plus de succès qu'Owein. «Par moi et Dieu,» dit-il à Owein, «je ne serais guère embarrassé de me battre avec toi, si tu n'étais aidé par cet animal.» Owein poussa le lion dans le château, ferma la porte sur lui, et vint reprendre la lutte contre le grand homme. Le lion se mit à rugir en s'apercevant qu'Owein était en danger, grimpa jusque sur la salle du comte, et de là sur les remparts. Des remparts, il sauta jusqu'aux côtés d'Owein, et donna, sur l'épaule du grand homme, un tel coup de griffe, qu'il le déchira jusqu'à la jointure des deux hanches, et qu'on voyait les entrailles lui sortir du corps. L'homme tomba mort. Owein rendit ses deux fils au comte. Le comte invita Owein mais il refusa, et se rendit au vallon où était Lunet.

Il vit qu'on y allumait un grand feu ; deux beaux valets bruns, aux cheveux frisés, amenaient la pucelle pour l'y jeter. Owein leur demanda ce qu'ils lui voulaient. Ils racontèrent leur différend comme l'avait raconté la pucelle, la nuit d'avant. «Owein lui a fait défaut,» ajoutèrent-ils, «et c'est pourquoi nous allons la brûler.» — «En vérité,» dit Owein, «c'était cependant un bon chevalier, et je serais bien étonné, s'il savait la pucelle en cet embarras, qu'il ne vînt pas la défendre. Si vous vouliez m'accepter à sa place, j'irais me battre avec vous.» — «Nous le voulons bien, par celui qui nous a créés.» Et ils allèrent se battre contre Owein. Celui-ci trouva fort à faire avec les deux valets. Le lion vint l'aider et ils prirent le dessus sur les deux valets. «Seigneur,» lui dirent-ils, «nous n'étions convenus de nous battre qu'avec toi seul ; or, nous avons plus de mal à nous battre avec cet animal, qu'avec toi.» Owein mit le lion où la pucelle avait été emprisonnée, plaça des pierres contre la porte, et revint se battre avec eux. Mais sa force ne lui était pas encore revenue, et les deux valets avaient le dessus sur lui. Le lion ne cessait de rugir à cause du danger où était Owein ; il finit par faire brèche dans les pierres, et sortit. En un clin d'œil, il tua un des valets, et, aussitôt après, l'autre.

C'est ainsi qu'ils sauvèrent Lunet du feu. Owein et Lunet allèrent ensemble aux domaines de la Dame de la Fontaine; et, quand Owein en sortit, il emmena la dame avec lui à la cour d'Arthur, et elle resta sa femme tant qu'elle vécut⁶⁷⁴.

Alors il prit le chemin de la cour du Du Traws (le Noir Oppresseur), et se battit avec lui. Le lion ne quitta pas Owein avant qu'il ne l'eût vaincu. Aussitôt arrivé à la cour du Noir Oppresseur, il se dirigea vers la salle. Il y aperçut vingt-quatre femmes, les plus accomplies qu'il eût jamais vues. Elles n'avaient pas, sur elles toutes, pour vingt-quatre sous⁶⁷⁵ d'argent, et elles étaient aussi tristes que la mort. Owein leur demanda la cause de leur tristesse. Elles lui dirent qu'elles étaient filles de comtes, qu'elles étaient venues en ce lieu, chacune avec l'homme qu'elles aimaient le plus. «En arrivant ici,» ajoutèrent-elles, «nous trouvâmes accueil courtois et respect. On nous enivra, et, quand nous fûmes ivres, le démon à qui appartient cette cour vint, tua tous nos maris, et enleva nos chevaux, nos habits, notre or et notre argent. Les corps de nos maris sont ici, ainsi que beaucoup d'autres cadavres. Voilà, seigneur, la cause de notre tristesse. Nous regrettons bien que tu sois venu ici, de peur qu'il ne t'arrive malheur.» Owein prit pitié d'elles et sortit. Il vit venir à lui un chevalier qui l'accueillit avec autant de courtoisie et d'affection qu'un frère: c'était le Noir Oppresseur. «Dieu sait,» dit Owein, «que ce n'est pas pour chercher bon accueil de toi que je suis venu ici.» — «Dieu sait que tu ne l'obtiendras pas non plus.» Et, sur-le-champ, ils fondirent l'un sur l'autre, et se maltraitèrent rudement. Owein se rendit maître de lui et lui attacha les deux mains derrière le dos. Le Noir Oppresseur lui demanda merci en disant: «Seigneur Owein, il était prédit que tu viendrais ici pour me soumettre. Tu es venu, et tu l'as fait. J'ai été en ces lieux un spoliateur, et ma maison a été une maison de dépouilles; donne-moi la vie, et je deviendrai hospitalier, et ma maison sera un hospice⁶⁷⁶ pour faible et fort, tant que je vivrai, pour le salut de ton âme.» Owein accepta. Il y passa la nuit, et, le lendemain, il emmena avec lui les vingt-quatre femmes avec leurs chevaux, leurs habits, et tout ce qu'elles avaient apporté de biens et de joyaux.

⁶⁷⁴ La réconciliation d'Yvain avec la Dame de la Fontaine, dans le *Chevalier au Lion* est beaucoup plus romanesque. Après plusieurs aventures qui suivent la délivrance de Lunet, il retourne à la fontaine où il renouvelle l'expérience de la coupe. Personne ne se présente. Lunet conseille à sa dame de prendre comme défenseur le Chevalier au lion. Elle y consent. Lunet va à sa recherche et est heureuse de reconnaître Yvain dans le héros. Il la suit au château, et, après quelques difficultés, les deux époux se réconcilient (*Hist. litt. de la France*, XV).

⁶⁷⁵ *Sou* au sens actuel du mot.

⁶⁷⁶ Plusieurs lieux en Galles portent le nom de *Spytty* ou *Yspytty*, dont le premier terme vient de *hospitium*: ces hospices étaient des espèces d'hôtels tenus en général par des moines, et placés dans des lieux écartés des villes à l'intention des voyageurs.

Il se rendit avec elles à la cour d'Arthur. Si Arthur s'était montré joyeux vis-à-vis de lui auparavant, après sa première disparition, il le fut encore plus cette fois. Parmi les femmes, celles qui voulurent rester à la cour en eurent toute liberté, les autres purent s'en aller. Owein resta, à partir de là, à la cour d'Arthur, comme Penteulu (chef de la maison royale), très aimé d'Arthur, jusqu'à ce qu'il retourna vers ses vassaux, c'est-à-dire les trois cents épées de la tribu de Kynvarch⁶⁷⁷ et la troupe des corbeaux. Partout où il allait avec eux, il était vainqueur. Cette histoire s'appelle l'histoire de la Dame de la Fontaine.

⁶⁷⁷ Ce passage n'a pas été compris par Lady Guest. — Il devient très clair si on le rapproche du passage suivant de la *Noblesse des hommes du Nord*, édité avec traduction par Skene (*Four ancient books*, II, p. 455) : « Les trois cents épées de Kynvarch, les trois cents boucliers de Kynwydyon, les trois cents lances de Coel, à quelque entreprise qu'ils allassent sérieusement, ils n'échouaient jamais ». Owein était fils d'Uryen ab Cynvarch ab Meirchawn ab Gorwst Ledlwm ab Keneu ab Coel. Pour les corbeaux d'Owein, v. le *Songe de Ronabwy*.

PEREDUR⁶⁷⁸ AB EVRAWC

Le comte Evrawc possédait le comté du Nord. Il avait sept fils. Ce n'était pas par ses domaines que s'entretenait Evrawc, mais par les tournois, les guerres et les combats, et, comme il arrive souvent à qui les recherche, il fut tué, ainsi que six de ses fils. Le septième s'appelait Peredur; c'était le plus jeune. Il n'avait pas l'âge d'aller aux combats ni à la guerre; autrement il eût été tué comme son père et ses frères. Sa mère était une femme avisée et intelligente. Elle réfléchit beaucoup au sujet de son seul fils et de ses domaines. Elle finit par prendre le parti de fuir dans le désert en un endroit solitaire et écarté et d'abandonner les lieux habités. Elle ne garda dans sa compagnie que des femmes, des enfants et des hommes paisibles, auxquels il n'était ni possible, ni convenable de se battre et de faire la guerre. Personne n'eût osé réunir armes et chevaux là où l'enfant eût pu s'en apercevoir, de peur qu'il n'y prît goût.

L'enfant allait tous les jours dans la forêt pour jouer et lancer baguettes et bâtons⁶⁷⁹. Un jour, il aperçut le troupeau de chèvres de sa mère et deux chevreaux près des chèvres. L'enfant s'étonna grandement qu'ils fussent sans cornes, tandis

⁶⁷⁸ Un *Peredur Arveu-dur*, ou Peredur aux armes d'acier, périt à la bataille de Cattrath (Gododin a. Skene, II. p. 72, v. 29). Le nom de Peredur est souvent associé à celui de Gwrgi; tous deux sont fils d'Eliffer Gosgorddvwyr, ou à la grande suite. La charge du cheval qui les porte, Corvann, est une des trois *marchlwyth* ou charges de cheval (*Triades Mab.*, p. 301, 5). La tribu de Gwrgi et de Peredur est une des trois tribus déloyales; elle abandonna ses seigneurs à Kaer Greu lorsqu'ils devaient se battre le lendemain avec Eda Glingawr, et causa ainsi leur mort (*ibid.*, p. 305, 16). D'après les *Annales Cambriae*, ils seraient morts en 580 (Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 831). Il est bien difficile de dire si ce Peredur est le même que le héros très francisé de notre récit. *Evrawc* est le nom gallois de la ville d'York (Eboracum). On peut se demander si la légende ancienne ne faisait pas simplement de lui le fils d'un chef, seigneur d'Evrawc ou York. Le *Livre Noir* signale parmi les tombes célèbres celle d'un fils de Peredur (Skene, II, p. 30). Chez les poètes, c'est surtout sa vaillance qui est mentionnée (*Myv. Arch.*, p. 253, col. 2 — XIII^e siècle); p. 290, col. 1 — XIII^e-XIV^e siècles). Ni Taliesin, ni Llywarch Hen, dans les poèmes imprimés par Skene ne parlent de lui. D'après une triade évidemment inspirée du *Seint Greal*, les trois chevaliers qui gardèrent le *Greal* furent: Cadawc (fils de Gwynlliw), Ildud chevalier et saint, et Peredur ab Evrawc (*Myv. Arch.*, p. 411, 121). Gwrgi et Peredur ont été mis au nombre des saints (*Iolo mss.*, p. 128). D'après des généalogies, de la fin du X^e siècle, Guurci et Peretur fils d'Eleuther Cascord Mawr (Elifer Gosgvrddvwyr) descendent de Coyl Hen (*Y Cymmrodor*, IX, p. 175). Coyl était un chef des Bretons du Nord.

⁶⁷⁹ Dans le *Perceval* de Chrestien ce sont des *javelots*, Perceval a un cheval de chasse (Potvin, *Perceval le Gallois*, II, p. 45). Il a d'ailleurs quatorze ans. Dans Pen. 4, il lance des javelots de houx.

que tous les autres en portaient, et il pensa qu'ils étaient depuis longtemps égarés et qu'ils avaient ainsi perdu leurs cornes. Il y avait, au bout de la forêt, une maison pour les chèvres : à force de vaillance et d'agilité, il y poussa les chevreaux et les chèvres. Puis il retourna à la maison auprès de sa mère : « Mère, » dit-il, « je viens de voir ici près, une chose étonnante : deux de tes chèvres devenues sauvages et ayant perdu leurs cornes, si longtemps elles ont été égarées sous bois ! Il est impossible d'avoir plus de peine que je n'en ai eu à les faire rentrer. » Aussitôt chacun de se lever et d'aller voir : grand fut leur étonnement quand ils aperçurent les chevreaux.

Un jour, ils virent venir trois chevaliers suivant une voie chevalière, sur la lisière de la forêt : c'étaient Gwalchmei, fils de Gwyar ; Gwier, fils de Gwystyl et Owein, fils d'Uryen⁶⁸⁰. Owein suivait les traces d'un chevalier qu'il poursuivait et qui avait partagé les pommes à la cour d'Arthur. « Ma mère, » dit Peredur, « qu'est-ce que ces gens là-bas ? » — « J'en donne ma foi, » dit Peredur, « je m'en vais comme ange avec eux. » Et Peredur alla sur la route à leur rencontre. « Dis, mon âme, » dit Owein, « as-tu vu un chevalier passer par ici aujourd'hui ou hier ? » — « Je ne sais ce que c'est qu'un chevalier. » — « Ce que je suis, » dit Owein. — « Si tu voulais me dire ce que je vais te demander, je te dirais ce que tu me demandes. » — « Volontiers. » — « Qu'est-ce que cela ? » dit Peredur en désignant la selle. — « Une selle, » répondit Owein. Peredur⁶⁸¹ l'interrogea sur toutes pièces d'équipement et d'armement des hommes et des chevaux, sur ce qu'ils prétendaient et pouvaient en faire. Owein lui en expliqua complètement l'usage. « Va devant toi, » dit Peredur ; « j'ai vu l'espèce d'homme que tu demandes. Moi aussi, je veux te suivre. »

Et il retourna vers sa mère et ses gens. « Mère, » dit-il, « Ce ne sont pas des anges les gens de tout à l'heure, mais des chevaliers ordonnés⁶⁸². » La mère tomba

⁶⁸⁰ Dans le *Perceval* de Halliwell, ce sont Ivain (Owein), Gauvain (Gwalchmei) et Keu.

⁶⁸¹ Sur le Peredur (*Lez Breiz*) breton de la Villemarqué ; v. J. Loth, *Revue celt.*, 1906, p. 343, et 1907, p. 122.

⁶⁸² Cet épisode est plus long et plus pittoresque dans Chrestien. Les demandes de Perceval provoquent, de la part des compagnons de son interlocuteur, des remarques désobligeantes pour les Gallois qu'on ne trouve pas naturellement dans le roman de Peredur.

*Sire, or saciès bien entresait
Que Galois sont tuit par nature
Plus fol que bestes en pasture.*

Cf. plus loin p. 57. Sa mère équipe Peredur :

*Et si l'aparelle et atourne
De kanevas grosse cemise
Et braies faites à la guise
De Gales ù l'en fet ensemble*

évanouie. Peredur alla à l'endroit où se trouvaient des chevaux qui portaient le bois de chauffage, et leur apportaient nourriture et boisson des lieux habités. Il prit un cheval gris pommelé, osseux, le plus vigoureux, à son avis; il lui serra un bât autour du corps en guise de selle, et, avec du bois flexible, il réussit à imiter les objets d'équipement qu'il avait vus sur les destriers et tout le reste. Puis il retourna auprès de sa mère. À ce moment, la comtesse revint de son évanouissement. « Eh bien! mon fils, » dit-elle, « tu veux donc partir? » — « Oui, » répondit-il, « avec ta permission. » — « Attends d'avoir reçu mes conseils avant de t'en aller. » — « Volontiers; dis vite. » — « Va tout droit à la cour d'Arthur, là où sont les hommes les meilleurs, les plus généreux et les plus vaillants. Où tu verras une église, récite ton Pater auprès d'elle. Quelque part que tu voies nourriture et boisson, si tu en as besoin et qu'on n'ait pas assez de courtoisie ni de bonté pour t'en faire part, prends toi-même. Si tu entends des cris, va de ce côté; il n'y a pas de cri plus caractéristique que celui d'une femme. Si tu vois de beaux bijoux, prends et donne à autrui, et tu acquerras ainsi réputation⁶⁸³. Si tu vois une belle femme, fais-lui la cour; quand même elle ne voudrait pas de toi, elle t'en estimera meilleur et plus puissant qu'auparavant⁶⁸⁴. » Cet entretien terminé, Peredur monta à cheval, tenant une poignée de javelots à pointe aiguë, et il s'éloigna.

Il fut deux jours et deux nuits à cheminer dans la solitude des forêts et divers lieux déserts, sans nourriture ni boisson. Enfin il arriva dans un grand bois solitaire, et au loin, dans le bois, il aperçut une belle clairière unie. Apercevant dans la clairière un pavillon, il récita son Pater devant comme si c'était une église, puis il y alla. La porte était ouverte; près de la porte était une chaire dorée, dans laquelle était assise une jeune fille brune, d'une beauté parfaite, portant autour du front un diadème d'or, enrichi de pierres brillantes, et, aux mains, des bagues

braies et cauces, ce me semble.

Page 61, équipement de Perceval en quittant sa mère :

*Et sa sièle li fu jà mise;
A la maniere et à la guise
De Galois fu appareilléz...
.III. gaverlots porter soloit.
Ses gaverlos an vot por ter;
Mais. II. l'en fist sa mère oster.
Por ce que trop sanblast Galois.*

⁶⁸³ Lady Guest cite fort à propos, pour montrer quelle idée on se faisait de la libéralité au moyen âge, une amusante anecdote, tirée des mémoires de Joinville, dont Henri, comte de Champagne, est le héros (V. Natalis de Wailly, *Histoire de saint Louis*, p. 63).

⁶⁸⁴ Dans Chrestien (p. 64), *Perceval* exécute à la lettre la recommandation faite à Peredur. Il embrassa de force la pucelle du pavillon. Il paraît probable que dans la recommandation de la mère, Chrestien (ou sa source immédiate) n'a pas compris l'archétype.

d'or épaisses. Peredur descendit de cheval et entra tout droit. La pucelle lui fit un accueil amical et lui souhaita la bienvenue⁶⁸⁵. À l'entrée du pavillon, Peredur aperçut de la nourriture, deux flacons pleins de vin, deux tourtes de pain blanc et des tranches de cochon, de lait. « Ma mère, » dit Peredur, « m'a recommandé, en quelque lieu que je visse nourriture et boisson, d'en prendre. » — « Volontiers, seigneur, » dit-elle, « va à la table, et grand bien te fasse. » Alors Peredur alla à la table et prit la moitié de la nourriture et de la boisson pour lui, et laissa l'autre à la pucelle. Lorsqu'il eut mangé, il plia un genou devant la jeune fille et dit : « Ma mère m'a recommandé, là où je verrais un beau joyau, de le prendre⁶⁸⁶. » — « Prends, mon âme,⁶⁸⁷ » dit-elle. Peredur prit la bague, emmena son cheval et partit⁶⁸⁸.

Ensuite arriva le chevalier à qui appartenait le pavillon, le seigneur de la clairière. Il aperçut les traces des pieds du cheval. « Dis-moi, » dit-il à la jeune fille, « qui a été ici après moi ? » — « Un homme à l'aspect étrange, seigneur, » répondit-elle. Et elle lui exposa en détail l'état de Peredur et l'objet de son voyage. « Dis, » s'écria-t-il, « a-t-il eu des rapports avec toi ? t'a-t-il violentée ? » — « Non, par ma foi, et il ne m'a fait aucun mal. » — « Par ma foi, je ne le crois pas, et, si je ne me rencontre pas avec lui pour venger mon déshonneur et ma colère, tu ne resteras pas deux nuits sous le même toit que moi. » Le chevalier sortit pour chercher à se rencontrer avec Peredur.

⁶⁸⁵ Dans Chrestien (Potvin, p. 64), la pucelle a peur de Perceval, *Ki fos (fou) li semble*; à comparer plus haut, p. 51 :

Et cius ki petit fut senes;

Pag. 67 :

*Mais . i vallet gallois i ot
Anieus et vilain et sot.*

⁶⁸⁶ Notre roman et le *Perceval* de Chrétien de Troyes omettent ici un détail important. Dans le poème anglais publié par Ritson et analysé par Halliwell, la mère de Perceval, Achefflour, sœur d'Arthur, dont le mari a été tué par le Chevalier rouge, a remis à son fils un anneau qui lui servira plus tard à le reconnaître. Perceval rencontre une salle, y pénètre, et aperçoit, étendue sur un lit et dormant, une jeune dame. Il lui enlève sa bague et la remplace par son anneau, ce qui a des conséquences fâcheuses à la fois pour elle et Perceval. Son mari, le Chevalier noir, la maltraite; un jour, Perceval, attiré par ses cris, accourt. Il renverse le Chevalier noir et réclame son anneau. Il a été donné à un géant. Celui-ci l'a présenté à la mère de Perceval, à qui il fait la cour. Elle croit que son fils est mort, devient folle et erre dans la forêt. Perceval tue le géant, ramène sa mère dans ses États, où ils vivent heureux. Il finit par se rendre en terre sainte où il trouve la mort (Gaston Paris, *Hist. littér. de la France*, XXX, p. 254 et suiv.).

⁶⁸⁷ Dans Chrestien, Perceval prend de force, malgré la pucelle. Elle ne lui répond pas quand il demande à boire et à manger. Ils se séparent en très mauvais terme.

⁶⁸⁸ Pen. 4 (*L. Rh.* 287) a une addition intéressante : *Peredur prit la bague, plia le genou devant elle, lui donna un baiser et sortit.*

Peredur, de son côté, se dirigeait vers la cour d'Arthur. Avant qu'il n'y parvint, un autre chevalier y arriva. Il fixa⁶⁸⁹ un grand anneau d'or épais contre la porte de l'entrée pour attacher son cheval, et se rendit à la chambre où se trouvaient Arthur et tous ses gens, ainsi que Gwenhwyvar et ses dames. Un page de la chambre servait à boire à Gwenhwyvar d'une coupe d'or. Le chevalier en jeta le contenu sur le visage et le sein de la reine, et lui donna un grand soufflet, en disant : « S'il y a quelqu'un d'assez intrépide pour me disputer cette coupe et venger l'outrage de Gwenhwyvar, qu'il vienne à ma suite dans le pré, et je l'y attendrai. » Le chevalier prit son cheval et se rendit au pré.

Tous les gens de la cour baissèrent la tête, de peur qu'on ne demandât à l'un d'eux d'aller venger l'outrage de Gwenhwyvar : il leur semblait que jamais homme n'aurait fait un coup aussi audacieux, s'il n'avait possédé telle vaillance et force ou pouvoir magiques⁶⁹⁰ qui le missent à l'abri de toute vengeance. À ce moment arriva Peredur à la cour, sur son cheval gris pommelé, osseux, à l'équipement négligé et bien piètre pour une cour aussi noble. Kei était debout au milieu de la salle. « Hé ! l'homme long, là-bas, » dit Peredur, « où est Arthur ? » — « Que veux-tu d'Arthur ? » dit Kei. — « Ma mère m'a recommandé de venir vers lui pour me faire sacrer chevalier. » — « Par ma foi, tu es par trop mal monté en cheval et en armes. » Toute la cour porta les yeux de son côté et se mit à lui lancer des baguettes⁶⁹¹. À ce moment entra un nain qui était venu avec une naine, il y avait déjà un an, pour demander refuge à Arthur, et il l'avait obtenu. De toute l'année, aucun d'eux n'avait dit un mot à personne. « Ha ! ha ! » s'écria le nain en apercevant Peredur, « Dieu te bénisse, Peredur, beau fils d'Evrawc, chef des guerriers, fleur des chevaliers ! » — « En vérité, » dit Kei, « il faut être mal avisé pour rester une année muet à la cour d'Arthur, ayant la liberté de choisir avec qui s'entretenir, et aller appeler et déclarer, en face d'Arthur et de sa cour, un homme de cette espèce chef des guerriers et fleur des chevaliers ! » Et il lui donna un tel

⁶⁸⁹ La version de Pen. 4 (*L. Rh.* 288) s'écarte ici de celle du *Livre Rouge* et n'est pas sans importance pour la recherche des sources du Peredur : « Un autre chevalier était venu avant lui à la cour. Il avait donné une bague d'or épaisse à un homme à la porte pour tenir son cheval pendant qu'il entraînait là où se trouvaient Arthur, Gwenhwyvar et leur suite. Le chevalier prit le gobelet de la main de Gwenhwyvar et lui lança le liquide sur le visage et le sein. »

⁶⁹⁰ C'était une idée si bien répandue au moyen âge que, suivant la remarque de Lady Guest, les chevaliers, avant de se battre, devaient jurer qu'ils ne portaient sur eux aucun charme et qu'ils n'étaient protégés par aucune magie ou enchantement.

⁶⁹¹ Pen. 4 (*L. Rh.* 288) ajoute que les gens de la cour se mirent à se moquer de lui et qu'ils furent bien aises de trouver une excuse pour se taire au sujet du chevalier. Pen. 7 (*L. Rh.* p. 606) dit que Kei invita la cour à se moquer de lui, etc., si bien que l'autre affaire (jeu) fut oubliée. Pen. 4 (*L. Rh.* 122) prête le même sentiment aux gens de la cour.

soufflet qu'il le jeta à terre évanoui⁶⁹². « Ha! ha! » s'écria aussitôt la naine, « Dieu te bénisse, Peredur, beau fils d'Evrawc, fleur des guerriers et lumière des chevaliers! » — « En vérité, » dit Kei, « femme, c'est être bien mal avisée que de rester une année sans parler à la cour d'Arthur et d'appeler ainsi un pareil homme. » Et Kei lui donna un tel coup de pied qu'elle tomba à terre évanouie. « L'homme long, » lui dit Peredur, « indique-moi où est Arthur. » — « Donne-nous la paix, » dit Kei; « va après le chevalier qui est allé d'ici au pré, enlève-lui la coupe, renverse-le, prends son cheval et ses armes, et après tu obtiendras de te faire sacrer chevalier. » — « Je vais le faire, l'homme long. »

Et Peredur de tourner bride, et d'aller au pré. Il y trouva le chevalier en train de chevaucher, l'air tout fier de sa force et de la vaillance qu'il se croyait. — « Dis-moi, » dit le chevalier, « as-tu vu quelqu'un de la cour d'Arthur venant après moi? » — « Un homme long qui se trouvait là m'a commandé de te renverser, d'enlever la coupe et de prendre ton cheval et tes armes pour moi⁶⁹³. » — « Tais-toi, retourne à la cour et commande à Arthur, de ma part, de venir lui ou un autre se battre avec moi; s'il ne vient pas immédiatement, je ne l'attendrai pas. » — « Par ma foi, » dit Peredur, « choisis: de gré ou de force, il me faut le cheval, les armes et la coupe. » Le chevalier⁶⁹⁴ le chargea avec fureur et lui donna du pied de sa lance un grand coup douloureux entre les épaules et le cou. — « Ha! homme, » dit Peredur, « les gens de ma mère ne jouaient pas ainsi avec moi; je m'en vais jouer à mon tour avec toi ainsi. » Il lui lança un javelot à pointe aiguë, qui l'atteignit à l'œil, lui sortit par la nuque et le renversa mort à l'instant.

« En vérité, » dit Owein⁶⁹⁵, fils d'Uryen, à Kei, « tu as été mal inspiré au sujet de ce fou que tu as envoyé après le chevalier. De deux choses l'une: ou il est tué, ou il a été culbuté. Si le chevalier l'a renversé, il le comptera parmi les gentils-hommes de la cour, et il en résultera honte éternelle pour Arthur et ses guerriers. S'il l'a tué, il en va de même pour le déshonneur, avec péché en plus sur nous-même⁶⁹⁶. Par ma foi, je m'en vais là-bas pour savoir quelle aventure est la sienne. »

⁶⁹² Pen. 4 (*L. Rh.* 123), Pen. 14 (*L. Rh.* 288), Pen. 7 (*L. Rh.* col. 607) font entrer la naine à ce moment là.

⁶⁹³ Pen. 7 (*L. Rh.* 607): « Je n'ai vu personne. »

⁶⁹⁴ Dans le *Perceval* de Ritson ce chevalier est le Chevalier rouge, le meurtrier du père de Perceval, qui, lui aussi, s'appelait Perceval.

⁶⁹⁵ Dans Pen. 14, et 7, c'est Gwalchmai qui joue ce rôle. Dans Chrestien, c'est Yonès qui paraît être un dérivé plus ou moins exact (peut-être breton-armoricain) d'Yvain; chez Wolfram, de même, *Iwanet*.

⁶⁹⁶ Le texte du *L. Rouge* a: *arnaw ynteu*, sur lui-même; Pen. 4 (*L. Rh.* 125): *arnat titheu*, sur toi-même; Pen. 14: *arnam ninheu oll*: sur nous tous; ces deux versions sont toutes les deux acceptables. Le texte de Pen. 7 (*L. Rh.*, 608) semble gloser celui du *Livre Rouge*: *ha ffêchawt y*

Et Owein alla au pré. Il aperçut Peredur traînant le chevalier le long du pré. — « Que fais-tu là, ainsi ? » dit-il. — « Jamais, » dit Peredur, « cette robe de fer ne le quittera, je crois qu'elle fait partie de lui-même⁶⁹⁷. » Owein enleva les armes et les habits : — « Voici, mon âme, » dit-il, « cheval et armes meilleurs que les autres ; prends-les joyeusement et viens avec moi auprès d'Arthur pour te faire sacrer chevalier. Tu le mérites vraiment. » — « Que je perde mon honneur, si j'y vais ! » dit Peredur, « seulement emporte la coupe de ma part pour Gwenhwyvar ; dis à Arthur qu'en quelque endroit que je me trouve, je serai son homme, et que si je puis pour lui service et profit, je le ferai ; ajoute que je n'irai pas à la cour avant de m'être rencontré avec l'homme long qui est là-bas, pour venger l'outrage fait au nain et à la naine. » Owein retourna à la cour, et raconta l'aventure à Arthur, à Gwenhwyvar et aux gens de la cour, sans oublier la menace contre Kei.

Peredur prit le large ; comme il cheminait, il rencontra un chevalier qui lui dit : — « D'où viens-tu ? » — « De la cour d'Arthur. » — « Es-tu des hommes d'Arthur ? » — « Oui, par ma foi. » — « Tu tombes bien pour te réclamer d'Arthur ! » — « Pourquoi ? » — « Voici : j'ai toujours été pillant aux dépens d'Arthur, et tous ceux de ses hommes que j'ai rencontré, je les ai tués. » Ils n'en dirent pas plus long : ils se battirent. En un rien de temps, Peredur l'eut jeté par-dessus la croupe de son cheval à terre. Le chevalier demanda grâce. — « Tu l'auras, » dit Peredur, « en jurant que tu iras à la cour d'Arthur, que tu lui diras que c'est moi qui t'ai renversé pour son honneur et service, et que je n'irai pas à sa cour avant d'avoir trouvé à venger l'outrage fait au nain et à la naine. » Le chevalier le jura et s'en allant droit à la cour d'Arthur, il tint parole, sans oublier la menace contre Kei.

Peredur alla devant lui, et dans la même semaine, il rencontra seize chevaliers qu'il renversa honteusement. Ils allèrent tous à la cour d'Arthur, apportant les mêmes propos que le premier chevalier, et particulièrement la menace de Peredur contre Kei ; Kei fut blâmé par Arthur, et en devint lui-même soucieux.

Peredur marchait toujours devant lui. Il arriva dans un grand bois désert ; sur la lisière du bois, il y avait un étang, et, de l'autre côté de l'étang, un beau château

dyn fol hwnnw yn angwanec, et le péché de ce fou en plus. Il est probable qu'*arnam* ou *arnan ninheu* est plus près de l'ancien texte ; le scribe aura lu *arnau ninheu* au lieu de *arnanninheu*.

⁶⁹⁷ Cf. Chrestien (Potvin, II, p. 79) : Perceval dit en parlant de l'armure :

*Qu'elles se tiennent si au cors
Que çou dedens et çou defors
Est trestout. I. sicom moi samble
Qu'elles se tienent si ensamble ;*

À rapprocher de la remarque de Perceval au chevalier qu'il a rencontré dans la forêt à propos de son haubert : *Fustes vous ensi nés ?*

fort. Sur les bords de l'étang, il vit un homme à cheveux blancs à l'air accompli, assis sur un coussin de *paile*, vêtu de *paile*, et des valets en train de pêcher⁶⁹⁸. En apercevant Peredur l'homme aux cheveux blancs se leva pour se rendre au château ; il était boiteux⁶⁹⁹. Peredur se dirigea vers la cour ; il trouva la porte ouverte et entra dans la salle. Le vieillard était assis sur un coussin, devant un grand feu. Les gens de la cour se levèrent pour aller à la rencontre de Peredur, et le désarmèrent. Le vieillard pria⁷⁰⁰ le jeune homme de s'asseoir sur le bout du coussin. Il s'assit près de lui et ils causèrent. Lorsque le moment fut venu, on dressa les tables et on alla manger. Peredur s'assit à côté du maître de la cour. Quand on eut fini de manger, il demanda à Peredur s'il savait bien jouer de l'épée : « Je crois bien, » dit Peredur, « que si on me l'enseignait, je le saurais. » — « Qui saurait bien jouer du bâton et de l'écu, saurait se battre à l'épée. »

Le vieillard avait deux fils, l'un blond, l'autre brun. « Levez-vous, jeunes gens, dit-il, pour jouer du bâton et de l'écu. » Ils allèrent jouer du bâton⁷⁰¹. « Dis, mon âme, » dit le vieillard, « quel est, à ton avis, celui qui joue le mieux ? » — « À mon avis, le blond pourrait tirer du sang à l'autre, s'il le voulait. » — « Va toi-même, mon âme, prends le bâton et l'écu de la main du brun, et tire du sang au blond si tu peux. » Peredur se leva, alla jouer avec le blond, leva le bras sur lui et lui déchargea un tel coup, qu'un des sourcils lui tomba sur l'œil et que le sang se mit à couler. « Bien, mon âme, » dit le vieillard, « viens t'asseoir maintenant ; le plus habile à se battre à l'épée dans cette île, ce sera toi. Je suis ton oncle, le frère de ta mère. Tu vas rester maintenant quelque temps⁷⁰² avec moi pour apprendre les coutumes et les usages du pays, les belles manières, ainsi que courtoisie, gentillesse et seigneurie. Il est temps de renoncer au langage de ta mère. Je serai ton maître, je t'ordonnerai chevalier dès maintenant. Voici ce que tu devras faire : verras-tu quelque chose d'extraordinaire, ne t'en informe pas jusqu'à ce qu'on soit assez bien appris pour t'en instruire ; ce n'est pas sur toi que la faute retombera, mais sur moi qui suis ton maître⁷⁰³. » On leur présenta honneurs et services variés.

⁶⁹⁸ D'après les trois autres versions, ils pêchent sur l'étang dans un canot.

⁶⁹⁹ Il y a ici confusion avec le roi Pêcheur. Tout ce récit d'ailleurs, est plein d'incohérences. Chez Chrestien, c'est le second oncle de Perceval qui est boiteux et se livre à la pêche.

⁷⁰⁰ D'après Pen. 4, col. 127, le vieillard frappe de la main sur le coussin en invitant Peredur à s'asseoir.

⁷⁰¹ *Bâton*, au moyen âge, a non seulement le sens actuel, mais encore celui d'arme en général ; on voit désigner par ce nom jusqu'à des haches et des épées. Le jeu du bâton à deux bouts (*ffôn ddwybig*) était un des vingt-quatre exercices nationaux des Gallois (*Myv. Arch.*, p. 871, col. 2).

⁷⁰² Pen. 7. (*L. Rh.*, 611) : cette semaine-ci.

⁷⁰³ Il semble que cette remarque assez singulière puisse s'expliquer ainsi : ton silence pourra

Quand il fut temps, il allèrent se coucher. Aussitôt le jour, Peredur se leva, prit son cheval et, avec la permission de son oncle, sortit. Il arriva dans un grand bois désert, puis, au bout du bois, à un pré uni, et de l'autre côté du pré, il aperçut un grand château. Peredur se dirigea de ce côté, trouva la porte ouverte, et entra dans la salle. Dans un des côtés, était assis un homme aux cheveux blancs, majestueux, entouré de nombreux pages. Ils se levèrent respectueusement devant Peredur, allèrent à sa rencontre et le placèrent à côté du maître de la cour. Ils causèrent. Lorsqu'il fut temps d'aller manger, Peredur fut assis à côté du gentilhomme. Après qu'ils eurent mangé et bu à souhait, le gentilhomme demanda à Peredur s'il savait jouer de l'épée. « Si on me l'enseignait, dit-il, il me semble que je le saurais. » Il y avait, fixé au sol de la salle, un grand crampon de fer⁷⁰⁴ que la main d'un homme de guerre aurait pu à peine étreindre. « Prends cette épée-là », dit le vieillard à Peredur, « et frappe l'anneau de fer. » Peredur se leva et frappa l'anneau qui se brisa en deux morceaux ainsi que l'épée. « Place les deux morceaux ensemble et réunis-les. » Peredur les mit ensemble et ils se ressoudèrent comme devant. Une seconde fois, il frappa l'anneau au point de le briser en deux ainsi que l'épée. Les morceaux se rajustèrent comme auparavant. La troisième fois, il frappa un tel coup que les morceaux de l'anneau aussi bien que de l'épée, rapprochés, ne purent être ajustés. « Bien, jeune homme, » dit le vieillard, « en voilà assez, viens t'asseoir et reçois ma bénédiction. Tu es le premier joueur d'épée de tout le royaume. Tu n'as que les deux tiers de ta force, il te reste encore la troisième partie à acquérir. Quant tu l'auras entière, personne ne sera capable de lutter avec toi. Je suis ton oncle, le frère de ta mère ; nous sommes frères, moi et l'homme chez qui tu as logé hier soir. »

Il commençait à causer avec son oncle, lorsqu'il vit venir dans la salle et entrer dans la chambre, deux hommes portant une lance énorme⁷⁰⁵ : du col de la lance coulaient jusqu'à terre trois ruisseaux de sang⁷⁰⁶. À cette vue toute la compagnie se mit à se lamenter et à gémir. Malgré cela le vieillard ne rompit pas son entre-

passer pour de l'ignorance, mais c'est moi, ton maître, qui en serai responsable.

⁷⁰⁴ Ces crampons, destinés à attacher les chevaux, étaient souvent fixés çà et là dans la salle, comme cela ressort de l'élégie de Llywarch Hen sur Uryen (Skene, II, p. 273, 13). Une des treize merveilles de Bretagne était le licol de Klydno Eiddin qui était engagé dans un crampon au pied de son lit ; il n'avait qu'à désirer que n'importe quel cheval s'y engageât pour que son désir fût aussitôt exaucé (Lady Guest, I, p. 377).

⁷⁰⁵ Il semble que ce soit là un souvenir du *Seint Greal* ; mais, d'après un autre passage du roman, la tête serait celle du cousin germain de Peredur, tué par les sorcières de Kaerloyw.

⁷⁰⁶ Plus loin, c'est un ruisseau qui coule. Ce serait un jeune homme qui aurait porté la lance et le plat avec la tête ; dans un autre passage, il n'est question que de la lance au bout de laquelle il y avait une goutte de sang *qui se changea en torrent*.

tien avec Peredur; il ne donna pas l'explication de ce fait à Peredur et Peredur ne la lui demanda pas non plus⁷⁰⁷. Après quelques instants de silence, entrèrent deux pucelles portant entre elles un grand plat sur lequel était une tête d'homme baignant dans le sang. La compagnie jeta alors de tels cris qu'il était fatigant de rester dans la même salle qu'eux. À la fin, ils se turent. Lorsque le moment de dormir fut arrivé, Peredur se rendit dans une belle chambre. Le lendemain, il partit avec le congé de son oncle.

Il alla à un bois, et au loin dans le bois, il entendit des cris perçants. Il vit une femme brune, accomplie, près d'un cheval tout harnaché, et à côté d'elle un cadavre. Elle essayait de le mettre en selle, mais il tombait à terre et, à chaque fois, elle jetait de grands cris. « Dis, ma sœur, » demanda Peredur, « pourquoi te lamentes-tu ? » — « Peredur l'excommunié, » s'écria-t-elle ! « peu de secours, ma souffrance au contraire vient de toi. » — « Pourquoi serais-je excommunié ? » — « Parce que tu es cause de la mort de ta mère. Quant tu t'éloignas malgré elle, un glaive de douleur s'enfonça dans son cœur et elle mourut. C'est pourquoi tu es excommunié. Le nain et la naine que tu as vus à la cour d'Arthur étaient ceux de ton père et de ta mère; moi, je suis ta sœur de lait et l'homme que tu vois était mon mari. C'est le chevalier de la clairière du bois qui l'a tué; n'approche pas de lui de peur d'être tué toi aussi⁷⁰⁸. » — « Ma sœur, tu as tort de me faire des reproches. Pour avoir été si longtemps avec vous, je ne le vaincrai pas sans peine; si j'étais resté plus longtemps, jamais je ne le vaincrais. Cesse désormais de te lamenter, cela ne change en rien la situation. J'enterrerai le mort, puis j'irai à l'endroit où se tient le chevalier pour essayer de tirer vengeance de lui. »

Après avoir enterré le mort, ils se rendirent à la clairière où le chevalier che-

⁷⁰⁷ Il résulte d'un épisode suivant que l'oncle de Peredur (le roi *Pescheor* de Chrestien), ne devait recouvrer la santé que si Peredur lui avait demandé le sens et la cause des phénomènes de la lance saignante et des prodiges qui l'accompagnaient. Peredur se retrouve après mainte aventure chez le roi boiteux. Un jeune homme blond paraît et lui révèle que c'est lui qui, sous les traits de la jeune fille noire, lui a fait des reproches au sujet de son silence, et est intervenu à Ysbidinongyl et ailleurs. C'est lui aussi, toujours sous les traits d'une femme, qui se serait présenté avec la tête sanglante sur un plat, et la lance sanglante. La tête est celle du cousin germain de Peredur, tué par les sorcières de Gloucester; ce sont elles aussi qui avaient estropié son oncle. Peredur, avec l'aide d'Arthur, tue les sorcières. On ne voit pas qu'il ait guéri le roi boiteux. Il y a des contradictions dans tout ce récit. Chez Chrestien, la lance et le plat jouent un rôle beaucoup plus important. De plus, Perceval fait les questions requises, et le roi est guéri. Sur le thème général de Peredur, v. *Introduction*. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Chrestien ne parle pas des cris de douleur de ceux qui portent la lance et les autres objets, ni des assistants, comme le dit justement miss Mary Williams (*Essai*, p. 55).

⁷⁰⁸ Chez Chrestien, c'est elle aussi qui reproche à Perceval de n'avoir pas fait de question au sujet de la lance et du Greal. Dans notre roman, c'est la jeune fille noire, mais sous ses traits se cachait un jeune homme, cousin de Peredur.

vauchait fièrement. Il demanda immédiatement à Peredur d'où il venait. « Je viens de la cour d'Arthur », répondit-il. — « Es-tu homme à Arthur ? » — « Oui, par ma foi. » — « Tu tombes bien en parlant de tes liens avec Arthur. » Ce fut tout, et ils se chargèrent. Peredur renversa le chevalier sur-le-champ. Celui-ci lui demanda grâce. « Je te l'accorde, » dit Peredur, « à condition que tu prennes cette femme pour épouse et que tu la traites avec tout l'honneur et la considération que tu pourras, pour avoir tué son mari sans motif ; tu iras à la cour d'Arthur, tu lui diras que c'est moi qui t'ai terrassé pour son honneur et service, et que je n'irai jamais à sa cour avant de m'être rencontré avec l'homme long pour venger sur lui l'outrage fait au nain et à la naine. »

Il prit des gages du chevalier à ce sujet. Celui-ci pourvut la femme de cheval et d'habits et se rendit à la cour d'Arthur, à qui il dit l'aventure et la menace contre Kei. Kei eut des reproches d'Arthur et de sa cour pour avoir forcé à errer loin de la cour d'Arthur un homme comme Peredur. « Ce jeune homme, » dit Owein, fils d'Uryen, « ne viendra jamais à la cour, tant que Kei n'en sortira pas ; or Kei ne quittera pas d'ici. » — « Par ma foi, » s'écria Arthur, « je vais me mettre en quête de lui, dans les déserts de l'île de Bretagne, jusqu'à ce que je le trouve ; et alors, que chacun d'eux fasse à l'autre le pis qu'il pourra. »

Peredur marchait devant lui : il arriva dans un bois désert, où il ne voyait aucune trace de pas d'hommes ni d'animaux, rien que des broussailles et des herbes. Vers l'extrémité du bois, il aperçut un grand château surmonté de tours nombreuses et fortes. Près de l'entrée, les herbes étaient plus longues que partout ailleurs. De la hampe de sa lance, il frappa à la porte ; aussitôt un jeune homme aux cheveux roux, maigre, d'un créneau du rempart, lui dit : — « Choisis, seigneur ; je vais t'ouvrir moi-même la porte ou indiquer à notre chef que tu es à l'entrée. » — « Dis-lui que je suis ici ; si l'on veut que j'entre, j'entrerai. » Le jeune homme revint bientôt et ouvrit la porte à Peredur.

En entrant dans la salle il aperçut dix-huit valets maigres, rouges, de même taille, même aspect, mêmes vêtements, même âge que celui qui lui avait ouvert. Il n'eût qu'à se louer de leur politesse et de leur service. Ils le désarmèrent, puis ils s'assirent et ils commençaient à causer, lorsque vinrent cinq pucelles de la chambre dans la salle.

Pour celle d'entre elles qui était la plus élevée en dignité, Peredur était sûr qu'il n'avait pas vu de physionomie plus belle. Elle portait un vieux vêtement de *paile*, qui autrefois avait été bon, maintenant tout troué : à travers on voyait sa peau, qui était plus blanche que la fleur du cristal (?). Ses cheveux et ses sourcils étaient plus noirs que le jais, et elle avait aux joues deux petites fossettes plus rouges que ce qu'il y a de plus rouge. La pucelle souhaita la bienvenue à Peredur, lui jeta les

bras autour du cou, et s'assit à ses côtés⁷⁰⁹. Peu de temps après, arrivèrent deux nonnains, l'une portant un flacon plein de vin, l'autre six tourtes de pain blanc. — « Dame, » dirent-elles, « en toute vérité, voilà tout ce qui restait de nourriture et de boisson dans notre couvent cette nuit. » Ils se mirent à table. Peredur s'aperçut que la pucelle voulait lui donner plus de nourriture et de boisson à lui qu'aux autres. — « Ma sœur, » dit-il, « je vais partager les vivres et la boisson. » — « Non pas, mon âme, » dit-elle. — « C'est moi, sur ma foi⁷¹⁰, répliqua-t-il, qui partagerai ». Et Peredur prit le pain, en donna à chacun une part égale, et versa de même, du flacon, une mesure égale à chacun. Quand le moment fut arrivé, une chambre fut préparée pour Peredur, et il alla se coucher.

— « Écoute, sœur, » dirent les valets à la pucelle la plus belle et la plus élevée en dignité des jeunes filles, « ce que nous avons à te conseiller. » — « Qu'est-ce ? » répondit-elle. — « C'est d'aller dans la chambre là-haut te proposer au jeune homme, à son choix, comme femme ou comme maîtresse. » — « Voilà une chose qui ne me convient ; moi, qui n'ai jamais eu de rapport avec un homme, aller me proposer à lui, avant qu'il ne m'ait fait la cour ! Je ne le saurais pour rien au monde. » — « Nous en prenons Dieu à témoin, si tu n'obéis, nous laissons tes ennemis faire ici de toi ce qu'ils voudront. » Effrayée, la pucelle, en versant des larmes, alla droit à la chambre. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Peredur s'éveilla. La jeune fille pleurait et gémissait. — « Dis, ma sœur, pourquoi es-tu ainsi à pleurer ? » — « Je vais te le dire, seigneur. Mon père possédait en propre ces domaines, cette cour-ci et le comté qui en dépendait, le meilleur qui fût dans ses États. Le fils d'un autre comte me demanda à mon père en mariage. Je ne serais pas allée avec lui de mon gré et mon père ne m'aurait jamais donnée non plus contre ma volonté, ni à lui ni à aucun comte au monde. J'étais fille unique. À sa mort, les domaines passèrent entre mes mains, et je désirais encore moins le comte qu'auparavant. Il me fit la guerre et s'empara de mes biens à l'exception de cette seule maison. Grâce à la vaillance de ces hommes que tu vois, mes frères de lait, et à la force de la maison elle-même, elle ne pouvait être prise tant que dureraient la nourriture et la boisson. Mais elles ont été épuisées, et nous n'avions plus que ce que les nonnains que tu a vues pouvaient nous apporter de nourriture, grâce à la liberté qu'elles avaient de parcourir les domaines et le pays. Mais maintenant, elles n'ont plus rien elles-mêmes. Pas plus tard que demain, le comte viendra avec toutes ses forces attaquer cette place. S'il me prend, le

⁷⁰⁹ C'est la Blanchefleur de Chrestien et la Kondwiramur de Wolfram d'Eschenbach.

⁷¹⁰ Peredur dans Pen. 4 (*L. Rh.* 134) fait un serment plus énergique et plus gallois : « *honte sur ma barbe, si je ne le fais pas.* »

moins qu'il puisse m'arriver, c'est d'être livrée par lui à ses écuyers. Je suis donc venue, seigneur, me proposer à toi pour faire de moi ce qu'il te plaira, en retour de ton aide : emmène-nous hors d'ici ou défends-nous dans cette place. » — « Va te reposer, ma sœur ; je ne te quitterai pas, quoique je ne veuille rien faire de ce que tu m'offres avant d'avoir su par expérience jusqu'à quel point je puis vous secourir. » La jeune fille alla se coucher⁷¹¹.

Le lendemain matin, elle se leva, se rendit auprès de Peredur et le salua. — « Dieu te donne bien, mon âme, » dit-il ; « quelles nouvelles apportes-tu ? » — « Il ne saurait y en avoir de mauvaises, tant que tu seras bien, seigneur ; seulement le comte et toutes ses forces sont descendus à l'entrée du château : on n'a jamais vu nulle part plus de pavillons ni de chevaliers provoquant les autres au combat. » — « Eh bien, » dit Peredur, « que l'on prépare mon cheval. » Son cheval fut harnaché. Peredur se leva et alla au pré. Il y avait là un chevalier chevauchant fièrement et l'étendard de combat dressé. Ils se battirent, et Peredur jeta le chevalier à terre par-dessus la croupe de son cheval. À la fin du jour, un chevalier de haut rang vint se battre avec lui et fut renversé. « Qui es-tu ? » dit Peredur. — « En vérité, » répondit-il, « je suis le *pentulu*⁷¹² du comte. » — « Quelle partie des possessions de la comtesse détiens-tu ? » — « En vérité, le tiers. » — « Eh bien ! rends-lui ce tiers complètement et tout ce que tu as pu en retirer de profit ; en outre, qu'il y ait de la nourriture et de la boisson pour cent hommes, ainsi que des chevaux et des armes pour eux, cette nuit, dans sa cour ; tu seras son prisonnier, avec cette condition que tu auras la vie sauve. » Le tout fut fourni sans délai. La pucelle fut joyeuse cette nuit-là, après avoir reçu tout cela.

Le lendemain, Peredur alla au pré et renversa un grand nombre de guerriers. À la fin du jour, un chevalier, fier et de haut rang, vint contre lui. Peredur le renversa et lui accorda merci. « Qui es-tu ? » lui dit-il. — « Le *dystein* (intendant) de la cour⁷¹³. » — « Quelle part des domaines de la jeune fille est en ta possession ? »

⁷¹¹ Chez Chrestien, elle passe la nuit sur le lit de Perceval (Potvin, II, p. 116).

*S'il l'a sur le couvertoir mise
Tot souavet et tot a aise.
Et cele suefre qu'il le baise
Ne ne quic pas qu'il li anuit.
Ensi giurent tote la nuit,
Li uns vers l'autre, boce a boce,
Jusqu'al demain que jor aproce.*

⁷¹² La valeur du *pentulu* était le tiers de celle du roi. Il a un tiers aussi dans les amendes dues pour fautes commises à la cour. Le partage se fait par tiers avec le roi, en ce qui concerne le butin, entre lui, la reine et le chef fauconnier (*Ancient laws*, I, p. 13, 14). Il est possible, d'après un passage suivant de notre récit, que le chef fauconnier ait supplanté le *dystein* ou intendant.

⁷¹³ Le *dystein* est le troisième des officiers de la cour du roi. Il a le soin des vivres et de la bois-

— « Le tiers. » — « Eh bien ! » dit Peredur, « outre les domaines de la jeune fille, tu donneras tout ce que tu en as tiré de biens, de la nourriture et de la boisson pour deux cents hommes, des chevaux et des armes pour eux, et tu seras son prisonnier. » Tout cela fut fourni sans retard.

Ce troisième jour, Peredur alla au pré et renversa encore plus de chevaliers que les autres jours. À la fin de la journée, un comte vint se battre avec lui ; il fut renversé et demanda grâce. « Qui es-tu ? » dit Peredur. — « Je suis le comte, » répondit-il ; « je ne le cache pas. » — « Eh bien ! outre son comté en entier, tu donneras à la jeune fille le tien, plus de la nourriture et de la boisson pour trois cents hommes, des chevaux et des armes pour eux tous, et tu seras en son pouvoir. » Tout cela fut fait sans faute. Peredur resta là trois semaines, forçant au tribut et à la soumission, et mettant les États de la jeune fille dans la situation qu'elle désirait. « Avec ta permission, » dit alors Peredur, « je partirai. Oui, par ma foi : n'eût été mon affection pour toi, je ne serais pas resté si longtemps. » — « Mon âme, qui es-tu ? » — « Peredur, fils d'Evrawc du Nord. S'il te survient affliction ou danger, fais-le-moi savoir et je te protégerai, si je puis. » Peredur s'éloigna et, loin de là, rencontra une femme montée sur un cheval très maigre et couvert de sueur⁷¹⁴.

Elle salua le jeune homme. « D'où viens-tu, ma sœur ? » dit Peredur. Elle lui donna la raison de son voyage. C'était la femme du maître de la clairière. « Eh bien ! » dit-il, « je suis le chevalier à cause duquel tu as éprouvé cette souffrance. Il s'en repentira, celui qui en est l'auteur. » À ce moment survint un chevalier qui demanda à Peredur s'il avait vu quelqu'un ressemblant à un chevalier qu'il cherchait. « Assez de paroles, » dit Peredur ; « je suis l'homme que tu cherches. Par ma foi, tu as bien tort dans tes reproches à la jeune fille ; elle est bien innocente en ce qui me concerne. » Ils se battirent cependant, et le combat ne fut pas long : Peredur le renversa, et il demanda grâce. « Je te l'accorde, à condition de retourner par le même chemin que tu es venu, de proclamer que tu tiens la jeune femme pour innocente, et que tu as été renversé par moi en réparation de l'outrage que tu lui as fait. » Le chevalier en donna sa foi, et Peredur s'en alla devant lui.

Apercevant un château à côté de lui sur une éminence, il s'y dirigea et frappa la porte avec sa lance. Aussitôt la porte fut ouverte par un homme brun, à l'air

son ; il s'occupe des logements. Il a droit au tiers des amendes infligées aux officiers de la cour. D'après ce récit, il aurait droit aussi à un tiers des dépouilles (*Ancient laws*, I, p. 29, 20). Ce mot de *distein* ou *dystein* se retrouve en Armorique dans le nom de *Wr-distin* ou *Wr-disten* (*Cart. de Redon*). Ces traits purement gallois ne se retrouvent pas chez Chrestien.

⁷¹⁴ Chez Chrestien, le chevalier du Pavillon, après le départ de Perceval, avait forcé la jeune femme à monter à cheval et à partir avec lui à la recherche du héros. Le chevalier est l'*Orgueilleux de la Lande*.

accompli, ayant la stature d'un guerrier et paraissant l'âge d'un adolescent. En entrant dans la salle, Peredur vit une grande femme, majestueuse assise, et autour d'elle un grand nombre de suivantes. La dame lui fit bon accueil. Lorsqu'il fut temps, ils se mirent à table. Le repas fini, elle lui dit : « Tu ferais bien, seigneur, d'aller coucher ailleurs. » — « Pourquoi ne coucherais-je pas ici ? » dit-il. — « Il y a ici, mon âme, neuf des sorcières de Kaerloyw (Gloucester), avec leur père et leur mère, et si nous essayons de leur échapper vers le jour, elles nous tueront aussitôt. Elles se sont déjà emparées du pays et l'ont dévasté, à l'exception de cette seule maison. » — « Eh bien ! » dit Peredur, « c'est ici que je veux être cette nuit. S'il survient un danger, je vous secourrai du mieux que je pourrai ; tort, en tout cas, je ne vous en ferai pas. » Ils allèrent se coucher. Vers le jour, Peredur entendit des cris effrayants. Il se leva en hâte, n'ayant que sa chemise, ses chausses et son épée au cou, et il sortit. Il vit une des sorcières atteindre un veilleur qui se mit à jeter les hauts cris. Peredur chargea la sorcière et lui donna un tel coup d'épée sur la tête qu'il fendit en deux le heaume avec sa cervelière comme un simple plat. « Ta grâce, Peredur, dit-elle, « et celle de Dieu. »

— « D'où sais-tu, sorcière, que je suis Peredur ? » — « C'est le destin, nous l'avons vu dans l'avenir, que nous aurons à souffrir de toi⁷¹⁵. Je te donnerai un cheval et une armure. Tu resteras avec moi pour apprendre la chevalerie et le maniement des armes. » — « Voici, » dit Peredur, « à quelle condition tu auras grâce : tu vas donner ta foi que tu ne feras jamais de mal sur les terres de la comtesse. » Peredur prit caution à ce sujet, et, avec la permission de la comtesse, il alla, en compagnie de la sorcière, à la cour des sorcières. Il y resta trois semaines de suite. Puis il choisit un cheval et des armes, et alla devant lui.

Vers le soir, il arriva dans une vallée, et, au bout de la vallée, devant la cellule d'un serviteur de Dieu. L'ermite l'accueillit bien, et il y passa la nuit⁷¹⁶. Le lendemain matin, il se leva et sortit. Il était tombé de la neige pendant la nuit, et un faucon avait tué un canard devant la cellule. Le bruit du cheval fit fuir le faucon, et un corbeau s'abattit sur la chair de l'oiseau. Peredur s'arrêta, et, en voyant la noirceur du corbeau, la blancheur de la neige, la rougeur du sang, il songea à la chevelure de la femme qu'il aimait le plus, aussi noire que le corbeau ou le jais⁷¹⁷,

⁷¹⁵ Pen. 4 et 7 ne parlent que de la sorcière à laquelle Peredur a affaire à ce moment. La suite montre que la version du *L. Rouge* est préférable.

⁷¹⁶ La visite chez l'ermite ne se trouve pas chez Chrestien ; elle existe chez Wolfram (miss Williams, *Essai*, p 57, 93).

⁷¹⁷ Le *L. Rouge* et Pen. 4 sont ici corrigés par Pen. 7 (*L. Rh.* 622) : *duach nor vran neu vuchud* (plus noire que le corbeau ou le jais). Le jais a vraisemblablement été ajouté au texte primitif.

à sa peau aussi blanche que la neige, aux pommettes de ses joues, aussi rouges que le sang sur la neige⁷¹⁸.

Or, à ce moment, Arthur et sa cour étaient en quête de Peredur. « Savez-vous, » dit Arthur, « quel est le chevalier à la longue lance⁷¹⁹ arrêté là-bas, dans le vallon ? » — « Seigneur, » dit quelqu'un, « je vais savoir qui c'est. » Le page se rendit auprès de Peredur et lui demanda ce qu'il faisait ainsi et qui il était. Peredur était si absorbé dans la pensée de la femme qu'il aimait le plus, qu'il ne lui donna pas de réponse. Le page le chargea avec sa lance ; Peredur se retourna contre lui et le jeta par-dessus la croupe de son cheval à terre. Vingt-quatre pages vinrent successivement le trouver. Il ne répondit pas plus à l'un qu'à l'autre et joua avec chacun d'eux le même jeu : d'un seul coup il les jetait à terre. Kei vint en personne et lui adressa des paroles acerbes et désagréables. Peredur lui mit sa lance sous le menton et le culbuta à une portée de trait de lui, si bien qu'il se brisa le bras et l'omoplate ; puis il fit passer son cheval vingt et une fois par-dessus son corps. Pendant que Kei restait évanoui de douleur, son cheval s'en retourna d'une allure désordonnée et fougueuse⁷²⁰. Les gens de la cour le voyant revenir sans son cavalier, se rendirent en hâte sur le lieu de la rencontre. En arrivant, ils crurent que Kei était tué ; mais ils reconnurent qu'avec les soins d'un bon médecin, il vivrait. Peredur ne sortit pas plus qu'avant de sa méditation⁷²¹ en voyant l'attroupement fait autour de Kei. On transporta Kei dans le pavillon d'Arthur, qui lui fit venir des médecins habiles. Arthur fut peiné de l'accident arrivé à Kei, car il l'aimait beaucoup.

Gwalchmei fit remarquer alors que personne ne devait troubler d'une façon

⁷¹⁸ La même comparaison se retrouve dans une légende irlandaise dont le manuscrit le plus ancien paraît antérieur à 1164. (H. Zimmer l'a analysée et rapprochée du passage gallois dans ses *Keltische Studien*, II, p. 201 et suiv.) Davydd ab Gwilym refait la comparaison tout au long au profit de Dyddgu, sa maîtresse, en rappelant Peredur ab Evrawc et sa méditation ; il a eu évidemment le roman de Peredur sous les yeux (p. 18, v. 23 et suiv.). Pour l'irlandais, cf. *Togail Bruidne Da Derga* (§ 1 et 2, éd. Whitley Stokes, 1902) ; cf. Chrestien (Potvin, II, p. 187) :

*La fresce color li resamble
Qui ert en la face s'amie ;
Si pensa tant que il s'oblie ;
C'autresi estoit en son vis
Li vermaus sor le blanc assis
Com ces III gouttes de sanc furent
Qui sor la blance nois parurent.*

⁷¹⁹ *PaLadŷr Hir*, à la longue lance, est le surnom habituel de Peredur.

⁷²⁰ Chez Chrestien (Potvin, II, p. 188-190), Kei est précédé par Sagremor.

⁷²¹ Cf. Chrestien (*ibid.* p. 191) :

*Et Percevaus sor les . III gotes
Se rapoia desor sa lance*

inconvenante un chevalier ordonné, dans ses méditations, car il se pouvait qu'il eût fait quelque perte ou qu'il songeât à la femme qu'il aimait le plus. « C'est probablement, » ajouta-t-il, « cette inconvenance qu'a commise celui qui s'est rencontré le dernier avec le chevalier. Si tu le trouves bon, seigneur, j'irai voir s'il est sorti de sa méditation : auquel cas, je lui demanderai amicalement de venir te voir. » Kei s'en irrita et se répandit en paroles courroucées et envieuses : « Gwalchmei, je ne doute pas que tu ne l'amènes en tenant ses rênes. Bien minces seront ta gloire et ton honneur pour vaincre un chevalier fatigué et épuisé par le combat. C'est ainsi, d'ailleurs, que tu as triomphé de beaucoup. Tant que tu conserveras ta langue et tes belles paroles, une robe de fine toile sera pour toi une armure suffisante⁷²² ; tu n'auras besoin de rompre ni lance ni épée pour te battre avec le chevalier que tu vas trouver dans un pareil état. » — « Kei, » répondit Gwalchmei, « tu pourrais, s'il te plaît, tenir un langage plus aimable. Ce n'est pas sur moi que tu devrais venger ta fureur et ton ressentiment. Il me semble, en effet, que j'amènerai le chevalier sans qu'il m'en coûte bras ni épaule. » — « Tu as parlé en sage et en homme sensé, » dit Arthur à Gwalchmei. « Va, prends des armes convenables et choisis ton cheval. »

Gwalchmei s'arma et se dirigea, comme en se jouant, au pas de son cheval, du côté de Peredur. Celui-ci était appuyé sur la hampe de sa lance, toujours plongé dans la même méditation⁷²³. Gwalchmei s'approcha de lui sans aucun air d'animosité et lui dit : « Si je savais que cela dût t'être aussi agréable qu'à moi, je m'entretiendrais volontiers avec toi. Je viens vers toi, en effet, de la part d'Arthur, pour te prier de venir le voir. Deux de ses hommes sont déjà venus vers toi à ce sujet. » — « C'est vrai, » dit Peredur, « mais ils se sont présentés d'une façon désagréable. Ils se sont battus avec moi, à mon grand regret, car il me déplaisait d'être distrait de ma méditation : je méditais sur la femme que j'aime le plus. Voici comment son souvenir m'est venu. En considérant la neige, le corbeau et les taches de sang du canard tué par le faucon sur la neige, je me mis à penser que sa peau ressemblait à la neige, la noirceur de ses cheveux et de ses sourcils

⁷²² Cf. Chrestien (*ibid.* p. 193) :

*Ciertes, en.i bliaut de soie
Pories ceste besongne faire.*

⁷²³ Chrestien ici évidemment modifie la source commune :

*Et nonporquant li solaus ol
II. des gouttes del sanc remises
Qui sor la nois furent assises
Et l'autre aloit jà remetant
Pour çou ne pensoit mie tant
Li chevalier com il ol fait*

au plumage du corbeau, et les deux pommettes de ses joues aux deux gouttes de sang⁷²⁴. » — « Cette méditation n'est pas sans noblesse, » dit Gwalchmei⁷²⁵, « et il n'est pas étonnant qu'il t'ait déplu d'en être distrait. » — « Me diras-tu si Kei est à la cour d'Arthur? » — « Il y est; c'est le dernier chevalier qui s'est battu avec toi, et il n'a pas lieu de s'en féliciter: son bras et son omoplate ont été brisés du saut qu'il a reçu de la poussée de ta lance. » — « Eh bien! J'aime autant commencer à venger ainsi l'injure du nain et de la naine. » Gwalchmei fut tout étonné de l'entendre parler ainsi du nain et de la naine. Il s'approcha de lui, lui jeta les bras autour du cou et lui demanda son nom. « On m'appelle Peredur, fils d'Evrawc, » répondit-il; « et toi, qui es-tu⁷²⁶? » — « Gwalchmei est mon nom. » — « Je suis heureux de te voir. J'ai entendu te vanter, dans tous les pays où j'ai été, pour ta bravoure et ta loyauté. Je te prie de m'accorder ta compagnie. » — « Tu l'auras, par ma foi; mais donne-moi aussi la tienne. » — « Volontiers. » Ils s'en allèrent ensemble, joyeux et unis, vers Arthur.

En apprenant qu'ils venaient, Kei s'écria: « Je savais bien qu'il ne serait pas nécessaire à Gwalchmei de se battre avec le chevalier. Il n'est pas étonnant qu'il se fasse grande réputation. Il fait plus par ses belles paroles que nous par la force de nos armes. » Peredur et Gwalchmei allèrent au pavillon de celui-ci pour se désarmer. Peredur prit les mêmes habits que Gwalchmei⁷²⁷, puis ils se rendirent, la main dans la main⁷²⁸, auprès d'Arthur et le saluèrent. « Voici, » dit Gwalchmei,

⁷²⁴ Cf. Chrestien.

*Que devant moi, en icest leu,
Avoit. III. gotes de fresc sanc,
Qui enluminoient le blanc;
En l'esgarder m'estoit avis
Que la fresce color del vis
M'amie la bièle véisse
Ne jà partir ne m'en quesisce.*

⁷²⁵ Cf. Chrestien (Potvin, II, p. 195, vers 35):

*Certes, fait mesire Gauvains
Cis pensers n'estoit pas vilains
Ançois ert moult cortois et dos.*

⁷²⁶ Notre auteur a oublié que le nain et la naine l'on appelé par son nom devant Gwalchmei (p. 56). La pucelle de Chrestien, dans la même circonstance, n'a pas prononcé le nom du héros.

⁷²⁷ Chrestien (Potvin, II, p. 198):

*En son tref desarmer le fait
Et uns siens cambrelens li trait
Une reube fors d'un sien cofre;
A viestir li presente et ofre.*

⁷²⁸ *Ibid.*: *s'en virent andui main à main.*

« l'homme que tu étais en train de chercher depuis déjà longtemps. » — « Sois le bienvenu, seigneur, » dit Arthur ; « tu resteras auprès de moi ; si j'avais su que ta valeur dût se montrer comme elle l'a fait, je ne t'aurais pas laissé me quitter. C'est ce que t'avaient prédit le nain et la naine que Kei maltraita et que tu as vengés. À ce moment survinrent la reine et ses suivantes. Peredur les salua ; elles lui firent un accueil aimable et lui souhaitèrent la bienvenue. Arthur témoigna grand respect et honneur à Peredur, et ils s'en retournèrent à Kaerllion.

La première nuit de son séjour à la cour d'Arthur, à Kaerllion, Peredur alla faire un tour dans le château après le repas. Il rencontra Ygharat Llaw Evrawc (à la main d'or)⁷²⁹. « Par ma foi, ma sœur, » dit Peredur, « tu es une pucelle avenante et aimable. Je pourrais m'engager à t'aimer plus que toute autre femme, si tu voulais. » — « Je donne ma foi, » répondit-elle, « que je ne t'aime pas et que jamais je ne voudrai de toi. » — « Moi, je donne ma foi que je ne dirai pas un mot à un chrétien avant que tu ne reconnaisse que tu m'aimes plus que tout autre homme. »

Le lendemain, Peredur partit et suivit la grand'route, le long de la croupe d'une montagne. Arrivé au bout, il aperçut une vallée ronde dont le pourtour était boisé et rocailleux, tandis que le fond était uni et en prairies ; il y avait des champs labourés entre les prairies et les bois. Au milieu du bois se trouvaient des maisons noires, d'un travail grossier. Il descendit, conduisit son cheval du côté du bois, et, un peu avant dans le bois, il aperçut le flanc d'un rocher aigu que contournait un sentier. Un lion enchaîné dormait sur le bord du rocher. Sous le lion était un gouffre profond, de dimensions effrayantes, rempli d'os d'animaux et d'hommes. Peredur dégaina et, d'un premier coup, jeta le lion suspendu à la chaîne au-dessus du gouffre ; d'un second, il brisa la chaîne, et le lion tomba dans le gouffre. Peredur fit passer son cheval par-delà le rebord du rocher et arriva dans la vallée. Au milieu était un beau château fort. Peredur s'y dirigea. Dans la prairie qui était devant le château, il aperçut un grand homme aux cheveux gris, assis, le plus grand qu'il eût jamais vu, et deux jeunes gens en train de lancer leurs couteaux dont les manches étaient d'os de cétacés, l'un brun, l'autre blond.

Peredur se rendit auprès de l'homme aux cheveux gris et le salua. « Honte sur la barbe de mon portier ! » s'écria celui-ci. Peredur comprit que le portier était le lion. L'homme aux cheveux gris et les deux jeunes gens se rendirent avec lui au

⁷²⁹ *Ygharat*, ou plus souvent *Angharat*. C'est probablement l'Angharad qui est donnée dans les *Triades* comme une des trois dames enjouées de Bretagne ; elle y est qualifiée de Tonnfelen (peau blonde) ; elle est fille de Rhydderch Hael (*Myv. Arch.*, p. 410, 106). Son surnom de Llaw Evrawc est rappelé d'une façon singulière, dans une poésie adressée à une Angharat moderne (*Iolo mss.*, p. 199 : *llaw rodd arian*, « à la main qui donne l'argent »).

château. C'était un beau lieu et de noble aspect. Ils entrèrent dans la salle : les tables étaient dressées, portant en abondance nourriture et boisson. À ce moment arrivèrent de la chambre une femme d'un certain âge et une jeune femme : c'étaient les plus grandes femmes qu'il eut jamais vues. Ils se lavèrent et allèrent manger. L'homme aux cheveux gris se mit au bout de la table, à l'endroit le plus élevé, la femme d'un certain âge à côté de l'autre ; les deux valets les servirent. La pucelle se mit à regarder Peredur et devint toute triste. Peredur lui demanda la cause de sa tristesse. « Mon âme, » répondit-elle, « à partir du moment où je t'ai vu, c'est toi que j'ai aimé le plus au monde. Il m'est dur de voir un jeune homme aussi noble que toi sous le coup de la mort qui t'attend demain. Tu as vu les nombreuses maisons noires du bois ? Tous ceux qui y habitent sont des hommes à mon père, l'homme aux cheveux gris, là-bas, et ce sont tous des géants. Demain il se rassembleront contre toi et te tueront. La Vallée Ronde (Dyffryn Crwn) est le nom qu'on donne à cette vallée. » — « Eh bien ! belle pucelle, veux-tu faire en sorte que mon cheval et mes armes soient dans le même logis que moi cette nuit ? » — « Par moi et Dieu, je le ferai volontiers, si je le puis. » Lorsqu'il leur parut plus opportun de dormir que de boire, ils allèrent se coucher. La jeune fille fit en sorte que le cheval et les armes de Peredur furent dans le même logis que lui.

Le lendemain, Peredur entendit le tumulte des hommes et des chevaux autour du château. Il se leva, s'arma, lui et son cheval, et se rendit au pré. La vieille femme et la pucelle allèrent trouver l'homme aux cheveux gris : « Seigneur, » dirent-elles, « prends la foi du jeune homme qu'il ne dira rien de ce qu'il a vu ici. Nous serons cautions pour lui. » — « Non, par ma foi, » répondit-il. Peredur se battit avec la troupe, et, vers le soir, il en avait tué le tiers, sans qu'aucun lui eût fait le moindre mal. La femme d'un certain âge dit alors : « Eh bien ! il a tué beaucoup de tes hommes ; donne-lui grâce. » — « Non, par ma foi, » répondit-il. La femme et la belle pucelle regardaient, des créneaux du fort ; tout d'un coup, Peredur se rencontra avec le valet blond et le tua. « Seigneur, » s'écria la pucelle, « donne grâce au jeune homme. » — « Non, par moi et Dieu, » répondit l'homme aux cheveux gris. Peredur, aussitôt, se rencontra avec le valet brun et le tua. « Tu aurais mieux fait de donner grâce à ce jeune homme avant qu'il n'eût tué tes deux fils. C'est à peine, maintenant, si tu pourras toi-même échapper. » — « Va, toi, jeune fille, et prie-le de nous accorder pardon, puisque nous ne le lui avons pas accordé à lui. » La pucelle se rendit auprès de Peredur et lui demanda la grâce de son père et de ceux de ses hommes qui étaient encore en vie. — « Je te l'accorde, » dit Peredur, « à condition que ton père et tous ceux qui sont sous lui aillent prêter hommage à l'empereur Arthur et lui dire que c'est Peredur qui lui

vaut ce service.» — « Nous le ferons volontiers, par moi et Dieu.» — « De plus, vous vous ferez baptiser, et j'enverrai vers Arthur pour lui demander de te faire don de cette vallée, à toi et à tes héritiers, pour toujours après toi.»

Ils entrèrent; la femme et l'homme aux cheveux gris adressèrent leurs saluts à Peredur. L'homme lui dit: « Depuis que je possède cette vallée, tu es le premier chrétien que j'aie vu s'en retourner en vie. Nous irons faire hommage à Arthur et prendre foi et baptême.» — « Je rends grâce à Dieu, » dit Peredur, « de n'avoir pas violé mon serment à la femme que j'aime le plus: que je ne dirais mot à aucun chrétien.» ils restèrent cette nuit au château. Le lendemain, l'homme aux cheveux gris et sa troupe allèrent à la cour d'Arthur et lui firent hommage. Arthur les fit baptiser. L'homme aux cheveux gris dit à Arthur que c'était Peredur qui l'avait vaincu. Arthur lui fit don, à lui et aux siens, de la vallée, pour la tenir comme vassaux, ainsi que l'avait demandé Peredur. Puis, avec la permission d'Arthur, l'homme aux cheveux gris s'en retourna à la Vallée Ronde.

Peredur, le lendemain, s'était mis en marche. Après avoir parcouru une bonne étendue de déserts sans rencontrer d'habitation, il finit par arriver à une petite maison fort pauvre. Là il entendit parler d'un serpent couché sur un anneau, et qui ne souffrait aucune habitation à sept milles à la ronde. Il se rendit à l'endroit indiqué, et se battit avec lui furieusement, vaillamment, avec glorieux succès; il finit par le tuer, et s'empara de l'anneau.

Il resta longtemps à errer ainsi, cette fois, sans adresser la parole à aucune espèce de chrétien. Aussi perdait-il ses couleurs et sa beauté, par suite des regrets excessifs que lui inspiraient la cour d'Arthur, la femme qu'il aimait le plus, et ses compagnons. Il finit par se diriger vers la cour d'Arthur. En chemin, il rencontra les gens d'Arthur, et Kei à leur tête, allant remplir un message. Peredur les reconnut tous, mais aucun ne le reconnut. « D'où viens-tu seigneur? » dit Kei. Il le demanda une seconde, une troisième fois, et Peredur ne répondit pas. Kei le frappa de sa lance, et lui traversa la cuisse. Pour ne pas être forcé de parler et de violer sa foi, Peredur passa outre, sans se venger de lui. « Par moi et Dieu, Kei, » dit Gwalchmei, « tu as été bien mal inspiré en blessant un pareil jeune homme⁷³⁰ parce qu'il ne pouvait pas parler. » Il s'en retourna à la cour d'Arthur. « Princesse, » dit-il à Gwenhwyvar, « vois avec quelle méchanceté Kei a blessé ce jeune homme, parce qu'il ne pouvait pas parler. Fais-le soigner par les médecins, et, à mon retour, je saurai reconnaître ce service. »

Avant que les hommes ne fussent de retour de leur expédition, un chevalier

⁷³⁰ La version de Pen. 7 (*L. Rh.* 632) est préférable; *yr nas dywedei wrthyt*, « parce qu'il ne te parlait pas ».

vint au pré, à côté de la cour d'Arthur, demander quelqu'un pour se battre avec lui. Il l'obtint ; le chevalier renversa son adversaire, et, tous les jours, il renversait un chevalier. Un jour, Arthur et ses gens allaient à l'église. Ils aperçurent le chevalier avec son étendard de combat dressé.

« Par la vaillance de mes hommes, » dit Arthur, « je ne m'en irai pas d'ici avant d'avoir eu mon cheval et mes armes pour aller me battre avec ce rustre, là-bas. » Les pages allèrent lui chercher son cheval et ses armes. Ils passèrent, en revenant, à côté de Peredur ; celui-ci prit le cheval et les armes, et alla au pré. Tous, alors, en le voyant marcher au combat contre le chevalier, montèrent sur le haut des maisons, sur les collines et les lieux élevés, pour considérer la lutte. Peredur fit signe au chevalier, avec la main, de vouloir bien commencer l'attaque. Le chevalier le chargea, mais sans le faire bouger de place. Peredur, à son tour, lança son cheval à toute bride, l'aborda avec vaillance et fureur, terriblement, durement, avec ardeur et fierté, lui donna sous le menton un coup aigu et empoisonné, dur et cuisant, digne d'un guerrier vigoureux, le souleva hors de sa selle, et le lança à une bonne distance de lui. Puis il s'en retourna, et laissa, comme auparavant, le cheval et les armes aux écuyers. Puis, à pied, il se rendit à la cour. On l'appela dès lors le Valet Muet. À ce moment, Agharat Law Evrawc le rencontra. « Par moi et Dieu, seigneur, » dit-elle, « c'est grand pitié que tu ne puisses parler ; si tu le pouvais, je t'aimerais plus que tout homme ; et, par ma foi, quoique tu ne le puisses pas, je t'aimerai le plus au monde tout de même. » — « Dieu te le rende, ma sœur, » dit Peredur, « sur ma foi, moi aussi je t'aime. » On reconnut alors Peredur. Il vécut en compagnie de Gwalchmei, d'Owein, fils d'Uryen, des chevaliers de la cour, et demeura à la cour d'Arthur.

Arthur était à Kaerllion sur Wysc. Un jour, il alla chasser avec Peredur. Peredur lança son chien sur un cerf. Le chien tua le cerf dans un endroit désert. À quelque distance de lui, Peredur apercevant des indices d'habitation, se dirigea dans cette direction. Il vit une salle, et, à la porte, trois valets chauves et basanés jouant aux échecs. En entrant, il vit trois pucelles assises sur une couche, vêtues de même manière, comme des personnes de qualité. Il alla s'asseoir à côté d'elles, sur le divan. Une d'elles le regarda avec attention, et se mit à pleurer. Peredur lui demanda pourquoi elle pleurait : « À cause du chagrin que j'ai, » dit-elle, « à voir tuer un jeune homme aussi beau que toi. » — « Qui me tuerait donc ? » dit Peredur. — « S'il n'était dangereux pour toi de t'attarder ici, je te le dirais. » — « Quoi qu'il puisse m'arriver de fâcheux en restant, j'écouterai. » — « C'est mon père qui est le maître de cette cour, et il tue tous ceux qui y viennent sans sa permission. » — « Quelle espèce d'homme est donc votre père à vous, pour qu'il puisse tuer

chacun ainsi?» — «Un homme qui opprime et violente tous ses voisins, sans jamais faire réparation à qui que ce soit autour de lui.»

À ce moment il vit les jeunes gens se lever et débarrasser l'échiquier des cavaliers. Il entendit un grand bruit, et, aussitôt après, entra un grand homme noir et borgne. Les pucelles se levèrent et le débarrassèrent de ses vêtements. Il alla s'asseoir. Lorsqu'il eut repris ses sens et son calme, il jeta les yeux sur Peredur, et demanda quel était ce chevalier. «Seigneur,» dit la pucelle qui avait parlé à Peredur, «c'est le jeune homme le plus beau et le plus noble que tu aies jamais vu. Pour Dieu et au nom de ta dignité, sois modéré avec lui.» — «Pour l'amour de toi, je le serai, et je lui accorderai la vie pour cette nuit.» Peredur alla avec eux auprès du feu, mangea, but, et causa avec les dames. Lorsqu'il eut la tête échauffée par la boisson, il dit à l'homme noir: «Je suis étonné que tu te dises si fort. Qui t'a donc enlevé ton œil?» — «Une de mes habitudes,» répondit-il, «était de ne laisser la vie ni par faveur ni à aucun prix à quiconque me faisait pareille demande.» — «Seigneur,» dit la pucelle, «quoi qu'il puisse te dire de balivernes sous l'influence de l'ivresse, sois fidèle à ta parole de tout à l'heure, et à la promesse que tu m'as faite.» — «Volontiers, pour l'amour de toi,» dit l'homme noir. «Je lui laisserai la vie cette nuit.» Ils en demeurèrent là cette nuit.

Le lendemain, l'homme noir se leva, s'arma et donna cet ordre à Peredur: «Homme, lève-toi pour souffrir la mort.» — «De deux choses l'une, l'homme noir,» dit Peredur, «si tu veux te battre avec moi; ou tu dépouilleras tes armes ou tu m'en donneras d'autres pour le combat.» — «Ah!» dit l'autre, «tu pourrais te battre, si tu avais des armes? Prends celles que tu voudras.» La pucelle apporta à Peredur des armes qui lui convinrent. Il se battit avec l'homme noir jusqu'à ce que celui-ci dut lui demander grâce. «Je te l'accorde,» dit Peredur, «pendant le temps que tu mettras à me dire qui tu es et qui t'a enlevé ton œil.»

«Seigneur, voici: c'est en me battant avec le serpent noir du Carn⁷³¹. Il y a un monticule qu'on appelle Cruc Galarus (le Tertre Douloureux)⁷³², et sur ce monticule il y a un carn, dans le carn, un serpent, et dans la queue du serpent une pierre. La pierre a cette vertu que quiconque la tient dans une main peut avoir, dans l'autre, tout ce qu'il peut désirer d'or. C'est en me battant avec le serpent que j'ai perdu mon œil. Mon nom à moi est le Noir Arrogant (Du Trahawc), et

⁷³¹ Proprement, *tas*, *pyramide de pierres*.

⁷³² D'après la version galloise de l'*Hist.* de Gaufreï, le roi Evrawc bâtit le château du mont *Agned* en Écosse, qui *du temps de l'auteur*, s'appelait *Kastell y morynyon* (le château des Pucelles) ou le mont douloureux (*Mynydd dolurus*). Le *Brut Tysilio* donne la forme *Angned* (*Myv. Arch.* 440, 1; 484, 2).

voici pourquoi on m'a appelé ainsi : je n'ai jamais fait droit à personne⁷³³. » — « À quelle distance d'ici est le mont que tu dis ? » — « Je vais te compter les journées de voyage qu'il y a jusque là et t'expliquer à quelle distance c'est. Le jour où tu partiras d'ici, tu arriveras à la cour des enfants du Roi des Souffrances. » — « Pourquoi les appelle-t-on ainsi ? » — « L'addanc⁷³⁴ du lac les tue une fois chaque jour. De là tu te rendras à la cour de la comtesse des Prouesses. » — « Quelles sont donc ses prouesses ? » — « Sa maison se compose de trois cents hommes. On raconte, à tout étranger qui arrive à la cour, les prouesses de la famille. Les trois cents hommes sont assis le plus près de la comtesse, non par manque d'égards pour les hôtes, mais pour exposer les prouesses de sa maison. Le jour où tu partiras de là, tu iras au Mont Douloureux. Là autour du Mont, sont établis les propriétaires de trois cents pavillons faisant la garde autour du serpent. » — « Puisque tu as été si longtemps un fléau, » dit Peredur, « je vais pourvoir à ce que tu ne le sois pas plus longtemps. » Et il le tua. La pucelle, qui la première avait causé avec lui, lui dit alors : « Si tu étais pauvre en venant ici, désormais, avec le trésor de l'homme Noir que tu as tué, tu seras riche. Tu vois aussi quelles belles et avenantes pucelles il y a dans cette cour-ci. Tu pourrais faire la cour à celle que tu voudrais. » — « Je ne suis pas venu ici de mon pays, princesse, pour prendre femme. Mais je vois ici des jeunes gens aimables : que chacun de vous s'apparie avec l'autre, comme il voudra. Je ne veux rien de votre bien ; je n'en ai pas besoin. »

Il alla à la cour des fils du Roi des Souffrances. En y entrant, il n'aperçut que des femmes. Elles se levèrent à son arrivée et lui firent bon accueil. Il commençait à causer avec elles, lors-qu'il vit venir un cheval portant en selle un cadavre. Une des femmes se leva, enleva le cadavre de la selle, le baigna dans une cuve remplie d'eau chaude qui était plus bas que la porte, et lui appliqua un onguent précieux. L'homme ressuscita, vint le saluer et lui montra joyeux visage. Deux cadavres arrivèrent encore portés en selle. La femme les ranima tous les deux de

⁷³³ La même expression se retrouve dans le Livre noir de Carmarthen pour un personnage renommé pour sa violence. (*Lleu Llaw gyfès* (Skene, *F.A.B.* II, p. 31. 26)

⁷³⁴ *Addanc*, plus souvent *avanc* (Pen. 7, *L. Bl.* 638 : *avang*), désigne un animal plus ou moins fabuleux suivant les uns, c'est un castor, suivant d'autres un crocodile, etc ; v. Silvan Evans, *Welsh dict.* « Il y a trois chefs-d'œuvre de l'île de Bretagne : le navire de Nevydd Nav Neivion, qui emporta un mâle et une femelle de chaque espèce quand Llynn Llion se rompit ; le second a été fait par les bœufs cornus de Hu Gadarn quand ils traînèrent l'*avanc* de l'étang à terre, à la suite de quoi l'étang ne se rompit plus ; le troisième, étaient les pierres de Gwyddon Ganhebon, sur lesquelles se lisaient tous les arts et toutes les connaissances du monde » (*Myv. Arch.*, p. 409, 97). En breton moyen, *avanc* (écrit *avancq*) a le sens de castor. L'Irlandais moyen *abacc* qui est phonétiquement identique au mot gallois et breton, a également ce sens. L'*addanc* était donc, vraisemblablement, un castor monstrueux. Il y a un *Sarn yr afanc*, un *Bedd yr afanc*, en Nord-Galles (J. Rhys, *Celtic Folklore*, I, 130 ; II, 489, note).

la même façon que le premier. Peredur leur demanda des explications. Ils lui dirent qu'il y avait un addanc, dans une grotte, qui les tuait une fois chaque jour. Ils en demeurèrent là cette nuit.

Le lendemain, les jeunes gens se mirent en devoir de sortir, et Peredur leur demanda, pour l'amour de leurs maîtresses, de le laisser aller avec eux. Ils refusèrent, en disant que, s'il était tué, il n'y avait personne qui pût le rappeler à la vie; et ils partirent. Peredur les suivit. Ils les avait perdus de vue, lorsqu'il rencontra, assise sur le haut d'un mont, la femme la plus belle qu'il eût jamais vue. «Je connais l'objet de ton voyage», dit-elle; «tu vas te battre avec l'addanc. Il te tuera, non par vaillance, mais par ruse. Il y a, sur le seuil de sa grotte, un pilier de pierre. Il voit tous ceux qui viennent sans être vu de personne, et, à l'abri du pilier, il les tue tous avec un dard empoisonné. Si tu me donnes ta parole de m'aimer plus qu'aucune autre femme au monde, je te ferais don d'une pierre qui te permettrait de le voir en entrant sans être vu de lui.» — «Je te la donne, par ma foi,» dit-il; «aussitôt que je t'ai vue, je t'ai aimée. Et où irai-je te chercher?» — «Tu me chercheras du côté de l'Inde.» Et elle disparut après avoir mis la pierre dans la main de Peredur.

Il se dirigea vers la vallée arrosée par une rivière. Les contours en étaient boisés; mais, des deux côtés de la rivière, s'étendaient des prairies unies. Sur l'une des rives, il y avait un troupeau de moutons blancs, et, sur l'autre, un troupeau de moutons noirs. À chaque fois que bêlait un mouton blanc, un mouton noir traversait l'eau et devenait blanc. À chaque fois que bêlait un mouton noir, un mouton blanc traversait l'eau et devenait noir⁷³⁵. Sur le bord de la rivière se dressait un grand arbre: une des moitiés de l'arbre brûlait depuis la racine jusqu'au sommet; l'autre moitié portait un feuillage vert. Plus haut, Peredur aperçut, assis sur le sommet d'un mont, un jeune homme tenant en laisse deux chiens de chasse, au poitrail blanc, tachetés, couchés à côté de lui; jamais il n'avait vu à personne un air aussi royal. Dans le bois, en face, il entendit des chiens courants levant un troupeau de cerfs. Peredur salua le jeune homme, qui lui rendit son salut. Comme trois routes partaient du mont, deux d'entre elles larges et la troisième plus étroite, Peredur lui demanda où elles conduisaient. «L'une», dit-il, «mène à ma cour. Je te conseille ou de t'y rendre auprès de ma femme, ou d'attendre avec moi ici. Tu verras les chiens courants pousser les cerfs fatigués du bois dans la plaine; puis les lévriers les meilleurs et les plus vaillants à la chasse

⁷³⁵ Il y a un épisode analogue dans le récit irlandais bien connu de l'*Immram Mailduin* ou *Navigation de Mael Duin*, dont le manuscrit le plus ancien date de 1100 (*Revue celt.*, IX, p. 480-481).

que tu aies jamais vus, et la mort des cerfs près de l'eau, à côté de nous. Lorsqu'il sera temps de manger, mon valet viendra à ma rencontre avec mon cheval, et tu trouveras là-bas bon accueil cette nuit.» — «Que Dieu te le rende, mais je ne resterai pas; je continuerai ma route.» — «L'autre chemin mène à une ville ici près, où on trouve, pour de l'argent, nourriture et boisson. Le troisième, le plus étroit, va du côté de la grotte de l'addanc.» — «Avec ta permission, jeune homme, c'est de ce côté que je vais aller.»

Et Peredur se dirigea vers la grotte. Il prit la pierre dans la main gauche, sa lance dans la main droite. En entrant, il aperçut l'addanc; il le traversa d'un coup de lance et lui coupa la tête. En sortant, il trouva à l'entrée les trois compagnons; ils saluèrent Peredur et lui dirent qu'il était prédit que c'était lui qui détruirait ce fléau. Il leur donna la tête de serpent. Ils lui proposèrent celle qu'il voudrait de leurs trois sœurs pour femme, et la moitié de leur royaume avec elle. «Je ne suis pas venu ici pour prendre femme,» dit Peredur. «Si j'en avais l'intention, il se peut que j'eusse choisi votre sœur par-dessus toutes.» Peredur continua sa route.

Entendant du bruit derrière lui, il se retourna et aperçut un homme monté sur un cheval rouge et couvert d'une armure rouge. En arrivant en face de Peredur, le cavalier le salua au nom de Dieu et des hommes. Peredur salua le valet amicalement. «Seigneur,» dit celui-ci, «je suis venu pour te faire une demande.» — «Laquelle?» dit Peredur. — «C'est que tu me prennes pour ton homme.» — «Qui prendrai-je comme homme, si je te prenais?» — «Je ne cacherai pas mon origine: on m'appelle Etlym Gleddeycoch (à l'épée rouge), comte des marches de l'Est.» — «Je suis étonné que tu te proposes comme homme à quelqu'un dont les domaines ne sont pas plus grands que les tiens: je n'ai aussi qu'un comté. Puisque tu tiens à me suivre comme mon homme, je t'accepte volontiers.» Ils se dirigèrent vers la cour de la comtesse des Prouesses.

On leur fit accueil courtois. On leur dit que si on les plaçait à table plus bas que la famille, ce n'était pas pour leur manquer de respect, mais que la coutume de la cour le voulait ainsi: quiconque terrasserait les trois cents hommes de la comtesse aurait le droit de s'asseoir à table le plus près d'elle et serait celui qu'elle aimerait le plus. Peredur renversa les trois cents hommes de la famille et s'assit à côté de la comtesse, qui lui dit: «Je remercie Dieu de m'avoir fait avoir un jeune homme aussi beau et aussi vaillant que toi, puisque je n'ai pas eu l'homme que j'aimais le plus.» — «Qui était-ce, celui que tu aimais le plus?» — «Sur ma foi, c'était Etlym Gleddeycoch, et jamais je ne l'ai vu⁷³⁶.» — «En vérité,» dit-il;

⁷³⁶ C'est encore là un trait celtique, que cet amour pour une personne qu'on n'a jamais vue.

« Etlym est mon compagnon, et le voici. C'est pour l'amour de lui que je suis venu jouer avec tes gens ; il aurait pu le faire mieux que moi, s'il l'avait voulu. Je te donne à lui. » — « Dieu te le rende, beau valet ; j'accepte l'homme que j'aime le plus. » Cette nuit-là, Etlym et la comtesse couchèrent ensemble.

Le lendemain, Peredur se mit en route pour le Mont Douloureux. « Par ta main, seigneur, » dit Etlym, « je m'en vais avec toi ». Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils aperçurent le Mont et les pavillons. « Va vers ces gens là-bas », dit Peredur à Etlym, « et commande-leur de venir me faire hommage. » Etlym alla vers eux et leur dit : « Venez faire hommage à mon seigneur. »

— « Et quel est ton seigneur ? » dirent-ils. — « Peredur BaLadryr hir (à la longue lance). » — « s'il était permis de mettre à mort un messenger, tu ne serais pas retourné vivant auprès de ton maître, pour avoir fait à des rois, des comtes et des barons une demande aussi arrogante que de venir faire hommage à ton seigneur. » Peredur lui ordonna de retourner auprès d'eux et de leur donner le choix ou de lui faire hommage ou de se battre avec lui. Ils préférèrent se battre.

Ce jour-là même Peredur renversa les propriétaires de cent pavillons. Le lendemain, il jeta à terre les propriétaires de cent autres. Le troisième jour, le cent qui restait se décida à lui faire hommage. Peredur leur demanda ce qu'ils faisaient là. Ils lui répondirent qu'ils montaient la garde autour du serpent jusqu'à ce qu'il fût mort ; ensuite ils se seraient battus entre eux pour la pierre, et le vainqueur l'aurait eue. « Attendez-moi ici, » dit Peredur ; « je vais aller rendre visite au serpent. » — « Non pas, seigneur, » dirent-ils ; « allons nous battre ensemble avec lui. » — « Je ne le veux point, » dit Peredur. « Si on tuait le serpent, je n'en aurais pas plus de gloire que le premier venu d'entre vous. » Il alla où était le serpent et le tua. Puis il revint auprès d'eux et leur dit : « Comptez votre dépense depuis que vous êtes venus ici, et je vous rembourserai sur parole. » Il remboursa chacun d'après le compte qu'il indiqua et ne leur demanda pas autre chose que d'être ses hommes. Puis il dit à Etlym : « Retourne auprès de la femme que tu aimes le plus, et moi j'irai devant moi. Je veux te récompenser de l'hommage que tu m'as prêté. » Et il lui donna la pierre. « Dieu te le rende, » dit Etlym, « et aplanisse la voie devant toi. »

Peredur se mit en route et arriva à une vallée arrosée par une rivière, la plus belle qu'il eût jamais vue. Il y vit une quantité de pavillons de différentes couleurs ; mais ce qui l'étonna le plus, ce fut le nombre des moulins à eau et des moulins à vent. Il se heurta à un homme brun ayant l'air d'un saer (ouvrier en pierres ou bois, charpentier), et lui demanda qui il était : « Je suis, » répondit-il, « le chef meunier de tous ces moulins-là. »

— « Me donnerais-tu un logement chez toi ? »

— « Volontiers. » Peredur alla chez le meunier ; il trouva un beau logis qui lui convint. Il demanda de l'argent en prêt au meunier pour acheter de la nourriture, et de la boisson pour lui et les gens de la maison, en s'engageant à le dédommager avant de partir. Puis il s'informa de la cause de tout ce rassemblement. « De deux choses l'une, » dit le meunier ; « ou tu viens de loin ou tu n'es pas dans ton bon sens. Là se trouve l'impératrice de la grande Cristinobyl. Elle ne veut pour époux que l'homme le plus vaillant : pour les biens, elle n'en a pas besoin. C'est parce qu'il serait impossible d'apporter ici des vivres pour tant de milliers d'hommes, qu'on a établi cette multitude de moulins. » Cette nuit-là il prirent du repos.

Le lendemain, Peredur se leva et s'arma, lui et son cheval, pour aller au tournoi. Au milieu des pavillons, il en distingua un, le plus beau qu'il eût jamais vu ; par la fenêtre, avançait la tête une belle pucelle, la plus belle qu'il eût jamais vue. Elle était vêtue de *paile* d'or. Peredur la regarda fixement et son amour le pénétra profondément. Il resta à la considérer depuis le matin jusqu'à midi et de midi jusqu'à nones, auquel moment le tournoi prit fin. Alors il retourna à son logis, dépouilla ses armes, et demanda de l'argent au meunier en prêt ; la meunière s'irrita contre lui ; mais, néanmoins, le meunier lui en prêta. Le lendemain, il se conduisit comme la veille, puis il revint à la nuit à son logis et emprunta de l'argent au meunier.

Le troisième jour, pendant qu'il était à la même place à considérer la jeune fille, il ressentit un violent coup du manche d'une cognée entre le cou et les épaules. Il se retourna et vit le meunier qui lui dit : « Choisis, ou de déguerpir, ou d'aller au tournoi. » Peredur sourit en l'entendant et se rendit au tournoi. Tous ceux qui se rencontrèrent avec lui ce jour-là, il les jeta à terre ; les hommes, il les envoyait en présent à l'impératrice, les chevaux et les armes, à la femme du meunier, comme à-compte de son argent. L'impératrice dépêcha vers le chevalier du moulin pour lui demander de la venir voir. Peredur fit défaut au premier message. Un second lui fut adressé. La troisième fois, elle envoya cent chevaliers lui demander une entrevue avec ordre de l'amener de force, s'il ne venait pas de bon gré. Ils allèrent et lui exposèrent le message de l'impératrice. Il joua bon jeu avec eux, les fit lier comme on lie un chevreuil et jeter dans le fossé (bief) du moulin.

L'impératrice demanda conseil à un sage entre tous ses conseillers. Il lui dit qu'il irait de sa part trouver Peredur. Il se rendit auprès de lui, le salua et le pria, pour l'amour de son amante, de venir voir l'impératrice. Peredur alla avec le meunier et, dès qu'il fut entré, au premier endroit venu, il s'assit. Elle vint s'asseoir à côté de lui ; et, après une courte conversation, Peredur prit congé d'elle et rentra à son logis. Le lendemain, il retourna la voir. Lorsqu'il entra dans le pa-

villon, il le trouva dans tous les coins préparé avec le même soin ; ils ne savaient pas, en effet, où il serait allé s'asseoir. Peredur s'assit à côté de l'impératrice et ils causèrent amicalement.

Sur ces entrefaites entra un homme noir ayant à la main un gobelet rempli de vin. Il tomba à genoux devant l'impératrice et la pria de ne le donner qu'à celui qui viendrait le lui disputer les armes à la main. Elle regarda Peredur. « Princesse, » dit-il, « donne-moi le gobelet. »

Il but le vin et donna la coupe à la femme du meunier. À ce moment, entra un autre homme noir, plus grand que le premier, et ayant à la main un ongle de *pryv*⁷³⁷, taillé en forme de coupe et rempli de vin. Il le donna à l'impératrice en la priant de n'en faire don qu'à celui qui viendrait se battre avec lui. « Princesse, » dit Peredur, « donne-le-moi. » Peredur but le vin et donna le gobelet à la femme du meunier. À ce moment, entra un homme aux cheveux rouges frisés, plus grand qu'aucun des deux autres, ayant à la main un gobelet de cristal rempli de vin. Il s'agenouilla et le mit dans la main de l'impératrice en la priant de ne le donner qu'à celui qui viendrait le lui disputer les armes à la main. Elle le donna à Peredur qui l'envoya à la femme du meunier. Peredur passa cette nuit à son logis. Le lendemain, il s'arma, lui et son cheval, alla au pré et tua les trois hommes. Puis, il se rendit au pavillon. « Beau Peredur, » lui dit l'impératrice, « rappelle-toi la foi que tu m'as donnée, lorsque je te fis présent de la pierre et que tu tuas l'Ad-danc. » — « Princesse, tu dis vrai, je ne l'ai pas oublié. » Peredur gouverna avec l'impératrice quatorze ans à ce que dit l'histoire.

Arthur se trouvait à Kaerllion sur Wysc, sa principale cour. Quatre hommes, au milieu de la salle, étaient assis sur un manteau de *paile* : Owein, fils d'Uryen ; Gwalchmei, fils de Gwyar ; Howel, fils d'Emyr Llydaw et Peredur BaLadur hir. Tout à coup entra une jeune fille aux cheveux noirs frisés, montée sur un mulet jaune, ayant en main des lanières grossières, avec lesquelles elle le faisait marcher. Sa physionomie était rude et désagréable ; son visage et ses deux mains, plus noirs que le fer le plus noir trempé dans la poix. Son teint n'était pas encore ce qu'il y avait de plus laid en elle : c'était la forme de son corps ; elle avait les joues très relevées, le bas du visage allongé, un petit nez avec des narines distendues, un œil gris, vert, étincelant, et l'autre noir comme le jais, enfoncé profondément dans la tête, les dents longues, jaunes, plus jaunes que la fleur du genêt. Son ventre se relevait de la poitrine plus haut que le menton. Son échine avait la forme d'une

⁷³⁷ Proprement *ver* ; mais *pryv* désigne aussi divers animaux. *Vermes* dans Nennius, désigne aussi le dragon. C'est la traduction latine du mot gallois *pryv*.

crosse. Ses cuisses étaient larges, décharnées, et au-dessous tout était mince, à l'exception des pieds et des genoux qu'elle avait gros⁷³⁸.

Elle salua Arthur et toute sa famille, à l'exception de Peredur. À Peredur, elle parla en termes irrités, désagréables. « Peredur, » dit-elle, « je ne te salue pas, car tu ne le mérites point. La destinée était aveugle lorsqu'elle t'accorda talents et gloire. Tu es allé à la cour du roi boiteux, tu y as vu le jeune homme avec la lance rouge, au bout de laquelle il y avait une goutte de sang qui se changea en un torrent coulant jusque sur le poing du jeune homme : tu as vu là encore d'autres prodiges : tu n'en as demandé ni le sens ni la cause ! si tu l'avais fait, le roi aurait obtenu la santé pour lui et la paix pour ses États, tandis que désormais, il n'y verra que combats et guerres, chevaliers tués, femmes laissées veuves, dames sans moyens de subsistance ; et tout cela à cause de toi⁷³⁹. » « Seigneur », dit-elle en s'adressant à Arthur, « avec ta permission, mon logis est loin d'ici ; c'est le château Orgueilleux (syberw)⁷⁴⁰ ; je ne sais si tu en as entendu parler. Il y a cinq cent soixante-dix chevaliers ordonnés, et chacun d'eux a avec lui la femme qu'il aime le plus. Quiconque cherche la gloire par les armes, la lutte et les combats, la trouvera là, s'il en est digne ; mais pour celui qui aspire au sceptre de la gloire et de l'honneur, je sais où il peut le conquérir. Sur une montagne qu'on voit de tous côtés, il y a un château qu'on tient étroitement assiégé, et dans ce château, une jeune fille. Celui qui la délivrera acquerrait la plus grande renommée du monde. » En disant ces mots, elle sortit. « Par ma foi, » dit Gwalchmei, « je ne dormirai pas tranquille avant d'avoir su si je peux délivrer la pucelle. » Beaucoup des hommes d'Arthur adoptèrent le sentiment de Gwalchmei. « Pour moi, » dit Peredur, « au contraire, je ne dormirai pas d'un sommeil tranquille tant que je n'aurai pas su l'histoire et le sens de la lance dont a parlé la jeune fille noire. »

Chacun était en train de s'équiper, lorsque se présenta à l'entrée un chevalier

⁷³⁸ Malgré des différences dans la description de Chrestien, il est clair que notre romancier et lui puisent à une même source et d'après Chrestien, à une source écrite (Potvin, II, p. 200) :

*Et, se les paroles sont voires
Teus com li livres les devise.*

⁷³⁹ Cf. Chrestien (*ibid*, p. 202) :

*Et te fust ore si grand peine
D'ouvrir ta boce et de parler,
Que tu ne peuis demander
Por coi cele gote de sanc
Saut par la pointe del fer blanc,
Et del Great que tu veis
Ne demandas ne n'enquesis.*

La source est la même pour Chrestien et notre roman pour tout cet épisode.

⁷⁴⁰ *Syberw* a le sens d'orgueilleux et de noble.

ayant la stature et la vigueur d'un guerrier, bien pourvu d'habits et d'armes⁷⁴¹. Il s'avança et salua Artur et toute sa maison, à l'exception de Gwalchmei. Sur l'épaule, il avait un écu émaillé d'or dont la traverse était d'émail bleu ; bleues aussi étaient toutes ses armes. Il dit à Gwalchmei : « Tu as tué mon seigneur par tromperie et trahison, et je le prouverai contre toi. » Gwalchmei se leva : « Voici, » dit-il, « mon gage contre toi, ici ou à l'endroit que tu voudras, que je ne suis ni trompeur ni traître. » — « Je veux que la lutte entre toi et moi ait lieu devant le roi mon suzerain. » — « Volontiers, » dit Gwalchmei, « marche, je te suis. » Le chevalier partit.

Gwalchmei fit ses préparatifs ; on lui proposa beaucoup d'armes, mais il ne voulut que les siennes. Une fois armés, Gwalchmei et Peredur partirent à la suite du chevalier, tous les deux, à cause de leur compagnonnage et de leur grande affection l'un pour l'autre. Ils ne se mirent pas en quête ensemble, mais chacun de son côté.

Dans la jeunesse du jour, Gwalchmei arriva dans une vallée arrosée par une rivière, où il aperçut un château fort, avec une grande cour, et couronné de tours superbes et très élevées. Il vit en sortir un chevalier partant pour la chasse, monté sur un palefroi d'un noir luisant, aux narines larges, avide de voyager, au trot égal et fier, vif, rapide et sûr, c'était le propriétaire de la cour. Gwalchmei le salua. « Dieu te protège, seigneur, » dit le chevalier, « d'où viens-tu ? » — « De la cour d'Arthur. » — « Es-tu des hommes d'Arthur ? » — « Oui, par ma foi. » — « Un bon conseil, » dit le chevalier ; « je te vois fatigué, harassé. Va à ma cour, et restes-y cette nuit, si cela te convient. »

— « Volontiers, seigneur, et Dieu te le rende. » — « Voici un anneau comme signe de passe pour le portier ; va ensuite droit à cette tour là-bas : ma sœur s'y trouve. » Gwalchmei se présenta à l'entrée, montra l'anneau au portier, et se dirigea vers la tour.

À l'intérieur brûlait un grand feu à flamme claire, élevée, sans fumée ; auprès du feu était assise une jeune fille, majestueuse, accomplie. La pucelle lui fit bon accueil, le salua et alla à sa rencontre. Ils s'assirent l'un auprès de l'autre. Ils mangèrent, et, le repas fini, ils tinrent amicalement conversation. Sur ces entrefaites, entra, se dirigeant vers eux, un homme aux cheveux blanc, respectable. « Ah ! misérable putain ! s'écria-t-il ; si tu savais comme il te convient de jouer et de t'asseoir en compagnie de cet homme, assurément tu ne le ferais pas ! » Il se retira aussitôt et s'éloigna. « Seigneur, » dit la pucelle, « si tu suivais mon avis, dans la

⁷⁴¹ Chez Chrestien (p. 205), il s'appelle *Guigambresil*. Bresil signifie *guerre* et entre en composition des noms propres anciens, gallois, bretons et corniques.

crainte d'un danger pour toi de la part de cet homme, tu ferais la porte.» Gwalchmei se leva. En arrivant à la porte, il vit l'homme, lui soixantième, complètement armé, ainsi que ses compagnons, montant à la tour. Saisissant la table du jeu d'échecs⁷⁴², il réussit à empêcher aucun d'eux de monter, jusqu'au retour du comte de la chasse. « Que se passe-t-il ? » dit le comte en arrivant. — « Une bien vilaine chose, » répondit l'homme aux cheveux blancs : « cette malheureuse, là-haut, est restée jusqu'à ce soir assise et mangeant en compagnie de l'homme qui a tué votre père : c'est Gwalchmei, fils de Gwyar. » — « Arrêtez maintenant, » dit le comte, « je vais entrer. »

Le comte fut courtois vis-à-vis de Gwalchmei. « Seigneur, » dit-il, « tu as eu tort de venir à notre cour, si tu savais avoir tué notre père ; quoique nous ne puissions, nous, le venger, Dieu le vengera sur toi. » — « Mon âme, » dit Gwalchmei, « voici, à ce sujet, la vérité : ce n'est ni pour avouer que j'ai tué votre père ni pour le nier que je suis venu ici. Je suis en mission pour le compte d'Arthur et le mien⁷⁴³. Je te demande un délai d'un an, jusqu'au retour de ma mission, et alors sur ma foi, je viendrai à cette cour pour avouer ou pour nier. » Le délai lui fut volontiers accordé. Il passa la nuit à la cour et partit le lendemain. L'histoire n'en dit pas davantage de Gwalchmei à ce sujet⁷⁴⁴.

Pour Peredur, il marcha devant lui. Il erra à travers l'île, cherchant des nouvelles de la jeune fille noire, et il n'en trouva pas. Il finit par arriver dans une terre qu'il ne connaissait pas dans le val d'une rivière. En cheminant à travers cette vallée, il vit venir un cavalier ayant les insignes d'un prêtre. Il lui demanda sa bénédiction. « Malheureux, » répondit-il, « tu ne mérites pas ma bénédiction, et il ne te portera pas bonheur de vêtir une armure un jour comme aujourd'hui. » — « Quel jour est-ce donc ? » — « C'est aujourd'hui le vendredi de la passion. » — « Ne me fais pas de reproches, je ne le savais pas. Il y a un an aujourd'hui que je suis parti de mon pays. »

⁷⁴² Chez Chrestien (Potvin, II, p. 93, p. 246-247), la damoiselle prend une part active à la lutte :

*La damoiselle, les eschiés
Qui giurent sor le pavement
Lor rue moult iriement
- Et cil mius se deffendent
Des grans eskies que il lor ruent.*

⁷⁴³ Chez Chrestien (Potvin IV, p. 253), Gauvain est obligé de passer un an à chercher la Lance.

⁷⁴⁴ Cf. Chrestien (Potvin, II, p. 253) :

*De monsignor Gauvain se taist
Ici li contes a estal;
Si comence de Perceval.*

Peredur mit pied à terre⁷⁴⁵ et conduisit son cheval à la main. Il suivit quelque temps la grand'route, puis il prit un chemin de traverse qui le mena à travers un bois. En sortant, il aperçut un château sans tours, qui lui parut habité. Il s'y rendit et, à l'entrée, il rencontra le même prêtre et lui demanda sa bénédiction. « Dieu te bénisse, » répondit le prêtre, « il vaut mieux faire route ainsi. Tu resteras avec moi ce soir. » Peredur passa la nuit au château. Le lendemain, comme il songeait à partir, le prêtre lui dit : « Ce n'est pas un jour aujourd'hui pour voyager, pour qui que ce soit. Tu resteras avec moi aujourd'hui, demain et après-demain, et je te donnerai toutes les informations que je pourrai au sujet de ce que tu cherches. » Le quatrième jour, Peredur se mit en devoir de partir et demanda au prêtre des renseignements au sujet du château des Merveilles. « Tout ce que j'ai appris, » dit celui-ci, « je vais te le dire. Tu franchiras cette montagne là-bas ; de l'autre côté, il y a une rivière et dans la vallée de cette rivière, une cour royale. C'est là que fut le roi à Pâques. S'il y a un lieu où tu doives trouver des nouvelles au sujet du château des Merveilles, c'est bien là⁷⁴⁶. »

Peredur partit et se rendit à la vallée de la rivière où il rencontra une troupe de gens allant à la chasse et ayant au milieu d'eux un homme de haut rang. Peredur le salua. « Choisis, seigneur, » dit cet homme : viens chasser avec moi, ou va à la cour : j'enverrai quelqu'un de mes gens pour te recommander à ma fille, qui y est ; elle te donnera à manger et à boire en attendant mon retour de la chasse. Si ce que tu cherches est de telle nature que je puisse te le procurer, je le ferai volontiers. » Le roi fit accompagner Peredur par un valet court et blond ; lorsqu'ils arrivèrent à la cour, la princesse venait de se lever et allait se laver. Peredur s'avança ; elle le salua avec courtoisie, et lui fit place à côté d'elle ; ils prirent ensemble leur repas. À tout ce que lui disait Peredur, elle riait assez haut pour être entendue de toute la cour : « Par ma foi, » lui dit alors le petit blond, « si tu as jamais eu un mari, c'est bien ce jeune homme. S'il ne l'a pas encore été, à coup sûr, ton esprit et ta pensée sont fixés sur lui. » Puis le petit blond se rendit auprès du roi et lui dit qu'à son avis, suivant toute vraisemblance, le jeune homme qu'il avait rencontré était le mari de sa fille. « S'il ne l'est pas encore, ajouta-t-il, il va le devenir tout de suite, si tu n'y prends pas garde. » — « Quel est ton avis, valet ? » dit le roi. — « Je suis d'avis de lancer sur lui des hommes vaillants et de le tenir prisonnier jusqu'à ce que tu n'aies plus d'incertitude à ce sujet. » Le roi lança ses

⁷⁴⁵ L'usage d'Arthur était de ne pas monter à cheval durant la semaine *peneuse* ou sainte (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, IV, p. 206). Chez Chrestien, ces reproches lui sont faits par trois chevaliers et dix dames.

⁷⁴⁶ Chez Chrestien, le prêtre (l'ermite) est un oncle de Perceval, frère de sa mère. Perceval reste deux jours avec lui. C'est la première fois qu'il le rencontre.

hommes sur Peredur, avec ordre de le saisir et le fit mettre en geôle. La jeune fille alla au-devant de son père et lui demanda pourquoi il avait fait emprisonner le chevalier de la cour d'Arthur. « En vérité » répondit-il, « il ne sera libre ni ce soir, ni demain, ni après-demain : jamais il ne sortira du lieu où il est. » Elle ne protesta pas contre les paroles du roi et se rendit auprès du jeune homme auquel elle dit : « Est-ce qu'il t'est désagréable d'être ici ? » — « J'aimerais autant » répondit-il, « ne pas y être. » — « Ton lit, ta situation, ne seront pas plus mauvais que ceux du roi. Les meilleurs chants de la cour, tu les auras à ton gré. Si tu trouves même plus amusant que j'établisse mon lit ici pour causer avec toi, je le ferai volontiers. » — « Pour cela, je ne le refuse pas. » Il passa cette nuit en prison, et la pucelle tint tout ce qu'elle avait promis.

Le lendemain Peredur entendit du bruit dans la ville. « Belle pucelle, » dit-il, « quel est ce bruit ? » — « L'armée du roi et toutes ses forces viennent dans cette ville aujourd'hui. » — « Que veulent-ils ainsi ? » — « Il y a ici près un comte, possédant deux comtés et aussi puissant qu'un roi. Il y aura lutte entre eux aujourd'hui. » — « J'ai une prière à t'adresser : fais-moi avoir cheval et armes pour assister à la lutte ; je jure de retourner à ma prison. » — « Volontiers, tu auras cheval et armes. » Elle lui procura le cheval et les armes, ainsi qu'une cotte d'armes toute rouge par-dessus son armure, et un écu jaune qu'il suspendit à son épaule. Il alla au combat et renversa tout ce qu'il rencontra d'hommes du comte ce jour-là. Puis il rentra en prison. La pucelle demanda des nouvelles à Peredur : il ne lui répondit pas un mot. Elle alla aux renseignements auprès de son père et lui demanda qui avait été le plus vaillant de sa maison. Il répondit qu'il ne le connaissait pas, mais que c'était un chevalier portant une cotte d'armes rouge par-dessus son armure et un bouclier jaune sur l'épaule. Elle sourit et retourna auprès de Peredur, qui fut cette nuit-là l'objet d'égards particuliers.

Trois jours de suite, Peredur tua les gens du comte, et, avant que personne ne pût savoir qui il était, il retournait à sa prison. Le quatrième jour, Peredur tua le comte lui-même. La pucelle alla au-devant de son père et lui demanda les nouvelles. « Bonnes nouvelles, » répondit-il, « le comte est tué, et je suis maître de ses deux comtés. » — « Sais-tu, seigneur, qui l'a tué ? » — « Je le sais : c'est le chevalier à la cotte d'armes rouge et à l'écu jaune. » — « Seigneur, moi je le connais. » — « Au nom de Dieu, qui est-ce ? » — « C'est le chevalier que tu tiens en prison. » Il se rendit auprès de Peredur, le salua, et lui dit qu'il le récompenserait du service qu'il lui avait rendu, comme il le voudrait lui-même. À table, Peredur fut placé à côté du roi, et la pucelle à côté de lui : « Je te donne, lui dit le roi, ma fille en mariage avec la moitié de mon royaume, et je te fais présent des deux comtés. » — « Seigneur, Dieu te le rende, mais je ne suis pas venu ici pour pren-

dre femme.» — «Que cherches-tu, seigneur?» — «Je cherche des nouvelles du château des Merveilles.» — «La pensée de ce seigneur est bien plus haut que là où nous la cherchions, dit la pucelle: tu auras des nouvelles au sujet du château, des guides pour te conduire à travers les États de mon père, et de quoi défrayer ta route. C'est toi, seigneur, l'homme que j'aime le plus. Franchis, continua-t-elle, cette montagne là-bas, puis tu verras un étang, et, au milieu, un château: c'est ce qu'on appelle le château des Merveilles. Ce nom, nous le connaissons, mais pour les merveilles elles-mêmes, nous n'en savons rien.»

Peredur se dirigea vers le château. Le portail était ouvert. En arrivant à la salle, il trouva la porte ouverte: il entra et aperçut un jeu d'échecs: les deux troupes de cavaliers jouaient l'une contre l'autre⁷⁴⁷; celle à qui il donnait son aide perdait et l'autre jetait un cri, absolument comme l'eussent fait des hommes. Il se fâcha, prit les cavaliers dans son giron, et jeta l'échiquier dans le lac. À ce moment entra une jeune fille noire qui lui dit: «Puisse Dieu ne pas t'accorder sa grâce. Il t'arrive plus souvent de faire du mal que du bien⁷⁴⁸.» — «Que me réclames-tu, la pucelle noire, dit Peredur?» — «Tu as fait perdre à l'impératrice sa table de jeu, ce qu'elle n'eût pas voulu pour son empire⁷⁴⁹.» — «Y aurait-il moyen de la retrouver?» — «Oui, si tu allais à Kaer Ysbidinongyl. Il y a là un homme noir qui dévaste une grande partie des domaines de l'impératrice. En le tuant, tu aurais la table. Mais si tu y vas, tu n'en reviendras pas vivant.» — «Veux-tu me guider là-bas?» — «Je vais t'indiquer le chemin.»

Il se rendit à Kaer Ysbidinongyl, et se battit avec l'homme noir. Celui-ci demanda grâce: «Je te l'accorde,» dit Peredur, «à condition que la table de jeu soit

⁷⁴⁷ Parmi les merveilles de l'île de Bretagne est le jeu d'échecs de Gwenddoleu: on n'a qu'à mettre debout les cavaliers, ils jouent tout seuls. L'échiquier était en or et les cavaliers en argent (Lady Charlotte Guest, *Mabin.*, I, p.383). Chez Wauchier (Potvin, IV, p.78-80), l'épisode est beaucoup plus développé. Dans cette version et celle de Robert de Borron (miss Williams, Essai, p.59 et suiv.), Perceval joue lui-même contre l'autre troupe. Une sorte de fée des eaux l'arrête lorsqu'il veut jeter l'échiquier dans l'eau (le lac, dans Peredur). C'est une jeune fille aussi qui lui promet son amour s'il lui apporte la tête du *cerf blanc* et qui lui prête son brachet pour le chasser. Dans Peredur, elle agit pour le compte de l'impératrice sa maîtresse; c'est l'épagnéul de l'impératrice qui chasse avec lui. En somme, le Peredur, dans cet épisode, est tantôt d'accord avec Wauchier, tantôt avec Robert de Borron.

⁷⁴⁸ Dans Chrestien, c'est une jeune fille de la plus grande beauté, une sorte de fée des eaux.

⁷⁴⁹ Chez Wauchier, un des continuateurs de Chrestien (Potvin, IV, p.78-79), cet épisode est plus longuement raconté. Perceval a le dessous:

*Au cieſ del tout, c'est vérités,
En fu Percevaus li matés;*

.....

Lors regüa et matés fu

.III. gius...

où elle était à mon entrée dans la salle.» À ce moment arriva la jeune fille noire. «En vérité,» dit-elle «que la malédiction de Dieu soit sur toi en retour de ta peine, pour avoir laissé en vie ce fléau qui est entrain de dévaster les domaines de l'impératrice.» — «Je lui ai laissé la vie,» dit Peredur, «pour qu'il remette la table.» — «Elle n'est pas à l'endroit où tu l'as trouvée: retourne et tue-le.» Peredur alla et tua l'homme noir.

En arrivant à la cour, il y trouva la jeune fille noire. «Pucelle,» dit Peredur, «où est l'impératrice?» — «Par moi et Dieu,» répondit-elle, «tu ne la verras pas maintenant, si tu ne tues le fléau de cette forêt là-bas.» — «Quel est ce fléau?» — «Un cerf⁷⁵⁰, aussi rapide que l'oiseau le plus léger; il a au front une corne aussi longue qu'une hampe de lance, à la pointe aussi aiguë que tout ce qu'il y a de plus aigu. Il brise les branches des arbres, et tout ce qu'il y a de plus précieux dans la forêt; il tue tous les animaux qu'il rencontre, et ceux qu'il ne tue pas meurent de faim. Bien pis: il va tous les soirs boire l'eau du vivier et il laisse les poissons à sec; beaucoup sont morts avant que l'eau n'y revienne.» — «Pucelle, viendrais-tu me montrer cet animal-là?» — «Non point; personne depuis un an n'a osé aller à la forêt, mais il y a l'épagneul de l'impératrice qui lèvera le cerf et reviendra vers toi avec lui; le cerf alors t'attaquera.» L'épagneul servit de guide à Peredur, leva le cerf, et le rabattit vers l'endroit où était Peredur. Le cerf se jeta sur Peredur, qui le laissa passer de côté, et lui trancha la tête. Pendant qu'il considérait la tête, une cavalière vint à lui, mit l'épagneul dans sa cape et la tête du cerf entre elle et l'arçon de sa selle. Il avait au cou un collier d'or rouge. «Ah! seigneur,» dit-elle, «tu as agi d'une façon discourtoise en détruisant le plus précieux joyau de mes domaines.» — «On me l'a demandé,» répondit-il; «y a-t-il un moyen de gagner ton amitié?» — «Oui, va sur la croupe de cette montagne là-bas. Tu y verras un buisson; au pied du buisson, il y a une pierre plate⁷⁵¹. Une fois là, demande par trois fois quelqu'un pour se battre avec toi; ainsi tu pourras avoir mon amitié.»

Peredur se mit en marche et, arrivé au buisson, il demanda un homme pour se battre avec lui. Aussitôt un homme noir sortit de dessous la pierre, monté sur un cheval osseux, couvert, lui et son cheval, d'une forte armure rouillée. Ils se

⁷⁵⁰ Chez Chrestien, c'est le *blanc cerf*. Le chien est celui de la jeune fille; il est blanc aussi. Dans Perlesvaux (Potvin, I, p. 21), le héros se distingue par un *escu vermeil à un cerf blanc*.

⁷⁵¹ Wauchier (Potvin, IV, p. 85):

Là trouverez-vous .I. tombiel

Ou il a peint .I. chevalier.

Il me paraît très probable que l'archétype gallois portait au lieu de llech (pierre plate), *cromlech* qui signifie *dolmen*, *tombeau mégalithique*.

battirent. À chaque fois que Peredur le renversait, il sautait de nouveau en selle. Peredur descendit et tira son épée. Au même moment l'homme noir disparut avec le cheval de Peredur et le sien, sans que Peredur pût même jeter un coup d'œil dessus.

Peredur marcha tout le long de la montagne et, de l'autre côté, dans une vallée arrosée par une rivière, il aperçut un château. Il s'y dirigea. En entrant, il vit une salle dont la porte était ouverte. Il entra et perçut au bout de la salle sur un siège un homme aux cheveux gris, boiteux ; à côté de lui, Gwalchmei, et son propre cheval dans la même écurie que celui de Gwalchmei. Ils firent joyeux accueil à Peredur qui alla s'asseoir de l'autre côté de l'homme aux cheveux gris.

À ce moment, un jeune homme aux cheveux blonds tomba à genoux devant Peredur et lui demanda son amitié.

« Seigneur, » dit-il, « c'est moi que tu as vu sous les traits de la jeune fille noire, à la cour d'Arthur, puis, lorsque tu jetas la table de jeu, lorsque tu tuas l'homme noir d'Ysbidinongyl, lorsque tu tuas le cerf, quand tu t'es battu avec l'homme de la pierre plate. C'est encore moi qui me suis présenté avec la tête sanglante sur le plat, avec la lance de la pointe de laquelle coulait un ruisseau de sang jusque sur mon poing⁷⁵², tout le long de la hampe. La tête était celle de ton cousin germain. Ce sont les sorcières de Kaerloyw qui l'ont tué ; ce sont elles aussi qui ont estropié ton oncle ; moi, je suis ton cousin. Il est prédit que tu les vengeras. »

Peredur et Gwalchmei décidèrent d'envoyer vers Arthur et sa famille pour lui demander de marcher contre les sorcières. Ils engagèrent la lutte contre elles. Une des sorcières voulut tuer un des hommes d'Arthur devant Peredur ; celui-ci l'en empêcha. Une seconde fois, la sorcière voulut tuer un homme devant Peredur ; celui-ci l'en empêcha. À la troisième fois, la sorcière tua un homme devant Peredur. Celui-ci tira son épée et en déchargea un tel coup sur le sommet de son heaume qu'il fendit le heaume, toute l'armure et la tête en deux. Elle jeta un cri et commanda aux sorcières de fuir en leur disant que c'était Peredur, celui qui avait été à leur école pour apprendre la chevalerie, et qui, d'après le sort, devait les tuer. Arthur et ses gens se mirent alors à frapper sur les sorcières. Toutes les sorcières de Kaerloyw furent tuées.

Voilà ce qu'on raconte au sujet du château des Merveilles.

⁷⁵² Cf. Chrestien (Potvin, II, p. 147).

*S'en ist une goutte de sanc
Del fer de la lance el somet
Et jusqu'à la main au varlet
Couroit cele goutte vermeille.*

GEREINT⁷⁵³ ET ENID⁷⁵⁴

Voici comment on traite de l'histoire de Gereint, fils d'Erbin.

Arthur prit l'habitude de tenir cour à Kaerllion sur Wysc. Il l'y tint sept fois de suite à Pâques, cinq fois de suite à Noël. Une fois même, il l'y tint à la Pentecôte⁷⁵⁵ : c'était, en effet, de tous ses domaines, l'endroit à l'accès le plus facile par mer et par terre. Il y convoqua neuf rois couronnés, ses vassaux, ainsi que les comtes et les barons : c'étaient ses invités à toutes les fêtes principales, à moins qu'ils ne fussent arrêtés par de graves empêchements. Quand il tenait cour à Kaerllion, on réservait treize églises pour la messe, voici de quelle façon : une d'elles était destinée à Arthur, à ses rois et à ses invités ; une seconde à Gwenhwyvar et ses dames ; la troisième au distein (intendant) et aux solliciteurs ; la quatrième à Odyar le Franc⁷⁵⁶ et aux autres officiers ; les neuf autres étaient pour les neuf penteu, et, tout d'abord, pour Gwalchmei, à qui la supériorité de gloire, de vaillance et de noblesse avait valu d'être leur chef. Et dans aucune de ces églises il ne tenait plus d'hommes que nous ne venons de le dire. Glewlwyd Gavaelwawr était chef portier ; il ne s'occupait de ce service qu'à chacune des trois fêtes principales ; mais il avait sous ses ordres sept hommes qui se partageaient le service de l'année : c'étaient Gryn, Penpighon, Llaesgyn, Gogyvwlch, Gwrddnei Llygeit

⁷⁵³ Gereint, fils d'Erbin. Il y a eu un Gereint, roi des Bretons, qui a eu à lutter contre le roi de Wessex, Ine, vers 710 (*Chronique anglo-saxonne*. Petrie, *Mon. hist. brit.*, p. 326). Le nôtre paraît avoir été roi de Devon et de Cornouailles, d'après la célèbre élégie qui lui est consacrée dans le *Livre Noir* (Skene, II, p. 38, XXII), ce qui concorde avec un passage de notre récit. Dans les *Triades*, il devient un des trois chefs de flotte de Bretagne, avec March ab Meirchyon et Gwenwynnwyn ab Nav (*Triades Mab.*, p. 303, I, 11). Gereint = Gerontios ; cf. irl. *gerait*, « champion ». Gereint a été mis au rang des saints, ainsi que ses enfants. Une église lui était dédiée à Hereford (*Iolo mss*, p. 136). Il y a un nom de lieu, *Bedd Gereint* ou *tombe de Gereint* sur la rivière Dulas, en la paroisse de Penbryn, en Cardigan (Jones, *Cymru*, I, p. 69. 1). Le Gereint, roi des Bretons, adversaire d'Ine, est le roi de Dumnonia auquel s'adresse la lettre de l'évêque Aldhelm, évêque de Shirburn en 706, au sujet de la Pâque et des erreurs des Bretons (*Beda, Hist. Eccl.* v. XVIII.)

⁷⁵⁴ *Enit*. « Les trois dames les plus remarquables de la cour d'Arthur sont : Dyvyr Wallt Eureid (aux cheveux d'or) ; Enit, fille du comte Yniwl, et Tegeu Eurvron. Elle est souvent mentionnée par les poètes (*Daf. ab Gwil.*, p. 28). Le *L. Rouge* et Pen. 4 ont *Enit* ; Pen. 6, part. IV, *Enyt*.

⁷⁵⁵ Les trois principales fêtes de l'année étaient Noël, Pâques et la Pentecôte (*Ancient laws*, I, p. 6).

⁷⁵⁶ *Oger* (prononcez *Odjer*). Le terme de Normand n'est pas, en général, employé par les Gallois. Après la conquête, c'est le terme de *Freinc*, Français, qui est d'usage.

Cath (aux yeux de chat), qui voyait la nuit aussi bien que le jour; Drem, fils de Dremhitit; Klust, fils de Klustveinyt⁷⁵⁷. Ils servaient de veilleurs à Arthur.

Le mardi de la Pentecôte, comme l'empereur était assis, buvant en compagnie, entra un grand jeune homme brun. Il portait une robe et un surcot de *paile* damassé, une épée à poignée d'or suspendue au cou, et, aux pieds, deux souliers bas de cordwal. Il se présenta devant Arthur.

— « Bonne santé, seigneur, » dit-il.

— « Dieu te donne bien, » dit Arthur; « sois le bienvenu en son nom. Apportes-tu des nouvelles fraîches? »

— « Oui, seigneur. » — « Je ne te connais pas, toi. » — « J'en suis surpris: je suis ton forestier de la forêt de Dena⁷⁵⁸; mon nom est Madawc, fils de Twrgadarn. » — « Dis tes nouvelles. »

— « Voici, seigneur: j'ai vu, dans la forêt, un cerf comme je n'en ai jamais vu. » — « Qu'a-t-il donc de particulier, que tu n'aies jamais vu son pareil? » — « Il est tout blanc, et par fierté, par orgueil de sa royauté, il ne marche en compagnie d'aucun autre animal. Je viens te demander ton avis: quel est ton sentiment à son sujet? » — « Ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller le chasser demain, dans la jeunesse du jour, et en faire donner avis dans tous les logis. »

On prévint Ryfuerys, le chef chasseur⁷⁵⁹ d'Arthur; Elivri, le chef des pages; enfin tout le monde. C'est à quoi ils s'arrêtèrent. Arthur fit partir le valet avant eux. Gwenhwyvar dit à Arthur: « Seigneur, me permettras-tu demain d'aller voir et entendre chasser le cerf dont a parlé le valet? » — « Volontiers, » dit Arthur. — « J'irai donc. »

Gwalchmei dit alors à Arthur: « Ne trouverais-tu pas juste, seigneur, de permettre à celui à qui viendrait le cerf pendant la chasse de lui couper la tête et de la donner à qui il voudrait, à sa maîtresse ou à celle de son compagnon, que le cerf tombe sur un cavalier ou un piéton? » — « Je le permets volontiers, » répondit Arthur, « et que le distein soit blâmé si chacun n'est pas prêt demain pour la chasse. » Et ils passèrent la nuit sans excès, en chants, divertissements, cause-

⁷⁵⁷ Cf. tom. I, p. 273, 282. Le t final dans *Dremhitit* et *Klustveinyt* représente une spirante dentale sonore, et prouve que le scribe copiait un manuscrit plus ancien.

⁷⁵⁸ La forêt de Dena, ou, comme le disent les écrivains anglais, de Dean. Un *cantrev* de Gwent portait le nom de *Cantrev coch yn y Dana* et s'étendait depuis Mynwy jusqu'à Gloucester (*Myv. Arch.*, p. 736, 737). La précision des détails et des noms d'hommes et de lieux contraste avec le vague du roman français.

⁷⁵⁹ Le *penkynydd*, ou chef chasseur, est le dixième des officiers du roi. Il a sa terre libre, un cheval nourri aux frais du roi, ses vêtements de toile, de la reine, et ceux de laine, du roi. Il a le tiers des amendes payées par les chasseurs de l'*amobyr* (droit pour mariage) de leurs filles, etc. (*Ancient laws*, I, p. 36, 37).

ries, abondamment servis, et ils allèrent se coucher quand il jugèrent le moment venu.

Le lendemain, lorsque vint le jour, ils se réveillèrent. Arthur appela les quatre pages qui gardaient son lit : Kadyrieith, fils de Porthawr Gandwy (portier de Gandwy) ; Amhren, fils de Bedwyr ; Amhar, fils d'Arthur, Goreu, fils de Kustennin⁷⁶⁰. Ils vinrent, le saluèrent et le vêtirent. Arthur s'étonna que Gwenhwyvar ne fût pas réveillée et qu'elle ne se fût pas retournée dans son lit. Les hommes voulurent la réveiller : mais Arthur se mit en route ; il entendit bientôt deux cors sonner, l'un auprès du logis du chef chasseur, l'autre auprès du chef des écuyers. Toutes les troupes vinrent se rassembler autour d'Arthur, et ils se dirigèrent vers la forêt.

Arthur était sorti de la cour, lorsque Gwenhwyvar s'éveilla, appela ses pucelles et s'habilla. « Jeunes filles, » dit-elle, « j'ai eu hier la permission d'aller voir la chasse. Qu'une d'entre vous aille à l'étable et amène ce qu'il peut y avoir de chevaux convenables à monter pour une femme. » Une d'elles y alla ; mais on ne trouva à l'écurie que deux chevaux. Gwenhwyvar et une des pucelles les montèrent, traversèrent la Wysc et suivirent les traces de la file des hommes et des chevaux. Comme elles chevauchaient ainsi, elles entendirent un grand bruit impétueux. Elles regardèrent derrière elles et aperçurent un cavalier sur un jeune cheval habitué à la chasse, de stature énorme : c'était un jeune valet brun, aux jambes nues, à l'air princier ; il portait à la hanche une épée à poignée d'or ; il portait une robe et un surcot de *paile*, et ses pieds étaient chaussés de deux souliers bas en cordwal. Par-dessus, il avait un manteau de pourpre bleue, orné d'une pomme d'or à chaque angle⁷⁶¹. Le cheval marchait la tête levée et fière, d'une allure rapide et aisée, brève et cadencée. Le cavalier atteignit Gwenhwyvar et la salua. « Que Dieu te favorise, Gereint, » dit-elle ; « je t'ai reconnu dès que je t'ai aperçu tout à l'heure ; sois le bienvenu au nom de Dieu. Pourquoi n'estu pas allé chasser avec ton seigneur ? » — « Parce qu'il est parti sans que je le susse. » — « Moi aussi j'ai été étonnée qu'il y soit allé sans m'avertir. » — « Je dormais, princesse, de sorte que je ne me suis pas aperçu de son départ. » — « Parmi tous les compagnons que j'ai dans ce royaume, tu es bien le jeune homme dont je préfère la compagnie. La chasse pourrait bien être aussi amusante pour nous que pour eux-mêmes : nous entendrons les cors sonner, la voix des chiens quand on les découplera et qu'ils

⁷⁶⁰ *Amhar*, fils d'Arthur : *Amhar*, signifie *sans pareil*. À remarquer à côté de *Goreu* (le meilleur).

⁷⁶¹ De même, *Kulhwch* porte un manteau de pourpre à quatre angles, ayant à chaque extrémité une pomme d'or de la valeur de *cent vaches* chacune. *Erec*, chez *Perceval*, a simplement un *mantel hermin*.

commenceront à appeler.» Ils arrivèrent à la lisière de la forêt et s'y arrêtrèrent. « Nous entendrons bien d'ici, » dit-elle, « quand on lâchera les chiens. »

À ce moment un bruit se fit entendre : ils tournèrent les yeux dans cette direction et aperçurent un nain monté sur un cheval haut et gros, aux larges naseaux, dévorant l'espace, fort et vaillant ; le nain tenait à la main un fouet ; près de lui était une femme sur un cheval blanc pâle, parfait, au pas uni et fier, et vêtue d'un habit de *paile* d'or ; à côté d'elle, un chevalier monté sur un cheval de guerre de grande taille, à la fiente abondante, couvert, lui et son cheval, d'une armure lourde et brillante. Ils étaient bien sûrs de n'avoir jamais vu cheval, chevalier et armure dont les proportions leur parussent plus belles. Ils étaient tous les trois près l'un de l'autre. « Gereint, » dit Gwenhwyvar, « connais-tu ce grand chevalier là-bas ? » — « Non, je ne le connais pas, » répondit-il ; « cette grande armure étrangère ne laisse apercevoir sa figure et sa physionomie. » — « Va, pucelle, » dit Gwenhwyvar, « et demande au nain quel est ce chevalier. » La pucelle se dirigea vers le nain ; la voyant venir, celui-ci l'attendit. « Quel est ce chevalier ? » lui demanda-t-elle. — « Je ne le dirai pas, » répondit-il. — « Puisque tu es trop mal appris pour me le dire, je vais le lui demander à lui-même. » — « Tu ne le lui demanderas point, par ma foi. » — « Pourquoi ? » — « Parce que tu n'es pas d'un rang à parler à mon maître. » La pucelle tourna bride du côté du chevalier. Aussitôt, le nain lui donna du fouet qu'il avait à la main à travers le visage et les yeux, au point que le sang jaillit abondamment. La douleur du coup arrêta la pucelle, qui retourna auprès de Gwenhwyvar en se plaignant de son mal. « C'est bien vilain, » dit Gereint, ce que t'a fait le nain. Je vais moi-même savoir quel est ce chevalier. » — « Va, » dit Gwenhwyvar.

Gereint alla trouver le nain. « Quel est ce chevalier ? » lui dit-il. — « Je ne te le dirai pas, » répondit-il. — « Je le demanderai au chevalier lui-même. » — « Tu ne le demanderas point, par ma foi ; tu n'es pas d'un rang à t'entretenir avec mon maître. »

— « Je me suis entretenu avec quelqu'un qui vaut bien ton maître. » Et il tourna bride du côté du chevalier. Le nain l'atteignit et le frappa au même endroit que la jeune fille, au point que le sang tacha le manteau qui couvrait Gereint. Gereint porta la main sur la garde de son épée ; mais il se ravisa et réfléchit que ce n'était pas une vengeance pour lui que de tuer le nain⁷⁶², et que le chevalier aurait bon marché de lui, privé qu'il était de son armure. Il retourna auprès de

⁷⁶² Un chevalier ne pouvait, sans déshonneur, porter la main sur un écuyer, un valet, sauf le cas de légitime défense (Paulin Paris, *Les Romans de la Table Ronde*, V, p. 109). La conduite prudente de Gereint me paraît contraire au caractère celtique. Comme il en est de même dans l'Erec de Chrestien de Troyes, les deux romans ici reproduisent sans doute un archétype français.

Gwenhwyvar. « Tu as agi en homme sage et prudent, » dit-elle. — « Princesse, » répondit-il, « je vais aller après lui, avec ta permission ; il arrivera bien à la fin à quelque lieu habité où je trouverai des armes, en prêt ou sur gage, de façon à pouvoir m'essayer avec lui. » — « Va, » dit-elle, « et n'en viens pas aux mains avec lui avant d'avoir trouvé de bonnes armes. J'aurai grande inquiétude à ton sujet avant d'avoir reçu des nouvelles de toi. » — « Si je suis vivant, si j'échappe, demain soir, vers nones, tu auras de mes nouvelles. » Il se mit aussitôt en marche.

Le chemin que suivirent les inconnus passait plus bas que la cour de Kaerllion. Ils traversèrent le gué sur la Wysc, et marchèrent à travers une terre unie, belle, fertile, élevée, jusqu'à une ville forte. Ils aperçurent, vers l'extrémité de la ville, des remparts et un château et se dirigèrent de ce côté. Comme le chevalier s'avancait à travers la ville, les gens de chaque maison se levaient pour le saluer et lui souhaiter la bienvenue. Gereint, dès son entrée dans la ville, se mit à jeter les yeux dans chaque maison pour voir s'il ne trouverait pas quelque connaissance à lui, mais il ne connaissait personne et il n'y avait personne à le connaître, personne par conséquent dont il pût attendre le service de lui procurer des armes en prêt ou sur gage. Toutes les maisons étaient pleines d'hommes, d'armes, de chevaux, de gens en train de faire reluire les boucliers, de polir les épées de nettoyer les armures, de ferrer les chevaux. Le chevalier, la femme à cheval et le nain se rendirent au château ; tout le monde leur y fit bon accueil : aux créneaux, aux portes, de tous côtés, on se rompa le cou à les saluer et à leur faire accueil. Gereint s'arrêta pour voir si le chevalier s'y attarderait. Quand il fut bien sûr qu'il y demeurerait, il jeta les yeux autour de lui et aperçut à quelque distance de la ville, une vieille cour⁷⁶³ tombant en ruines et toute percée de trous ; comme il ne connaissait personne en ville, il se dirigea de ce côté.

En arrivant devant, il n'aperçut guère qu'une chambre d'où partait un pont de marbre ; sur le pont était assis un homme aux cheveux blancs, aux vêtements vieillis et usés. Gereint le regarda fixement longtemps. « Valet, » dit le vieillard, « à quoi songes-tu ? » — « Je suis songeur, » répondit Gereint, « parce que je ne sais où aller cette nuit. » — « Veux-tu venir ici, seigneur ? On te donnera ce qu'on trouvera de mieux. » Gereint s'avança et le vieillard le précéda à la salle. Gereint mit pied à terre dans la salle, y laissa son cheval et se dirigea vers la chambre avec le vieillard. Il y aperçut une femme d'un certain âge, assise sur un coussin, portant de vieux habits de *paile* usés : si elle avait été dans sa pleine jeunesse, Gereint pensait qu'il eût été difficile de voir femme plus belle ; à côté d'elle était une pucelle portant une chemise et un manteau déjà vieux et commençant à s'user :

⁷⁶³ *Cour*, dans le sens de demeure seigneuriale, traduit le gallois *llys*.

jamais Gereint n'avait vu jeune fille plus pleine de perfection du côté du visage, de la forme et de la beauté. L'homme aux cheveux blancs dit à la pucelle : « Il n'y aura d'autre serviteur que toi ce soir pour le cheval de ce jeune homme. » — « Je le servirai, » répondit-elle, « de mon mieux, lui et son cheval. » Elle désarma le jeune homme, pourvut abondamment son cheval de paille et de blé, puis se rendit à la salle et revint à la chambre. « Va maintenant à la ville, » lui dit alors le vieillard, « et fais apporter ici le meilleur repas, comme nourriture et boisson, que tu trouveras. » — « Volontiers, seigneur. » Et elle se rendit à la ville.

Eux causèrent pendant son absence. Elle revint bientôt accompagnée d'un serviteur portant sur le dos un cruchon plein d'hydromel acheté, et un quartier de jeune bœuf; elle avait, elle, entre les mains, une tranche de pain blanc, et dans son manteau, une autre de pain plus délicat. Elle se rendit à la chambre et dit : « Je n'ai pu apporter de meilleur repas, et je n'aurais pas trouvé crédit pour mieux. » — « C'est bien assez bon, » répondit Gereint. Et ils firent bouillir la viande. Leur nourriture prête, ils se mirent à table. Gereint s'assit entre l'homme aux cheveux blancs et sa femme; la pucelle les servit. Ils mangèrent et burent.

Le repas finit, Gereint se mit à causer avec le vieillard et lui demanda s'il était le premier à avoir possédé la cour qu'il habitait. « Oui, c'est moi, » répondit-il; « je l'ai bâtie; la ville et le château que tu as vus m'ont appartenu. » — « Oh! dit Gereint, et pourquoi les as-tu perdus? » — « J'ai perdu, en outre, un grand comté, et voici pourquoi : j'avais un neveu, un fils à mon frère. Je réunis ses États aux miens. Lorsque la force lui vint, il les réclama. Je les gardai; il me fit la guerre et conquit tout ce que je possédais. » — « Voudrais-tu m'expliquer la réception qu'ont eue à leur entrée dans la ville le chevalier de tout à l'heure, la femme à cheval et le nain, et me dire pourquoi toute cette activité à mettre les armes en état? » — « Ce sont des préparatifs pour la joute de demain que fait faire le jeune comte. On va planter dans le pré là-bas deux fourches, sur lesquelles reposera une verge d'argent; sur la verge on placera un épervier qui sera le prix du tournoi. Tout ce que tu as vu dans la ville d'hommes et de chevaux et d'armures y sera. Chacun amènera avec lui la femme qu'il aime le plus; autrement, il ne sera pas admis à la joute. Le chevalier que tu as vu a gagné l'épervier deux années de suite; s'il le gagne une troisième fois, on le lui enverra désormais chaque année, sans qu'il vienne lui-même, et on l'appellera le Chevalier à l'Épervier. » — « Quel avis me donnerais-tu, gentilhomme, au sujet de ce chevalier, et de l'outrage que son nain nous a fait à moi et à la pucelle de Gwenhwyvar, femme d'Arthur? »

Gereint raconta alors à l'homme aux cheveux blancs l'histoire de l'outrage. « Il m'est difficile, » répondit-il, « de te donner un avis, car il n'y a ici ni femme ni pucelle dont tu puisses te déclarer le champion. Tu irais te battre avec lui que

je t'offrirais les armes que je portais autrefois, ainsi que mon cheval, si tu le préfères au tien.» — «Dieu te le rende; je suis habitué à lui; je me contenterai de mon cheval et de tes armes. Me permettrais-tu de me déclarer le champion de cette pucelle, ta fille, dans la rencontre de demain? si j'échappe du tournoi, la pucelle aura ma foi et mon amour, tant que je vivrai. Si je n'en reviens pas, elle sera aussi irréprochable qu'auparavant.» — «Volontiers. Eh bien, puisque c'est à cette résolution que tu t'arrêtes, il faut que demain, au jour, ton cheval et tes armes soient prêts. Le chevalier fera faire en effet une publication: il invitera la femme qu'il aime le plus à venir prendre l'épervier: «C'est à toi, dira-t-il, qu'il convient le mieux; tu l'as eu l'année dernière, deux années de suite, et s'il se trouve quelqu'un à te le disputer de force, moi, je te le maintiendrai.» Il faut donc que tu sois là, dès le jour; nous aussi, nous y serons avec toi, tous les trois.» Ce fut à quoi on s'arrêta, et aussitôt on alla se coucher.

Ils se levèrent avant le jour, et se vêtirent. Quand le jour vint, ils étaient tous les quatre sur le talus du champ clos. Là se trouvait aussi le chevalier de l'épervier qui fit faire la proclamation et invita sa maîtresse à aller prendre l'épervier.» — «N'y va pas,» s'écria Gereint: «il y a ici une pucelle plus belle, plus accomplie, plus noble que toi et qui le mérite mieux. Si tu soutiens que l'épervier lui revient, avance pour te battre avec moi.» Gereint s'en alla à l'extrémité du pré, couvert, lui et son cheval, d'armes lourdes, rouillées, sans valeur. Ils se chargèrent et brisèrent un faisceau de lances, puis un second, puis un troisième et cela tour à tour. Ils les brisaient à mesure qu'on les leur apportait. Quand le comte et ses gens voyaient le chevalier de l'épervier l'emporter, ce n'étaient de leur côté que cris, joie, enthousiasme, tandis que l'homme aux cheveux blancs, sa femme et sa fille s'attristaient. Le vieillard fournissait Gereint de lances à mesure qu'il les brisait, et le nain, le chevalier de l'épervier. Le vieillard s'approcha de Gereint. «Tiens,» dit-il, «prends cette lance que j'avais en main le jour où je fus sacré chevalier, dont la hampe ne s'est jamais rompue depuis, et dont le fer est excellent, puisque aucune lance ne te réussit.» Gereint la prit en le remerciant. Aussitôt le nain apporta une lance à son maître: «En voici une,» dit-il, «qui n'est pas plus mauvaise. Souviens-toi que tu n'as laissé debout aussi longtemps aucun chevalier.» — «Par moi et Dieu,» s'écria Gereint, «à moins que mort subite ne m'enlève, il ne se trouvera pas mieux de ton aide.» Et partant de loin, il lança son cheval à toute bride, chargea son adversaire en l'avertissant, et lui lança un coup dur et cruel, rude, au milieu de l'écu, à tel point que l'écu et l'armure, dans la même direction, furent fendus, que les sangles se rompirent et que le chevalier avec sa selle fut jeté à terre pardessus la croupe de son cheval.

Gereint mit pied à terre, s'anima, tira son épée et l'attaqua avec colère et

impétuosité. Le chevalier de son côté se leva, dégaina contre Gereint, et ils se battirent à pied, à l'épée, au point que l'armure de chacun d'eux en était rayée et bosselée, et que la sueur et le sang les aveuglaient. Quand Gereint l'emportait, le vieillard, sa femme et sa fille se réjouissaient ; c'était le tour du comte et de son parti, quand le chevalier avait le dessus. Le vieillard voyant que Gereint venait de recevoir un coup terrible et douloureux, s'approcha vivement de lui en disant : « Seigneur, rappelle-toi l'outrage que tu as reçu du nain ; n'est-ce pas pour le venger que tu es venu ici ? rappelle-toi l'outrage fait à Gwenhwyvar, femme d'Arthur ».

En entendant ces paroles, Gereint revint à lui ; il appela à lui toutes ses forces, leva son épée et, fondant sur le chevalier, il lui déchargea un tel coup sur le sommet de la tête, que toute l'armure qui la couvrait se brisa, que la peau et la chair furent entamées, que l'os du crâne fut atteint et que le chevalier fléchit sur ses genoux et, jetant son épée, demanda merci à Gereint. « Trop tard, » s'écria-t-il, « mon fâcheux orgueil et ma fierté m'ont permis de te demander merci ; si je ne trouve un peu de temps pour me remettre avec Dieu au sujet de mes péchés, et m'entretenir avec des prêtres, ta grâce me sera inutile. » — « Je t'accorde grâce » répondit Gereint, « à condition que tu ailles trouver Gwenhwyvar, femme d'Arthur, pour lui donner satisfaction au sujet de l'outrage fait à sa pucelle par ton nain, car pour celui que j'ai reçu de toi et de ton nain, le mal que je t'ai fait me suffit ; tu ne descendras pas de cheval avant de t'être présenté devant Gwenhwyvar pour lui offrir telle satisfaction qu'on décidera à la cour d'Arthur. » — « Je le ferai volontiers ; maintenant, qui es-tu ? » — « Je suis Gereint, fils d'Erbin ; et toi ? » — « Je suis Ederu, fils de Nudd. » On le mit sur son cheval et ils partirent pour la cour d'Arthur, lui, la femme qu'il aimait le plus et son nain, menant grand deuil tous les trois. Le récit de son aventure à lui s'arrête là.

Le jeune comte et sa troupe se rendirent alors auprès de Gereint, le saluèrent et l'invitèrent à venir avec eux au château. « Je n'accepte pas, » dit Gereint ; « où j'ai été hier soir, j'irai ce soir. » — « Puisque tu ne veux pas d'invitation, tu voudras bien que je ne te laisse manquer de rien, autant qu'il est en mon pouvoir, à l'endroit où tu as été hier soir. Je te ferai avoir un bain, et tu pourras te reposer de ta fatigue et de ta lassitude. » — « Dieu te le rende ; je m'en vais à mon logis. » Gereint s'en alla avec le comte Ynywl, sa femme et sa fille. En arrivant à la chambre, ils y trouvèrent les valets de chambre du jeune comte occupés au service, en train de mettre en état tous les appartements, de les fournir de paille et de feu. En peu de temps, le bain fut prêt ; Gereint s'y rendit, et on lui lava la tête. Bientôt arriva le comte avec des chevaliers ordonnés, lui quarantième, entouré de ses vassaux et des invités du tournoi. Gereint revint du bain, et le jeune comte le

pria de se rendre à la salle pour manger. « Où sont donc, » dit Gereint, « le comte Ynywl, sa femme et sa fille ? » — « Ils sont à la chambre là-bas, » dit un valet de la chambre du comte, « en train de revêtir les vêtements que le comte leur a fait apporter. » — « Que la pucelle ne mette que sa chemise et son manteau jusqu'à son arrivée à la cour d'Arthur, où Gwenhwyvar la revêtira de l'habit qu'elle voudra. » La pucelle ne s'habilla pas.

Tout le monde se rendit à la salle. Après s'être lavés, il se mirent à table. À un des cotés de Gereint s'assit le jeune comte, puis le comte Ynywl; de l'autre, prirent place la pucelle et sa mère; ensuite chacun s'assit suivant son rang⁷⁶⁴. Ils mangèrent, eurent riche service, quantité de mets différents, et se mirent à causer. Le jeune comte invita Gereint pour le lendemain. « Par moi et Dieu, » dit Gereint, « je n'accepte pas; demain je me rendrai, avec cette pucelle, à la cour d'Arthur. J'aurai assez à faire tant que le comte Ynywl sera dans la pauvreté et la misère; j'irai tout d'abord lui chercher d'autres moyens de subsistance. » — « Seigneur, » dit le jeune comte, « ce n'est pas ma faute à moi si le comte Ynywl est sans domaines. » — « Par ma foi, il ne restera pas sans ses domaines, à moins que mort subite ne m'enlève. » — « Seigneur, pour ce qui est du différend entre moi et Ynywl, je suis prêt à me conformer à ta décision, car tu es désintéressé dans le redressement de nos griefs. » — « Je ne réclame pour lui que son droit et une compensation pour ses pertes depuis l'enlèvement de ses domaines jusqu'à ce jour. » — « Je le ferai volontiers pour l'amour de toi. » — « Eh bien! que tous ceux de l'assistance qui doivent être vassaux d'Ynywl lui fassent hommage sur-le-champ. » Tous les vassaux le firent. On s'en tint à ces conditions de paix: on rendit à Ynywl son château, sa salle, ses domaines et tout ce qu'il avait perdu même l'objet le plus insignifiant. « Seigneur, » dit Ynywl alors, « la jeune fille dont tu t'es déclaré le champion pendant le tournoi est prête à faire ta volonté; la voici en ta possession. » — « Je ne veux qu'une chose, » répondit-il « c'est que la jeune fille reste comme elle est jusqu'à son arrivée à la cour d'Arthur. Je veux la tenir de la main d'Arthur et de Gwenhwyvar. » Le lendemain, ils partirent pour la cour d'Arthur. L'aventure de Gereint s'arrête ici.

Voici maintenant comment Arthur chassa le cerf. Les hommes et les chiens furent divisés en partis de chasse, puis on lâcha les chiens sur le cerf. Le dernier qui fut lâché était le chien favori d'Arthur, Cavall. Il laissa de côté tous les chiens et fut faire un premier crochet au cerf; au second, le cerf arriva sur le parti d'Arthur. Arthur se rencontra avec lui et lui trancha la tête avant que personne n'eût

⁷⁶⁴ Les lois galloises déterminent avec le plus grand soin les places assignées à la table du roi à chaque officier (*Ancient laws*, I, 10).

pu le blesser. On sonna le cor, annonçant la mort du cerf, et tous se réunirent en cet endroit. Kadyrieith vint à Arthur et lui dit : « Seigneur, Gwenhwyvar est là-bas, n'ayant pour toute compagnie qu'une servante. » — « Dis à Gildas, » répondit Arthur, « et à tous les clercs, de retourner, avec Gwenhwyvar, à la cour. » Ce qu'ils firent. Tous se mirent alors en marche, discutant au sujet de la tête du cerf, pour savoir à qui on la donnerait : l'un voulait en faire présent à sa bien-aimée, un autre à la sienne ; la discussion tourna à l'aigre entre les gens de la maison d'Arthur et les chevaliers jusqu'à leur arrivée à la cour. Arthur et Gwenhwyvar l'apprirent. Gwenhwyvar lui dit : « Voici mon avis au sujet de la tête du cerf : qu'on ne la donne à personne avant que Gereint, fils d'Erbin ne soit revenu de son expédition. » Et elle exposa à Arthur le motif de son voyage. « Volontiers, » dit alors Arthur ; « qu'on fasse ainsi. » On s'arrêta à cette résolution.

Le lendemain, Gwenhwyvar fit mettre des guetteurs sur les remparts. Après midi, ils aperçurent au loin un petit homme tassé et courbé sur un cheval ; à sa suite, à ce qu'il leur semblait, une femme ou une pucelle, et, après elle, un chevalier de haute taille, un peu courbé, la tête basse, l'air triste, l'armure fracassée et en très mauvais état. Avant qu'ils ne fussent arrivés près du portail, un des guetteurs se rendit auprès de Gwenhwyvar et lui dit quelle sorte de gens ils apercevaient et quel était leur aspect. « Je ne sais qui ils sont, » ajouta-t-il. — « Je le sais, moi » dit Gwenhwyvar ; « voilà bien le chevalier après lequel est allé Gereint, et il me semble bien que ce n'est pas de bon gré qu'il vient. Gereint l'aura atteint et aura, tout au moins, vengé l'outrage fait à pucelle. » À ce moment, le portier vint la trouver. « Princesse, » dit-il, « un chevalier est à la porte ; je n'ai jamais vu personne qui fasse plus mal à voir. Son armure est fracassée, en très mauvais état et on en aperçoit moins la couleur que le sang qui la couvre. » — « Sais-tu qui c'est ? » — « Je le sais : il a dit être Edern, le fils de Nudd. Pour moi, personnellement, je ne le connais pas. » Gwenhwyvar alla à leur rencontre jusqu'à la porte.

Le chevalier entra : il eût fait peine à voir à Gwenhwyvar, s'il n'avait gardé avec lui son nain si discourtois. Edern salua Gwenhwyvar. « Dieu te donne bien, » dit-elle. — « Princesse, » dit-il, « je te salue de la part de Gereint, fils d'Erbin, le meilleur et le plus vaillant des hommes. » — « T'es-tu rencontré avec lui ? » — « Oui, et non pour mon bonheur ; mais la faute n'en est pas à lui, mais bien à moi. Gereint te salue ; il m'a forcé à venir ici non seulement pour te saluer, mais pour faire ta volonté au sujet du coup donné par le nain à la pucelle. Pour ce lui qu'il a reçu lui-même, il me le pardonne en raison du mal qu'il m'a fait ; il pensait que j'étais en danger de mort. C'est à la suite d'un choc vigoureux et vaillant, courageux, guerrier, qu'il m'a forcé à venir ici te donner satisfaction, princesse. » — « Et où s'est-il rencontré avec toi ? » — « À un endroit où nous étions à jouter

et à nous disputer l'épervier, dans la ville qu'on appelle maintenant Kaerdyff (Cardiff). Il n'avait avec lui que trois personnes à l'extérieur assez pauvre, délabré : un homme aux cheveux blancs d'un certain âge, une femme âgée, une jeune fille d'une beauté accomplie, tous portant de vieux habits usés ; c'est en se donnant comme amant de la pucelle que Gereint a pris part au tournoi pour disputer l'épervier. Il a déclaré qu'elle le méritait mieux que cette pucelle-ci qui m'accompagnait. Là-dessus nous nous sommes battus, et il m'a laissé, princesse, dans l'état où tu me vois. » — « Quand penses-tu que Gereint arrive ici ? » — « Je pense qu'il arrivera demain, princesse, avec la jeune fille. »

Arthur, à ce moment, vint à lui. Le chevalier le salua. Arthur le considéra longtemps et fut effrayé de le voir dans cet état. Comme il croyait le reconnaître, il lui demanda : « N'es-tu pas Edern, fils de Nudd ? » — « Oui, c'est moi, mais atteint par très grande souffrance et des blessures intolérables. » Et il lui raconta toute sa mésaventure. « Eh bien, » dit Arthur, « d'après ce que je viens d'entendre, Gwenhwyvar fera bien d'être miséricordieuse envers toi. » — « Je lui accorderai merci de la façon que tu voudras, seigneur, puisque pour toi l'humiliation est égale, qu'un outrage m'atteigne, moi, aussi bien que toi-même. » — « Voici ce qu'il y a de plus juste : le faire soigner jusqu'à ce qu'on sache s'il vivra ; s'il vit, qu'il donne telle satisfaction qu'auront décidée les principaux personnages de la cour ; prends caution à ce sujet. S'il meurt, c'est déjà trop que la mort d'un homme comme Edern pour l'outrage fait à une pucelle. » — « Cela me convient, » dit Gwenhwyvar.

Arthur se porta comme répondant pour lui, avec Kradawc, fils de Llyr ; Gwallawc, fils de Lleenawc⁷⁶⁵ ; Owen, fils de Nudd ; Gwalchmei et bon nombre d'autres outre ceux-là. Il fit appeler Morgan Tut, le chef des médecins. « Emmène avec toi » dit-il, « Edern fils de Nudd ; fais-lui préparer une chambre ; fais-le soigner aussi bien que moi si j'étais blessé, et, pour ne pas troubler son repos, ne laisse entrer dans sa chambre personne autre que toi et ceux de tes disciples qui le

⁷⁶⁵ Gwallawc ab Lleenawc est un des personnages les plus considérables de la légende galloise. Un poème du *Livre Noir* lui est consacré (Skene, II, 58 XXXII) ; il est question de sa mort dans le dialogue entre Gwynn ab Nudd et Gwyddno (*ibid.*, p. 55, 22). Sa tombe est à Karrawc (*ibid.*, p. 29, 9). C'est un des héros favoris de Taliesin : « Il n'a pas vu un homme » s'écrie-t-il, « Celui qui n'a pas vu Gwallawc » (Skene, II, p. 150, 16 ; cf. *ibid.*, 149, XI). Le théâtre de ses exploits paraît avoir été surtout le Nord (*Ibid.*, 192, 30 ; v. sa généalogie. *Y Cymmrodor*, IX, I, p. 173). Llywarch Hen le mentionne aussi (Skene, II, p. 271, 7). Dans les Triades, c'est un des trois aervedawc, un de ceux qui se vengent du fond de leur tombe (*Triades mab.*, p. 304, 8). C'est aussi un des trois *post-cad* ou piliers de combat ; les deux autres sont Dunawd ab Pabo et Cynvelyn Drwsgl (*Myv arch.*, p. 407, 71). Avec Uryen et deux autres chefs, il lutte contre les successeurs d'Ida.

traiteront.» — «Je le ferai volontiers, seigneur,» répondit Morgan Tut. Le distein dit alors Arthur: «Seigneur, où faut-il mener la jeune fille?» — «À Gwenhwyvar et à ses suivantes,» répondit-il. Le distein la leur confia. Leur histoire à eux deux s'arrête ici.

Le lendemain, Gereint se dirigea vers la cour. Gwenhwyvar avait fait mettre des guetteurs sur les remparts pour qu'il n'arrivât pas à l'improviste. Le guetteur vint la trouver. «Princesse,» dit-il, «il me semble que j'aperçois Gereint et la jeune fille avec lui: il est à cheval avec un habit de voyage; pour elle, elle m'apparaît toute blanche; elle semble porter quelque chose comme un manteau de toile.» — «Apprêtez-vous toutes, femmes,» dit Gwenhwyvar; «venez au-devant de Gereint et de la pucelle. En arrivant auprès d'elle, il la salua. «Dieu te donne bien,» dit-elle; «sois le bienvenu. Tu as fait une expédition féconde en résultats, favorisée, au succès rapide, glorieuse. Dieu te récompense pour m'avoir procuré satisfaction avec tant de vaillance.» — «Princesse,» répondit-il «mon plus vif désir était de te faire donner toute la satisfaction que tu pouvais désirer. Voici la pucelle qui m'a fourni l'occasion d'effacer ton outrage.» — «Dieu la bénisse; il n'est que juste que je lui fasse bon visage.» Ils entrèrent. Gereint mit pied à terre, se rendit auprès d'Arthur et le salua. «Dieu te donne bien,» dit Arthur; «sois le bienvenu en son nom quoique Edern, fils de Nudd, ait reçu de toi souffrances et blessures, ton expédition a été heureuse.» — «La faute n'en est pas à moi,» répondit Gereint, «mais à l'arrogance d'Edern lui-même, qui ne voulait pas avoir affaire à moi. Je ne voulais pas le laisser avant de savoir qui il était ou que l'un de nous deux fût venu à bout de l'autre.» — «Eh bien, où est la pucelle dont j'ai entendu dire que tu es le champion?» — «Elle est avec Gwenhwyvar, dans sa chambre.»

Arthur alla voir la pucelle et lui montra joyeux visage, ainsi que tous ses compagnons et tous les gens de la cour. Pour chacun d'eux, c'était assurément la plus belle pucelle qu'il eût vue, si ses ressources avaient été en rapport avec sa beauté. Gereint la reçut de la main d'Arthur et fut uni avec Enid, suivant l'usage du temps. On donna à choisir à la jeune fille entre tous les vêtements de Gwenhwyvar. Quiconque l'eût vue ainsi habillée lui eût trouvé un air digne, agréable, accompli. Ils passèrent cette journée et cette nuit ayant en abondance poésie et musique, présents, boissons variées, jeux divers. Lorsque le moment leur parut venu, ils allèrent se coucher. Ce fut dans la chambre où était le lit d'Arthur et de Gwenhwyvar qu'on dressa le lit de Gereint et d'Enid: ce fut la première nuit qu'ils couchèrent ensemble.

Le lendemain, Arthur combla les solliciteurs, au nom de Gereint, de riches présents. La jeune femme se familiarisa avec la cour d'Arthur et s'attira tant de

compagnons, hommes et femmes, qu'il n'y eut pas, dans toute l'île de Bretagne, une fille dont on parlât davantage. Gwenhwyvar dit alors : « J'ai eu une bonne idée, au sujet de la tête du cerf, en demandant qu'on ne la donnât pas avant l'arrivée de Gereint. On ne saurait mieux la placer qu'en la donnant à Enid, la fille d'Ynywl, la plus illustre des jeunes femmes, et je ne crois pas que personne la lui dispute, car il n'y a, entre elle et tous ici, d'autres rapports que ceux de l'amitié et du compagnonnage. » Tout le monde applaudit, Arthur le premier, et on donna la tête à Enid. À partir de ce moment, sa réputation grandit encore, ainsi que le nombre de ses compagnons. Gereint se prit de goût pour les tournois, les rudes rencontres, et il en sortait toujours vainqueur. Une année, deux années, trois années il s'y livra, à tel point que sa gloire vola par tout le royaume.

Arthur tenait cour une fois à la Pentecôte à Kaerllion. Arrivèrent auprès de lui des messagers sages et prudents, très savants, à la conversation pénétrante. Ils le saluèrent. « Dieu vous donne bien, » dit Arthur ; « soyez en son nom les bienvenus. D'où venez-vous ? » — « De Kernyw, seigneur, » répondirent-ils ; « nous venons, comme ambassadeurs, de la part d'Erbin, fils de Kustennin⁷⁶⁶, ton oncle, c'est toi que regarde notre ambassade. — « Voici, à mon avis, ce que tu as à faire, » dit Arthur. « Quoique ton départ me soit pénible, va vivre sur tes domaines et garder les limites de tes terres. Prends avec toi, pour t'accompagner, la suite que tu voudras, ceux qu tu préfères de mes fidèles et qui t'aiment, les chevaliers, tes compagnons d'armes. » — « Dieu te le rende, » répondit Gereint ; « j'obéirai. » — « Qu'est-ce que tout ce tracas de votre part ? » dit Gwenhwyvar. « Est-ce au sujet des gens qui accompagneraient Gereint jusqu'à son pays ? » — « C'est de cela qu'il s'agit, » répondit Arthur. — « Il me faut donc aussi songer, » dit Gwenhwyvar, « à faire accompagner et pourvoir de tout la dame qui est en ma compagnie. » — « Tu feras bien, » dit Arthur ; et ils allèrent se coucher. Le lendemain, on congédia les messagers en leur disant que Gereint les suivrait.

Le troisième jour après, Gereint se mit en route. Voici ceux qui l'accompagnèrent : Gwalchmei, fils de Gwyar ; Riogonedd, fils du roi d'Iwerddon ; Ondyaw, fils du duc de Bourgogne ; Gwilym, fils du roi de France ; Howel, fils d'Emyr Llydaw ; Elivri Anaw Kyrdd ; Gwynn, fils de Tringat ; Goreu, fils de Kustennin ; Gweir Gwrhytvawr ; Garannaw, fils de Golithmer ; Peredur, fils d'Evranc ; Gwynn Llogell Gwyr, juge de la cour d'Arthur ; Dyvyr, fils d'Alun Dyvet ; Gwrei Gwalstawt Ieithoedd ; Bedwyr, fils de Bedrawt ; Kadwri, fils de Gwryon ; Kei fils de Kynyr ; Odyar le Franc, ystiwart (stewart) de la cour d'Arthur. « Et Edern, fils de Nudd, » dit Gereint, « que j'entends dire être en état de chevaucher, je désire

⁷⁶⁶ Il y avait un manoir de *Trev-erbyn* en Saint-Austell (Cornwall) ; le nom existe encore.

aussi qu'il vienne avec moi.» — « Il n'est vraiment pas convenable, » répondit Arthur, « que tu l'emmènes, quoiqu'il soit rétabli, avant que paix n'ait été faite entre lui et Gwenhwyvar. » — « Mais Gwenhwyvar pourrait le laisser venir avec moi sur cautions. » — « Si elle le permet, qu'elle le fasse en le tenant quitte de cautions ; c'est assez de peines et de souffrances sur cet homme pour l'outrage fait par le nain à la pucelle. » — « Eh bien, dit Gwenhwyvar, « puisque vous le trouvez juste, toi et Gereint, je le ferai volontiers. » Et aussitôt elle permit à Edern, fils de Nudd, d'aller en toute liberté. Bien d'autres, outre ceux-là, allèrent conduire Gereint.

Ils partirent, formant la plus belle troupe qu'on eût jamais vue, dans la direction de la Havren⁷⁶⁷. Sur l'autre rive étaient les nobles d'Erbin, fils de Kustennin, et son père nourricier à leur tête, pour recevoir amicalement Gereint. Il y avait aussi beaucoup de femmes de la cour envoyées par sa mère au-devant d'Enid, fille d'Ynywl, femme de Gereint. Tous les gens de la cour, tous ceux des États furent remplis de la plus grande allégresse et de la plus grande joie à l'arrivée de Gereint, tellement ils l'aimaient, tellement il avait recueilli de gloire depuis son départ, et aussi parce qu'il venait prendre possession de ses domaines et faire respecter leurs limites. Ils arrivèrent à la cour. Il y avait là à leur intention abondance, profusion somptueuse de toute espèce de présents, boissons diverses, riche service, musique et jeux variés. Pour faire honneur à Gereint, on avait invité tous les gentilshommes des États à venir voir Gereint. Ils passèrent cette journée et la nuit suivante dans les délassements qui convenaient. Le lendemain matin, dans la jeunesse du jour, Erbin fit venir Gereint et les nobles personnages qui l'avaient escorté, et lui dit : « Je suis un homme alourdi, âgé ; tant que j'ai pu maintenir les domaines pour toi et pour moi, je l'ai fait. Toi, tu es un jeune homme, tu es dans la fleur de la vigueur et de la jeunesse : à toi à présent de maintenir tes États. » — « Assurément, » répondit Gereint, « s'il avait dépendu de moi, tu n'aurais pas remis en ce moment entre mes mains la possession de tes domaines, et tu ne m'aurais pas emmené de la cour d'Arthur. » — « Je les remets entre tes mains ; prends aujourd'hui l'hommage de tes vassaux. » Gwalchmei dit alors : « Ce que tu as de mieux à faire, c'est de satisfaire aujourd'hui les sollicitateurs et de recevoir demain les hommages. »

On réunit les sollicitateurs. Kadyrieith se rendit auprès d'eux pour examiner leurs vœux et demander à chacun ce qu'il désirait. Les gens d'Arthur commencèrent à donner ; puis aussitôt vinrent les gens de Kernyw, qui se mirent aussi à faire des dons. La distribution ne dura pas longtemps, tellement chacun était

⁷⁶⁷ La Severn.

empressé à donner. Personne de ceux qui se présentèrent ne s'en retourna sans avoir été satisfait. Ils passèrent cette journée et la nuit suivante dans les plaisirs convenables. Le lendemain, dans la jeunesse du jour, Erbin pria Gereint d'envoyer des messagers à ses vassaux pour leur demander si cela ne les contrariait pas qu'il vînt recevoir leur hommage, et s'ils avaient à lui opposer sujet de colère, ou dommage, quel qu'il fût. Gereint envoya des messagers à ses hommes de Kernyw pour leur faire ces demandes. Ils répondirent qu'ils n'éprouvaient d'autre sentiment que la joie et l'honneur le plus complets à la nouvelle que Gereint venait prendre leur hommage. Gereint prit aussitôt l'hommage de tous ceux d'entre eux qui se trouvaient là. La troisième nuit, ils la passèrent encore ensemble.

Le lendemain les gens d'Arthur manifestèrent le désir de s'en aller. « Il est trop tôt pour partir, » dit Gereint. « Restez ici avec moi jusqu'à ce que j'aie fini de prendre les hommages de ceux de mes nobles qui réussiront à se rendre auprès de moi. » Ils restèrent jusqu'à ce qu'il eût fini, puis ils partirent pour la cour d'Arthur. Gereint et Enid les accompagnèrent jusqu'à Dyganhwy⁷⁶⁸. En se séparant, Ondyaw, fils de duc de Bourgogne, dit à Gereint : « Va tout d'abord aux extrémités de tes domaines et examine minutieusement tes limites. Si tes embarras devenaient trop lourds, fais-le savoir à tes compagnons. » — « Dieu te le rende, » dit Gereint ; « je le ferai. »

Gereint se rendit aux extrémités de ses États, ayant avec lui, comme guides, les nobles les plus clairvoyants de ses domaines, et prit possession des points les plus éloignés qu'on lui montra.

Comme il en avait l'habitude pendant tout son séjour à la cour d'Arthur, il rechercha les tournois, fit connaissance avec les hommes les plus vaillants et les plus forts, si bien qu'il devint célèbre dans cette région comme il l'avait été ailleurs, et qu'il enrichit sa cour, ses compagnons et ses gentilshommes des meilleurs chevaux, des meilleures armes et des bijoux en or les plus magnifiques. Il ne cessa que lorsque sa gloire eut volé par tout le royaume. Mais lorsqu'il en eut conscience, il commença à aimer son repos et ses aises : il n'y avait plus personne à lui résister un moment. Il aima sa femme, le séjour continu à la cour, la musique, les divertissements, et resta ainsi assez longtemps à la maison. Bientôt il aima la retraite dans sa chambre avec sa femme, à tel point qu'il perdait le cœur de ses gentilshommes, négligeant même chasse et divertissements, le cœur des gens de sa cour, et qu'il y avait secrètement des murmures et des moqueries à son

⁷⁶⁸ Dyganhwy est sur la Conway, dans le nord du pays de Galles. Il est donc probable que le scribe ici s'est trompé. C'est un endroit célèbre (V. *Annales Cambriae* aux années 812, 822. Cf. *Livre Noir*, 23, 11). Le fragment de Hengwrt donne Dyngannan.

sujet, pour se séparer aussi complètement de leur compagnie par amour pour une femme. Ces propos finirent par arriver à l'oreille d'Erbin. Il répéta ce qu'il avait entendu à Enid, et lui demanda si c'était elle qui faisait agir ainsi Gereint et qui lui mettait en tête de se séparer de sa maison et de son entourage. — « Non, par ma foi, » répondit-elle, « je déclare devant Dieu ; et il n'y a rien qui me soit plus odieux que cela. » Elle ne savait que faire ; il lui était difficile de révéler cela à Gereint ; elle pouvait encore moins négliger de l'avertir de ce qu'elle avait entendu. Aussi en conçut-elle un grand chagrin.

Un matin d'été, ils étaient au lit, lui sur le bord, Enid éveillée, dans la chambre vitrée. Le soleil envoyait ses rayons sur le lit. Les habits avaient glissé de dessus sa poitrine et ses bras ; il dormait. Elle se mit à considérer combien son aspect était beau et merveilleux, et dit : « Malheur à moi, si c'est à cause de moi que ces bras et cette poitrine perdent toute la gloire et la réputation qu'ils avaient conquise. » En parlant ainsi, elle laissait échapper d'abondantes larmes au point qu'elles tombèrent sur la poitrine de Gereint. Ce fut, avec les paroles qu'elle venait de dire, une des choses qui le réveillèrent. Une autre pensée le mit en émoi : c'est que ce n'était pas par sollicitude pour lui qu'elle avait ainsi parlé, mais par amour pour un autre qu'elle lui préférait, et parce qu'elle désirait se séparer de lui. L'esprit de Gereint en fut si troublé, qu'il appela son écuyer. « Fais préparer tout de suite, dit-il, mon cheval et mes armes, et qu'ils soient prêts. Toi, » dit-il à Enid, « lève-toi, habille-toi, fais préparer ton cheval et prends l'habit le plus mauvais que tu possèdes pour chevaucher. Honte à moi, et si tu reviens ici avant d'avoir appris si j'ai perdu mes forces aussi complètement que tu le dis, et si tu as autant de loisirs que tu en avais pour désirer te trouver seule avec l'homme auquel tu songeais. » Elle se leva aussitôt et revêtit un habit négligé. « Je ne sais rien de ta pensée, seigneur, » dit-elle. — « Tu ne le sauras pas maintenant, » répondit-il. Et il se rendit auprès d'Erbin. « Seigneur, » dit-il, « je pars pour une affaire, et je ne sais pas trop quand je reviendrai ; veille donc sur tes domaines jusqu'à mon retour. » — « Je le ferai, » répondit-il ; « mais je m'étonne que tu partes si subitement. Et qui ira avec toi ? car tu n'es pas un homme à qui il convienne de traverser seul la terre de Lloegyr. » — « Il ne viendra avec moi qu'une seule personne. » — « Dieu te conseille, mon fils, et puissent beaucoup de gens avoir recours à toi en Lloegyr. » Gereint alla chercher son cheval, qu'il trouva revêtu de son armure lourde, brillante, étrangère. Il ordonna à Enid de monter à cheval, d'aller devant et de prendre une forte avance. « Quoi que tu voies ou entendes, » ajouta-t-il, « ne reviens pas sur tes pas, et, à moins que je ne te parle, ne me dis pas un seul mot. » Et ils allèrent devant eux.

Ce ne fut point la route la plus agréable ni la plus fréquentée qu'il lui fit

prendre, mais bien la plus déserte, celle où il était le plus certain de trouver des brigands, des vagabonds, des bêtes fauves venimeuses. Ils arrivèrent à la grand'route, la suivirent et aperçurent un grand bois à côté d'eux. Ils y entrèrent et, en sortant du bois, ils virent quatre cavaliers. Ceux-ci les regardèrent, et l'un d'eux dit : « Voici une bonne aubaine pour nous : les deux chevaux, la femme avec, nous aurons le tout sans effort pour ce qui est du chevalier là-bas, seul à la tête penchée, affaissée et triste. » Enid les entendait, et, par crainte de Gereint, ne savait que faire : si elle devait le lui dire ou se taire. « La vengeance de Dieu soit sur moi, » dit-elle enfin, « si je n'aime mieux la mort de sa main que de la main d'un autre. Dût-il me tuer, je l'avertirai plutôt que de le voir frappé de mort à l'improviste. » Elle attendit Gereint, et, quand il fut près d'elle : « Seigneur » lui dit-elle, « entends-tu les propos de ces hommes là-bas à ton sujet ? » Il leva la tête et la regarda avec colère : « Tu n'avais autre chose à faire qu'à observer l'ordre qui t'avait été donné, c'est-à-dire te taire. Ta sollicitude n'en est pas une pour moi non plus que ton avertissement⁷⁶⁹ ; quoique tu désires me voir tuer et mettre en pièces par ces gens-là, je n'ai pas la moindre appréhension. » À ce moment, le premier d'entre eux mit sa lance en arrêt et s'élança sur Gereint. Gereint lui tint tête, et non en homme amolli. Il laissa passer le choc de côté, et, s'élançant lui-même sur le chevalier, le frappa à la boucle de son écu au point que l'écu se fendit, que l'armure se brisa, qu'une bonne coudée de la hampe de la lance lui entra dans le corps et qu'il fut jeté mort à terre par-dessus la croupe de son cheval. Le second chevalier l'attaqua avec fureur en voyant son compagnon tué ; d'un seul choc, Gereint le jeta à terre et le tua comme l'autre. Le troisième le chargea et Gereint le tua de même. De même aussi, il tua le quatrième.

Triste et peinée, Enid regardait. Gereint mit pied à terre, enleva aux morts leurs armures, les mit sur les selles, attacha les chevaux ensemble par le frein et remonta à cheval. « Voici, » lui dit-il, « ce que tu vas faire ; tu vas prendre les quatre chevaux et les pousser devant toi ; tu iras devant, comme je te l'avais commandé tout à l'heure, et tu ne diras pas un mot avant que je ne t'adresse la parole. Je le déclare devant Dieu, si tu ne le fais pas, ce ne sera pas impunément. » — « Je ferai mon possible, seigneur, » dit-elle, « pour te satisfaire. »

Ils avancèrent à travers le bois, et de là, il passèrent dans une vaste plaine au

⁷⁶⁹ À comparer Chrestien de Troyes (Erec et Enide, éd. Foerster), vers 3000 :

*Et ne porquant très bien savioie
Que vos gueires ne me prisiez
C'est servises mal anploiez
Que je ne vos an sai nul gré,
Einz sachiez que plus vos an he.*

milieu, il y avait un taillis à tête épaisse, embroussaillé; et ils virent venir vers eux, du côté de ce bois, trois chevaliers montés sur des chevaux bien équipés, et couverts, eux et leurs montures, d'armures de haut en bas. Enid les observa avec attention. Quand ils furent près, elle les entendit dire entre eux: «Voici une bonne aubaine qui ne coûtera pas d'efforts: nous aurons à bon marché les quatre chevaux et les quatre armures, pour ce qui est de ce chevalier triste et abattu là-bas, sans compter la pucelle.» — «Ils disent vrai,» se dit-elle; «il est fatigué à la suite de sa lutte avec les hommes de tout à l'heure. La vengeance de Dieu soit sur moi si je ne l'avertis pas». Elle attendit Gereint, et quand il fut près d'elle: «Seigneur,» dit-elle; «n'entends-tu pas la conversation de ces hommes là-bas à ton sujet?» — «Qu'est-ce,» répondit-il? «Ils sont en train de dire qu'ils auront tout ceci comme butin à bon marché.» — «Par moi et Dieu, ce qui est plus pénible pour moi que la conversation de ces gens-là, c'est que tu ne te taises point vis-à-vis de moi et que tu ne te conformes pas à mon ordre.» — «Seigneur, je ne veux pas qu'on te prenne à l'improviste.» — «Tais-toi désormais. Ta tendresse n'en est pas une pour moi.» À ce moment, un des chevaliers, baissant sa lance, se dirigea vers Gereint, et s'élança sur lui avec succès pensait-il. Gereint reçut le choc tranquillement, d'un coup le fit passer à côté, et se jeta en plein sur le chevalier. Tel fut le choc de l'homme et du cheval, que le nombre des armes ne servit de rien au chevalier, que la pointe de la lance sortit de l'autre côté, qu'il eut une bonne partie de la hampe dans le corps, et que Gereint le précipita à terre de toute la longueur de son bras et de sa lance par-dessus la croupe de son cheval. Les deux autres chevaliers chargèrent tour à tour et n'eurent pas meilleure chance.

La jeune femme s'était arrêtée et regardait. Elle était anxieuse dans la crainte que Gereint ne fût blessé dans sa lutte avec ces hommes, et aussi joyeuse en le voyant avoir le dessus. Gereint descendit, amarra les trois armures dans les trois selles, et attacha les trois chevaux ensemble par le frein, de sorte qu'il avait avec lui sept chevaux. Puis il remonta, et commanda à la jeune femme de les pousser devant. «Il vaut autant que je me taise,» ajouta-t-il, «car tu ne te conformeras pas à mon ordre.» — «Je le ferai, seigneur,» dit-elle, «dans la mesure du possible; seulement je ne pourrai te cacher les propos menaçants et terribles que je puis entendre à ton sujet de la part d'étrangers, comme ceux-ci, qui rodent à travers les pays déserts.» — «Par moi et Dieu, ta tendresse n'en est pas une pour moi. Tais-toi désormais.» — «Je le ferai, seigneur, autant que possible.» La jeune femme alla en avant, les chevaux devant elle, et garda son avance.

Du taillis dont nous avons parlé un peu plus haut, ils firent route à travers une terre découverte, d'une agréable élévation, heureusement unie, riche. Au loin, ils aperçurent un bois, et, s'ils envoyaient la partie la plus proche, ils n'en

distinguaient ni les côtés ni l'extrémité. Ils s'y rendirent, et, en sortant⁷⁷⁰, ils virent cinq chevaliers ardents et vaillants, forts et solides, sur des chevaux de guerre gros et robustes, à l'épaisse ossature, dévorant l'espace, tous parfaitement armés, hommes et chevaux. Lorsqu'ils furent tout prêts, Enid les entendit dire entre eux : « Voici pour nous une bonne aubaine : nous aurons à bon

marché, sans nulle peine, tous ces chevaux et ces armures, ainsi que la pucelle, pour ce qui est de ce chevalier là-bas, affaissé, courbé, triste. » Enid fut très inquiète en entendant les propos de ces hommes, au point qu'elle ne savait au monde que faire. À la fin, elle se décida à avertir Gereint. Elle tourna bride de son côté. « Seigneur, » lui dit-elle, « si tu avais entendu la conversation de ces hommes là-bas comme je l'ai entendue, tu ferais plus attention que tu ne le fais. » Gereint sourit d'un air contraint, irrité, redoutable, amer, et dit : « Je t'entends toujours enfreindre toutes mes défenses ; il se pourrait que tu eusses bientôt à t'en repentir. » Au même moment les chevaliers se rencontrèrent avec lui, et Gereint les renversa victorieusement, superbement tous les cinq. Il mit les cinq armures dans les cinq selles, attacha les douze chevaux ensemble par le frein et les confia à Enid. « Je ne sais pas, » dit-il, « à quoi il me sert de te donner des ordres. Pour cette fois que mon ordre te serve d'avertissement. » La jeune femme s'avança vers le bois et garda l'avance, comme Gereint le lui avait commandé. Il eût été dur pour Gereint de voir une jeune femme comme elle obligée, à cause des chevaux, à une marche aussi pénible, si la colère le lui eût permis.

Ils cheminèrent dans le bois qui était profond ; la nuit les y surprit. « Jeune femme, » dit-il, « il ne nous sert pas de chercher à marcher. » — « Bien, seigneur, » répondit-elle ; « nous ferons ce que tu voudras. » — « Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous détourner de la route dans le bois pour nous reposer, et d'attendre le jour pour voyager. » — « Volontiers. » C'est ce qu'ils firent. Il descendit de cheval et la mit à terre. « Je suis si fatigué, » dit-il, « que je ne puis pour rien au monde m'empêcher de dormir. Veille, toi, les chevaux, et ne dors pas. » — « Je le ferai, seigneur. » Il dormit dans son armure et passa ainsi la nuit. Elle n'était pas longue à cette époque de l'année. Quand Enid aperçut les lueurs de l'aurore, elle tourna ses yeux vers lui pour voir s'il dormait. À ce moment il s'éveilla. « Je voulais déjà te réveiller, il y a pas mal de temps, » dit-elle. Par lassitude, Gereint ne dit rien, quoiqu'il ne l'eût pas autorisée à parler. Gereint se leva et dit : « Prends les chevaux, va devant, et garde ton avance comme tu l'as fait hier. »

Le jour était déjà un peu avancé quand ils quittèrent le bois et arrivèrent à une

⁷⁷⁰ Le texte paraît altéré : au lieu de en sortant, d'après ce qui suit, il faudrait : en entrant (*y'r coet au lieu de o'r coet*).

plaine assez nue. Il y avait des prairies des deux côtés et des faucheurs en train de couper le foin, et, devant eux, une rivière. Il y fit descendre les chevaux, et, lorsqu'ils eurent bu, ils gravirent une pente assez élevée. Là, ils rencontrèrent un tout jeune homme, assez mince, ayant autour du cou une serviette avec quelque chose dedans, ils ne savaient quoi, et à la main, une petite cruche bleue et un bol dessus. Le valet salua Gereint. « Dieu te donne bien, » dit Gereint ; « d'où viens-tu ? » — « De la ville qui est là-bas. » — « Ce n'est pas aujourd'hui que tu l'as traversé. » — « Non, dit-il : j'ai passé la nuit dernière dans le bois. » — « Je suppose bien que ta situation n'a guère dû être bonne hier soir et que tu n'as eu ni à manger ni à boire. » — « Non, certes, par moi et Dieu ! — « Veux-tu suivre mon conseil ? Accepte de moi ce repas. » — « Quel repas ? » — « Le déjeuner que j'apportais à ces faucheurs là-bas, c'est-à-dire du pain, de la viande et du vin⁷⁷¹. Si tu veux, seigneur, ils n'en auront rien. » — « J'accepte, » dit Gereint ; « Dieu te le rende. » Gereint descendit de cheval. Le valet mit Enid à terre. Ils se lavèrent et prirent leur repas. Le valet coupa le pain par tranches, leur donna à boire, les servit complètement. Lorsqu'ils eurent fini, il se leva et dit à Gereint : « Seigneur, avec ta permission, je vais aller chercher à manger aux faucheurs. » — « Va à la ville, » répondit Gereint, « tout d'abord pour me retenir un logement dans l'endroit le meilleur que tu connaisses et où les chevaux soient le moins à l'étroit ; prends le cheval et l'armure que tu voudras en récompense de ton service et de ton présent. » — « Dieu te le rende ; cela eût suffi à payer un service autrement important que le mien. »

Le valet alla à la ville, retint le logement le meilleur et le plus confortable qu'il connût pour Gereint ; puis il se rendit, avec son cheval et ses armes à la cour, auprès du comte, et lui raconta toute l'aventure. « Seigneur, » dit-il ensuite, « je vais retrouver le chevalier pour lui indiquer le logement. » — « Va, » dit le comte ; « s'il le désirait, il trouverai ici bon accueil. » Le valet retourna auprès de Gereint et l'informa qu'il aurait bon accueil de la part du comte dans sa cour même. Gereint ne voulut que son logement. Il trouva, en y arrivant, chambre confortable, avec abondance de paille et d'habits, et endroit ample et commode pour les chevaux. Le valet veilla à ce qu'ils fussent bien servis. Quand ils furent désarmés, Gereint dit à Enid : « Va de l'autre côté de la chambre et ne passe pas de ce côté-ci. Fais venir, si tu veux, la femme de la maison. » — « Je ferai, seigneur, » répondit-elle, « comme tu dis. » À ce moment l'hôtelier vint auprès de Gereint, le salua, lui fit accueil, et lui demanda s'il avait mangé son souper. Il répondit que

⁷⁷¹ Le vin pour des faucheurs ne peut guère être une boisson celtique. Chrestien y ajoute *fromage gras* et *gâteaux de buen fromant* (*Erec et Enide*, v. 3152).

oui. Le valet lui dit alors : « Désires-tu boisson ou autre chose, avant que je n'aille voir le comte ? » — « En vérité, je veux bien, » répondit-il. Le valet alla en ville et revint avec de la boisson. Ils se mirent à boire ; mais, presque aussitôt Gereint dit : « Je ne peux m'empêcher de dormir. » — « Bien, » dit le valet ; « pendant que tu dormiras, j'irai voir le comte. » — « Va, et reviens ici ensuite. » Gereint s'endormit ainsi qu'Enid.

Le valet se rendit auprès du comte, qui lui demanda où logeait le chevalier. « Il ne faut pas que je tarde, » dit le valet, « à aller le servir. » — « Va, » dit le comte, « et salue-le de ma part. Dis-lui que j'irai le voir bientôt. » — « Je le ferai. » Il arriva lorsqu'il était temps pour eux de s'éveiller. Ils se levèrent et allèrent se promener. Lorsque le moment leur parut venu, ils mangèrent. Le valet les servit. Gereint demanda à l'hôtelier s'il avait chez lui des compagnons qu'il voulût bien inviter à venir près de lui. — « J'en ai, » dit-il. — « Amène-les ici pour prendre en abondance, à mes frais, tout ce qu'on peut trouver de mieux à acheter dans la ville. » L'hôtelier amena là la meilleure société qu'il eût pour festoyer aux frais de Gereint. Sur ces entrefaites le comte vint avec des chevaliers ordonnés⁷⁷², lui douzième, faire visite à Gereint. Celui-ci se leva et le salua. « Dieu te donne bien, » dit le comte. Ils allèrent s'asseoir chacun suivant son rang. Le comte s'entretint avec Gereint et lui demanda quel était le but de son voyage. — « Pas d'autre, » répondit-il, « que celui de chercher aventure et faire ce que je jugerai à propos. » Alors le comte considéra Enid avec attention, fixement. Jamais, pensait-il, il n'avait vu une jeune fille plus belle ni plus gracieuse qu'elle ; il concentra tout son esprit et ses pensées sur elle⁷⁷³. « Veux-tu me permettre, » dit-il à Gereint, « d'aller m'entretenir avec cette jeune femme là-bas, que je vois en quelque sorte comme séparée de toi ? » — « Très volontiers, » dit Gereint. Il se rendit près d'Enid et lui dit : « Jeune fille, il n'y a guère de plaisir pour toi, dans un pareil voyage, en compagnie de cet homme. » — « Il ne m'est pas désagréable, » répondit-elle, « de suivre la route qu'il lui plaît de suivre. J'aime mieux suivre cet homme que d'avoir serviteur et servantes. » — « Veux-tu un bon conseil ? Reste avec moi, et je mettrai mon comté en ta possession. » — « Non, par moi et Dieu, cet homme est le premier et le seul à qui j'aie jamais donné ma foi, et je ne lui serai pas infidèle. » — « Tu as tort. Si je le tue, je t'aurai tant que je voudrai, et quand je serai fatigué de toi, je te jetterai dehors. Si tu consens pour l'amour de moi, il y aura entre nous accord indissoluble, éternel, tant que nous vivrons. » Elle réfléchit aux paroles du comte, et trouva plus sage de lui inspirer une confiance présomptueuse au

⁷⁷² V. *notes critiques*. c'est là un trait purement français.

⁷⁷³ Chrestien de Troyes, Erec, v. 3288 : *Tot son pansé an li avoit*.

sujet de sa demande. « Seigneur, » dit-elle, « ce que tu as de mieux à faire pour ne pas m'attirer trop de honte, c'est de venir ici demain m'enlever, comme si je n'en savais rien. » — « Je le ferai, » répondit-il. Sur ce, il se leva, prit congé et sortit, lui et ses hommes.

Pour le moment, elle ne parla pas à Gereint de son entretien avec le comte, de peur d'accroître sa colère, ses soucis et son agitation. Ils allèrent se coucher quand il fut temps. Elle dormit un peu au commencement de la nuit. À minuit, elle s'éveilla, mit les armes de Gereint en état toutes ensemble, de façon à ce qu'il n'eût qu'à les vêtir, et, avec beaucoup d'appréhension et de crainte pour sa démarche, elle alla jusqu'au bord du lit de Gereint et lui dit à voix basse, doucement : « Seigneur, réveille-toi et habille-toi. Écoute l'entretien que j'ai eu avec le comte et ses intentions à mon égard. » Elle révéla à Gereint toute la conversation. Quoiqu'il fût irrité contre elle, il tint compte de l'avertissement et s'habilla. Elle alluma de la chandelle pour l'éclairer pendant qu'il s'habillait. « Laisse là la chandelle, » dit-il, « et dis au maître de la maison de venir ici. » Elle obéit. L'hôtelier se rendit auprès de Gereint. « Sais-tu combien je te dois ? » lui dit-il. — « Peu de chose, je crois, seigneur. » — « Quoi qu'il en soit de ma dette, prends onze chevaux et onze armures. » — « Dieu te le rende, seigneur ; mais je n'ai pas dépensé pour toi la valeur d'une seule de ces armures. » — « Qu'importe ! Tu n'en seras que plus riche. Veux-tu me guider hors de la ville ? » — « Volontiers ; et de quel côté comptes-tu aller ? » — « Je voudrais aller du côté opposé celui par lequel nous sommes entrés en ville. » L'hôtelier le conduisit aussi loin qu'il le voulut. Alors Gereint ordonna à Enid de prendre de l'avance comme auparavant. Elle le fit et partit devant elle. L'hôtelier retourna chez lui.

Il venait à peine de rentrer qu'il entendit venir sur sa maison le plus grand bruit qu'il eût jamais entendu. Lorsqu'il regarda dehors, il vit quatre-vingt chevaliers complètement armés et le comte Dwinn⁷⁷⁴ à leur tête. « Où est le chevalier ? » s'écria-t-il. — « Par ma main, seigneur, » dit l'hôtelier, « il est déjà à une certaine distance d'ici ; il est parti depuis pas mal de temps. » — « Pourquoi, vilain, l'as-tu laissé aller sans m'avertir ? » — « Seigneur, tu ne me l'avais pas commandé ; si tu l'avais fait, je ne l'aurais pas laissé aller. » — « De quel côté crois-tu qu'il soit allé ? » — « Je ne sais ; seulement, c'est la grand'rue qu'il a prise. » Ils tournèrent bride vers cette rue, aperçurent les traces des pieds des chevaux, les suivirent et arrivèrent à la grand'route.

Enid, quand elle vit le jour poindre, regarda derrière elle, et aperçut comme un brouillard et un nuage qui approchait de plus en plus. Elle s'en inquiéta,

⁷⁷⁴ *Dwinn* signifie *brun*.

pensant que c'étaient le comte et sa suite lancé leur poursuite. À ce moment, elle vit un chevalier apparaître hors du nuage. « Par ma foi, » dit-elle, « je l'avertirai, au risque d'être tuée par lui. J'aime mieux mourir de sa main que de le voir tuer sans l'avoir prévenu. Seigneur, » lui dit-elle, « ne vois-tu pas cet homme se diriger vers toi suivi de beaucoup d'autres ? » — « Je le vois, » répondit-il. « On a beau te commander le silence, tu ne te tairas jamais. Ton avertissement ne compte pas pour moi ; ne m'adresse plus la parole. » Il se retourna contre le chevalier, et, du premier assaut, le jeta sous les pieds de son cheval. Il continua à les culbuter au premier choc, tant qu'il resta un seul des quatre-vingts chevaliers. Le vaincu était toujours remplacé par un plus fort, le comte restant à part. Le comte vint le dernier. Il brisa contre lui une première lance, puis une seconde. Gereint se tourna contre lui, et, s'élançant, le frappa de sa lance au beau milieu de son bouclier, si bien que le bouclier se brisa, ainsi que toute l'armure, dans cette direction, et qu'il fut jeté lui-même par dessus la croupe de son cheval à terre, en péril de mort. Gereint s'approcha de lui ; le bruit des sabots du cheval fit revenir le comte de son évanouissement. « Seigneur, » dit-il à Gereint, « ta merci. » Gereint lui accorda merci. Par suite de la dureté du sol sur lequel ils avaient été précipités et de la violence des assauts qu'ils avaient eus à subir, pas un d'eux ne s'en alla sans avoir reçu de Gereint un saut mortellement douloureux, amenant de cuisantes blessures et brisant le corps.

Gereint s'en alla devant lui, suivant la route sur laquelle il se trouvait. La jeune femme garda son avance. Près d'eux ils virent une vallée, la plus belle qu'on eût jamais vue, traversée par une grande rivière, un pont sur la rivière, et une route conduisant à la rivière ; plus haut que le pont ; de l'autre côté, il y avait une ville forte, la plus belle du monde. Comme il se dirigeait vers le pont, Gereint vit venir de son côté, à travers un taillis épais de peu d'étendue, un chevalier monté sur un cheval gros et grand, à pas égal, fier et docile. « Chevalier, » lui dit-il, « d'où viens-tu ? » — « Je viens, » répondit-il, « de cette vallée là-bas. » — « Qui possède cette belle vallée et cette belle ville forte ? » — « Je vais te le dire : les Francs et les Saxons l'appellent Gwiffret Petit, et les Kymry le Petit Roi⁷⁷⁵. » — « Puis-je aller à ce pont et à la grand'route qui passe le plus près sous les murs de la ville ? » — « Ne mets pas les pieds sur la terre qui est de l'autre côté du pont, si tu ne veux avoir affaire à lui ; c'est son habitude que pas un chevalier ne passe sur ses terres sans se rencontrer avec lui. » — « Par moi et Dieu, je suivrai cette route malgré lui. » — « S'il en est ainsi, je crois bien que tu auras honte et affront. » Gereint,

⁷⁷⁵ Cet épisode indiquerait un pays où les trois langues se parlaient, c'est-à-dire, les marches de Galles, et surtout le Cornwall.

d'un air furieux, avec résolution et colère, se dirigea vers la route qu'il avait auparavant l'intention de suivre. Et ce ne fut pas celle qui menait à la ville par le pont qu'il prit, mais celle qui menait à une éminence au sol dur, solide, élevée, à la vaste vue.

Il vit aussitôt venir avec lui un chevalier monté sur un cheval de guerre fort et gros, à la démarche vaillante, au large sabot, au large poitrail : jamais il n'avait vu d'homme plus petit ; il était complètement armé, lui et son coursier. En atteignant Gereint, il s'écria : « Dis, seigneur, est-ce par ignorance ou par présomption que tu as cherché à me faire perdre mon privilège et à violer ma loi ? » — « Non, » répondit Gereint, « je ne savais pas que le chemin fût fermé à personne. » — « Comme tu le savais, viens avec moi à ma cour pour me donner satisfaction. »

— « Je n'irai point, par ma foi ; je n'irai même pas à la cour de ton seigneur, à moins que ce ne soit Arthur. » — « Par la main d'Arthur, j'aurai satisfaction de toi ou souffrance extrême. » Et ils s'attaquèrent immédiatement.

Un écuyer à lui vint les fournir de lances à mesure qu'ils les brisaient. Ils se donnaient l'un à l'autre, sur leurs écus, des coups durs, violents, au point que les écus en perdirent toute leur couleur. Gereint ne trouvait guère agréable de se battre avec lui, à cause de sa petitesse, de la difficulté de le bien voir, et de la violence des coups qu'il donnait lui aussi. Ils ne cessèrent de frapper que lorsque les chevaux s'abattirent sur leurs genoux, et qu'enfin Gereint l'eut jeté à terre, la tête la première. Alors ils se battirent à pied. Ils se donnèrent l'un à l'autre des coups rapides et irrités, rudes et vaillants, forts et cuisants. Ils trouèrent leurs heaumes, entamèrent leurs cervelières, détraquèrent leurs armures, si bien qu'ils étaient aveuglés par la sueur et le sang. À la fin Gereint entra en fureur, appela à lui toutes ses forces, et avec colère, rapidité, cruellement, solidement, il leva son épée et lui déchargea sur la tête un coup mortellement violent, pénétrant comme le poison, furieux, amer, au point qu'il brisa toute l'armure de la tête, la peau, la chair, qu'il entama l'os et que l'épée du petit roi fut lancée au bout le plus éloigné du champ. Il demanda au nom de dieu à Gereint grâce et merci. — « Tu l'auras, » dit Gereint, « malgré ton manque de courtoisie et de politesse, à condition d'être mon compagnon, de ne jamais rien faire contre moi désormais, et, si tu apprends que je suis dans la peine, de venir m'en délivrer. » — « Je le ferai, seigneur, avec plaisir. » Quand il lui en eut donné sa foi, il ajouta : « Et toi, seigneur, tu viendras sans doute avec moi à ma cour, là-bas, pour te remettre de tes fatigues et de ta lassitude. » — « Je n'irai point, par moi et Dieu, » répondit Gereint. Gwiffret le Petit aperçut alors Enid : il trouva dur de voir une créature aussi noble qu'elle supporter tant de souffrances. « Seigneur, » dit-il à Gereint, « tu as tort de ne pas te laisser aller au délassement et au repos. S'il te survient, dans cet état, une

aventure difficile, il ne te sera pas facile d'en venir à bout.» Gereint ne voulut que continuer son voyage.

Il remonta à cheval, couvert de sang et souffrant. La jeune femme reprit son avance. Ils marchèrent vers un bois qu'ils apercevaient à côté d'eux. La chaleur était grande, et les armes, par la sueur et le sang, collaient à sa chair. Arrivés dans le bois, il s'arrêta sous un arbre, pour éviter la chaleur. La douleur de ses blessures se fit alors sentir plus vivement à lui qu'au moment où il les avait reçues. Enid se tenait sous un autre arbre. À ce moment, ils entendirent le son des cors et le tumulte d'un grand rassemblement: c'était Arthur et sa suite qui descendaient dans le bois. Gereint se demandait quelle route il prendrait pour les éviter, lorsqu'un piéton l'aperçut: c'était le valet du distein de la cour. Il alla trouver le distein et lui dit quelle sorte de chevalier il avait vu dans le bois. Le distein fit équiper son cheval, prit sa lance et son bouclier, et se rendit auprès de Gereint. «Chevalier,» lui dit-il, «que fais-tu ici?» — «Je suis au frais sous cet arbre, et j'évite l'ardeur du soleil et de la chaleur.» — «Qui es-tu et quel est le but de ton voyage?» — «Chercher des aventures et aller où il me plaît.» — «Eh bien, dit Kei, «viens avec moi faire visite à Arthur, qui est ici près.» — «Je n'irai point, par moi et Dieu.» — «Il te faudra bien venir;» Gereint reconnaissait Kei, mais Kei ne reconnaissait pas Gereint. Kei chargea Gereint du mieux qu'il put. Gereint irrité, le frappa du bois de sa lance sous le menton et le jeta à terre, la tête la première: ce fut tout le mal qu'il lui fit. Kei se leva, tout hors de lui, remonta à cheval et se rendit à son logis. De là, il se rendit au pavillon de Gwalchmei. «Seigneur, un de mes serviteurs vient de me dire qu'il a vu dans le bois, là-haut, un chevalier blessé, avec une armure en très mauvais état. Tu ferais bien d'aller voir si c'est vrai.» — «Cela m'est égal,» répondit Gwalchmei. — «Prends ton cheval et une partie de tes armes, car j'ai appris qu'il n'est guère aimable pour ceux qui vont le trouver.»

Gwalchmei prit sa lance et son bouclier, monta à cheval et se rendit auprès de Gereint. «Chevalier,» lui dit-il, «quel voyage fais-tu?» — «Je voyage pour mes affaires et je cherche aventure par le monde.» — «Diras-tu qui tu es et viendras-tu faire visite à Arthur, qui est ici près?» — «Je ne veux pas entrer en relation avec toi pour le moment, et je n'irai pas voir Arthur.» Il reconnut Gwalchmei, mais Gwalchmei ne le reconnut pas. «Il ne sera pas dit,» s'écria Gwalchmei, «que je t'aie laissé aller avant d'avoir su qui tu étais.» Il le chargea avec sa lance et frappa son écu au point que sa lance fut brisée et leurs chevaux front à front. Gwalchmei le regarda alors avec attention et le reconnut. «Oh! Gereint,» s'écria-t-il, «est-ce toi?» — «Je ne suis pas Gereint,» répondit-il. — «Tu es bien Gereint, par moi et Dieu. C'est une triste et déraisonnable expédition que la tienne.» En

jetant les yeux autour de lui, il aperçut Enid, la salua et lui montra joyeux visage. « Gereint, » dit Gwalchmei, « viens voir Arthur, ton seigneur et ton cousin. » — « Je n'irai pas, » répondit-il ; « je ne suis pas dans un état à me présenter devant qui que ce soit. » À ce moment, un des écuyers vint près Gwalchmei pour chercher des nouvelles. Gwalchmei l'envoya avertir Arthur que Gereint était blessé, qu'il ne voulait pas le voir et que c'était pitié de voir l'état dans lequel il se trouvait, et tout cela sans que Gereint le sût. À part, à voix basse : « Recommande à Arthur, » ajouta-t-il, « d'approcher sa tente de la route, car il n'ira pas le voir de bon gré, et il n'est pas facile de l'y contraindre dans le triste état où il est. » L'écuyer alla rapporter tout cela à Arthur, qui fit transporter son pavillon sur le bord de la route. L'âme d'Enid alors en fut réjouie. Gwalchmei essaya de faire entendre raison à Gereint tout le long de la route, jusqu'au campement d'Arthur, à l'endroit où les pages étaient en train de tendre son pavillon sur le bord de la route. « Seigneur, » dit Gereint, « porte-toi bien. » — « Dieu te donne bien, » répondit Arthur ; « qui es-tu ? » — « Gereint, » dit Gwalchmei ; « de sa propre volonté, il ne serait pas venu te voir aujourd'hui. » — « En vérité, » répondit Arthur, « il n'est pas dans son bon sens. » À ce moment, Enid arriva près d'Arthur et lui offrit ses souhaits. — « Dieu te fasse bien, » répondit-il ; « que quelqu'un la mette à terre », ce que fit un des pages. « Hélas, Enid, dit-il, quel voyage est celui-ci ? » — « Je ne sais seigneur, » dit-elle ; « seulement, mon devoir est de suivre la même route qu'il lui plaira de suivre lui-même. » — « Seigneur, » dit Gereint, « nous allons nous mettre en route, avec ta permission. » — « Où cela ? tu ne peux partir maintenant à moins que tu veuilles achever ta perte. » — « Il ne voulait pas me permettre à moi-même de l'inviter, » dit Gwalchmei. — « Il me le permettra bien à moi, » dit Arthur ; « et, de plus, il ne s'en ira pas d'ici qu'il ne soit guéri. » — « Je préférerais, » dit Gereint, « que tu me laissasses aller. » — « Je n'en ferai rien, par moi et Dieu. » Il fit appeler les pucelles pour Enid et la fit conduire à la chambre du pavillon de Gwenhwyvar. Gwenhwyvar et toutes les dames lui firent bon accueil. On la débarrassa de son habit de cheval et on lui en revêtit un autre. Arthur appela Kadyrieith, lui ordonna de tendre un pavillon pour Gereint et ses médecins, et le chargea de ne le laisser manquer de rien de ce qu'il lui demanderait. Kadyrieith le fit ; il amena Morgan Tut⁷⁷⁶ et ses disciples à Gereint. Arthur et sa cour restèrent là peu près un mois pour soigner Gereint.

Quand Gereint sentit ses chairs solides, il alla trouver Arthur pour lui demander la permission de se mettre en route. « Je ne sais pas, moi, » dit Arthur, « si tu es encore bien guéri. » — « Je le suis assurément, seigneur, » répondit-il. — « Ce

⁷⁷⁶ Sur Morgan Tut, v. J. Loth. *Contrib. à l'étude des Romans de la Table Ronde*, page 51.

n'est pas à toi que je me fierai là-dessus, mais aux médecins qui t'ont soigné.» Il fit venir les médecins et leur demanda si c'était vrai. «C'est vrai,» dit Morgan Tut. Le lendemain Arthur lui permit de s'en aller. Il partit pour terminer son expédition. Le même jour Arthur se mit en route.

Gereint ordonna à Enid de prendre les devants et de garder l'avance, comme elle l'avait fait auparavant. Elle se mit en marche et suivit la grand'route. Comme ils allaient ainsi, ils entendirent les cris les plus violents du monde près d'eux. «Arrête ici, toi,» dit Gereint à Enid, «et attends. Je vais voir ce que signifient ces cris.» — «Je le ferai,» répondit-elle. Il partit et arriva à une clairière qui était près de la route. Dans la clairière, il aperçut deux chevaux, l'un avec une selle d'homme, l'autre avec une selle de femme, et un chevalier, revêtu de son armure, mort. Une jeune femme, revêtue d'un habit de cheval, se lamentait, penché sur le chevalier. «Dame,» dit-il, «que t'est-il arrivé?» — «Nous voyagions par ici, moi et l'homme que j'aimais le plus, lorsque vinrent à nous trois géants, qui, au mépris de toute justice, le tuèrent.» — «Par où sont-ils allés?» — «Par là, par la grand'route.» Il retourna vers Enid: «Va,» lui dit-il «auprès de la dame qui est là-bas, et attends-moi là, si je reviens.» Cet ordre lui fit de la peine; elle se rendit cependant auprès de la jeune femme, qui faisait mal à entendre. Elle était persuadée que Gereint n'en reviendrait pas.

Pour lui, il partit après les géants et les atteignit. Chacun d'eux était plus grand que trois hommes et avait sur l'épaule une énorme massue. Il se précipita sur l'un d'eux et le traversa de sa lance. Il la retira du corps et en frappa le second de même façon. Mais le troisième se retourna contre lui et le frappa de sa massue, au point qu'il fendit le bouclier, entama l'épaule, que toutes ses blessures se rouvrirent et qu'il se mit à perdre tout son sang. Alors il tira son épée, fondit sur le géant et le frappa d'un coup dur rapide, énorme, violent, vaillant, sur le haut de la tête, si bien qu'il lui fendit la tête et le cou jusqu'aux deux épaules et l'abattit mort. Il laissa les morts ainsi, alla jusqu'à l'endroit où était Enid, et à sa vue, tomba sans vie de dessus son cheval. Enid poussa des cris terribles, perçants, continuels, douloureux. Elle accourut à l'endroit où il était tombé et se jeta sur son corps.

À ses cris, aussitôt vinrent le comte Limwris⁷⁷⁷ et sa suite, qui suivaient cette route; ils accoururent à travers la route. «Dame,» dit le comte à Enid, «que t'est-il arrivé?» — «Seigneur,» répondit-elle, «il est tué l'homme que j'aimais et

⁷⁷⁷ Le comte, dans Chrestien, amène Erec au château de Limors (*Erec*, v. 4717). La graphie *Limwris* (dans *Limwris*, *i* est voyelle irrationnelle) est galloise mais suppose une forme française *Limours*. Le comte chez Chrestien s'appelle *Oringles* (v. 4947: Li cuens Oringles de Limors).

que j'aimerai toujours le plus.» — «Et à toi,» dit-il à l'autre dame, «que t'est-il arrivé?» — «Celui que j'aimais le plus moi aussi,» dit-elle, «est tué.» — «Qui les a tués?» — «Les géants avaient tué mon plus aimé. L'autre chevalier est allé à leur poursuite et est revenu d'auprès d'eux dans l'état que tu vois, perdant excessivement de sang. Je ne crois pas qu'il les ait quittés sans avoir tué quelqu'un d'eux et peut-être tous.» Le comte fit enterrer le chevalier qui avait été laissé mort. Pour Gereint, il supposait qu'il y avait encore en lui un reste de vie. Pour voir s'il en reviendrait, il le fit transporter avec lui à sa cour, sur une bière, dans le creux de son bouclier. Les deux jeunes femmes l'y accompagnèrent.

Lorsqu'on y fut arrivé, on plaça Gereint, toujours dans sa bière, sur une table placée de front dans la salle⁷⁷⁸. Chacun se débarrassa de ses habits de voyage. Le comte pria Enid d'en faire autant et de prendre un autre habit. «Je n'en ferai rien, par moi et Dieu,» dit-elle. — «Dame,» dit-il, «ne sois pas si triste.» — «Il est bien difficile de me raisonner sur ce point.» — «Je ferai en sorte que tu n'aies pas lieu d'être triste, quoi qu'il arrive de ce chevalier, qu'il meure ou qu'il vive. J'ai un bon comté tu l'auras en ta possession, et moi avec lui. Sois joyeuse, heureuse désormais.» — «Je ne le serai pas, j'en prends Dieu à témoin, tant que je vivrai désormais.» — «Viens manger.» — «Je n'irai point, par moi et Dieu.» — «Tu viendras, par moi et Dieu.» Et il l'emmena à table, malgré elle, et lui demanda avec insistance de manger. — «Je ne mangerai pas, j'en atteste Dieu, jusqu'à ce que mange celui qui est sur la bière là-bas.» — «Voilà une parole que tu ne pourras tenir: cet homme n'est-il pas, autant vaut dire, mort?» — «J'essaierai.» Alors il lui proposa une coupe pleine. «Bois cette coupe, et tes sentiments changeront.» — «Honte à moi,» répondit-elle, «si je bois avant qu'il ne boive lui-même!» — «En vérité,» s'écria le comte, «je ne suis pas plus avancé d'être aimable à ton égard que désagréable!» Et on lui donna un soufflet⁷⁷⁹. Elle jeta un cri perçant, violent. Elle éprouvait une douleur plus grande que jamais en pensant que si Gereint avait été vivant, on ne l'aurait pas souffletée ainsi.

À ses cris, Gereint sortit de son évanouissement, se mit sur son séant, et, trouvant son épée dans le creux de son bouclier, s'élança jusqu'auprès du comte et lui déchargea un coup furieux et perçant, cuisant comme le poison, vigou-

⁷⁷⁸ Chrestien, *Erec* v. 4742:

*Anmi la sale sur un dois
Ont le cors mis tot estandu,
Lez lui sa lance et son escu.*

⁷⁷⁹ Chez Chrestien de Troyes, le chevalier force Enide à accepter sa main; le lendemain, il donne un repas de noces, et, par un raffinement de cruauté, place en face le corps d'Erec sur une bière. La scène, pour le reste, ne diffère guère de celle de notre roman.

reux et assuré, sur le haut de la tête, si bien qu'il le fendit en deux et que l'épée entama la table. Tout le monde abandonna les tables et s'enfuit dehors. Ce n'est pas tant la crainte de l'homme vivant qui les saisissait que le spectacle du mort se levant pour les frapper. Gereint jeta les yeux sur Enid, et une double douleur le pénétra en voyant qu'Enid avait perdu ses couleurs et son air habituel, et par la conscience qu'il avait de son innocence. « Dame, » dit-il, « sais-tu où sont nos chevaux ? » — « Je sais où est le tien, mais je ne sais où est allé l'autre. Le tien est à cette maison là-bas. » Il y alla, fit sortir son cheval, monta, et, enlevant Enid de terre, la plaça entre lui et l'arçon de devant, et s'éloigna.

Pendant qu'ils chevauchaient ainsi entre deux haies, la nuit commençant à triompher du jour, ils aperçurent tout d'un coup derrière eux, entre eux et le ciel, des hampes de lances, et entendirent un bruit de sabots de chevaux et le tumulte d'une troupe. « J'entends venir derrière nous, » dit Gereint ; « je vais te déposer de l'autre côté de la haie. » À ce moment, un chevalier se dirigea sur lui, la lance baissée. Et le voyant, Enid s'écria : « Seigneur, quelle gloire auras-tu à tuer un homme mort, qui que tu puisses être ? » — « Ciel, » dit-il, « serait-ce Gereint ? » — « Assurément, par moi et Dieu ; et toi qui es-tu toi-même ? » — « Je suis le Petit Roi ; je viens à ton secours, parce que j'ai appris que tu étais dans la peine. Si tu avais suivi mon conseil, tu n'aurais pas éprouvé tous ces malheurs. » — « On ne peut rien, » répondit Gereint, « contre la volonté de Dieu ; grand bien peut cependant venir d'un bon conseil. » — « Assurément, et je puis t'en donner un bon dans les circonstances présentes : tu vas venir avec moi à la cour d'un gendre d'une sœur à moi, tout près ici, pour te faire traiter par les meilleurs médecins du royaume. » — « Volontiers, allons, » répondit-il. On fit monter Enid sur le cheval d'un des écuyers, et ils se rendirent à la cour du baron. On leur fit bon accueil. Ils y trouvèrent attentions et service. Le lendemain matin, on se mit en quête de médecins : ils ne tardèrent pas à arriver, et ils le soignèrent jusqu'à complète guérison. Entre-temps, il avait chargé le Petit Roi de faire remettre ses armes en état, de sorte qu'elles étaient aussi bonnes que jamais. Ils restèrent là un mois et quinze jours. Le Petit Roi lui dit alors : « Nous allons nous rendre à ma cour à moi maintenant, pour nous reposer et prendre nos aises. » — « Si tu le voulais bien, » dit Gereint, « nous marcherions encore un jour, et ensuite nous reviendrions. » — « Volontiers ; ouvre la marche. » Dans la jeunesse du jour, ils se mirent en route.

Enid se montrait avec eux plus heureuse et plus joyeuse qu'elle ne l'avait été. Ils arrivèrent à la grand'route et virent qu'elle se divisait en deux. Sur un des chemins, ils aperçurent un piéton venant à eux. Gwiffret lui demanda : « Piéton, de quel côté viens-tu ? » — « De ce pays là-bas, » répondit-il, « de faire des

commissions.» — «Dis-moi,» dit Gereint, «lequel de ces deux chemins vaut-il mieux que nous prenions?» — «Tu feras mieux de prendre celui-ci; si tu vas à l'autre, là-bas, tu n'en reviendras pas. Là-bas est le clos du Nuage, et il y a des jeux enchantés. De tous ceux qui y sont allés, pas un n'est revenu. Là est la cour du comte Owein⁷⁸⁰; il ne permet à personne de venir prendre logis en ville, à moins qu'on n'aille à sa cour.» — «Par moi et Dieu, c'est par ce chemin que nous irons.» Et alors, suivant cette route, ils arrivèrent à la ville.

Ils prirent leur logement dans l'endroit de la ville qui leur parut le plus beau et le plus agréable. Comme ils y étaient, un jeune écuyer vint à eux et les salua. «Dieu te donne bien,» répondirent-ils. — «Gentilshommes, quels préparatifs sont les vôtres ici?» — «Nous prenons un logement et nous restons ici cette nuit. — «Ce n'est pas l'habitude de l'homme à qui appartient cette ville de permettre à aucun gentilhomme de loger, à moins qu'il n'aille le trouver à sa cour. Venez donc à la cour.» — «Volontiers,» dit Gereint. Ils suivirent l'écuyer. On les accueillit bien à la cour. Le comte vint à leur rencontre dans la salle, et commanda de préparer les tables. Ils se levèrent et allèrent s'asseoir: Gereint, d'un côté du comte, et Enid, de l'autre; le Petit Roi tout à côté d'Enid et la comtesse à côté de Gereint; chacun ensuite suivant sa dignité. Gereint se mit à réfléchir aux jeux, et, pensant qu'on ne le laisserait pas y aller, il cessa de manger. Le comte le regarda et crut que c'était de peur d'aller aux jeux. Ils se repentirent de les avoir établis, quand ce n'eût été qu'à cause de la perte d'un homme comme Gereint. Si Gereint lui avait demandé d'abolir ces jeux à jamais, il l'eût fait volontiers. Il dit à Gereint: «À quoi penses-tu, que tu ne manges pas? Si tu appréhendes d'aller aux jeux, tu obtiendras de moi de ne point aller, et même que personne n'y aille plus jamais, par considération pour toi.» — «Dieu te le rende: je ne désire rien tant que d'y aller et de m'y faire guider.» — «Si tu le préfères, je le ferai volontiers.» — «Oui, en vérité,» répondit-il. Ils mangèrent. Ils eurent service complet, abondance de présents, quantité de boissons. Le repas terminé, ils se levèrent. Gereint demanda son cheval et ses armes, et se harnacha, lui et son destrier. Toutes les troupes se rendirent à la limite du clos.

La haie s'élevait à perte de vue dans l'air. Sur chacun des pieux qu'on apercevait dans le champ, il y avait une tête d'homme, deux pieux exceptés⁷⁸¹, et on y apercevait des pieux de tous côtés. «Quelqu'un pourra-t-il accompagner le prince,» dit alors le Petit Roi, «ou ira-t-il tout seul?» — «Personne,» répondit

⁷⁸⁰ Chrestien de Troyes l'appelle Evrain. Sur cet épisode connu chez Chrestien sous le nom de la *Joie de la cour*, v. E. Philipot, *un épisode d'Erec et Enide (Romania, XXV)*.

⁷⁸¹ Chez Chrestien, un seul pieu est vide, ce qui paraît plus primitif (cf. E. Philipot, *loc. cit.*, p. 5).

Owein. — « Par quel côté entre-t-on ? » demanda Gereint. — « Je ne sais, » dit Owein. « Va par le côté que tu voudras et qui te paraîtra le plus commode. » Et sans crainte, sans hésitation, il s'avança dans la nuée.

En en sortant, il arriva dans un grand verger, avec un espace libre au milieu, où il aperçut un pavillon de *paile* au sommet rouge. La porte était ouverte. En face de la porte était un pommier⁷⁸², et un grand cor d'appel était suspendu à une branche de l'arbre. Gereint mit pied à terre et entra : il n'y avait qu'une pucelle assise dans une chaire dorée ; en face d'elle était une autre chaire vide. Gereint s'y assit. « Seigneur, » dit la jeune fille, « je ne te conseille pas de t'asseoir dans cette chaire. » — « Pourquoi ? » — « Celui à qui elle appartient n'a jamais permis qu'un autre s'y assit. » — « Il m'est fort égal qu'il trouve mal que je m'y assoie. » À ce moment un grand bruit se fit entendre à l'entour du pavillon. Gereint alla voir ce que cela signifiait, et il aperçut un chevalier monté sur un cheval de guerre, aux naseaux orgueilleux, ardent et fier, aux os forts ; une cotte d'armes divisée en deux le couvrait, lui et son cheval, et il y avait dessous une armure complète. « Dis, seigneur, » demanda-t-il à Gereint, « qui t'a prié de t'asseoir là ? » — « Moi-même. » — « Tu as eu tort de me causer pareille honte et pareil affront. Lève-toi de là pour me donner satisfaction pour ton manque de courtoisie. » Gereint se leva, et aussitôt ils se battirent. Ils brisèrent un assortiment de lances, puis un second, puis un troisième. Ils se donnaient l'un à l'autre des coups durs et cuisants, rapides et violents. À la fin Gereint s'irrita, lança son cheval à toute bride, se jeta sur lui et le frappa juste au milieu de son écu, si bien qu'il le fendit, que la pointe de la lance pénétra dans son armure, que toutes les sangles se rompirent, et qu'il fut jeté à terre, par-dessus la croupe de son cheval, de toute la longueur de la lance et du bras de Gereint, la tête la première. « Oh ! Seigneur, » dit-il à Gereint, « ta merci, et tu auras tout ce que tu voudras. » — « Je ne veux qu'une chose, » répondit-il ; « c'est qu'il n'y ait plus jamais ici pareil jeu⁷⁸³, ni champ de nuage, ni enchantement et magie comme jusqu'à ce jour. » — « Je te l'accorde volontiers, seigneur. » — « Fais disparaître la nuée. » — « Sonne de ce cor là-bas, et, aussitôt que tu sonneras, la nuée disparaîtra pour toujours : elle ne devait pas disparaître avant que n'en sonnât un chevalier qui m'eût terrassé. »

Triste et soucieuse était Enid à l'endroit où elle était restée en pensant à Gereint. Alors Gereint alla sonner du cor, et, au premier son qu'il en tira, la nuée

⁷⁸² Chrestien ne précise pas l'espèce d'arbre. Le roman gallois suit évidemment la tradition. Sur un verger semblable dans le *Livre d'Artus*, cf. E. Philipot, *loc. cit.*, p. 17.

⁷⁸³ Les jeux d'*enchantement et magie* (hut a lledrith) paraissent avoir été l'essence du théâtre gallois (v. gall. *guaroimaou*, gl. *theatra* ; moy. gall. *gwarwyva*, breton *goariva*) ; un poète du XII^e siècle s'accuse d'avoir fréquenté les *gwarwyvaeu*.

disparut. Toutes les troupes se réunirent, et tout le monde fit la paix. Le comte invita Gereint et le Petit Roi pour cette nuit-là. Le lendemain matin, ils se séparèrent. Gereint se rendit dans ses États⁷⁸⁴. Il les gouverna à partir de là d'une façon prospère; sa vaillance et sa bravoure ne cessèrent de lui maintenir gloire et réputation désormais, ainsi qu'à Enid.

⁷⁸⁴ Chez Chrestien de Troyes, Erec, après sa victoire sur le chevalier Mabonagrain, reçoit la nouvelle de la mort du roi Lac, son père. Il se fait couronner roi à Nantes par Arthur.

Table des matières

Préface	5
Introduction	9
Pwyll, prince de Dyvet	46
Branwen, fille de Llyr	66
Manawyddan, fils de Llyr	83
Math, fils de Mathonwy	94
Le songe de Maxen.....	114
Lludd et Llevelys.....	123
Kulhwch et Olwen	129
Le songe de Ronabwy	183
Owein et Lunet ou La dame de la Fontaine	199
Peredur ab Erawc	222
Gereint et Enid	259



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture: Maître du Cœur d'amour épris.

Cœur lisant l'inscription de la Source enchantée. Manuscrit enluminé du Roi René, vers 1460.

Photo: © Österreichische Bibliothek, Vienne, D.R.

Composition et mise en page: © ATHENA PRODUCTIONS /